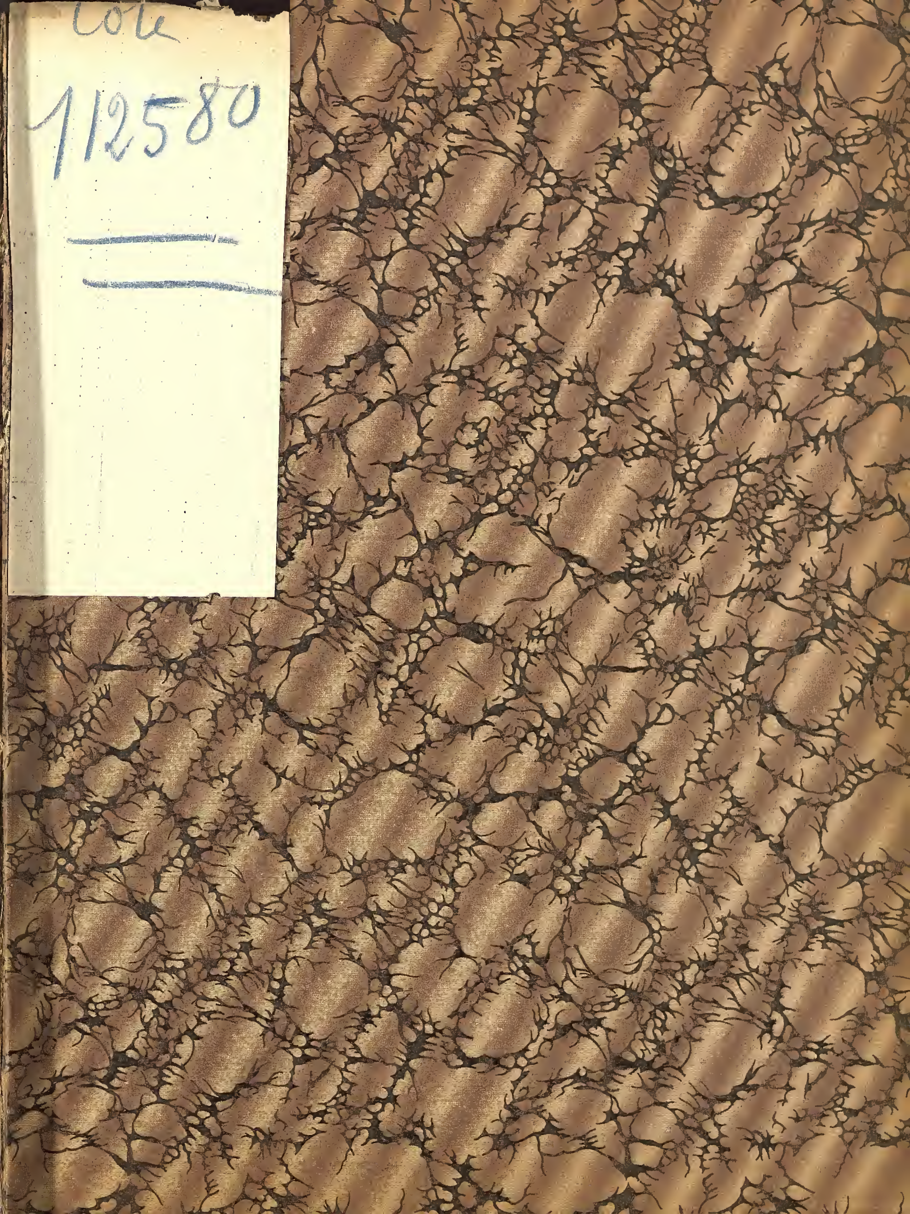
CINE

935




Cote
112580


ART
ET
MEDECINE
DEBAT
OCTO



TABLE DES MATIÈRES
1934-1935

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET



Photo Zuber

Nouveau Traitement des entérites

par un pansement-vaccin intestinal

La vaccination intestinale per os est, dans certaines conditions, d'une grande efficacité (voir au sujet de cette question la note encartée dans cette revue).

En ce qui concerne plus particulièrement le traitement des entérites non spécifiques, nous croyons avoir apporté un perfectionnement notable à cette méthode, en préconisant l'association d'un **vaccin intestinal buvable** et d'un **support mucilagineux absorbant spécial.**

Cette association extemporanée constitue, sous la forme d'une masse onctueuse et friable, un véritable **pansement-vaccin intestinal.**

Voici les conditions que nous jugeons nécessaires pour donner à cette méthode le maximum d'efficacité :

Choix du vaccin.

Il devra être

Polymicrobien.
Polyvalent.
Préparé avec des souches virulentes.
Très riche en corps microbiens.
Associé aux antivirus correspondants.

Choix du support.

Nous avons choisi, comme support au vaccin, un mucilage végétal non fermentescible, non putrescible, non digestible, impropre à la culture microbienne.

Ce mucilage, en absorbant rapidement le vaccin et un excès d'eau (40 fois son volume), réalise un bol volumineux, friable et **très onctueux.**

En cheminant dans l'intestin, ce bol multiplie et prolonge le contact du vaccin et de la muqueuse, réalisant ainsi un **véritable pansement-vaccin intestinal.**

En dehors de cet avantage, le bol mucilagineux présente celui d'assurer mécaniquement, et avec douceur, l'évacuation régulière du contenu intestinal.

En période de diarrhée, le mucilage remédie à la fluidité des selles.

En période de constipation, il ramollit, au contraire, le bol fécal et supprime la stase qui est souvent le point de départ de l'infection ou la cause de son aggravation.

NOTA. - L'absorption préalable de bile, dont Besredka a démontré le bienfait lorsque la muqueuse intestinale est recouverte d'un mucus épais, devient inutile, et pourrait même être nuisible dans le cas d'**entérite,** alors que la muqueuse est enflammée et parfois même desquamée.

Mode d'emploi.

Le soir au coucher, verser dans un demi-verre d'eau :

1° le contenu d'une ampoule de vaccin.
2° la dose indiquée de grains absorbants.

Agiter quelques instants avant d'avaler.

Exentérol

(INSÉVA)

Pansement-vaccin intestinal

réalisé par le mélange extemporané
de bouillon-vaccin intestinal
et de grains mucilagineux spécialement préparés à cet effet

PRÉSENTATION

Chaque boîte contient :

1° 8 ampoules de 10 cc. de vaccin polyvalent.
2° 8 doses de grains absorbants mucilagineux spéciaux.

MODE D'EMPLOI

Le soir, au coucher, (environ 3 heures après le repas) ou le matin à jeun (une demi-heure avant le petit déjeuner),

Verser dans un demi-verre d'eau :

1° le contenu d'une ampoule de vaccin ;
2° la dose indiquée de grains absorbants.

Agiter quelques instants avant d'avaler.



Photos Zuber

Vues des laboratoires de bactériologie. — L'effort réalisé à notre Institut de Séro et Vaccinothérapie de Garches pour leur assurer une fabrication parfaite est la plus sûre garantie de la haute valeur de nos vaccins.

L'Exentérol

est d'une efficacité hors de pair

parce que,

conçu rationnellement,

1° il permet un contact prolongé du vaccin et de la muqueuse ;

2° il réalise grâce à son support mucilagineux un véritable **pansement - vaccin intestinal** ;

3° il est préparé avec des souches virulentes;

4° il est d'une extrême polyvalence ;

5° il est très riche en corps microbiens (65 milliards par ampoule) ;

6° il contient aussi leurs antivirus ;

7° il assure l'évacuation régulière du bol fécal et supprime la stase qui cause ou exacerbe si souvent l'infection intestinale ;

8° il est préparé dans des laboratoires munis des tout derniers perfectionnements et dirigés par des techniciens des plus compétents.


TRAITEMENT DE L'INFECTION INTESTINALE
ET DE SES COMPLICATIONS
Exentérol
(I N S É V A)
VACCIN INTESTINAL BUVABLE
INSTITUT DE SÉRO ET VACCINOTHÉRAPIE DE
151 - 153 - 155 RUE DE BUZENVAL A GARCHES (SEINE ET OISE)
Grains absorbants
Le pansement vaccin intestinal
Exentérol

Photo Zuber

SOMMAIRE
OCTOBRE 1934

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS

LE MARÉCHAL

C'est à la terre marocaine que demeurera associé aussi longtemps qu'il y aura une histoire et une civilisation le nom du Maréchal Lyautey. C'est dans la terre marocaine que reposera l'illustre soldat. Son tombeau sera là où s'est accompli son grand destin. Ainsi en a décidé le Maréchal lui-même. La Lorraine qu'il chérissait lui a donné des funérailles émouvantes et magnifiques. Au Maroc dont il a aimé les nobles traditions et dont il a goûté l'enchantement, il a demandé son séjour suprême, en témoignage à la fois de son attachement et de sa vigilance qui se prolongent par le souvenir et l'exemple.

Peu d'hommes ont connu à notre époque cette insigne faveur du sort qui est de concevoir un grand dessein et de l'accomplir tout entier. Lyautey a eu cette rare fortune et il l'a méritée par ses dons exceptionnels, son activité, sa volonté. Maintenant qu'elle est achevée, son œuvre nous laisse surtout l'image somptueuse de ce qui a été entrepris et conduit à son terme avec tant de bonheur. Mais que d'années de durs labeurs, que de difficultés multiples à surmonter partout ! A travers tous les obstacles, le Maréchal a suivi tenacement sa pensée. La postérité lui appliquera la sobre et forte parole que Mignet a jadis trouvée pour louer dignement Richelieu : “ Il eut l'intention des choses qu'il fit ”.

C'était un chef. Dans les dernières années du XIX[e] siècle, ce brillant officier tout jeune encore fut attiré par les colonies, et il reçut les enseignements d'un maître dont il honorait la mémoire, Galliéni. La tradition dira un jour que le rivage de Madagascar vit à la fois

LYAUTEY

PAR ANDRÉ CHAUMEIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Galliéni, Joffre et Lyautey. Notre empire colonial a donné à notre pays une admirable école d'officiers, tandis qu'à l'intérieur de la métropole, dans le travail des garnisons et des écoles, se formaient Foch, Pétain, Weygand. L'esprit souffle où il veut. Lyautey était né pour organiser un Empire, et il le fit.

Il a déjà sa légende. Il apparait fastueux et tumultueux, d'une personnalité débordante, véhément et parfois fantasque, susceptible et généreux, chef peu commode, mais qui inspirait la fierté de le servir, suivi de tout un cortège d'admiration et de dévouement. Il avait ce rayonnement des êtres supérieurs, ces manières de grand seigneur qui peut avec naturel être familier sans jamais faire oublier les distances, et dont rien ne rabaisse la stature. Quoi qu'il fît ou quoi qu'il ordonnât, il laissait toujours à tous l'impression d'une pensée élevée et maîtresse d'elle-même. C'est peut-être le plus étonnant mystère de sa nature si riche et si complexe, et c'est peut-être le secret de son action. Il n'y avait pas d'homme plus calme quand il le voulait. Dans la conversation et dans la discussion, il s'abandonnait volontiers à sa fougue. Dès qu'il fallait conclure ou exécuter, il était la netteté, la simplicité, la fermeté même, et il exerçait sur soi-même la plus tranquille domination.

Il avait commencé de s'intéresser aux affaires marocaines quand il commandait au Sud-Oranais. Très cultivé, ayant à la fois la connaissance historique du Maroc et le sens poétique des civilisations anciennes, il eut à cœur de conquérir l'amitié de l'Empire chérifien par le prestige de la puissance française plus encore que par les combats. Du Maroc, il aimait et respectait les usages aristocratiques, les croyances, les coutumes. Il préférait le lent travail de négociations aboutissant à la soumission de tribus hésitantes aux brusques interventions, qu'il réservait aux seules circonstances où elles étaient nécessaires. Il savait que la force française aurait le dernier mot. Il la voulait patiente et bienfaisante. L'œuvre militaire s'accompagnait naturellement d'une œuvre administrative. Comme les Romains qui ont laissé partout la trace de leur passage en construisant des routes et des aqueducs, il voulut donner au Maroc tous les avantages de la science et de l'hygiène, toutes les beautés que l'art moderne peut tirer d'un décor naturellement splendide. Il a vu grand et il a réussi quelque chose de grand. Tel était l'état moral et matériel du Maroc en 1914, que Lyautey put le tenir durant toute la guerre avec des effectifs réduits, qu'il resta, en dépit des conseils qu'il recevait, là où il était, et que le Maroc donna la preuve de sa loyauté envers la France en envoyant des soldats combattre sur le front.

Depuis qu'il avait quitté le Maroc, le Maréchal Lyautey aimait en parler à ses intimes. Il recevait avec émotion les témoignages constants d'amis qu'il y avait laissés. Il s'était consacré à Paris et en Lorraine à beaucoup d'œuvres intéressant la jeunesse, à beaucoup de travaux touchant la défense nationale et l'éducation. Il disait volontiers qu'il ne retournerait au Maroc que pour prendre place dans le tombeau qu'il avait choisi. Cette œuvre d'organisation à la fois française et marocaine était sa fierté. Il ne séparait pas dans sa ferveur l'ordre et la patrie, et il a été le symbole éclatant de ce que peuvent ici-bas la clarté de l'intelligence et le zèle du cœur.



Photo J. Azéma

Laveuses, à Sidi Harazem, près de Fez. Leur humble besogne, aux bords ombreux de l'oued, est la même qu'aux temps bibliques. Le vêtement, sans doute, n'a pas plus changé que les gestes. Et l'âme est aussi inconnaissable que celle des Berbères de jadis.

LE MAROC

PAR ANDRÉ MAUROIS

Tout Français devrait aller au Maroc, au moins une fois dans sa vie. Il y trouverait l'Orient à quelques heures de l'Europe et la France transformée, expliquée, définie par le contact d'une civilisation toute différente de la sienne.

Il y trouverait l'Orient. Ce fut le bonheur du Maroc que d'avoir pour premier administrateur européen un homme qui savait que, pour créer, il n'est pas nécessaire de détruire. Lyautey fit respecter par tous ceux qui servirent sous ses ordres sa volonté de préserver un passé qui avait été noble et grand. Grâce à lui partout la ville européenne s'éleva hors de la ville indigène, qui put conserver son charme et son originalité. Grâce à lui, Fez demeure la mystérieuse cité des marchands, dont les rues étroites et sombres tournent entre les éventaires chargés de tapis brillants, de cuivres, de laines teintes, de cuirs aux couleurs vives. Grâce à lui, Rabbat garde son admirable Jardin des Oudaïas que le Maréchal avait, quand je le visitai, fait planter de fleurs bleues qui se détachaient de façon ravissante sur les hauts murs blancs.

Grâce à lui, Marrakech offre encore au voyageur ses soukhs sauvages où circulent, de leur pas long qui chasse la sandale, Arabes, Berbères et Nègres, et, sur la place Djem-el-Fna, le charmeur de serpents, le conteur arabe autour duquel les auditeurs naïfs et passionnés, accroupis sur leurs talons, font cercle, et les beaux danseurs chleuhs dont les yeux, au moment où s'achève la danse, se voilent des brouillards opaques d'un spasme.

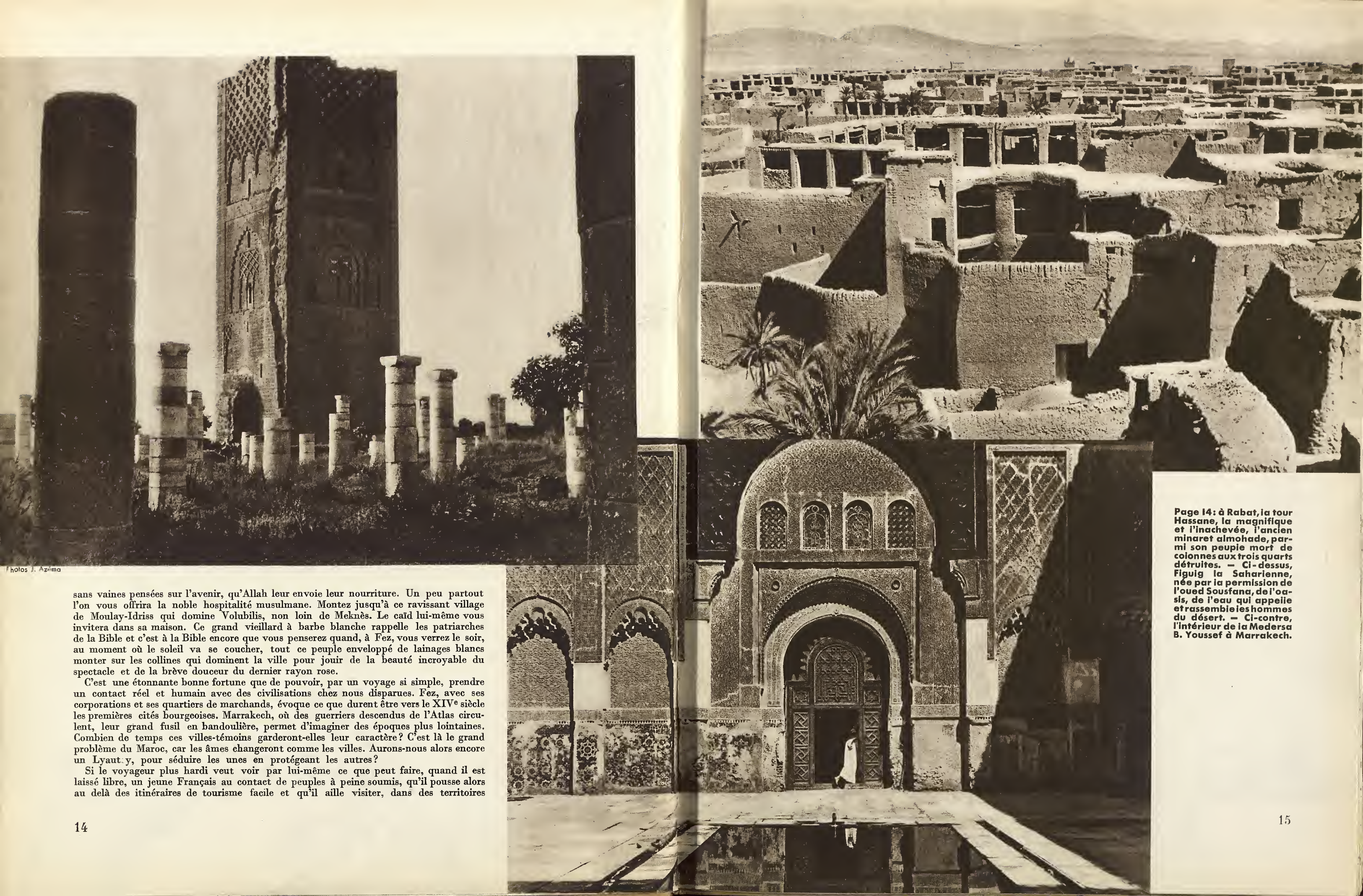
Les palais, au Maroc, demeurent des palais des Mille et Une Nuits. Dans les jardins silencieux et vides, d'immenses bassins, carrés ou rectangulaires, reposent l'œil et l'esprit par la pureté de leurs eaux bleues, par la perfection simple de leurs lignes, par la grâce tranquille des arbres, très rares, qui s'y reflètent. Les lois de la beauté sont les mêmes à Marrakech et à Versailles. Si vous logez dans une de ces hautes chambres au plafond de cèdre sculpté, vos portes s'ouvrent sur des cours où des orangers sont plantés parmi les faïences du dallage. Au centre, dans un bassin blanc et bleu, un jet d'eau semble éternel. Des femmes sans doute jouèrent jadis, leurs beaux pieds nus, sur ces dalles tièdes.

Les hommes n'ont guère plus changé, au moins en apparence, que les jardins et les marchés. Celui qui vous guidera parmi les soukhs vous exposera la vieille sagesse de l'Islam : Dieu y pourvoira ». Le long des murs les mendiants se chaufferont au soleil, attendant,

Ci-dessous, Salé la blanche, rivale de Rabat, Salé l'ivoirine aux pieds de laquelle verdolent le Bou-Regreg et l'Atlantique ; au premier plan, son cimetière. — En double page, les environs de Midelt dans la région de Meknès. — Page 13, enfants marocains.



Photos J. Azémo



Photos J. Azéma

sans vaines pensées sur l'avenir, qu'Allah leur envoie leur nourriture. Un peu partout l'on vous offrira la noble hospitalité musulmane. Montez jusqu'à ce ravissant village de Moulay-Idriss qui domine Volubilis, non loin de Meknès. Le caïd lui-même vous invitera dans sa maison. Ce grand vieillard à barbe blanche rappelle les patriarches de la Bible et c'est à la Bible encore que vous penserez quand, à Fez, vous verrez le soir, au moment où le soleil va se coucher, tout ce peuple enveloppé de lainages blancs monter sur les collines qui dominent la ville pour jouir de la beauté incroyable du spectacle et de la brève douceur du dernier rayon rose.

C'est une étonnante bonne fortune que de pouvoir, par un voyage si simple, prendre un contact réel et humain avec des civilisations chez nous disparues. Fez, avec ses corporations et ses quartiers de marchands, évoque ce que durent être vers le XIVe siècle les premières cités bourgeoises. Marrakech, où des guerriers descendus de l'Atlas circulent, leur grand fusil en bandoulière, permet d'imaginer des époques plus lointaines. Combien de temps ces villes-témoins garderont-elles leur caractère? C'est là le grand problème du Maroc, car les âmes changeront comme les villes. Aurons-nous alors encore un Lyautey, pour séduire les unes en protégeant les autres?

Si le voyageur plus hardi veut voir par lui-même ce que peut faire, quand il est laissé libre, un jeune Français au contact de peuples à peine soumis, qu'il pousse alors au delà des itinéraires de tourisme facile et qu'il aille visiter, dans des territoires

Page 14: à Rabat, la tour Hassane, la magnifique et l'inachevée, l'ancien minaret almohade, parmi son peuple mort de colonnes aux trois quarts détruites. — Ci-dessus, Figuig la Saharienne, née par la permission de l'oued Sousfana, de l'oasis, de l'eau qui appelle et rassemble les hommes du désert. — Ci-contre, l'intérieur de la Medersa B. Youssef à Marrakech.



Photos J. Azéma

Campement d'Aïssaoua à Meknès où est enterré Sidi Mohamed ben Aïssa dont ils sont les disciples. Cette ville impériale, lieu saint de leur secte sauvage, les attire en grand nombre une fois l'an, pour des danses où s'exprime leur fanatisme. - Cheik d'un village du Sud, dans la région d'Agadir : l'un de ces chefs de tribu, modestes ou grands seigneurs, que nos admirables officiers de renseignements ont gagnés à la cause de la paix française.

fraîchement conquis, des officiers de renseignements. Là, il verra venir timidement vers le poste, farouches, un peu craintifs, des enfants et des femmes qui n'ont jamais connu un Européen. Il apprendra ce que peut faire un médecin, un administrateur. Notre civilisation qui, en ce moment même, se corrompt en Europe par un excès de complication et d'abstraction, par une rupture entre les gouvernements et le réel, retrouve toute sa valeur humaine et ingénieuse au contact de cette barbarie. Au Maroc, vous verrez encore aujourd'hui de jeunes hommes français qui savent être rois.

Et peut-être reviendrez-vous vers la côte, au printemps, quand les champs de fleurs couvrent l'immense plaine qui va de Marrakech à Casablanca. Vous roulerez au milieu d'une mer de couleurs. Seuls, çà et là, les petits sanctuaires blancs des saints coupent ce désert brillant. Le long de la route, sur la piste, c'est une caravane presque ininterrompue de chameaux, de piétons, de femmes berbères au visage découvert, de nègres, d'enfants, de petits ânes. On pense à la Grand'Route des Indes, dans le *Kim* de Kipling. C'est le même grouillement continu, familier, amical. Parfois.



un des marcheurs s'arrête et fait un signe. Un car automobile sur la route s'arrête et le contemporain de Mahomet ou de Moïse monte dans la voiture rapide des Roumis, sans crainte et même sans surprise.

— Allah avait voulu jadis qu'il fallût des jours pour atteindre la côte ; Allah veut aujourd'hui qu'il ne faille que des heures ; cela est bien.

— Tout de même, dit l'Occidental, c'est nous qui avons inventé cette étonnante machine.

— Oui, répond le Marocain, parce qu'Allah le voulut ainsi. S'il avait voulu que ce fût nous...

Je souhaite qu'Allah vous inspire le désir de visiter cette terre de beauté, où vous trouverez à la fois le bonheur des yeux et une leçon pour l'esprit. Entre ceux qui ont vécu au Maroc, si peu que ce soit, subsiste longtemps un lien difficile à définir. Ce n'est pas l'orgueil de la conquête ; c'est le sentiment de l'équipe ; c'est, pour ceux qui là-bas agissent eux-mêmes, la joie de l'action bien faite ; c'est pour les autres la joie, encore très pure, que donne le spectacle de l'action utile. En ce point unique, deux grandes civilisations se sont affrontées sans se détruire. De leur mélange est née une beauté complexe, précieuse et qu'il faut préserver.

André Maurois





Photos J. Azéma

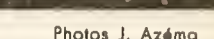


Page 18 : à Meknès, joueurs de rhaïta, de ces musiciens dont l'art paraît étrange à qui n'est pas de leur race ; l'Européen lui-même, cependant, n'échappe pas à leur pouvoir ; obsédé par leurs mélodies monotones, il acquiert un moment - voilà peut-être la vraie étrangeté - une âme primitive, envoûtée du même rythme que l'entourage indigène. Ici, un village du Figuig et un jeune marchand des souks d'Imi N'Tanout.

OUARZAZAT

PAR CAMILLE MAUCLAIR

Ci-dessous, la palmeraie de Marrakech. — En double page, une pyramide naturelle, de roc et de sable, entre Chichaoua et Imi N'Tanout, non loin de la grande route de Mogador à Marrakech.


Photos J. Azéma

L'auto, dès l'aube, m'emporte loin de Marrakech, vers le Sud, sur ces routes aux vertigineux virages qui, de rampe en rampe, atteignent à deux mille cinq cents mètres les cols du Haut-Atlas : zone sauvage, proche des cimes de neige, au-dessus des oueds, des cirques grandioses, des villages indistincts du rouge limon dont leurs cabanes sont pétries, et qu'enclosent des haies de nopals. Entre les parois et les abîmes où, au-dessous de moi, tournoient les gypaètes, durant des heures et des heures, je croise les chleuhs drapés de bleu, les chameaux et les mulets des caravaniers, statues mouvantes et muettes dont l'infinie patience est insoucieuse du Temps. Mais à la fin, ayant redescendu les pentes de l'immense versant, je ne rencontre même plus ces spectres blancs. Aux contreforts dépassés a succédé la solitude pétrée, le plat et interminable espace stérile, la terrible nudité sous le soleil, avec l'angoisse du risque loin de toute possibilité de secours humain, dans l'auto pareille, en cette immensité taciturne, à une imperceptible mouche noire. C'est dans un lent crépuscule rose et gris que j'espère enfin l'étrange demeure où je suis attendu en découvrant à l'horizon la lueur d'argent de l'eau dans la traînée de pastel d'une palmeraie...

Ainsi ai-je atteint, après la dure journée, aux confins sahariens, le pays mystérieux, et hier encore interdit, de l'Ouarzazat. Sur une butte conique émergeant d'oliveraies et d'un hérissement de palmiers, j'ai vu se dresser l'énorme citadelle de pisé safrané avec ses quadruples enceintes crénelées, son donjon, ses multiples tours carrées aux décorations géométriques : la kasba féodale du caïd de Taourirt, l'un de ces grands seigneurs de l'Atlas dont la vie pastorale, mystique et guerrière a tenté mon désir. Averti par des cavaliers surgis du sable autour de ma voiture, le vieil homme aux beaux yeux,



Photos J. Azéma



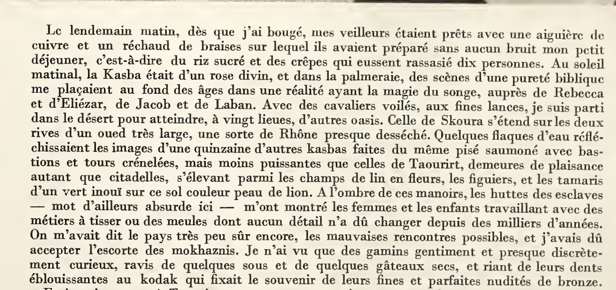
Page 22, les remparts de Tiznit. — En double page, «l'énorme citadelle de l'Ouarzazat, avec ses enceintes crénelées, ses multiples tours carrées...» — Ci-dessus, la Kasba du caïd de Skoura.

au burnous rayé aussi simple que celui du moindre de ses serviteurs, les pieds nus dans des babouches sans ornements, s'est hâté jusqu'au seuil de la vaste cour. Et après m'avoir tendu la main portée ensuite à son cœur, après avoir effleuré de ses lèvres mon épaule et dit avec une dignité douce que toute sa maison sera mienne, il me conduit par un escalier de rempart jusqu'à la terrasse où, sur des tapis, les rituels verres de thé à la menthe m'attendent devant le paysage de l'oasis. Puis le caïd me laisse à la garde de deux esclaves. L'un, Brahim, est un Berbère, l'autre, Hassan, est un noir, tous deux vêtus de laine et de mousseline immaculée et portant en sautoir le poignard courbe à fourreau d'argent martelé dont les hommes du Sud ne se séparent jamais. Mon logis a été bientôt installé ; quelques matelas et coussins jetés sur le sol d'une chambre au sommet d'une tour, avec des fenêtres grillagées, des plafonds peints et de brillantes zelliges : nudité et propreté absolue. Comme le jour persistait, j'ai fait avec Hassan le tour de la Kasba et de ses dépendances. Ainsi qu'en nos temps médiévaux, au pied des puissantes fortifications se groupent, dans des chemins de ronde enchevêtrés, protégés par d'autres redans troués d'étroites poternes, des souks où travaillent pour le maître des selliers, boulangers et forgerons, et où s'accumulent des réserves de grains, d'huile, de fourrage, des étables, des écuries, de quoi loger et nourrir une petite armée durant un long siège. Les troupeaux de chèvres et de moutons remontaient sur les talus, des éclaireurs rentraient à toute allure sur ces admirables petits chevaux marocains qui

semblent voleter, et les femmes drapées sombrement revenaient de la source avec la cruche à la hanche ou sur la tête et l'enfant soutenu sur leurs reins par un repli d'étoffe, canéphores graves et serviles dont l'œil empli de nuit brillait au ras du voile. Des gamins nus riaient, secouant l'unique tresse de leur tête rasée. J'entendais la rumeur de cette ruche humaine dans les alvéoles cendreuses de ses logis, dans les ténèbres d'arceaux surbaissés d'où me parvenait puissamment l'odeur berbère, faite de menthe, de cèdre, de cuir et de laine chaude, tandis que s'écartaient sur mon passage ces fantômatiques silhouettes dont les toges retenaient un peu de lumière disparue.

Rentré « chez moi », toutes portes ouvertes sur les terrasses d'où je voyais naître les larges et éclatantes étoiles d'Afrique, j'ai perçu à peine un chuchotement et un frôlement lorsque, laissant leurs sandales à mon seuil, sont entrés les serviteurs noirs avec une table basse et des plats recouverts de cônes de terre cuite. Le vieux seigneur a tenu à venir partager mon souper, à s'accroupir en souriant auprès de moi avec l'exquise politesse de sa race; et nous avons mangé ensemble, avec trois doigts de la main droite, les poulets à l'étouffée, le couscous aux olives et au mouton haché, parfumés de cumin et violemment épicés d'un poivre dont les verres d'eau et des fruits ont éteint le feu avant l'immanquable conclusion du thé préparé par Hassan, maniant avec une solennité d'alchimiste ses ustensiles de cuivre et d'argent. Puis, le caïd s'est retiré, et je suis resté seul, longtemps, dominant la forteresse et le village où brillaient çà et là de chétives lampes d'argile, d'où me parvenait une psalmodie rythmée par des tambourins, la danse des femmes invisibles, cloîtrées dans un dédale de cours où nul autre que le maître ne peut pénétrer. Au dessous de moi, faute de mosquée et de minaret, un homme debout sur un toit adressait à l'espace nocturne, pour tout le fief, une prière rauque, une adjuration obstinée. Je n'ai pris de repos qu'après avoir ouï ce récitatif barbare qui tenait de la sommation et du lamento, et dont la tristesse poignante me serrait le cœur, mon cœur de roumi tout à coup immensément loin de l'Europe presque oubliée. A ma porte, Hassan et Brahim s'étaient couchés, et je ne distinguais plus qu'un amas blanc et la lueur de deux fourreaux courbes...

Scène de souk dans un village de la montagne, où le marchandage est apparemment plus âpre, moins subtil que dans les souks des grandes villes. — Vue de Taroudant, l'ancienne capitale du Sous, restée une ville purement indigène, parmi des jardins encerclés de remparts.



Le lendemain matin, dès que j'ai bougé, mes veilleurs étaient prêts avec une aiguière de cuivre et un réchaud de braises sur lequel ils avaient préparé sans aucun bruit mon petit déjeuner, c'est-à-dire du riz sucré et des crêpes qui eussent rassasié dix personnes. Au soleil matinal, la Kasba était d'un rose divin, et dans la palmeraie, des scènes d'une pureté biblique me plaçaient au fond des âges dans une réalité ayant la magie du songe, auprès de Rebecca et d'Eliézar, de Jacob et de Laban. Avec des cavaliers voilés, aux fines lances, je suis parti dans le désert pour atteindre, à vingt lieues, d'autres oasis. Celle de Skoura s'étend sur les deux rives d'un oued très large, une sorte de Rhône presque desséché. Quelques flaques d'eau réfléchissaient les images d'une quinzaine d'autres kasbas faites du même pisé saumoné avec bastions et tours crénelées, mais moins puissantes que celles de Taourirt, demeures de plaisance autant que citadelles, s'élevant parmi les champs de lin en fleurs, les figuiers, et les tamaris d'un vert inouï sur ce sol couleur peau de lion. A l'ombre de ces manoirs, les huttes des esclaves — mot d'ailleurs absurde ici — m'ont montré les femmes et les enfants travaillant avec des métiers à tisser ou des meules dont aucun détail n'a dû changer depuis des milliers d'années. On m'avait dit le pays très peu sûr encore, les mauvaises rencontres possibles, et j'avais dû accepter l'escorte des mokhaznis. Je n'ai vu que des gamins gentiment et presque discrètement curieux, ravis de quelques sous et de quelques gâteaux secs, et riant de leurs dents éblouissantes au kodak qui fixait le souvenir de leurs fines et parfaites nudités de bronze.

Et je suis revenu à Taourirt pour un nouveau soir, et pour un jour et pour un soir encore, en compagnie du vieillard affable et délicat, renonçant, par un raffinement de courtoisie, à ses heures de repas habituelles pour adopter les miennes, porter la main aux mêmes plats, boire le même thé, assis sur le même tapis, me parlant de la France et du maréchal, magicien

Ci-contre: à Marrakech, la place Djemaa el Fna, où quantité de petits marchands, dans la matinée, et de baladins de toute sorte, l'après-midi, mettent chaque jour une constante animation. Parmi les étalages de denrées et de vanneries, ou les groupes encerclant les jongleurs, bateleurs et diseurs de contes, circulent maints guerriers de la montagne ou du Sahara. - Page 27: Village du sud, avec ses greniers d'osier enduit de terre.

inoublié du Maroc, tandis que nous servaient les grands noirs silencieux. Et je lui faisais dire combien j'admirais sa vie de roi pasteur au milieu de son peuple, et combien la sagesse de cette existence primitive et libre plaisait à mon âme. Mais je ne pouvais lui exprimer, car malgré tout nous séparaient d'impénétrables énigmes, à quel degré d'intensité je jouissais chez lui de l'oubli que j'étais venu chercher si loin, dans ce décor fastueux et pauvre, dans cette foule délivrée de presque tous besoins, bariolée, humble et superbe, auprès de laquelle la nôtre porte la livrée banale et noirâtre des termitières machinistes. Quand j'ai dû partir, il m'a semblé pourtant, au regard pénétrant et doux de mon hôte au burnous rayé, qu'il me comprenait presque, tandis qu'il touchait son cœur après avoir posé sur mon épaule son baiser d'adieu. Je me souviendrai de toi, Ouarzazat aux palmiers ! J'ai retrouvé par toi des vérités spirituelles, parmi tes hommes dont les draperies m'ont évoqué ces franciscains que j'avais tant aimés dans le val d'Assise ; et je n'ai franchi tes murailles hospitalières et farouches qu'avec un profond regret...

Et peu à peu la Kasba fantastique s'est rapetissée et effacée derrière l'auto rapide. Et tandis que grandissaient au devant de mon retour les premiers contreforts et les neiges étincelantes de l'Atlas, elle n'a plus été qu'un point rose dans l'immensité stupéfiée sous le soleil.

Camille Mauclair



LA MOSQUÉE DE PARIS

PAR JÉROME ET JEAN THARAUD

Cette mosquée de Paris qui s'élève là-bas, rue du Puits-l'Hermite, dans ce quartier populaire et paisible comme un coin de l'Islam, c'est une grande idée, le symbole de la reconnaissance de tout un peuple à l'égard des Nord-Africains tombés au service de la France. Elle vient rappeler au passant le plus indifférent que de Gabès à Agadir, et d'Alger à Gao, des Musulmans sont venus par milliers combattre à nos côtés, et ont donné leur vie pour nous.

Même s'il n'y avait pas eu ce magnifique sacrifice, une mosquée était nécessaire dans ce Paris où tous les cultes étaient représentés — tous les cultes, sauf l'Islam. Or, il y a en France cent vingt mille Musulmans, et rien qu'à Paris et dans sa banlieue, plus de soixante mille ! Soixante mille gens pour lesquels, je vous prie de le croire, la religion n'est pas rien dans la vie...

Les Anglais, avant nous, avaient bien eu l'idée de construire à Londres une grande et belle mosquée, mais ils sont restés en chemin, et pour honorer les millions de disciples du Prophète qui peuplent l'Empire Britannique, on n'a construit finalement qu'un oratoire assez mesquin. Rien de comparable, et de bien loin, à notre mosquée de Paris.

Déjà en 1884, un groupe s'était formé, qui avait à sa tête MM. Paul Cambon, Paul Bourde et le prince d'Arenberg, pour édifier une mosquée à Paris. Mais le projet n'eut pas de suite. Il fut repris en pleine guerre, en cette année 1916 où quatre cent mille soldats d'Islam combattaient avec nous. Le nouveau comité comptait toujours parmi ses membres le prince d'Arenberg, et MM. Herriot et Leygues l'appuyaient de leur mieux. Mais cette fois encore, dans cette période si critique, le projet resta en suspens. Ce n'est qu'en 1921 que la Commission internationale des Affaires musulmanes s'y intéressa de nouveau. Un comité d'action fut créé sous la présidence d'Edouard Herriot, et si Kaddour ben Ghabrit fut chargé de mener à bien l'œuvre enfin décidée.

Si Kaddour commença par obtenir de la ville de Paris un beau terrain de sept mille mètres carrés, isolé par trois rues, un terrain sur lequel s'était appuyé beaucoup de tristesse et de douleur avant que vienne y monter la prière de l'Islam : l'ancien hôpital de la Pitié. L'Etat français lui accordait 500.000 francs de subvention. C'était peu pour ce qu'il s'agissait d'accomplir ! Si Kaddour se mit en route à travers l'Afrique du Nord, faisant partout des conférences en faveur de la mosquée. Et par petites sommes, de un à cinq francs, quelquefois moins, données par de petites gens, il se vit un jour à la tête d'une dizaine de millions. Je n'oublie d'ailleurs pas les subventions spontanées apportées par d'illustres personnages qui firent des cadeaux princiers. Mais le grand fait demeure : c'est la petite foule musulmane qui a créé la mosquée de Paris.

L'architecte, M. Mantout, à qui l'on confia le soin de construire l'édifice, avait vécu longtemps dans notre Afrique du Nord. Il a eu le bon goût de ne pas songer un instant à vouloir être original. Il s'est borné à s'inspirer de l'architecture traditionnelle au Maroc, et de faire une harmonie avec des morceaux composites. Le résultat a été une charmante réussite. Dans cette mosquée aux tuiles vertes, où viennent se poser quelquefois les pigeons du quartier, et où les bruits du dehors n'arrivent que tout à fait assourdis, entre ces hautes murailles délicieusement décorées et qui ne laissent apercevoir que le ciel, on est vraiment transporté (avec un peu d'imagination, ou même beaucoup si vous voulez !) dans le charme de Marrakech ou de Fez.

Toute la décoration a été réalisée par des ouvriers indigènes qui, au nombre d'une cinquantaine, pendant deux ou trois ans, se sont installés ici comme ils auraient fait chez eux, pour travailler aux mosaïques, aux stucs, aux zelliges, aux poutres de cèdres, suivant les procédés immémorialement employés dans leurs pays. En sorte qu'il est vrai de dire que la prière qui monte entre ces murs est enveloppée dans le travail et une certaine conception très charmante et très particulière de la beauté que s'est faite l'Islam.

Dans l'esprit musulman la mosquée est un lieu de prière, d'enseignement et de repos. La mosquée de Paris est aussi tout cela. Un moment même, on avait pensé y annexer un hôtel pour les indigènes de passage. Mais il parait que ceux-ci préfèrent les hôtels du boulevard. Pardonnez-leur, ô Allah ! Et l'on s'est contenté d'installer, à côté du hammam, un café maure et un restaurant qui donnent, l'un et l'autre, une excellente idée des bonheurs terrestres du Croyant.

■

Rien de meilleur à mon goût que la cuisine musulmane. Cuisine originale et savante, qui attend qu'on l'étudie et qu'on la révèle à l'univers ! Viandes cuites et recuites, mijotées pendant des journées, et que l'odeur des fruits pénètre ; gâteaux et pâtes feuilletées sur lesquels se sont posés pendant des heures les yeux blancs des négresses, tournant autour des petits feux de braise dans leurs cuisines invisibles. Tout cela serait la succulence même si trop souvent hélas, le beurre n'était un peu ranci. Mais quand le beurre est frais, cette cuisine marocaine qui est, comme la poésie arabe, quelque chose de très civilisé, un des meilleurs produits de la civilisation hispano-mauresque, peut rivaliser avec la meilleure cuisine du monde... Aux grandes fêtes de l'année, la mosquée se remplit d'une foule de fidèles, trois ou quatre mille au

moins, qui viennent écouter la prière de l'Iman. Chaque vendredi on y voit aussi, en moins grand nombre naturellement, des gens qui passent là pour faire leurs dévotions. Dans l'ordinaire des jours, l'édifice est animé par le va-et-vient des visiteurs, les clients du café maure et du hammam, les amateurs d'orientalisme qui s'y donnent rendez-vous pour déjeuner ou dîner au restaurant. Je me souviens d'y avoir fait un excellent repas avec Léon Bailby, Titayna, Mme de Noailles et Cécile Sorel. Ces dames avaient les ongles rouges, et quand je les voyais plonger leurs doigts dans les sauces, je croyais voir des mains de musulmanes peintes au henné. Par un scrupule de pudeur, Cécile Sorel, qui savait que l'on mangeait accroupi sur des coussins, avait imaginé de porter, ce jour-là, des pantalons qui lui tombaient aux chevilles, comme ceux des petites filles modèles de Mme de Ségur...

Dans le petit patio de la Mosquée, Si Kaddour Ben Ghabrit, directeur du protocole de S. M. Chérifienne, directeur de l'Institut musulman. — En double page, le grand patio qui précède la salle des prières.



Enfin l'Institut musulman attire les curieux de littérature orientale qui travaillent à la bibliothèque, et surtout de très nombreuses élèves infirmières, auxquelles on fait des cours d'arabe pour les préparer à leur tâche dans un hôpital musulman. Car l'œuvre que nous avons entreprise pour nos populations de l'Afrique du Nord ne s'arrête pas à la mosquée. Elle sera complétée bientôt par un vaste hôpital de 250 lits qu'on est en train de créer à Bobigny. La mosquée n'aura été que la première pierre, si l'on peut dire, d'un édifice multiple et varié, qui doit donner à nos amis musulmans l'impression qu'à Paris, ils trouveront tout ce qui est nécessaire à leur vie spirituelle et matérielle. Mais ce fut très intelligent de commencer par la mosquée : la mosquée, c'est l'Islam.

AGUIDA

En l'an de l'Hégire 1239, on put craindre dans l'Empire Fortuné du Mogreb que la paix intérieure rudement rétablie par le Sultan fût de nouveau compromise. Le Maroc était agité à l'appel du Sud où le neveu du Sultan Moulay-Lahsen avait élevé contre son Maître l'étendard de la révolte.

Anxieux devant la montée grandissante de l'insurrection, le Sultan cherchait auprès de ses femmes, dans le Harem, quelques délassements dont son esprit tourmenté le détournait aussitôt. Parmi ses femmes, Aguida, fille du Sous, admirable de beauté et de finesse, s'approcha du Sultan. « Mon Seigneur, dit-elle, un rêve cette nuit m'a dicté mon devoir : sauver l'Empire de la révolte et sauver notre Maître. Accorde-moi une simple escorte, quatre cavaliers et je te reviendrai bientôt pour t'apporter, avec l'apaisement de ton cœur, la paix dans les tribus. »

Le Sultan se prit à rire, ce qui parut le surprendre lui-même et répliqua: « Aguida, fille du soleil et de l'amour, je pensais que tu me demanderais pour vaincre la révolte des « Harkas (armées) nombreuses!... » et d'un geste las et paternel, il renvoya l'intrépide favorite.

De jour en jour, la situation devenait de plus en plus grave et un matin on apprit que toutes les tribus limitrophes du Nord avaient fait leur soumission au Prétendant.

L'anxiété du souverain devenant plus grande, il réunit ses vizirs et les grands dignitaires de la Cour pour leur demander conseil. Tous furent d'accord pour lui dire d'abdiquer en faveur de son neveu dont l'autorité et le prestige s'étendaient sur presque tout le territoire de l'Empire.

Ce soir-là, dans le jardin du palais, le Sultan profondément triste se promenait; il réfléchissait, en cas d'abdication, au sort de ses femmes et surtout à celui d'Aguida qu'il préférait à toutes les femmes de son Harem. Soudain, celle-ci surgit suppliante et se précipita aux pieds de son maître. « O maître, je suis informée des conseils que tes vizirs et ton makhzen t'ont donnés ce matin. Ne fais rien, garde le pouvoir et confie-moi la mission que j'ai déjà sollicitée; je te jure sur Allah, sur le Prophète que je te ramènerai Moulay-Lahsen enchaîné à tes pieds. »

— « Soit, dit le Sultan, fais selon ton désir et choisis toi-même tes compagnons de route. »

Le lendemain, à l'aube, une petite caravane composée de deux femmes, Aguida, sa servante et quatre cavaliers, quitta Meknès se dirigeant vers le Sud.

A la troisième étape, au lever du jour, le petit groupe fut entouré par de nombreux partisans du Prétendant qui s'emparèrent des voyageurs pour les conduire vers le camp de Moulay-Lahsen.

Aguida, interrogée, déclara avec douceur qu'elle était la fille d'un marchand de Meknès et qu'elle se rendait à Marrakech auprès de sa mère malade.

Séduit par le charme éblouissant d'Aguida, Moulay-Lahsen lui dit : « La route est longue et elle est peu sûre pour une fille de ta qualité. Tu resteras dans mon camp, tu auras ta tente, tes serviteurs, et l'avenir est à Dieu... »

Aguida s'inclina sans un mot, mais non sans un regard long, profond et doux dont elle enveloppa Moulay-Lahsen.

Et là commence le roman.

Le soir même, errant dans son camp, Moulay-Lahsen s'arrêta devant la tente de la prisonnière, où, en maître, il pénétra.

Aguida, sans trouble, s'accompagnant d'un luth, chantait une poésie à l'honneur du nouveau Sultan. Simple improvisation pour rendre grâce à Moulay-Lahsen de son hospitalité chevaleresque.

Moulay-Lahsen, charmé, devint pressant. Mais Aguida affectant la fierté ou l'indifférence, se dérobait sans offenser son redoutable galant. Joute charmante et subtile où Aguida par son esprit avait le dessus au point d'intimider le guerrier. Et ce soir-là, la rencontre n'alla pas plus avant.

Le lendemain, puis le lendemain encore, Moulay-Lahsen, au lieu de penser à ses batailles, faisait des poésies à la louange de sa bien-aimée. (Poésies qui se chantent encore dans le Mogreb lointain.)

Un soir au clair de lune, dans un site éloigné du camp, Moulay-Lahsen et Aguida s'attardaient à la musique et aux doux propos, luttant à la manière de l'anguille dans les mains du

PAR SI KADDOUR BEN GHABRIT

pêcheur. Et Aguida, captive et vainqueur, sans cesse l'emportait.

Ce soir-là, Moulay-Lahsen qui avait décelé par sa réserve même, la profondeur de son amour — ce qui n'était pas sans troubler la belle — ce soir-là, Moulay-Lahsen parut vouloir user de sa force.

« Tu es donc si fort? dit-elle.

— Dieu seul est plus fort que moi, je suis le Sultan.

— Et si tu tombais aux mains de tes ennemis pieds et poings liés ?

— Je romprais ces liens.

— Et si tes ennemis te chargeaient de chaînes ?

— Je briserais le fer même.

— Et d'où te vient cette force ?

— De mon amour, Aguida, de l'amour insensé que j'éprouve pour toi, à qui j'appartiens. »

Aguida, dans un geste d'émoi, fuit l'étreinte et la voilà dans le désordre de sa chevelure qui se dénoue et enveloppe son corps souple.

Moulay-Lahsen s'arrêta, retenu par l'admiration. Et les deux lutteurs, tendrement, reprirent leurs propos.

« Moulay-Lahsen, dit-elle, tu briserais les cordes de lin et les chaînes de fer qui te lieraient. Mais si je prenais deux cheveux de ma tête et qu'avec l'un je te lie les pieds et avec l'autre les mains?

— Oh ! répond Moulay-Lahsen attendri, ce sont les seuls liens que mes forces ne pourraient briser ! Je serais alors entièrement ton prisonnier.

— Puis-je éprouver la vérité de cette parole ?

— Tu le peux. »

Aguida détacha alors deux cheveux de sa tête et déjà Moulay-Lahsen lui présente ses mains jointes. Aguida lui lie les poignets et ensuite les chevilles.

« Et maintenant tu es mon prisonnier. Je puis te mener où bon me semble ?

— Tu le peux. »

Aguida frappe dans ses mains. Ses quatre serviteurs, au courant du projet de leur maîtresse, s'avancent.

Moulay-Lahsen est trahi. Mais il ne s'irrite point, au contraire, et se retournant vers Aguida, il lui dit :

« Maintenant, je suis ton prisonnier, que veux-tu de moi ? Où veux-tu me conduire ?

— A Meknès, pour te livrer à ton oncle, le Sultan des Sultans.

— Soit, je suis à toi parce que je t'aime, fais de moi ce que tu voudras. »

Puis, s'adressant aux quatre cavaliers, il leur dit :

« Je suis le prisonnier de l'Amour, j'ai donné ma parole, je la respecterai, mais amenez-moi tel que je suis devant votre maître. »

Et Aguida, sa compagne, les quatre serviteurs et leur prisonnier se dirigent vers Meknès.

En route, Moulay-Lahsen, de temps à autre, supplie ses gardiens de veiller sur ses liens, de faire en sorte qu'ils ne se brisent pas. Aguida juchée sur une mule, est toujours aussi tendre, elle entoure de soins son prisonnier qu'elle aime secrètement. A ce moment, apparaissent dans le lointain les murailles de Meknès. A cette vue Aguida fit signe à la caravane de s'arrêter; son trouble et ses hésitations étaient apparents : va-t-elle livrer son prisonnier ou lui donner la liberté? Moulay-Lahsen qui la suit des yeux, devine sa pensée, mais d'un geste de fatalisme las, il désigne à Aguida les murailles de Meknès et l'invite à poursuivre sa route: « Aguida, dit-il, ne peut avoir qu'une parole. »

Et la caravane repart. La petite troupe pénètre dans Meknès, Aguida livre son prisonnier à son maître. L'étonnement de la population n'avait pas de limites. Le Sultan voulut d'abord perpétrer la mort de l'agitateur, mais en interrogeant Aguida, il s'aperçut à ses regards angoissés, à son accent éperdu et à sa voix frémissante qu'elle aimait le prisonnier. Le maître de l'Empire Fortuné fut alors grand et magnanime.

La fin de cette histoire, que la charmante crédulité populaire ne tient pas pour légende, mais pour réalité, se termine comme il se doit: Aguida partagea l'amour de Moulay-Lahsen et par la volonté du Sultan, du vrai, elle sera unie à celui qui ne fut vaincu que par l'Amour.

Si Benghabrit

GRAND-ATLAS

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Rien ne ressemble mieux, dans la mémoire, à un rêve à demi fantastique, que la traversée du Grand-Atlas, par une de ces nuits pures et froides qui cèdent peu à peu au ciel le plus tendre, sans passer par ces aurores théâtrales que mettent en scène des climats plus heureux. Les verdures métalliques, les falaises rouges, les torrents couleur d'argile et de sang, quelques chanteurs nomades accroupis au bord d'une terrasse naturelle, qu'on prend pour des mendiants et qui sont des pélerins, voilà ce que la lumière délivre lentement. Rien n'a dû dormir, rien n'a connu cet engourdissement amer qui, chez nous, succède au travail. La vie se repose sans cesse, dans ces ravins ou sur ces cimes, tantôt en plein soleil, tantôt dans les ténèbres. Aucune malédiction ne lui a imposé le rythme affreux que nous connaissons, fatigue ou torpeur, allégresse ou mélancolie. On dirait que cette chaîne, faussement déserte, où grouillent tant de campements et de troupeaux, a gardé l'aspect que devait avoir la terre avant l'apparition des hommes. C'est que les hommes n'ont pas institué là un règne à part, une société fermée.

Les routes, cependant, qui datent de l'avance française, y sont magnifiques. L'une d'elles passe un col à plus de deux mille six cents mètres, après avoir serpenté sur des échines étroites, entre deux à pic, ce qui donne une des plus curieuses impressions qu'on puisse recevoir : généralement, en montagne, on a l'abîme d'un seul côté. Quand on a franchi l'Anti-Atlas et qu'on descend vers le bassin de la rivière Draa, le plateau caillouteux commence soudain, fort semblable au désert, sauf dans les fonds de vallée où soudain se peignent avec une minutie incroyable des bosquets de palmiers et des casbas de boue séchée, exactement isolées et fortifiées comme les cités du Moyen Age. A l'intérieur de l'enceinte, les rues servent de marché et d'étable ; les vaches y dorment à côté des outres gonflées et des voyageurs. Dans un coin, non moins riche en fumier, se cantonnent les Juifs, pâles, endeuillés au milieu de cette tribu en loques blanches, exactement dans le même costume qu'à Lodz ou à Wilno.

Dans toutes ces casbas, l'architecture berbère rappelle des constructions égyptiennes que les pluies auraient à moitié fondues ; des branches tordues qu'on n'ose décorer du titre de poutres, sortent du torchis qui s'écroule ; des meurtrières gothiques festonnent et dentellent les longues façades aveugles ; les lignes fuyantes (car aucune paroi n'est verticale) accroissent l'illusion de châteaux gigantesques. De loin ces cités rustiques semblent bâties pour un empereur, de près elles suffisent tout juste à un caïd dont la fortune mobilière consiste à trois chaises de zinc, revendues par un bistro de Marrakech et une vieille table Louis XIII de salle à manger. Les fils de ce seigneur galopinent hors de l'enceinte. Ils jouent au golf (c'est un très vieux jeu en Afrique) avec des bâtons courbés et une vieille boîte de conserve. Le Khalifa, qui a commis quelques incartades, purge en ce moment ses huit jours à la salle de police du poste voisin...

C'est un camp de la Légion installé sur le monticule le plus proche : quelques baraques coiffées de tôle derrière un réseau barbelé, une espèce de villa coquette pour les officiers et les visiteurs de marque. Un peu plus loin, dans la plaine, d'autres toits étincelants marquent le terrain d'aviation qui ne fut pas long à délimiter. Quand nous arrivâmes, un pilote venait d'être fauché par son hélice, et le Commandant de la garnison délibérait si on prendrait, pour suivre ses obsèques, la tenue de drap ou de toile.

Sous un appentis en plein vent, adossé contre les murs craquelés de la casba, un officier de renseignements tenait justement audience judiciaire. Il y avait, accroupis devant sa table, des vieillards à faces de boucs, des jeunes gens beaux comme des Numides et des femmes ensevelies dans leur cotonnade bleue. Les procès étaient modestes, ils portaient sur une chèvre prêtée, non rendue, sur des gages mal payés, et sur un pari malhonnête entre gamins à la suite d'une course : un franc si tu arrives au bord de l'Oued avant moi !

La nuit tomba de nouveau, on amena les couleurs, tandis que le clairon envoyait ses accents jusqu'aux plateaux du Sud, dans une atmosphère de cristal. La lune était vieille et ne se leva point. Un bataillon qui venait de je ne sais où, passa sur la piste, entouré de mille escarboucles qui étaient les yeux de ses chiens et de ses moutons. Le Commandant avant d'aller jouer au bridge, fit un tour sur les glacis de sa petite forteresse.

— Dans six mois, dit-il, nous pourrons installer ici nos femmes. Dans un an, la zone d'insécurité sera reportée à dix lieues plus loin, dans les plateaux. J'ai déjà téléphoné à Marrakech, où la doctoresse Légey m'a promis d'envoyer trois accoucheuses et un infirmier pour la population ; vous comprenez, ils réclament déjà les piqûres... Quand je partirai, je veux qu'il y ait des bananiers au bord de ce sale petit ruisseau rouge, et que le cimetière soit clos de murs : de quoi ça a l'air, ce champ de navets, sans navets, avec ces cailloux épars ? Vous entendez des aboiements là-bas ? ce sont des chacals... Ce qui me chiffonne, c'est que je suis sur le tableau et qu'ils vont peut-être me donner mon cinquième galon. Vous me voyez bientôt à Besançon ou à Bitche, en train de lire le journal dans la salle des Rapports ? J'enverrai cet animal de Khalifa, même s'il retourne aux locaux disciplinaires. Lui, il sera tout de même ici, et le soir, avec la sentinelle, il pourra regarder les montagnes, les étoiles, son pays, le mien, ma foi...

Thérive

CHANT DES CHOSES ET UN AUTRE CHANT

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Le rail

Je vis. Pourquoi ne parlerais-je pas?

Dans tout ce qui est, l'Inde pressent l'unité fondamentale, et les génies occidentaux sont à la veille de voir, après les avoir devinées, les infimes particules qui composent toute substance et y mènent la même danse, d'une énergie terrible et d'un rythme implacable, que les astres dans le ciel...

Je vis. Je peux parler comme toute chose au monde.

Ce ne sera point pour me plaindre. En mon pays d'origine, qui est l'Europe, j'ai un sort banal, je suis blasé, je connais trop le paysage et mes limites. En quelques heures, j'arrive à la mer.

Mais le Maroc est pour moi terre d'espoir et d'enthousiasme, où je découvre, à chaque pas, de l'inconnu.

Pour commencer, j'ai fait la guerre et les premiers visages que j'ai aperçus ont été des visages de soldats. J'avançais quand ils avançaient. Je traçais une voie plus étroite que leur colonne. Cependant je portais leurs vivres, leurs munitions, leurs renforts et toutes ces matières qui servent à construire des demeures, des ponts, et ces fortins qui ne menacent personne, mais disent : je veux de la sécurité autour de moi. Moi-même, de mon paraphe d'acier, je signais, mètre par mètre, un traité d'alliance avec chaque mètre d'un sol hier hostile.

J'étais, en somme, la paix en marche.

Et « mes » soldats et mes convois poussaient devant eux et dispersaient les pâles fantômes de l'ignorance, du fanatisme et de la misère, tous les fantômes de la nuit, pour faire place au jour, à la richesse et aux justes lois.

Maintenant, j'ai tout à la fois élargi et multiplié mes chemins. Sur ma double arête miroitante s'élancent à toute volée de puissantes machines que meut à distance le lourd écroulement des eaux. Et, rigide au-dessus des vallées, incrusté dans la plaine, trouant le roc ou rusant avec le vertige des pentes, prenant et rendant au ventre des navires mille produits échangés, je rapproche les villes, j'unis les ports, je fortifie d'une armature d'acier, où étincelle le mouvement, une contrée qui se défaisait, torpide, sous le poids du soleil et des millénaires.

Cela est bien. Mais je suis insatiable. J'ai soif d'espace, j'ai soif de continents entiers.

Comme fait déjà ma sœur la route, je tendrai un lien entre les ports de l'Atlantique et ceux qui regardent l'Asie par-dessus une mer aux bleus frémissements.

Et lorsque, venu d'un seul trait des brumes du Septentrion, j'aurai nargué la mer même au creux souterrain d'un détroit, je veux poser mon sceau sur les sables, percer la forêt vierge, dominer les marais et les fleuves gigantesques, fouler les savanes, jusqu'à l'endroit où l'Afrique plante dans les mers australes, comme un coin épais, l'extrémité du monde.

La route

La montagne barrait la route,
Ordre fut donné de passer quand même.
La Légion a exécuté l'ordre.

Comme le rail, je n'ai, ici, guère plus de vingt ans et, déjà, j'étonne l'Etranger et même ce peuple étrange d'où sont issus mes créateurs et qui craint toujours qu'admirer soit duperie...

Quels hommes, ces bâtisseurs de routes, ces fondateurs d'Empires !

Ils détestaient la guerre, mais jamais n'en avaient peur, et jamais n'abusaient de leurs triomphes. Ils avaient, ils ont toujours dans leur cœur *l'aman*, le pardon tout prêt pour la tribu qui croit que le meurtre d'un Infidèle, ou l'attaque d'une caravane, ou le rapt d'un troupeau, est acte légitime de guerrier.

J'étais piste ou sentier. Le plus souvent, je n'étais pas. Le combat fini et l'aman accordé, ces hommes n'avaient rien de plus pressé que de panser les blessures de ceux qui les avaient blessés, de leur ouvrir, fleurs jaunes sur le bled roux, les tentes du secours et de la miséricorde. Et tout en même temps, je naissais sous leurs pas, large, solide, orgueilleuse.

Dès que j'apparais, sur mes bords se groupent les marchés où bruissent les marchandages avec les nouvelles de la ville et du désert, où s'entassent l'orge et le blé, où s'amoncellent et s'éboulent les couleurs de l'orange, de la pêche et de la figue, où, quand le roc affleure, les sabots des moutons sont comme mille tambourins, où s'arrêtent, avec un halètement de chien qui a couru, ces voitures rapides auxquelles je livre l'étendue.

Vivante et apportant la vie, j'aime ces spectacles et ces bruits. Mais j'ai bonne mémoire et je suis reconnaissante. Je n'oublie pas les ouvriers de ma gloire. Non contents de dispenser par moi un sang énergique à un corps qui dormait d'un sommeil plein de mort, ils m'ont lancée

à la poursuite des plus lointains et changeants horizons. Par delà les frontières d'un Sultan, environnée et parfumée au passage des charmes adolescents de l'Algérie, je vais, blanche, ranimer les blancheurs monumentales des ossements de Carthage.

Je me souviens avec fierté !

Souvenirs récents et souvenirs millénaires : je suis d'origine héroïque. A travers tout ce que j'entends, j'aime écouter, toujours, l'écho du pas des Légionnaires.

L'eau

Je me rappelle mon état premier, brut comme l'échine de l'Atlas. J'avais de la fantaisie, des farniente entrecoupés de brusques frénésies, de sauts et de tournoiements qui me conduisaient, à peu près inutile, dans la mer ou dans des marécages où je devenais pestilentielle.

Parfois, je chantais plaintivement dans une cour fermée, parmi des mosaïques et c'était alors mon destin le plus heureux.

Mais mon vrai destin est d'épouser la terre et de la féconder. A mesure que je le remplis mieux, je sens qu'une intelligence m'est communiquée et que, par le décret des hommes, je charrie de la bienfaisance.

A leur gré je prends ma course, je m'arrête — sans avoir licence de croupir — et je repars, sans jamais cesser, sur mon chemin, d'élaborer des sucs aux inimaginables transformations, toutes glorieuses puisque toutes sont une ascension vers le Soleil. Je deviens le sang des arbres comme des herbes les plus humbles et toujours ce sang monte comme une marée invincible, et ce sang se fait chair blanche et tendre des aubiers, chair brune et rude des écorces, chair d'émeraude des feuillages, chair féerique des fleurs et des fruits.

Je suis le talisman de résurrection des choses mortes. Je suis la vie et la joie de vivre.

Et je suis la Force, éternelle comme le Vent, mais la force aveugle, stupide et impuissante, si la magie des calculs humains ne vient pas me gouverner.

Par elle, je me rassemble, j'acquiers un poids immense et je centuple mon pouvoir.

Dès lors — autre magie bien plus merveilleuse — je crée de la lumière et du mouvement, j'illumine et j'agis. Au ciel, je contenais la foudre. Maîtrisée sur la terre, je me change en un tonnerre silencieux et sans terreur, docile à ceux qui en arrachèrent aux dieux l'inouï secret.

Ainsi guidée par l'Esprit, victorieuse de la nuit, j'anime, parmi des choses écrasées de passé, le char de l'avenir.

Le port

Je n'abritais que des barcasses. Une terre hargneuse et une mer violente, se regardant comme deux fauves haineux, conspiraient à ma misère. Je n'étais moi-même qu'un repaire de fauves, pilleurs d'épaves et bandits de grandes routes maritimes.

Je suis aujourd'hui l'abri profond, le grenier comblé, la maison toujours provisoire, mais sûre, de l'éternel Argonaute.

Géant créé de toutes pièces par un soldat venu du Nord, j'arc-boute dans l'abysse des pieds de roc inébranlables. Ils défient et brisent la fureur des lames, tandis que de mes bras d'acier, je porte en me jouant les plus énormes fardeaux.

Toute mon onde a doucement frémi, la première fois qu'un vaste et haut navire a pénétré dans mes flancs. J'accueillais, tressaillant d'orgueil et de joie, l'arche majestueuse et parée d'oriflammes. Elle était remplie de temps nouveaux, en offrande au médiéval Empire.

Aujourd'hui, en douze lunes, je dis cinq mille fois « Bienvenue » à cinq mille navires.

Je tiens une porte grande ouverte à tous les errants de la terre et des eaux, je commande une croisée des richesses et des races, j'épanche une double corne d'abondance à la fois sur l'Afrique profonde et sur l'Océan sans limites.

Je suis un miracle des Hommes.

Je suis le miracle d'un Homme.

Une femme

Ma mère me disait toujours :

— Ces hommes et ces femmes qui sont venus, que venaient-ils faire? Ils nous ont tué des guerriers. Elles ont montré à tout venant la nudité de leurs visages. Le malheur soit sur les meurtriers et la honte sur leurs femmes.

J'ai d'abord cru ma mère, comme il se doit. Mais le temps est venu où moi-même j'ai enfanté.

Déjà, Mohand, avant de m'épouser, m'avait un peu éclairée. C'était lorsque, comparant mes yeux au reflet du jasmin dans l'eau d'une pure fontaine, il ajoutait que ma joue était une séduction pour la rose. Il daignait alors répondre à mes questions et m'expliquait pourquoi un Berbère de noble lignée pouvait sans déchoir reprendre le fusil pour s'allier à ses anciens adversaires. Jeune encore, Mohand est mort d'une balle au front. Les Roumi en avaient fait un chef. Ils l'ont comblé d'honneurs et l'un d'eux m'a dit : « Nous veillerons sur tes enfants ».

Alors, j'ai regardé autour de moi, j'ai réfléchi par moi-même.

Et j'ai vu que les Roumi étaient pareils à nos guerriers par la vaillance et que leurs chefs avaient des âmes de chefs et se faisaient pourtant obéir bien plus par des mots paternels que par de durs commandements.

J'ai vu qu'après leurs victoires le berger n'avait plus peur pour son troupeau, ni le caravanier pour ses chameaux, ni le marchand pour son blé : ce qui était leur bien ne pouvait plus leur être ravi par la violence.

J'ai vu que les Infidèles restaient fidèles à leur Dieu, mais qu'ils respectaient Allah et son Prophète et nos saints hommes et nos mosquées et même qu'ils empêchaient de tomber, avec des pierres neuves, les minarets de la vraie Foi.

J'ai vu que dans les contrées où la sécheresse tuait l'herbe, ils venaient avec des éperons verts et que bientôt l'herbe renaissait et que l'eau courait dans des jardins.

J'ai vu, surtout, mon beau Youssouf qui sera grand et fort comme son père Mohand, et son frère Ali qui est têtu et vif comme un petit bélier, et Yasmina plus sonore qu'un rossignol, je les ai vus tous trois, tour à tour, avec un visage gris et des yeux éteints parce que l'Ange de la mort passait au-dessus d'eux. Mais des Roumi se sont penchés sur leur couche et des femmes vêtues de blanc ont donné à boire à mes petits. Ceux-là ont chassé l'Ange redoutable, et les joues et les yeux sont redevenus brillants et Youssouf a recommencé de se battre avec le fils de ma voisine et Ali de bondir et Yasmina de chanter.

Je voudrais, oh ! je veux que mes enfants donnent pour toujours la main aux enfants de ceux qui les ont sauvés, de ceux qui prennent soin de nos récoltes et de nos souks et de nos mosquées. Et aussi des petits qui n'ont plus ni père ni mère.

R. de Laromiguière

Les anglaises ajoutent à la candeur du visage, mais gare aux Œdipes en pyjama, que tenterait l'énigme de ce regard : le sphinx les dévorerait!



Photo Roseman

VAN DONGEN

PAR LE Dr F. VALLON

Joindre ce peintre à la mode me paraissait une très chimérique entreprise. J'écrivis néanmoins, et à Garches, sur la foi des annuaires. Ce fut d'un palace de Cannes qu'on me répondit. Sans doute le séjour de l'artiste à Miramar touchait-il à sa fin, car il me donnait rendez-vous dans un autre caravansérail de grand luxe. Ma chance voulut que celui-ci fût parisien.

Au jour dit, je frappai à la porte de l'appartement n° 267. Et, tout de suite, dans le salon où le peintre m'accueillait, je fus la proie de sa peinture. J'avais

beau m'efforcer de ne regarder d'abord que lui, je ne voyais qu'elle. Tant elle exige, tyran d'argent, chamarré de ces ombres vertes, qui ont l'eau de l'émeraude. Volontaire, pâle et svelte comme elle, il parlait cependant et de même que son pinceau appuie sur l'esprit des êtres et des choses, son accent de Hollande pesait doucement sur les mots.

Pour entrer en matière, j'avais dit : «Savez-vous bien que votre peinture m'a toujours paru un peu punitive? Quand je vous connaissais moins, je n'étais pas loin de vous prendre pour un bourreau : vous avez à l'égard de votre sérail de telles cruautés ! — Il les mérite, répondit-il tranquillement. Ainsi vous m'avez haï ? Bravo! Mais pourquoi maintenant prendre la peine de m'aimer? Je regrette tous mes ennemis d'hier, car de ne plus recevoir de pierres il me semble que mon jardin s'étiole. — Voici donc celles que j'y jetais en 1927,

Edmonde Guy avait, du moins, gardé ses bijoux. Mais Mlle R. B., l'estimant suffisante, n'a retenu que la seule émeraude des ombres fameuses : Ici, ô scandale, les nus sont des portraits !

Photo Roseman

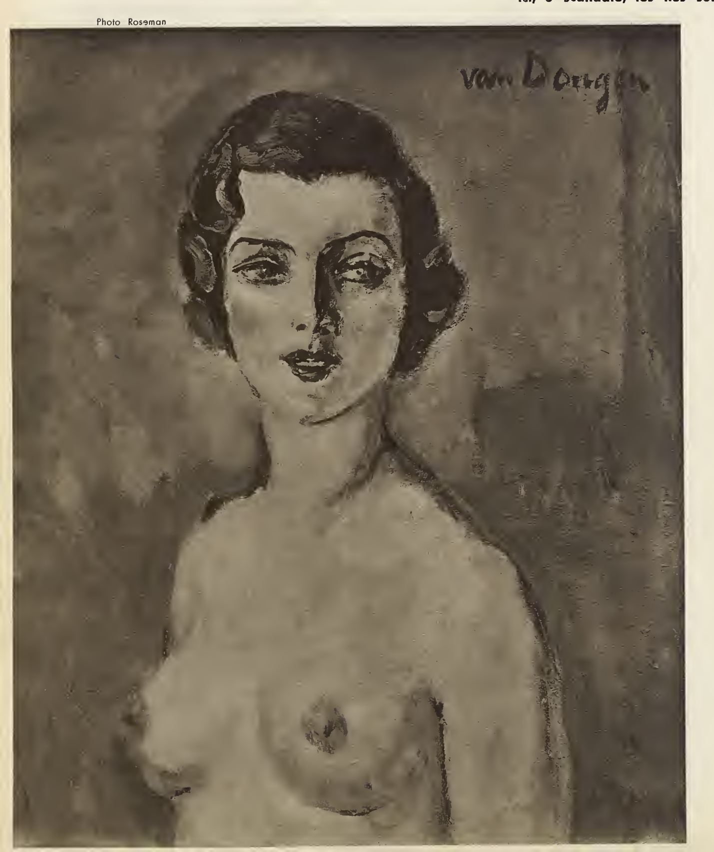




Photo Braun

J'ignore cette toile, mais ne serait-ce pas sur un globe terrestre qu'allégoriquement trône cette petite reine de grande couture, triomphe arachnéen de la femme et du flou ?

à propos de votre *Neptune* qui est au musée du Luxembourg. Les magnificences de sa couleur ne me semblaient pas racheter son impertinence. Mais oyez l'expression de ma rage : « Le vieillard des mers n'a pas dû se réjouir d'être personnifié par cet homosexuel nordique dont les duveteux pectoraux s'agrémentent d'amulettes et de colliers féminins, — rouges coraux et vertes boîtes à poudre de riz, le tout en breloque et en galalithe. En vérité, si j'étais que de Van Dongen, je craindrais la colère du dieu... Assise ainsi entre son paquebot et son dauphin grimé, tenant sa houlette de berger-des-moutons-marins, caricature du grand trident, — casquée d'une conque, vêtue d'une ceinture de coquilles Saint-Jacques et d'un pagne d'herbes, la dérisoire divinité m'a tout l'air de se moquer de nous. Faux comme un jazz, ce Neptune de mardi gras a dû être rencontré par le peintre, aux Halles, un soir d'orgie. »

— Bis ! s'écria le peintre. Car j'aime la musique des invectives : il y a si longtemps que j'en suis privé. Croiriez-vous qu'à me souvenir de l'époque où mon *Anatole France* assistait au Salon à de vertueuses mobilisations de parapluies, je suis plein de mélancolie (je tremblais alors qu'on ne le crevât et c'était délicieux). Heureux temps où il me suffisait de tendre, comme une voile, un bout de toile pour déchaîner la tempête. Maintenant c'est le calme plat, le lac sans rides de l'admiration. Si acides que je puisse les livrer à la dent du public, mes fruits verts ne la font plus grincer. Entre tous les condiments de la peinture, les pickles de Van Dongen ont la faveur des snobs ! Les becs les plus sucrés en raffolent. Peintre ordinaire du faubourg Saint-Germain, je fais désormais le portrait des douairières et je trouve la vie très monotone. »

Ainsi dit-il et sa malice était parmi l'ouate de son parler comme un aspic dans une corbeille.

Il reprit : « Ma peinture n'est pas toujours un pilori. Pour vous en convaincre, voyez comme j'ai choyé cette petite et dites-moi si je suis toujours un sadique, le plus sombre des tortionnaires ? »

A la place de la danseuse, le rayonnement de ses yeux transparents me répondait. Une tendresse inconnue brille sur cette toile et les fameuses ombres vertes ont, pour honorer la jeune femme, la pureté d'un lac des neiges.

Mais elles étaient redevenues diaboliques dans cette autre que, furtivement, le peintre, friand de contrastes, avait glissée sous l'ange aptère. C'était une sorte de *Claudine à l'Ecole*, édition 1934, revue et considérablement augmentée. Sa lavallière était le carrefour de tous les vices et, sous le casque lourd, si bleu, de la chevelure, les yeux creusaient deux noirs abîmes, sans regard et sans fond.

En examinant son petit vampire, l'artiste eut un rire sec et menu et je pensai : « Dans votre Paradis, mon Dieu, — car Vous avez accueilli ce doux satanique : il avait tant de génie ! — comme Baudelaire doit regretter d'être né trop tôt : Van Dongen aurait si bien illustré ses *Fleurs du Mal*, fraîches coupées! Comme le poète qui a fait un si bel éloge du fard eût été content des cosmétiques du peintre, du sang qu'il écrase sur les bouches, de la nuit bleue du kohl au fond de laquelle il ouvre, tels des astres perfides, les yeux immenses de ses modèles !

« Comme il eût aimé le ruissellement des soies, l'éclat brutal des fards, le frisson des peaux sous les feux glacés des gemmes. Lui qui aimait tant les clowns, les mimes et les pantomimes, les funambules de M. Deburau, comme l'eussent enchanté ceux de Van Dongen, tous les Pierrots féminins que caresse ou punit le clair de lune du peintre. Comme il eût aimé toutes ses petites sphynges, leur morbidesse, les griffes de leurs mains longues, le gouffre de leur regard.

Et entre toutes les exquises recettes charnelles où dosés de main de maître, le Ciel et l'Enfer conspirent à notre perdition, je revoyais ces nus qui, très perversement, sont des portraits. Je revoyais au garde à vous, simplement vêtue de ses petits souliers et de ses gros bijoux, et si effroyablement « Cruche Cassée », *Edmonde Guy*...

Van Dongen a toutes les audaces et il n'est de gageures qu'il ne se tienne. Il s'est juré, par exemple, de réconcilier les couleurs et, sous sa brosse, les plus vieilles antipathies sont bien forcées de capituler. Un rose apprend à vivre en bonne intelligence avec un vert, un jaune éclate contre un violet : jazz étonnant qu'il conduit en virtuose et dont une fois de plus je vais entendre les rauques harmonies. Car dans la chambre contiguë au-dessus du lit encore défait, - ce grand seigneur se lève à peine, - il y a une toile inoubliable. C'est Zeïtoun qu'il a ramenée d'Egypte, Zeïtoun l'odalisque qui a fait une fin. Désormais habillée jusqu'au col par le plus médiocre couturier du Caire, elle est devenue sous-maîtresse. Sous la bosse de la chevelure violente, du milieu d'un concert de valeurs et de tons, discordant et pourtant discipliné, dans la blague de son cadre d'argent, peinturluré de rose et de bleu et comme elle affreux et charmant, la face rose, fade et plate de Zeïtoun nous regarde et nous nargue.

Le rapin qui survit chez le peintre y laisse dépasser plus que le bout de l'oreille et celle-ci est pointue, j'en jurerais ! C'est ce faune rieur qui a signé beaucoup de portraits, ce *Neptune* contre lequel j'avais tant de griefs — en 1927, — et les arabesques, si spirituellement érotiques de « Hassan-Badreddine-el-Bassraouï, Conte des Mille et Une Nuits », telles que la censure les a interdites pendant la guerre.

Je vous en reparlerai peut-être ainsi que des *Plus Beaux Contes de Kipling*, de la *Garçonne*, de *Venise*, *Seuil des Eaux*, de l'atelier de Garches et de *Deauville* par Poiret et Van Dongen.

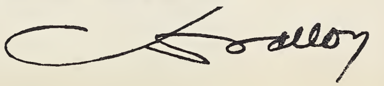
Car un écrivain double discrètement l'artiste et, à la Bibliothèque Nationale, quelques jours après ma visite au Royal-Monceau, je devais découvrir sous sa signature un petit livre dont — était-ce modestie ? — il avait omis de me parler et qui fit mes délices. Comme dans sa peinture, Van Dongen s'y montre incisif, spirituel, sensuel et souvent fort impertinent, mais le charmant mauvais sujet a tant de tendresse pour son héros !

Le livre est intitulé : *Van Dongen raconte ici la vie de Rembrandt et parle à ce propos de la Hollande, des femmes et de l'art*, et ce simple titre m'a ravi. J'y ai retrouvé « l'audace flegmatique » dont, en sa sagacité, le peintre fait hommage à ses compatriotes. C'est la dominante de son propre caractère.

J'ai savouré ces 161 pages où abondent les observations de cette qualité : « Dans les Pays-Bas tout est transparent et trouble à la fois ». L'antithèse m'a paru digne de définir l'œuvre de l'auteur. N'est-elle pas, elle aussi, « transparente et trouble à la fois » ?

Enfin — ce sera ma conclusion provisoire, — je vous citerai ce passage exquis où ayant évoqué le petit Rembrandt dans le moulin de son père, il nous le montre, courant la campagne de toutes ses jambes de jeune athlète :

« Sa tendresse va vers les bêtes; il connaît un vieux cheval de ferme, une grande bonne vieille bête blanche avec une tête qui pend tristement vers la terre et, dans cette tête, deux grands yeux doux de velours noir, cernés de souffrance et, sur le nez, une tache de rose tendre... »



DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Les discophiles ont dû se contenter, pendant ces vacances, d'une production au ralenti. Les maisons d'édition ont craint la concurrence du bel été, en quoi elles se sont peut-être trompées. Car, dans beaucoup de villégiatures, le petit « astre noir » a rendu de précieux services à ceux qui voulaient se consoler de l'éclipse du disque solaire. Aujourd'hui, les catalogues indiquent la reprise de l'activité artistique. Columbia, entrant immédiatement dans le vif du sujet, nous présente une très claire et très consciencieuse gravure sur cire de la *Sixième Symphonie* de Beethoven (C), cette populaire « Pastorale » dont le succès, aux concerts dominicaux, semble inépuisable et que les amateurs de musique seront heureux de pouvoir étudier ainsi, de près, dans tous ses détails, sous la lampe amie. Ces cinq disques ont été enregistrés par l'Association des Concerts Colonne sous la direction de M. Paul Paray. La *Pastorale*, sous ses airs de cordiale et champêtre simplicité, est une œuvre extrêmement difficile à mettre au point. Elle exige, en particulier, une précision d'accents et de timbres que la transparence de l'orchestre met impitoyablement en pleine lumière. Dans l'ensemble, cette réalisation est très réussie et enchantera l'immense clientèle des beethovéniens.

Autre enregistrement d'orchestre consacré au *Divertissement* de Tchaïkowsky (C), tiré du ballet *La Belle au Bois Dormant*. Ce disque présente la particularité d'avoir été enregistré suivant les indications chorégraphiques de Serge Lifar, le maître de ballet, qui l'a interprêté à l'Opéra. Jusqu'ici, les chefs d'orchestre de studio se préoccupaient assez peu des exigences rythmiques de la danse. Aussi, les disques de ballet, qui auraient pu rendre de grands services aux danseurs professionnels, étaient-ils généralement inutilisables. Il est excellent que l'on s'avise enfin de ce petit progrès qui permettra à la machine parlante de jouer son rôle bienfaisant de patiente répétitrice.

A signaler, également, l'Ouverture du *Baron Tzigane* (U) gravée avec l'étonnant relief dont il a le secret par Selmar Meyrowitz dirigeant l'Orchestre Philharmonique de Berlin.

C'est également l'Orchestre Philharmonique de Berlin, mais cette fois sous la direction de M. Bund, qui nous donne les fameuses *Esquisses Caucasiennes* (U) d'Ippolitow Iwanow qui ont une couleur si franche et si marquée, avec un dynamisme de danses populaires qui leur donne une si agréable saveur.

Remplissant une mission sociale nouvelle dont il est inutile de souligner l'importance, le disque fait entrer aujourd'hui chaque citoyen français dans l'intimité affectueuse du chef de l'Etat. Quatre disques Pathé nous conservent, en effet, sous une forme extraordinairement vivante, le Message (P) adressé au Pays le 17 juillet dernier, par M. Gaston Doumergue. Le sillon d'ébonite nous conserve intacte la voix ronde et cordiale du Président du Conseil. Avec une familiarité et une bonhomie toutes méridionales, notre guide actuel fait le bilan de son activité pendant ces derniers mois. Il reconnait modestement les erreurs qu'il a pu commettre de bonne foi et s'engage à les réparer. Dans l'intimité des foyers français, cette voix paternelle et amicale maintiendra fort efficacement un contact étroit et réconfortant entre les passagers du navire *France* et le pilote qui tient actuellement la barre en pleine tempête.

Une jolie réussite : le grand duo des *Noces de Jeannette* (P) par deux voix d'or, celle de Ninon Vallin et celle d'André Baugé. Avec une facilité et une aisance inimitables, ces deux artistes, si généreusement doués par la nature, se jouent de toutes les difficultés de cette page assez délicate à interpréter. Et l'impression de sécurité que donne cette exécution constitue une volupté assez rare.

Deux nouveaux violonistes nous sont révélés par le disque. M. Watclaw Niemczik nous fait connaître une *Romance sans paroles* de Metchen (U) et une *Tzarienne* de Billaut (U). L'artiste a de solides qualités et la musique qu'il interprète ne manque pas d'agrément. La machine parlante fait ici œuvre d'instructive diffusion.

De son côté, M. Jean Dahmen prouve également sa virtuosité d'archet en interprétant les *Variations sur un thème de Corelli* (U) et le célèbre *Aria* de Bach (U).

Rogatchewsky, accompagné d'une façon délicieuse par Joseph Benvenuti, déploie une séduction presque excessive mais irrésistible dans deux ravissantes pages, *Le Soupir*, d'Henri Duparc (C) et *Si tu le veux*, de Kœchlin (C).

Et Roger Ferréol vous procurera de plaisantes minutes en vous détaillant quatre pièces ingénieuses de sa composition, *L'Enfant Prodigue*, *l'Enfant Econome*, *Un Bohème* et *Le Midi rêve* (P) qui sont très supérieures à ce que nous avons l'habitude d'entendre en pareille circonstance.

(C) Columbia ; (U) Ultraphone ; (P) Pathé.

Vuillermoz

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

H. de Montherlant : Les Célibataires.

Parmi les principaux livres parus durant les vacances, il faut faire un sort particulier à un très curieux roman de M. de Montherlant : *Les Célibataires*. Roman très en dehors de la manière de l'auteur qui de toute évidence a joué cette fois-ci la difficulté, s'appliquant peut-être un peu dans la première partie à faire du Balzac et d'ailleurs y réussissant, mais dans la seconde redevenant lui-même et toujours avec cette ampleur quasi majestueuse, cet éclat même quand on devine l'effort pour assourdir le style, cette fureur contenue, ce pessimisme qui sont les marques du talent de M. de Montherlant. Il y a là une de ces réussites que pour notre part nous mettons très haut et peut-être au-dessus des réussites précédentes de l'auteur aujourd'hui pleinement maître de son métier et qui l'exerce avec on ne sait quelle royauté. (Grasset).

André Demaison : D'autres bêtes qu'on appelle sauvages

Autre réussite. Celle de M. André Demaison. Jadis, j'ai eu l'occasion de traiter l'auteur d'écrivain d'Empire. Je ne retire pas l'épithète. M. André Demaison est de ces hommes trop rares qui, ayant beaucoup voyagé, ont sans doute beaucoup appris, mais qui ont coulé leur pensée et leurs sentiments dans un cadre dont il faudrait que les Français fussent plus familiers : le cadre impérial. Kipling avait l'Inde ; André Demaison a saisi notre Afrique noire et c'est là qu'il est à son aise. Avec les bêtes sans doute, avec les hommes aussi, blancs et noirs, avec la terre et l'eau, le désert et la forêt, tout ce qui fait notre grandeur (Les Ecrivains français).

Marcel Jouhandeau : Images de Paris.

Encore une réussite. Quand nous serons à quatre dans l'ordre du récit nous tirerons l'échelle, et changerons de ton pour parler de livres qui ne seront plus d'imagination. Mais celui-ci est-il d'imagination? En tous cas, l'observation y prend sa large part. M. Marcel Jouhandeau, quel œil étonnant ! Mieux qu'un œil d'ailleurs, car il sait décomposer, aller jusqu'aux éléments premiers d'un caractère, puis recomposer tout cela. Rien ne lui échappe, le geste, le regard, il comprend tout. La vue d'une pauvresse en haillons lui permet de dire des mots définitifs, après lesquels il n'y a plus qu'à se taire. Maintenant, pour ceux à qui ce livre plairait, je leur signale que le précédent : *Chaminadour*, autant dire : Images de province, était meilleur encore (Gallimard).

Henry de Monfreid : Le naufrage de la Marietta.

Après les romanciers, le conteur. Mais qui ne sait pas moins réussir ses nouvelles que les autres leurs romans. Henry de Monfreid est un grand voyageur qui d'habitude nous jette en mer Rouge, sur des côtes arabes, dans les terres hostiles d'Ethiopie, mais comme il est parti, un jour, de Leucate, de « *cette oasis solitaire* », comme il dit lui-même, qui « *regarde se perdre en courbe molle l'immense plage du golfe du Lion vers la Nouvelle Sète et les Saintes Maries de la Mer* », il a éprouvé le besoin, aujourd'hui, de parler de son pays. Un naufrage sur les rochers catalans, des aventures de Carlistes, belles histoires trouvées au pied du Canigou ou sur les bords de la grande Bleue, douce et pure, tragique et chaude. Histoires filées à la perfection... (Grasset).

M. Hofmann et A. Pierre : La vie de Tolstoï.

En voilà assez pour les récits. Nous avons encore à parler d'une biographie et d'un livre d'histoire. La biographie est celle de Tolstoï. Une après tant d'autres, dira-t-on. Oui, mais celle-ci est assez curieusement conçue. Comme les auteurs nous l'expliquent, Tolstoï après tout ayant toujours parlé de lui, même quand il semble parler des autres, la meilleure façon de l'étudier est sans doute encore de l'étudier à travers ses livres. C'est ce que MM. Hofmann et Pierre ont fait. Et ils ont obtenu, par cette méthode, une *Vie de Tolstoï* extrêmement vivante, mêlée à la vie russe, et qui nous ouvre une multitude de fenêtres non seulement sur l'âme du grand écrivain, mais sur l'âme russe en général et sur l'histoire éclatante et tragique des trois générations dont le piétinement douloureux précéda la guerre et la Révolution. (Gallimard).

Mme Marie-Louise Pailleron : La vicomtesse de Chateaubriand.

Quant au livre d'hitoires, le voici. Notez que c'est une biographie lui aussi, mais c'est la biographie de Mme de Chateaubriand, autant dire un peu celle du grand homme, lequel figurait merveilleusement le passage d'un siècle à l'autre. Et puis, n'oublions pas le cadre. N'oublions pas que Céleste de la Vigne Buisson eut à vivre dans cette fournaise que fut la Révolution, à travers ce champ de bataille que fut l'Empire. Et pour ne retomber qu'un temps bien court dans l'atmosphère chrétienne et royaliste. Ses dernières années seront encore troublées par une révolution et un nombre incalculable d'émeutes, car le règne de Louis-Philippe fut farci d'émeutes. Elle mourra un peu avant le mouvement de 48, laissant Chateaubriand aux mains de Mme Récamier. Les révolutions politiques n'avaient été qu'une faible part d'ailleurs des bouleversements qu'elle avait connus ; elle s'était mariée à un volcan. Mme Pailleron a fait revivre cette vie à la fois étonnante et simple, bouleversée et toute droite en un livre extrêmement nourri de faits très finement commentés et, du point de vue de l'histoire, fort solidement construit. (Ed. des Portiques).

VIENT DE PARAÎTRE

Les fondateurs de la République, par Paul STRAUSS (La Renaissance du Livre). — Ils furent bien plus de trois, sinon à fonder la République, du moins à lui dédier leur foi, à lui consacrer leur intelligence et leur énergie. Mais avec raison, M. Paul Strauss s'est seulement attaché, dans son livre, aux trois grandes figures de Gambetta, de Jules Ferry et de Waldeck-Rousseau, évidemment dominantes, entre la chute de l'Empire et le début du XXe siècle.

M. Paul Strauss, témoin et acteur de plusieurs scènes du perpétuel drame politique français, a écrit là des pages capables de faire croire à la véracité de l'Histoire, de l'Histoire dont il est de mode aujourd'hui de soutenir qu'elle est le contraire d'une science exacte. Il est sans passion, il dit ce qu'il a vu de ses yeux, entendu de ses oreilles, et il appuie ses dires de documents et de témoignages que l'on ne saurait facilement récuser. Sans passion, encore que M. Paul Strauss nous paraisse avoir gardé intacte, admirablement vivace, la foi républicaine de sa jeunesse.

Les lecteurs de toutes opinions auront grand profit à méditer son livre, en ce moment où tous les régimes, sauf peut-être l'anglais, s'interrogent sur leurs lendemains.

Le nôtre a-t-il vieilli, et jusqu'à l'impuissance? Ce n'est pas une question qui puisse être abordée ici. Tout au plus observera-t-on qu'il est théoriquement le plus beau, lorsqu'il suppose la vertu !

Et l'on ajoutera, pour la génération née peu de temps après la mort de Gambetta, qu'elle sera bien plus qu'intéressée par *Les fondateurs de la République*. Elle y sentira revivre l'atmosphère d'antan (ce fut pour nous l'atmosphère familiale elle-même) où retentissait encore l'écho d'un verbe formidable, enflammé de patriotisme, et elle sera émue par l'ouvrage de ce disciple et ami du tribun, resté fidèle à une idée qui, véritablement, resplendissait dans beaucoup de cœurs sincères, il y a un demi-siècle, de force, d'enthousiasme et d'espoir.

Les couleurs du Maroc, par Camille MAUCLAIR (Ed. Bernard Grasset). — L'on a lu, dans les pages précédentes, *Ouarzazat*. Il serait donc vain d'essayer de dire comment M. Camille Mauclair, dans son livre, sut peindre le Maroc. Notons cependant à quel point « peindre » est ici le mot juste. Ce sont bien les *couleurs* du Maroc que le voyageur nous fait voir, avec une puissance d'évocation qui nous enchante, au sens magique, comme fit jadis celle de Fromentin ou de Loti.

M. Camille Mauclair nous transmet, en outre, l'espèce d'inquiétude qu'il a éprouvée, chaque fois qu'il s'est heurté à l'impénétrabilité de l'âme berbère. Inquiétude, peut-être, assez voisine de l'angoisse. Mais elle ne fait qu'ajouter à l'emprise du livre sur nous, laquelle s'exerce par la grâce d'un esprit d'élite singulièrement apte à traduire en des mots imagés les moindres impressions d'une sensibilité constamment frémissante : rencontre de dons qui place, comme on sait, M. Camille Mauclair au rang de nos meilleurs artistes de lettres.

Barbey d'Aurevilly et la Médecine, par le Dr Robert CORNILLEAU. Préface du Pr. Laignel-Lavastine (Ed. Spes). — Au XXe siècle, un Georges Duhamel, un Luc Durtain, un Pierre Dominique, un Léon Daudet... bien d'autres écrivains gardent en quelque tiroir leur diplôme de docteur en médccine. Au XIXe, Barbey d'Aurevilly ne posséda point ce parchemin, mais trois de ses proches parents, au moins, furent des médecins, et tout prouve qu'il dut entendre beaucoup de propos médicaux et, en outre, lire bien des ouvrages qui firent presque de lui une sorte d'autodidacte de la médecine.

Citons ce passage de la préface de l'éminent Pr. Laignel-Lavastine : « Taine disait de Balzac : *Il est médecin, il dissèque, il fouille, il peint à la manière d'un médecin.* Ce bel hommage de sincérité et de vérité scientifique, on peut le rendre à Barbey d'Aurevilly ».

L'auteur des *Diaboliques*, en effet, s'exprime avec une propriété de termes, une netteté qui font penser aux observations d'un clinicien. Et maints passages de son œuvre, analysés fort expertement par le Dr Cornilleau, témoignent clairement de connaissances médicales étendues.

Le Dr Cornilleau défend ensuite Barbey d'avoir été un névrosé, un dégénéré, un alcoolique. Le gentilhomme normand fut, jusqu'à la quarantaine, un hypersensible, un de ces cas « infra-cliniques, à mi-chemin entre la psychologie et la pathologie » et présentant un léger éthylisme. Après quoi les disciplines retrouvées du catholicisme semblent l'avoir ramené à l'équilibre.

Le livre du Dr Cornilleau, qui est d'un solide écrivain, rappelle enfin combien il y eut d'originalité et de puissance dans l'art de Barbey d'Aurevilly, combien ce fut là un grand homme de lettres, et quelle sympathie est due à celui qui écrivit : « Le talent est un tas de coups reçus dans le cœur. »

Trois siècles de Médecine Coloniale Française, par le Dr Paul BRAU (Edit. Vigot frères). — Lentement, si lentement... les blancs sont allés au secours des races primitives que décimait la maladie. Ce furent d'abord des chirurgiens-barbiers, des « fraters », des missionnaires, qui employèrent de leur mieux leur humble savoir dans les territoires d'outre-mer, vers la fin du XVe siècle. La Flibuste eut son chirurgien en chef : Œxmelin. Puis, Colbert organise, le premier, des Services de santé coloniaux. Ses successeurs immédiats continuent son œuvre, mais, cent ans après lui, le traité de Paris ruine les grands espoirs coloniaux de la France.

Le Premier Empire néglige les terres lointaines — quand il n'y joue pas de malheur... — le Second voit renaître le mouvement colonial et la République, l'amplifiant magnifiquement, crée au XXe siècle, au delà des mers, une organisation sanitaire et d'assistance qui est à coup sûr le meilleur témoignage de son effort civilisateur et la part la plus efficace de sa politique indigène

L'on peut dire aujourd'hui : la France a fait la preuve que la race blanche méritait de dominer — ou, tout au moins, de guider les races de couleur. La certitude nous en est donnée, avec mille détails des plus curieux, par le beau livre du Dr Brau.

R. L.

PAUL MORAND

PAR OCTAVE BÉLIARD

Qu'il me soit permis, une fois, de dire que je ne veux et peut-être ne puis jouer le rôle d'un critique littéraire. Je ne suis curieux que des hommes ; l'œuvre me sert à définir celui qui l'a faite, j'y cherche des traits physionomiques, les éléments d'un portrait, en somme ce qu'elle renferme d'aveu.

Le grand nombre des lecteurs se prend d'abord aux agréments suggérés par le goût général de l'époque. L'originalité, le génie personnel resteraient ignorés comme Peau d'Ane s'ils ne se montraient vêtus de robes couleur du temps. Paul Morand n'a pas attendu; c'est sans doute qu'à ses admirables dons s'ajouta quelque déguis, quelque diplomatie pour plaire. Dieu merci, on peut être habile, pourvu qu'on ait une grande nature d'écrivain, sans gâter la nature qu'on a ; on peut même, en toute innocence, être artificieux pour n'avoir pas encore appris sa propre vérité. Morand ne fut pas, à mes yeux, exempt d'être ainsi dans les quatre ouvrages qui établirent sa fortune littéraire: *Tendres Stocks*, *Fermé la Nuit*, *Ouvert la Nuit*, *Lewis et Irène*. Je les relis toujours avec les mêmes délices, la même satisfaction d'un lecteur connaissant assez le métier d'écrire pour ne rien perdre des raffinements de cette analyse, ni des images ingénieuses, ni de l'impudeur réfléchie, ni d'on ne sait quoi de délibérément actuel par quoi l'attention est amorcée. Mais j'ai surtout joie à les relire parce que Morand y est tout de même déjà entièrement défini.

Dans l'un de ses livres postérieurs, très précieux pour moi justement parce qu'il est fait du tout-venant et que l'auteur n'a point joué sa chance sur lui, *Papiers d'identité*, il se plaint d'une légende, accréditée par les journalistes, qui a fixé un Morand de fantaisie très éloigné du vrai, dit-il. Il craint de laisser le souvenir d'un agité, d'un observateur superficiel qui ne cueille le monde que tout courant et ne tient point en place, alors qu'il est réellement calme, fidèle, nostalgique ; d'un cynique, d'un noctambule, alors qu'il est régulier et studieux ; d'un âpre *businessman* quand il aurait plutôt horreur des affaires ; d'un dandy, bien qu'il souffre de s'habiller et ait constamment l'envie d'esquiver les corvées mondaine à quoi son état l'oblige, pour se mettre à l'aise en compagnie de gens sans pose sinon sans détours. Mais il sait bien — et le dit d'ailleurs — que son œuvre est responsable de cette légende. « Les livres sont des désirs refoulés, des actes manqués... De là ce héros synthétique et fabuleux que l'on prend pour l'auteur et qui n'est que son masque ». Oui, l'auteur peut regretter ce masque ou s'en inquiéter ; c'est pourtant lui qui s'est caché derrière ; c'est pourtant lui qui s'est rêvé comme cela. Le plus amusant c'est que la contre-image qu'il veut créer est encore assez différente de lui : on ne se voit pas bien soi-même au miroir parce qu'on n'y perçoit que l'expression d'un homme qui se regarde.

Bref, Paul Morand a commencé par chercher sa clientèle et par se vouloir d'un certain goût. Cette application n'a pas empêché qu'il ne produisît des œuvres d'une si haute qualité qu'elles ont fondé bien autre chose que la réputation saisonnière des livres écrits face au public. Et sa conquête étant faite, il n'eut plus d'attitude à prendre ; le voilà qui, sûr d'être suivi, s'est livré à son naturel et se laisse porter par lui.

A mon sentiment, l'âme de Paul Morand est semblable à une maison sur le bord de l'eau. Cette eau capricieuse et remuante multiplie des images de la maison, qui sont si variées qu'à ne regarder qu'elles on dirait l'édifice curieusement instable et disputé entre tous les styles connus et inconnus. L'ondulation des murs, la danse des tuiles du toit dans chaque vague, dans chaque tourbillon, dans chaque remous, apportent d'incessantes mutations, érigent des colonnes torses, font éclater d'éblouissantes mosaïques, allongent des protubérances onglées de pagodes. Mais ce sont là constructions momentanées d'une eau qui passe ; la maison, au vrai, est toujours identique à elle-même, une belle demeure de France, logique, solide, quiète et séduisante, en contemplation de la rivière, dirait-on, et se mirant à travers elle, à l'envers. Ainsi Morand se mire-t-il au bord d'une vie ondoyante et fuyante ; et cette vie-là, dont il est curieux, ne change que ses reflets, laisse intact tout ce qui de lui est essentiel.

La position au bord du muable, qui en fait le peintre du muable et le témoin des diaprures de l'univers, était sa nécessité astrologique. D'une vieille famille de fondeurs de bronze, Paul Morand est Parisien et d'origine parisienne, mais deux générations des siens vécurent en Russie et, sans savoir, je soupçonne son teint d'olive blanche et ses regards — dont la légère obliquité n'est certainement pas une acquisition mimétique datant de *Bouddha vivant* — de commémorer un épisode asiatique de sa généalogie. Il ouvrit les yeux au bord de l'Exposition universelle de 1889 ; son adolescence s'éveilla à l'heure où *1900* — dont il devait décrire l'artifice et l'éloquence déplorable — lavait dans la Seine, juste en face de sa demeure, les oripeaux bariolés du monde et les reflets des palais en staff. Cette demeure elle-même n'était-elle pas pleine d'une conserve (ironiquement indestructible) de dieux successivement oubliés par la mode politique ? Le père de Morand était conservateur du Dépôt des Marbres et l'auteur de *Rien que la Terre*, avant de voir tourner les peuples autour du globe, grandissait à voir tourner l'Histoire autour des rois, des empereurs et des républiques. Ecoulement du temps, écoulement des espaces. Les amis qui fréquentaient la maison étaient, pour une grosse part, des cosmopolites célèbres, surtout des Anglais et des Américains — ou d'illustres professeurs d'anglais comme Mallarmé. A dix-huit ans, Paul Morand alla compléter ses études à Oxford. Plus tard, secrétaire d'ambassade, il dut à la *carrière* d'être de ces Français qu'on rencontre partout mais bien rarement en France.

A cette instabilité nous devons des visions romancées d'hôtels et de trains de luxe, des psychologies de personnages de transition dont l'auteur a été rapproché tout justement parce qu'ils étaient, comme lui, hors de leur lieu bien plus souvent qu'indigènes. Mais aussi

L'auteur de «Rien que la Terre», qui a tant vu «tourner les peuples autour du globe». Parmi les écrivains de sa génération, Paul Morand fut sans doute des premiers à donner l'exemple du voyage, de l'évasion loin des spectacles familiers. Mais plus ce Français de France compte d'exils, au cours desquels il ne laisse pas d'aimer ou d'admirer ce qu'il juge aimable ou insigne, plus il sent la force de ses racines.

Photo G.-L. Manuel

une précieuse, curieuse, chatoyante, originale analyse des pays tour à tour habités; l'analyste bénéficiant de la toujours jeune et claire perspicacité de l'homme qui est venu d'ailleurs, qui peut devenir très familier mais ne reste pas moins un hôte, par conséquent saisit telles nuances et tels traits que le natif n'a jamais vus ou ne voit plus. Les ouvrages documentaires, notamment sur *New-York*, sur diverses parties de l'Amérique et de l'Afrique, sont fort aigus et celui sur *Londres* n'a pas nécessité de s'étaler en méditations pour pénétrer complètement, merveilleusement l'âme et jusqu'à l'odeur de la Ville.

Or, ce voyageur est un Français et ne s'acclimate nulle part ailleurs qu'en France ; il transite avec une curiosité en éveil essentiellement française et non autre ; il traduit en français ce qu'il voit. Cosmopolite d'habitudes, mais non international ; c'est lui-même qui fait la distinction ; d'ailleurs détestant jusqu'à l'ombre d'une internationalisation qui passerait le niveau sur les visages de la terre. Il cultive la surprise du voyage, mais nul plus profondément que lui ne peut connaître le tourment nostalgique qui tiraille comme un fil invisible accroché aux entrailles. L'appel insistant de la race, de la tradition, du sol, la magie de l'impression héréditaire plus forte que les habitudes prises sous des méridiens divers, n'est-ce point le sujet qu'il traite obstinément, dans *Bouddha Vivant*, dans *Magie Noire*, dans *Flèche d'Orient*? Cet attachement n'est-il pas enfin le fonds psychique de cet écrivain dont le souhait est de vivre sans s'éloigner au delà de son château, dans l'Ile de France, mieux encore, de sa maison de Paris en bordure du Champ-de-Mars, à quelques centaines de mètres tout au plus de celle où il naquit ; de cet homme dont la réelle patrie est le Quai d'Orsay; dont l'affection, d'apparence seulement vagabonde, est condensée en ce petit cercle où tourne, comme l'ombre d'un gigantesque gnomon, la silhouette ajourée de la Tour Eiffel, grand joujou de son enfance?

Octave Uzanne

LE THEATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



De haut en bas: Paul Lluis, Madeleine Soria et Lucien Rozenberg, par La Rocha.

Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Lettre*, de Somerset Maugham ; adaptation française de H. de Carbuccia. — Ce n'est pas un drame policier. La règle du drame policier, c'est de poser tout d'abord cette question : Qui a tué?, d'égarer ensuite les soupçons sur des innocents pendant trois cents pages ou trois actes et de ne laisser deviner le mot de l'énigme que le plus tard possible.

Dans *La lettre*, une femme tuc sous nos yeux, au lever du rideau, un visiteur nocturne. La question est de savoir pourquoi elle a tué. Son récit est plausible. Si la jolie Leslie Stanley, en son bungalow des environs de Singapour, a criblé de six coups de revolver le séduisant Gérald Nicolson, c'est que ce don Juan colonial tentait de la violenter. Le mari, Robert Stanley, l'avocat Bernard Joyce, ami du ménage, et le jcune Williams, magistrat débutant, accourus tous trois à l'appel de la meurtrière, ne demandent qu'à la croire. Le mari surtout, qui plaint et admire sa femme autant qu'il exècre feu l'agresseur, ce qui est bien naturel. Seul, l'avocat remarque que quatre balles sur six ont été tirées sur le corps déjà étendu et donc inoffensif, et il note qu'une telle mitraillade n'est pas le fait de la peur et de la légitime défense, mais plutôt de la colère et de la haine.

Il faut cependant que la justice suive son cours. Leslie Stanley est incarcérée. La veille de sa comparution devant la Cour, Bernard Joyce, qui doit la défendre, est sûr de l'acquittement, jusqu'à l'instant où son secrétaire chinois, Ong chi Seng, l'informe de l'existence d'une lettre de Leslie à Nicolson, qui, si elle tombait sous les yeux du procureur, changerait entièrement la face du procès. La lettre est aux mains d'une bande de maîtres-chanteurs. Elle leur est payée une fortune. L'acquittement est obtenu. Leslie est sauve. Mais non ! Robert Stanley, apprenant que le prix de la lettre a été assez élevé pour le ruiner d'un coup, exige que ce redoutable document lui soit montré. Il connait alors toute son infortune : Leslie avait mandé Nicolson au bungalow, Nicolson son amant et qui la trompait. C'est en conclusion d'une scène de jalousie qu'elle l'exécuta — et il faut signaler ici avec quelle adresse l'auteur et l'adaptateur de *La lettre* ont usé d'un procédé apparemment emprunté au cinéma : cette scène, par un retour dans le passé, nous est représentée en fin de pièce. C'est-à-dire que Leslie commence ses aveux ; qu'après quelques secondes d'obscurité, elle joue avec Nicolson le drame initial ; et qu'enfin, elle se retrouve dans le moment présent, situé au lendemain du procès : va-et-vient à travers la durée, dont la réussite, due en grande partie à l'art du metteur en scène, est un vrai tour de force.

La pièce entière, d'ailleurs, est solidement et intelligemment construite. C'est en somme l'histoire d'une femme coupable peu à peu poussée dans ses derniers retranchements par la force et la logique de la vérité, étant admis qu'elle a été assez imprudente pour laisser subsister une preuve écrite de son adultère et, partant, de son crime.

M. Lucien Rozenberg (l'avocat) s'impose, à son habitude, dès qu'il parait aux lumières, par l'autorité d'un talent fait d'observation, puisé à même la vie réelle; c'est un maître-acteur. Mme Madeleine Soria (Leslie) montre des dons de tragédienne d'une rare qualité. M. Rolla Norman (Robert Stanley) est un mari parfait, le mari-type : épris, confiant, sympathique et pitoyable. M. Paul Lluis (le secrétaire chinois) est un Asiatique sournois et subtil à souhait, dont nous ne savons pas s'il est conventionnel — n'ayant dans nos relations aucun citoycn du ci-devant Céleste Empire — mais qui , en tout cas, obtient par sa voix suraiguë, ses mines, son flegme, la faveur du public. Enfin, M. de Guingand (Nicolson), M. dc Boncour (le jeune magistrat), Mmes Thomas, Dumont et Raphane, une figuration authentiquement chinoise, une mise en scène excellente (de M. Rozenberg) et des décors pittoresques concourent à nous faire passer une soirée remplie d'agrément, d'émotion et de frémissements.

■

Ajoutons que le succès de *La Lettre* contribue à nous ranger parmi ceux de nos confrères qui disent : Théâtre pas mort ! La vie coloniale, si proche de nous désormais par la suppression des distances, quel champ pour nos écrivains devenus grands voyageurs ! Et, à propos d'une esquisse du Maroc, comment ne pas songer à ce sujet grandiose, entre autres : « Les fondateurs d'Empires » ?...

NOTRE BAIN QUOTIDIEN

Photo Cauvin



NUL ne conteste plus le bienfait d'ablutions abondantes, ni par suite la nécessité de disposer d'une réserve d'eau chaude.

Pour constituer cette réserve, n'est-ce pas à l'électricité que nos contemporains recourront, presque d'instinct ? C'est qu'ils pensent bien, s'adressant à elle, en recueillir les avantages habituels : propreté, discrétion, commodité, efficacité.

Tout cela, le chauffe-eau électrique à accumulation le leur propose, en effet, et il y joint une économie d'emploi due aux tarifs que la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité a créés pour cet usage, entre autres, de l'électricité.

Facile à installer n'importe où, automatique, sûr, respectant l'hygiène et l'esthétique du home, le chauffe-eau électrique met à votre disposition immédiate et constante, une grande quantité d'eau chaude.

Il donne un bain pour deux francs à peine... C'est bien le chauffe-bains idéal.

Premières épreuves
Premiers succès!..



GAGNANTE DU RALLYE DES ALPES. GAGNANTE DES 2.000 KMS D'ALLEMAGNE

5176

LA CELTAQUATRE

vient de se montrer la plus rapide, la plus nerveuse, et la plus sportive des voitures économiques. Elle unit les qualités nouvelles d'une technique d'avant-garde aux solutions muries par l'expérience

1 LITRE 500 DE CYLINDRÉE - 8 LITRES AUX 100 - 100 KMS A L'HEURE

R E N A U L T

Imp. A. Breger Frères
9, Rue Thénard — Paris
Le Directeur Gérant :
Docteur François Debat


ART & MÉDECINE
Kisling Octobre 1934
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
NOVEMBRE

Exentérol
(INSÉVA)

Pansement-vaccin intestinal

réalisé par l'association extemporanée



Photo Zuber

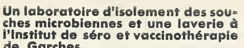
Nouveau traitement
des
affections intestinales

Entérites
Auto-intoxication, Colibacillose, etc.
Constipation



Entérites
entéro - colites
et toutes infections intestinales





Un laboratoire d'isolement des souches microbiennes et une laverie à l'Institut de séro et vaccinothérapie de Garches.

Photo René Zuber

Les affections d'origine intestinale

(Auto-intoxication, Colibacillose, etc...)

Les microbes (colibacilles, entérocoques, etc...) qui sont les hôtes de l'intestin, y vivent habituellement en saprophytes.

Sous des influences multiples, dont la principale est incontestablement la stase intestinale, ils peuvent devenir pathogènes, traverser la paroi intestinale et se fixer sur divers organes.

Ils provoquent alors des phénomènes de toxémie ou de septicémie (auto-intoxication, colibacillose).

Le traitement doit donc être double :

1° Agir sur l'infection elle-même ;
2° Combattre la stase intestinale.

L'EXENTÉROL, par son vaccin et par sa masse mucilagineuse, répond à ces deux exigences :

1° Il réalise une vaccination effective, grâce au parfait contact du vaccin et de la muqueuse ;

2° Il assure, mécaniquement et avec douceur, l'évacuation du contenu intestinal.

L'EXENTÉROL est le traitement le plus rationnel de l'auto-intoxication et de toutes les infections d'origine intestinale. La clinique montre qu'il est également le plus efficace.

La constipation

La constipation, en dehors des malformations anatomiques, est le plus souvent due à l'insuffisance du bol alimentaire et à l'hypopéristaltisme qui en résulte.

Son traitement rationnel consistera donc à favoriser le transit d'une façon naturelle, en donnant au bol intestinal un volume suffisant, et en réveillant ainsi les contractions péristaltiques.

L'inolaxine répond à ces nécessités. C'est un mucilage végétal, pur, granulé, qui retient 40 fois son volume d'eau. Par son gonflement, il donne au bol intestinal un volume normal et une consistance moëlleuse.

L'inolaxine est le traitement rationnel et efficace de la constipation, son usage ne provoque pas d'accoutumance.

L'inolaxine est également indiquée chez les entéritiques, entre ou après les cures de vaccination. Grâce à son pouvoir absorbant, elle diminue la fluidité des selles et leur fréquence.

Photo Regis-Lebrun

SOMMAIRE

NOVEMBRE 1934

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

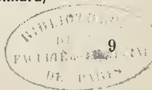
PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Pierre Boucher

« La mer est autre chose que l'eau ; toujours active, alors même qu'elle n'est plus agitée, ouvrière sans repos, elle excite à vivre bien plus qu'à rêver, elle irrite l'âme plus qu'elle ne l'apaise ». (Abel Bonnard)



LA LOIRE

Photo Pierre Boucher




photo Schall

Le charme des eaux

PAR ABEL BONNARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quand on pense aux grâces que l'eau ajoute à notre séjour terrestre, je ne crois pas qu'il faille se souvenir de la mer. La mer est autre chose que l'eau ; toujours active, alors même qu'elle n'est pas agitée, ouvrière sans repos, elle excite à vivre bien plus qu'à rêver, elle irrite l'âme plus qu'elle ne l'apaise. L'eau, ce sont d'abord les fleuves et les rivières, si différents et si assortis qu'ils évoquent ce qu'il y a de plus viril dans le courage des hommes ou de plus fascinant dans l'âme des femmes. Les grands fleuves sont les héros des paysages. Après avoir bataillé dans les défilés, ils mènent dans les plaines un triomphe d'orgueil et de gloire. Le Rhône ou le Rhin sont des personnes et presque des dieux; le déroulement de leur cours est pareil à celui d'une épopée. Le pays qu'ils traversent n'est plus fermé; ils apportent ici l'âme d'ailleurs; ils emportent ailleurs l'âme d'ici. Les villes qui sont situées sur leurs bords, que ce soit Cologne ou Budapest. Belgrade au-dessus du Danube et de la Save, ou Coblence entre la Moselle et le Rhin, gardent dans notre mémoire quelque chose de plus

théâtral que toutes les autres, et une majesté à la fois naturelle et historique que n'ont point si facilement celles qui tirent d'elles seules l'ascendant qu'elles exercent sur nous. D'autres fleuves, au contraire, nous représentent tout ce que la nature des femmes a de joueur, de dangereux et d'ensorcelant. Tandis qu'elle vagabonde entre ses rives et se promène entre ses châteaux, qu'elle offre ici ses eaux pour les retirer sur un autre point, qu'elle fait resplendir un de ses méandres à l'horizon comme pour y appeler tous nos désirs, la Loire semble tracer dans la campagne l'idéogramme parfait de la séduction, elle nous rend visibles les plus savants manèges de la coquetterie et de la grâce. Et combien de rivières moins fameuses qui, bouclant leur cours autour d'un village, illuminant de leurs surfaces limpides le bord obscur d'un bois, sont les bijoux d'une terre ! Il ne faut pas oublier non plus ces canaux d'un bleu pâle qui, dans les plaines du Nord, s'allongent comme des regards. Les pays partout mêlés de terre et d'eau, comme la Hollande ou certaines parties de la Chine, exercent un attrait particulier. Il semble que l'homme y peut mener à la fois deux genres de vie, selon qu'il marche ou qu'il flotte, qu'il bêche ou qu'il rame, qu'il vit sous les nuages ou qu'il glisse sur leurs reflets.

L'eau, ce sont encore les torrents, d'une onde nette et dure comme les pierres précieuses. Ce sont ces sources des montagnes, si suaves que, lorsqu'on y boit, on croit se désaltérer à la plus pure veine de l'air ; ce sont ces ruisseaux innombrables qui animent certains pays, y courent partout comme des enfants lâchés, et dont le murmure, si furtif qu'il semble parfois passer au-dessous de l'ouïe, est si puissant cependant sur notre humeur, qu'il nous donne envie de courir aussi, de jouer, de rire. Mais les eaux, ce sont surtout les lacs. Il n'est de

Photo Von de Poll.

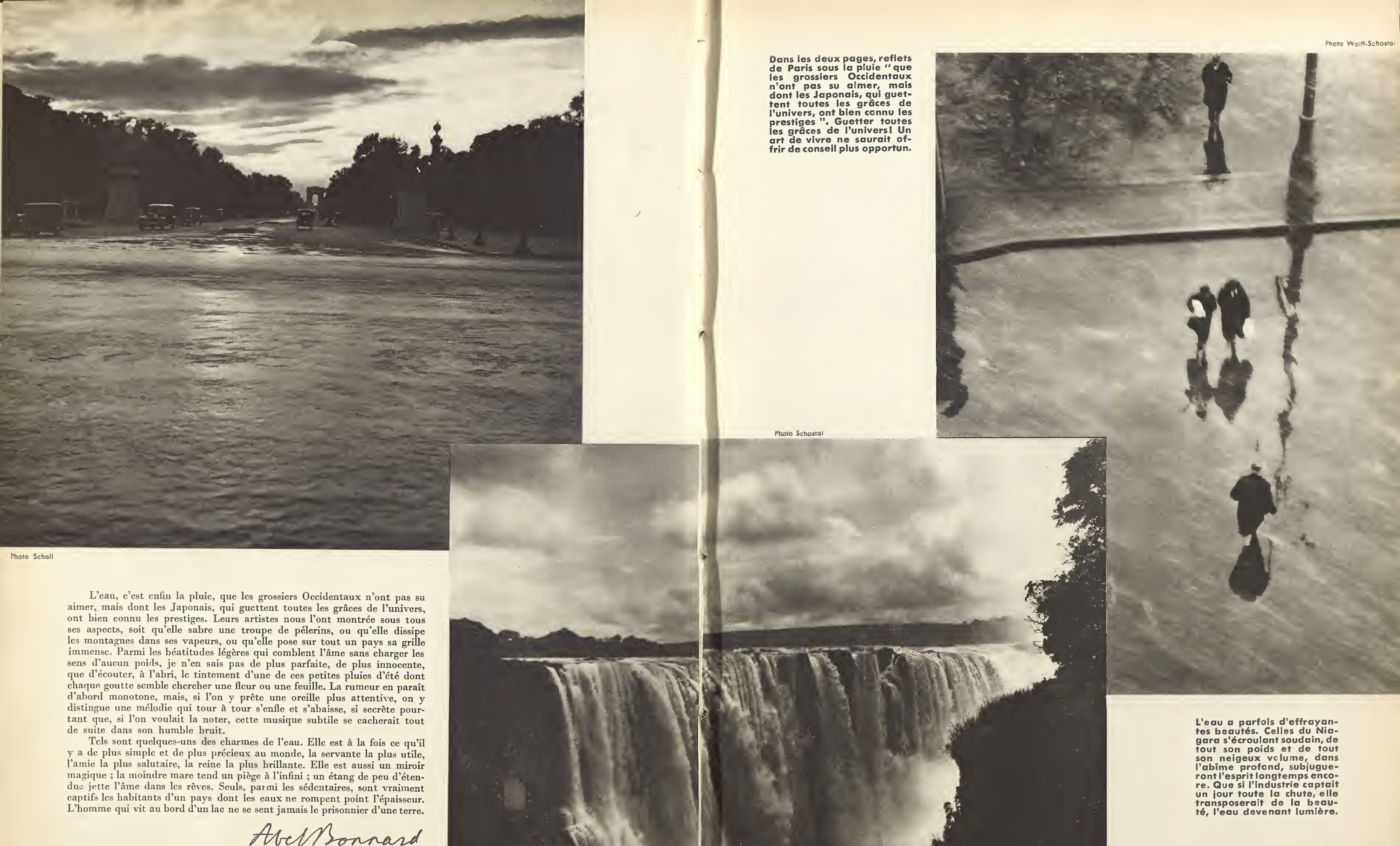


Photo Schostal

En Hollande, l'un de ces " pays partout mêlés de terre et d'eau ", voici Amsterdam (Venise du Nord) et l'un de ses canaux. En Autriche, près de la frontière yougoslave : le lac de Faak.

vrai repos que sur leurs rivages. Dans un monde voué au labeur, ils mettent des places vacantes ; ils sont des provinces d'azur, des lieux d'inutilité, ils semblent les restes d'un Eden où l'homme ne travaillait pas. L'instant qui, ailleurs, mûrit des moissons ou dore des fruits, triomphe ici dans sa splendeur oisive, qui se double en ces miroirs. Celui qui veut savoir combien l'aurore a de roses ou le couchant de rubis vient épier dans les lacs la beauté des heures. Afin que ces eaux unies et brillantes ne restent pas une scène vide, une réduction enfantine de la vie maritime s'y organise ; des bateaux y jouent à partir, des voiles y font leurs courses captives, des tempêtes même s'élèvent, mais bientôt le calme se rétablit, l'étendue liquide rayonne d'une seule clarté, on revoit sur le bord un pêcheur immobile et, comme sa ligne tombe juste dans son image, on se demande s'il ne va pas soudain, au lieu d'un poisson, retirer de l'eau son propre cœur.

L'eau, ce sont les fontaines, si délicieuses et si nécessaires qu'une ville où elles sont rares, comme c'est le cas de Paris, manque par cela même d'un élément de poésie. Rome, au contraire, qui en possède de très nombreuses, n'est pas moins ornée par elles que par ses ruines ; elles mêlent à son antiquité leur éternelle jeunesse ; elles font chanter la nature dans le décor de l'histoire. On n'oublie pas les villes aux belles fontaines. Viterbe, parmi des palais et des églises du moyen âge, répand partout un trésor liquide. Aix-en-Provence flatte du murmure de ses eaux ses calmes sommeils. Les villes de Suisse et d'Allemagne couronnent de fleurs les fontaines de pierre qui attestent leur long passé. Revenir au logis vers minuit, après un dîner assez recherché, et en gardant encore dans l'esprit la brillante agitation que les vins y portent, par des rues silencieuses où l'on emmène avec soi le bruit de son pas, entre de vieux hôtels endormis, des églises sereines et noires, et soudain surprendre dans cette paix le bruit d'une fontaine qui récite sa fable éternelle ; s'arrêter pour l'écouter ; se demander en souriant ce que le petit poème veut dire, et si la nymphe ne nous reprend pas en sourdine d'avoir manqué de sobriété, ou si elle se chante seulement à elle-même la pureté divine des montagnes d'où elle descend, puis, tandis qu'on essaye ainsi d'interpréter son langage, tomber sous le charme de sa voix, et perdre à l'écouter ce qu'on a d'esprit, voilà une sensation délicieuse.



Dans les deux pages, reflets de Paris sous la pluie " que les grossiers Occidentaux n'ont pas su aimer, mais dont les Japonais, qui guettent toutes les grâces de l'univers, ont bien connu les prestiges ". Guetter toutes les grâces de l'univers! Un art de vivre ne saurait offrir de conseil plus opportun.

Photo Wolff-Schostal

Photo Schall

Photo Schostal

L'eau, c'est enfin la pluie, que les grossiers Occidentaux n'ont pas su aimer, mais dont les Japonais, qui guettent toutes les grâces de l'univers, ont bien connu les prestiges. Leurs artistes nous l'ont montrée sous tous ses aspects, soit qu'elle sabre une troupe de pélerins, ou qu'elle dissipe les montagnes dans ses vapeurs, ou qu'elle pose sur tout un pays sa grille immense. Parmi les béatitudes légères qui comblent l'âme sans charger les sens d'aucun poids, je n'en sais pas de plus parfaite, de plus innocente, que d'écouter, à l'abri, le tintement d'une de ces petites pluies d'été dont chaque goutte semble chercher une fleur ou une feuille. La rumeur en paraît d'abord monotone, mais, si l'on y prête une oreille plus attentive, on y distingue une mélodie qui tour à tour s'enfle et s'abaisse, si secrète pourtant que, si l'on voulait la noter, cette musique subtile se cacherait tout de suite dans son humble bruit.

Tels sont quelques-uns des charmes de l'eau. Elle est à la fois ce qu'il y a de plus simple et de plus précieux au monde, la servante la plus utile, l'amie la plus salutaire, la reine la plus brillante. Elle est aussi un miroir magique ; la moindre mare tend un piège à l'infini ; un étang de peu d'étendue jette l'âme dans les rêves. Seuls, parmi les sédentaires, sont vraiment captifs les habitants d'un pays dont les eaux ne rompent point l'épaisseur. L'homme qui vit au bord d'un lac ne se sent jamais le prisonnier d'une terre.

Abel Bonnard

L'eau a parfois d'effrayantes beautés. Celles du Niagara s'écroulant soudain, de tout son poids et de tout son neigeux volume, dans l'abîme profond, subjugueront l'esprit longtemps encore. Que si l'industrie captait un jour toute la chute, elle transposerait de la beauté, l'eau devenant lumière.



Photo Zuber

L'EAU

REINE DE L'ÉCONOMIE MODERNE

PAR MAURICE RECLUS

L'eau-transport, puissance, lumière... c'est bien la reine de l'économie moderne. Et peut-être même ne faut-il point trop médire de son asservissement, au point de vue esthétique. Serve dans un jardin, elle garde tant de grâces! Et telles vallées, naguère d'un charme mièvre, offrent maintenant le spectacle de la grandeur.



Est-ce faire preuve de trop d'imagination ou d'un puéril esprit de système que de considérer l'eau comme l'élément moderne par excellence, le mieux adapté aux exigences de notre civilisation actuelle? L'eau n'a-t-elle pas repris de nos jours le rôle primordial que lui assignaient, dans la genèse du monde, les cosmogonies primitives ? Regardons autour de nous. L'économie universelle ne repose-t-elle pas en grande partie sur les échanges internationaux, dont l'activité est avant tout liée à celle de la navigation maritime et fluviale? N'est-ce pas

Photos Schostal



Photo Zuber

« sur mer » que les plus grands empires ont cherché, cherchent encore leur avenir? Ne sommes-nous pas dans l'ère de l'électricité, et l'électricité n'est-elle pas, au premier chef, fille de l'énergie hydraulique? N'est-ce point à l'eau que, dès avant l'industrie, l'agriculture a demandé cette collaboration sans laquelle la terre la plus généreuse perdrait le meilleur de sa fécondité? N'est-ce point à l'eau, mère de l'hygiène, que l'urbanisme doit ses plus belles réalisations? L'eau, élément de production, source d'énergie, reine des transports, fée des parcs et des jardins, est à la base même de tout ce qui

fait notre orgueil de civilisés.

Certes, l'antiquité, qui divinisa la mer et les fontaines, sut utiliser l'eau pour le plus grand bien d'une humanité groupant déjà ses grandes cités au bord des fleuves ou sur les rivages de l'Océan. Souvenons-nous de l'Egypte — don du Nil, des flottes de Tyr et de Carthage, et surtout de cet extraordinaire empire romain dont les travaux hydrauliques font encore l'admiration du monde. Mais il était donné à l'homme moderne d'asservir définitivement l'élément indomptable, de le courber sous l'étrave des navires à vapeur, de l'amener, docile et même servile, jusqu'à l'humble robinet de l'évier familial, — surtout de le capter pour donner le mouvement aux turbines, pour créer le fluide mystérieux et tout puissant qui anime les usines, fait resplendir les capitales et amène la force et la lumière jusque dans les campagnes, jusqu'au fond des déserts. Ce qui caractérise le rôle de l'eau dans la civilisation contemporaine, c'est la diversité de ses emplois. Navigation et transports, irrigation et urbanisme, production d'énergie, l'eau sert à tout. On peut résumer en une courte phrase cette universalité d'utilisation en écrivant que, littéralement, *l'eau permettrait à l'homme de se passer du feu* puisque, si par hypothèse l'humanité n'avait plus à sa disposition le don que lui fit jadis Prométhée, elle pourrait encore, grâce à l'eau et aux énergies qui procèdent de l'eau, s'éclairer, se chauffer, faire tourner ses machines, lancer ses locomotives et ses paquebots à l'assaut des records de vitesse.

On permettra à un écrivain qui, voilà déjà pas mal d'années, a préconisé la formation en France d'une mystique des grands travaux publics destinés à remplacer des mystiques politiques périmées, de noter que les plus importantes des entreprises qui ont été jusqu'ici tentées, et réussies, en vue d'aménager la planète à l'usage des hommes, ont consacré des victoires sur l'élément liquide ou ont eu pour objet son utilisation. A la création des grands canaux interocéaniques dont le premier — le canal de Suez — frappa si vivement

Un navire, cette création humaine la plus orgueilleuse de toutes, pour qui sait l'énormité des forces de l'Eau. Puis un geyser qui, de sa gerbe immense et brûlante, libère de mystérieuses puissances souterraines.

Photo Paouillac



Des reflets dans l'eau inclinent à la méditation. Serons-nous plus heureux quand nous aurons achevé d'asservir les éléments? Songeons, en tout cas, "qu'Egerie fut nymphe, ou plus simplement fontaine".

l'imagination de nos grands-pères, à l'aménagement des ports immenses, métropoles du commerce mondial, a succédé l'ère des barrages géants destinés à accumuler l'énergie en puissance qu'une chute savamment aménagée conduit jusqu'aux usines où elle passera à l'acte. L'un des traits les plus saillants et les plus originaux de l'âge que nous vivons est la recherche, dans les torrents de la montagne, d'une force latente qu'on ne trouvait guère jadis que dans le sein de la terre, en sorte que les glaciers et les neiges éternelles font maintenant concurrence aux profonds gisements des pays noirs.

La France, maîtresse des quatre grands fleuves que sont le Rhône, la Seine, la Loire et la Garonne, riveraine de ce grand fleuve qu'est le Rhin, baignée par plusieurs mers, ceinturée par les plus hautes montagnes de l'Europe, était destinée, pour toutes ces raisons, à tirer de l'eau tout le parti possible : elle n'y a point failli. Ses gouvernements, depuis et y compris l'ancien régime, l'ont dotée de travaux remarquables dont beaucoup, tels que le canal du Midi, ont en leur temps servi de modèles et porté très loin la réputation de nos ingénieurs. Nos ports, nos aménagements fluviaux — tous, ou presque tous d'ailleurs en voie d'agrandissement ou de perfectionnement — supportent la comparaison avec les plus remarquables travaux de cette nature réalisés à l'étranger. L'irrigation, qui, s'agissant d'un pays agricole comme le nôtre, a droit à une place de première importance dans les préoccupations des pouvoirs publics, a été mise à la hauteur des progrès de la technique. L'adduction d'eau potable dans les grandes villes a également donné lieu, chez nous, à de belles réussites ; voilà bien longtemps qu'on cite dans le monde entier, comme l'une des merveilles du genre, l'ensemble de grands travaux qui permettent d'étancher la soif de Paris. Enfin, les inépuisables réserves hydrauliques des Alpes, des Pyrénées, du Massif Central, ont fait de la France, au même titre que de l'Italie du Nord ou de la Suisse, la terre d'élection de la houille blanche, dans l'aménagement de laquelle nos ingénieurs font merveille, et qui devient de plus en plus l'une des ressources essentielles de notre pays dans la paix, éventuellement dans la guerre.

Il reste encore cependant, dans tous ces domaines, beaucoup à faire; de grands travaux s'imposent encore si l'on veut conserver à la France, au point de vue de l'utilisation de l'eau, son rang et son prestige de grande puissance et de pays d'avant-garde. La plupart de ces travaux sont à l'étude, d'autres sont en voie de réalisation ; certains ne sont encore, hélas! que dans l'empire innommé du possible.



Photo Zuber

Photo Pierre Boucher

C'est *par rapport à l'eau* que doivent être conçus et élaborés les programmes généraux d'équipement du pays. Ports, canaux, irrigations et drainages, adduction d'eau potable, aménagement des villes, houille blanche, tout se commande, tout se tient. On reproche au Français, non sans raison, de manquer du sens de la coordination, de concevoir par bribes, de réaliser fragmentairement : pourquoi l'utilisation de l'eau ne lui imposerait-elle pas ce sens des vues d'ensemble, cette préoccupation des liaisons qui lui manquent? En s'orientant dans cette voie, la République ferait preuve d'une sagesse qu'on pourra considérer comme particulièrement indiquée si l'on songe qu'Egérie, sage conseillère d'un vieux roi, fut nymphe, ou plus simplement fontaine...



Photo Rod Rieder

Photo Schall

Photo Caillaud

L'esthétique de la **mer**

PAR FR. ROUSSEL-DESPIERRES

Il y a une esthétique



Photo Schall

de la mer. Je n'en veux et n'en puis en quelques lignes donner que quelques aperçus.

Quel spectacle plus beau pour l'imagination humaine que cette éternelle féerie de l'évolution, devinée par les philosophes, attestée par l'histoire de la mer ! C'est à la géologie primitive, c'est-à-dire à l'histoire des migrations des Océans, des apparitions, des disparitions, des transformations de leurs peuples vivants, que la philosophie de l'évolution doit les gages les plus sûrs de sa certitude. La biologie a confirmé l'induction géologique : quel argument pour la thèse de l'origine marine de la vie, la découverte que tout être vivant est un milieu marin ! Ne jette-t-elle pas quelque clarté sur ce mystère de l'énergie vitale, qui reste le grand mystère de la biologie ?

L'eau reprise à la mer par le soleil laisse sur la terre vulgaire comme un témoignage de ses beautés cachées : ces petits Monts-Blancs de sel qui étincellent.

Si active est-elle, cette énergie, aux rivages, sur le sous-sol immédiat, dans les eaux proches, au grand large même, qu'on pourrait croire la mer un grand être vivant.

La flore marine peut-être est-elle moins riche pourtant que la flore terrestre. C'est qu'elle aussi a besoin de lumière ; les rayons du soleil ne pénètrent guère au-dessous de 200 mètres, et donc les algues les plus lointaines ne prolifèrent guère plus bas que 250. Mais sur certains fonds elles forment d'immenses forêts ; la taille de quelques-unes est prodigieuse, elle humilie nos baobabs géants.

A l'autre bout de la chaîne florale, aux innombrables chaînons, une foule d'espèces microscopiques, telles ces diatomées, qui, à la surface des eaux, mêlées à d'inimaginables multitudes d'œufs, de spores, de larves, forment le *plancton*, et qui se multiplient à la vitesse de quelques milliards pour une seule diatomée en une journée seulement.

Il y a des plantes amphibies, des forets de palétuviers, de mangliers, qui, dans la chaude atmosphère des tropiques, les racines fixées au sol sous-marin, s'étalent et grandissent à la clarté du ciel. Les couleurs comme les espèces, ont leurs domaines d'élection : les grandes algues, au bord des rivages où le soleil favorise la chlorophylle, sont vertes ; plus bas sont les algues brunes, plus bas encore les rouges. Parfois on en rencontre de bleues.

La plupart d'entre elles s'ornent d'admirables dessins. Mais c'est dans les plus fines algues, dans les diatomées même que l'art de la nature a créé les plus étranges merveilles, opposant ou fondant les tons les plus vifs, les plus tendres, découpant, d'un scalpel prodigieusement aigu, les formes les plus délicates, les plus élegantes, les plus hardies, gravant les ciselures les plus harmonieusement compliquées, monde infini de visions enchantées, dont le microscope révèle le miracle mystérieux.

Les océanographes ont découpé en provinces, rivages, côtes, fonds abyssaux, haute mer, grandes profondeurs, l'immense empire de la faune marine ; provinces dont, sauf pour les espèces rudimentaires qui vivent fixées au sol ou lentement y rampent, les frontières ne sont point fermées ; nombre d'êtres marins sont voyageurs, maintes espèces émigrent de mer en mer ; quotidiennement de bas en haut, de haut en bas, s'accomplit un mouvement de circulation intense. Certaines espèces descendent, aux heures lumineuses du jour, dans les abîmes obscurs, pour remonter à la nuit vers la surface, où la proie, plus abondante et moins avertie, plus aisément se laisse prendre.

La vie est un infini de miracles. L'un des plus merveilleux s'accomplit continûment dans les Océans : c'est l'infinité des formes auxquelles consent la vie, c'est l'extrême fréquence de paradoxes de structure, qui semblent exclure les exigences vitales. Caprices inouïs, monstrueuses fantaisies de la nature ? ou bien tâtonnements d'organismes qui se cherchent, hardis essais de l'élan créateur, erreurs, échecs ?...

■

Par ces mots : l'esthétique de la mer, je ne veux pas même évoquer la magnificence des aurores, des couchants, des clairs de lune, des tempêtes. Nous voyons certains soirs les vagues resplendir, toute la mer s'irradier de lumière phosphorescente ; elle jaillit, cette lumière, des microscopiques diatomées, soudain allumées par un circuit inconnu (du ciel ou du fond) ? Mais cet incendie des eaux n'est qu'un accident inconscient. Il y a plus merveilleux prodige. La plupart des poissons, des crustacés, des mollusques, des cœlentérés même et des microbes possèdent des organes lumineux, que les plus conscients d'entre eux sans doute allument à volonté. Si le soleil s'éteignait pour nous, les mers s'éclaireraient encore. Imaginons le spectacle de ces lueurs fixes, de ces feux mouvants, de ces phares vivants, de cet éclairage bleu, vert, rouge, aux mille nuances, sans cesse entrecroisées, combinées, fondues, ou magnifiquement pures, et, dans ces jeux infinis de la flamme animée, dans ces paysages où les fleurs, les arbres sont des êtres doués d'instincts, ces frémissements de mouvement, que la nuit n'endort jamais, ces drames de mort, qui sont l'histoire de la vie, ces perpétuelles renaissances, destinées à la mort, mais qui sont aussi les étapes de je ne sais quelle indéfinissable ascension de la vie vers un terme éternel, où je pressens l'Esprit.

Et qui sait si ces jeux de lumière ne sont point, pour les yeux avides des habitants de la mer, le principe d'un plaisir, d'un sentiment esthétique ? L'éclat des feux qu'il allume n'est-il pas la parure triomphante du mâle dans le combat des sexes ? Darvin a noté même chez les poissons l'éclosion du sens de la beauté à l'heure des ardeurs sexuelles.

Mais n'est-ce pas, pour celui qui contemple par la pensée l'univers éternel, la révélation d'une suprême esthétique de la Nature, ce don splendide de la vie, cette fécondité sans cesse de soi renaissante, cette joie, ce tumulte harmonieux, ce délire divin de la création continue ? Toute une esthétique qui a pour principe la Vie. Où mieux que dans la mer trouverait-elle ses preuves ?

Dans cette infinité de formes où le génie artistique de la Nature semble se jouer, il en est d'innombrables, parfaitement belles, en effet, et ces formes se parent de couleurs, de nuances, d'une variété extrême et d'une harmonie absolue, — car la Nature a le sens juste des valeurs ; toutes les oppositions se fondent dans ses œuvres ; la Nature, c'est l'harmonie ; et c'est d'elle que nos yeux, nos sens, notre esprit en reçoivent la révélation. L'art décoratif, la verrerie, la céramique, la mosaïque, la joaillerie, la dentelle ont de tout temps dans les formes marines puisé des modèles, des thèmes ingénieux. La peinture même a agrandi son domaine en reproduisant les êtres les plus beaux cueillis sur les rivages ou dans les fonds les plus lointains. A mesure que se multiplient les trouvailles océanographiques, l'art s'enrichit.

A mesure que les hommes se tournent davantage vers la mer, la conscience humaine, elle aussi, s'enrichit. La mer est une grande éducatrice. Il y a une morale de la mer, et c'est une morale esthétique, car elle exige, elle enseigne les plus belles vertus : la discipline volontaire, le sang-froid, la résolution, la fraternité, le sacrifice. Et cette éducation de la mer, le marin n'en a pas seul le bienfait. Devant la mer, le terrien « voit plus grand ». Voir grand, c'est une discipline aussi, — discipline esthétique de l'esprit, qui, avec les idées, hausse les cœurs, et ennoblit les mœurs mêmes.

Fr. Roussel-Despierres

LES MYTHES DE L'EAU

PAR ANDRÉ THÉRIVE

En tous pays et à toute époque, les hommes ont imaginé le royaume des eaux comme peuplé de dieux qui, dans une atmosphère simplement plus dense que la nôtre, vivent une vie plus libre qu'aucun des immortels, parce qu'ils habitent le réservoir éternel de la vie. On peut croire que la sensation d'aisance et d'allégresse que les premiers nageurs ont reçue au sein des vagues a été sublimée par ces fictions. Vous connaissez sans doute le conte japonais du pêcheur Ourachima, qui devint gendre du Dieu des mers, dans un palais de corail et d'émeraude, servi par des dragons d'or pur et des poissons de rubis. Homère ne concevait pas autrement les grottes de Neptune et des nymphes océanes. Mais il a spécifié que le mobilier est composé de vases où sont encloses

les semences de toutes choses,
Eternelles filles des eaux.

comme a dit notre Ronsard dans une de ses grandes Odes. C'est que les philosophes anciens attribuaient à l'élément aqueux la production universelle. De Thalès à Arnobe, l'eau était dite mère, génitrice ; de son sein sortaient tous les êtres animés, et même les hommes. Aussi, par un rite frappant, les jeunes gens allaient tondre leur première barbe au bord des fleuves, afin de dédier leur force au principe dont elle émanait.

La science n'a fait que confirmer des vues si intuitives : la masse des êtres animés qui forment le monde pélagique, l'immense foule obscure qui compose le plancton, dépasse beaucoup en quantité les habitants de la terre. De plus, nous savons par une expérience millénaire que là où est l'eau est la vie. Notre civilisation n'a pas été formée en vain dans des contrées chaudes et sèches où chaque organisme aspire à s'hydrater après tout effort, toute fatigue. Le globe où nous vivons a été comparé souvent à un corps : son système circulatoire, assez semblable au nôtre, est parcouru par le liquide essentiel suivant un rythme presque constant. Il exsude vers le ciel l'humidité qui retombe sans cesse pour le féconder. Un ruissellement perpétuel entretient à la surface, et on pourrait dire dans ses veines, cette vie frémissante qu'il échange avec son milieu. Je me souviens d'une journée d'été pluvieuse que j'ai passée récemment, accroché à une haute montagne ; sous ma vue, presque sous mes pieds, le glacier fondait en mille torrents, des averses mêlées de neige passaient par intervalles, accroissant les innombrables bruits liquides que suintaient chaque rocher et chaque caillou ; dans la vallée, les prairies séchaient déjà sous un rayon de soleil et dégageaient les vapeurs qui se condensaient aussitôt et remontaient aux nuages qui pesaient sur les sommets. On sentait vraiment respirer les pores de la terre, sourdre de partout et se multiplier l'énergie, comme si le mouvement de l'eau suffisait à créer un cycle complet dans la vie physique de l'univers.

Les anciens croyaient que les rivières de surface ou souterraines issaient de l'océan même, purifiées et déchargées de son sel. C'était l'image d'une réalité et quand le fleuve Archelaüs, dans les *Métamorphoses*, chante cette parenté commune, il faut accepter ces paroles d'immortel. A la fois pères et fils, à qui l'on pourrait appliquer les hymnes que Dante réserve à la Vierge, les cours d'eau semblent appartenir à un ordre indépendant, inconditionné, où le mouvement perpétuel a été mis en branle pour toujours, et dont la rupture serait l'intersigne de la fin du monde. Rien ne donne mieux l'idée d'un élément simple, indestructible puisque multiforme, que ce composé chimique où nous avons puisé la vie et même les symboles de la vie...

Car la notion de fluence, de fluide, ces syllabes mystérieuses où la plupart des langues d'Occident incarnent l'acte de ce qui s'écoule, de ce qui bouge sans changer, de ce qui fuit sans perdre ses forces, voilà toujours où l'on en revient quand on veut peindre la durée, les énergies impalpables, le mouvement en soi. Le Protée de nos aïeux, quand il voulait échapper aux curieux qui consultaient la science secrète, se métamorphosait en divers monstres, puis se fondait en eau. Il marquait ainsi qu'il était le mystère où l'on puise, mais qu'on n'épuise pas. Après bien des efforts plus ou moins vains, la pensée humaine a fini par concevoir à l'image de ce devin l'univers entier, et son travail à elle-même. Aujourd'hui comme jadis tout apparaît coulant, *panta rhei...*

Et quand la force cachée dont nous ne surprendrons jamais l'essence consent à prendre des formes, celles-ci ne sont jamais plus parlantes à l'esprit que les tritons qui apparaissent un instant dans les volutes de la vague, ou les naïades dont le corps de cristal se fait et se défait au gré d'un remous. J'en connais une, dans une combe verte du Jura, véritable clairière sacrée au milieu de ce terrain perméable où les cascades éphémères se taisent subitement, où les rivières rentrent sous terre comme des oiseaux nocturnes dans leur caverne, bref où le domaine des dieux se cache jalousement.

La nymphe dont je parle soupire et sanglote doucement dans une petite source des prés, à peine assez large pour qu'on s'y mire en buvant. L'eau y palpite comme le sang dans une gorge ; elle se tait dès qu'elle a reçu un baiser des lèvres du passant. Dans sa solitude un peu triste, elle semble haleter et se plaindre. Mais quand on revient la nuit, et que la nature a pris les apparences de la mort, son bruit léger est devenu un chant furtif d'allégresse, un babil d'enfant qui, enfin libre, peut parler aux anges. Sous le soleil, l'eau accomplit son travail et pleure de la servitude des Danaïdes. Mais dans les ténèbres, au sein d'un repos qui pourrait faire croire au triomphe de la mort, elle se réjouit d'être encore vivante et d'animer seule la pesante création.

A. Thérive

DE L'EFFICACITÉ
DES EAUX MINÉRALES

PAR LE PROFESSEUR PAUL CARNOT
DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Nos connaissances thérapeutiques sur les eaux minérales dépendent, presque exclusivement jusqu'ici, d'un empirisme traditionnel : une longue observation, qui s'est répétée parfois pendant des siècles, a prouvé que telle source améliorait telle maladie, sans que l'on en connaisse les raisons. Landouzy n'a-t-il pas évoqué une statuette romaine trouvée au Mont-Dore qui représente un asthmatique comme ceux qu'on y soigne encore ? Les étuves romaines d'Aix-les-Bains n'étaient-elles pas, manifestement, destinées aux podagres qui s'y rendent aujourd'hui ?

Cependant, les indications précises de la plupart des eaux minérales ne sont connues que de date récente, et l'hydrologie française n'a été mise en ordre (avec cet esprit de méthode et de clarté qui sont le propre de la logique française) qu'à une époque très proche de nous.

Sous l'impulsion des médecins des stations, sous l'impulsion aussi des maîtres de l'hydrologie, des Albert-Robin, des Landouzy, des Garrigou, des Gilbert (pour ne parler que des disparus) nos stations se sont, pour la plupart, spécialisées, et chacune a soigné, de façon élective, tel organe ou telle maladie, en orientant ses techniques de cure dans un sens d'autant plus perfectionné qu'il était plus limité ; de là une amélioration manifeste des soins et un rendement chaque jour meilleur. Vichy est devenu, avant tout, la station du foie, de l'estomac et de la nutrition ; Chatel-Guyon et Plombières se sont partagé les maladies de l'intestin ; au Mont-Dore, à Saint-Honoré, s'acheminent les asthmatiques ; à la Bourboule, les enfants lymphatiques ; à Vittel et à Contrexéville, les arthritiques et les lithiasiques rénaux ; à Evian, les malades justiciables d'une cure de lavage ; à Royat, à Bourbon-Lancy, les cardio-vasculaires ; à Néris ou à Bagnères-de-Bigorre, les névropathes ; à Bagnoles-de-l'Orne et à Aix-en-Provence, les phlébitiques ; à Aix-les-Bains, à Ax-les-Thermes, à Dax, les rhumatisants ; à Cauterets, à Luchon, les enroués, les nasaux, les otitiques, etc... Bref, chaque station s'est consacrée, par la spécialisation de ses techniques et par l'éducation de ses médecins, à une maladie déterminée : aussi le catalogue des eaux minérales françaises est-il devenu d'une extrême clarté, le nom de chacune évoquant celui de la maladie qu'on y soigne... Cette spécialisation thérapeutique n'a été possible, en France, que grâce à la multiplicité et à la variété de nos eaux.

Nous y avons, pour notre part, contribué avec nos collègues et amis Rathery, Harvier, Villaret et Chabrol, lorsque dans nos V. E. M., nous documentions, au cours de multiples voyages, les médecins, français et étrangers, à qui nous les faisions connaître. Or cette spécialisation étonnait et séduisait beaucoup ces confrères étrangers, parce que, dans la plupart des pays, dont les stations sont moins nombreuses et moins variées que les nôtres, elle n'existe guère, chacune restant « bonne à tout faire », et son éclectisme nuisant à son efficacité.

Par là même, la spécialisation thérapeutique de nos stations, telle qu'elle dérive d'une longue expérience clinique, est devenue une des causes déterminantes de leur perfectionnement et de leur succès.

Cependant, s'il est encore difficile de déduire les indications thérapeutiques de nos eaux de leur seule analyse chimique ou des propriétés physiques qu'on connait actuellement, des progrès très importants ont été faits, depuis un demi-siècle, dans la connaissance de leur origine, de leur nature et du mécanisme de leur action.

L'origine des eaux minérales nous apparaît double :

Les unes sont *d'origine superficielle*, comme la plupart de nos eaux de source ; l'infiltration des eaux de pluie à travers les couches des terrains de surface les met au contact de substances minérales qu'elles dissolvent : elles remontent ensuite une fois minéralisées ; telles sont les eaux salées, les eaux sulfatées calciques. Ces eaux sont dites parfois *artésiennes* ou encore *Neptuniennes.*

D'autres eaux, par contre, sont *d'origine profonde* ; elles se forment par combustion d'hydrogène, par synthèse, dans les grandes profondeurs du sol, comme celles qui émanent des volcans : d'où le nom qu'on leur donne parfois d'eaux *volcaniques* ou *Plutoniennes.* Cette origine est prouvée par l'existence, même à l'état de traces, de métaux rares qui ne se trouvent pas dans les couches de surface, ainsi que de gaz et d'émanations radio-actives. Telles sont les eaux sulfureuses, les eaux oligométalliques hyperthermales. Ces théories rappellent surtout les travaux d'Elie de Beaumont et d'Armand Gautier.

La composition chimique des eaux minérales a fait l'objet de très nombreuses analyses qui ont révélé les éléments les plus divers : soufre, chlorures de sodium, sulfates, magnésie; parfois à l'état de traces et décelables seulement au spectroscope, il y a un très grand nombre d'éléments minéraux rares, qui cependant agissent. A ces analyses chimiques se rattachent les noms de Wilm, d'Adolphe Carnot, de Garrigou, de Bardet.

Les *propriétés physiques des eaux*, notamment leur radioactivité, ont été très étudiées, surtout depuis Pierre Curie, Moureu, Loisel, pour ne parler que des disparus. Elles sont encore très énigmatiques.

Enfin les *propriétés physiologiques des eaux*, en dehors même de leur composition physico-chimique, sont extrêmement curieuses et énigmatiques encore également. Nous citerons les recherches de Leb, de Fleig, de Billard.

Ce sont là des acquisitions précieuses, encore incomplètes, parfois contradictoires, qui, néanmoins, défrichent peu à peu un domaine resté si longtemps désert et sauvage...

Peut-être, grâce à elles, comprendrons-nous un jour ce qu'a de mystérieux encore et de sibyllin l'effet thérapeutique des eaux minérales.

Peut-être saurons-nous alors (ce que nous ignorons encore) comment elles agissent, grâce à des éléments, des gaz, des émanations jaillis des profondeurs de la terre, qui nous restituent des énergies cosmiques enfermées sous l'écorce terrestre depuis sa solidification. Combien de forces encore inconnues contiennent les eaux volcaniques ! Quelle action curatrice ne renferment-elles pas, dont profitent nos malades, même si nous n'en comprenons encore qu'imparfaitement le mode d'action !

P. Carnot

SOUVENIR
AQUATIQUE

PAR LE DOCTEUR VALLON

De tous mes contacts avec l'eau, le plus impressionnant, parce que le plus immédiat, fut bien celui que j'eus à Quiberon, il y a quelque quinze ans. Keriven, le patron douarnézien, nous avait offert une de ses barques. Mais comme chez un homme aussi fortement organisé, l'utile doit toujours doubler l'agréable, la promenade avait un but. Il s'agissait d'aller relever un filet « à moins d'un petit mille ».

Quand nous fûmes sur le port : « Voilà le paquebot, dit-il rondement. C'est petit, mais pour tenir la mer, ça n'en craint pas de grands. » Il y eut un silence. Puis, l'œil sur l'esquif, Gabarre sifflota, Le Cour, tout pensif, hocha la tête, quant à moi j'osai murmurer: « Et il y a de la houle ! ». — « A peine une demi-livre », prononça le marin et son regard bleu nous méprisait doucement.

Certes, nous ignorions le pèse-mer de Keriven et le chiffre limite de sa graduation, mais de connaître l'existence de cet instrument suffit à nous dérider. Et puis, à tout prendre, 250 grammes, qu'est-ce que c'était que cela ? Nous embarquâmes d'un cœur léger.

Cependant, quand au détour du phare la vague nous eût empoignés, il y eut un instant de flottement. On entendit Gabarre grogner : « Elle divague, sa balance ». « Au juger, disait Le Cour, ça doit bien faire deux kilos ». Et moi, je pensais tout bas : « Si j'avais su ! »

Car si nous étions trois, comme dans la chanson les Matelots de Groix, chacun de nous était tellement étranger à la mer et à ses choses que c'en était attendrissant. Gabarre, cheminot de son métier, Le Cour, sculpteur du sien, et moi du mien, le premier à la barre et les deux autres aux avirons, nous étions, au péril de la mer, trois pauvres terriens dans un tout petit canot.

Nous serions bien rentrés, allez, mais Le Cour avait un suroît... Et puis, la jetée nous contemplait.

Pendant qu'un peu pâle, Gabarre, à sa barre, surveillait l'horizon, et que nous commencions à tirer sur les rames, les vers du poète pleuraient dans ma mémoire :

Sur la mer qui brame
Le bateau partit,
Tout seul, tout petit,
Sans voile, à la rame.

Cependant, pour nous charger sur son dos innombrable, la houle de l'Atlantique avait des égards inattendus. La régularité de son rythme était une sécurité, son ampleur un charme. Et nous nagions de notre mieux, balancés par cette magistrale escarpolette, glissant sans cesse de vertes collines en vertes vallées, acceptant délibérément, maintenant, de ne plus voir la terre par instants puisque si lisses et si purs, la mer et le ciel étaient tellement plus beaux ! J'en étais à regretter de n'avoir pas, cédant aux inspirations de feu ma folle jeunesse, tâté de la médecine sanitaire quand notre pilote cria : « Stop » ! Les flotteurs du filet, ô merveille, dansaient contre le bord et nous admirâmes Keriven un peu plus : ce n'était pas seulement sur la foi de son nom naval qu'il avait confié la barre à Gabarre.

Désormais penchés sur les profondeurs couleur de jade, mes compagnons s'étaient mis à l'œuvre. Pendant la délicate opération mes consignes étaient : 1° De faire contrepoids ; 2° de maintenir le bateau en direction. Il fallait, avait décidé Gabarre, qu'il eût toujours « le nez à la lame ». J'avais bien compris, évidemment, mais avez-vous jamais assisté à la relève d'un filet? C'est passionnant ! On s'attend à un frétillement de poissons fabuleux, on rêve de formes inédites, d'irisations inconnues croulant dans les cales en vivantes cascades. J'en oubliais les rames et ma mission, et le canot se mit avec empressement par le travers. Ce fut dans cette position que fondit sur lui, toute crêtée d'écume et déjà déferlante, une vague montagneuse. Je n'eus que le temps de me cramponner à mon banc et de fermer les yeux avec un instinct d'autruche. Quand je les rouvris, je fus tout étonné et plus content encore de n'être pas seul à bord. Je croyais, de bonne foi, l'équipage englouti. Il n'était que mouillé, mais l'imminence de la catastrophe avait gâté son humeur. « Ramez, hurlait-il, mais ramez donc ! Vite ! En voilà une autre ! Le nez à la lame ! Ce sacré toubib nous enverra tous par le fond! Un coup de rame à droite, tonnerre de sort ! » Ces gens m'affolaient et ce fut miracle que je ne me fusse trompé d'aviron.

Le reste du filet vint sans autre incident, mais il était écrit que tant de mailles ne nous livreraient que cinq tacauds et trois chevrettes, encore les premiers avaient-ils été plus qu'à demi dévorés par les secondes.

Le retour fut un jeu. Nous allions, vent et houle en poupe, avec la marée.

Sur le môle, Keriven nous attendait, la pipe au bec. Dès que nous fûmes à quai parmi les barques — pontées, elles, les chançardes — il s'enquit du « journal du bord», comme il disait, rit de la pêche et de la fameuse lame que le respect de Gabarre avait promue « de fond », appela le bon cheminot « capitaine », gros comme le bras, et finit par nous emmener tous à la Coopérative des pêcheurs. D'autres équipages — très authentiques, ceux-là, — nous y avaient précédés, car c'était jour de paye. Attablés par groupe de quatre ou cinq, les hommes attendaient gravement que le patron eût fait les parts, et quand elles étaient comptées et recomptées, fin prêtes, il les poussait devant chacun par petits tas de coupures, et de menue monnaie.

Ça sentait le chanvre, la saumure et le goudron et quoique, dès la première cuillerée, la soupe de poisson qu'on nous servit, odorante et fumante, aggravât jusqu'à la nausée notre vague à l'âme, nous étions extrêmement fiers.

Vallon


Photo Wolff-Schostol

EN COMPAGNIE DES EAUX

PAR JEAN-LOUIS VAUDOYER

Je ne nie pas ma chance : depuis bientôt trente ans, que ce soit à Paris, que ce soit en Provence, sous les fenêtres de mes demeures, toujours un bassin brillait, une fontaine chantait.

Un grand bassin rond occupe le milieu du Palais-Royal, entre deux parterres de gazons et de fleurs. Ce bassin fait au vieux jardin mort un cœur jeune et vivant. Aux heures où le Palais-Royal est ouvert au public, les enfants y pullulent. S'il fait beau, le bassin rit au soleil, et offre aux garçonnets du quartier l'occasion de leurs premiers voyages imaginaires. Couchés à plat ventre sur la margelle, ils surveillent les lentes traversées de leurs batelets, et rêvent d'aborder aux Iles de la Sonde, au Cap de Bonne-Espérance, à la Terre de Feu... Mais, sur ce bassin, les minuscules flottes ont un ennemi : c'est le jet d'eau. Il exerce sur es embarcations un sournois pouvoir d'aimantation. Pendant des après-midis entiers, les bateaux dansent sur place autour de lui, et paraissent décidés à ne plus jamais revenir. Une loi secrète les délivre juste à l'heure où l'on va fermer les grilles. Jamais il n'est arrivé qu'un de ces bateaux d'enfant passe la nuit sur un bassin qui, le soir venu, n'appartient plus qu'aux Ombres.

Baissé en veilleuse, le jet d'eau commence alors à chanter. Il lui faut pour cela le silence et la solitude.





Photo Schall

L'importance de son chant dépend de l'art ou du bon plaisir du fontainier. Un jet d'eau trop haut et trop touffu chante mal ; et sa musique n'est plus qu'un bruit. Un jet d'eau bien dressé doit, dans un jardin, se mettre au diapason du roucoulement du pigeon, du grincement du râteau. Il doit se faire entendre, et non se faire écouter. Le jet d'eau qui chante le mieux est celui que l'on ne remarque vraiment que lorsqu'il s'arrête. Alors seulement on découvre tout ce qu'il donnait d'encourageant et de bienfaisant à l'oisiveté, au repos, au plaisir.

A ces heures nocturnes de *mezza voce*, succédaient, au Palais-Royal, les heures d'expansion, d'allégresse. Je revois, au printemps, sous mes fenêtres, dans ses grands manteaux limpides, tout diamantés de rayons, tout enrubannés d'arc-en-ciel, le jet d'eau de mon jardin, pareil à un paon blanc, faisant la roue et s'ébrouant dans le bassin comme s'il était fait de duvets et de plumes...

■

La maison que j'habite à présent donne sur un jardin encore. L'un de ces jardins que Paris cache aux passants. Il a les profondeurs bocagères d'un parc de province. Ce jardin est celui d'un ministère. Il est dessiné à l'anglaise, dans le goût cossu du second empire ; et sa vaste pelouse, légèrement concave, a le cœur occupé par un bassin ovale.

Un soubassement également rupestre supporte, au milieu de l'eau, une vasque sur laquelle un enfant, sculpté par quelque émule de Clésinger, serre à pleins bras un dauphin qui vomit... De la table où j'écris, j'aperçois au delà d'une corbeille de dahlias, la vasque

Un célèbre architecte proposait d'aménager un quartier de Paris à raison de 5 % de surface bâtie pour 95 % d'espace libre. L'on aime à croire que ce projet réservait beaucoup de place aux ébats des nymphes, à l'exemple de Rome dont on voit ici l'un des nombreux jets d'eau.

Photo Wolff-Schostal



où, dès qu'il y a un peu de soleil, viennent se baigner les oiseaux. Comme au « trou d'eau » du *Livre de la Jungle*, où chaque race de bêtes, de la plus humble à la plus puissante, vient s'abreuver à son tour, chaque race d'oiseaux parisiens s'approche seule de la vasque. Jamais les moineaux ne s'y hasardent en même temps que les ramiers ; ni les corneilles en même temps que les merles. Dans ce jardin que l'homme hante peu, les oiseaux seraient au paradis sans le chat gris qui les tourmente. L'autre jour, ce chat s'est emparé d'un énorme pigeon. Luttant au milieu de l'herbe, les deux bêtes avaient l'air d'un tigre et d'un aigle, aux dimensions d'un bronze de Barye.

■

Comme tout jardin provençal, les jardins des deux maisons où j'ai demeuré aux environs d'Aix avaient aussi leurs eaux.

Le Pavillon Lanfant a devant lui un grand miroir liquide, en forme de rectangle, dans lequel l'architecture louisquatorzième se reflète, et qui se déverse dans un bassin rond, placé en contre-bas. Entre le bassin et le miroir, un escalier double tient une fontaine dans ses bras. Sous d'immenses arbres aux racines bien abreuvées, le jardin, autour de cet heureux arrangement d'eaux, est fait de buis taillés qu'égaient de petits parterres où les capucines se mêlent aux roses.

A l'Oreelle, sur la route de Roquefavour, il n'y avait qu'un gentil, modeste, bassin Louis XVI. En son centre, une colonne tronquée supportait un vase. Le tout faisait premier plan à l'une de ces vues de là-bas, si bien composées qu'elles semblent avoir été dessinées par la nature d'après Poussin. Hélas ! la source qui nourrissait le bassin baissait souvent; aussi la fontaine était-elle souvent muette. Pour qu'elle continuât de vivre, il fallait y dériver l'eau d'un canal voisin : une mauvaise eau, qui embourbait les tuyaux, et dont la laide couleur café au lait mortifiait les yeux. Une fontaine dont les eaux ne sont pas parfaitement fraîches et pures est une fontaine déchue. Les eaux malades ou mortes qui stagnent dans les bassins du parc de Versailles handicapent, n'est-ce pas, cet endroit fameux ; et c'est parce que leurs eaux sont si belles, si transparentes et si vivaces, que l'on peut préférer, aux jardins de Versailles, ceux de Nîmes, ceux de Tivoli, ceux de Hellbrunn (aux portes de Salzbourg), ceux du Generalife (au-dessus de Grenade), ou encore (près de Viterbe) ceux de la villa Lante, à Bagnaia.

■

Je revois le Jardin de Diane, à Nîmes, un matin d'avril, lorsque la source vouée à une déesse laisse voir, au fond d'un entonnoir bleu, son cœur qui bat à grands coups... Je revois les trois bassins de la Villa d'Este, à Tivoli, emplis jadis, du temps où la villa était en décrépitude, d'une eau épaisse, endormie, et qui semblait faite d'une bouillie de turquoises.

Je vous revois, fiers et athlétiques jeunes gens de la Villa Lante, taillés dans la pierre noire, dominant comme des triomphateurs l'îlot à balustres que vous couronnez, au milieu d'un bassin au bord duquel nous nous arrêtâmes, sur la route de Rome, à peine une demi-heure, à la fin d'un jour d'automne, voici très longtemps, au moment où la couleur dorée des feuillages des platanes et la couleur rouge des sauges étaient pathétiquement répétées dans le ciel par l'or et par la pourpre du couchant.

LES HOMMES DE L'EAU

PAR PIERRE MAC ORLAN

Les paysages d'eau marine sont encore les plus fidèles gardiens de la tradition de l'aventure. La vieille Amphitrite donne son nom à des croiseurs de la Navy. Neptune se contente d'un destroyer et les sirènes réfugiées dans les petits ports célébrés par le commerce clandestin de l'alcool écoutent la chanson sans fin de l'accordéon.

Toute l'humanité se divise en trois classes : celle des hommes de la terre qui appartiennent au règne végétal et qui se nourrissent de la terre, par la plante des pieds ; celle des hommes de la ville qui vivent du week-end ; et celle des hommes de l'eau, les hommes de la mer, les plus francs parmi tous et les plus conformes à un idéal honnête de la nature humaine.

Les hommes de l'eau donnent à notre existence les rares possibilités d'évasion que l'avenir nous réserve. Ils demeurent les témoins fidèles de la poésie ancienne des choses qui ne disparaîtront que lentement.

Tels ils sont à Brest, devant Ouessant et sa T. S. F. toujours prête à donner l'alarme, tels ils sont à Volendam, à Heyst, à Portsmouth, à Dieppe, à Camaret, dans le monde entier au bord des mers chaudes ou froides, bleues ou grises, dans la lumière éclatante du sud et dans les embruns du nord. Les hommes de l'eau marine se ressemblent tous, comme se ressemblent également les pêcheurs de rivière du monde entier. Ce sont des hommes parmi les premiers éléments humains comme l'est encore, mais avec moins de pureté, le semeur de blé à l'imagination lente. Les intermédiaires sont nés dans les paysages artificiels créés par l'inexorable destin de la race humaine.

Photo Claire

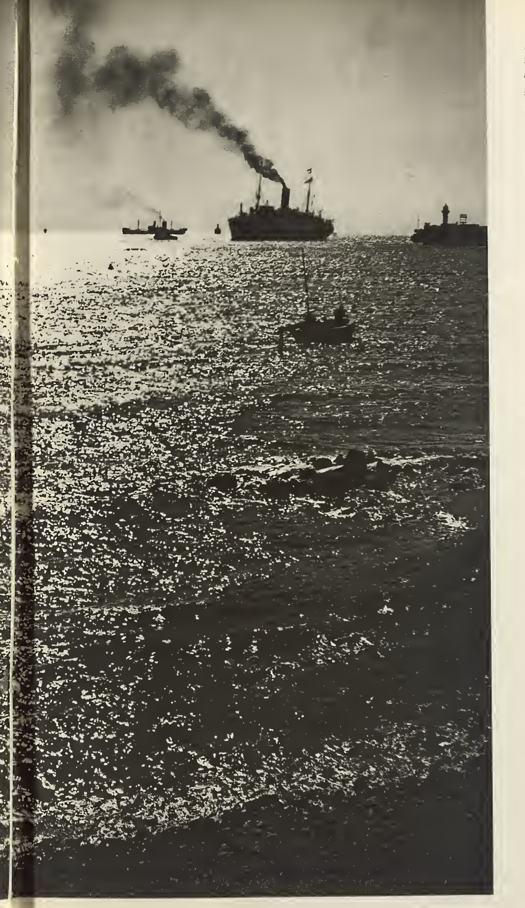


Photo Brassaï

"Les hommes de l'eau marine se ressemblent tous (juste remarque de Pierre Mac Orlan, même si l'on fait abstraction de l'uniforme). Et la poésie marine domine toujours toutes les professions qui vivent de la mer. "

La poésie marine domine toujours toutes les professions qui vivent de la mer. Pour changer la qualité littéraire d'une profession, il suffit de lui adjoindre le qualificatif qui évoque la mer : ainsi l'épicerie marine rappelle les hauts vaisseaux de la compagnie des Indes. Un écrivain de marine qui aligne des chiffres, afin que le total des litres de gourganes mangées par les équipages s'additionnent aux boujarons de rhum qu'ils ont bus, est un personnage marin d'une singulière distinction et que l'aventure retouche, comme les autres, de son crayon coloré et puissant.

Tout ce qui vit de l'eau et au bord de l'eau sent la genèse du monde et les mystères bien protégés de la création. A vivre sur la mer ou le long de ses rivages, l'imagination acquiert une étonnante virtuosité. Sur l'eau, il est facile de voir très loin et, naturellement, de reconstituer les images de l'autre rive : c'est un homme du bord de l'eau que ce poète dont parle Oscar Wilde dans ses poèmes en prose.

Un pêcheur avait coutume de conter, chaque soir, à ceux de son village, le meilleur de ses rêveries. C'est ainsi qu'il décrivait ses rencontres imaginaires avec le Hollandais Volant, le serpent de mer, et les sirènes. Un soir il rencontra vraiment, au bord de la mer, des sirènes aux yeux de filles. Et quand ceux du village lui demandèrent ce qu'il avait vu, il répondit, pour la première fois : « Je n'ai rien vu ». Ce qui peut se transformer ainsi : Un homme parlait aux autres de Dieu, des dons de Dieu, et des images merveilleuses créées par la connaissance de Dieu. Ceux dont l'âme inquiète cherchait les garanties du repos éternel l'interrogeaient sans se lasser afin de fortifier leur espérance.

Un jour, l'homme vit Dieu, comme il est permis à un homme de voir en utilisant ses yeux, tout simplement.

Quand les autres l'interrogèrent, il répondit comme le pêcheur qu'il n'avait rien vu, car, ayant acquis réellement la connaissance de Dieu, il ne voulait pas en diminuer l'éclat en confiant cette révélation à n'importe qui.

■

Comme tous les hommes qui pratiquent un métier dangereux, les hommes de la mer se soumettent volontiers à la poésie religieuse. Ils rendent divines les images simples de l'art populaire. Les voix bretonnes qui détonnent facilement transposent toutes les mélodies en mineur, ce qui confère aux chansons les plus scabreuses un caractère religieux assez surprenant. Il faut avoir entendu, quand le vent tourmente les hommes au large de Douarnenez ou de Camaret, les voix minces des Bretonnes chanter à la sardinerie

pour comprendre l'extraordinaire personnalité des peuples marins.

La plus naïve de ces chansons est un chef-d'œuvre d'habileté littéraire et la moins innocente possède la pureté d'un cantique. Le caractère des gars de la mer est ici reflété comme dans l'eau trouble d'un miroir magique. Il existe dans ces chants d'une merveilleuse distinction intellectuelle un amour de Dieu d'une évidence si décisive que les chanteurs eux-mêmes peuvent se donner l'attitude d'être impies sans renier leur foi. Car cette foi est molléculaire. Elle appartient à la chair de l'homme et aux détails du paysage. La présence de la mer provoque ce miracle parfaitement naturel. Il est difficile d'en appliquer les effets à des hommes qui ne sont point des marins et à des femmes qui ne sont point des femmes ou des filles de la Côte. Quand je songe à cette Bretagne que j'aime, comme j'aime les choses qui me permettent d'acquérir une certaine noblesse de pensée, je me plais à croire que tout n'a pas été dit ou écrit sur cette terre si louangée. Faire le tour de France, le tour d'Europe et le tour du monde, c'est finalement revenir à cette Bretagne lumineuse et secrète qui est le fermoir de ce prodigieux collier de villes qui sont la parure de la terre.

Une bigoudine sur une jetée cernée par l'eau furieuse et livide représente assez bien, dans ma pensée, l'apparence essentielle de cette Bretagne émouvante qui est l'église même de la vierge de la mer. La haute coiffe de la Bretonne se lie harmonieusement au coup d'aile d'un cormoran ; la tache noire de ses jupes rondes s'associe au bloc de granit qui la soutient et qui protège sa terre contre le flot. Le visage de la femme, humble et pure comme une création du XVe siècle, est celui que l'on retrouve en marge de toutes les rêveries entre le ciel et l'enfer de l'eau, entre le ciel et l'enfer de la terre, dans les limites d'art poétique inscrites entre le piaillement lugubre d'un goéland et la plainte populaire d'un accordéon.

Pierre Mac Orlan

Photos Schall

Nous sommes ici chez le peuple des pêcheurs — celui, plus précisément de Concarneau — chez ces hommes qui vivent de la mer et sur la mer nourricière et terrible. Pratiquant un métier dangereux, ils "se soumettent volontiers à la poésie religieuse... Leur foi est molléculaire. Elle appartient à la chair de l'homme et aux détails du paysage. La présence de la mer provoque ce miracle parfaitement naturel."

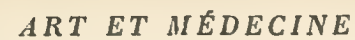
Photo Jean Roubier

J E U X



Photo Mandello

Une image ou un



Si la mode tend à remplacer de vaines coquetteries, toujours entachées de ruse, par le franc orgueil des belles formes, pas de maître d'esthétique plus parfait que l'eau pour faire jouer les muscles et modeler les chairs.



Photo Mondello

Photo André Steiner

L'on voit s'amplifier la vogue de l'eau. Dès que la saison le permet, la mode commande de se dévêtir le plus complètement et le plus souvent qu'on peut. Il s'institue, en somme, comme un snobisme de la franchise corporelle.

groupe d'images, passant par vos yeux, tombe dans votre pensée. C'est un caillou coloré dans un lac. La pensée n'est-elle pas un élément prodigieusement sensible, toujours prêt à la mobilité, une eau ?

L'image la touche, la pénètre et va au fond, dans le lit de l'inconscient qui la garde pour on ne sait quels travaux futurs. Mais à l'instant, elle fait naître à la surface des cercles qui vont s'élargissant.

1er cercle (le plus petit, puisqu'il est strictement personnel). — Nous y apercevons — comme dans un miroir magique qui ressuscite le passé — nos jeux d'adolescence : la nage et le plongeon, l'aviron et la pagaie, et le

Et puis l'on revient, après bien des siècles, au culte du Soleil. Trop souvent, d'ailleurs, sans prudence. Ce monarque veut bien qu'on l'adore, non pas qu'on le brave. Il veut être respecté. A cette condition, il distribue de son or et de sa propre vie.

Photo André Steiner

Photo Schall

mol abandon d'un corps qui sait se faire porter, dos à dos, par une haute et ronde lame, et la voile qui nous tire au large, pleine de tant de songes d'évasion... les plus beaux jeux, au reste, de toute une vie, mis à part, si l'on veut, ceux de l'amour.

2e cercle. — Que de chairs nues — ou si peu voilées par de minces étoffes ! Le siècle fait mine de devenir le siècle de la nudité. Par là peut-être se tempère un excès de civilisation.

Bontés de la nature, l'on a trop souvent commis en votre nom un crime d'écriture (maleficium calami) — et Jean-Jacques fut à cet égard le plus ingénu des malfaiteurs ! Chaque fois pourtant que l'on foule une prairie, que l'on entre dans la compagnie des arbres, que l'on s'élève avec une montagne, que l'on s'emplit de grands souffles libres... l'on acquiert une force nouvelle, l'on connait une allégresse vernale : il faut en convenir. Mais c'est nus dans l'eau, cette matrice — nul moule n'est autant qu'elle exact et souple — que nous pouvons le mieux recouvrer l'énergie brute des origines et, à la faveur d'une puissante joie animale, croire à ces bontés tant célébrées.

Puis, nous avons alors le costume de la Vérité. Il a, certes, un avantage. Les corps, dépouillés, sont bien obligés de jouer franc jeu. C'est à bon escient que, d'un sexe à l'autre, ils se plaisent ou se déplaisent. Il est encore trop tôt pour affirmer que tant de loyauté physique, publiée en plein soleil, va se communiquer à l'être moral, mais peut-être, à la longue, à force de plages, de piscines et de douches, finirons-nous par perdre l'habitude de réendosser, avec nos habits, certaines hypocrisies. Reste à savoir si elles sont vaines ou nécessaires, si, plus pré-



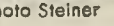


Photo Steiner



Photo Feher

cisément, la nudité encourage ou freine la sensualité. C'est une question grave, entre toutes celles que notre temps a remises sur le tapis de délibération des moralistes. Il ne semble pas que les Noirs équatoriaux l'aient résolue dans le sens d'une civilisation exemplaire. Mais le spectacle d'une facilité qui les fatigue ne doit pas suffire à faire condamner l'état de nature. Pour ne point élargir outre mesure le présent « cercle », concluons que chacun porte tout simplement le vêtement de son climat et qu'un pays qui bénéficie par grâce spéciale d'un ciel tempéré doit se garder tout autant des déchaînements consécutifs aux tam-tams africains que des refoulements accumulés sous les fourrures du Septentrion.

3e cercle. — Le certain, c'est que la jouissance de l'eau n'est plus un privilège. Elle n'est point encore, certes, assez généreusement départie aux multitudes, mais l'on voit un nombre croissant de citadins modestes pratiquer la rivière et la mer. Ils y changent d'âme. Et qui n'a pas contemplé le visage émerveillé d'un petit faubourien, à la révélation de l'Océan, ne connait pas l'image du bonheur.

Dernier cercle (un peu vague dans les brumes de l'avenir). — Des piscines comme des lacs, des thermes comme des villes, des rivages rendus tout voisins des villes par le Génie de la vitesse, toutes les fêtes que permet l'Eau, et jusqu'à des naumachies, voilà ce que pourraient connaître nos descendants, si la démence de trop de machiavels cédait la place au sentiment du possible, à la simple raison, à l'humble, mais sincère amour des hommes.

R. L.

Photo Schall





Photo Schall

BORD DE FLEUVE

La Lavandière

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

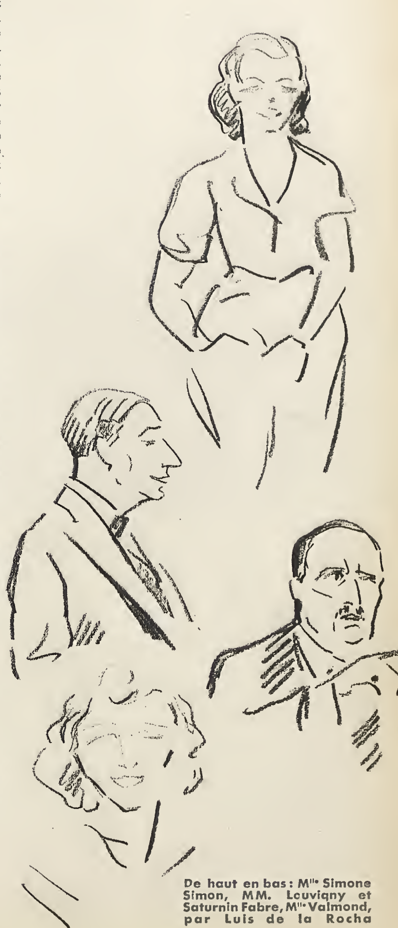
Théâtre Saint-Georges. *Le Discours des Prix*, de M. Jean Sarment. — Alfred Hécube, petit professeur provincial, doit prononcer le discours traditionnel à la prochaine distribution des prix, solennité que présidera le député Engoulvent. Le pédagogue et le politicien ont autrefois lié amitié. Hécube et sa jeune femme, l'aimante et fidèle Pâquerette, fondent beaucoup d'espoir sur la protection d'Engoulvent. Celui-ci, en effet — arrivé en compagnie de l'actrice Diana Félix — promet monts et merveilles. Hécube est d'autant plus grisé que Diana lui fait les plus claires avances et lui donne à entendre qu'il est destiné aux grands succès de la Capitale. Grisé au point qu'ayant commencé son discours des prix par les plus éprouvés poncifs, il le termine par une improvisation où les vérités premières sont amplement bafouées ! Il n'a cure du scandale. Pas davantage de la peine de Pâquerette qu'il décide d'abandonner. Mais apprenant que Diana Félix s'est envolée avec un fringant officier, il revient à sa femme, bien convaincu au demeurant qu'il lui fait une haute faveur.

Pas méchant homme, mais vaniteux comme un jars et naïf comme un de ses collégiens, il suit jusqu'au bout son caractère. Tous les personnages font de même. Ils sont vrais et l'art de l'auteur accentue leurs traits juste assez pour nous donner l'amusement de haut goût d'une excellente caricature. Peut-être celle-ci est-elle poussée un peu loin en ce qui concerne Engoulvent, mais il semble que ce soit l'interprète qui charge ainsi à fond. Nous tenons cependant M. Saturnin Fabre pour l'un de nos plus grands acteurs comiques, l'un de ceux qui *composent* un rôle de façon à justifier pleinement le nom de *créateurs*. Avec lui, MM. Louvigny et Clarins, Mmes Valmond, Hijar et Mellot forment une troupe de haute valeur.

Bouffes-Parisiens. *Toi, c'est moi*, opérette de M. Henri Duvernois, musique de M. Simons. — Bob Guibert et Patrice Duvallon partagent fraternellement, à Montmartre, les bonnes et les mauvaises chances d'une vie hasardeuse et surtout nocturne. Bob a une supériorité : une certaine tante Honorine, fabuleusement riche. Mais cette tante est un parangon de vertu. Pour mettre fin aux dissipations de son neveu, elle l'envoie gérer des plantations aux Antilles. Comment Bob amène Patrice à assumer à sa place le dur travail de planteur, dans quelles conditions la tante Honorine, transplantée à son tour aux Antilles, sent s'échauffer son tempérament, dans quelle large mesure ses propres faiblesses l'inclinent à l'indulgence (ce qui est assez philosophique), l'art subtil, l'humour et la sensibilité mesurée de M. H. Duvernois nous le font savoir, pour notre vif agrément. La musique de M. Simons, allègre et ingénieuse, claire et chantante, avec un agréable cachet d'exotisme, dessine sur la trame du livret une fort jolie broderie. Mlles Simone Simon, Clevers et Pauline Carton, MM. Koval, Numès fils et Duvaleix sont les sympathiques interprètes de cette œuvrette qui brille, chatoie et bruit de façon à s'assurer un long succès. Et elle va comme un gant — un gant élégant, fait sur mesure — aux duettistes Pills et Tabet, délicieux frères siamois de la chanson.

Opéra-Comique et Porte-Saint-Martin. — Nous n'allons pas « découvrir » ici Bizet et ses *Pêcheurs de perles*, ni le *Peer Gynt* d'Ibsen mis en musique par Grieg. Mais, à propos de l'interprétation de ces œuvres, nous voudrions poser une question d'ordre pratique. Rue Favart, M. Lugo, Mlle Lillie Grandval et M. Musy — ces deux derniers surtout — bien guidés, et nous croyons qu'ils le sont, peuvent prétendre par leurs dons naturels à la grande renommée internationale. Les choristes sont encore un peu gauches, mais ils émettent souvent de ces sonorités d'orgue, véritablement splendides, qui sont sans doute ce que la voix humaine peut produire de plus émouvant. Les ballerines, un peu plus disciplinées, seraient exquises. A la Porte Saint-Martin, la partie dramatique était assurée par Mme Suzanne Desprès et M. Romuald Joubé et l'orchestre Colonne interprétait la partition de *Peer Gynt*.

Tels sont, entre cent autres, quelques-uns des éléments artistiques dont Paris dispose. Avec un suffisant appui financier, ils seraient utilisés à plein. On le sait. Mais insistons sur cette certitude : Tout argent ainsi « placé » le serait pour le plus grand profit de la Capitale. Et posons notre question : Pourquoi l'industrie hôtelière ne lierait-elle point partie avec l'industrie du spectacle?...



De haut en bas : Mlle Simone Simon, MM. Louvigny et Saturnin Fabre, Mlle Valmond, par Luis de la Rocha



Photo G. L. Manuel



MAURICE MAGRE

PAR O. BÉLIARD

Maurice Magre... s'est plu à imaginer que l'Asie, nourrice commune des hommes, avait dû répandre plus tôt un lait plus lumineux et plus pur sur le versant oriental de ses monts que sur la sainte Chaldée, l'Egypte sacrée, Delphes et Jérusalem... »

Il est né à Toulouse, le 2 mars 1877, et il y fit ses études. Bachelier de dix-sept ans, il était déjà un poète choyé dans sa province, un animateur emballé et emballant. Il fonda une première revue, les *Essais d'Art jeune*, puis l'*Effort*, nid d'oiseaux occitans d'où s'envolèrent bien des jeunes mélodies et bien des robustes ailes. Si ce temps nous semble héroïque, est-ce uniquement parce qu'il fut celui de notre jeunesse? Qu'on n'en croie rien. On n'a revu depuis ni pareille générosité, ni pareil idéalisme. Chaque province avait son printemps de poésie. Les petites écoles poussaient dru ; un bon vent emportait les petites revues. Et pourquoi ce mot « petit » sous ma plume, si ce n'est tendresse? Car cela était grand. Dans ces troupes fraîches, la renommée choisissait ses élus, les plus riches de talent, ou les mieux entourés, ou les plus hardis, ou les plus heureux ; mais les autres savaient patienter sans être jaloux : l'honneur était pour toute la famille. Maurice Magre débarqua à Paris à vingt ans, élu des siens pour sa beauté, portant les espoirs de la Ville rose, avec une physionomie fine

et personnelle, un sourire ovale, une voix qui roulait de petits cailloux de la Garonne polis comme des dragées, une œuvre candide et sincère : *La Chanson des Hommes.* Il connut rapidement la notoriété puisqu'il collabora au *Mercure de France*, à l'*Ermitage*, fonda le *Mouvement* en 1906, envoyait sa copie aux grands quotidiens, fit jouer, à Toulouse, à l'Odéon, au Théâtre des Poètes, aux Arènes de Nîmes, chez Antoine, au Français, plus de pièces qu'il ne veut aujourd'hui en avouer, publia chez Fasquelle, après ses premiers vers, le *Poème de la jeunesse*, les *Lèvres et le Secret*, etc..., hanta tout ce qui comptait dans les Lettres, fut connu de tout le monde et reçut en 1913 un ruban rouge qu'on distribuait bien chichement aux porte-lyre. Il m'écrit aujourd'hui : « Je vins à la conquête de Paris — qui ne fut pas conquis ! » Vrai, on n'est jamais content ou c'est trop d'humilité. Et Paris ne donne ou ne refuse que la dorure, après tout.

Maurice Magre est défini par le don de poesie ; même s'il écrit des romans, même s'il veut philosopher. Ses proses, ses grands pensers ne manquent que de la mesure et de la rime, mais ils sont aussi bien poèmes que ses pages chantables, et aussi bien musique. J'aimerais insister sur l'œuvre qu'il a écrite en vers, qui est significative, abondante et belle, et noter la perfection de son instrument prosodique... Une assez longue expérience, je n'ose dire de critique mais de bibliographe, m'a convaincu qu'on n'explique pas en trois phrases et même en dix pages ce dont est faite la magie d'un poète ; on ne communique l'émotion reçue de lui qu'à condition de faire entendre ses vers.

Les premiers de Maurice Magre sont fervents, affectueux et inquiets, déjà mystérieux. Le souvenir qu'ils me laissent est de tons sourds et nuancés, de musiques intérieures. On se fût attendu, chez ce Toulousain, à des *ténorismes*, à des ornements, à des empâtements de couleur, à une certaine joie solaire. Mais il put prendre de Toulouse bien d'autres leçons : la ville a des secrets, des passions contenues, des tendresses élégiaques et les vapeurs de son fleuve, à l'arrière-saison, tissent pour ses profils de précieuses enveloppes ; sinon Turner, du moins Canaletto. Plus tard, le poète changea moins de manière que d'humeur. Ce fut sans doute dans le temps qu'une initiatrice aux yeux verts lui révéla l'opium. Je ne suis pas indiscret : Magre a fait la confession publique de son pacte avec le fameux démon ; il se flatte de n'en avoir tiré qu'avantages, d'avoir domestiqué l'éfrit du pavot au lieu d'en être tyrannisé, parce qu'il ne lui demandait pas l'ivresse, mais la lucidité et qu'il fumait avec mesure, à petits coups. Je ne veux examiner ni cette périlleuse confiance en soi, ni le bénéfice possible d'une intoxication. Je tiens pour sûr que l'impression de mieux voir et de plus profondément comprendre, que je connus moi-même par l'expérience des excitations artificielles, n'est que mirage et qu'on ne construira pas une Sagesse avec l'opium ou le haschisch comme moyen de recherches. La révélation n'est qu'esthétique. Mais une révélation esthétique est d'importance. Voici Maurice Magre explorant la Chimérie, gagné à l'étrange et au frisson. Des bouquets de ses poèmes, la *Montée aux Enfers, la Porte du Mystère*, ont un parfum vénéneux et nouveau. Ce sont des hallucinations, des visions oniriques excessives, souvent blasphématoires, souvent cruelles, délibérément et comme par défi.

La solitude peuplée que l'opium lui a faite contribua sans doute à développer en lui l'inclination vers l'Occulte, vers l'Asie théosophique. Inclination surtout de Poète séduit, qui se trouve des raisons d'aimer le rare, l'étranger, l'hétérodoxe. Et Maurice Magre est bien autre qu'un écrivain ; c'est le héros d'un drame féerique assez effrayant, l'homme qui s'est condamné au voyage par crainte de la servitude, qui a écouté dans la nuit de la conscience la voix de l'Etre énigmatique qu'Ibsen appelle le Grand Courbe. « Fais le tour, Peer, fais le tour ! »

Maurice Magre marque une tendance que le milieu occultisant connaît bien et que j'aime d'appeler le *goût de l'hérésie.* Ce dernier mot garde ici tout son sens étymologique qui est *opinion* et *choix.* Il exprime la résistance aux disciplines traditionnelles, l'option indépendante, le souhait d'un refuge spirituel où l'on ne serait pas conduit par la route commune, d'une destinée qui ne fût pas définie par l'eschatologie d'un culte officiel mais choisie par tempérament, comme un climat, ou par préférence, comme une œuvre d'art. Je suis assez individualiste moi-même pour comprendre — et pour ne pas imiter — des hommes qui se font jansénistes, gnostiques, cathares, fondent de petites églises, sont attirés de loin par une chapelle pourvu qu'elle soit presque déserte, par un culte dont on court la chance d'être à peu près le seul fidèle, et qui, si on leur indiquait quelque part un prêtre de Kâli, s'en iraient aussitôt lui demander les sacrements. Tandis qu'au vrai l'Occulte Sagesse est attachée à extraire le noyau initiatique qui unifie toutes les croyances, tandis qu'elle souhaite leur accord, ce *goût de l'hérésie* incline à les multiplier encore et à faire saillir ce qui les singularise, leur style, leur pittoresque. Ai-je tort de reconnaître ici la formation poétique?

Maurice Magre aurait pu trouver la nourriture de l'esprit dans le *credo* de sa mère, qui est la traduction complète, faite exprès pour nous, de ce que les Initiés de toutes robes se transmirent depuis l'aube des temps. Avide de se dépayser, il s'est plu à imaginer que l'Asie, nourrice commune des hommes, avait dû répandre plus tôt un lait plus lumineux et plus pur sur le versant oriental de ses monts que sur la sainte Chaldée, l'Egypte sacrée, Delphes et Jérusalem. Il eut la curiosité de Confucius et de Lao-Tseu, rêva l'Inde et puis se réveilla bouddhiste, à Paris ; il eût été, je le suppose, chrétien à Lhassa. On croit obéir à des raisons quand on est charmé par des couleurs ; on croit chercher le sens de l'Univers, on poursuit seulement une version qui n'ait pas cours dans l'enceinte où l'on vit et qui, par conséquent, comporte l'illusion que l'on est *plus soi*, qu'on se libère.

Qu'importe, après tout? L'essentiel est que l'artiste crée son monument individuel et tous les matériaux y peuvent servir, ce que l'on sait et ce que l'on imagine, la foi et la négation, l'amour et la haine, l'enthousiasme et la souffrance, même la maladie, le poison, l'erreur, le péché, le désespoir. Magre, démiurge fiévreux, a engendré tant d'œuvres que je n'en saurais dresser le catalogue. Des romans ardents, troubles, où la sensualité s'allie à l'inquiétude surnaturelle, comme l'*Appel de la Bête, Priscilla d'Alexandrie, Lucifer.* De hautes pages mystiques et doctrinales, comme la *Mort et la Vie future, l'Amour et la Haine.* Une vivante et partiale résurrection des temps albigeois, le *Sang de Toulouse.* Et, sous le titre : *Magiciens et Illuminés*, un mémorial d'hommes dont le choix prend une valeur de confession. Non point des personnages divins, mais des Apollonius, des Jacques de Molay, des Comte de Saint-Germain, des Blavatsky, etc... qui mêlèrent les égarements aux privilèges, les mystifications aux prodiges, les ombres à la lumière. Patrons avoués d'un nouveau Faust, faillible, téméraire et inspiré comme eux, qui cherche sa vérité entre les murs d'une bibliothèque encore pleine d'inconnu et obscure comme une forêt.

Octave Uzanne

LECTURES

Trois romans, quatre romanciers

PAR PIERRE DOMINIQUE

Francis Carco : Mémoires d'une autre vie.

Le titre de ces « lectures » signifie tout simplement, on s'en doute, que nous voulons parler de quatre romanciers dont l'un s'est mêlé d'écrire autre chose qu'un roman. Celui-là, c'est Francis Carco. Or, Francis Carco est romancier et conteur dans l'âme. Si bien qu'il a réussi à écrire une œuvre magistrale, peut-être la plus profonde et la plus parfaite de toutes celles qu'il nous a données, mais que ce n'en est pas moins une espèce de roman. J'entends bien qu'il s'agit des souvenirs de Francis Carco, de son enfance, de la petite ville où il a été au collège, de son père, de son frère et de toute sa famille. Bon. Mais il s'agit aussi et surtout de Raudot, le fils du boucher et de ses amours avec Adrienne, la fille du père Chaume, le fossoyeur. C'est sur l'histoire de Raudot bien plus que sur la sienne que se penche Francis Carco. Et cela prouve sans doute que les autres héros de notre auteur ont vécu, qu'il les a connus, observés avant de nous raconter leurs vies touchantes et dramatiques. En d'autres termes, Francis Carco invente peu : il traduit, et sans traitrise. Et par là il est un des témoins de notre époque, d'une époque à la fois tragique et basse, avouons-le. (Albin Michel).

Gaston Chérau : Le pays qui a perdu son âme.

Avec M. Gaston Chérau, nous passons au roman, au vrai roman, l'auteur s'effaçant carrément derrière ses personnages. M. Gaston Chérau est, de tous nos écrivains, l'un de ceux qui connaissent le mieux l'âme des campagnes et l'on entend ce que je veux dire par là : c'est qu'il sent profondément la poésie de la terre, et qu'il connaît non seulement les paysans, mais la province — chose pourtant singulièrement secrète — sur le bout du doigt. Aussi le cadre est-il toujours chez M. Gaston Chérau extrêmement vivant sans pour cela paraître le moins du monde étudié. Mais qu'on ne s'y trompe pas : dans ce cadre, l'auteur ne va pas placer des êtres plus ou moins primitifs, rudimentaires, bas, dont la psychologie tiendra en trois traits ; au contraire, il ne néglige aucune classe, présente la province dans toute sa complexité, va du bûcheron au châtelain, et, poursuivant à fond l'étude des passions de ses personnages, mêle justement la psychologie individuelle la plus fouillée aux tableaux d'ensemble les mieux réussis. (Ferenczi).

André Thérive : Le troupeau galeux.

Chaque romancier a sa personnalité, ses goûts, ses tendances. M. André Thérive est un grammairien et un grand liseur de vieilles chroniques qui connaît à fond l'histoire des religions et des sectes, et à qui cette histoire plaît — je parle de celle des petites sectes — d'abord par un certain ridicule, un certain grotesque, et puis par l'action du mysticisme maladif sur le sens rassis des bonnes gens de France. C'est pourquoi il a écrit la chronique véritable d'Antoinette Bourignon. Histoire à la fois plaisante et tragique. On y voit quelques Francs-Comtois chassés par la guerre, émigrant sous la conduite de leur curé, d'abord en Suisse, puis en Alsace et à la fin en Flandre, où ils tombent sur les pires des folies mystiques, folies dont ils finissent par être les victimes, ainsi d'ailleurs que le pauvre curé. Histoire assez noire, on le voit. Et derrière tout cela, le sourire un peu narquois d'André Thérive qui pense, on le devine, assez peu de bien des hommes. (Grasset).

Frédéric Lefèvre : La difficulté d'être femme.

Frédéric Lefèvre a commencé, lui, par la critique, et c'est la critique qui l'a fait connaître. Puis il s'est lancé dans le roman. Jusqu'alors ses romans avaient été des romans provinciaux ; ils se situaient dans le Maine, région que l'auteur connaît aussi bien que M. Mauriac connait la région de Bordeaux. Cette fois-ci, Frédéric Lefèvre nous donne un roman dont le cadre est parisien, mais dont l'intérêt est tout psychologique. Certes, nous nous intéressons à l'atelier de sertisseur, à la vie que mène un commerçant de la rue du Sentier, mais surtout, nous nous passionnons pour le débat qui se passe dans l'esprit de sa femme. Une femme délaissée? Pas même. Une femme incomprise tout au plus. Difficulté d'être femme ! Une des amies de Gabrielle, Monique, a joué sa vie sur le plan de l'irrégularité. Est-elle plus heureuse? Non certes. Les deux vies, si différentes, aboutissent je ne dis pas au même désordre, mais au même échec. Quelle leçon tirer de là? Qu'il faut se replier sur soi, tirer tout son bonheur de soi. Ce n'est pas très facile. Et la difficulté d'être femme, c'est sans doute un des aspects de la difficulté de vivre et d'être heureux, tout simplement. (Flammarion).

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

La politique de nos maisons d'édition semble s'orienter vers un idéal artistique assez rassurant. Dès le début de la saison, nous trouvons des enregistrements de haute qualité et nos studios ne semblent plus submergés, comme l'an dernier, par le flot des accordéonistes en délire. Si paradoxale que la chose puisse paraître, ce progrès est un résultat de la crise. L'événement confirme, en effet, les prédictions que nous n'avons pas cessé de formuler en matière d'édition. En flattant les goûts populaires on obtient des succès immédiats mais non durables. Aux premières restrictions, toute cette clientèle facile s'évanouit. Il est beaucoup plus prudent de recruter, lentement, en éditant un répertoire de choix, une clientèle sérieuse, moins abondante mais beaucoup plus fidèle que l'autre. C'est, d'ailleurs, ce noyau d'acheteurs qui, seul, peut s'accroître méthodiquement et devenir de plus en plus rémunérateur.

Ces vérités élémentaires semblent enfin avoir été comprises. Voici une série de disques excellents qui, malgré toutes les crises du monde, trouveront preneur. Tout d'abord un certain nombre de fragments de la *Salomé* de Richard Strauss (Gr.) dont il est très intéressant d'étudier de près la merveilleuse orchestration si riche, si variée et si colorée. Voilà un des cas où la machine parlante rend à un musicien des services inappréciables. On ne peut juger Strauss que sur une exécution d'orchestre. Ce qu'il y a de meilleur en lui, ce n'est pas la pensée, mais sa prestigieuse traduction instrumentale. Or, tout le monde ne peut pas fréquenter assidûment les rares orchestres qui jouent cette musique. Le disque seul peut faire entrer dans tous les foyers le rayonnement de cet art si spécial. C'est ainsi que l'on pourra s'initier patiemment à l'extraordinaire *Danse des sept voiles* dont le dynamisme est si évocateur qu'il rend presque inutile l'intervention d'une danseuse. On verra également le Prophète sortir de sa prison souterraine et y redescendre dans une description orchestrale saisissante. Enfin, la belle voix de Mme Marjorie Lawrence donne tout son pathétique à la terrible scène finale dans laquelle la fille d'Hérodias adresse à la tête coupée du supplicié ses apostrophes luxurieuses et passionnées.

Une pièce rare : la *Sonate en ré mineur* de Schumann (Gr.) par les deux adolescents-prodiges, Hephzibah et Yehudi Menuhin, qui sont venus récemment interpréter cette œuvre à Paris. On connait le mélange étonnant de maîtrise et de fraîcheur que possèdent ces deux virtuoses d'une maturité précoce. Le disque nous conserve fidèlement les meilleures de leurs qualités.

C'est également une très belle leçon de violon que donne à tous les amateurs et à tous les professionnels Joseph Szigeti, exécutant le fameux *Concerto en mi mineur* de Mendelssohn (C.) accompagné par l'Orchestre Philharmonique de Londres sous la direction de Sir Thomas Beecham. Cette œuvre, dont les vertus pédagogiques sont célèbres, est présentée ici avec une netteté parfaite.

Wladimir Horowitz a mis ses doigts de magicien au service de la *XIe étude* de Debussy (Gr.), celle qui est consacrée aux arpèges composés. Cet enregistrement est complété par deux petites pièces de Poulenc : une *Toccata* et une Pastourelle tirée de l'*Eventail de Jeanne*, ce galant ballet écrit en collaboration par toute une phalange de jeunes compositeurs fréquentant le salon d'une amie des arts.

Le Campanile, qui est le chœur de Notre-Dame d'Auteuil, dirigé par Dom B. de Malherbe, nous présente de très curieux enregistrements dont la polyphonie a été réglée par l'organiste Joseph Noyon avec un goût remarquable. Son *Magnificat* (C.) en particulier contient des effets vocaux d'une extraordinaire saveur. L'antienne *Montes Gelboe*, un *Alleluia* et le *Victimae pascali laudes* (C) complètent ce disque de musique religieuse dont la couleur est très personnelle.

Deux airs de *Don Juan* (Gr.) par Panzera, et la *Mort de Don Quichotte* par Vanni Marcoux (Gr.) apporteront aux chanteurs plus d'un enseignement précieux.

Enfin, voici un disque d'une sonorité charmante, celui qui contient la suite des enregistrements du Quatuor de saxophones de la Garde Républicaine, si bien commencée avec ce petit chef-d'œuvre qu'était la *Sévilla* d'Albeniz (C.). La famille des saxophones est essentiellement phonogénique. Lorsqu'elle se trouve réunie tout entière devant le micro, elle crée un équilibre sonore d'une rare perfection. C'est sous cette forme que l'on peut étudier les étonnantes possibilités de ces instruments, qui possèdent en même temps la volubilité, la légèreté, la gravité pathétique et cet inimitable accent humain qui leur permet de nous émouvoir si profondément. Le *Minuetto* de Bolzoni (C.), et la *Valse chromatique* de Bellons (C.) permettent d'apprécier la virtuosité supérieure de MM. Mule, Romby, Lhomme et Chauvet.

(Gr.) : Gramophone ; (C.) : Columbia.

Vuillermoz

VIENT
DE PARAÎTRE

Laennec, par le Dr Henri Duclos. Préface du professeur Léon Bernard (Flammarion). — Après trop de temps écoulé, nous revenons à ce livre dont nous n'avions dit que quelques mots. Le relire est d'ailleurs bien opportun. Où prendre conseil, exemple et réconfort, sinon chez les vrais grands hommes, chez ceux qui ont tâché à faire de la vie, au lieu de creuser des tombes?

Or, « Laennec est un des plus grands créateurs que la France ait connus... une sorte de Newton, de Galilée, de Lavoisier de la médecine ». Ainsi le présentait, dans sa préface, Léon Bernard, et tout le livre du Dr Duclos, retraçant la vie et les travaux de Laennec, ne fait que nous inculquer, à l'égard du « Père de la Médecine », une admiration allant jusqu'à la piété — et mêlée de pitié.

Ne parlons même pas du talent d'écrivain de l'auteur, bien que le Dr Duclos en ait beaucoup. Suivant Laennec tout au long d'une existence si souvent douloureuse, il a laissé parler, simplement et sobrement, sa sensibilité, il a aimé ce génie, cet homme de bien, ce croyant. Par là, il nous émeut autant qu'il nous enseigne.

Marianne et les Prétendants, par Pierre Dominique (Bernard Grasset). — Pierre Dominique ! Une force, à coup sûr. Jamais cette force ne nous a autant frappé qu'à la lecture de *Marianne et les Prétendants*.

A combien de sources a puisé l'auteur? Combien de livres, de manuscrits, d'archives a-t-il scrutés? Question que l'on ne se pose qu'après coup, une fois lue, d'un trait, cette histoire des tout premiers pas de la République. Car pendant la lecture, l'on est emporté par la vigueur du verbe (où souvent claque le coup de fouet de la gouaille), par le mouvement énergique du récit. De la passion, chez Pierre Dominique? Nous ne le croyons pas. Mais une foi ardente en cette Marianne qu'il parait aimer d'amour, comme une fière et robuste gaillarde, bien plantée dans la maison française.

Et le livre est, pour n'importe quel lecteur, et quelle que soit sa réaction, riche de suc tonique, et d'une vie puissante, admirablement soutenue.

Si c'était vrai? par Roland Dorgelès, de l'Académie Goncourt (Albin Michel). — Le professeur Radec découvre le bacille de la malfaisance ! L'on devine ce qu'un Roland Dorgelès a pu tirer d'une pareille donnée.

Mais d'abord, est-elle invraisemblable? Il y a longtemps déjà que le tréponème pâle passe pour être responsable de bien des forfaits (et comptable, aussi, de maints traits de génie, ce qui donne une fameuse idée de l'humour de dame Nature). De là à imaginer qu'il existe un *bacillus criminis* à l'origine de toutes les méchancetés et malhonnêtetés de la race humaine, il n'y avait qu'un pas. L'écrivain l'a franchi allègrement, non sans préparer la « crédibilité » de son récit par un stage sérieux de bactériologue.

Or, le sérum de Radec a bien raison du *bacillus criminis*, mais il advient que le remède est pire que le mal : « La bienfaisance paralysait le commerce, le sport, les études, l'amour ». Et Radec apparaît lui-même comme un danger public.

Triste, mais vrai ! Qui veut faire l'ange fait la bête. Voilà sans doute la plus sage des découvertes et c'en est une de chez nous, comme est si complètement de chez nous Roland Dorgelès, dans cette étourdissante fantaisie qui cache une profonde et amère philosophie sous la gaîté de Figaro, sous l'ironie héritée de Voltaire et de France.

La vie secrète de J.-B. Corot, par Edouard Gaillot (Editions Occitania). — L'on doit une entière franchise à un artiste de la valeur de M. Edouard Gaillot. graveur de haut mérite et écrivain d'une rare distinction.

D'après lui, toutes les œuvres de Corot, « qu'elles soient ou non signées ouvertement, sont toujours authentiquées par des *signatures secrètes* ». M. Gaillot, naturellement, ne se contente pas d'affirmer, il démontre. D'abord par un texte nourri d'arguments très forts. Là, l'on n'est pas loin de se sentir convaincu. Mais malgré soi, l'on attend la preuve par l'image.

Eh bien, à nos yeux, la seconde démonstration n'a pas confirmé la première. Hâtons-nous de déclarer que notre négation, toute personnelle, est sujette à caution. Nous voulons croire que nous n'avons pas su voir les signatures que M. Gaillot encadra d'un rectangle sur une reproduction de *La levée des filets*. Nous voulons croire que la planche, de très bonne qualité comme 50 autres qui illustrent le volume, a pu néanmoins trahir l'original, ne point permettre de voir ce qui est sans doute très apparent sur celui-ci. Un jour, nous irons au Louvre et tâcherons d'élucider, pour notre propre satisfaction, le passionnant problème. Pour l'instant, répétons-le, le livre nous entraîne dans le sillage de sa forte conviction. Mais nous gardons un doute. En tout cas, il ressort de *La vie secrète de Corot* que tout n'était pas dit sur l'illustre peintre et que la plume de M. Gaillot est, comme son burin, de premier ordre.

Le poisson rouge, par Tristan Derème (Grasset). — Sur les sujets les plus divers, Tristan Derème nous entretient en un langage où la prose est, çà et là, fleurie de poèmes : comme une pelouse s'agrémente de fleurs en corbeilles, en bouquets ou même simplement couplées.

Il nous parle familièrement, il a l'air de nous prendre par le bras en nous disant : « Soyons amis ». Et comme nous nous laissons faire volontiers ! Quand sa parole n'est que prose, elle est encore d'un poète, tant elle a de fantaisie, et tant elle exprime naturellement cette vision des choses (la seule raisonnable peut-être) particulière aux fils authentiques des muses. La cadence et la rime heureuses viennent d'ailleurs aux lèvres de ce vrai poète comme la rosée aux herbes du matin. Et il faut l'écouter chanter son pays, ce Béarn rare comme son nom où deux consonnes sonnent avec un charme si singulier ! Enfin, son Poisson rouge, vif, remuant, content de vivre — avec un brin de mélancolie philosophique — a des reflets dorés, couleur de blé, couleur d'abeille, couleur du soleil de là-bas. Quel d'amitié l'on aura pour lui !

R. de Laromiguière

Imp. A. Breger Frères
9, rue Thénard, Paris
Le Directeur-Gérant,
Doctr François Debat
R. C. Seine 2514 B


ART & MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
DÉCEMBRE
BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS



La radiographie ci-dessous montre une des phases de l'acheminement d'une dose d'Exentérol dans l'intestin. — Elle a été prise 9 h. 30 après l'ingestion. — Le patient avait absorbé, en même temps, 25 gr. de carbonate de bismuth, pour permettre la photographie.



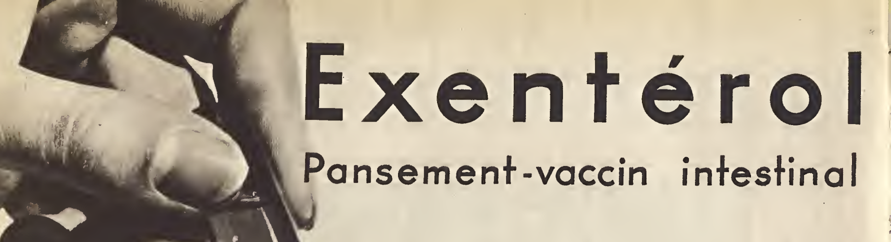
L'Exentérol

réalise un véritable

pansement-vaccin intestinal

le bol volumineux, mais friable et onctueux que forme le granulé mucilagineux en s'imbibant de vaccin et d'eau, prolonge et multiplie le contact du vaccin et de la muqueuse, car il épouse intimement les circonvolutions intestinales.

Sur la radiographie ci-contre, prise 9 h. 30 après l'absorption d'une dose d'Exentérol (additionnée de Bismuth) on voit le pansement-vaccin qui, après avoir quitté le colon ascendant, emplit le transverse et le colon descendant.



le plus riche en lysats
et en corps microbiens

L'Exentérol

est indiqué non seulement

dans les entérites

mais encore dans tous les cas

d'auto-intoxication
ou d'infection intestinale

l'Exentérol fait disparaître tout à la fois les symptômes intestinaux, les troubles gastriques et les manifestations à distance (céphalées, éruptions cutanées, etc.).

Photo Régis-Lebrun

Après la cure de vaccination buccale par

l'exentérol

il y a grand intérêt à maintenir la régularité de la fonction intestinale par l'usage quotidien du granulé mucilagineux, employé sans vaccin cette fois, à la dose de 1 ou 2 cuillerées à café par repas.

Ce granulé mucilagineux spécial se trouve en pharmacie sous le nom d'

inolaxine

Photo Régis-Lebrun

SOMMAIRE

DÉCEMBRE 1934



ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS

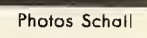


Photo Schall

A la Béchellerie, chez Anatole France. L'on verra plus loin maint autre lieu littéraire, tout en écoutant les fraternels propos d'un actif et bon gonfalonier de gens de plume.

Voici le château de Langey, où séjourna Rabelais. Dans l'autre page, l'abbaye de Seuilly où il commença (plutôt mal) ses études. Au milieu, la Loire. Pays de bien-vivre et de vins pleins d'esprit, en souvenir duquel, sans doute, Gargantua venant au monde (par l'oreille senestre de sa mère) devait faire retentir son cri fameux: "à boyre, à boyre, à boyre"!





Photos Schall



Un grand pèlerinage littéraire dans les provinces de France

au rendez-vous d'Orléans

PAR JOSÉ GERMAIN

Il ne faut pas dire la Province, mais les Provinces », affirme Charles Brun, pape du régionalisme. Il a raison. La Province, c'est toujours un peu péjoratif, avec un arrière-goût de seconde zone, tandis que les Provinces sont de sémillantes personnes, légitimement fières de leurs sites variés, de leurs cuisines renommées, de leurs costumes originaux... et même de leur littérature.

Sans doute, est-il temps de parler d'elle. Elle qu'il eût fallu inventer si les dieux ne

En bas, l'agreste manoir de la Poissonnière (environs de Vendôme) construit par le père de Ronsard et où le grand poète de la Pléiade vit le jour en 1524. Il garda toute sa vie l'amour de la campagne.

l'avaient point créée, pour la plus belle propagande de nos richesses. La publicité officielle l'oublie vraiment un peu trop, qui ne songe qu'à la cuisine et la mode. Mais il y a par bonheur une société des Écrivains de province qui, sous la présidence de Gabriel Sarrazin de Lyon et l'énergique impulsion de Vital Mareille de Bordeaux, entretient la flamme parmi la légion des isolés de la plume et soutient non sans raison que nos campagnes recèlent le vrai trésor de la pensée française, celle qui demeure à l'abri du snobisme, de la mode et de l'impureté citadine.

Maurice Genevoix qui fut l'un des trois plus grands écrivains de la guerre et que ses blessures ont exilé dans la sérénité douce du val de Loire, avait donné rendez-vous à tous les tenants de la chose spirituelle des régions, dans la Capitale morale du Roi de Bourges, ce cœur palpitant

A gauche, le village de Liré et, ci-dessous, la maison natale du sage et mélancolique Joachim du Bellay : " Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeulx... ...Plus mon petit Lyré que le mont Palatin..."

Photos Scholl



Photos Scholl

de la France. Il y avait là cinquante plumes connues et le vice-président des Gens de Lettres de France devait diriger les débats en attendant l'arrivée du Président Gaston Rageot.

Autour de Maurice Genevoix, le Comité d'organisation avait groupé d'autres Maurices : Larrouy et Constantin Weyer. Pierre Mac Orlan, ce rude nomade d'Amiens (les Picards ont souvent du sang touranien), ce bohémien du style dru, était là et même un peu là, affirmait-il entre deux gouailles de son rude cerveau. Maurice Bedel, cet exquis classique de notre heure folle préoccupé avec nonchalance, entre deux sourires, de nous rendre à la tradition de l'esprit français, le vrai, celui qui ignore la haine ou la brutalité. Ah ! l'adorable écrivain si racé !

François Duhourcau, grand mutilé, grand prix du Roman, grand Basque, souriant, fort, loyal comme son œuvre.

Charles Silvestre sera le Limousin, Jean-Richard Bloch le Poitevin, Émile Ripert le Provençal, Pierre Trahard le Bourguignon, Charles Giovoni le Corse, Philippe Kah le

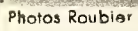
Flamand, Jean-Paul Vaillant l'Ardennais, Camille Schneider, Hubert Fillay le Blésois, Duplessis de Pouzillac le Septimanien, André Gervais le Bourbonnais, Henri Chomet le Nivernais, Lucie Delarue-Mardrus la Rouennaise, Gaston Rageot le Normand, Jean Vignaud le Méditerranéen, Hugues Lapaire le Berrichon et Emmanuel Bourcier le Parisien, titre curieux qu'il dispute, papiers en mains, au signataire de ces lignes ; fils et petit-fils de Parisiens, mais amant de tout ce qui n'est pas Paris. Quant à Charles Brun, il est de toutes les provinces, comme Marius et Ary Leblond sont de toutes les colonies. Pierre Mille, roi des irréguliers quoique champion du Nord, avait oublié de venir. Entre deux de ces boutades où il excelle, il avait perdu l'indicateur !

C'est — dit-on à la Ferté-Milon — dans l'une des maisons représentées ci-dessous, que naquit Racine d'une vieille famille du Valois. (Déjà, au 16e siècle, un Racine était "receveur, tant du domaine et duché de Valois que des greniers à sel de la Ferté-Milon et Crespy en Valois"). Le génie du poète fut comme la fleur d'une race dès longtemps plantée dans son terroir.



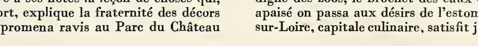



Photos Jean Roubier


Photos Roubier

Bossuet, dont on voit ci-dessus le cabinet de travail à Meaux, écrivit un jour à l'intention du dauphin : " Quand l'Histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes". Et voici de l'histoire littéraire par l'image, que n'avait point prévue l'Aigle-précepteur. Ce perron (à droite), c'est, à Château Thierry, celui de la maison de La Fontaine.





Plus que jamais, les absents eurent tort, car Maurice Genevoix avait réservé à ses hôtes la leçon de choses qui, mieux que tout rapport, explique la fraternité des décors et des œuvres. Il les promena ravis au Parc du Château de la Montespan où ils goûtèrent, dans l'ombre d'un cèdre digne des zoos, le brochet des eaux de la Loire. Du cœur apaisé on passa aux désirs de l'estomac que Chateauneuf-sur-Loire, capitale culinaire, satisfit jusqu'au bout, c'est-à-



Photo Roubier

La maison de Juliette Drouet, près de Jouy en Josas. C'est là, chez cette amie qui sut inspirer à Victor Hugo un si long attachement, que le génial rêveur des "Rayons et des Ombres" composa la "Tristesse d'Olympio".

dire au soufflé parfumé pour talents non soufflés. Puis de l'abbaye romane de Saint-Benoît, comparable à Vezelay, on s'éleva par Cléry et Chambord, joyaux de la pierre palatiale, jusqu'à Blois où la plus démocratique municipalité reçut l'Esprit de France dans son beau château de légende. Grâce à l'ivresse de ces panoramas, l'âme des congressistes se préparait au climat de ferveur où Jacques Copeau l'éleva le soir en disant Charles Péguy d'Orléans, pur esprit penché sur le seuil de la France.

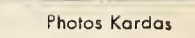
Dieu présent dans toutes les pages de cette lecture sublime fut acclamé, même par les anticléricaux, tant la douceur de l'heure exigeait de paix universelle. Après Jacques Copeau, on applaudit son frère d'efforts et rival de gloire Charles Dullin, venu lui aussi dans la ville de Péguy pour faire acquitter la Capitale

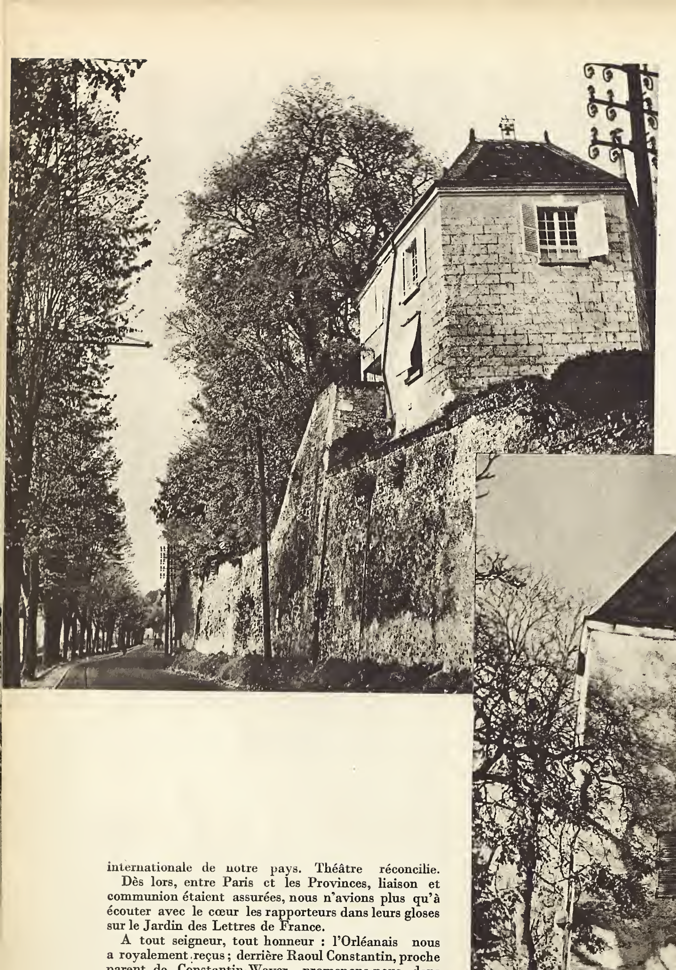


En haut, la maison de Milly (S. et L.) où Lamartine passa de jeunes années. En double page, le château de Georges Sand à Nohant. A droite un coin du séminaire d'Annecy, où Rousseau fit quelques études.

Photo R.Lécuyer




Photos Kardas



A Saint-Cyr sur Loire, la villa du Coq, où demeura Béranger. L'on peut penser que ce chansonnier écrivit là bon nombre de ses œuvrettes. Le site est assez charmant pour avoir séduit, outre le bon poète, Balzac, France, maints autres écrivains.

En double page, le château de Saché (vallée de l'Indre) où l'on conserve encore la chambre de Balzac, telle à peu près qu'elle était lorsque le père du roman édifiait sa Comédie Humaine. Ci-dessus, la Chevrière qu'évoque le «Lys dans la vallée».

Photos Schall

internationale de notre pays. Théâtre réconcilie.

Dès lors, entre Paris et les Provinces, liaison et communion étaient assurées, nous n'avions plus qu'à écouter avec le cœur les rapporteurs dans leurs gloses sur le Jardin des Lettres de France.

A tout seigneur, tout honneur : l'Orléanais nous a royalement reçus ; derrière Raoul Constantin, proche parent de Constantin-Weyer, promenons-nous dans son Bois Sacré : ce sera un beau début.

« Il semble que notre région exerce une véritable attirance sur certains hommes de lettres qui, bien qu'étrangers au pays par leur origine, viennent y séjourner temporairement ou même s'y fixer définitivement.

Brieux a habité, pendant une dizaine d'années, le château du Pont, à Saint-Hilaire-sur-Puiseaux : il y avait pris un tel goût de la campagne qu'il fut nommé chevalier du mérite agricole ; c'est là qu'il a puisé le sujet d'une de ses pièces : *Le bourgeois aux champs*.

Grands voyageurs, Francis de Croisset cherche souvent le repos à Cléry-Saint-André, tandis que Maurice Larrouy passe volontiers ses vacances à Meung-sur-Loire, dans le domaine de « La mouche », propriété de sa belle-famille.

Et c'est sous les voûtes de la basilique de Saint-Benoist-sur-Loire que le poète Max Jacob a trouvé une atmosphère favorable à ses élans mystiques.

Et c'est parmi ses élèves que notre Lycée a compté pendant trois ans Pierre Mac Orlan, le génial créateur du « fantastique social », dont la fantaisie hallucinante représente l'un des éléments les plus originaux de la littérature d'après-guerre.

Maurice-Constantin Weyer a, depuis deux ans, adopté Orléans comme port d'attache. Il apprécie hautement notre province à laquelle il donnera bientôt un témoignage de sa compréhension affectueuse, en publiant une *Sologne*».

Après cet examen rapide des « passants », Raoul Constantin 'arrive aux hommes du cru:

« Il est remarquable que, chez Péguy, la formation classique ait eu pour résultat de confirmer, par une puissante réaction, le rude tempérament de ce paysan du Val de Loire.



Le château de la Source, dans un parc où le Loiret prend naissance. C'est en ce lieu fastueux que Voltaire, invité par lord Bolingbroke, lut en 1722 sa «Henriade» (qui, malgré des mérites certains, ne fut pas, comme on sait, celle de ses œuvres qui assura le mieux son immortalité). En bas, le Château de St-Sauveur le Vicomte, où naquit Barbey d'Aurevilly: décor qui semble avoir présagé pour lui le surnom de «Connétable».

Photos Schall

Photo Roubier

A gauche, la maison bourgeoise du domaine de la Chavonnière, non loin de Véretz que baigne le Cher. Là, ce fut un redoutable pamphlétaire, Paul-Louis Courier de Méré, qui aiguisa sa plume, bien plus pour le combat politique que pour des ciselures purement littéraires. Il écrivait d'ailleurs d'un style sûr et brillant, en homme de solide culture. Et ce fut un délicat helléniste à qui devaient plaire l'harmonie et la mesure des paysages tourangeaux.

De Georges Lafenestre, Théodore de Banville a vanté « l'harmonie puissante et sobre » qui fait le charme des *Espérances* et de *Paquetta* et aussi de ses poèmes inspirés par le Val de Loire.

Et de tout son « cœur infiniment sensible, simple et même ingénu », Jules Lemaître a aimé les saules, les peupliers, le raisin de ce même paysage orléanais ; il en a chanté la mobilité, ce *quelque chose qui flotte et qui se renouvelle* ».

Écoutons d'ailleurs la voix grave de Jean Vignaud ressuscitant Jules Lemaître retiré dans son Orléanais.

« Aux Parisiens, il faisait respirer, malgré eux, l'atmosphère de cette Loire paresseuse et indolente, qui coule dans certaines de ses œuvres ; les personnages de sa comédie, *Flipotte*, portent, en effet, les noms des villages qui entourent Tavers : Courbouzon, Montrieux,



Photo Roubier



A gauche, la maison de Renan à Tréguier où le philosophe contracta "un indestructible pli", lit-on dans ses Souvenirs. il passait de longues heures à contempler la cathédrale, «fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible. Les environs présentaient le même caractère religieux et idéal. On y nageait en plein rêve...»

En double page, la maison de campagne de Stendhal à Claix, non loin de Grenoble : demeure de grand bourgeois, assez orgueilleuse dans sa simplicité et comme sûre de sa durée. « J'aurai du succès vers 1880» écrivit quelque part Stendhal, bien avant d'être célèbre... Enfin, à droite, la maison de Jules Lemaître à Tavers, en Orléanais.

Photo Scholl

Anglochère ; dans *les Rois*, les nobles décavés s'appellent : comtes de Messas et de Baub, duc de Beaugency.

Ainsi, celui qu'en Orléanais on appelait un Parisien restait à Paris un Orléanais. Il reconnaissait, d'ailleurs, tout ce qu'il devait à son pays : sa délicatesse de sentiments, son amour des nuances, sa finesse psychologique ; il sentait que ses meilleurs dons provenaient de ce sol qu'il a célébré en des pages inoubliables : « Quand j'embrasse, de quelque courbe de la rive, la Loire étalée, bleue comme un lac, avec ses prairies, ses peupliers, ses îlots blonds, ses touffes d'osier bleuâtre, son ciel léger, la douceur épandue dans l'air, et non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelques châteaux ciselés comme un bijou qui me rappellent la vieille France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde, alors je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines, si délicates et si fortes. »

Puis le président de l'École de la Loire, Hubert Fillay, vigoureux comme sa voix et sa plume, nous entraîne vers son Blésois et son Vendômois pour y formuler les vœux de la terre qui ne veut pas mourir. C'est le Talent qui sauvera le Terroir.

« Que les artistes soient les hérauts, les « publicateurs » des mérites de leur petite patrie ; qu'ils fassent connaître à travers le monde les beautés et les trésors de leur Terroir et l'étranger ému, charmé, tenté, sera amené à se déplacer, à visiter cette province qu'il ignore, à devenir un client de la Terre que les Artistes l'ont amené à rechercher et à chérir. »

Anatole France, né au cœur tumultueux du monde des idées, les contraignit toutes, l'aristocrate, à ne plus se livrer que des combats de bonne compagnie. Ennemi surtout des excès, il devait finir ses jours à la Béchellerie, au cœur de la plus tempérée des contrées.

Photos Schall

Après ce puissant appel d'un solide terrien, goûtons maintenant la prose ailée du plus charmant des charmeurs : Maurice Bedel, champion d'une Touraine qu'il incarne mieux que quiconque par l'harmonie parfaite de sa prose ensoleillée et de sa pensée où l'ironie sert la raison. Ah ! le guide délicieux...

« La seule évocation des rives de la Loire éveille en l'esprit de quiconque l'image de terrasses fleuries, d'espaliers chargés de pêches et d'abricots entremêlés de roses, d'alignements

Un cyprès, haute flamme noire qui s'élance dans le ciel bleu foncé, cierge géant au-dessus des tombes blanches; un village tout vibrant de lumière... c'est la Provence, et c'est Maillane posée dans la plaine où la République d'Arles, disait Maurras, « continue de mener le triomphe du tambourin », Maillane où naquit Mistral.



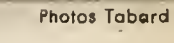
de tilleuls couronnés de vignes et parfois flanqués d'un pavillon construit dans de galants desseins.

Voilà des contingences qui sont faites pour éloigner l'écrivain de sa table de travail ou, tout au moins, pour l'incliner à la paresse qui n'est pas un de nos moindres défauts.

Et pourtant, nous sommes ici en terre de lettres; ne peut se délecter à flâner par les rues de Tours celui qui ignore Saint-Grégoire et Alcuin, pas davantage ne peut saisir le charme de certains chemins du Chinonnais, de certains vallons des environs de Ligré, de certains logis du pays de Véron, celui qui n'a point fréquenté Rabelais. Comment même se sentir l'esprit à l'aise entre les coteaux où l'Indre se promène si l'on ignore *Le Lys dans la vallée?* Enfin, pour ne pas nous attarder, disons qu'à la vérité une terre qui a donné naissance ou qui a servi de base de talent à des hommes comme Richelieu, Descartes, Alfred de Vigny, Balzac, Boylesve et vingt autres hommes de pensée de la meilleure qualité française, une terre comme celle-là est une terre de lettres.

Aussi bien, avant d'en venir aux poètes, aux romanciers régionaux dont les œuvres sont connues de vous tous, je voudrais donner un regard d'amitié à ces obscurs écrivains de village, à ceux qu'un jour

Dans ce café du Soleil, l'empereur des félibres aimait à retrouver ses fidèles, ses amis, pour des festins de poésie. Ils avaient pour insigne la cigale modeste et dont le chant cependant remplit si bien l'étendue, des Alpes au fleuve Rhône, qu'il est la voix même de la fière Provence. « Elle avait cent villes fortes, Elle avait vingt ports de mer... ».



Photos Tabard



Photo Zube

L'ancienne maison de Pierre Loti à Saint-Pierre d'Oléron. Il y passa son enfance, il dort son dernier sommeil dans le jardin attenant. C'est là, dans cette île elle-même battue des flots comme un navire, qu'après tant de pensifs voyages, le marin-poète voulut que fût jetée son ancre éternelle.

j'ai appelés « les poètes du dimanche », que tourmente la passion d'écrire et qui s'y abandonnent avec une ardeur qui tient parfois de la frénésie. On peut dire d'eux qu'ils sont possédés par un de ces mystérieux génies de la terre, des eaux et des bois, que les Anciens adoraient et qui inspiraient à la fois les pythonisses et les poètes.

Je leur rends hommage avec d'autant plus d'amitié qu'ils sont au village les mainteneurs du folklore. Ils sont ceux qui content les bonnes histoires, qui citent les dictons, qui perpétuent de savoureux tours de langue. Ce sont eux qui sauvent de l'oubli les légendes locales par quoi nos historiens sont fournis de matériaux excellents.

La Touraine a inspiré aux poètes des œuvres de haute qualité. André Foulon de Vaulx, chassé par la guerre de sa ville natale, Noyon, a trouvé à Tours le meilleur terrain pour l'épanouissement de son tendre lyrisme. Autant qu'un Tourangeau de naissance, il sent et fait sentir la douceur et l'harmonieux dessin de sa province d'adoption :

La paix d'un soir d'été dans un parc en Touraine;
L'Indre à nos pieds; la lune éclairant le coteau;
Et, devant la nature endormie et sereine,
Une angoisse sur moi pesant comme un manteau...

Non loin de Loches, au village de Perrusson, vit un poète de la meilleure souche, charpentier à ses heures, vigneron à ses jours, rosiériste pour les dames, connaisseur en melons, fidèle en amitié — mais difficile dans le choix des amis — c'est Maurice Mardelle, auteur de ce poème admirable : *Le Compagnon de la Cathédrale*.

Jehanne d'Orliac a publié beaucoup, et toujours heureusement.

Armand Mercier, qui est médecin, qui voyage, qui connaît — oiseau rare — l'Albanie et divers lieux d'un accès peu commode, a publié l'*Aventure amoureuse de Pierre Vignal*, *Sous la Croix du Sud*, *Catalyse*, *Une Femme fatale*, ce qui prouve que le second métier, même quand c'est la médecine, n'est pas aussi absorbant que certains fruits secs de la littérature veulent bien l'affirmer en manière d'excuse à leur stérilité.

Aussi bien me souviendrai-je à temps que Francis de Miomandre est né à Tours, que Jules Romains passe une bonne partie de l'année à Saint-Avertin et que René Benjamin donne, aux rives de la Loire, une part d'une tendresse dont il est, dit-on, assez chiche par ailleurs.

Voilà des auteurs du plus grand talent... »

De la Touraine au Poitou, il n'y a qu'un pas. Franchissons-le bien vite sous la direction de Jean-Richard Bloch, souple, varié, puissant, capable de goûter la terre comme il aima la mer, esprit indépendant qui exige des actions coordonnées.

« Le Poitou littéraire est formé de compartiments qui, jusqu'à ces derniers temps, s'ignoraient, par force.

En vain l'on chercherait ici l'équivalent de cette Bourgogne groupée autour de sa fameuse Académie de Dijon, ou de cette Lorraine à laquelle Nancy donne un centre vivace.

Aussi vais-je d'abord signaler l'effort le plus récent tenté en Poitou pour remonter ce néfaste courant. Il n'est pas vieux. Il date de l'hiver 1929/1930. Il a eu pour initiateurs Maurice Constantin-Weyer et le signataire de ces lignes. Il n'a pas affiché de dessein ambitieux. Il a borné son projet à faire l'essai d'une réunion trimestrielle. Tous les trois mois, un déjeuner amical convoque, chez un bon et loyal restaurateur poitevin ou, selon la saison, en quelque joli coin des Deux-Sèvres, une vingtaine d'écrivains poitevins et d'amateurs des lettres.

Le succès qui a couronné cette tentative prouve son utilité.

D'emblée, autour de la table amicale, se trouvèrent rassemblés quatre Prix Goncourt : Gaston Chérau, Ernest Pérochon, Constantin-Weyer et Maurice Bedel. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse professer sur les distinctions académiques, on conviendra que c'était là un beau début. »

Près de lui, Charles Silvestre, dont le dernier roman est un pur chef-d'œuvre, chante un Limousin auquel il est demeuré, toute sa vie, attaché.

« .... Mme Marcelle Tinayre poursuit toujours la voie heureuse qui se souvient de nos sentiers limousins ; Jérôme et Jean Tharaud, s'ils ont voyagé beaucoup, n'ont pas oublié la chère province : leurs écrits sont parfois traversés du souffle de nos rivières et de nos collines. A la tête d'une phalange, voici Louis Chadourne, Albéric Cahuet, Marcel Jouhandeau... Quelle diversité !... Voilà Jean Giraudoux et André Thérive, si mêlés aux lettres du siècle nouveau, Marc Chadourne... »

Pas plus que Charles Silvestre, Henri Pourrat n'abandonna sa terre natale : cette Auvergne des « Monts et Merveilles » où l'auteur de Gaspard des Montagnes situa tous ses romans. Il ne la déserta pas, même pour Orléans et ce fut Paul Léger-Beloir qui nous dit pour lui l'attirance politique de la vieille Patrie des Arvernes : cet îlot de résistance de la Gaule grand'paternelle.

Il nous dit l'âme émouvante des hommes qui édifient sur ce sol rude et sauvage les cathédrales romanes innombrables et cite au passage deux beaux poètes qui le caractérisent : Desdevizes, du Desdevizes du *Désert*, puis Amélie Murat.

Auvergne ! Ardennes ! Même constitution, mêmes caractères, épopées fraternelles : tout nous rapproche ici en dépit de la distance. C'est le vaillant J.-P. Vaillant, digne président des Écrivains ardennais chargés de chanter tout un passé de vaillance, qui est venu dire l'Ardenne.

« Politiquement l'Ardenne ne figure même pas en nom, là où elle existe ! Mais si elle n'a jamais eu d'unité politique, elle peut prétendre à une unité intellectuelle, en dépit des frontières et vous me permettrez de dire que la formation de cette unité est une des tâches essentielles de la *Société des Écrivains Ardennais*.

L'Ardenne, dont la forêt s'étend des confins blancs de la Champagne aux crêtes noirs de l'Eifel, a le même âge que la Terre ; vieux massif usé, elle conserve sa physionomie primitive, l'air vierge des premiers temps.

L'Ardenne, qui a fait trembler César, l'Ardenne, que Barrès cite, avec un accent particulier, parmi les lieux où souffle l'esprit : « la noire forêt des Ardennes, tout inquiétude et mystère, d'où le génie tira, du milieu des bêtes et des fées, ses fictions les plus aériennes », l'Ardenne, berceau de la dynastie carolingienne, est le berceau de notre histoire. Ainsi, berceau de nos chansons de geste, n'est-elle pas aussi celui de notre littérature?

C'est là que devait naître, et c'est là qu'est né le grand tourbillon de l'épopée française. Joseph Bédier l'a démontré, sans l'avoir voulu ni cherché, au cours de ses travaux sur l'origine des légendes épiques. »

L'Ardenne fut souvent le rempart des Flandres, c'est ce qui permit à Philippe Kah, ce Méridional du Nord, de glorifier aux lieu et place de Pierre Mille, le Nord laborieux et mélancolique.

« Le Nord, quoiqu'on en ait dit, n'est pas un pays gris et morne. Ses horizons pour être plats ne sont pas monotones. Ils s'agrandissent de toute la part d'infini qu'ils nous laissent entrevoir. Une âpre poésie se dégage des diverses formes de son activité et quelle douceur difficilement égalable dans son ciel nuancé où tournent les moulins !

Cette prétendue tristesse de notre Nord, c'est une légende qu'il faut détruire.

Voilà pourquoi j'aurais garde d'oublier aujourd'hui

les grands écrivains de langue française que sont le profond poète et philosophe Maeterlinck, le doux Rodenbach, chantre de Bruges-la-Morte, Charles Van Lerbergh, de Gand et le tumultueux et puissant poète, Varhaeren, qui a parlé avec quelle force douce des moulins flamands :

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie.
Il tourne et tourne et sa voile couleur de lie
Est triste et faible et lourde infiniment. »

La voix chantante du bel avocat a brusquement éveillé le Midi de lumière et d'harmonies : ainsi le congrès se trouve brusquement entraîné jusqu'en Corse, où Kah connut le poète Giovoni. Charles Giovoni va nous parler de son île, cette idylle de la plus grande nature ; où Paul Valéry, Abel Bonnard, Claude Farrère, Jérôme Carcopino puisèrent le suc de leur talent.

Il évoquera en passant les noms de ses brillants compatriotes, exilés volontaires, Augustin Martini, Jean Bastia, Pierre Dominique, Pierre Bonardi, Horace de Carbuccia et surtout la pléiade de beaux poètes que ce grand décor devait faire surgir. Ceux-là sont demeurés fidèles à leur île, n'est-ce pas, Jean Makis !

Puis, comme il fallait finir en beauté, de l'Ile de Beauté nous courûmes à la Côte Basque, cet autre fleuron de notre Midi couronné. Le noble écrivain Duhourcau allait nous y accueillir en ces termes émus :

«... Mais le prenant Pays Basque eut tout de même un Mistral. Ce fut un étranger séduit par lui, ce fut le saintongeais Pierre Loti. Avec son *Ramuntcho*, il nous a donné non seulement la Mireille basque, mais aussi la Mireille de langue française qui nous manquait. Le Pays Basque est exprimé dans ce livre pour l'éternité, avec une magie qui, je crois bien, ne pourra jamais être égalée.

« Ramuntcho », c'est Pierre Loti lui-même tel qu'il s'imagine, s'il fût né de sang basque. On sait à quelle profondeur, voire à quelle outrance, Loti a poussé ce rêve. De ce sentiment et de cette idée enracinés en lui, Loti a nourri et transformé l'aventure arrivée à son ami, le fameux pelotari Othare.

Pierre Loti devait trouver dans le Pays Basque la force enchanteresse qui deviendrait sa consolatrice et l'ordonnatrice de son génie tiraillé. En même temps, il en devait devenir le chantre inégalable, grâce à cette concordance profonde qu'il y avait entre cette terre passionnée, grave et calme, et ses aspirations de sereine félicité. Voilà peut-être le cas de reprendre la parole si vraie du Vinci : *Toute œuvre d'un grand artiste est une confidence sur sa manière habituelle de rêver le bonheur.* »

Ainsi se termina le beau voyage, car nous ne saurions, hélas ! reproduire ici les pathétiques appels par quoi tant d'autres hardis pionniers attirèrent l'attention du Congrès sur la nécessité d'un régionalisme littéraire, conservateur des traditions de la langue et de l'esprit.

Nous n'avons point leurs textes inspirés, mais nous gardons l'impérissable souvenir de la synthèse émouvante qu'en fit le chef d'orchestre, notre chef des guides : Maurice Genevoix. « La France, ici, s'est réunie... »

Cela symbolisait la pensée unique des présents qui décidèrent de se rallier aux conclusions du rapport d'Armand Got sur « la Maison de Notre Province ».

« Cet organisme, *la maison de notre province*, serait situé dans la capitale provinciale et prendrait le nom de la province : Maison de Bretagne, Maison d'Alsace, de Provence, etc... Cette maison, du style du pays, comprendrait des salles avec rayons où l'on recueillerait toute la production actuelle de la province : il y aurait des rayons pour les romanciers, les poètes, les historiens, les dramaturges, les essayistes, etc... chacun ayant une fiche bio et bibliographique. C'est là qu'on prendrait contact avec la littérature actuelle de chez nous.

On adjoindrait encore des salles pour les artistes du pays : peintres, musiciens, architectes (tableaux, gravures, photos, partitions, disques, films, gastronomie, etc...), car les artistes qui collaborent à la gloire de la province ne sont pas mieux partagés que les écrivains. »

Plus heureux que les politiciens, les écrivains avaient trouvé sans difficulté un ordre du jour d'unanimité. Vers Gaston Rageot, vers Charles Brun, vers Marcelle Tinayre, vers votre serviteur, le Congrès se tournait pour solliciter la multiplication des Pavillons de Massa. Paris ne peut plus être seul à posséder une maison des provinces, un centre régionaliste, une société de gens de lettres chargée de la défense de nos droits spirituels.

Chaque province veut sa maison originale. Elle peut la créer rapidement grâce à ses Musées, ses Académies et ses grandes librairies, derniers refuges de la conversation savante, de la spéculation désintéressée, de l'amour du beau, du vrai et du bien, de l'amour pour l'amour.

Les éléments existent : une cellule de cristallisation suffirait. Ici, les Jeux Floraux de Toulouse poursuivent leur action séculaire, là les Rosati prouvent que la poésie n'est pas morte dans notre Nord de labeur, enfin dans l'héroïque Savoie une Académie de Jeux florimontains qui voulut bien m'accueillir avec d'autres combattants, illustre le geste des artisans de l'Alpe magnifique. Partout, oui partout, des passionnés de la chose morte, de la beauté révolue, de la volonté ancestrale ; des curieux exaspérés, mais jamais exaspérants d'un Passé plus vivant que jamais ; la consolation scientifique d'un présent décevant par la découverte des mille preuves d'une vérité éternelle : *Rien de nouveau sous le soleil.* Partout, oui partout, des esprits cultivés, des lecteurs qui lisent, des critiques qui ont lu, des auditeurs qui se souviennent, des savants qui se contentent d'une gloire obscure.

Ne riez pas. Cette foi naïve en la recherche du détail révélateur, c'est l'oasis dernière des purs esprits qui firent notre civilisation. Leur joie intérieure, leur plaisir qui nous semble puéril, tout cela n'est-il pas une preuve que le vrai capital-bonheur est en nous?

Vous les plaignez? Ils ne se plaignent point ; et la déception ne viendra jamais ternir leur existence. En eux, ils ont créé une mine de joie intégrale.

Un jour, l'exquis poète-philosophe Abel Bonnard, pour me consoler d'une semaine décevante, épiloguait en ces termes : « Vous n'êtes pas à plaindre. Quand la journée pénible parmi les hommes-fauves est terminée, vous pouvez rentrer en vous-même et vous réconforter au contact du trésor intérieur que je sais.

« Plaignez les misérables qui n'y trouvent que fiel et haine. Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. *Tout est en nous.* »

Abel Bonnard avait raison. Mais ce trésor intérieur lui-même a des défaillances. Il a besoin de se renouveler et c'est pourquoi, dans la minute où je sens vaciller la flamme, bien vite je m'éloigne vers mes chères provinces fécondantes. Par elles, l'espérance renaît et j'ose alors proclamer parmi des gouailles insolentes qu'il y a encore sur la très vieille terre de France des êtres désintéressés, des gestes bénévoles, des amitiés ferventes, des carrés d'amour pur et des fois immortelles.

Un pèlerinage littéraire à travers notre pays, c'est une certitude de bonheur pour demain.

Tom. Germain

POÈMES

PAR AMÉLIE MURAT

REVIVRE

Tu n'as pas choisi de revivre,
Mais la vie, encor, te réclame.
Durcis ta chair, trouve ton âme,
Clos le rêve... et rouvre le livre.

Mourir paraissait cependant
Si simple! On était sur le quai...
Pourquoi n'a-t-on pas embarqué?
Fut-ce un veto du Commandant?

Le voilier noir a pris le large
Sans nous bercer dans sa carène...
Pâle émigrant, il faut qu'on traîne
Plus loin, sa misère et sa charge.

On vivra... puisqu'on n'a pas su
Mourir, ou qu'il n'était point temps.
Mais c'est sur des bras hésitants
Que le don sévère est reçu :

Le don de cette vie ingrate
Où l'on ne doit plus rien attendre;
Où, s'interdisant d'être tendre,
Le cœur, au désert, s'acclimate...

Bonheur, amour, espoir, désir :
Ces beaux jouets de l'âge ardent
— Plus beaux à qui va les perdant —
Il a fallu s'en dessaisir.

Ce n'est en un jour qu'on façonne
Durement son âme nouvelle,
Et qu'à soi-même on se révèle
Une digne Grande Personne.

On vivra... sans attendre rien,
Du matin neuf au soir enfui.
— Père, donnez-nous aujourd'hui
Notre courage quotidien!

AU CŒUR DU MONDE

J'allais couper pour m'en faire un bâton
De bonne trempe,
Ce frêne lisse, aussi droit qu'une hampe
Ou qu'un bourdon.

Je le crus mort... et je vois, sous l'écorce,
Qu'un bourgeon point :
Rameau vivant, je ne meurtrirai point
Ta fraîche force.

Si, de ce geste où le monde est lésé
D'une ombre tendre,
J'étais coupable... ah! je craindrais d'entendre
Le cri blessé

D'une invisible et réelle dryade,
Qu'en son retrait
— Le tronc foré de ce frêne — atteindrait
L'estafilade.

Dryade-sœur, de toi, je n'encourrai
Plainte ou reproche :
Le monde obscur où tu règnes, m'est proche,
Il m'est sacré.

Lorsque je mène, au vert, paître mes rêves,
Ivre troupeau,
Je crois sentir battre au clair de ma peau
L'afflux des sèves;

Et je m'abstiens de rompre, en les froissant,
L'herbe, la tige,
Où perlerait — j'ai peur de ce prodige —
Un rien de sang.

Le monde est un pour ma fière ignorance.
De sûrs esprits
M'ont cependant, d'un règne à l'autre, appris
La différence.

Mais je récuse un savoir importun;
Et mon domaine
S'approfondit, hors la frontière humaine...
Le monde est un!

L'âne et la chèvre en rupture de corde
Sont mes amis;
Il n'est frottis de front, sabot soumis
Qu'on ne m'accorde.

Amitié fruste où je donne et reçois,
Perds et retrouve...
J'adopterais gaillardement la louve
De Saint-François.

J'aime à flatter la rose qui se joue
Dans le buisson,
Comme, d'un gras et vermeil enfançon,
La bonne joue.

La pierre chaude où le lézard est coi,
La pierre même
Vit en secret. Toute chose que j'aime
Vit avec moi.

Comme la belle au jeu, sur qui la ronde
Va se fermant,
Je me sens vivre... ah! vivre pleinement
Au cœur du monde!

L'HOMME

ET LA NATURE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

C'est un sujet de méditation non seulement pour les époques de vacances, mais pour tous les moments où l'on peut se recueillir, regarder par la fenêtre les platanes desséchés de l'automne ou les nuages qui amoncellent d'énormes forteresses lumineuses au-dessus de la pauvre et sombre cité des humains. Il est entendu de nos jours que la nature est aimable et admirable ; mais c'est là un sentiment neuf dans l'histoire, comme la plupart des sentiments esthétiques et désintéressés. L'homme apporte devant le monde physique des dispositions utilitaires et non pas contemplatives. Il serait intellectualiste et classique s'il obéissait à ses seuls penchants. Le paysan qui suppute la grêle présagée par un beau crépuscule, l'ingénieur qui, devant une cascade, calcule les turbines qu'elle pourrait mouvoir, l'enfant qui apporte sa pelle et son seau sur la plage où Thétys pousse une clameur éternelle, voilà des figures de ce que nous sommes, rois conscients de la création et exploiteurs de forces. Un officier de mes amis chevauchait, un matin de manœuvres, devant un paysage exquis du Dauphiné. Il arrêta sa monture dans la rosée et poussa une exclamation devant son colonel. Celui-ci approuva : « Oui, ma foi, beau fourrage, lieutenant ! » Depuis des siècles et des siècles, nous avons pensé ainsi, et c'est pour avoir agi selon cette pensée que nous avons enfin le loisir de penser autrement.

Ne croyez pas que l'amour de la nature soit encore si répandu qu'on le dit en littérature. J'ai vu une jeune Anglaise qui montait au Gornergrat par le train à crémaillère et ne levait pas le nez de son travail au crochet. J'ai entendu une servante qui racontait les vacances où l'avaient traînée ses maîtres : « On a été en Suisse ; c'est montagneux, *mais* c'est gentil... » Vous vous rappelez aussitôt la notation scénique de Molière : « le décor représente un lieu champêtre, mais agréable. » Au dix-huitième siècle encore, Nicolas de Saussure faisait bâtir une maison devant le Léman, dont aucune fenêtre ne donnait sur le lac ; un de mes cousins conserve dans sa remise une voiture dont ses grands-parents usaient encore : une de ces berlines à portière unique où l'on s'asseyait le dos tourné à un des côtés de la route. Peu importait que ce fût le talus et que de l'autre s'étendît la plus harmonieuse des plaines. On roulait, on se déplaçait. Ne riez plus de ces automobilistes qui ne regardent que leur volant, leur compteur de vitesse et les cent mètres de goudron qui précèdent le bouchon du radiateur.

Lorsque fut lancé (comme une mode, ni plus ni moins), le goût des beautés naturelles, notez qu'on choisit d'abord celles qui pouvaient plaire au cœur et chatouiller l'imagination. On resta anthropocentrique. J.-J. Rousseau lui-même, qui n'eût peut-être pas posé au fils de la nature s'il ne se fût agi d'étonner et de morigéner les Parisiens, n'a pas regardé les paysages avec le même œil que nous. Il arrêtait son regard aux collines, aux montagnes moyennes. Il les admettait incultes, et les bois en taillis, c'était toute la différence avec son ennemi Voltaire qui, de son beau parc de Ferney, ne regardait jamais la chaîne des Alpes. Les peuples Germains dont nous vantons si souvent le « sens cosmique » portent leur dilection sur les décors sentimentaux, où une romance chantée en chœur ne détonne pas et où l'on peut se faire photographier avec sa promise. On dit qu'ils aiment les animaux plus que nous et qu'ils respectent ainsi les incarnations de l'instinct, les petites âmes obscures? Cependant les Anglais s'étonnent que nous ayons tant d'oiseaux (en cage, il le faut bien) et les Allemands admirent que nous élevions tant de chats (ils réservent leur amour aux chiens)

La vérité est que la nature, longtemps traitée en ennemie, est au fond tenue pour servante par ceux qui déclarent se soumettre et se livrer à elle avec le plus d'innocence. Nous avons besoin d'elle ; aussi la couvrons-nous de louanges. Nous lui redemandons par calcul ce que nos ancêtres refusaient d'elle : le froid, le chaud, l'excès de lumière ou la rudesse de l'air. Eux, ils devaient se défendre de tous ces bienfaits dangereux. Nous les recherchons, nous, parce que la civilisation nous en a trop privés ; mais ce n'est pas rendre les armes, c'est doser savamment notre filiale gratitude. Le citadin se rend à la mer ou à la montagne pour conserver la force d'être citadin. Il prend des bains de soleil pour supporter ensuite sa vie confinée sous les lampes. A preuve que ce sont les gens du Nord qui ont inventé le naturisme et le nudisme ; les Méridionaux se protègent de Phébus et d'Agni exactement comme les Lapons de la neige et les Écossais de la pluie. Il y a plus de fleurs sur les balcons de Berlin que sur les fenêtres des indigènes de Grasse. Il y a plus de touristes que d'Arabes sur une route algérienne en été.

Mais peu à peu, à force de dompter les énergies nocives de la nature, l'homme se sent le besoin de la diviniser de nouveau. Vieux démons farouches, voici qu'elles reçoivent un culte. La contemplation et la rêverie s'emparent de cet animal raisonnable quand il a fini de trembler, quand il a appris à se loger, à se chauffer, à se vêtir. Il se penche au bord du gouffre où bouillonnent les mondes ; il goûte le plaisir secret de jouer avec le vertige, l'orgueil presque avoué de les avoir compris, conquis. Son intelligence a libéré sa sensibilité. La nature est là qui t'invite et qui t'aime, a dit un poète ; oui, mais deux siècles et demi après le vieil Hésiode qui enseignait à gratter le sol, à mesurer les saisons et à conter des légendes monstrueuses au coin du four d'une forge, dans un village de Béotie. Je ne sais si la Nature à son tour se sent de la gratitude envers ce fils prodigue qui lui revient. Je l'imagine plutôt enchaînée et vaincue, frémissant comme un fauve sous nos caresses injurieuses, et méditant d'obscures vengeances contre le plus faible de ses maîtres, le plus insolent de ses esclaves.



préface pour ODIC KINTZEL

PAR FERNAND DIVOIRE

En danse, le mouvement ne suffit pas, il faut l'esthétique, c'est-à-dire le point de départ et la direction vers l'arrivée. Je ne connais guère de danseuses qui aient apporté à cette recherche esthétique autant de volonté et de bonne foi, d'intelligence et d'insatisfaction qu'en a dépensé Odic Kintzel.

Nous n'avons pas toujours été en complet accord. C'était quand son intelligence, sa passion des recherches rares, l'emportaient. Puis elle est revenue à la vérité des gestes naturels, de l'expression des sentiments humains. Et elle a cherché encore.

Elle a voulu l'harmonie. Elle a répété à ses contemporains : *Cultive ta statue.* Elle a analysé les mouvements et les marches, et elle a encore cherché.

Je l'ai vue, il n'y a pas longtemps, dans l'atelier clair du boulevard Pereire où elle enseigne la danse, sans rien oublier : exercices à la barre et mouvements harmonieux. Car tous les éléments de la danse, elle a voulu les mettre dans son jeu, et les réunir en bouquet, les faire concourir à l'expression.

Quand on est parvenu à cela, on peut traduire en gestes le souffle du vent dans les arbres, et la musique des arbres sous le vent. Odic Kintzel comprend que la danse est dans toute la nature ; voilà pourquoi elle veut que toute la nature entre dans sa danse, et pourquoi elle danse l'arbre et le ruisseau. Elle persiste donc à vouloir se dépasser ; ainsi, ayant établi sa danse, elle veut la voir dépassée par la mimique des sentiments.

Et le sentiment et la danse elle-même, elle en fera « la réalisation du mouvement musical ». La réalisation par la belle architecture du corps humain. Architecture par le corps lui-même et architecture par l'équilibre des gestes.

Mais une danseuse qui a su, par l'intelligence et la volonté, atteindre à cette conception de la danse, a le droit, ensuite, de s'accorder quelque repos et de se permettre quelque enjouement. Qu'on ne s'étonne donc pas si Odic Kintzel, infidèle un instant à Bach et à Chopin, danse « sur une musique de peanut ». Ni si elle s'abandonne au rythme du jazz et aux « exotiques ». Ni si elle se laisse aller, dans un bolero, au rythme rotatif des bras. Ni si elle valse ; et sa valse mêle aux thèmes de valse la joie de la danse libre.

Kintzel est arrivée à ce carrefour d'où l'on peut rayonner dans toutes les directions sans plus jamais risquer de se perdre. Elle est ainsi une vivante démonstration de ce que peut la danse, et des difficultés qu'il faut vaincre, et de la complexité, effrayante aux yeux d'une débutante, que représente un geste simple, un geste aussi simple que d'élever les bras en anse. Et qui doit être parfait.

Culture musculaire, musique, architecture, mouvement, esthétique, études comparées, il faut donc tout cela pour danser? Eh ! Oui. Et quelque chose encore de plus : cet amour de la danse, cette joie de danser, cette puissance de communiquer la Joie aux hommes...

Odic Kintzel, écrivain de danse, aime traduire elle-même son effort. Lisez-la.

Divoire

ceux qui n'ont pas dansé

PAR R. ODIC KINTZEL

Certains vont à travers la vie avec des gestes rétrécis, approximatifs... Ils jouent dans l'immense symphonic du mouvement, médiocrement, une insignifiante part d'accompagnement.

D'autres, d'une technique sûre, tirent de leurs instruments bien accordés, de leurs corps asservis, prêts à répondre aux moindres injonctions, les accents les plus purs, les plus intenses, les plus subtils.

Les uns sont voués à la prose..., ils ne soupçonnent même pas que la poésie et le lyrisme pourraient habiter en eux...

Leurs mains ne savent qu'étreindre des poignées de portes, des manches d'outils ou d'autres mains..., ils n'ont jamais pensé qu'elles pourraient chanter des mélodies, laisser glisser un sable invisible, être les feuilles sur lesquelles il pleut, le bourgeon qui éclate, la fumée qui monte en s'effilant... et surtout clamer la joie.

Ils sont, avec leurs lombes raides, leurs genoux crissants, leurs chevilles à demi-ankylosées, les tordus, les ventrus, les rabougris, les mal venus du jardin humain...

Les autres dont le tronc est plus droit, plus ferme ou plus flexible, dont la sève est plus fluide, la cime plus altière, en sont les beaux arbres.

Les uns attendent passivement la mort, les autres la défient.

Et cela fait dans l'humanité deux parts, deux camps séparés par le fleuve Danse dont les riverains ne parlent pas la même langue.

Ils ne sauront jamais, ceux qui n'ont pas dansé :





Photos Zuber

Le bonheur d'habiter un corps robuste et souple, obéissant, vibrant, que l'on sent prêt comme un cavalier sa monture de race,

De chanter la vie comme un hymne,

De sortir du quotidien, de l'étroit, de l'éternel pareil,

De se multiplier, de choisir sa forme entre toutes les formes,

D'être la roue, l'hélice, la flamme, le ruisseau, l'arbre dans le vent, le poisson d'or, le cheval qui se cabre, l'amazone mourante ou l'enfant en prière,

De sentir passer en soi la musique infinie avec le déroulement de son architecture mouvante, le glissement de ses arpèges, ses méandres. ses reprises, ses rauques exclamations, ses rythmes durs, ses barcarolles qui sont des berceuses, car les vaisseaux sont de grands berceaux,

De savoir cela à cause de la danse... de comprendre à travers elle toutes les choses, de communier sous ses espèces avec l'univers.

Ils ne sauront pas, Danse, ceux que vous n'aurez pas baptisés,

Combien vous êtes humaine et pure et bienfaisante,

Comme la lourdeur et la fatigue glissent des membres en lesquels vous passez,

Comme l'esprit est calme après l'exaltation de l'effort,

Comme ce don sans espoir de retour enseigne la générosité,

Comme l'habitude du geste précis donne l'horreur des à peu près,

Celle du geste vrai, le goût de la sincérité, la crainte du bluff, de l'exagération,

Celle du beau geste, la soif de ce qui est beau,

Celle du geste ample et lyrique, le mépris de ce qui est mesquin, pauvre de vie,

Et comme à travers les laideurs et les méchancetés du monde le souvenir des instants de joie, d'ivresse, d'orgueil, d'illusion que vous avez fait naître, devient un bouclier, un viatique.

Ne sachant rien de tout cela, il vous méconnaîtront, ils blasphèmeront, Danse, votre saint nom.





Photos Zuber

Mais quoiqu'ils puissent dire, quelque chose au fond d'eux vous attend, vous appelle, car l'inachevé tend vers l'achèvement.

Et parmi la méfiance des vilains,

Ceux en qui vous avez mis la force, l'espérance et la joie,

Prient, Danse, pour qu'en dépit des haines et de la bêtise, votre règne arrive.

Et avec lui tous les miracles que vous pouvez accomplir.

Pour que, comme autrefois lorsqu'Athéna veillait sur la ville,

Rendant à l'effort sa noblesse, au chiffre sa plus haute dignité, vous apportiez l'harmonie aux corps et l'harmonie aux âmes.

Pour que vous sauviez les hommes de la laideur, du chagrin, de l'égoïsme, du matérialisme.

LOUISE HERVIEU

PAR LE Dr F. VALLON



Parce que je suis médecin, elle me dira ses maux exceptionnels, l'encéphalite léthargique dont les premiers symptômes remontent à son enfance, l'angiocholite qui aggrava ses douleurs, qu'on prit longtemps pour du cancer et dont Gosset l'opéra, l'angor enfin qui, dix fois le jour, lui arrache la poitrine.

Ce n'est pas tout, car je vais connaître la suprême cruauté du sort, cette cécité progressive qui, à chaque minute, lui dérobe un peu plus du monde et dont les lenteurs calculées la privent de sa dernière consolation qui fut, d'ailleurs, à peu près la seule de toute sa vie : l'art.

Et comme ma compassion la touche, elle évoquera, Antigone digne de Sophocle, le calvaire de sa vie familiale, entre ses parents dont elle tient l'atroce maladie.

Sur cette photographie, elle a 9 ans. Déjà l'encéphalite pèse sur sa tête enfantine et ses beaux yeux sans espoir semblent lire leur tragique destin.

Sur cette autre, elle n'a pas encore 20 ans. Grande, forte et fine, elle est belle. Car un instant le mal a désarmé. Ce n'est pas qu'il ait eu pitié : il ne laisse aujourd'hui s'ouvrir la fleur que pour mieux la fermer demain. Louise sort à peine des écoles de la Ville et, déjà, elle jette sur le papier ces dessins véhéments qui forcent l'admiration de Rodin — tel celui, d'une si poignante crispation, qu'elle fait au chevet de sa mère, pendant une crise.

Dès 1910, ses huiles ont cette liberté dans la solidité et cette verve dans la couleur qui sont d'un peintre— peinture furtive que, pour mieux la cacher aux siens, elle brosse sur des toiles exiguës. Leurs petites dimensions ont suffi au génie d'une jeune fille : il y a déployé toute sa force passionnée et délicate.

La voilà, enfin, à mes côtés, jeune encore et cependant sans âge, sculptée par la maladie et comme sublimisée par la douleur, belle de la beauté pathétique de son âme qui monte sans cesse à ses yeux presque éteints et pleure dans le gémissement chantant et si doux de sa parole.

Par une piété posthume, très touchante, elle a renoncé au pinceau jadis abhorré par la démence de sa mère. Elle ne fait plus que dessiner. Mais ses dessins n'ont-ils pas toutes les intonations, toutes les valeurs, tous les prestiges de la peinture et, souvent, plus de richesses qu'elle ?

Vous les connaissez, vous adorez ces trésors fabuleux, la nacre de ses grands coquillages dont, par je ne



A gauche, " La Danseuse tunisienne " (au Petit Palais) et ci-dessus, " Miroir, plumes et coquillages "

sais quel sortilège, le fusain évoque l'irisation, l'orient des cascades de perles, le ruissellement des grandes plumes sur les miroirs de Venise dont, pour briller dans l'ombre, la monture a l'éclat du jais et la solidité du bronze. Vous connaissez tous ces chants plastiques dont les sonorités graves éveillent en nous de longs échos. Vous savez comme elle sait exalter les choses en leur gardant néanmoins leur volume et leur poids, leur matière et leur esprit. Sur la cheminée de la grand'mère nous avions toujours connu cette pendule et nous détestions par habitude son hérissement prétentieux et l'Amour surtout, l'Amour en zinc qui la couronne. Or, la voici traduite dans la langue de Louise Hervieu qui rachète la laideur. Son rococo prend des grâces menues et vieillottes, très attendrissantes. Ce chef-d'œuvre de mauvais goût est tout imprégné, désormais, d'une exquise et tendre élégance. Renouvelant à notre usage le miracle de Pygmalion, voilà son Cupidon qui s'anime. C'est un petit dieu. Mieux ! C'est un petit homme. Comment avions-nous méconnu la grâce de cet édifice horloger?

A côté du chou fastueusement ciselé, cette marmite à pot-au-feu est un impérissable monument. Car Louise Hervieu sait transposer les matières avec toute leurs qualités — densité, grain, couleur. Je m'extasie sur celle de cette poterie. Elle est aussi rèche et aussi douce à l'œil, rugueuse peluche, que l'original à la main. L'artiste sourit : « Presque aveugle, dit-elle, je dessine en touchant. » Et, simplement heureuse d'avoir trouvé, elle ajoutera : « Croiriez-vous que j'ai cherché vingt ans la terre de cette marmite? »

Car *patience et humilité* est sa belle devise. Elle eût pu y ajouter *amour*. Tout est aimé, en effet, tout est caressé, le ventre souple et blond de ce petit lapin dont le poil follet est hallucinant de réalité, le petit visage des poupées dont s'anime la porcelaine, la chair succulente des femmes qui ne sont pas des poupées, les démons des *Fleurs du mal*, le couple horrifié de « La Confidence » du *Spleen*, « Le Voile » (tiré de l'album merveilleux des *Vingt nus*, édité par la Librairie de France), cette dogaresse de *Venezia* que nous avons admirée, cette année même, au Cinquantenaire du Salon des Indépendants, ses pieds nus sur le lion héraldique, sa tête dans le grand tableau naval où, à toutes voiles, les caravelles cinglent vers Saint-Marc, — trônant parmi la neige des hermines, la pourpre des velours, l'éclair des épées, le reflet des cuirasses bombées et l'or des plats et des brocarts.

Vous rappellerais-je enfin ce ma-

Hélas ! comme je regrette de n'avoir à vous montrer œuvre plus représentative du génie de Louise Hervieu, un de ses nus héroïques, telle Venezia, cette gloire ! Cette hallucinante aïeule saura du moins vous dire quelles transes agitent Louise. Dans son obscure moitié s'ouvre un œil qui regarde depuis l'au-delà.



gnifique *Hommage à Baudelaire*, le bois du lit, le bronze de l'applique murale et jusqu'à la stéarine des bougies? Vous avez été tenté de vous regarder dans la glace de Venise, de scruter son eau profonde qui contient le passé, tant de rêves évanouis, tant de visages abolis, et peut-être l'avenir, celui de Cagliostro. Vous redirais-je enfin la chaste volupté de ce corps qui, parmi les soies frissonnantes et les tulles aériens, a la fondante douceur du monotype et les robustes volumes de la ronde-bosse, ce grand nu somptueux où Louise a mis tout le regret de la vie qu'elle n'a pas vécue.

Aucun orgueil dans tout cela, une soumission câline aux êtres et aux choses, un équilibre et une harmonie reposants jusque dans l'expression lyrique la plus transcendante. Peut-être a-t-elle emprunté leur vocabulaire aux Romantiques, mais le très doux et très pur réalisme qu'elle découvre au plus secret des choses et qui est leur essence même, tempère, en l'humanisant, le « surnaturalisme » de tous les poètes maudits.

Louise, enfin, terminera pour moi cette évocation dont sa plume rachètera l'indignité comme son crayon absout la laideur du monde. C'est un merveilleux écrivain, on le sait, et la Société des Gens de Lettres n'a fait récemment que son tardif devoir en lui décernant le Prix de la Critique indépendante. Je reviendrai sur l'œuvre littéraire : *Montsouris*, chez Émile Paul, 1927 ; *Le Bon vouloir* « moralité couronnée par l'Académie Française et entièrement illustrée par l'auteur », Librairie de France, 1927, et ces *Entretiens sur le dessin avec Geneviève*, petit livre didactique, « leçons tendres de l'expérience » qui prêchent « l'amour des choses » et où ce cœur inextinguible a déposé sur chaque mot, comme un diamant sur un écrin, une goutte de sa rosée divine.

Qu'il me suffise aujourd'hui de détacher de « D'une fois encore... », préface au titre désabusé qu'elle écrivait pour le catalogue de son avant-dernière exposition chez MM. Bernheim jeune, et qui, comme elle dit avec son doux et douloureux sourire, est son « testament », ses lignes adorables :

« Sans expérience et sans maîtrise, le travail me fut difficile et je n'ai pas connu cette facilité ruineuse en art. Cependant je pensais qu'au jour suivant je serais plus savante et plus sage et que je réparerais mes négligences ou mes libertés. Ce jour est venu... Mais je ne peux plus en disposer.

« D'une vie fluette, j'étais attirée vers la nature et la vie triomphante, dussent-elles m'éblouir et m'aveugler.

« Avide, patiente, craintive et paysanne, j'ai été, mais je fus aussi cet enfant heureux et souvent désolé dans un jardin de roses et d'épines et dans la chambre aux joujoux.

« J'ai cru sans y croire à la vérité ; je suis plus certaine de la douleur.

« J'aurai aimé les artistes et qu'il y ait des artistes. Et, d'autrui, j'ai respecté l'œuvre et la peine.

« Accusée de romantisme, du moins je n'ai pas trahi Baudelaire dont je suis restée la servante et j'ai donné la preuve de mon « Bon Vouloir ».

« J'aurai gagné ma paix et je prie mes amis de dispenser comme une obole spirituelle leur indulgence à... LOUISE. »

Lasserre

LE CINÉMA ET LE COMIQUE

PAR RENÉ LAPORTE

En inventant le cinéma, l'homme s'est donné un nouvel œil. On pouvait penser qu'en même temps il se donnerait un rire nouveau. Et, de fait, à l'âge héroïque — si proche de nous, et si lointain, après tant d'erreurs — Chaplin, Max Linder, Buster Keaton semblaient avoir découvert un comique original. On put se passionner, risquer, à la barbe des censeurs, des parallèles entre Molière et le créateur de la Danse des Petits Pains. Qu'on se passionnât, c'était bon signe. Sans doute, dans le détail, les acteurs, les metteurs en scène se servaient encore d'éléments fort connus : de la tarte à la crème, du quiproquo, de l'anachronisme. Mais, pour l'utilisation du vieux magasin d'accessoires, le cinéma fournissait déjà un décor qui dépassait singulièrement les limites d'une rampe et d'un portant. Il permettait l'espace, le mouvement. De plus, il universalisait l'éclat de rire. Avec lui, Guignol ne se contentait plus, comme *le Pèlerin*, de marcher sur la ligne-frontière : il la sautait. Depuis, certes, on s'est bien occupé de le faire rentrer chez lui ! Maintenant, en France, il veut nous amuser de ses petits adultères — après combien de vaudevilles? En Amérique, en Allemagne, qui sait ce qu'il fait? Ici et là, il s'exprime en sa langue, il s'efforce d'être drôle sans les gestes : seuls, les gens de sa race ont le pouvoir de le comprendre.

C'est peut-être le genre comique qui a le plus souffert de l'avènement du parlant. Certaines plaisanteries, traduites, perdent leur saveur. Et, en même temps, deviennent sans portée les mouvements burlesques qui accompagnent ces jeux de langage. Le théâtre a malheureusement envahi le cinéma : cela, on l'a beaucoup dit ; c'est un lieu commun. Mais se plaindra-t-on jamais assez quand on s'aperçoit que le public rit surtout, dans un film, de ce qui est un « effet de théâtre »? Nous voilà parvenus à cette paradoxale situation qui fait que les cinémas sont pleins lorsqu'on y donne une pièce filmée.

D'ailleurs, on ne donne presque plus que cela. C'est à croire que les metteurs en scène ont perdu le sens de leur métier.

Le résultat risque d'être déplorable. N'ayant plus que très rarement des films acceptables — c'est-à-dire conçus selon la forme originelle d'*images animées*, et drôles par leur animation — même les amateurs les plus fervents du cinéma reviendront au théâtre, qui leur donnera mieux l'illusion « charnelle » de la réalité.

Si nous faisions le point? La verve des grands acteurs comiques s'épuise. Chaplin, depuis des années, annonce qu'il va incarner Napoléon, mais paraît s'en tenir à un prudent et silencieux séjour de Brienne. Laurel et Hardy, qui, dans leurs courtes bandes, se lançaient magnifiquement, de visage à visage, la balle toute ronde de la sottise, ont voulu tâter des « superproductions ». Pour leur malheur, il faut bien le dire : dans *Fra Diavolo*, on ne cessait d'espérer qu'ils seraient bientôt pendus.

Tout Paris, ces temps derniers, courait voir *Adémaï*. J'ai fait comme Paris. Ce film servira d'exemple. M. Noël-Noël est sans nul doute un homme d'esprit. Mais son héros ne lui fait guère honneur. Sur les bizarreries de la vie de caserne, Courteline — dans le même ton, s'entend, car il semble qu'on pourrait en parler autrement — m'en a dit tout autant, et davantage que M. Noël-Noël, avant même l'âge de l'avion. Oui, M. Noël-Noël est un homme d'esprit, et voilà le malheur. Il ne faut pas confondre esprit et comique. Cette confusion, trop de metteurs en scène la font. Et c'est pourquoi ils manquent leurs films. Adémaï, dans son avion, a trop l'air d'être chez le photographe de la foire. On a envie de lui crier : « Bougez donc ! ». L'esprit, c'est une suite de jeux de mots, c'est un plaisir immobile, c'est de la littérature — oh ! dans le meilleur sens. Mais l'esprit ne laisse dans son sillage qu'une écume éblouissante et vaine de formules. Le comique, lui, est de fonctionnement plus rudimentaire, en apparence. Il a l'air, si j'ose dire, de travailler dans l'immédiat, et de s'attacher à provoquer « un rire non pensé ». Riez d'abord, vous penserez ensuite. Ceci est fort bien calculé si la volonté de l'acteur consiste à nous toucher par retournement ; derrière son comique excessif, à la réflexion, le tragique humain nous apparaîtra. Nous reconnaîtrons l'homme, tous les hommes, dans l'ombre prolongée du pitre.

Les vicissitudes du temps présent nous conduisent tout naturellement à des spectacles moralisateurs. René Clair, dans *le Dernier milliardaire*, fait de la satire. Rien ne se démode plus vite. Il n'est pas jusqu'aux frères Marx, les plus extraordinaires inventeurs de comique à l'heure présente, qui, dans *Soupe au canard*, n'aient voulu quitter la drôlerie pure pour s'élever à la critique sociale. C'était une réussite étonnante cette fois-là. Ce pourrait devenir ennuyeux. Or, jamais le monde, qui a tant de soucis, n'a eu plus besoin de trouver des moyens de se distraire. Les peuples, quand ils rient, oublient qu'ils ont soif.

René Laporte

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Maurice Maeterlinck : Avant le grand silence.

L'Europe a scs fous, mais elle a ses sages. Ses tribuns, mais scs philosophes. Exactement comme l'Empire latin avait lcs siens, au tcmps où les Barbares battaient les frontières, tandis qu'à l'intérieur de l'Empire, des ferments religieux dissolvaient le corps social. Aujourd'hui les paroles guerrières éclatent de tous côtés et les peuples s'agitent, incapables de comprendre les vieilles formules d'union que la République chrétienne du moyen âge hérita de Rome ; cependant quelques hommes comme Maeterlinck songent paisiblement à la vie, à la mort, aux grands problèmes toujours renaissants. Inclinons-nous devant cux.

Maetcrlinck nous présente cet cmpereur Hadrien qui, dit-il, le temps qu'il n'était pas dans sa villa de Tibur, voyageait. « Il avait consacré quinze ans de son règne à voyager à travers l'Empire... Il voyageait très simplement, presque sans suite, en touriste, curieux de tout apprendre, de tout comprendre, de tout embellir en roi, a-t-on dit ; et j'ajouterai, de tout contrôler en savant ».

Cet Hadrien était le père d'Antonin qui fut lui-même le père adoptif de Marc-Aurèle. On sent que Maeterlinck regrette cet heureux temps où les empereurs étaient philosophes, à moins que ce fussent les philosophes qui devinssent empereurs. Il est vrai que les Romains étaient peut-être plus faciles à gouverner que nous. On voit mal un Hadrien cherchant à maintenir aujourd'hui dans la paix et l'union les vingt-cinq peuples d'Europe. Depuis les Antonins, l'esprit d'anarchie a grandement gagné. Là-dessus, Maeterlinck a ses idées qui ne sont point démocratiques ; on trouvera dans son livre des pages assez terribles sur le Démos et qui sont cousines des dialogues d'Aristophane. Maeterlinck sur ce point est disciple de Renan, de ce Renan que la foule avait fini par honorer comme un demi-dieu et qui se moquait de la foule.

Tout cela d'ailleurs n'est qu'un aspect de la sagesse dc Maeterlinck, l'aspect politico-social ; pour l'aspect philosophiquc, certains de nos lecteurs pourraient être choqués du ton franchement areligieux du livre. Et cependant? Comment, même si l'on n'admet pas les conclusions du penseur, ne pas s'émouvoir devant le caractère à la fois inquiet ct douloureux par moments, et cependant serein dans l'ensemble, de la pensée. Comment ne pas avoir l'admiration la plus vive pour cette curiosité toujours en éveil, cette recherche perpétuelle des causes, ce sourire dcvant le grand mystère, cette méditation constante sur la mort?

Maeterlinck? Une grande pensée inclinée au seuil du tombeau et qui, dans le crépuscule d'une vie humaine, paraît avoir saisi ou ressaisi cette sagesse antique dont il semble bien dire qu'elle était la sagesse tout court. (Fasquelle).

Henri Pourrat : Monts et merveilles.

D'Henri Pourrat, je ne dirai pas, songeant à Dorgelès et à son dernier roman, qu'il a pour passe-temps de tourbillonner autour d'une idée.

Non. Mais c'est un grand poète en prose et qui, s'étant donné une fois pour toutes à son Auvergne natale, a fait le vœu de ne jamais l'abandonner. Les mœurs du temps ne doivent guère lui plaire : il se demande si l'on ne va pas voir disparaître non seulement les vieilles coutumes, mais la noblesse même des âmes. C'est pourquoi il aborde aujourd'hui, presque sans cn avoir l'air, le roman social, le roman satirique devrais-je dire. Ce ministre singulièrement facile, cette rivalité de deux stations thermales et la politique se mêlant si intimement à l'argent à propos d'une eau digcstive, nous avons connu cela. M. Henri Pourrat élargit ainsi son domaine habituel pour notre plus grand plaisir, peut-être pour le plus grand intérêt de son pays (Albin Michel).

Marcel Aymé : Le Nain.

M. Marcel Aymé n'a surgi que voici quelques années avec cette «*Table aux crevés*» qui ne pouvait pas ne pas retenir l'attention des lettrés. Aujourd'hui il nous donne tout simplement un recueil de nouvelles, toutes bonnes d'ailleurs, la première, « Le Nain », qui donne son nom au recueil, étant incontestablement la meilleure. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on signale M. Marcel Aymé comme un de nos meilleurs conteurs ; il se laisse aller, dirait-on, à sa narration avec nonchalance, mais cette narration est singulièrement surveillée, avec on ne sait quelle poésie qui se glisse dans la page la plus simplement écrite et vous pénètre sans qu'on s'en doute. (Gallimard).

Auguste Bailly : Richelieu.

Un peu d'histoire maintenant. Dans la collection des *Grandes Etudes Historiques*, M. Auguste Bailly vient d'écrire un « *Richelieu* » dont je n'hésite pas à dire que le public avait besoin, car sans doute les études de M. Hanotaux sur cette grande figure de notre histoire demeurent comme l'aliment essentiel des intelligences, mais ces études ne sont pas assez connues des Français. Il faut revenir perpétuellement sur l'homme qui a tellement contribué à bâtir une France forte, puissante, bien membrée, capable de supporter les pires atteintes sans fléchir. J'ajoute que, pour ma part, je préfère ce « *Richelieu* » au « *Néron* » et au « *Jules César* » que nous avait déjà donnés Auguste Bailly. C'est peut-être que sur les deux autres sujets Suétone et Tacite et César lui-même m'avaient tout dit, tandis que sur Richelieu, on a le plaisir d'apprendre (Fayard).

Funk-Brentano : Luther.

Pour faire vis-à-vis, voici maintenant un Luther de M. Funck-Brentano. A vrai dire plus poussé que le Richelieu et plus riche de détails. Mais aussi objectif que lui et certes il est difficile d'être objectif quand on parle de Luther. Je ne sais pas si M. Funk-Brentano est catholique ou protestant et si seulement il est chrétien, mais il est juste. Il fait de son Luther un héros allemand, et c'est bien cela, mais il met en pleine lumière ses défauts et, par là, il nous le rend infiniment plus sympathique que ces biographes qui ne veulent voir ni la goinfrerie, ni la grossièreté de leur grand homme. Luther apparaît dans le livre de M. Funck-Brentano comme un volcan, ravageur au possible, mais parfois couronné de flammes admirables. Encore un livre qui vient à son heure pour les curieux des choses allemandes. (Grasset).

Pierre Dominique

VIENT DE PARAÎTRE

Pour la splendeur latine, par le Dr Dartigues. Préface du Professeur Jean-Louis Faure. (Edit. René Lépine.) Quand la postérité voudra émettre sur l'œuvre du Dr Dartigues un jugement digne d'elle, elle ne pourra mieux faire que d'en emprunter les termes au professeur Jean-Louis Faure. Ce qui ne signifie pas que la grandeur de cette œuvre ne soit depuis longtemps manifeste. Il est de l'intérêt des nations latines de s'unir et, bien plus, il est de l'intérêt du Monde qu'elles fortifient par l'union l'influence de leur culture. Cela, le Président-fondateur de l'Umfia l'a compris et proclamé dès avant la guerre. Alors que personne n'y songeait, il a posé la première pierre d'une maison de fraternité qui a pris peu à peu des proportions de palais. Le dernier livre du Dr Dartigues est le recueil de ses « paroles et écrits » depuis 1910. Et c'est le beau témoignage de ce que peut l'enthousiasme mis au service d'une culture, d'une intelligence et d'un cœur également profonds. Si, par exemple, l'on voit aujourd'hui s'affirmer l'amitié réciproque des élites françaises et italiennes, c'est pour une bonne part à cet orateur-écrivain qu'on le doit. Que par là, l'on mesure la grandeur et l'efficacité de son effort!

Le Fétichisme. Restif de la Bretonne fut-il fétichiste ? par le Dr Louis Barras (Edit. Maloine). Un important ouvrage de science et d'érudition, sur ce Restif dont on a beaucoup parlé ces temps derniers, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance. Le Dr Barras précise, dans la première partie, les cas où le fétichisme sexuel peut être considéré comme morbide ; il étudie, dans la seconde, l'œuvre et la vie de Restif de la Bretonne.

Tout amoureux est un peu fétichiste ! mais la pathologie commence, dit Binet « au moment où l'amour d'un détail quelconque devient prépondérant, au point d'effacer tous les autres ». Or, ce n'est pas ce que l'on constate chez Restif. Il aime la femme de la tête aux pieds, il souhaite et obtient d'elle des accomplissements qui n'ont rien que de naturel. La démonstration du Dr Barras est à cet égard fort serrée, et il développe ses arguments avec une rude vigueur de style. Scrupule dans l'analyse, franchise dans l'expression, telle est la double attitude intellectuelle de ce médecin supérieurement lettré, qui distingue d'autant mieux l'acte morbide de l'acte naturel qu'il paraît bien être lui-même, par son manque total d'hypocrisie, du côté de la vraie santé.

Un livre, toutefois, à ne pas laisser traîner chez les oies blanches, s'il en est encore.

Souvenirs d'un médecin sur la plus grande guerre, par le Dr Louis Barras (Edit. Maloine). Dans la relation de la chose vue comme dans l'étude d'un cas littéraire, le Dr Barras montre cette singularité bien moderne qui consiste à être, parmi la veulerie ambiante, un « caractère ». Ce pacifique commente la guerre avec le même esprit combatif qu'il employait à réhabiliter l'auteur de *Monsieur Nicolas.* Il l'a regardée de cet œil médical qui ne sait pas se leurrer et il la raconte avec la sorte de verve — à forme, souvent, d'ironie — qu'engendre une colère généreuse. Peut-être pourrait-on regretter un excès de sévérité dans sa critique. Mais l'on sent qu'à vivre si près du soldat, de sa chair souffrante, sanglante, broyée, et qu'à partager ses dangers, il s'est fait un jugement aussi dur que le fut l'atroce conflit. Les erreurs qu'il flagelle, nous devons y réfléchir. Ce sont, pour une bonne part, nos propres erreurs du temps de paix.

Baléares, îles heureuses, par Amédée Fayol. Préface d'Abel Bonnard. (Edit. Les écrivains associés.) Dans son harmonieuse préface, M. Abel Bonnard loue l'auteur de *Baléares* d'avoir repeuplé « ces îles de tout leur passé ». L'éminent écrivain est assurément de ceux qui croient à l'utilité des leçons de l'histoire. Comment n'y croirions-nous pas, lorsque nous lisons un peu plus loin, dès les premières pages du livre de M. Amédée Fayol, ce passage : « Fertilité exceptionnelle du sol, charmes d'un climat idéal, faisaient de ces insulaires des gens heureux, mais leur attiraient, sans nul répit, des conquérants, des ennemis dont ils avaient à se défendre. Cette nécessité, nous dit Strabon, les arma : ils devinrent des frondeurs émérites... »

Brave Strabon ! Décidément, dès le siècle I, le géographe de Cappadoce, tout comme l'historien des *Mœurs des Germains*, usait de son calame pour notre gouverne. Ces vieilles voix semblent nous dire : n'oubliez jamais que vous êtes un peuple fortuné, donc envié, et comportez-vous en conséquence — ou vous n'êtes que de parfaits imbéciles...

M. Amédée Fayol, donc, au prix d'un très important labeur bibliographique, nous donne un excellent résumé de l'Histoire des Baléares, depuis la plus lointaine antiquité perceptible, jusqu'à nos jours. Puis il nous décrit l'aspect actuel de ces fragments d'un continent englouti, qui surnagent et brillent sur l'eau bleue. Il les a vus en visiteur clairvoyant, averti et sensible et la relation qu'il nous fait de ses séjours est aussi séduisante que remplie d'enseignements.

Paris vu par André Kertesz. Texte de Pierre Mac Orlan. (Flammarion). C'est un album d'images, un choix de photographies signées d'un nom d'artiste que nos lecteurs connaissent bien. André Kertesz a vu Paris à sa façon. Il sait ce que la Capitale contient d'admirable, d'unique, (d'irremplaçable si..., mais ne tentons pas les Dieux jaloux). Ce Paris-là, il pouvait, après bien d'autres et mieux que bien d'autres, le perpétuer en noir sur blanc. Il a préféré fixer ces aspects qui, il faut bien le dire, sont généralement dédaignés : des toits et des cheminées, une berge de la Seine, une rue nocturne habitée par la seule lueur des lampadaires, la porte noire d'un hôtel suspect, une maison dressée comme un pic, des chaises dans un jardin désert...

Bref, il ouvre nos yeux sur un certain Paris très simple et qui, au premier examen, paraît sans mystère. Mais bientôt, tout au contraire, ce Paris-là nous inquiète, il se peuple pour nous de secrets, il se révèle plein de « fantastique social » (selon le mot de Pierre Mac Orlan dont la préface et les légendes sont de petits chefs-d'œuvre d'évocation et même d'*explication* de l'étrange); il devient le décor d'un drame. Le drame de vivre, sans doute, qui est celui de mourir peu à peu — ou d'attendre, avec un sentiment de fatalité, une mort violente, ou quelque bouleversement d'allure cosmique.

R. de Laromiguière

JEAN GIRAUDOUX

PAR OCTAVE BÉLIARD

On a édité un livre de Textes choisis, de Jean Giraudoux. Le choix est excellent. Certes il est douloureux que l'on veuille ainsi — et que l'on puisse — échantillonner une œuvre. Un groupement de pièces détachées, sans doute instructif comme l'est un musée, fait risquer la même déception : une création, hors de la place que son auteur lui avait assignée, perd le meilleur de sa vie. Quand on a vu les mastabas de Memphis, où sa place est vide, on trouve un air souffrant, sous sa vitrine du Louvre, à l'incomparable Scribe accroupi. Néanmoins pour ce qui est de M. Giraudoux, il faut bien constater que ses écrits supportent le découpage et le déplacement. Cela n'est pas à dire qu'on puisse prendre de lui et de son talent une mesure précise si l'on s'en tient à lire une poignée de textes d'un bon choix ; mais quand on a lu précédemment et aimé l'œuvre entier comme je l'ai fait, on est mis à portée de voir ensuite, par l'examen de détails, que l'heureuse impression qu'on a eue du tout revient pour la plus grande part à la juxtaposition de ces détails eux-mêmes. Son art n'emprunte que fort peu de chose à l'architecture ; si les pièces, qu'il a modelées avec un plaisir évident et auxquelles il a donné un fini toujours adorable et souvent décourageant sans que l'effort y soit marqué, constituent une sorte d'édifice, le dessein de l'auteur y a moins pourvu qu'une certaine loi occulte en vertu de quoi les choses belles et bien faites s'arrangent naturellement entre elles.

Ce qui frappe donc, en Giraudoux, c'est l'extrême liberté de son art. La matière y est chose seconde. S'il inscrit le mot roman sur la chemise d'un manuscrit, il ne s'en croit tenu à aucune discipline formelle. Il n'a point de sujet, si ce n'est ce qu'on appellerait un sujet de conversation, un prétexte, une amorce. Vous ne raconteriez ni *Bella*, ni *Eglantine ;* le thème s'en réduirait à deux lignes où il n'y aurait pas grand'chose. Mais sur ce support indifférent quelle récolte magnifique est versée !

Agréments et mesure dans le détail, liberté du mouvement général, sujets-prétextes où accrocher la guirlande des découvertes faites dans l'univers et dans soi-même, rien n'est plus analogue à l'art musical. Un compositeur prend le départ avec ce qu'il appelle une idée et qui est un bout de mélodie, une petite phrase, quelques accords établissant une certaine tonalité. disposant à l'émotion. Ce thème initial, ce sujet-prétexte a si mince valeur qu'on peut le recevoir d'autrui ; ce qu'on en fait, voilà l'important, les développements qu'on lui donne, les harmonies qu'on y agglutine, les modulations en des tons différents, les passages de timbres, les diversions, les ornements orchestraux, etc... En somme, la façon personnelle qu'a le musicien de s'exprimer ; sa musicalité propre. M. Jean Giraudoux a beaucoup du musicien. Il est un musicien moderne, qu'on localiserait aux environs de Debussy et de Ravel pour la nouveauté et la touche analytique de ses descriptions ; et pourtant relié par delà les années au Mozart de toutes grâces qui ne décrivait point, qui n'avait pas de programme, qui chantait pour la joie du chant pur.

Giraudoux, romancier et homme de théâtre, précipite la déchéance de ce qui fut, tout un siècle (le dix-neuvième), le ressort du théâtre et du roman : l'action inventée. Si je ne me trompe, l'âge du romantisme distingua mal le génie d'avec l'ingéniosité, décerna la prime à l'imagination de bâtiment. Le neuf que les auteurs cherchaient pour s'affirmer originaux, ils croyaient le trouver en dehors d'eux, dans l'événement ou la situation dramatique n'ayant point encore servi et, à défaut de matériaux vierges, dans un arrangement inédit avec un titre à surprise. Certes, les bons esprits se sont aperçus depuis longtemps qu'on est un écrivain de valeur non grâce à ces façons mais malgré elles ; que les œuvres dont le vulgaire dit : « C'est du théâtre ! c'est du roman ! » n'ont chance d'être bonnes que par le côté où elles se dérobent à cette admiration, par le côté où elles demandent au public un effort d'adaptation véritable. L'artificieuse ingéniosité, qui n'est, en somme, qu'un plus ou moins habile emploi de systèmes routiniers, est peu ou prou abandonnée aux « confectionneurs », ils y excellent, d'ailleurs. Mais Giraudoux est l'un des hommes de ce temps qui ont le plus fait pour démontrer que l'originalité ne s'affirme ni par les sujets ni par des secrets de fabrication ; qu'elle réside dans la franchise de l'aveu que l'écrivain fait de lui-même. A cet aveu, les thèmes les plus indifférents peuvent indéfiniment servir. Aux siècles classiques, un auteur prenait son bien chez Sophocle et chez Euripide, chez Plaute et Térence, chez Esope ou Pilpaï. Le puits dont on sortait l'idée était public ; la prétention d'avoir une idée à soi tout seul n'était ni reçue, ni soutenable. Elle est d'ailleurs illusoire. Prenez dans le fonds commun un Oreste ou une Iphigénie, ou un Faust, ou n'importe quoi d'humain et d'éternel ; le génie consistera en ce que vous y ajouterez de vous-même. Cette épreuve-là est sûrement éliminatoire ; en concédant une part définie à la convention, elle dénonce les auteurs qui n'ont à leur disposition qu'artifices et procédés.

Quand Giraudoux affiche *Amphitryon* 38, cela est d'une belle crânerie. Il s'aligne avec trente-sept concurrents ; non, certes, pour gagner sur eux mais pour affirmer une personnalité différente des leurs, pour montrer qu'un sujet est vierge quand la vision est neuve. Et de fait, *Amphitryon* 38, c'est la fraîcheur de Giraudoux, l'ironie de Giraudoux, son intelligence des choses de la chair et de l'esprit, son adresse de jongleur et même les fautes qui la font valoir, et ses péchés d'obscurité, de subtilité ; et un brin de mystification. Il faut en dire tout autant de la fantaisie d'*Elpénor* qui prend appui sur l'Odyssée. Et quelle façon personnelle de compréhension internationale n'avait-il pas ailleurs, dans *Siegfried*, accrochée à un sujet à tout faire déjà fripé par les feuilletonnistes, l'histoire de l'homme qui a perdu sa mémoire à la guerre ! Quelle libre critique des vérités officielles et des mystiques nationales n'a-t-il pas faite en habillant de chair révoltée et vaincue et de honte orgueilleuse la ligneuse *Judith*, tout d'une pièce, des Ecritures !

Mais c'est pure coquetterie, pour cet homme qui a toutes

Jean Giraudoux : un écrivain qui a bien le physique de son talent." Ce qui frappe en Giraudoux, c'est l'extrême liberté de son art... «Amphytrion 38», c'est la fraîcheur de Giraudoux, l'ironie de Giraudoux, son intelligence des choses de la chair et de l'esprit, son adresse... et un brin de mystification". Or, voici effectivement une figure d'homme libre. Et, observons les dimensions du front, l'ovale du bas du visage et cet imperceptible sourire.....



Studio Lorelle

les coquetteries, de ramasser ainsi des thèmes connus. Ni cette chaîne, ni aucune autre. Je viens de dire plus haut que ses romans ne pouvaient être racontés. Et comment analyserait-on sans tout y perdre *Intermezzo*, cette pièce, dont le titre même n'est pas un titre, féerie tendre et satirique, lyrique et bouffonne, écrite assurément sans penser à Shakespeare et pourtant de la même liberté, de la même lucide folie, portant même joie et même songerie que les féeries shakespeariennes?

Quand Jean Giraudoux naquit aux Lettres avec les *Provinciales* on crut à un Jules Renard avec des images plus précieuses, plus chantournées. Giraudoux était bien autre : un gourmand raffiné pour qui le monde vivant est un fruit — avec le Limousin natal et Bellac pour amande ; un assembleur de joies, heureux jusqu'à concevoir qu'on ait peur du bonheur et qu'on veuille le fuir ; un curieux et fin observateur et créateur de types, dont les figures de femmes sont légères, adorables et caressées, dont les personnages masculins — les uns stendhaliens et symboliques en quelque sorte (comme *Simon le Pathétique*, *Jérôme Bardini* et ceux de l'*Ecole des Indifférents*), les autres cueillis dans la vie, et, sous les transpositions, quasi reconnaissables (les Dubardeau, les Rebendart, les Fontanges, les Moïse) — sont tutoyés avec une affectueuse ironie ; un écrivain enfin attaché au détail de style avec une minutie de brodeuse mais qui touche, avive, éclaire, impose à la méditation comme par mégarde, tout le social et tout l'humain. Semblable à son Dubardeau diplomate — lui-même, ministre plénipotentiaire, est un futur ambassadeur — qui apprenait la carte du monde aux successifs Présidents du Conseil en ayant l'air de jouer avec eux aux dominos, aux dames ou au mah-jong.

Octave Aliaro

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

Ambassadeurs : Miss Ba, de M. Rudolf Besier, adaptation française de Mme Ch. Neveu. — C'est une très bonne et belle pièce, romantique à souhait et qui pourtant n'est que l'histoire très réelle d'Elisabeth et de Robert Browning, adorable ménage de poètes, merveilleusement uni.

Elisabeth (Miss Ba) est quasi mourante. Son père, Edward Barrett, la soigne à sa façon qui est tyrannique jusqu'à nous paraître bientôt odieuse et qui ne concorde pas toujours avec les prescriptions médicales. La seule consolation d'Elisabeth, c'est la poésie et c'est la correspondance qu'elle échange avec le poète Browning qui a deviné chez elle un cœur aussi charmant que son talent est délicat. Un jour, il vient la voir. Il est joyeux, fort, ardent, il éclate de sincérité. Quand il entre dans la chambre de la malade, c'est la vie même qui fait irruption et qui chasse les ombres de la tristesse, du renoncement et du mal même. Car, déjà aimé à travers ses poèmes et ses lettres, il l'est bien plus dès qu'il paraît et lui-même achève de s'éprendre. L'atmosphère est toute de pureté, de respect et de confiance réciproques.

La vie a fait irruption avec l'amour. Miss Ba est sauvée ! Pas tout de suite. Edward Barrett interdit à ses filles de s'émanciper par le mariage. Goût de la tyrannie, de la cruauté, louche jalousie?... On ne sait trop, d'abord. Ce n'est qu'à la fin que l'on acquiert la certitude que ce personnage féru de Bible a quelque parenté avec Tartuffe, qu'il y a dans les manifestations de son autorité un élément fort trouble et qu'en dernière analyse c'est un très méchant homme. Mais l'amour l'emporte. Miss Ba se marie en secret et prend la fuite. Sa sœur Henriette, on le pressent, fera de même.

Cette tragi-comédie a plu infiniment au public d'Angleterre et d'Amérique. Elle plaît de même au public parisien et force nous est de constater que l'élément essentiel de ce succès, c'est le « beau sentiment », l'espèce de piété dont se nourrit l'amour véritable, la pureté des cœurs, en un mot, l'idéalisme. D'aucuns en souriront, mais ce sera, croyons-nous, par fausse honte. Car ce qui les a émus, c'est ce qu'il y a d'exquis et de noble dans la tendresse qu'Elisabeth et Robert se vouent l'un à l'autre et c'est ce qu'elle contient de poésie ; c'est, chez Miss Ba, la révolte d'une propreté toute simple, toute naturelle, devant cette sorte de freudisme (avant la lettre), qui caractérise Barrett, le père suspect ; c'est enfin le triomphe romanesque de la jeune fille persécutée, de la victime sur son bourreau...

Eh oui, c'est ainsi ! Et si l'on veut bien, passant à une autre forme d'art, dresser la liste des films qui ont connu d'interminables séries de représentations, l'on constatera que ce sont ceux qui répondaient à un besoin d'élévation et non point ceux qui spéculaient sur la bassesse.

La pièce bénéficie de l'interprétation qu'elle méritait. C'est-à-dire que Mlle Bogaërt, une fois de plus, y est délicieuse d'intelligence, de sensibilité, de gentillesse ; que M. Lugné-Poë y dessine une figure de la méchanceté, de la cafardise, du Mal, véritablement grandiose ; que M. Aimé-Clariond y joue son rôle de poète-amant dans un sentiment et un mouvement dont la jeune ardeur est des plus sympathiques ; que Mlle Simone Gautier y révèle, dans un petit rôle de gouvernante, les qualités les plus remarquables ; que Mlle Jeanine Crispin, si joliment adolescente, y dégage par son jeu et ses accents une profonde émotion et qu'enfin, tous les partenaires de ces excellents protagonistes les entourent dignement, sans la plus petite fausse note.

Casino de Paris : Parade de France, par Henri Varna, Léo Lelièvre et Marc-Cab. — Tous les nus nécessaires au music-hall, bien entendu ! Beaucoup sont d'ailleurs fort beaux. Mais par-dessus tout, une idée absolument louable. Cette parade de France, c'est la « revue des beautés de notre pays et de nos colonies ». Le compère et la commère traditionnels, nous conviant à visiter avec eux l'Auvergne, la Bretagne, la Provence, l'Indochine..., toutes nos provinces, y compris celles d'outre-mer, nous font voir et entendre des danses et des chants de terroir. Les décors et les costumes rutilent sous un soleil magnifique, et une fois encore, le music-hall donne au théâtre un exemple de mise en scène, de mouvement, d'éclairage, d'ingéniosité, par malheur difficilement imitable, tant il comporte de somptuosité. Mais c'est la première fois, à notre connaissance, qu'une scène offre le spectacle de la France dans sa prodigieuse variété. Cette initiative si réussie fait honneur à tous ceux qui l'ont conçue et réalisée.



De haut en bas: Mlles Lucienne Bogaert, Delia-Col, Jeanine Crispin, M. Lugné Poe, vus par L. de la Rocha.



ROUARD

La maison du service de table

34, avenue de l'Opéra - Paris



Imp. A. Breger Frères, 9, Rue Thénard, Paris


ART & MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
JANVIER

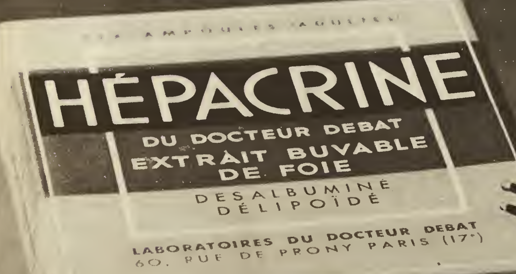

RÉGULATEUR
MUCILAGINEUX
inolaxine
INSÉVA
libère l'intestin sans l'irriter
et en rétablit les fonctions
INSÉVA
151, 153, 155, RUE DE BUZENVAL
GARCHES (S. & O.)
Photo Régis-Lebrun

Toutes déficiences
de l'organisme



Pho o Régis-Lebrun

Anémies graves
Insuffisances hépatiques



Les travaux de Gilbert, Carnot, Villaret, Lereboullet ont montré qu'à côté de son pouvoir hématopoïétique l'extrait de foie possède une action stimulante de la fonction hépatique

l'hépacrine

extrait de foie buvable ou injectable

est le spécifique des anémies et des insuffisances hépatiques

Anémies

Ampoules buvables de 12 cc

Insuffisance

Ampoules buvables de 3 cc

Ampoules injectables de 2 cc

Photo Régis-Lebrun

Anémies et asthénies
consécutives
aux dyspepsies



Ph... Régis-Lebrun

SOMMAIRE

JANVIER 1935

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration: 60, rue de Monceau
PRIX : 8 FRS
ABONNEMENT ANNUEL: FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS

A-t-on tout dit sur l'Enfant ?... Eh ! bien, non ! L'on ne pourra jamais se flatter d'avoir tout dit, puisqu'il est l'avenir, quelque chose comme la naissance visible de l'éternel avenir (qui n'est à personne, clamait le Poète — le plus enclin de tous, d'ailleurs, aux vaticinations). Si, dans ce corps lumineux, derrière ces yeux déjà pensifs, des hérédités plus ou moins antagonistes se sont par milliers rassemblées, c'est pour se chercher une voie commune où lancer un être, un espoir, un destin nouveau.

PHOTO FEHER



Photo Ergy Landau

Photo Feher

L'âge où l'enfant découvre et le monde et lui-même : la lumière, les lumières, les aliments, son berceau, des visages dont il imite le sourire, sa propre main... Puis, l'âge, tôt venu, où il s'interroge, interroge, décrète parfois, à propos, par exemple, de la vie intérieure d'une montre.

Ce qu'un enfant découvre

PAR EUGÈNE MARSAN

L'enfant qui joue, est-ce que vous estimez que seulement il joue ? Il dit qu'il s'amuse. A tous moments, il le répète. Son refrain perpétuel : « Je m'amuse, je me suis beaucoup amusé. » Et certes jouer l'amuse. Mais tant de passion, jusqu'à ne vouloir que jouer sans cesse, que jouer à en perdre haleine : ne voyez-vous pas que l'enfance possède, avec un génie du langage, un génie du jeu qui est tout à elle ?

Photo Kollar



L'enfant joue, et ce qu'il fait, en jouant, c'est découvrir. Rien de moins que le monde et rien de moins que lui-même.

Par exemple, lorsqu'un jour, dans son berceau, il a pris garde à cette main devant lui, sa propre main, en suspens dans les airs, est-ce qu'il jouait? Oui. Non. Il l'a considérée, immobile tout à coup, stop ! avec une extrême attention, et même dans une sorte d'extase. Après quoi, il a laissé aller. Sourire. Il venait d'apprendre que cette main était sienne, que cette main était toujours lui.

Sollicité d'agir, il ne lui reste qu'à empoigner. (Plus aucune comparaison avec un petit chien). Rappelez-vous la patience de cette main qui visait, la patience de cette petite main dardée sur le mur versicolore. Il s'agissait d'atteindre — ce jour-là — l'une au moins de ces fleurs imprimées sur une étoffe. Un coup trop court, et la chose échappait ; un coup trop long, et la main butait ; un coup trop à gauche, et ce n'était que l'espace blanc... Oh ! l'enfant jouait, mais vous ne l'entendiez plus jaser ni rire. Il jouait, mais à prendre. Il jouait, mais avec la troisième dimension.

A la fin, il s'est raidi de la tête aux pieds, en s'arc-boutant des jambes, pour acquérir plus de longueur et de portée. Une fois, deux fois, trois fois... O fleurs cruelles ! Monde inexorable ! Comme vous-même, dans la perplexité, vous allumez une cigarette, on s'est mis à téter son pouce, un peu. Et l'on ne s'est pas rendu, parbleu ! L'on s'est bien promis au contraire d'aboutir prochainement. Rappelez-vous ce beau regard plein de fierté et de circonspection. Rappelez-vous surtout ces longs discours ; tantôt comme d'un philosophe irascible, qui parle tout seul ; tantôt comme d'un héros d'Homère qui, pour mieux s'exhorter, invective.

Après la découverte de l'être physique et celle de l'univers immédiat, la révélation d'un mystère encore plus considérable, celui de la personne intérieure : soi.

A peine s'il parle, et à peine s'il marche,

Photo Ergy Landau





Photo Louis Caillaud

Photo Sourzac



Trois impressions : la surprise — mais déjà l'objet aperçu a éveillé l'esprit, au moins, d'observation et d'attente prudentes ; l'émerveillement, sacré comme une prière au soleil et un « merci », perpétués depuis les origines ; le désir de connaître, enfin, ou bien le désir tout court.

que déjà le château branlant s'aperçoit qu'il existe ainsi, caché, impénétrable. Cet hommelet, par exemple, enfermé loin de tous dans sa chambre, et qui se récriait à mi-voix, avec une inflexion de doute, puis de ravissement : « Moi, je... Moi, je... Moi, je... » Tel ce personnage de Pirandello, en arrêt devant son image dans un miroir, parce qu'il n'en revenait pas. Ou comme nous ferions sonner une montre dans une nuit trop épaisse.

Lorsque tout son savoir ne s'étend qu'à articuler deux ou trois dizaines de vocables, l'enfant sait déjà dire *non*. — Quoi, non? monsieur l'impertinent. Qui êtes-vous, si petit, pour vous permettre d'opposer quelque chose à la volonté d'autrui ? Vous sentez donc — dans votre pénombre dorée — que prononcer *non* c'est penser *moi* ? Et qu'il n'y a pas de plus beau jeu, chez les hommes ?

Arrive le tour du Soleil, dans la suite de ces découvertes qui bouleversent un enfant sans altérer sa grave apparence. L'enfant le contemple, l'enfant le chante. Le tour du Soleil, et peu après celui de la Terre.

Gardez-vous bien de parler trop vite à un enfant de la sphéricité de la Terre. Il ne l'admettra pas, s'il est intelligent, s'il n'a pas une âme de perroquet, et il vous soupçonnera. Il s'en rapporte à ses yeux qui lui montrent la terre, plane ou cabossée, pareille à une galette. N'est-ce pas évident ? Pour l'initier à l'étonnante bizarrerie du globe, attendez plutôt un signe de son esprit.

Quand il déboucha pour la première fois sur la mer, dans une *valleuse* normande, entre deux falaises, et que le cercle immense l'en éblouît, celui-là, qui avait quatre ans, s'arrêta soudain, puis il leva son index, et le posa sur la ligne d'horizon, et l'y promena d'un bout à l'autre. Un temps, puis il demanda d'un air pénétré ce qu'il y avait là-bas. Il lui fut répondu que c'était le pays des Anglais (en face de la Normandie). Que vous figurez-vous? Avec un calme divin, dans son menu jargon, il nous répliqua qu'il le savait. — « Oui, l'Angleterre, je sais. » Ce qu'il désirait, ce n'était pas qu'on l'instruisît de ce qu'un navire pouvait rencontrer droit sur sa route. Il était curieux de ce qui pouvait s'ouvrir ou se refermer partout : « là derrière », insistait-il, comme venant de deviner la courbure du monde.

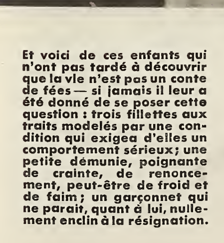
De question en question, — son index continuant d'errer le long de la ligne, entre le ciel et les eaux, comme la pointe d'un compas sur une feuille de papier, — il fallut vendre toute la mèche. Que la Terre était ronde, et qu'elle roulait en tournant, et que les hommes s'y tenaient tour à tour

Photo Zuber



Photo Jean Moral

Photo A. Braun



Et voici de ces enfants qui n'ont pas tardé à découvrir que la vie n'est pas un conte de fées — si jamais il leur a été donné de se poser cette question : trois fillettes aux traits modelés par une condition qui exigea d'elles un comportement sérieux; une petite démunie, poignante de crainte, de renoncement, peut-être de froid et de faim; un garçonnet qui ne paraît, quant à lui, nullement enclin à la résignation.



Photo Boucher

Il semble que, navrée moralement, sinon au physique, elle se demande déjà : « mais pourquoi la douleur ? »

la tête en haut et la tête en bas, quoique sans tomber, par miracle.

Génie merveilleux de l'enfance, à qui les sens servent d'outils, et d'occasion les jeux, pour découvrir l'univers, non sans l'avoir presque tout entier pressenti.

Un peintre avait représenté son petit bonhomme, trop fidèlement, sous la forme d'un poussin de basse-cour. Mais après en avoir ri, il en eut du remords. Il se prit à rêver aux deux petits bras de son enfant, à cette petite main qui appréhendait, à cette petite bouche qui disait, à ces yeux qui versaient des larmes. Il déchira sa caricature et courut embrasser son fils endormi. Cette voûte du front, ce noble sommeil, cette majesté de l'être humain : l'adoration des Rois mages.

Eugène Marsan

THRÈNE

POUR UNE PETITE FILLE

PAR GEORGES DUHAMEL

La rue d'hiver galope en hurlant dans la boue. Oh ! je ne reproche rien à ces pauvres visages blancs, bouffis, hallucinés qui se hâtent sur le trottoir. S'ils savaient que, dans cette haute maison muette, un petit enfant va mourir, peut-être s'arrêteraient-ils, une minute, une minute seulement. Peut-être ces fantômes d'hommes et de femmes auraient-ils le cœur serré. Peut-être marcheraient-ils sur la pointe de leurs souliers misérables. La rue tout entière, saisie d'horreur et de découragement, se retiendrait, peut-être, pendant une minute haletante, de gronder et de souffrir. Mais la rue ne sait rien et ne peut rien savoir. Elle fonce, avec des cris et des soupirs.

Il me faut tout l'escalier pour oublier cette rue démente. Il me faut l'ombre et l'odeur de l'escalier pour me purger de cette foule et pour penser à la mort que je vais retrouver là-haut, pour imaginer la mort qui travaille, paisiblement, là-haut, dans la maison.

La porte s'ouvre tout de suite. Une lueur, venue de la cuisine où l'on fait bouillir des tisanes, une lueur frileuse et inquiète éclaire à mon regard un doux visage fatigué. C'est la mère, c'est la maman, la jeune femme aux cheveux blonds. Comme elle était heureuse, il y a seulement huit jours ! C'était une princesse comblée. Elle suivait, en souriant, les avenues d'un monde sans angoisse. Elle avançait en tenant par la main la petite fille adorable, la petite fée, la créature surnaturelle qui lui était, un jour, sortie miraculeusement des flancs et qu'on regardait vivre avec une si confiante adoration.

La jeune femme aux cheveux blonds tourne vers le visiteur un regard intolérable, un regard avec lequel il va falloir se débattre, tant bien que mal, pour le reste de la vie. Elle est courageuse, la jeune femme. Elle parle, elle conte, elle explique. Et même, tout à coup, elle rit. Oui, elle trouve encore en elle un peu d'espoir, un peu de poussière d'espoir. Et elle rit. Comme si l'on pouvait, avec un frais rire de jeune femme, tromper, détourner la mort. Elle rit, et les larmes jaillissent.

Alors, nous entrons dans la chambre. Il y fait chaud. L'odeur de la maladie est faible et comme effarouchée. La petite fille est là, sur un de ces divans modernes qui sont bas, humbles et qui, même propres, même soignés, ont tout de suite l'air de grabats. On aperçoit de légères boucles dorées. Parfois, la petite fille gémit et une touffe de cheveux, toujours la même, est, chaque fois, soulevée par ce gémissement qui s'échappe des couvertures. L'âme a déjà déserté. Que la paupière se soulève et nous n'apercevrons plus que le souvenir d'un regard. La souffrance n'est même plus là, dans ce petit corps brûlant. Elle est en nous, qui ne savons plus que faire.

La jeune mère écarte les bras. Et, parce que je ne dis rien, parce que nous ne disons rien, nous autres les médecins, la jeune femme aux cheveux blonds chancelle soudain, comme si elle venait de recevoir un coup sur son tendre visage.

Le père n'est pas là, près de nous. Il doit, à cette heure du jour, il doit, dans quelque bureau qui fleure la cigarette froide et le pardessus mouillé, se ronger les ongles de douleur, en attendant la sonnette de midi, l'autobus et le déjeuner, tel une masse de plomb dans l'estomac.

Nous autres, les médecins, nous savons très bien mentir. Et voilà que nous mentons très mal. Voilà que nous n'avons pas même le courage de souffler dans les mots creux, d'improviser des sourires, de susciter les mirages, enfin d'attenter à la solennelle, à la hideuse vérité. Nous autres, les médecins, nous savons que les enfants meurent. Nous restons debout, les bras mous, les pieds en dedans, la langue épaisse. Nous sommes honteux de nous-mêmes, de toute vie, de toute joie.

Et puis, je m'en vais, car il faut bien battre en retraite quand on est si parfaitement vaincu.

Voici l'escalier, voilé d'ombre funéraire. Voici la rue qui ne connaît rien des hommes et qui se marche sur les pieds en poussant de sourds grognements.

Oui, je sais que les enfants meurent, je sais que les enfant souffrent, et je ne peux m'y résigner. Je ne peux pas, je ne veux pas. Je vais crier à la face du ciel pluvieux, que je n'accepte pas cela.

J'ai vu mourir des milliers d'hommes, et c'étaient des hommes si jeunes, si frais, parfois, que le rasoir ne ramassait rien sur leurs belles joues d'écolier. J'ai vu mourir des vieillards, et j'essayais de raisonner en murmurant : « Tel est l'ordre ». J'ai vu mourir des animaux, comme ce cheval, en Artois, qui pleurait derrière un buisson, qui mourait avec des soupirs et des espèces de sanglots. J'ai vu souffrir et mourir des plantes. J'ai vu des bois, des bosquets, corrodés jusqu'à la fibre par le chlore et les lance-flammes. J'ai même entendu se plaindre des maisons, des villes, des paysages. Un soir, un soir, la colline du Plémont, que les hommes avaient torturée, se lamentait dans le silence.

Mais la souffrance des enfants, la mort des enfants? Vers qui faut-il me tourner pour dire que ce n'est pas tolérable, que je n'accepte pas cela?

La rue m'a ressaisi dans ses plis et ses remous. Deux ou trois fois, je tourne autour d'une colonne de fer. Ce n'est pas le pilier d'une église cathédrale. Au-dessus de mon front, le métro roule avec un bruit de cataracte. Ce n'est pas le pilier d'une église. Un grand désir me prend de m'agenouiller, quand même, tout de suite, sur ce trottoir, et de faire une prière, une prière menaçante et pressante à la fois, une prière à des personnes depuis longtemps reniées. « Laissez-moi, laissez-moi la vie de cette petite fille. En l'honneur de la vie. Par respect pour la joie. Pour qu'il ne soit pas dit que ce monde où nous vivons, et que nous aimons parfois encore, est seulement incohérence, est seulement dérision. Donnez-moi cette petite fille. En échange de quoi, Seigneur? Seigneur, je vous le demande : en échange de quoi? »

Duhamel

Pour les yeux tout neufs

PAR HERVÉ LAUWICK

Un petit bois avec des sapins pointus. Trois éléphants qui se tiennent par la queue. Un train qui fait « pouf, pouf ». Et des moustaches et des panaches de vapeur, gros, gros, comme des gâteaux à la crème. Derrière ce beau spectacle courent le berger rose et la bergère verte, et ils ont l'air d'aller plus vite que le train, mais l'un des moutons s'est sauvé, d'où la hâte des habitants de la maisonnette.

Oh ! je ne vous ai pas dit qu'il y avait une maisonnette !

Elle a un toit rouge, bien sûr, et des murs bleus de ciel, et un petit dahlia et une marguerite, que personne n'a pensé à effeuiller, peut-être parce que l'amour n'a pas de place dans les âmes des sujets de bois, ou, peut-être, parce que le berger et la bergère sont mariés depuis si longtemps...

Enfin, un chien court, qui a plutôt l'air d'un pâté de canard avec une petite plume quelque part.

Il y a une grande animation dans tout ce tableau, bien que cette agitation soit fixe et immobile, et il demeurera pour toujours gravé dans les yeux d'un enfant. Parce que c'est une chambre d'enfant...

●

Les Anglais ont senti avant nous qu'il fallait donner aux enfants un décor spécial, parce que ce ne sont pas, mais du tout, des hommes.

Ils n'ont presque aucune de nos préoccupations. Ils vivent librement la plupart du temps, soumis à de rudes disciplines pour le reste. Ce sont des petits prisonniers, dont le corps serait tenu en lisière — et il le faut bien — mais dont l'esprit serait constamment en train de sauter les murs, de passer par-dessus des barrières, et de battre la campagne plus vite que Don Quichotte, en baptisant moulin deux feuilles croisées, sous-marin un petit caillou, tigre, tigre féroce, un débris de moelle de sureau.

Les Anglais ont senti que le décor de leur jeune vie aurait une influence sur toutes les années bêtes qui suivraient, de Polytechnique au tombeau, parce que leurs petits yeux regardent — et se souviennent avec fidélité — parce qu'ils observent ce qui les entoure comme on regarde au plafond de sa chambre quand on est malade, en se vexant de ce que la septième rose ne se raccorde pas avec la huitième, détail qui nous choque dans les longs séjours au lit, bouleverse notre esprit dans les fièvres, et nous empêche d'être parfaitement heureux à demi-morts.

●

Petits garçons, petites filles, rien n'est trop beau pour vous !...

C'est une des plus grandes hontes du taudis que non seulement il empoisonne les corps, fabrique la tuberculose, répand d'autres maladies, mais aussi qu'il empoisonne l'esprit, que c'est une mare croupissante, et qu'il faudrait aux jeunes esprits une eau claire, courante, joyeuse, bondissante...

Ah ! tenez, les petits enfants riches ne connaissent pas leur bonheur !...

Mais est-il besoin d'être bien riche après tout pour donner à un enfant une chambre digne de lui?

Evidemment non. Parce qu'elle doit être toute clarté, toute gentillesse, et surtout, bien entendu, toute *simplicité.*

Pas de coins compliqués, pas d'armoire bizarre, ni d'endroit où l'on puisse cacher les jouets sous la poussière et ne plus jamais les retrouver.

L'inventaire des poches d'un petit garçon, ou du tablier d'une petite fille, est, en général, quelque chose d'assez étourdissant : le soldat de plomb y voisine avec le caramel, de sorte que l'enfant finit par sucer le soldat et que le caramel prend un goût métallique. Un vieux sou, un maigre crayon et des billes volées, objets futurs des plus obscurs échanges, s'entassent ainsi dans les petits tabliers de cretonne.

Les grandes personnes croient être fort malignes parce qu'elles bornent le contenu de leur sac à une houpette, et l'intérieur de leur portefeuille à des papiers qui résument sottement leurs vanités personnelles.

L'enfant est plus sage, et ne porte sur lui, en cher trésor, que ce qu'il veut : objets qui devraient être ailleurs, dans une laiterie, une poubelle, un tiroir — ou un sucrier.

Quelle surprise ce serait si les grandes personnes faisaient comme lui et si, interviewant un homme célèbre, je le voyais extraire de ses poches un allume-cigares, un jeu de cartes, un aquarium plein de pastilles de menthe et une orange à moitié sucée !...

Tels sont les enfants, qui ont besoin de liberté, d'une vie simple, et de meubles aux coins ronds, faciles à vivre, comme eux, qui ne puissent pas les heurter avec une sottise rigide de « grands».

Rien ne doit blesser l'enfance !

Tout doit lui faire croire, — car hélas, ce n'est pas toujours vrai — que le monde n'est qu'une série de petites marguerites devant la cahute rouge du garde-barrière, de panaches de fumée non toxique tout semblables aux gâteaux à la crème, que les chefs de gare sont couverts de rubans, que les petites maisons vont plus vite que les trains, et que les avions ne contiennent pas de bombes, mais un petit homme blond tout ébouriffé par le vent, qui envoie dans le vide, pour s'occuper, des baisers fous et des dragées à un grand oiseau bleu...

Hervé Lauwick



Photo Sourzac

" Est-il besoin d'être bien riche pour donner à un enfant une chambre digne de lui ? Evidemment non. Elle doit être toute clarté, gentillesse et surtout, bien entendu, simplicité ".

L'ENFANT QUI TRAVAILLE

PAR ANDRÉ MAUROIS



Photo Louis Caillaud

Bien qu'il y ait tant à apprendre, faut-il vraiment soumettre si tôt les petits à la loi du travail ?





Je connais un jeune écrivain anglais auquel arriva un jour une étonnante aventure. A Londres, au cours d'un dîner, il se lia d'amitié avec un maharajah ; quelques jours plus tard, celui-ci le fit demander : « Mr. Gerhardi, dit-il, vous me plaisez, je voudrais vous emmener pour quelque temps dans mes États ; voulez-vous être mon ministre de l'Instruction Publique et réorganiser mes écoles ? » Je n'ai, hélas, aucune chance de faire la conquête d'un maharajah, mais si, par quelque miracle, le droit de réorganiser des écoles m'était donné, j'imagine assez bien des principes directeurs.

Photos Schall



Le premier serait qu'il faut se garder d'enseigner trop de matières. L'enfant a besoin de repos et de jeux autant que de culture. Quand on compare l'existence d'un petit Français de dix ou douze ans avec celle d'un enfant de tout autre peuple, on constate que le Français travaille bien davantage. Des meilleurs, ce régime fait des polytechniciens ou des normaliens, et cela est fort bien ; des médiocres, il fait des mécontents et des dyspeptiques, et cela est regrettable. Le but de l'éducation devrait être, non d'enfourner dans les cerveaux des quantités énormes de connaissances, mais de former les esprits et les caractères.

On enseignera principalement le latin et les mathématiques, disait Napoléon en fondant les lycées. Ajoutez-y le français et, jusqu'à quatorze ans, cela suffirait. Le reste viendrait en son temps. L'histoire, chacun l'apprend par des lectures, par les commentaires sur les textes d'un bon professeur de lettres. La physique ne sera jamais difficile pour l'élève qui aura une parfaite connaissance des mathématiques. La chimie, sauf en ses principes généraux, est sujet de spécialistes. J'entends bien qu'il faudra l'enseigner un jour, et l'histoire naturelle. Mais la culture générale doit passer avant ces matières particulières.

Donc, premier principe : pas trop de travail. Second principe : que ce travail soit personnel. Je veux dire que le travail fait par le maître est inutile à l'élève jeune. Le cours transformé en conférence peut instruire un adolescent qui a déjà réfléchi, qui se pose de nombreuses questions, pour qui les réponses sont des révélations et qui accroche à chaque phrase du maître ses propres méditations intérieures. Mais l'enfant de dix ou douze ans, qui prend un cours sous la dictée, est un être passif. Il s'ennuie et dort tout éveillé. Pour les enfants jeunes, le vrai maître est celui qui maintient sans cesse la classe en alerte, qui contraint le cancre à suivre l'explication d'un texte, d'abord parce qu'il choisit bien ce texte et le rend intéressant, mais aussi parce que le cancre ne sait jamais si la prochaine question ne va pas s'abattre sur lui. Il faut lire, dans l'*Empreinte* (d'Estaunié), ce qu'étaient, pour tenir une classe en haleine, les remarquables méthodes des Jésuites.

Le maître doit donner à l'enfant une méthode de travail, mais ne jamais lui faire son travail. Non

Photo Nora Dumas





Photos Hug Block



La récréation, détente nécessaire ; le lever et la toilette, moments de l'internat, ce mal sans doute inévitable. Ça et là s'élèvent des Ecoles où la détente est facilitée par de larges espaces, et la promiscuité réduite au minimum. Un jour viendra peut-être où l'Ecole ne sera plus que joie et santé.

seulement c'est le seul moyen de lui apprendre à persévérer, mais c'est encore le seul moyen de le rendre heureux. « La joie de l'âme est dans l'action ». C'est aussi vrai pour l'enfant que pour l'adulte. Qu'est-ce que le jeu, sinon un simulacre d'action ? Dans la propriété campagnarde où je vis en ce moment, je viens d'observer un groupe d'enfants qui, après le long repos des vacances, commençaient à s'ennuyer. Arrive la chute des châtaignes. On leur confie la mission de les ramasser, de les ensacher, d'organiser eux-mêmes le charroi de ces sacs. Depuis huit jours, cette activité réelle, cette responsabilité les rend heureux. Le travail est pénible pour l'enfant, soit quand celui-ci n'en aperçoit pas l'objet, soit quand le travail dépasse ses forces intellectuelles, soit enfin quand le travail ne laisse aucune place aux jeux. Si la ration de travail est bien mesurée, l'enfant la souhaite.

Le travail scolaire n'est pas la seule forme de travail. Est-il bon que des enfants travaillent en usine? Cela n'est certainement pas sain s'ils travaillent trop tôt. Au début de la révolution industrielle, des abus odieux s'étaient produits. En Angleterre, on employait dans les filatures ou dans les mines des enfants de six ou sept ans, qui travaillaient quatorze ou quinze heures. C'était barbare. Pendant la période de croissance, un enfant a besoin de répit, et en outre une société bien faite doit donner à ceux qui en sont dignes leur chance de devenir des hommes cultivés. Il n'y aurait aucun inconvénient, en temps de chômage, si écoles et crédits suffisaient, à élever l'âge de la scolarité. Bernard Shaw soutient que les hommes de l'avenir, grâce à une meilleure hygiène, vivront jusqu'à



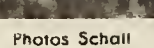

Photos Schall


Photo Nara Dumas

A la mine et dans les champs. L'Enfant a un tel besoin de confronter ses forces neuves aux résistances extérieures, qu'il accomplit plus volontiers une tâche physique qu'un travail mental. A quand le double enseignement, bien dosé, des humanités et d'un métier manuel?...

Il n'est plus guère d'apprentis ! La danse, la navigation sont des rares corps de métiers (il faut bien le métier, avant l'art) où l'Enfant soit astreint à des disciplines préliminaires.

Photo Munkaczi



cent ans et qu'il sera nécessaire, à la fois pour éviter l'encombrement des carrières et pour enseigner des sciences chaque année plus complexes, de les garder dans les


Photo Schall

collèges jusqu'à trente ans. Cela nous semble plaisant, mais il est vrai que l'ensemble des recettes recueillies par l'espèce humaine, et que nous appelons « la science », grandit sans cesse. Déjà les études des médecins se terminent bien au delà de la vingtième année. Qui sait? Shaw aura peut-être un jour raison.

A l'usine et à la ferme comme à l'école, il faut donner à l'enfant le sentiment de l'invention, de la liberté créatrice. Aussi peu de tâches mécaniques que possible ; que l'enfant comprenne sa responsabilité et son rôle. « Comment? dira-t-on. En ce temps de machines, vous osez parler de création libre? » Je n'ai jamais cru et ne crois pas encore que la machine doive, en dernière analyse, faire de l'homme un automate, bien au contraire. La crise présente prouve qu'il n'y a pas d'automatisme de la prospérité. Aucun problème humain n'est jamais résolu. L'existence de l'homme est à chaque instant adaptation, recherche, transformation. Il n'y a pas de procédé mécanique pour faire de belles récoltes ; il y faut beaucoup de volonté et beaucoup de travail. Il n'y a pas de procédé mécanique pour faire une belle dissertation ; il y faut de la méthode, une vaste culture et beaucoup de travail. Que l'enfant travaille aux champs, à l'atelier ou dans la classe, les traits qui le sauveront seront les mêmes. Formons des héros et non des pédants.

André Maurois

L' ENFANT DU SIÈCLE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Photo Steiner







Photo Feher

Enfant du siècle, enfant de toujours, entant qu'objet d'adoration pour la femme qui l'a créé. Il est, ici, encore à elle; ils ne sont qu'une tiédeur, comme naguère... Et là, il commence à se détacher. Mais elle lui donne encore la main.

On a mis très longtemps à découvrir l'âme enfantine. Vous vous rappelez comment les peintres d'avant la Renaissance représentent Jésus sur sa crèche : non point un poupard potelé, mais un adulte en réduction, maigre et vieillot. Ce pourrait être le symbole de la conception que dicta l'intellectualisme classique. Aujourd'hui on a tendance à prendre les petits d'homme (l'expression vient de Kipling et de Georges Duhamel) pour des bêtelettes charmantes en qui la vie végétative, l'innocence animale gardent les traces de la félicité de l'Eden. Sans parler des gens qui supposent en eux le grouillement freudien des monstres héréditaires, toutes les larves de la nature pécheresse. Mais enfin c'est la nature encore... notre siècle en garde une telle nostalgie ! Nous rêvons à cet univers perdu, tissu de sensations et d'appétitions, où les choses gardaient tant de saveur et de couleur naïves, où la conscience n'était qu'un reflet du plaisir de vivre. L'état d'enfance ! Bien des romanciers, des romancières surtout, tâchent à le restituer. Bien des mystiques le prêchent comme une forme supérieure de la piété. Bien des moralistes le conseillent aux corps blasés, aux esprits las. Notre civilisation déjà vieille s'incline, tête butée, vers la terre profonde pour y puiser force, joie et saine barbarie.

D'autre part, c'est un fait que l'enfant moderne est souvent plus intellectuel (de tendance, entendez bien) que son père ou son grand-père. Il professe le culte instinctif non pas de la nature, mais de l'industrie. Alexandre Arnoux prétend qu'il transpose les données de la science en fantastique, que les autobus lui servent de démons, les avions de stryges, la radio de Chasse nocturne et de Ménie Hellequin. Je ne vais pas jusque là, moi qui me souviens des émotions toutes positives, quoique esthétiques, que donnèrent en 1900, à un bambin non précoce, le Palais de l'Electricité ou bien la Tour Eiffel brodée de lampes d'or sur le velours du ciel. C'est ma génération qui a vu naître la féerie... et qui ne l'a point prise pour une féerie, mais pour un prodige des hommes. C'est la génération suivante qui a dépouillé le monde de son animisme plus cruellement encore que je ne faisais. On lui demande : Qui a bâti Versailles ? — Elle répond B quatorze... — Comment s'appelait l'épée de Roland ? — Rosengart...Elle est disposée à croire les oiseaux mécaniques, à supposer des turbines sous les cascades, et un metteur en scène de cinéma derrière les clairs de lune. Je ne sache pas qu'elle ait grande envie, comme feu Alice Hargreaves, de passer de l'autre côté du miroir, au pays des lapins qui lisent et des potiches qui causent.

Un vieux professeur de mes amis reçut un jour la visite d'un père de famille indigné : — Vous avez employé l'ironie envers mon fils. Vous avez risqué de tuer son âme. Il ne doit pas apprendre l'ironie, sachez-le. » Mais le gamin en question avait inventé l'ironie avant son papa, et ne se privait pas de trouver des sobriquets pour ses maîtres... Le velouté de l'âme enfantine ne va pas sans quelque piquant... Ne croyez pas que cela date d'hier. Si je plonge au fond de mes souvenirs, je retrouve un être fort semblable à celui que je porte en moi, homme fait. Plus limité, parbleu! descendant avec plus d'imprudence et de fougue la pente du temps, mais aussi conscient et jaloux de sa conscience. On disait une fois devant moi : « Si on s'arrête un moment de penser... » J'interrompis : « Mais on ne peut pas s'arrêter de penser... » J'avais neuf ans, et rien d'un Descartes. Et mon esprit est né avec ce siècle, siècle maudit, siècle charmant. Aurait-il vieilli moins vite, puisqu'il ne se résoud pas à retourner au stade primitif, lequel d'ailleurs n'a peut-être jamais existé ?

On me dira que cette fâcheuse diathèse est sans doute spéciale à la France, et que voilà le pays où les petits d'homme n'ont jamais été vénérés comme tels. Mais c'est là un préjugé. Un des enfants que je connais est élevé en Bohème, parmi de petits Tchèques ; on lui conte des légendes de ce pays ; il en absorbe très aisément le merveilleux, l'irrationnel, parce que le jeu l'amuse. Dès qu'il est sur un autre plan, il est prosaïque, il raisonne impitoyablement. C'est lui qui dit à un camarade : Pourquoi te nommes-tu Etienne? c'est un nom de fille. Tu devrais t'appeler *Etien!* — et qui répond à sa mère

ote Ergy Landau



Une qui croque un fruit en pensant à autre chose. L'on pourrait dire qu'elle est, par là, plus intellectuelle que matérielle — si ce n'était forcer l'interprétation d'une image qui est avant tout un portrait touchant. — Mais l'autre doit plus exactement ressembler à ces enfants qu'André Thérive a connus, qui ont le don d'ironie et font dire à l'écrivain : " Le velouté de l'âme enfantine ne va pas sans quelque piquant ... "



Photo Boucher

qui lui annonce de petits cousins avec qui il devra faire amitié : — Ça dépendra de leur caractère ! ».

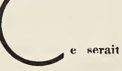
Je crois que l'âge où l'on communie vraiment avec la nature, c'est l'adolescence et non pas l'âge puéril. La conquête est alors opérée, il reste à en jouir. On peut, on doit se sentir dionysiaque, boire la vie comme un élément épars autour de vous et qui échange avec votre être ses puissances, ses ardeurs. L'enfant est plus réservé ; il figure assez l'explorateur dans la jungle. Comme le chat qui se caresse à son maître, il se frotte au monde, mais avec plus de coquetterie que de volupté, plus de méthode que de dévouement.

Cela gêne-t-il les impressions fortes? Cela empêche-t-il le petit d'homme de planter à jamais les décors de ses rêves futurs? La découverte de la mer et de son odeur salée, d'un lac sous la lumière du printemps, de la solitude humide d'un parc à l'automne, un halètement de triomphe après la course, la neige fondue sur le visage ; ou moins encore, le parfum ineffaçable d'une feuille, d'une étoffe, la forme d'un caillou qu'on adora au point de le garder des mois dans sa poche, le dessin d'une oreille, un sourire maternel, un de ces mots mystérieux, dont les syllabes incomprises sont restées comme une incantation ; tel est le bagage inaliénable que sûrement les enfants ont emporté, à tout moment de chaque siècle. Tel est le trésor qu'ils se sont constitué, qu'ils ont gardé en secret, qu'ils dilapident le dernier...

Quand l'adulte songe à l'état d'enfance, ce n'est pas tant à l'ingénuité perdue qu'à ce travail consciencieux d'une personnalité qui se forme, à cette lutte contre le hasard, à ce labeur d'abeille. Le monde, c'est bien quelque chose; mais ce qui importe plus encore, c'est nous-mêmes. Et puisque l'enfance s'adonne à forger ce moi, instrument de liberté, de joie, parfois de souffrance, il n'y a pas, à proprement parler, une enfance malheureuse. Le seul malheur est de s'ennuyer.

Au Louvre avec vous à la recherche de l'enfant

PAR LE Dr F. VALLON



Ce serait une merveilleuse promenade. Mais, gens hâtifs, auriez-vous le temps de la faire et moi la place de l'écrire ici ?

Rongé par le remords de ne pas vous faire observer les arrêts obligatoires devant tant de peintres illustres qui ont cherché l'enfant — sans le trouver, d'ailleurs —, le guide parcourra donc le Musée à grandes enjambées. Plus prudent qu'Orphée, il ne se retournera pas, car il aurait trop peur de constater que vous n'êtes plus derrière lui et qu'il a parlé dans le désert ciré pour les gardiens égayés.

Brûlons — il le faut ! — les magnifiques Primitifs italiens, sur lesquels Byzance a tiré son lourd verrou d'or. Ne regardons pas sur son trône, à six étages de séraphins, la Vierge de Majesté, telle que l'a rêvée Cimabue. Ne nous demandons pas pourquoi le peintre a fait à l'enfant-Dieu la mine d'un petit docteur de l'Eglise, tout prêt à disputer avec ses confrères du Bosphore de sa loi d'amour dont leurs arguties ont fait un dogme inhumain.

N'attendons pas qu'en des bras plus souples le Bambino s'éveille enfin. Courons chez Ghirlandajo où, pour câliner et





Le charme subtil de Velasquez et la maîtrise dont il joue de la lumière transfigurent l'Infante au sombre destin. Rubens, en passant, a secoué la corne d'abondance que le génie lui mit au poing et c'est une cascade de bébés. Enfin, à la manière espagnole, à coups d'or fauve et de bitumes dorés, Murillo chante la misère de l'enfant.

Photos Giraudon



Photo Giraudon

Cette rondelette Claire-Jeanne, détail du « Portrait d'Hélène Fourment et de ses enfants », devait bien avoir 4 ans et Rubens, son père, 59, quand, en pleine pâte, il l'a modelée selon son cœur où la sensualité prime la tendresse.

quémander, le *Petit-fils* d'un *Vieillard* au nez mémorable (acné hypertrophique ou rhinophyma? Pas de diagnostics, ici, Messieurs, je vous en prie !) a toute la grâce et la ruse innocente de l'enfance.

Gagnons maintenant la pleine Renaissance du XVI[e] siècle et voyons quelles naïves libertés son gentil paganisme va prendre avec les vieux thèmes sacrés. Voyons de quel geste dangereusement féminin la *Vierge au Coussin vert* offre un sein charmant au bébé-Jésus qui gigote et tient son pied. Ce Solario, son auteur, était, me dites-vous, le meilleur élève du Vinci et Dieu sait si celui-ci sent le fagot. Enchaînons donc et saluons, surveillés par le sourire de toutes ses Jocondes, à mi-chemin de l'ange et de l'homme, les Jésus ambigus de ce splendide et trouble Léonard.

Pas plus que moi vous n'adopterez aucun des enfants guindés du flamand Otto Venius. Mais faisons la haie ! Car voici son glorieux élève. Avec toute sa cour, Formes et Couleurs, voici le Seigneur de la Peinture. Secoue-t-il sa grande corne d'abondance, c'est sur sa *Vierge aux Anges* une fabuleuse cascade de bébés, la chute éperdue de la clientèle d'une pouponnière. Une robuste Anversoise s'est chargée, au pied levé, de faire le personnage de la Vierge et dans ses mains maternelles, si souples, si douces, et qui savent si bien tenir un gosse, Jésus nous sourit, petit gars mutin, rose et dru.

Large et chaude symphonie qui fut le Siegfried-Idylle d'un grand peintre : tel à Wagner, quelque deux cent trente ans plus tard, un fils venait de lui naître.

Là, comme partout ailleurs, vous ne trouverez l'ombre d'un attendrissement. Même paternel, l'amour a toujours, chez Rubens, de très mâles accents. Quand il peint le *Portrait d'Hélène Fourment et de deux de ses enfants*, il a cinquante-neuf ans, mais c'est avec son magnifique lyrisme génital, intact, qu'il modèle en pleine pâte le petit museau éveillé de Françoise, 3 ans, les lourdes joues boudeuses de Claire-Jeanne, 4 ans, et la poitrine rebelle de Mme Rubens, née Fourment, 20 ans, autre belle enfant. Les chairs ont la même qualité généreuse.

Un pas de plus, un seul, et nous sommes en Hollande. Voici la *Leçon de Lecture* où, par le truchement de ce gamin roux, papa Terborch plaint tous les petits qui apprennent à lire — chef-d'œuvre d'observation que seule la Hollande pouvait signer : elle sait si bien pénétrer les êtres et les choses!

Irons-nous en Espagne, maintenant? En l'honneur du petit Jésus, dit Théophile Gautier, Ribera «nettoie sa palette de la boue et du sang qui la couvrent d'ordinaire» et pour l'offrir à l'*Adoration des Bergers* « il baigne ce petit corps potelé de tons frais et roses. »

Mais l'Espagnol retrouve sa brosse «si âpre et si brutale» pour chanter l'infirme impudence du *Pied-Bot*, magnifique réprouvé qui, sa béquille à l'épaule, ricane de toutes ses dents gâtées.

Voici, sous le signe de la fatalité, la candeur si grave et si merveilleusement blonde de *Marie-Marguerite*, la petite *Infante* de Vélasquez, qui a peur de son avenir.

En passant devant le *Jeune Mendiant* de Murillo hâtons-nous et jetons un sou tant sont éloquents sa péduculose et son dénuement. Et, surtout, ne quittons pas ce peintre sans avoir assisté à la délicieuse fête enfantine de son *Immaculée Conception.* De tous ces chérubins « nacrés, vermeils, transparents », lequel choisissez-vous?

Avec *la Vierge allaitant l'Enfant Jésus*, nous sommes chez nous et à la fin du XVe siècle. L'œuvre ne nous arrêterait pas si l'auteur n'avait fait de son Jésus un petit enfant de tous les temps et de tous les pays. De la même époque et de la même veine anonyme admirons un beau *Portrait d'enfant* triste.

Cent ans plus tard, pour prendre d'immobiles instantanés de la misère paysanne, la jaune peinture des Le Nain n'aura pas plus d'allégresse. En attendant la soupe sans viande et la tranche de pain bis sans beurre, au son triste de la petite flûte dont joue l'un d'eux, pieds nus sur la terre battue, les enfants du temps de Louis XIII posent devant l'objectif, acquis en Flandre, des trois frères de Picardie.

Enjambons encore un siècle et il sera temps de présenter nos civilités puériles les plus honnêtes à M. Godefroy de la Villetaneuse, le fils du joaillier.

La dernière main avait été mise à son galant costume. Fin prêt, il attendait qu'on le sortît, quand, là, sur la table paternelle, il aperçoit l'objet merveilleux et, tout, il oublie tout au profit de la toupie.

Ce *Joueur de Toton* est le meilleur portrait d'enfant que nous ayons, et il fallait à Chardin de bien bonnes lunettes pour découvrir un enfant dans un siècle qui n'en eut pas.

D'un bond, soyons maintenant avec la Liberté et Delacroix sur les pavés révoltés, car dans la poudre et la rumeur du 29 *Juillet* 1830 il m'aura bien semblé distinguer un jeune garçon. Mais considérant l'enfant inspiré qui brandit deux pistolets plus gros que lui : « Non ! me direz-vous. Il est de la même essence que sa voisine de barricade. C'est un dieu sorti tout armé du surnaturalisme d'un grand peintre. Vous savez bien, d'ailleurs, que les enfants n'étaient pas du registre de Delacroix. Ecoutez ce qu'en dit un écrivain que vous aimez :

« Je dois ajouter, au risque de jeter une ombre sur sa mémoire, au jugement des âmes élégiaques, qu'il ne montrait pas non plus de tendres faiblesses pour l'enfance. L'enfance n'apparaissait à son esprit que les mains barbouillées de confiture (ce qui salit la toile et le papier), ou battant le tambour (ce qui trouble la méditation), ou incendiaire et animalement dangereuse comme le singe ».

Ainsi tout en citant Baudelaire vous m'entraînerez chez Courbet. Car là, du moins, il y a un enfant de notre monde sublunaire. On ne le voit que de dos, mais ça suffit. Bien d'aplomb sur ses jambes nues, ses rouges menottes dans ses culottes usées, cette vaillante « petite pomme d'api » surveille gravement l'achèvement du beau paysage franc-comtois, centre vital de l'*Atelier* et manifeste d'une religion nouvelle. Que, pour l'interroger, les belles dames du Romantisme se gardent bien de descendre de leur calèche !

Enfants sages, caressés par le pinceau, comme eux candide, du père Corot, voici *Blanche Charmois*, sa fine adolescence et son sac à main, *Louis et Maurice Robert*, les deux frérots, chacun sur sa toile, l'un avec son petit fouet, l'autre avec sa trompette.

N'entendez-vous pas maintenant un *Fifre* perçant? C'est le plus crâne petit homme qui, de mémoire de grognard, ait sifflé au pas des tambours de La Garde, et nul mieux que Manet ne décrivit l'adolescence masculine.

Fugitive comme un printemps, la fête de l'Impressionnisme bat son plein autour de la printanière *Paysanne assise*. Aimons la gentille gaucherie de la petite gardeuse. Le souvenir de Millet plane, évidemment, sur cette bergerette, mais moins humanitaire et plus simple que le peintre de Gréville, son auteur est plus humain. Millet c'était la théorie — qui, chez lui, d'ailleurs, n'exclut pas la « pratique » — . Pissarro c'est la vie.

Si largement peinte par Berthe Morizot, la *Chasse aux Papillons* nous apprend de quelle main tendre et légère une maman-peintre sait noter sur un coin de page du Grand Album un joli geste de sa petite fille.

Entrons enfin sur la pointe du pied dans les brumes de Carrière. Nous verrons, dans leur chaude pénombre, des baisers maternels dont la voracité a quelque chose de déchirant. C'est comme si demain la mort allait séparer cette bouche affamée du cher petit visage qui déjà se brouille et s'efface.

Puis après avoir évoqué ce long sanglot d'adieu du plus ému des peintres, la voix du guide tombera et vous direz : « Ouf ! », prêts à gagner les portes. Mais, songeant soudain aux peintres d'outre-Manche, cet homme consciencieux reprendra :

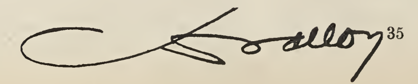
« Je ne regrette pas de ne vous avoir montré Reynolds. Ce peintre a tout pomponné, enrubanné, maniérisé, affadi, l'enfance comme le reste et ce n'est pas en vain qu'Elie Faure lui a reproché « d'avoir traîné dans des ruisseaux de parfums et de caramels le manteau de Rembrandt.

« Si, d'autre part, Gainsborough fut un bon peintre d'enfants, il n'est pas ici représenté comme tel. Pourtant mieux que tout autre il a su exprimer l'adolescence. Sa psychologie s'est plu à évoquer ce purgatoire de la vie où la créature qui n'est plus un enfant attend d'être un homme et le désire et le redoute.

« C'est nous, les adultes et le vaste monde inconnu, qu'Edith ou Jane, ses femmes-enfants regardent avec un peu d'effroi et beaucoup d'intérêt. Leurs petites âmes incertaines se déroberont tout à l'heure derrière leur jeune moquerie dont le rire relève déjà le coin des bouches et point dans les yeux fins ». Et le guide conclura ainsi :

« En somme il y a peu de portraits d'enfants et encore moins de peintres d'enfants. La plupart de ces derniers choient dans le poncif et le convenu. Ils font de leurs petits modèles des ornements et des agréments — des accessoires. C'est ce que reprochait vigoureusement Diderot à Boucher, père de tant de chérubins oiseux.

« Pour peindre les petits, il faut les avoir pénétrés, savoir parler leur langue et les prendre au sérieux comme ils prennent toutes choses, même leurs jeux et leurs joujoux. Il faut avoir les grosses lunettes, les yeux tendres et la longue patience de M. Chardin, peintre excellent, ou bien la vocation maternelle de notre contemporaine Mme Madeleine Luka, délicieuse imagière dont les bambins font battre le cœur de toutes les mères.



TOCHE, DINE
ET LES POULBOTS

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Parmi ces journalistes, personne, je pense, ne sut jamais son nom. On l'appelait Toche et, plus souvent encore « cette vieille Toche », pour lui montrer qu'on l'aimait bien. A treize ou quatorze ans, il était de ces commissionnaires presque aussi minces que leurs bicyclettes, que l'on voit filer comme des anguilles entre les voitures et que, parfois, un agent ramasse dessous.

C'était un petit gars courageux, d'une extraordinaire dignité. Jamais il n'accepta deux sous (l'on était en 1914) ni dix sous, ni vingt sous, en dehors de son salaire. Certain jour, il arriva dans la salle de rédaction les traits plus tirés que d'habitude par la fatigue. Un échotier, dans un langage de faubourg qu'il affectionnait et qui fut, en la circonstance, le plus efficace, interpella le petit cycliste :

« T'as du nerf, t'es costaud, ma vieille Toche. C'est entendu, mais t'es maigre comme un salsifis. Faut pas jouer avec ta santé, mon p'tit gars. Tu vas me faire le plaisir de venir prendre un jus et des croissants avec moi. T'entends? C'est un ordre... »

Quand ils revinrent, le garçonnet avait une légère flamme aux joues et, dans les yeux, le beau regard, si rare, de la reconnaissance. Mais ni ce jour-là, ni aucun autre, on ne vit un sourire fleurir sur sa figure. C'était un enfant *qui ne savait pas sourire.*

On ne saurait en vouloir à Dine d'être très différente de Toche. Ce n'est pas sa faute si elle est née dans un milieu où l'enfance est choyée. Et comme elle ne lit pas les gazettes politiques, comme personne ne lui a encore dit qu'elle était coupable de n'avoir pas vu le jour dans une de ces demeures qui sont la honte de son époque, Dine jouit sans remords de sa gaîté naturelle.

Elle exagère, d'ailleurs, le droit qu'elle s'arroge de prendre la vie du bon côté. Tout lui est jeu. Elle a une sorte de génie du jeu.

Elle est pareille aux autres enfants en ce que, par les soirées où les magasins remplis d'étrennes bordent les rues sombres de rives éblouissantes, elle aime pénétrer au sein de ces tièdes Paradis que l'hiver fait surgir des brumes, bien plus éclatants que des arcs-en-ciel.

Là, elle se gorge, jusqu'à l'étourdissement, de couleurs, de lumières, de formes incroyablement variées, joyeuses et tentantes, et de désirs qu'elle sait bien être irréalisables — sauf un ou deux — et qui néanmoins s'apparentent, pendant quelque deux décades, à la croyance aux miracles.

Fièvre solsticiale qu'apaisent de leur mieux les grandes puissances environnantes ! Mais c'est à l'état normal que Dine se révèle singulièrement habile à créer avec rien, petit démiurge infatigable, un monde d'amusements.

Lorsque, le matin, un baiser tombe sur son front, du haut d'un pyjama ou d'un peignoir, elle joue à faire semblant de dormir. Un grognement répond aux exhortations qui prennent pour thème l'heure du collège et le temps qu'il faut pour se baigner, s'habiller, déjeuner.

Un moment se passe. Du pyjama sort une grosse voix. Du peignoir une plainte découragée.

Un bras énergique se tend vers le petit lit pour secouer la dormeuse et ne saisit que l'oreiller, artistement boudiné sous les draps pour figurer un corps. Et un rire jaillit de derrière une commode, précédant un diablotin trop sûr d'être pardonné.

L'eau du bain? L'on est comme porté dans le palanquin des fées. Si l'on nageait un peu ! Non, décidément, trop d'éclaboussures. Et ça ne vaut pas la mer. « Maman... tu te souviens du Club des Canards? » (Ça, c'est l'ingénieuse enseigne, sur une plage, d'un cours de gymnastique qui connut la prospérité dès qu'il fut ainsi baptisé.)

A table, une pomme de terre bouillie accompagnée de beurre frais n'est pas du tout un aliment méprisable. Mais son goût importe peu. Ce qui est à considérer, c'est l'occupation qui consiste à asseoir la pomme de terre dans l'assiette, à la creuser comme un esquif — premier jeu — et à déposer dans la cavité — deuxième jeu — une noisette de beurre que l'on regarde fondre.

Après quoi l'on fabriquerait volontiers un avion en mie de pain, si personne n'intervenait.

Mais l'on se dédommagera au lavabo, en soufflant dans ses deux mains en boule creuse, pour en faire naître des bulles de savon ; et lorsqu'on s'habille, en ceignant une épée qui est une canne, au moyen d'une cravate promue à la dignité de ceinturon ; et après le dîner — là, consentement unanime — en se risquant à l'urbanisme par l'édification d'un village en boîtes d'allumettes ; et même, il faut bien l'avouer, pendant l'étude, lorsque, sous un livre de classe posé sur sa tranche et formant tunnel, on fait passer, tch, tch, tch, un petit train microscopique...

Une autre fièvre, pourtant, se déclare vers la fin du mois de juin. (Ces phénomènes sont décidément sous la dépendance du cours des astres.) Dine qui n'y songeait guère auparavant voit alors s'ouvrir à son horizon, toutes grandes, les portes divines de la Liberté. Qu'y a-t-il au delà de ce seuil gazonné, fleuri, solaire?

Eh ! qu'importe que le voyage aboutisse à une bourgade de montagne, de bord de mer ou de rase campagne ! Il y a le départ, d'abord, et pendant le trajet dix millions de spectacles avidement absorbés par des yeux insatiables, et des odeurs, des saveurs, des bruits tous merveilleux.

Puis, à l'arrivée, il y a les costumes, légers, succincts, qui sont à eux seuls une délivrance, et les prouesses que permettent les rochers, les arbres, les ruisseaux d'une alpe verdoyante et ombreuse ; ou bien le sable des plages, lit mol et doré, piste, matériau d'architecte ou de statuaire, domaine morcelable à l'infini, et tant d'eau qui bouge sans cesse et dont on ne connaît que cet air de jeu perpétuel, et tant de cachettes rocheuses où les plus étranges créatures sont douées d'une lenteur si agile à fuir les filets ; ou encore la maison champêtre toute pleine, quand on y rentre, du parfum même des vacances



Photo Munkacsi

Jouer avec les vagues, c'est porter un défi aux forces naturelles. Attitude qu'il vaut mieux tôt apprendre et autant que possible en riant puisqu'en somme elle est tout l'homme.

fidèlement gardé : odeur des vieilles pierres (ou du soleil d'été qui tant de fois les pénétra?) mélangée aux odeurs de la dernière flambée que l'on fit en septembre l'an passé, et du bois des armoires, de leur linge, de leurs confitures et de leurs livres parmi lesquels le *Magasin Pittoresque* somnole dans sa vertu.

Et il y a, autour de la maison, le Jardin avec ses massifs secrets et, au delà, les fermes paysannes où le Chien, le Chat, le Cheval si grand, les Bêtes si redoutablement cornues et pourtant si débonnaires, les Bêtes laineuses et celles à plumes ont parfois des « petits » qui sont un ravissement...

Que tout est aimable, que tout est neuf, que tout est objet de passionnantes inventions !

Car voilà le grand point. C'est surtout l'esprit

Photo André Steiner

Tout est jeu aux enfants — sauf, pour la plupart, le livre de classe. Mais il y a des degrés. La balançoire, qui ne permet qu'un vol rigoureusement inscrit dans un arc de cercle (un vol pourtant!), la corde lisse, engin garçonnier bon pour les muscles, un bateau joujou, voilà des plaisirs de choix. Quant à la fillette au trapèze, elle est éperdue, elle est ivre. C'est une bacchante sans Bacchus, une innocente Ménade.

de Dine qui a rejeté mille contraintes et qui, feu follet dans l'espace sans limites (tout est relatif), s'incarne tour à tour en une fermière, une ménagère, un horticulteur, un trappeur, un braconnier ou un Robinson.

Et lorsque Dine a repris le joug des servitudes et des convenances citadines, elle admire, d'un coup d'œil furtif, l'indépendance de ces gamins qu'elle aperçoit parfois faire irruption dans la rue, au sortir des Ecoles, te transformer une placette,



Photo Schall

un terrain vague, une rue barrée en terrain de sport, en embuscade, voire en champ clos. Elle est curieuse, notamment, de Montmartre et de ses Poulbots. Ces pentes ont beau être maisonnières, ce sont des espèces de Pyrénées. Et les enfants, là, plus qu'ailleurs, paraissent s'appartenir. Quand la cloche de 4 heures les libère, il y en a assez peu qu'une mère pâlie ou un chômeur soucieux vient prendre par la main. La plupart s'égaillent tout seuls, les filles par groupes qui jabotent, papotent à perdre haleine, les garçons par bandes déchaînées, promptes aux bousculades, aux bourrades, aux poursuites, à la transformation d'une règle en dague ou d'un vieux « brouillon » en torpilleur. Tous tant qu'ils sont, selon



Photo Schall

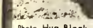


Photo Hug Block

La ronde, qui se meut sur un chant : « Nous n'irons plus au bois... » ou « Jean de la Lune... » Elle rappelle à qui aime les enfants que le jeu chanté est une très bienfaisante méthode d'éducation physique. « Saute - Mouton » ne manque pas d'intérêt. Et la corde que deux équipes tirent en sens contraire, c'est l'apprentissage de l'union pour la lutte.

Photo Schostal





Photo Zuber

De l'eau de mer, craintif, je reçois le baptême.
D'aucuns me trouveront peut-être un peu trop nu,
Mais je ne sais pas, moi, la pudeur, ce vieux thème,
Je ne suis né qu'hier, je demeure ingénu.

les circonstances, la matière ou le décor, ils savent — à des degrés divers — inventer leur joie, leurs jeux, leurs raisons de rire, de crier, de bouger, de courir, de vivre, dès qu'on les délie de leurs liens.

Mais Toche ne savait ni jouer, ni rire, ni sourire. A treize ans, il avait seulement appris à gagner — rien de plus, rien de moins — sa vie.

R. de Laromiguière

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

GYMNASE. — *Espoir*, par Henry Bernstein. — Personnages : le Conseiller d'Etat Emile Goinard et sa femme, l'autoritaire, la brillante, sculpturale (c'est Mme Dorziat qui joue le rôle) et toujours belle Thèrèse ; leur fille Solange ; une autre jeune fille, Catherine, née d'un premier mariage de Thèrèse ; Thierry, fiancé de Solange ; enfin Antoine, athlétique et beau garçon qui embrasse dans le cou, dès que l'occasion s'en présente, la consentante Thérèse.

Le Conseiller d'Etat est en adoration devant sa femme. C'est un faible, un tendre, un fatigué qui garde le coin du feu, tandis qu'elle court les coktail-parties et les terrains de golf. Solange a les mêmes goûts. Elle est agitée, futile et péremptoire. Catherine, au contraire, est un esprit réfléchi, elle a une vie intérieure. Thérèse préfère Solange. Elle croit être pour Catherine une bonne mère, mais laisse percer à son égard quelque antipathie. Elle sent bien que sa fille aînée la juge, elle trouve au contraire en Solange une « camarade ».

Et un jour vient où Thierry, qui s'était épris de la grâce sportive de Solange, s'aperçoit qu'il a fait fausse route. C'est Catherine qu'il aime, en qui il a peu à peu discerné la compagne, la sûre gardienne du foyer, la femme de sa vie. Il rompt ses fiançailles. Dans une scène admirable, il obtient le pardon de Goinard et même conquiert cet honnête homme, après ce mot assez cruel : « Je ne veux pas que mon ménage ressemble au vôtre ». (Il est d'autant plus sympathique que Solange, à la différence de Catherine, lui apportait une fortune.)

Dans une autre scène — où l'on pense bien que la puissance de M. Bernstein a fait merveille — il prend entièrement le dessus sur Thérèse, lionne déchaînée par l'injure faite à sa fille préférée.

A la fin, Thierry et Catherine une fois mariés, Goinard se plaît à les voir souvent et notamment, lorsque l'angoisse multiforme de l'époque pèse trop lourdement sur lui. Il puise dans leur confiante et gaie vaillance, des raisons d'espérer un renouveau. Un renouveau national (et peut-être même largement humain, car on trouve dans plusieurs pays des « Jeunesses » qui se ressemblent).

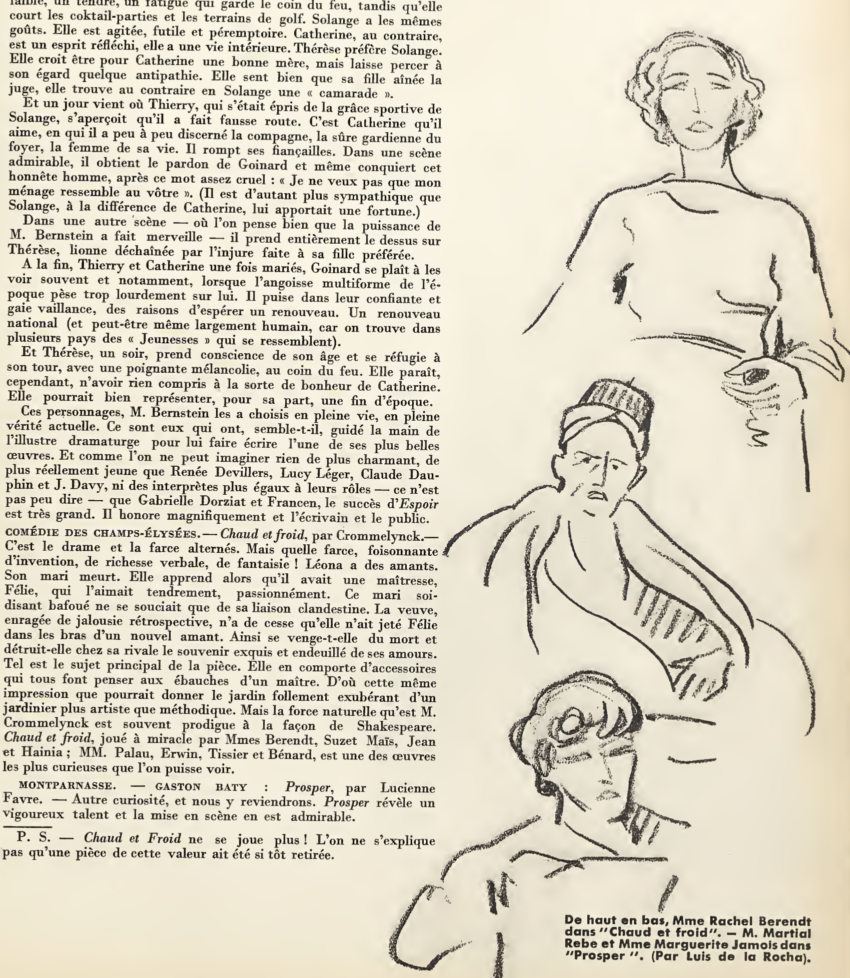
Et Thérèse, un soir, prend conscience de son âge et se réfugie à son tour, avec une poignante mélancolie, au coin du feu. Elle paraît, cependant, n'avoir rien compris à la sorte de bonheur de Catherine. Elle pourrait bien représenter, pour sa part, une fin d'époque.

Ces personnages, M. Bernstein les a choisis en pleine vie, en pleine vérité actuelle. Ce sont eux qui ont, semble-t-il, guidé la main de l'illustre dramaturge pour lui faire écrire l'une de ses plus belles œuvres. Et comme l'on ne peut imaginer rien de plus charmant, de plus réellement jeune que Renée Devillers, Lucy Léger, Claude Dauphin et J. Davy, ni des interprètes plus égaux à leurs rôles — ce n'est pas peu dire — que Gabrielle Dorziat et Francen, le succès d'*Espoir* est très grand. Il honore magnifiquement et l'écrivain et le public.

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — *Chaud et froid*, par Crommelynck. — C'est le drame et la farce alternés. Mais quelle farce, foisonnante d'invention, de richesse verbale, de fantaisie ! Léona a des amants. Son mari meurt. Elle apprend alors qu'il avait une maîtresse, Félie, qui l'aimait tendrement, passionnément. Ce mari soi-disant bafoué ne se souciait que de sa liaison clandestine. La veuve, enragée de jalousie rétrospective, n'a de cesse qu'elle n'ait jeté Félie dans les bras d'un nouvel amant. Ainsi se venge-t-elle du mort et détruit-elle chez sa rivale le souvenir exquis et endeuillé de ses amours. Tel est le sujet principal de la pièce. Elle en comporte d'accessoires qui tous font penser aux ébauches d'un maître. D'où cette même impression que pourrait donner le jardin follement exubérant d'un jardinier plus artiste que méthodique. Mais la force naturelle qu'est M. Crommelynck est souvent prodigue à la façon de Shakespeare. *Chaud et froid*, joué à miracle par Mmes Berendt, Suzet Maïs, Jean et Hainia ; MM. Palau, Erwin, Tissier et Bénard, est une des œuvres les plus curieuses que l'on puisse voir.

MONTPARNASSE. — GASTON BATY : *Prosper*, par Lucienne Favre. — Autre curiosité, et nous y reviendrons. *Prosper* révèle un vigoureux talent et la mise en scène en est admirable.

P. S. — *Chaud et Froid* ne se joue plus ! L'on ne s'explique pas qu'une pièce de cette valeur ait été si tôt retirée.



De haut en bas, Mme Rachel Berendt dans "Chaud et froid". — M. Martial Rebe et Mme Marguerite Jamois dans "Prosper". (Par Luis de la Rocha).


Photo Zuber

RAYMOND ESCHOLIER

PAR O. BÉLIARD

Raymond Escholier auteur de romans a un piédestal, un support, un substrat qui est Raymond Escholier fonctionnaire. Sans doute n'est-ce point une originalité. Des hommes qui n'ont d'autre profession que d'écrire des livres, il y en a, bien sûr, mais pas autant qu'on le croit ; et à part le tout petit nombre de ceux dont le génie ou la longue patience a assuré l'indépendance, je crains qu'il ne faille pas les envier. Le livre devrait être caressé sans souci. Quant au pain, la plupart des écrivains le gagnent, ou le gagnèrent à leurs débuts, par les moyens de tout le monde. Au pis aller, ils se plient aux besognes du journalisme, avec le grand risque d'y acquérir un désolant tour de main. J'en connais qui sont professeurs, médecins ou prêtres, et cela est préférable. Et les administrations ont toujours nourri un grand nombre de talents, des plus francs et des plus beaux.

Donc il y a un Raymond Escholier fonctionnaire, qui est le support de l'autre. Et d'ordinaire on ne parle pas du support ; mais à propos d'Escholier il est impossible qu'on s'en taise, parce qu'ici le support lui-même joue un rôle littéraire. Que l'auteur de *Cantegril* ait été

le chef de cabinet d'un ministre des Affaires Etrangères, président du Conseil, cela n'est qu'un accident politique, d'ailleurs renouvelable. Mais l'auteur de *Cantegril* était depuis 1913 conservateur du Musée Victor-Hugo et de Hauteville-House ; il est depuis 1933 conservateur du Petit-Palais. Et cette vie passée dans l'intimité de reliques précieuses et de choses d'art, parmi les souvenirs, l'anecdote et l'histoire, en tête-à-tête avec des spectres, s'est empreinte sur une partie de l'œuvre. Dans l'exercice de sa fonction, Escholier est encore un écrivain et applique ses moyens d'expression à des études, à des recherches, à des résurrections. Heureux homme qui peut faire chanter son métier et dont l'unité spirituelle n'est pas compromise par une activité professionnelle intense et joyeuse ! Je viens de le trouver au Petit-Palais, à peine finie l'exposition des Le Nain, s'affairant à l'ouverture de salles nouvelles ou préparant quelque surprise. Dans la Maison de la Place des Vosges, il organisa naguère l'exposition Georges Hugo, celle de Daumier, celle du Rhin, celle du Théâtre Romantique. Il est ou il a été critique littéraire et critique d'art dans les plus grands périodiques. Il a publié, dans ce genre critique et documentaire qui sied aux conservateurs de musées, onze ou douze ouvrages généralement très illustrés et parfois luxueux, sur *Paris*, sur *Versailles*, un *Daumier*, un considérable *Delacroix* en trois volumes que l'Académie couronna, un second documentaire concernant l'intimité du grand peintre et l'affection qui le lia à la Comtesse du Forget : *Delacroix et sa consolatrice*. Et des *Logis romantiques*, et des *Victor Hugo artiste;* et la *Vie glorieuse de Victor Hugo*, et *Victor Hugo raconté par ceux qui l'ont vu*, et *la Place Royale et Victor Hugo*...

Des thèses, des œuvres de carrière, pourrait-on dire, par quoi se manifeste un spécialiste, et qui ont certainement fort étendu la renommée de Raymond Escholier en lui donnant la clientèle importante des lecteurs que j'appellerais académiques. J'entends de ceux à qui un écrivain est recommandé par son érudition et ses compétences bien plus que par son originalité et qui lui pardonnent, à la rigueur, d'être sensible, même d'avouer une vision personnelle, mais à condition qu'il s'en excuse et se justifie. En ce qui me concerne, même en ces œuvres-là qui sont de support, de piédestal, c'est la physionomie d'Escholier que je poursuis. J'en trouve quelque trait assurément dans la dévotion qu'il accuse pour les sujets traités ; et il faut le louer de son choix, même quand il s'agit d'un Romantisme dont nous pouvons aujourd'hui ne plus aimer l'éloquence scurrile. Même quand il s'agit d'un Victor Hugo énorme, indestructible et légendaire, à qui quelque mortel sans humilité jette périodiquement un caillou et que l'on dit bête — mais qui l'est, suivant le mot correctif de Leconte de Lisle, comme l'Himalaya.

J'ai assez parlé du Raymond Escholier officiel, quelque reconnaissance qu'on lui doive pour avoir libéré l'autre, le Gascon né par hasard à Paris mais pourtant authentique, vif comme un isard et songeur comme un pâtre, conteur de naissance ainsi que les Arabes qui inondèrent anciennement le pays de ses pères et fournirent vraisemblablement quelques gouttes de sang à sa lignée, trop individualiste pour ne pas vouloir violemment la paix, mais trop du pays de Gaston Phoebus et de *nostre Henric* pour ne pas porter à la guerre une curiosité intrépide.

Car le poète de *Vers l'autre Rive*, aux lamartiniennes mélodies, connut, en qualité de sous-off aux Tirailleurs Sénégalais, des cercles infernaux inexplorés par Dante et en revint, la poitrine toute constellée, avec des souvenirs pour écrire *le Sel de la Terre* et *Mahmadou Fofana;* diptyque dont l'un des volets conte l'innocence pittoresque des hommes de l'armée noire ; dont l'autre dessine sans ménagements l'âme hagarde du Poilu, sordide, malade, mâchant des blasphèmes, frissonnant souvent et se forçant à être plus fort que sa peur, réussissant à être admirable sans cesser d'être vulgaire, à tenir la foi allumée dans les ténèbres et à demeurer animalement jeune dans toute cette ruine hideuse ; un saint et un héros, sans doute, mais pas selon le canon des plâtriers de Saint-Sulpice.

Ces deux livres sont pourtant accidentels et si l'on y trouve toutes les qualités de franchise et de curiosité émue qui distinguent Escholier, il faut aller chercher le fond de son cœur, son point O comme diraient les géomètres, dans les beaux romans où il vêt les aventures humaines des couleurs de sa province. Des romans qui sont un peu rétrospectifs ou, lorsqu'ils ne le sont pas, qui néanmoins paraissent tels, parce qu'on y peut sentir ce léger retard sur la mode qui entre dans la composition de la respectabilité provinciale et des styles locaux. Ils exhalent l'odeur curieuse des sentiments que les petits mondes enclos ont mis en confiture. Et ce que veut peindre Raymond Escholier. ce sont des accents que l'humanité est en train de perdre, des reliefs qui vont s'usant ou qu'efface la systématisation de la vie contemporaine. Tout ne sera pas à regretter de l'esprit des provinces ; il a des rigorismes, d'étroits partis-pris, quelque chose de confiné et de méphitique que l'Auteur de *La Nuit* a traduit avec une vérité extraordinaire. Mais ces brutalités et cette poussière payaient la rançon de tant de détails à caractère, de tant de jardins réservés dont les routes bitumées, les stridences des Klacksons et les menus faussement pittoresques des « hostelleries » annoncent l'abandon ! L'invasion progressive des passants uniformisés ne peut ôter aux Pyrénées ni leur verdure ni leur chanson ; mais une âme se dissoudrait qu'heureusement Escholier abrite aux feuillets de ses livres. *Dansons la Trompeuse* qui eut le prix Nortchliffe, mélancolique et d'un joli gris passé, inaugura ce genre par l'analyse presque sans ironie d'une coquetterie quinquagénaire. *Cantegril*, qui eut le prix Fémina, conta la bonne humeur, le soleil, le vin noir, la paillardise, la malice goguenarde du pays gascon et créa un type inoubliable. *La Nuit*, œuvre maîtresse, a recueilli l'observation d'une hérédité quasi démoniaque frappant une fille malgré l'étroite et dure protection du milieu provincial et malgré la prison que lui font ses yeux morts. *Quand on conspire* greffe une vieille et charmante romance sentimentale sur l'histoire haute en couleur d'une conspiration des quarante-huitards de l'Ariège contre l'homme de Décembre. *L'Herbe d'Amour*, qui eut le grand prix de Littérature, est une exquise, fraîche et poétique peinture des saisons dans un Val ariégeois et la biologie d'un domaine où se sont réfugiées les traditions. Un « documentaire, » *Gascogne*, montre enfin les sources où Escholier puisa.

Sauf la plus chère : la sensibilité et les souvenirs d'une collaboratrice née au doux bruit d'un torrent pyrénéen, petite-fille d'un représentant du peuple dont quelques traits ont passé aux personnages de *Quand on Conspire*. L'odeur fraîche de l'*Herbe d'Amour*, l'atmosphère de petite ville que l'on hume dans *La Nuit* et *Dansons la Trompeuse* furent assurément l'apport de celle qui a la main posée sur l'épaule de Raymond Escholier quand ils travaillent sous leur tonnelle ariégeoise habillée de feuilles, et qui n'a jamais voulu signer près de lui leurs communs écrits, se laissant discrètement deviner dans les pages des livres comme sur le visage des fils qu'ils eurent ensemble.

Octave Béliard

LECTURES

Colette, Duhamel, Maurois...

PAR PIERRE DOMINIQUE

Georges Duhamel : Vue de la Terre promise.

Abondance de bons, d'excellents livres, ce mois-ci. Voici Colette, Duhamel, Maurois. Nous joindrons à ces trois maîtres M. Roger Vercel, le prix Goncourt de l'année, et Jean Guéhenno qui nous donne avec le *Journal d'un homme de quarante ans* un curieux témoignage.

Nos lecteurs ont tous lu, je pense, les premicrs volumes de La *Chronique des Pasquier*. Il s'agit, on le sait, de l'histoire d'une famille de petits bourgeois français, et que Gcorgcs Duhamel se soit servi pour l'établir d'une multitude de souvenirs personnels, je le crois, mais cela ne fait quc donner à l'œuvre une saveur plus originale. Une œuvre qui déjà compte trois volumes. Nous ne nous cn plaindrons pas. Ces sortes de « suites » — *La Vie et les Aventures de Salavin* en était une — établissent entre l'auteur et son public une affectueuse camaraderie dont je parle en homme pour qui, au temps de son adolescence, l'apparition des « parties » successives de Jean-Christophe fut le grand événement littéraire, peut-être le grand événement tout court. Jean-Christophe d'ailleurs était une figure par trop centrale, et qui mangeait tout, qui détruisait tout autour d'elle. Tandis que ces Pasquier ! C'est — je crois l'avoir déjà dit à propos du *Jardin des Bêtes sauvages* — un peu notre famille à tous tant que nous sommes. Chacun de nous les a connus. La famille du Français moyen, la maison du Français moyen, les ennuis médiocres, la question d'argent, l'attente d'un héritage, le souci de la respectabilité... Ajoutez que la *Chronique des Pasquier* fourmille de caractères, les deux plus beaux étant ceux du père et de la mère. La mère, fourmi laborieuse qui se tue à la tâche et à laquelle on évite les peines : — « Nous n'en parlerons pas à maman... » Et puis le père, admirable type d'égoïste, intelligent, mais fantaisiste ou mieux fantasque, parfaitement incapable, un artiste manqué, dont le rôle n'est que de donner à la Société un talent ou deux, peut-être un génie...

La *Chronique des Pasquier !* Trois livres déjà si pleins de choses, un beau jardin français dessiné par un maître et que remplit sous une lumière tempérée une claire musique d'oiseaux. (Mercure de France).

Colette : Duo.

Je n'étonnerai personne, je pense, en disant que Colette cst de la même famille d'esprit que Georges Duhamel. Même ton simple, aisé, même horreur de la déclamation. Elle aussi est libérée du romantisme. *Duo*, c'est le choc de deux êtres qui s'aiment, qui tiennent l'un à l'autre un peu par l'habitude, beaucoup par goût charnel et qu'une trahison de la femme ne parvient pas à séparer. Duo de deux voix amicales ou amoureuses d'abord, puis furieuses, ironiques, rageuses, et puis amoureuses encore une fois. Des blessures s'ouvrent, font crier, et à la fin elles se ferment. Personne n'est intervenu, aucun chirurgien. Le temps seul. Plus tard, on ne reconnaîtra même pas la cicatrice ; la faculté d'oubli des hommes est prodigieusc... (Ferenczi).

André Maurois : Sentiments et coutumes.

Voici maintenant, avant que nous repassions au roman, un essai d'André Maurois. Exactement il s'agit de conférences sur le mariage, les parents et les enfants, l'amitié, le métier et la cité, le bonheur. Sujets généraux, s'il en est, mais justement André Maurois est parfaitement à son aise dans ces cadres très amples où son esprit peut se jouer. Extrêmement cultivé, André Maurois peut appeler à la rescousse une multitude de lectures et d'observations, si bien que ses conférences ne sont qu'une distribution d'idées, de points de vue, de jugements, de rappels, d'évocations, tout cela avec la largesse d'un homme très riche. Ecoutez un peu : *Le célibataire devient, par un processus naturel, un être trop bien adapté à la vie solitaire pour en supporter une autre. Si même il le voulait, il ne pourrait plus faire, avec bonheur, un mari ou une femme. On n'imagine guère Stendhal marié.* Je cite quatre lignes, je devrais tout citer. (Grasset).

Roger Vercel : Capitaine Conan.

Revenons maintenant au roman. Celui qui a obtenu le prix Goncourt de cette année, *Capitaine Conan*, n'est pas assurément de ce métal merveilleux dont sont faits la *Chronique des Pasquier* ou *Duo*. C'est cependant un bon roman, solide, bien charpenté, et dont les dernières pages, dans leur simplicité, sont puissamment dramatiques. Roman fait avec les souvenirs de l'auteur qui fut, lui aussi, de l'armée de Salonique. Un caractère se détache, celui d'un officier qui d'ailleurs donne son nom au livre, Le Capitaine Conan est un de ces hommes qui, sans la guerre, seraient restés petits employés, paysans, merciers, bonnetiers, que sais-je? au fond d'un village et dont la grande aventure a, tout à coup, fait des héros. Ils étaient nés pour elle, désignés de toute éternité. La guerre finie, ils n'ont plus qu'à se replier sur eux-mêmes, à s'endormir sur leurs souvenirs, comme des chiens au retour d'une chasse. Chacun son tragique, c'est la vie. (Albin Michel).

Jean Guéhenno : Journal d'un homme de quarante ans.

Jean Guéhenno était de cette génération-là, mais parmi tous ces hommes précipités dans la guerre et dans la gloire, il ne fut pas de ceux qui tout de suite y trouvèrent la bonne table mise, le pain et le vin qui leur convenaient. Jean Guéhenno était, il est resté de ceux qui ne veulent voir dans les cinq années terribles qu'un cauchemar. La guerre n'est ainsi pour lui qu'un horrible moment sur lequel il ne s'attarde pas. Son enfance et son adolescence paysannes et ouvrières, voilà ce qui émeut surtout cet homme de quarante ans. Les vraiment bonnes pages ont jailli à propos des années où l'âme s'entr'ouvre et, puis les heures terribles vivement traversées, il est là, travaillé d'un immense espoir et l'on sent qu'il demande, qu'il exige à tout prix l'atmosphère pour laquelle il se croit né..., celle de la paix heureuse. Peut-être la trouvera-t-il un jour, bien que nous ne la sentions pas encore autour de nous. Il y a des générations faites pour les orages. (Grasset).

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Malgré l'intérêt que présentent certaines des nouveautés musicales de ce mois — citons, en passant, une admirable réalisation de la *Symphonie Fantastique* de Berlioz (P) par Meyrowitz, un disque d'Heifetz, l'*Enfant Prodigue* de Debussy (Gr) et les chefs-d'œuvre de l'*Anthologie Sonore* (D) dont je vous reparlerai — je crois que mon devoir de conservateur de la Discothèque d'*Art et Médecine* consiste à négliger tous ces efforts pour vous en signaler un seul qui constitue une innovation professionnelle assez piquante.

La machine parlante se mêle si étroitement à notre vie quotidienne qu'elle trouve sans cesse des occasions ingénieuses d'intervenir dans tous les domaines de notre curiosité. Le disque est devenu un conseiller, un confident, un guide, un professeur et un compagnon d'études ou de jeux. On lui fait tenir, aujourd'hui, un rôle nouveau dans certaines classes sociales : on lui demande d'entretenir l'esprit de corps et le respect des traditions chez les hommes qui exercent la même profession.

On connaît l'importance qu'attachent au trésor des coutumes corporatives les jeunes gens qui abordent certaines carrières. En entrant à l'Ecole Normale, à Polytechnique, à Saint-Cyr, aux Beaux-Arts ou aux Arts et Métiers, les « bleus » se soumettent avec respect à des rites étranges dont la cocasserie ou la désinvolture extérieures ne font qu'accroître le prestige. Ces bizarres pratiques créent une sorte de privilège d'initiés. Elles sont un symbole modernisé de l'éternelle Course du Flambeau.

Le disque s'empare aujourd'hui de ce Flambeau qu'il électrifie avec audace. Voici une première tentative d'enregistrement confidentiel et corporatif, une édition vivante de textes qui ne se conservaient jusqu'ici que par la tradition orale qui pouvait les altérer. La compagnie française Ultraphone vient d'éditer, par souscriptions numérotées et rigoureusement hors commerce, sous le titre « Esculape », la collection complète des chansons de salles de garde. La collection « Esculape » (U), qui comprendra 48 chansons en 24 disques — divisés en 8 séries indépendantes de 3 disques — sera présentée en album et strictement réservée aux médecins et aux pharmaciens.

Elle fixera, sous une forme historique et artistique inattaquable, ces étonnants documents dont il n'est pas difficile de deviner la secrète justification philosophique. Destinés, par métier, à scruter minutieusement tous les secrets du corps humain, les futurs médecins doivent en prendre une notion purement objective et réaliste. Ils doivent le dépouiller de tous les voiles que la littérature, la poésie, l'esthétique, la morale, la religion, la sociologie, la pudeur et la sentimentalité ont pu tisser autour de lui au cours des siècles. Il faut que notre organisme soit, avant tout, pour le savant, une machine, un mouvement d'horlogerie. Il faut tuer toutes les répugnances physiques et triompher de tous les dégoûts. De là ce parti-pris de cynisme, cette crudité de langage, cette brutalité de vocabulaire et cette façon systématique de déchirer tous les oripeaux conventionnels dont la civilisation enveloppe hypocritement nos instincts. Les chansons de salles de garde, écrites au formol, purifient de tous les microbes du sentiment le cœur du médecin qui doit être aussi parfaitement aseptisé que ses mains et affranchi du préjugé du noble et de l'ignoble dans l'étude de l'animal humain.

Ces chansons, dans lesquelles interviennent à l'occasion les réponses chorales, sont conformes à l'édition 1930 du Scorpion d'Amsterdam, qui fait autorité pour les textes, mais dont, personnellement, je n'approuve pas toujours la notation musicale. Les disques « Esculape » effaceront, d'ailleurs, ces maladresses d'écriture.

Et voici fixés pour l'éternité les exploits fameux des trois orfèvres, du curé de St-Sulpice, de la petite Charlotte, du Menuisier de Couëron, des moines de St-Bernardin, du Grenadier de Flandre, du Roi de Bavière et du Cordonnier Pamphile. Et je laisse aux exégètes qui liront ces lignes le soin de rechercher pourquoi, dans ce folklore truculent et irrévérencieux, la marine et les ports de l'Ouest-Etat tiennent une place si importante! Il y a une échappée vers la mer singulièrement troublante dans son ingénuité inattendue.

P : Pathé. Gr : Gramophone. D : Dalloz. U : Ultraphone.

Vuillermoz

VIENT DE PARAÎTRE

Ombres solides, par Elie Faure. — Les médecins, entre autres liseurs, connaissent l'immense culture d'Elie Faure, son esprit profond. Ils trouveront dans *Ombres solides* des motifs nouveaux d'admirer leur éminent confrère. Sur l'Art flamand, sur Goya, sur le Don Quichotte de Daumier, sur Isadora Duncan, sur le Cinéma, l'Architecture, sur tous les sujets traités dans ce livre, que de pages admirables en effet ! Toute analyse y est conduite à l'aide de ces milliers de lumières que fournit un savoir encyclopédique et qui seules permettent les comparaisons bien pesées, le jugement exact, la découverte de la vérité.

Nous sera-t-il permis, à nous chétif, d'essayer d'analyser à notre tour un talent aussi rare? Peut-être en trouverons-nous le secret dans ces mots : « La chair et la moelle du monde palpitent et battent partout. Baudelaire avait coutume de dire que l'imagination, parce qu'elle *voyait* l'analogie universelle, était *la plus scientifique des facultés* ». Oui, voilà sans doute l'essence d'une grande pensée. Elie Faure est précisément doué de cette imagination qui voit l'analogie universelle. De là l'unité de tout son œuvre, alors même qu'il rayonne dans tous les sens, à travers les arts, les hommes, les races, le monde. Cet œuvre rayonne, explique à mesure et embrasse. Ce tout est un mouvement harmonieux, sans âge, sans plus d'âge que la démarche spirituelle des sages grecs de la grande époque.

Circuit américain, par Marcel Olivier. — Ce livre est un acte, bienfaisant à tous points de vue. L'on devait l'attendre de M. Marcel Olivier, homme d'action, gouverneur général de Madagascar avant de devenir le bras droit du Maréchal Lyautey pour l'organisation de l'Exposition de 1931 et, par la suite, Président de la Transatlantique.

M. Marcel Olivier a fait naguère, sur le *De La Salle*, puis en avion, en pullmann, en auto, un voyage d'étude aux Antilles et à travers les Amériques du Sud, Centrale et du Nord. C'est la relation de ce voyage qu'il vient de publier en un livre nourri de faits, de suggestions utiles et, par dessus tout, de claire pensée française.

A des hôtes pleins d'amitié, il montra un franc et amical visage. Maintenant, à lire *Circuit américain*, l'on voit combien il pourrait être simple et de grande conséquence de cultiver les sympathies étrangères. Notre pays n'aurait pas à rivaliser de ruses avec tel ou tel propagandiste. Il n'aurait qu'à s'exposer aux regards tel qu'il est, fort, travailleur, vaillant et jouant franc jeu. Accordons que M. Marcel Olivier bénéficiait d'une double facilité. D'abord, l'étiquette de propagandiste, qui fait naître la défiance, ne pouvait lui être attachée. Mais cependant et surtout, sa seule présence inclinait, pensons-nous, tout interlocuteur à se remémorer la puissance du second empire colonial du monde : titre éloquent au respect et à l'admiration de ces Américains qui ont en eux trop de force pour accorder aux faibles une durable amitié. Nous voulons croire qu'ils liront en grand nombre le livre de M. Marcel Olivier. Nous savons que d'ores et déjà, beaucoup de Français méditent sur cet ouvrage qui est, au demeurant, d'un parfait écrivain. (Chez Grasset).

Les femmes imprudentes, par Jeanne Ramel-Cals. — Il est difficile d'avoir de l'esprit et de rester néanmoins bienveillant... ou presque. Mme Ramel-Cals réussit à tout coup ce rare tour de force. Ce n'est pas sa faute si son regard — qui va loin derrière le masque des visages — saisit à la ronde les ridicules, les bassesses, les hypocrisies. C'est son mérite si elle les peint avec une vérité qui s'interdit d'être cruelle.

Dans une petite ville de province, Marie-Luce, jeune fille, s'éprend d'un beau Maurice qui la prend mais ne l'épouse pas. Il en épouse une autre : Gilberte. Mariage « de raison », comme on dit. Après quoi les deux amants renouent et le goût qu'ils avaient l'un pour l'autre se change en passion véritable. Simultanément, une pure amitié naît et grandit entre Marie-Luce et Gilberte qui ne tarde pas à pécher de son côté. La jeune fille connaît tous les secrets de cette épouse infidèle. Elle pourrait, pour mieux garder Maurice, détruire son ménage. Elle est dévorée de passion, sous la réprobation de la petite ville (que personnifie Mme Lingue, langue venimeuse, personnage qui est un chef-d'œuvre), au point d'en mourir. Mais elle quittera ce monde sans avoir dénoncé son amie. Le livre, des plus attachants d'un bout à l'autre par l'humour, la péripétie, l'observation, rend à la fin un son très émouvant dans sa délicatesse. Et les croquis de Mme Ramel-Cals (l'on sait qu'elle est *aussi* dessinatrice de grand talent) sont irrésistibles. (Chez Fayard.)

Les désaxés, par Marcel Hamon. — Une réédition qui vient à une heure propice. En 1925, des écrivains aussi différents qu'André Rousseaux, Philippe Barrès, Henri Barbusse, John Charpentier, Georges Lecomte, signalèrent le haut intérêt de ce roman. Mais faut-il dire roman? C'est, ce livre, l'histoire d'un combattant et de quelques-uns de ses camarades pendant et après la guerre, l'histoire, notamment, de la société d'après-guerre qui fut si cruellement, pour les héros revenus, « à l'opposé de leurs espérances ». Ils furent, dans une période de griserie et de prospérité factice, des désaxés. Que sont-ils aujourd'hui, que font-ils, que feront-ils? C'est la question qu'on se pose, au sortir de cette lecture. De Marcel Hamon, nous ne connaissons que le profond talent, et aucun de ses projets. Mais il nous étonnerait s'il ne donnait pas une suite à son bel ouvrage de mémorialiste. (Chez Malfère.)

Pasteur, par Carlos d'Eschevannes. — L'on aime que des médecins, des hommes de science s'attachent à retracer la vie de *leurs* grands hommes. Ceux-ci appartiennent d'abord à ceux-là qui sont les plus aptes à les comprendre, et les mieux qualifiés pour célébrer leur bienfaisance. Sur Pasteur, M. Carlos d'Eschevannes a écrit un livre complet dans sa concision, excellent par l'intelligence du sujet et qui enfin émeut et commande le respect par l'accent de piété avec lequel il évoque celui qui fut à la fois un génie scientifique et un homme de foi simple, un grand croyant. (Chez Téqui.) R. L.

Imp. A. Breger Frères
9, Rue Thénard — Paris

Le Directeur Gérant :
Docteur François Debat

R. C. Seine 2514 B


ART & MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
FÉVRIER

Opothérapie des anémies
et des
déficiences de l'organisme

A côté du **Pancrinol** dont l'action est héroïque dans les états adynamiques, les anémies secondaires, les convalescences,

nous avons créé :

l'hépacrine
pour le traitement des insuffisances hépatiques,
l'hépacrine injectable
spécifique des anémies de Biermer,
l'hépa-peptine
contre les anémies et asthénies dues à un trouble des fonctions digestives.


PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRENALE
Docteur Debat
Laboratoires du

Le Pancrinol

est non seulement

le spécifique de toutes

les déficiences de l'organisme
et des anémies secondaires

mais encore

le plus puissant

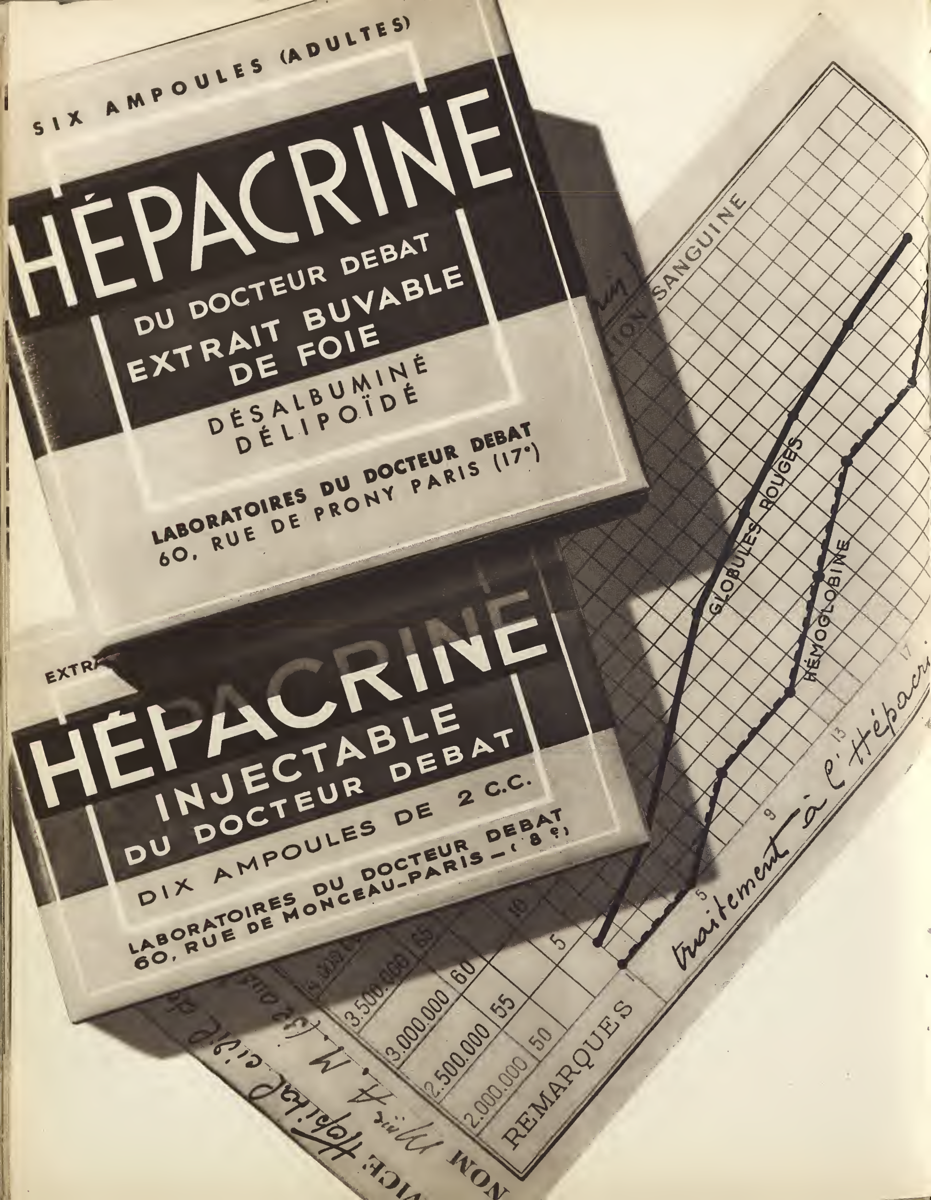
stimulant physiologique

il facilite également l'effort physique et l'effort cérébral.

Le Pancrinol a, tout à la fois, des propriétés

anti-anémiques par les principes hémopoïétiques des extraits de foie et de rein,
anti-toxiques, par la stimulation des trois principaux organes de défense, le foie, la rate et le rein,
toniques, par la cortine de l'extrait de surrénale totale.

Photo Régis Lebrun



SIX AMPOULES (ADULTES)
HÉPACRINE
DU DOCTEUR DEBAT
EXTRAIT BUVABLE DE FOIE
DÉSALBUMINÉ
DÉLIPOÏDÉ
LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT
60, RUE DE PRONY PARIS (17e)
HÉPACRINE
INJECTABLE
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES DE 2 C.C.
LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT
60, RUE DE MONCEAU_PARIS_(8e)
SANGUINE
GLOBULES ROUGES
HÉMOGLOBINE
traitement à l'Hépacri
REMARQUES
3.500.000
3.000.000
2.500.000
2.000.000
60
55
50
NOM


Traitement des asthénies et des anémies liées à des troubles digestifs
Hépa-peptine
DIX AMPOULES BUVABLES

SOMMAIRE

FÉVRIER 1935

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Schall

Paysage saisonnier qui montre cette « réconciliation entre l'homme et l'hiver», dont nos collaborateurs André Thérive et Hervé Lauwick vont nous parler plus loin, chacun à sa façon.

VILLEF RANCHE SUR MER

PAR PAUL MORAND







Photos Tabard

Un peu de la rade de Villefranche, où "les escadres française et russe tinrent à l'aise" : rappel d'un faste grand et cher, auquel Paul Morand ajoute un commentaire fleuri de circonspection. L'on peut toujours, ici, prendre parti pour le décor, pour ce qu'il est de toute beauté et ne décevra jamais. En double page, les maisons dorées de la vieille ville.

Si un bateau de fort tonnage est pris par le gros temps, entre Gênes et Marseille, il n'a qu'une vraie rade où se réfugier : Villefranche. Menton n'est pas abrité du vent d'Est, le plus mauvais ; Monaco non plus ; le port de Nice est une mauvaise auberge ; celui de Cannes, une ravissante petite mare ; Saint-Raphaël et Saint-Tropez sont meilleurs, mais sans profondeur, et Toulon a tous les inconvénients d'un port de guerre. Dans la rade de Villefranche, les escadres française et russe tinrent à l'aise, lors d'une cérémonie navale préparant cette magnifique alliance russe qui semble n'avoir pas encore donné tous ses fruits. Les eaux villefranchoises sont admirables, d'un cobalt et d'un bleu de Prusse profond vers l'Ouest, où les montagnes prolongent leurs pentes sous la mer, rendues plus violettes, au Sud, par les rochers sous-jacents, plus vertes à l'Est, le long du Cap Ferrat, où l'œil du pêcheur perçoit un fond de prairies à herbes courtes, à reflets nacrés : ce sont les varechs méditerranéens, si peu semblables à ceux de l'Océan. Pour la rascasse, il lui faut s'approcher des rochers, sous la route de Nice ; pour le pageot, il devra faire descendre sa ligne non lo'n des grands coffres ; pour le loup, il la laissera courir à la sortie de la baie, là où le creux de Nice commence à apparaître et à imiter Rio-de-Janeiro, et où le décrochement mauve du cap d'Antibes vient doubler la montée pourpre de l'Estérel ; pour l'anchois, en mai et juin, les filets sont posés, soit à l'entrée du port, soit à celle de la darse ; quant à la girelle aux vives couleurs tropicales, elle vient un peu partout donner de son nez pointu sur votre bigorneau ou sur votre nerf de moule. Le bain de Villefranche est préférable à tous les autres ; entre les immondes égouts niçois et l'épais matelas des varechs de Beaulieu, la mer y est d'une propreté des premiers âges, quand l'homme quaternairc, du haut des trous qu'on aperçoit entre la moyenne et la haute corniche, chauffait au soleil son corps roux. Le mazout ne la souille pas, car l'été, les paquebots italiens ont abandonné Villefranche pour faire leur persil à Cannes ; les yachts, avec des noms en or, s'y arrêtent juste pour déjeuner, les dames regardent un moment cette chute verticale de petites maisons jaunes, roses, bleues et vertes derrière le vieux fort, apprennent qu'il n'y a ni golf, ni roulette, ni jazz, ni restaurant à coup de fusil, bâillent et demandent à repartir ; vers la mi-août, quelques copains de la marine arrivent on ne sait d'où pour passer les bouées au minium ; vers mai, les voiliers et les vedettes viennent se faire râcler le ventre au bassin de radoub ; dès qu'on leur a repeint en rouge ou en vert une belle ligne de flottaison, ils prennent le large ; restent au fond de la baie de Villefranche un ou deux langoustiers sardes et quelque cotre embossé près de la gare.




Photos Tabard



Entre le cap de Montboron et le cap Ferrat, la rade de Villefranche étale ses eaux admirables "cobalt et bleu de Prusse vers l'Ouest, rendues plus violettes, au Sud, par les rochers sous-jacents, plus vertes à l'Est..." et vers ses rives descend une végétation où "ça sent la vie chaude et le jeune figuier...". Bienheureux pays, où le travail lui-même est quiet.

Villefranche regarde l'Orient, comme son voisin le cap Saint-Jean, — quand l'Ordre hospitalier de Jérusalem y possédait sa base —, regardait vers la Terre Sainte. A l'autre pointe de la presqu'île qui borde l'horizon villefranchois, le cap Ferrat, ancien domaine du roi Léopold de Belgique, n'a pas été dépecé par les lotissements, comme le pauvre cap Martin, son frère ; on y trouve encore (pourvu que la crise dure !) de beaux bois d'oliviers et quelques cyprès sauvages. Mais, dès qu'il se rattache à la terre, les grands hôtels de Beaulieu élèvent leurs carrés massifs, surmontés par la montagne pelée, découpée en terrasses dénudées par les horticulteurs dont les œillets rivalisent avec ceux de San Remo. Tournons maintenant le dos au cap Ferrat et regardons Villefranche, autant que nous le permettent les panneaux-réclame qui bordent depuis quelques années la route de Monte-Carlo : trois montagnes l'entourent : d'abord le promontoire rocheux qui descend dans la mer et la coupe — heureusement — de Nice, dont elle ne serait, sans cela, qu'un faubourg. Des pins penchés, parfois roussis par un incendie qui fige les arbres en un éternel automne, moutonnent sur les flancs écorchés çà et là par quelque carrière, jusqu'à la forteresse et au col de Villefranche. Là est située la Corne d'Or, redoutable entreprise d'après-guerre qui est à Villefranche ce que Super-Cannes est à Cannes. Mais Villefranche est un modeste coin qui s'accommode mal de superlatifs, et la soudure ne s'est jamais faite entre le haut et le bas du pays. La Corne d'Or s'est contentée d'être une moisissure spéculative des régions supérieures et de déverser à nos pieds des tombereaux de plâtras et de graviers. On redescend vers Villefranche par des chemins délicieux, jadis abrupts, mais que les moteurs actuels gravissent en prise ; les bougainvilleas violets ou cuivre, gourmands de liberté, dépassent les murs et se piquent aux figuiers de Barbarie, à omoplates poilues. Ça sent la vie chaude et le jeune figuier, cher aux paraboles. La route de la basse corniche une fois traversée, enlaidie par des centaines de pylônes (les pylônes sont les trophées des administrations ; en bois, en ciment, en fer, en fonte, ils se dressent implacablement dans le ciel bleu ; le tramway local, disparu depuis quelques années, a laissé derrière lui mille de ces stèles funéraires), alors commence Villefranche proprement dit. Le chemin de la gare descend en méandres la montagne jusqu'à une plantation de bananiers ; quand la locomotive de Paris s'éloigne entre les larges feuilles retombantes, lacérées par le vent, d'où surgissent les régimes jaunissants, il me semble que je viens de manquer le train guinéen de Kotonou... Au pied de la voie ferrée se trouve la plage ; ensuite, c'est le quai du Port, d'où des venelles voûtées gravissent la rude pente pour se retrouver autour de la vieille église jésuite ; sur le quai, trône l'hôtel Welcome, qu'honora toute la littérature des années 20 et que découvrirent, je crois, Jean et Valentine Hugo, peu après la guerre. Puisse Cocteau, qui y résida longtemps, écrire un jour l'histoire de l'hôtel Welcome ! Au delà, c'est le jeu de boules ; les joueurs de marque, invités des boulodromes voisins, arrivent le dimanche avec leurs boules, argentées ou dorées, dans un suspensoir de cuir, chef d'œuvre d'orthopédie sportive. La citadelle sépare le port de la darse ; le chemin de ronde qui la contourne, battu des vagues, conduit à la caserne des chasseurs alpins. Ses arcades, dernier vestige d'un ancien couvent italien, courent le long des quais où les ketchs, les goélettes des stars sont amarrés tout l'hiver sous bâche, attendant avec mélancolie les risées d'été. Seuls, les voiliers du Cercle de la Voile de Villefranche, composé de vrais sportifs, sortent en mer toute l'année. Au delà du bassin de radoub, protégés des vents d'Est et du sirocco par le chemin de ronde, du mistral par le fort, de grands yachts emmêlent leurs ancres, marient leurs amarres et échangent le vœu éternel de ne jamais sortir au large — ce rêve de tous les bateaux. Ils ont pris leur retraite ; ils encombrent les bassins déjà trop étroits et pour rien au monde ils ne céderaient cette dernière place au soleil ; au soleil qui les brûle après que la pluie et l'eau salée ont fait virer au vert-de-gris leurs mâts et leurs bois dévernis ; ce sont des nefs mortes, pareilles à ces rafiots abandonnés qu'on trouve un peu partout dans Conrad, du *Nègre du Narcisse* à *Cœur de ténèbres ;* bâtiments saisis, oubliés, hantés d'absences, que leurs propriétaires ruinés ou négligents ont abandonnés et où les vagabonds viennent parfois se cacher, pendant une saison, pour dormir, au milieu des rats. Monaco et Cannes sont des havres de millionnaires ; Nice maritime est une petite place de commerce local ; mais le port de Villefranche est le lieu géométrique de l'Invitation au Repos, chose rare sur cette Côte d'Azur qui, malgré sa magnificence, ne loge jamais gratuitement la poésie.

Morand



RONDEUR DES JOURS

PAR JEAN GIONO

Les jours commencent et finissent dans une heure trouble de la nuit. Ils n'ont pas la forme longue, cette forme des choses qui vont vers des buts : la flèche, la route, la course de l'homme. Ils ont la forme ronde, cette forme des choses éternelles et statiques : le soleil, le monde, Dieu. La civilisation a voulu nous persuader que nous allions vers quelque chose, un but lointain. Nous avons oublié que notre seul but c'est vivre et que vivre nous le faisons chaque jour et tous les jours et qu'à toutes les heures de la journée nous atteignons notre qut véritable si nous vivons. Tous les gens civilisés se représentent le jour comme commençant à l'aube ou un peu après, ou longtemps après, enfin à une heure fixée par le début de leur travail ; qu'il s'allonge à travers leur travail, pendant ce qu'ils appellent « toute la journée » ; puis qu'il se finit quand ils ferment les paupières. Ce sont ceux-là qui disent : les jours sont longs.

Non, les jours sont ronds.

Nous n'allons vers rien, justement parce que nous allons vers tout et tout est atteint du moment que nous avons tous nos sens prêts à sentir. Les jours sont des fruits et notre rôle est de les manger, de les goûter doucement ou voracement selon notre nature propre, de profiter de tout ce qu'ils contiennent, d'en faire notre chair spirituelle et notre âme, de vivre. Vivre n'a pas d'autre sens que ça.

Tout ce que nous propose la civilisation, tout ce qu'elle nous apporte, tout ce qu'elle nous apportera, rien n'est rien si nous ne comprenons pas qu'il est plus émouvant pour chacun de nous de vivre un jour que de réussir en avion le raid sans escales Paris-Paris autour du monde.

Cette heure trouble où le jour se sépare de la nuit, où l'ombre se dépose dans les vallées de la terre, où le ciel s'éclaire, où tout est comme dans un vase qu'on a longtemps agité et qui maintenant va avoir son repos et sa clarification. Le rossignol a changé son chant. Ce n'est plus ce ruissellement de musique dont il a noyé sa femelle — et elle est sur la branche du tilleul, désormais lourde et sourde, et elle a fermé ses petites paupières rondes et le vent la balance du même balancement que les feuilles — ce n'est plus ce fleuve sonore, c'est une longue note à peine un peu tremblante. Longue comme ce déchirement de l'aube là-bas au-dessus des collines de l'est. Des gouttes de rosée glissent le long des feuilles des arbres puis tombent et les arbres sont tout tremblants et il n'y a pas de vent mais cependant voyez comme les aulnes et les peupliers frémissent. L'air est léger. Il a cette qualité des eaux de source dans la montagne : on arrive là, on a soif. On la voit verte, on la croit trop fraîche. On la boit, et alors on la trouve justement faite pour l'état exact de votre gosier et de votre corps à ce moment-là. Et vous repartez avec des forces nouvelles. Le soleil se lève. Avec lui les odeurs. Dans les lointaines collines les lilas sont fleuris. Le fleuve a baissé là-bas dans les fonds de la vallée

Photos Kardas

A Manosque, jeu de boules. L'Eglise St-Sauveur et son campanile de fer ouvragé.

car l'odeur des limons frais vient de monter. Un écureuil a écorché les hautes branches du bouleau ; une odeur de miel vient de descendre. Les pluies passées ont découvert les racines d'un cyprès qui sentent l'anis. Une belette invisible court sous l'herbe du pré et nous ne la voyons pas, nous voyons seulement l'aigrette des avoines qui tremble, mais nous sentons toutes les odeurs de ces herbes que la belette charrie de ses petits bonds souples, la flouve, l'esparcette, la fétuque, le trèfle et le sainfoin, la pâquerette et les mille petites herbes collées contre la terre noire, et la terre noire elle-même, avec ses champignons, ses vers, ses petits morceaux de bois pourris.

Photos Kardos

Je suis couché et je dors. Comment le jour entre-t-il en moi ? Dans le moment de cette heure trouble où le jour est né, moi-même, endormi, ai été clarifié ; les rêves se sont enfuis comme le vent dans les arbres et le sommeil s'est déposé lentement dans les vallées de mon corps. Déjà tout ce qui émerge — pareil au sommet des collines qui dans le monde ou dehors viennent de se gonfler en bosses d'or — tout ce qui émerge du sommeil en moi prend vie et chante. Je suis encore endormi mais j'entends, je sens les odeurs, je bois instinctivement à la fraîche fontaine de l'air nouveau. Les bruits et les parfums me racontent des histoires que ma pensée toute libre enregistre. Par l'odeur d'anis j'ai vu, les yeux fermés, les racines noires du cyprès ; par le chant du rossignol, j'ai vu la dame rossignol ivre d'amour et de chanson nocturne s'abandonner à la danse aurorale des feuilles ; par le froussement de la prairie et les éclats de parfum qui jaillissent dans les bonds de la belette comme des cymbales d'odeur, j'ai suivi la course de la belette fauve depuis le tronc du saule jusqu'à sa petite bauge chaude. Enfin mes paupières sont touchées d'un épi

C'est aux champs que l'on goûte le mieux les jours comme des fruits ; que l'on voit le mieux aussi que le ciel est rond comme les jours. Mais devant les maisons, des robes certainement sages aiment — quel singulier hasard ! — à former le cercle, quand le soleil descend la pente de son orbe. Et un chat regarde, plein de paix, tourner toutes choses.



d'or. Je m'éveille. Le soleil est posé sur mon visage.

Le monde est là ; j'en fais partie. Je n'ai d'autre but que de le comprendre et de le goûter avec mes sens. Et je me lève, comme le conducteur de quadrige mettait le pied sur la plate-forme du char avant de se laisser emporter par la course de ses quatre chevaux.

●

Tous les matins ont une heure de l'ange. Une heure pendant laquelle battent doucement les ailes multicolores de l'annonciateur. Selon la saison c'est parfois une longue pluie sombre qui arrive pendue sous le ventre du vent ; ou bien c'est une pluie grise installée dans toute la largeur du ciel et qui grignote la terre, les branches nues et même les pierres poreuses des fontaines ; ou bien c'est le clair soleil paisible et fleuri et dans le mouvement de bras d'un invisible semeur, la terre est ensemencée de poignées d'oiseaux, qui font crépiter les feuillages des arbres, ou bien c'est le vent. Cette heure est toute la bénédiction du jour. Elle est le commencement de tout ce qui est promis, de tout ce qui sera tenu, de tout ce qui est caché dans cette partie du ciel vierge où le soleil aujourd'hui n'a pas encore passé.

C'est l'heure du travail des champs. C'est le moment où la bêche vole et chante, où elle est bien aiguisée comme il faut, où la terre est meuble à souhait, où le cordeau bien tendu file tout droit le long des levées de terre où nous planterons les salades et les poireaux, les oignons et les aubergines. Nous aurons de l'indulgence pour le petit scarabée d'or qui s'épuise dans les fraisiers pour atteindre une fleur blanche. Nous regarderons l'abeille à peine éveillée, lourde encore de rosée et qui vient faire sa toilette sur le bourgeon rose de la vigne. Nous ne déchirerons pas la dentelle de l'araignée, et même, nous regarderons la taupe, sans rien dire, sans bouger notre bêche, sans avoir envie de tuer, ému par la tristesse noire de cette petite bête fourrée, qui n'y voit pas et qui respire, extasiée sous les ailes multicolores de l'ange annonciateur. Puis nous irons fumer sous l'arbre et écouter les troupeaux qui sortent, regarder les chars qui abordent les routes pleines de poussière ; nous attendrons un petit moment puis, tout d'un coup, nous entendrons la vie tumultueuse des vallées et des plaines où le soleil vient à peine d'entrer.

●

Ainsi doucement, de l'aube du matin et de la matinée à midi, doucement. La lumière qui monte dans l'orbe au-dessus de la terre arrondit le jour sous sa main dorée. Tout est harmonieux et juste comme les grains dans un galet roulé tout le long d'un fleuve.

Midi. Puis les longues heures un peu cruelles qui penchent vers la nuit. Et elles sont d'abord éclatantes de soleil et sonores, mais, comme les jeunes éphésiennes qui descendaient de la colline à la souree de la vallée et qui d'abord dansaient sur le chemin plein de soleil



Photos Kardas

Heures éclatantes ! Midi, roi des étés (et des hivers provençaux), épandu sur la plaine, tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.

et balançaient leurs hanches rondes, puis, dès que l'ombre du val où elles plongeaient atteignait leurs pieds, elles devenaient de danse plus calme et elles entraient dans l'ombre jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre, jusqu'aux seins, jusqu'à la tête, les cheveux surnageaient, puis plus rien, et à ce moment-là elles marchaient posément vers les fontaines dans l'ombre profonde du vallon. Ainsi les heures de l'après-midi.

Le soir. Tous les arbres de l'Ouest sont en bataille contre le soleil et on les voit s'étirer, hausser leurs feuillages comme un bouclier et cacher la lumière. Un peu de jour suinte entre les feuilles comme si le bouclier était fait de mille peaux de petites bêtes et que les coutures soient en train de craquer parce que l'arbre guerrier essaye d'étouffer les soubresauts de l'astre. Mais dans cette lutte les arbres de l'Ouest ne gagnent jamais. Voici le soleil libre. On le voit entre les troncs. Alors, l'herbe qui est dessous les arbres entame la lutte avec ses mille lances et peu à peu c'est elle qui gagne, elle doit percer le soleil par le fond avec ces mille et mille armes terribles que brandissent les avoines, les flouves, les fétuques, les trèfles et les sainfoins. Le soleil, crevé, se vide comme un œuf dans le dessous de la terre, et c'est la nuit.

Alors — mais seulement si nous sommes sages — nous marcherons posément vers les fontaines dans l'ombre profonde de la nuit.

Jean Giono



Photos Zuber

La maison de Jacques de Lacretelle à Montfort l'Amaury. C'est bien celle qui paraît convenir (parva domus, magna quies) à un écrivain qui vit pour son art. Dans l'autre page, la bibliothèque, la bonne et amicale cité des livres.

UNE MAISON DE CAMPAGNE

PAR J. DE LACRETELLE

A Montfort-l'Amaury ?... Cette vieille petite ville au bord de la forêt de Rambouillet, avec des maisons Louis XIII et un cimetière dans un cloître ?... Oh ! mais c'est charmant !

Ces phrases tant de fois entendues lorsqu'on vient de m'interroger sur mon habitation de campagne me font toujours sourire, car ces curiosités ne comptent guère pour moi. Montfort-l'Amaury, c'est bien autre chose que le donjon et le célèbre cloître qui a, dit-on, inspiré le décor de *Robert le Diable*.

Oh ! il a sans doute fallu son architecture à l'ordonnance de Versailles, ses fonds de verdure qui apparaissent derrière chaque porte cochère et tout son air digne et endormi, pour que cette ville m'attire, mais elle n'est pas la seule cité de l'Ile-de-France qui restitue ainsi, dans le calme et l'humilité, l'image du passé. Au bord de la Seine et du côté de Chantilly, combien de fois avais-je déjà été tenté ! Si bien que, dussé-je paraître d'un égoïsme haïssable, je serai franc : j'aime Montfort-l'Amaury uniquement pour l'âme que je m'y suis faite.

Ame que j'ai senti s'éveiller dès le jour où j'ai visité la maison, clefs en mains, après avoir porté l'enchère du « dernier feu » dans l'étude provinciale, toute fortifiée de cartons bleus.

« C'est l'amour de la possession, sentiment assez mesquin », va-t-on dire. Nullement. Cette vieille glycine, nourrie au plâtre du mur, cette porte qui a vu deux ou trois générations se voûter, ces arbres fruitiers qui ont entendu des cris de joie fêter leur robe blanche, tout cela, me suis-je dit sur le seuil, peut être un puits de richesses, si je sais regarder. J'avais le sentiment d'aborder un îlot inconnu où les plus grands mystères de la nature et l'antique ordre des hommes étaient mis à ma mesure.

On le voit, il ne s'agissait pas des satisfactions du propriétaire, mais de promesses autrement précieuses.

Et elles ont été tenues. Je viens de retrouver la



feuille d'adjudication de ce domaine. Il comporte *une maison bourgeoise, divisée en dix pièces principales, un jardin d'agrément avec bosquets et jardin potager s'étendant au fond par une hache sortante... le tout d'une contenance de 1.037 mètres.* Et c'est entre ces limites étroites que j'ai recueilli, saison après saison, un butin que je n'avais jamais su garder jusque-là.

C'est que les choses sont comme les êtres. Pour les connaître vraiment, pour en avoir une compréhension intime, il faut les posséder, il faut contracter avec elles une alliance *for the better and the worse*, ainsi que disent les Anglais.

Oh ! je ne méconnais pas le fruit du voyage, je ne renie pas ces visions rapides et ces captures inoubliables qui vous jettent pour un moment au sommet de vous-même. Mais que de fois l'on a éprouvé, en même temps, l'impression de piller inutilement la beauté du monde ! Ivresse d'être libre, orgueil de ne pas s'engager, peut-être... mais quelque chose manque, et on le sent, à cette étreinte violente : le compagnonnage, l'envieillissement côte à côte.

Maintenant il est un paysage dont je connais toutes les nuances, tous les crépitements, parce que je l'ai vu se froncer en hiver et bondir au printemps. Il y a des ruisseaux et de simples fleurs d'herbes qui m'ont initié à la mythologie et aux grandes fêtes religieuses. Je sais un endroit où règne une tranquillité sonore, car si les pensées inutiles y sont étouffées, l'écho des autres y revient jusqu'à ce que je l'entende.

Endroit d'élection, je veux dire où le choix

Photos Zuber

A gauche, un portrait d'il y a cent ans, une plante en cheveux, un coffre incrusté; en double page, de vieilles reliures précieuses, un sablier, une lampe en opaline ; à droite, à côté d'un bouquet de plumes, une adorable boîte à musique. Ce cadre semble parler de fidélité du souvenir. C'est là, de préférence, qu'auprès d'une compagne charmante l'auteur des Hauts-Ponts poursuit son œuvre déjà si grande.



Photo Zuber

Le respect de la tradition habite la maison. Mais elle s'ouvre toute grande, comme la pensée de son maître, aux lumières du jour présent.

se fait. Retraite, défense contre l'excès, la vitesse et la multitude qui embrouillent le jeu de vivre. Bain qui nettoie les taches d'hypocrisie et tempère le prurit d'ambition. Il y a là des balances qu'on retrouve toujours, et pour elles on emporte les plus beaux livres, les plus belles tâches.

Certes, je ne renoncerai jamais à Paris, mais c'est parce qu'il me plaît, à moi, d'être dévoré... un moment. Bien vite je rapporte dans mon île, pour mieux m'en divertir, le souvenir de cette courte et agréable sensation.

Alors, si l'on a compris les raisons de mon attachement pour Montfort, qu'on ne me demande pas une description de guide, ni un discours de distribution de Prix. Oui, il y a un donjon, une ceinture de vieux remparts, couverts de lierre, qui ressort de jardin en jardin. Il y a une ou deux façades en brique, d'un rose qui fait penser au corsage de Marion Delorme. Il y a un hospice et un couvent dont les cloches se chamaillent doucement avec des voix fêlées ; il y a une église dont Proust admirait les vitraux Renaissance.

Montfort se fait gloire aussi de célébrités. On montre une maison, ornée d'une plaque, où Victor Hugo abrita ses amours. Mais quand je l'ai fait voir à la belle-fille du poète, elle m'a répondu, avec une mémoire respectueuse que ses quatre-vingts ans n'avaient pas altérée : « Non, non, je n'ai jamais entendu dire que Père eût vécu ici. » Je n'ai pas osé parler de Juliette Drouet.

D'autres traditions sont plus certaines. Cette maison de Saint-Nicolas, sur la hauteur, avec un grand pré, Colette y a passé plusieurs années. Cette autre, très étroite, de construction récente, et posée comme une double croche au bord de la route, est celle de Ravel. Entrez-y, et vous verrez comme il jouira malicieusement de vos cris d'admiration ; car rien, dans ce terrain mal loti et ce toit baroque à fioritures de bois, ne laisse deviner la vue large et sensible que l'on découvre de son cabinet de travail sur la campagne.

Que dire encore ? Que José-Maria de Heredia a aussi habité Montfort et qu'Henri de Régnier, en se promenant dans les environs, a imaginé, devant le beau château des Mesnuls — où vous aurez peut-être la chance de rencontrer à présent Paul Morand — tout son roman *Le Passé vivant*.

Mais ce n'est pas cette histoire anecdotique que je voudrais enseigner. Que celui qui lira cet article vienne dans ma ville d'adoption et s'en éprenne ou non, peu m'importe. Ce que je voudrais, c'est faire comprendre que chacun de nous possède au fond de soi un Montfort et qu'il perd sa vie s'il le néglige trop.

LES MÉDECINS QUE J'AI CONNUS

PAR ABEL BONNARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Si je pense au premier médecin dont j'aie gardé la mémoire, je revois dans le fond enfumé de mes souvenirs un grand vieillard, vêtu avec une correction austère, et d'une figure très douce, courbé vers mon lit d'enfant ; tâtant mon pouls d'une main, il tenait de l'autre sa montre d'or, qu'il considérait attentivement. Une montre n'étant pour moi qu'une machine à dire l'heure, ce procédé mystérieux m'intriguait comme une opération magique, et j'en attendais le résultat, curieux de savoir si ma maladie avait de l'importance, ce qui m'en aurait donné à moi-même ; aussi étais-je assez désappointé quand le docteur, remettant sa montre dans son gousset, continuait ses questions au lieu de prononcer un arrêt. J'ai su depuis, par ce qu'on m'en a dit dans ma famille, quel homme délicat et noble était ce vieux médecin, bien plus attaché à ses malades par amitié que par intérêt, lettré d'autre part, ce qui n'est jamais inutile. Le métier du médecin est si beau, il demande à la fois tant de qualités et tant de vertus, que rien n'augmente autant notre idée de l'homme que d'en avoir trouvé qui répondent à toutes les exigences d'une telle profession. Aucune ne donne plus d'ouvertures sur le fond de la nature humaine, pourvu que celui qui soigne les malades ne reste pas pris dans le matérialisme des maladies. Aussi n'est-il pas de cas où la culture soit plus nécessaire, car elle empêche le médecin de ne voir dans l'homme que ses organes, ni plus précieuse, car elle complète et couronne alors une connaissance de l'homme d'autant plus solide qu'elle a sa base dans l'observation de toutes les misères de notre chair. Il n'est pas de conversation plus nourrissante que celle d'un excellent médecin. C'est merveille de l'ouïr quand, homme d'âge, il a gardé l'entière vigueur de son esprit pour tirer parti de son immense expérience, et qu'il entrelace tout ce qu'il a appris dans les livres à tout ce qu'il a appris de la vie. Je pense, en écrivant ceci, à des propos comme ceux du docteur Charles Fiessinger, pétillants de souvenirs, d'observations et d'idées. Quelle n'est pas la sagesse à laquelle arrive un praticien consommé, quand il se rappelle en même temps tous les cas qu'il a observés et toutes les théories qu'il a vu mourir aux pieds de la nature des choses ! Je pense, en écrivant ceci, au judicieux et bienfaisant docteur Jean Lapeyre, qui, tout en soignant mon corps, a si souvent instruit et charmé mon esprit. Quelle rare fortune c'est de rencontrer soudain un homme aussi remarquable comme savant que comme médecin, qui a le goût des idées avec le besoin de la précision et qui, dans chacun des ordres divers où il se signale, garde l'avantage de tout ce qu'il a acquis dans les autres ! Je pense, en écrivant ceci, à une soirée passée avec le docteur Abrami. Mais ces qualités qui éclatent dans les maîtres, on en retrouve parfois quelque chose à l'autre bout de la hiérarchie, chez un médecin de campagne. On est mis par hasard en rapport avec l'un d'eux ; on aperçoit d'abord un homme réservé, qui livre peu de soi-même ; puis il arrive qu'on découvre quelqu'un qui sait et qui cherche, qui lit et qui pense, et à qui l'isolement même d'une vie austère permet de rester en dehors des modes et des erreurs de son temps. Parmi les Cariatides obscures qui soutiennent encore un haut plafond au-dessus d'une société avilie, il faut compter beaucoup de médecins de campagne.

J'aimerais à parler aussi des chirurgiens ; leur profession, toute voisine de celle des médecins, est cependant bien différente. Parfois les plus belles cures d'un médecin ne sont connues que de lui, les malades trouvant presque toujours naturel de guérir, soit parce qu'ils ignorent la gravité des risques qu'ils ont courus, soit en raison de cette fatuité physique qui est innée en tout homme. Les chirurgiens, au contraire, voient éclater leurs victoires et c'est même là ce qui peut donner un air un peu bravache à certains d'entre eux. Mais, pour réussir pleinement, il leur faut joindre aux qualités d'un savant et d'un médecin, une décision d'homme d'action et même d'homme de guerre : le chirurgien protège et couvre une foule souffrante qui n'a que lui entre elle et la mort. Je me fais une idée très précise de la grandeur d'un pareil rôle, car je la nourris de la connaissance que j'ai de mon ami le docteur de Martel. Que de fois, dans nos causeries, j'ai admiré en lui la vigueur de l'esprit et la rectitude du jugement, la faculté d'aller tout de suite à l'essentiel, alors même qu'il s'agissait d'un sujet qui lui était étranger ; cela ne m'étonnait point, car j'ai toujours vu qu'il n'est pas de supériorité particulière, lorsqu'elle est réelle et qu'elle s'exerce dans un ordre important, qui ne s'achève dans une supériorité générale. Je sais toute la nature de ce magnanime défenseur des vies humaines, sa hardiesse à concevoir autant qu'à exécuter, sa sensibilité toujours prête à s'émouvoir, sans parler de ce facile et complet mépris de l'argent qui est le signe des âmes royales. Je m'arrête ici : tout homme supérieur est fait de qualités intellectuelles qui ne peuvent pas être cachées et de qualités morales qui ne veulent pas être vues. Ce n'est que par des circonstances inattendues ou des confidences de malades que j'ai su quelle richesse de cœur des hommes comme le professeur Widal, comme le docteur Desmoulière, comme tous ceux que j'ai nommés plus haut, et bien d'autres encore, dissimulaient sous la supériorité de leur esprit. Je me borne à résumer ce que j'ai appris ainsi, en disant qu'il n'est pas de grand, ni seulement de vrai médecin qui ne soit doublé d'un homme très bon.

Abel Bonnard

l'homme et l'hiver

PAR ANDRÉ THÉRIVE

La réconciliation entre l'homme et l'hiver est de date fort récente ; mais il faut savoir que l'hostilité n'a pas régné entre eux de tout temps. Au Moyen-Age on profitait des neiges pour passer les cols de montagne, sans plaisir certes, mais avec plus de commodité. Les peintures hollandaises nous montrent assez comme les mois des glissades, des patinoires et des traîneaux servaient de vacances aux bons pitauds délivrés par les frimas de leurs travaux rustiques. Et il est bien sûr que dès qu'Abel et Caïn, au sortir du paradis terrestre, virent tomber la manne incomestible des flocons, ils en firent des boules de neige et des bonshommes, la première idole et la plus innocente.

L'hiver était aussi pour nos aïeux la saison des belles veillées et des contes. Les *leschai* dont parle le vieil Hésiode et qui désignent encore les clubs dans la langue de ses descendants, n'étaient autres que les forges de village. On s'y assemblait autour du feu et, je pense, de boissons chaudes, comme on le fit en Bourgogne autour des « écraignes », de ces allègres fagots dont Tabourot des Accords tira le symbole de ses récits gaillards au siècle de Rabelais. Il est probable que sans l'hiver il y aurait eu autant de vie sociale, mais moins de vie familiale. Parmi les animaux frileux, l'homme est le seul qui hiverne sans s'engourdir. Il a bâti sa cellule avec un foyer comme centre ; il a fortifié son domaine derrière sa porte close aux courants d'air. On ne peut donc même pas imaginer ce qu'aurait été la civilisation sous un climat égal, un soleil édénique. Mais si, parbleu ! elle eût été, comme aux Iles sous-le-vent, une barbarie... Tout progrès fut accompli par peur du froid aux pieds et du rhume de cerveau.

J'ai lu le récit d'un gentilhomme polonais, le comte Moczicki, intendant des théâtres du roi de Saxe, qui visita la Provence en 1782, à peu près à l'époque d'Arthur Young. Ce gentilhomme avait un nombreux domestique, amené de sa patrie. Ces gens ne cessaient en Avignon ou à Apt de se plaindre du froid et disaient à peu près : « Mais c'est la Sibérie ici ! » Car ils avaient l'habitude d'un pays glacial, c'est-à-dire d'un pays où l'on se chauffe, et ils tombaient dans une province réputée chaude, c'est-à-dire où on se laissait geler...

Les conquêtes du confort, dans la lutte contre l'hiver, sont venues du Nord en effet. Chacun sait qu'aujourd'hui encore il vaut mieux passer janvier à Oslo qu'à Londres, ou même à Helsinki qu'à Bilbao. Les peuples du Midi sont plus traditionalistes que les autres, c'est-à-dire moins novateurs en matière de commodités matérielles. Laissés à eux-mêmes, ils auraient continué à supporter l'hiver sous une couverture, avec une chaufferette, comme on faisait à Versailles, dans les immenses salons du grand Roi. Mais les gens du Nord ont inventé puis répandu à travers l'Europe ce sybaritisme qui commença par les poêles à la prussienne et finit par le chauffage central électrique. C'est eux aussi qui ont remis en faveur la saison dite mauvaise, et nous ont enseigné à n'imiter plus le loir, mais la perdrix des neiges.

Encore faut-il que, pour pratiquer les sports d'hiver, on aille (je parle des Français) chercher l'hiver, le vrai hiver, à domicile. De là ces exodes de citadins vers les montagnes, les trains de plaisir qui font émigrer Paris vers les Vosges, les Alpes, même les Pyrénées, et les autos qui (chose incroyable il y a trente ans) emmènent les Niçois vers Beuil ou Limone. Il faudrait se demander si le vieillard Hiver demeure une juste allégorie : ce dieu hirsute et barbu, frissonnant comme un clochard dans ses guenilles, a cédé la place à une jeune nymphe en chandail, le nez au vent et les poumons dilatés. Mais, chose curieuse, à mesure que nous devenons plus amis du froid, il régresse et s'enfuit.

Dans mon enfance, il me semble bien qu'on patinait tous les hivers, aussi bien sur le lac de Vincennes que dans les cours de mon collège. On ne sortait pas sans moufles et snow-boots ; les fêtes de Noël se déroulaient toujours dans un décor digne de la retraite de Russie. Aujourd'hui je vois à Paris les terrasses de café peuplées et les promeneurs en mince imperméable. L'hiver est simplement une saison pluvieuse et boueuse, avec certaines bises piquantes et certains âpres brouillards. Il perd sa cruauté et sa noblesse. L'homme aurait-il réussi à rompre le cycle du temps ? Tout de même qu'il est bien difficile désormais à un fantôme de nous visiter à minuit, comme dans les contes de jadis, parce que minuit, c'est vraiment trop tôt avant le dernier autobus, — de même la poésie intime de l'hiver, le vent qui hurlait avec la voix des loups, les vols de corbeaux sur les plaines mortes, les ramures craquant sous le gel, ne peut plus se manifester parce que ces mois terribles sont devenus des mois amusants, des mois commodes, des mois douillets. Si la Seine se remet une année à charrier des glaçons, ou à prendre comme en 1709, en 1740, et même en 1917, on criera au miracle, que dis-je ! à l'inconvenance. Derrière les vitres d'une auto, en maudissant la buée qui les recouvre, ou sur les couchettes d'un train surchauffé, vous traversez les campagnes à peu près comme M. Piccard traverse la stratosphère. Vous arrivez chez vos amis ou à votre hôtel comme si vous rentriez, vieux poupon, dans la couveuse. Et quand vous sortez, c'est que le soleil brille, multiplié dans des milliards de facettes, pour vous brunir en deux jours plus vite qu'en une semaine d'été à la mer.

Etonnez-vous donc qu'ayant subi tant d'opprobre, l'Hiver boude. La planète joue à devenir tempérée ; la nature et l'artifice nous habituent à y vivre comme si nous n'étions pas des bêtes fragiles, sans fourrure, des descendants de ceux qui s'enfumaient dans des cavernes auprès de leur réserve de viande, tremblant que le soleil, plus rare, ne disparût tout à fait. Puissions-nous du moins demander une dernière leçon à la saison pure, à la saison nue, où il semble naturel d'exercer l'esprit abstrait et géométrique, devant une nature simplifiée et dépouillée ! J'allais dire que l'hiver était la saison cartésienne. Mais Descartes ne glissait pas en ski sur des pentes semblables à des courbes de fonctions. Il méditait dans son poêle, avec force édredons et cache-nez, et sans doute un grog au schiedam bouillant devant sa moustache militaire.





Photo Claire

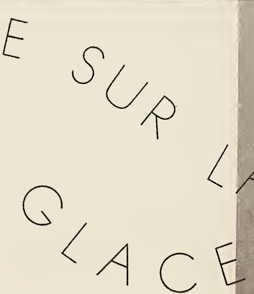
" L'hiver était pour nos aïeux la saison des belles veillées et des contes". C'est maintenant une occasion nouvelle de jeux violents et pourtant des plus sains : traits d'une époque de ceux qu'on peut louer.



Anglo-Continental-Press-Photo

Photo Claire

ARABESQUE SUR LA GLACE



PAR HERVÉ LAUWICK

Le lever du jour, dans la montagne, est d'un bleu inouï, c'est-à-dire qu'il est surprenant, parce qu'on ne voit pas la pointe de l'aube, et qu'on ne se lève naturellement pas comme elle.

Mais, à l'instant où l'on surgit de son lit, le soleil qui ne vous a pas attendu est déjà fier et haut, la voûte du ciel est si ardente qu'il faut vite mettre des lunettes noires, à travers lesquelles les jerseys rouges ne sont plus tout à fait rouges, les maillots bleus tournent un peu au vert, et le teint des femmes graissées devient humide, luisant et plombé comme celui des Espagnoles en été.

On descend dans la rue ouatée, où la neige mange les sons, et, sur le sol, brusquement, on entend naître le bruit des souliers ferrés, ce rude tapage d'infanterie qui m'a toujours rendu mélancolique. Je n'ai jamais compris — mais peut-être suis-je sot — que si l'on a de jolies chevilles et des jambes aimables, on porte un pantalon de zouave et des souliers carrés de facteur traînard...

Après la matinée de ski, après l'instant de repos du déjeuner, beaucoup, songeant qu'il fera nuit dès quatre heures, rampent vers la patinoire en soufflant de la buée par les nascaux comme les chevaux qui montent à la gare. Lorsqu'on en approche, on voit glisser, sur un miroir d'un faux bleu, devant les kodaks qu'on rencontre ici à chaque pas, des élégances variables ; les unes dans des attitudes de cigogne orgueilleuse : ce sont les verticales ; et les autres, courbées comme une taupe qui cherche un sou : ce sont les personnes qui préfèrent tomber en avant. Entre les deux, peu nombreuses, moins nombreux encore, vont les championnes et les acrobates.

Ces virtuoses ont des gestes libres, aisés. Il est faux, naïves jeunes filles, il est inexact qu'ils écrivent : « Je vous aime » sur la glace... Car c'est tout au plus si l'on y peut inscrire des chiffres — et une déclaration par chiffres aurait quelque chose d'un peu brutal...

Mais ils sont vraiment supra-terrestres et lorsqu'ils retrouvent leurs pieds en quittant leurs lames, on a peine à se rendre compte que ce soit des humains ordinaires. On regrette leur forme de tout à l'heure, on ne les reconnaît même plus... C'est au patinage qu'on sait le mieux si un oiseau qui marche a des ailes : telle championne qui va, d'un pas simple, uni et glissant, en mettant ses gants, devient, à l'instant même où elle s'anime ainsi au ralenti, si différente de la foule qu'on la sait d'une autre race avant même qu'elle se soit élancée...

Le thé bien souvent interrompt l'après-midi ; on le prend dans quelque pâtisserie des Alpes, où l'on vous sert toujours des petits gâteaux blancs et bruns, et l'on a l'impression bizarre de mordre des morceaux de paysage.

Les conversations s'établissent selon les âges. La vieille dame dévore ses voisines ; la jeune femme est parfois méchante ; la très jeune fille brosse ses cheveux sur ses yeux, telle Katherine Hepburn ou tels les poneys de cirque, et mange, mange, avec des joues gonflées. A cet âge-là, l'on récupère, et l'on ne songe plus à rien. Heureuse jeunesse qui allait autrefois au collège, et pour qui on a inventé les sports d'hiver, trésor de repos et de bonheur qui permet d'attendre les vacances suivantes...



Photo Scholl

Le ski, d'une grâce discutable tant qu'il reste en contact avec le sol, permet cependant les plus beaux essors. Mais le patin, lui, procure aux corps une souplesse, une élégance et un rythme qui dépassent les mérites esthétiques. Il est mouvement étonnamment aisé, libération de la pesanteur, il est liberté.

Photos Claire



Mais le moment le plus délicieux de ces heures rares vient tard le soir, lorsque la lune brille sur la glace.

Comme elle éclairait cet été nos bains de minuit, quand nous menions derrière nous, du bout des doigts, des traînées de lumière ; comme les mots de Baudelaire emportent derrière eux de longs cortèges d'ombres...

Nous valsons cette fois, élevant nos yeux dans un ciel à l'envers, nous voyons la lune et les étoiles faire des nœuds et s'emballer en de longs cercles, en un maelström de fines lumières pailletées, et c'est un instant prodigieux que celui où l'on vire en tenant dans un jersey léger un autre corps souple qui ne pèse plus rien, plus rien, pas un seul gramme, qui n'a rien de terrestre,— joie suprême qui se dissout et se perd dans l'infini bleuté de la nuit, minute aiguë et pure dont les villes ne donnent pas l'idée...

Hervé Lauwick

Promenade aux 2 villages de La vie de mon père

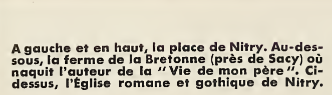
PAR GABRIEL BOISSY



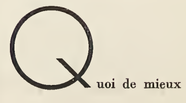
Photos Zuber







A gauche et en haut, la place de Nitry. Au-dessous, la ferme de la Bretonne (près de Sacy) où naquit l'auteur de la "Vie de mon père". Ci-dessus, l'Église romane et gothique de Nitry.



Quoi de mieux



Photo Zuber

Mme Dondaine, née Rétif, telle qu'on peut la voir à Nitry. Elle a 89 ans et se souvient d'avoir lu les œuvres de son aïeul quand elle avait 14 ans. Restée fidèle aux lieux où dura sa famille, elle est de ce peuple solide et sage dont parle Gabriel Boissy.

défiguré par les historiens que la vie patriarcale de l'ancienne France. Notre paysannerie qui a produit ce peuple solide et sage, âpre mais subtil, créé ces villages aux noms de fleurs, aux églises toutes belles et toutes dissemblables, n'a-t-elle donc pas eu ses descripteurs, ses analystes?

En fait peu, fort peu. Nos historiens du jour, fatigués de grandeurs officielles, devenus curieux de cette vie des villages hors des grandes routes, manquent de témoignages. Et quand, d'aventure, il en existe un, qui le connaît? A peine quatre ou cinq cents personnes, à la rigueur un millier !

Qui donc oserait prétendre qu'ils soient plus nombreux ceux qui ont lu, qui possèdent un exemplaire de la *Vie de mon Père* de Rétif de la Bretonne ?

Or ce récit devrait se trouver dans toutes les écoles. Nos enfants devraient l'étudier, l'apprendre par cœur, le commenter comme un admirable récit où se déploient longuement, placidement, éternellement la force et la mesure, la rigueur et le charme qui présidaient naguère à la vie propre de nos villages. Quelle exaltation exemplaire de l'autorité patriarcale en même temps que du sens de l'aventure tempérée par le culte de l'habitude et du sentiment ! Double pulsation qui fit et qui fait encore, dans une certaine mesure, de nos bourgades retirées les réservoirs d'un pays aux cités fatiguées.

Donc ce récit — est-ce une monographie? est-ce un roman? — ce chef-d'œuvre reste encore inconnu. La réputation scandaleuse de l'auteur de *Monsieur Nicolas* a barré la carrière de ce livre de raison d'une famille française, de ce livre de vertu. Même ce 2me Centenaire et l'Exposition de Carnavalet n'ont persuadé grand monde !

Et puis était-ce un roman, était-ce une monographie? L'incertitude littéraire a aidé encore à la réprobation. Ce livre qui contient une sorte de révélation sur les mœurs familières de nos campagnes à la veille de la Révolution, sur leur bonheur, sur leurs libertés, sur la rigidité souple de leur morale, sur la noblesse des plus simples gens, ce livre est à peu près comme s'il n'existait pas.

Sans doute, je le sais, lui fait-on une autre objection : Rétif, ce grand hâbleur, allez-vous croire tout ce qu'il raconte? Quelle preuve que ce naturel à la Greuze, que ces tableaux idylliques ou larmoyants, ne sont pas pure composition?...

Ces objections m'agaçaient.

Or, j'avais retenu en lisant et relisant la *Vie de mon père* une foule de petits faits, de notations géologiques et agricoles, d'accidents du paysage autour des deux villages reculés du Tonnerois où s'écoula l'enfance du « perverti » : Nitry et Sacy, j'avais noté tant de patronymes locaux, d'observations sur telles façons d'être ou de se comporter, tels liens entre le récit et les lieux du récit, qu'il y avait là un élément de vérification bien tentant.

Pourquoi ne pas aller vers ces deux villages solitaires parmi les emblavures de ces immenses plateaux bourguignons vérifier l'exactitude de Rétif? Si ceci, qui a pu durer, est reconnu vrai, cela qui a passé mais qui se trouve lié à la vérité, a de fortes chances de l'être aussi.

Voilà pourquoi, par un jour ensoleillé, sur une route blanche pauvrement goudronnée, je suis arrivé à Nitry, village haut, où naquit le père de Rétif, le fameux et sage Edme Rétif, Edme le patriarche, l'arbitre de la contrée, et de là, je suis descendu vers Sacy, où naquit Rétif le cynique, Sacy le village d'en bas.

Et tout d'un coup, il m'a semblé que je revivais la *Vie de mon père*, que rien, malgré plus de cent cinquante ans, n'y avait bougé, que c'était bien les mêmes villages,

les mêmes gens, les mœurs un peu plus ouvertes sans doute en apparence, mais si peu dans le fond des âmes.

Sur la place de l'Eglise romane et gothique, personne. Une porte s'entr'ouvre quand la voiture s'arrête et une bonne vieille endimanchée, sans attendre, nous dit :

— Oh ! vous n'êtes pas en retard, le premier coup vient à peine de sonner !

Nous sommes un dimanche. Cette brave femme ne peut imaginer, pas plus qu'au XVIIIe siècle ne l'eût pensé le bon curé Boujeat, pasteur de Nitry (qu'on écrivait Nitri), ou la vénérable grand'mère de Rétif, Anne Simon, pas plus que la première femme d'Edme, la douce Marie Dondaine (la faridondaine, la faridondon !...) que nous puissions venir au bourg pour autre chose que pour la messe !...

Je m'avance vers le monument aux Morts de la guerre, stèle dressée devant l'église. Quelle n'est pas ma surprise !... Je lis les noms et voilà les noms même du livre, les mêmes noms que je prononçais tout à l'heure : « Paul-Eugène Boujeat, Paul Boujeat, Gustave Dondaine, Eugène Simon !... et enfin trois « Rétif », Constant, Désiré et Marie. Trois Rétif sur une vingtaine de morts pour la France... Au pied du monument on a pieusement installé les effigies sur émail de plusieurs d'entre ces pauvres « poilus » de la *gens* Rétif...

En reste-t-il encore après ce saccage ?

L'unique auberge s'ouvre en face :

— Madame, reste-t-il encore des Rétif dans Nitry?

La réponse, sans étonnement, après un regard interrogateur vers quelques-uns des indigènes attablés devant l'apéro, vient, précise :

— Ben ! Y en n'a pu guère. Deux inciens qu'ont pas d'infants. Et pi y a Vincent Rétif, qu'a in fils et ine fille. Et pis c'est tout.

— Où habite-t-il M. Vincent Rétif ?

— Là derrière, tournez la rue à drouète et c'est la trasième misun...

Je note que voilà bien ce curieux accent qu'a décrit Rétif dans son *Ecole des Pères* (autre livre précieux) : « Nitri a pourtant un accent, mais délicat, plus délicat, plus agréable que le Provençal et le Gascon... ; il consiste à élever les voyelles nasales, en y donnant un son clair, semblable à celui qu'elles ont en grec... ».

Là non plus Rétif ne nous a pas trompés...

Je « tourne » la rue et j'arrive devant une porte vitrée ; je frappe et entre dans une salle à manger d'une impeccable propreté où m'accueille avec un air, une finesse exquis Mme Vincent Rétif :

— Mon mari n'est pas là. Il vous aurait mieux renseigné. Oh ! non, nous n'avons rien sur cet écrivain. Nous savons seulement qu'il a existé.

— Son père avait été marié à une Marie Dondaine. Je viens de voir sur le monument aux Morts qu'il existe toujours des Dondaine.

— Je crois bien. Ce sont nos cousins. D'ailleurs, nous nous marions souvent ensemble. Mais si vous voulez voir la ferme où est né Rétif, descendez vers Sacy. C'est à gauche, avant d'entrer dans le village, la ferme de la Bretonne.

— Elle est toujours là !

— Toujours. C'est un M. Champeaux à qui elle appartient.

En dix minutes, je viens de retrouver la descendance de l'admirable famille de cet Edme Rétif qu'exalte si curieusement le père de *Monsieur Nicolas*.

Nous filons vers Sacy, visible là-bas après les bois, dans les fonds qui vont jusqu'à la rivière la Cure, vers Vermenton. Au carrefour, avant la descente, où le père Edme accompagnait les recrues, voici la petite cabane de pierres plates, intacte, où il s'abritait des orages et dans le ravin la longue prairie, aujourd'hui pleine d'eau, qu'il avait réussi — d'où sa première gloire dans la contrée — à assécher par d'habiles drainages. J'aperçois la trace du drain dont les hautes pierres posées de champ ont dû s'enfoncer dans le sous-sol de nouveau engorgé. A trois kilomètres de là on me montrera le « puits d'Edme ».

L'eau de nouveau couvre tout un bas pays, malsain comme jadis. Sacy s'étend au long de la route vers la vallée. A gauche un bon chemin qui va « vers le pied de la colline de Nitri » comme écrit Rétif et voilà une ferme, plusieurs fermes même groupées autour de leur mère-poule : « La Bretonne » où naquit Nicolas-Edme le cynique, où son père vivait en *paterfamilias*, présidait la table commune, maîtres et serviteurs réunis...

Les propriétaires fort aimablement me font visiter (1). Sur le mur longitudinal de la route, ils ont cloué un écriteau : « *Rétif de la Bretonne a passé son enfance dans cette métairie* (1734-1806) ».

Autour de la cour, qui devait n'être autrefois entourée que des abris d'exploitation, d'autres demeures ont poussé. La salle commune est au premier. Un pilier de bois, qui date peut-être de l'autre siècle, soutient l'auvent.

— Rien n'a bougé, nous dit le propriétaire, quadragénaire solide, moustache burgonde, face cramoisie. Voilà la salle commune. J'ai seulement posé un petit carrelage sur les dalles. D'ailleurs dans cette petite pièce, elles y sont toujours les anciennes dalles. Et voilà la huche, l'évier, tout enfin, comme c'était au temps jadis...

Le ton est net, carré, en tel contraste enfin avec l'air pointu de Nitry que note Rétif. N'a-t-il pas écrit, en effet, que les gens de Sacy sont « lourds et voraces »? Cette rudesse, je la retrouve au cabaret de la grande rue où sont attablés rouliers et ouvriers agricoles aux têtes de rustres. Toutefois il y a quelque chose de changé. Du temps de Rétif de la Bretonne le bourg considérable c'était Nitry, tandis que Sacy vivait chichement et vulgairement dans son trou. Aujourd'hui Nitry repose bien seul, bien réduit, sur son plateau au vent vif tandis que Sacy, plus près de la route nationale, vibre déjà des bruits citadins.

Sa mairie se carre sur quatre piliers d'Hôtel de ville. Il y a plusieurs bistrots ! Enfin l'antique église a été «requinquée», agrandie. En dépit des «vapeurs grossières», des « eaux stagnantes et malfaisantes » qui sont revenues et se forment en un ruisseau qui va se jeter dans la Cure, Sacy a vaincu Nitry.

Le patriarche Edme Rétif en serait bien fier, mais il réassainirait les pâturages. En tout cas, en moins d'une heure, j'ai constaté assez de choses pour affirmer que *la Vie de mon Père* est la plus exacte des monographies. En un jour, on relèverait dix autres preuves car tout indique, tout révèle que Rétif a exprimé le lieu, les hommes, les choses, les âmes avec une sincérité filiale. Enfin, on constaterait que malgré deux siècles écoulés, les choses comme les gens ont bien peu changé et qu'à Nitry, le soir, quelque Marie Dondaine attend toujours son amoureux :

Sur la route de Dijon
La Faridondaine
La Faridondon !...

Ruit hora..., oui, mais si lentement !

(1) Depuis lors, la ferme a été vendue à un quidam qui n'accueille plus personne.

Le cœur

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Le Pavillon Potain, qui abrite le Centre de Cardiologie de Seine-et-Oise, s'élève dans l'enceinte de l'Hôpital civil de Versailles. Au fond d'une cour plantée d'arbres, loin de toute agitation et de tout bruit, il est comme un cœur que l'on veut protéger. Extérieurement, un air avenant. A l'intérieur, des carreaux blancs et jaunes, des radiateurs gris argent, des lampes à rayonnement indirect, de larges baies... Mais ce qui importe, c'est l'esprit qui anime ce lieu.

« La mortalité par maladie de cœur, nous dit le Dr Lutembacher, créateur du Centre, ne cesse de s'accroître. Syphilis et maladie de Bouillaud ! Ce n'est pas d'hier que la lutte antisyphilitique est bien organisée. Mais voici la première fondation hospitalière dans laquelle on se soit proposé de grouper les rhumatismes aigus et de les traiter systématiquement.

— Pourrais-je avoir un aperçu des services?

— Posons d'abord les principes :

« Un organisme de spécialité a pour première fonction de donner des consultations, de préciser un diagnostic, en plein accord avec le médecin de famille, qui est à mon avis irremplaçable. Mais ce centre doit hospitaliser les malades afin de permettre, dans les cas difficiles, des soins sous le contrôle direct du spécialiste et des appareils de précision. Il doit conserver précieusement tous les faits observés. Il doit posséder un laboratoire de recherches étroitement annexé, comme accolé à la clinique. Notre Pavillon comprend donc un Centre de diagnostic et de traitement, un Centre de documentation et enfin un Centre de recherches.

— Science pure?

— Mais oui, science pure ! Seulement, la science, parfois, boude. Quel n'est pas, alors, le réconfort du chercheur à la pensée qu'il est *aussi* clinicien et que, mis en échec quant à l'invention, il ne cesse pas pour cela d'être utile !

« Ce parallélisme, cette quasi-simultanéité de la clinique et de la recherche scientifique, voyez comme cela peut être fécond.

« Au chevet du malade, le médecin apporte un esprit affermi par les disciplines de la recherche, rehaussé par l'émotion scientifique — si semblable à l'émotion de l'artiste... Comment sa clairvoyance de clinicien n'en serait-elle pas augmentée? Et, en retour, comment le chercheur, en son laboratoire, ne sentirait-il pas son expérimentation vivifiée par la clinique? Il vient d'observer la nature sur un corps souffrant. Maintenant, à l'aide de ses facultés inventives, il crée un champ d'observation ; il crée — acte le plus exaltant qui soit — mais il est trop imprégné d'activité médicale pour perdre de vue le réel, c'est-à-dire le mal à combattre, il est d'autant moins exposé à l'erreur qu'il garde d'ordinaire un contact plus intime avec ses malades. S'il a le goût des idées générales, il évoque, par exemple, une plante, il y découvre, comme dans l'Homme, la triple création d'un inventeur, d'un ingénieur et d'un artiste, il est invinciblement amené, dès lors, à se poser les grandes questions du mystère universel, celles des causes et des fins, du bien et du mal, du beau et du laid, il ne manque pas d'apercevoir les rapports de l'art avec la médecine et, surtout, il a conscience de faire entrer celle-ci dans le cadre général de la Science »...

Nous ne pouvons malheureusement rapporter ici, ni les vues du Dr Lutembacher (peintre et ciseleur de talent), sur les arts, ni ses conceptions métaphysiques. Ce ne serait pas hors de notre sujet, puisque tout ce qu'il disait n'était qu'enchaînement progressif des idées.

Mais il faut dire encore la bonne ordonnance de ce « Pavillon Potain » construit selon les données les plus modernes. Les deux étages supérieurs accueillent les malades dans des chambres de trois ou quatre lits, ouvertes au soleil et au frémissement voisin des arbres, et munies de postes de T.S.F. L'étage inférieur est occupé par les laboratoires et les salles de consultation. Enfin, le sous-sol abrite les moteurs, les accumulateurs, un petit atelier de mécanique et de menuiserie, un local pour les animaux en expérience et, dans un ordre parfait, le matériel de réserve.

Ce sont les laboratoires qui nous ont retenu le plus longtemps. Les collections d'histologie y sont groupées et rigoureusement classées — c'est là le « centre de documentation » : vingt ans de travaux du Dr Lutembacher — et la recherche scientifique y est supérieurement organisée, dans des salles où les « méthodes graphiques » sont l'objet d'un soin tout particulier, où les microtomes, les microscopes, les électro-cardiographes, les appareils de microphotographie, les cylindres enregistreurs, etc... forment un très précieux outillage de haute précision.

Enfin, dans une salle de projections, nous avons vu battre sur l'écran, d'abord un cœur schématique, puis ces cœurs vivants, ces cœurs qui gardent une vie propre 24 heures après la mort de l'animal sacrifié, et dont le miracle du film permet de reproduire à jamais les pulsations. Nous songions tout d'abord au pouvoir éducateur de tels films (et de cet enregistrement des bruits du cœur sur film sonore, également réalisé par le Dr Lutembacher). Mais bientôt, nous avons trouvé poignant le spectacle qui nous était offert. Dans la salle obscure, il y avait mon hôte et sa voix lente, et un faisceau lumineux qui, sur le carré de toile blanche, ressuscitait la vie, tantôt la vie normale, rythmique, de la prodigieuse horloge qui commande au flux et au reflux du sang, tantôt sa pauvre vie



Photo Zuber

L'expérimentateur prépare une grenouille pour le cinéma électro-cardiographique, en lui injectant, soit un cardio-tonique, soit un toxique cardiaque. L'action de la substance injectée sera ensuite étudiée sur le cœur dénudé de l'animal et enregistrée par la mémoire infaillible du film.

Photos Zuber

A gauche, prise simultanée, par le Dr Lutembacher (agenouillé devant la grenouille en expérience) d'un électrocardiogramme et d'un film; et, ci-dessus, prise d'un électro-cardiogramme sur un petit rhumatisant. L'on saisit ici sur le vif l'économie de la recherche de laboratoire étroitement associée à la pratique médicale et portée à un haut degré d'efficacité par les appareils les plus sensibles.

détraquée, malade, qui s'efforçait de garder un rythme jusque dans ses mouvements anormaux, avec une peine, une espèce de volonté désespérée qui faisait mal à voir...

L'essentielle mécanique des corps était là, comme démontée devant nous et inondée, transpercée de lumière. Mais sa cause première?... Nous avons compris alors la passion du savant, son avide besoin d'aller toujours plus loin, l'impossibilité où il est de se contenter, nous avons vu comment les problèmes de science expérimentale conduisaient aux problèmes métaphysiques.

Et nous pensons que si jamais le secret de la vie doit être découvert, il le sera par un médecin partageant son activité entre la clinique et la science pure, et qui soit en outre sensible à l'Art, c'est-à-dire à toutes les formes de l'harmonie.

R. de Laromiguière



Les natures mortes de CHARLES PÉQUIN

PAR LE Dr FERNAND VALLON

Hier même, fort échauffé, Lanvol envahissait mon écritoire. Il y fut comme une foule.

« Devine — barytonnait-il en majeur, devine ce que je viens de voir?

— De la peinture, évidemment, et que tu crois de qualité, répondis-je sans hésiter, car je possède sur le bout du doigt le répertoire des réactions de mon ami devant l'art et devant la vie. *Que tu crois :* à vrai dire, la locution eût mis tout autre en méfiance, mais celui-ci était si sûr de lui et de moi ! ».

« De la peinture, c'est exact, approuva-t-il donc, mais de la peinture, comme tu n'en as pas dû voir beaucoup. Pure, tu m'entends, exempte de toutes conventions, débarrassée de toutes contingences, de la peinture enfin, dont l'abnégation, si héroïque soit-elle, n'enlève rien à la saveur ni à l'émotion. Pour tout dire, je sors de chez Charles Péquin.

— Ah ! fis-je avec une froideur parfaitement imitée. Et c'est ce nature-mortier qui t'a mis dans cet état? ». Je venais en effet de cueillir dans une venelle de mon Larousse cette fleur néologique et l'occasion était trop belle pour que je ne l'attachasse pas à la boutonnière de Maxime. Rien n'aurait pu mieux gâter sa joie.

« Nature-mortier, répétait-il suffoqué, nature-mortier ! Ce coriace et fuligineux barbarisme qui vous maçonne la bouche, voilà tout ce que tu trouves pour désigner le plus spécifiquement français des peintres vivants, celui qui porte, à bout de bras, au-dessus de la confuse mêlée, Harmonie, Mesure, Clarté, les Trois Grâces de la race et ses plus pures vertus? Sais-tu bien qu'Elie Faure, son parangon, n'est pas loin de donner à Cézanne la paternité de Péquin dans la petite famille très close, très blottie et si noblement désintéressée de Jean-Baptiste Chardin, le sais-tu? Mais sans doute Monsieur qui veut faire aujourd'hui l'iconoclaste se moque-t-il de tout cela en général et d'Elie en particulier?



Photo Toplin

« Le marbre, le plâtre, le bois, le carton, l'étoffe..., riches ou pauvres, nobles ou viles, par sa grâce toutes les matières s'animent sous nos yeux. Désormais, qu'il soit « dieu, table ou cuvette », l'objet prend rang de citoyen dans une république idéale où la plus chaste tendresse est l'unique monnaie d'échange. Ainsi de Péquin... »

— Royalement, tu l'as dit. Quant à ton ébéniste, lorsqu'à la cimaise du musée ou à la devanture du marchand je me cogne à l'une de ses tables, je me sens de bois, comme elles ».

Entre Electre et Niobé, la fureur et le désespoir, les imprécations et les larmes, Lanvol avait le choix. Il incarna les deux héroïnes.

« Trois fois maudite soit l'imagination ! rugit-il. Cette gueuse ne m'a-t-elle pas persuadé de t'accorder, à défaut d'intelligence, je n'ose dire une sensibilité mais un certain instinct visuel dont l'animalité même me semblait une sécurité? »

Je m'écriai, les bras au ciel : « Quelle extravagante prodigalité ! Mais, ô mon grand Maxime, toi qui es un cerveau et un cœur, daigneras-tu nous dire ce que tu découvres de si mémorable chez ce peintre? ».

Alors, pointant vers les pâtisseries de mon plafond un doigt apostolique, Lanvol prononça : « L'amour... »

Heureux celui dont le cœur peut déborder ainsi sur les choses. Le marbre, le plâtre, le bronze, le bois, le carton, l'étoffe et, comme, chemin faisant, chante le petit raccommodeur, la faïence et la porcelaine, riches ou pauvres, nobles ou viles, par sa grâce toutes les matières s'animent sous nos yeux. Désormais, qu'il soit « dieu, table ou cuvette», l'objet prend rang de citoyen dans une république idéale où la plus chaste tendresse est l'unique monnaie d'échange.

Ainsi de Péquin. Buste ou torse, cage à oiseaux ou fétiche nègre, et les cartes à jouer et l'étui de la lorgnette et les baguettes du tambour enfantin et les cors de chasse sur la belle table qui brille, tout est vivant, tout est infus d'un radiant amour.

Verte et mouchetée d'orange, l'écharpe de soie s'est abattue sur la table de bois blanc. Loin de la peau féminine qu'elle rappelle si doucement, elle a l'air d'un oiseau blessé. Et parmi ses dés usés, la nostalgie du cornet de cuir

vert regrette la main fébrile du joueur.

Tout est honoré, le peuplier à l'égal de l'acajou. Pour relever le premier de son vœu de pauvreté, le pinceau se fait archet. Des frissons de couleur soudain nés de la pâte dense, viennent vibrer et mourir sur le vernis, comme des notes sur un violon. Comment Elie Faure n'eût-il pas entendu cette musique? Avec lui j'écoute monter des tables de Péquin des sonorités et des puretés de violoncelle sur une basse harmonique solide comme un monument ».

L'hiver qui précéda la mort de Delacroix, Théophile Sylvestre tremblait pour son héros. Tous les matins, si frêle, emmitouflé jusqu'aux oreilles, ne le voyait-il pas traverser la place Saint-Sulpice au péril du vent glacé. C'est ainsi qu'un moment, Faure craignit pour la vue de Péquin. Mais ainsi menacé, celui-ci ne gémissait pas. Il ne voulait plus voir que pour peindre. « Ne fallait-il, comme dit son ami, qu'il comprît le monde avant la chute du jour? ».

Pour aller plus vite, les yeux précaires avaient décidé de ne voir désormais « que le plus abrégé, le plus résumé, le plus fruste, mais aussi le plus essentiel ». Et c'est ainsi que, de sacrifice en sacrifice, écorçant, élaguant, dépouillant avec l'anxieuse ardeur de Cézanne, il pénétrait au plus secret de ses modèles, c'est ainsi qu'il créait à son usage et à la dilection de ses fidèles, un petit univers que régissent les disciplines de la perspective sous le signe austère de la géométrie. Mais, loin de les cristalliser, ces sciences rigoureuses sensibilisent les choses. Celles que Péquin a célébrées, le plus récemment, nous livrent encore plus clairement que par le passé ce qui est en elles et que nous avions méconnu: leur principe même. Si celui-ci ressemble tellement à notre âme, c'est qu'il en est un fragment et nous sommes tout émus de devoir à la Peinture cette vérité métaphysique.

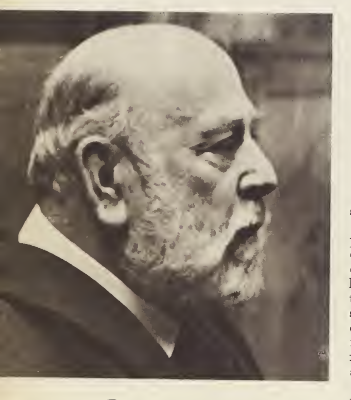
Un hindou dont le nom m'échappe affirma naguères que la matière vivait. Les natures mortes de Péquin sont la plus belle illustration de cette hypothèse qu'on dit vérifiée. Mais vie implique souffrance. « Pas chez Péquin ! » assurerai-je à ce physicien et s'il faisait mine d'en douter je lui donnerais rendez-vous 65 boulevard Arago, au Paradis des Choses. »

Ainsi monologuait Lanvol les yeux au ciel, car il avait fait de mon fauteuil un transatlantique. Je me doutais bien que ce doux égocentrique m'avait totalement oublié : je compte si peu pour lui — moins, assurément, qu'un jeton de Péquin.

Pour manifester ma présence, je crus opportun de lui souffler le nom de son savant des Indes : « C'est Jagadir Chundra Bosé », dis-je de ma voix la plus suave.

Max eut un haut-le-corps. « Toi, hurla-t-il, tu n'as qu'un droit, c'est de te taire ! » Et se levant d'un bond pour gagner la porte il me jeta : « Je reprends mes billes car de ma vie, tu m'entends, de ma vie, je ne jouerai avec toi !».

J'eus toutes les peines du monde à lui faire rapporter un arrêt si rigoureux. Que d'éloquence il me fallut déployer pour le convaincre que ne fussé-je qu'un clou au mur, Charles Péquin y serait accroché.



ALBERT BESNARD

Chargé d'ans et d'honneurs, il était devenu une sorte de patriarche de l'art. Il gardait dans son extrême vieillesse une puissance singulière. Aujourd'hui nous ne craindrons pas de lui appliquer ces lignes dont Baudelaire saluait la disparition de Delacroix :

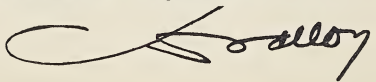
« Il était en même temps qu'un peintre épris de son métier, un homme d'éducation générale, au contraire des autres artistes modernes qui, pour la plupart, ne sont guère que d'illustres ou d'obscurs rapins, de tristes spécialistes, vieux ou jeunes, de purs ouvriers, les uns sachant fabriquer des figures académiques, les autres des fruits, les autres des bestiaux. Lui aimait tout, savait tout peindre ».

Il était, avant tout, le décorateur-né, tel qu'on n'en avait vu depuis Puvis de Chavannes et c'est le plus bel éloge qu'on puisse lui décerner. En vrai peintre, il avait compris que la décoration était le large et bel avenir de la peinture et, au contraire de tant d'artistes qui se disent décorateurs et ne sont que photographes, il se gardait de reporter sur la muraille, agrandi à son échelle, un tableau de chevalet. C'est ainsi qu'il s'est attaqué à celles de la Faculté de Pharmacie.

Avec une liberté, une poésie et une émotion toutes neuves, il y résuma les nobles et naïves aspirations d'une époque et chanta les noces de l'Art et de la Science, sous le signe du positivisme, merveilleux hyménée qui devait — nous avions tous, comme lui, la candeur de le croire — rendre l'humanité plus heureuse et meilleure

Celles de l'Art et de la Médecine, symbiose que, depuis cinq ans, cette Revue s'efforce de réaliser, devait rallier, dès sa genèse, toutes les sympathies d'une si généreuse intelligence.

Art et Médecine est fière d'avoir pu inscrire au nombre des membres de son comité de patronage le nom de ce grand artiste.



LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

MONTPARNASSE : *Prosper*, de Lucienne Favre. — Ces coulées de soleil dans les ruelles en escalier de la Kasbah, ces blancheurs des maisons à terrasses et de leurs femmes en haïk, comme cet éclairage nocturne, versicolore, cet éclairage *chaud* d'un quartier qui ne l'est pas moins, ce relief des groupes d'indigènes... tout est ici d'une haute qualité d'art. L'étrange pièce de Mme Lucienne Favre, une fois accepté le caractère très spécial de ses héros, était digne des soins d'un grand artiste tel que M. Gaston Baty.

Malvina, arrivant de Paris, débarque en Alger. Elle va y trafiquer d'elle-même. Pour échapper à deux personnages qui prétendent lui imposer leur « protection », elle affirme sa volonté de rester fidèle à son homme qui est au bagne. Elle trace un tel portrait de son Prosper, que les deux prétendants, confondus d'admiration, assurent de leur total dévouement, cette fois désintéressé, l'astucieuse créature. Si astucieuse ! Prosper, le tutélaire, n'existe pas. Elle l'a inventé.

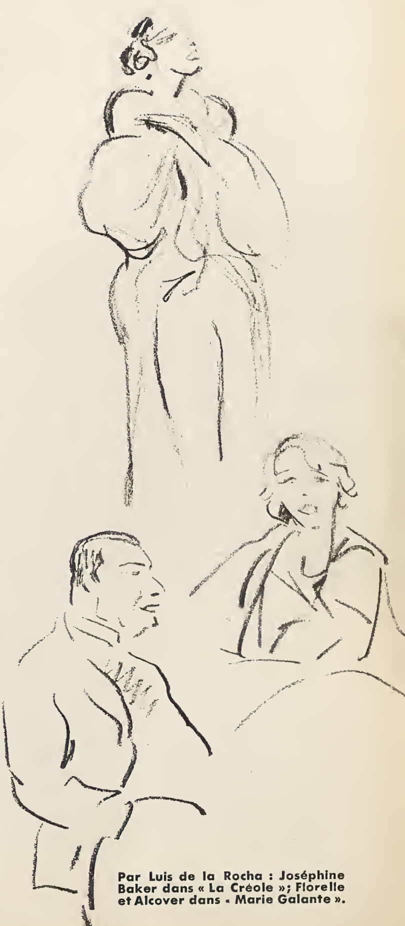
Après des scènes comiques ou tragi-comiques, d'une assez amère ironie, Prosper apparaît, en chair et en os ! C'est-à-dire qu'un malfaiteur pourchassé se réfugie chez Malvina, soudain, au moment où la croyance de la foule en la réalité de Prosper atteignait son paroxysme. Malvina, que le fantôme par elle imaginé avait fini par obséder jusqu'à l'exaspération, et qui allait s'enfuir, Malvina se résigne, elle accepte l'incroyable aventure, elle va sans doute aimer cet homme et sa domination, puisque tout le monde le veut, puisque la fiction a créé le vrai, puisque l'incantation d'une foule a magiquement fait surgir dans son existence passive, vendue, le mâle qu'elle redoutait et ne pouvait éviter. Mais nous croyons plutôt que le propos de l'auteur fut de nous montrer la naissance, la croissance, la vérité finale et la force d'un mythe. En tout cas, Mlle Lucienne Favre a écrit là une œuvre puissamment originale. Grâce à cette Algéroise, nous voyons un morceau d'Empire et nous entendons sa rumeur. Et qu'importe, après tout, si elle nous fait passer par Suburre !

Il faudrait nommer tous les interprètes. Mais ils sont trop. Contentons-nous d'admirer en Mme Jamois une rare puissance dramatique. Avec elle, Marie Kalff, Daniel Morin, Martial Rebe, cinquante autres, forment une troupe homogène, intelligente, excellente.

MARIGNY : *La Créole*, de Jacques Offenbach. — Des amoureux qui cherchent honnêtement à se marier, des quiproquos à l'ancienne mode, une action qui a pour décors successifs, vers 1845, une crique de la Jamaïque, le port de la Rochelle, le pont d'une frégate... Nous ne raconterons pas cette opérette. Mais elle est charmante, vive, gaie et fournit l'occasion de rappeler que Jacques Offenbach, dans ce genre soi-disant facile, fut un musicien de grande valeur (encore qu'il ne faille pas chercher dans *La Créole* son chef-d'œuvre). Et Joséphine Baker, par sa beauté plastique, son entrain, sa voix menue, mais pure, jolie, et empreinte, quand le « morceau » s'y prête, d'une fine émotion, assurerait à elle seule le succès de cette reprise. Mais il est également assuré par Rose Carday qui chante à ravir, Drean, Urban, René-Charle, A. Lamy, H. Jullien, Mario le parfait baryton et, enfin, par des amours de petites danseuses.

NOUVEAUTÉS : *Vacances*, opérette d'Henri Duvernois et André Barde, musique de Maurice Yvain. — Replet, rond et agile, Georges Milton mène le jeu. Et il pousse parfois le génie de la grimace au point de déchaîner le fou rire chez Davia, sa gentille partenaire, qu'il empêche ainsi de chanter. C'est dommage, elle chante si joliment ! Mais on n'arrive pas à en vouloir à ce diable d'homme. Au surplus, Suzanne Dehelly rivalise avec lui de cocasserie, Alice Bonheur joue délicieusement de sa voix bien timbrée, Marcel Vallée et Lestelly sont des acteurs très sympathiques, dans cette piécette ensoleillée, aux airs pimpants, bien faits et bienfaisants par leur gaieté.

SAINT-GEORGES : *Etienne*, de M. Jacques Deval. — Signalons la reprise de cette pièce, histoire d'un jeune cancre (Paul Bernard en a supérieurement composé le rôle) qui se réforme et s'emploie à sauver la paix conjugale de sa mère (Marcelle Géniat) qu'un mari égoïste et vaniteux, don Juan de Grand Magasin (Jacques Baumer), rendait fort malheureuse. Une très bonne comédie de caractères, l'une des œuvres les meilleures de M. Jacques Deval. Sa *Marie Galante*, qui eut un destin si court, était cependant bien pittoresque et émouvante.



Par Luis de la Rocha : Joséphine Baker dans « La Créole »; Florelle et Alcover dans « Marie Galante ».



Photo Roubier

HENRY DE MONTHERLANT

Henry de Montherlant fait dire à un personnage innomé, qui le représente certainement, soit tel qu'il se reconnaît lui-même, soit tel qu'il souhaiterait d'être — car les créatures des auteurs sont ordinairement de l'une ou de l'autre de ces façons ou des deux à la fois : « Il y a eu trois passions dans ma vie : la passion de l'indépendance, la passion de l'indifférence et la passion de la volupté ». On serait bien tenté de construire sur ce texte, pour définir M. de Montherlant, un discours classique en trois points ; mais le procédé paraîtrait d'autant plus artificiel que, dans le cas de l'écrivain, indépendance, indifférence et volupté sont des mots analysant une même idée et que les trois passions dont il s'agit ne font qu'une seule : la passion du *moi*. Indifférence : *moi* statique équilibré s'affirmant le même en regard du milieu variable. Indépendance : *moi* cinétique, automoteur courant librement sans amarres ni commandes. Volupté : *moi* dynamique transformant les émotions en forces, avec l'ivresse des dieux.

Pascal a créé une grande confusion qu'exploitent les médiocres quand il a parlé du moi haïssable. Il visait une chose odieuse, en effet, assez comparable au vol : l'accaparement injuste, par l'individu, de propriétés indivises, dans les espaces matériels comme dans le royaume de l'esprit. Il ne pensait pas au *moi* de culture, qui est une création, une prise de conscience, et donne bien le droit à l'orgueil, puisqu'il impose le devoir correspondant d'être digne et d'avoir toutes les bravoures.

Sur ce terrain du *moi* héroïque, une jeunesse contemporaine de la mienne situait Barrès. Il « s'éloigne ». La mort ne lui est pas favorable, mais, bien auparavant, la leçon était déjà évanouie qu'avait voulu donner ce théoricien

aux passions mimées, ce hiérogrammate de l'énergie nationale qui — bien qu'on ne puisse le lui reprocher — a tout de même fait notre guerre dans son fauteuil ; et c'est pour un excitateur la pire infortune. On a dit que Montherlant devait quelque chose à Barrès ; on a voulu dire qu'ils s'étaient rencontrés. L'inévitable rencontre ne soumet pas une jeune puissance à une renommée préétablie. Montherlant arrive sans dettes, tout seul, avec l'innocence de ceux qui n'ont eu à lutter qu'avec eux-mêmes et dont la sottise du milieu humain, les mauvaises fées et les cailloux s'écartèrent ; avec cette innocence insolente et aussi avec tous ses rayons, toute sa jeunesse de pharaon aux couleurs du soleil, toute sa générosité. Il me représente ceux que nous étions au collège, purs et rigides comme l'Aurige antique, ayant le goût du risque et la certitude. En effet, l'ancien élève du lycée Janson, mais surtout de l'Ecole Sainte-Croix de Neuilly, a gardé l'esprit de son collège, de la troupe fraîche, instruite d'un idéal hautain et religieux, armée d'une curiosité émotive, à qui « la Relève du Matin » est confiée.

Né à Paris, mais d'ancêtres catalans, le 21 avril 1896, à l'heure précise où le soleil entrait dans le Taureau zodiacal — niera-t-on l'influence des astres? — Henry de Montherlant, adolescent violent et dur, eut le goût des sacrifices meurtriers qui est de tradition méditerranéenne depuis le Hapî de Memphis, dieu fécondant noyé par ses prêtres, et la victime aimée de Mithra pleurant rouge sur la terre pour que sa mort enfante. Quand il était en vacances, il allait humer l'odeur chaude des manadas et s'initier à la vie périlleuse des arènes en affrontant les taurillons. Quand il eut quinze ans, deux taureaux tués à Burgos lui valurent déjà une notoriété ; un journal de Nîmes, le *Torero*, inscrivit au regard de son nom, le 8 octobre 1911, ces deux coups d'épée. Il devait plus tard expliquer sa passion du sang, de la volupté et de la mort (pourquoi ne se servirait-on pas ici de ce titre barrésien?) dans un roman, les *Bestiaires*, qui transmet aux lecteurs, sinon la fureur sacrée, du moins quelque compréhension des rites mystérieux qui font naître du combat l'amour, de l'acte exterminateur la vie, du sacrifice la personnalité. Beauté indéniable des sentiments et des gestes excessifs... Le jeune tueur de monstres propose, en somme, une solution à l'énigme de la guerre, de la guerre inhumaine et lourde d'un crime démesuré, mais surhumaine et divinisante pour qui accepte le terrible jeu où l'on est devant la mort seul avec sa vertu. On ne dissimule pas le point de vue du sacrifié, c'est-à-dire du taureau, invité à défendre sa chance mais promis à l'invariable défaite et dont le courage inutile n'est sollicité que pour orner le triomphe du héros. On associe pourtant le taureau à la victoire : il est combattu sans haine, plutôt violé avec une sorte d'amour sans mesure, dignifié par ce duel avec l'homme (une affaire d'honneur !) et promu à une mort élégante et avantageuse (ne devait-il pas toujours mourir, assommé par le merlin d'un brutal, ou crevé de maladie?).

Oui... N'empêche que l'on est troublé si la victime, au lieu du taureau, est un homme, fût-ce un ennemi... Malentendu qu'on ne résoud pas entre ceux qu'on appelle des pacifistes et ceux qu'on appelle des bellicistes. D'autant que, parmi les bellicistes les plus sonores, il en est un gros tas qui se garent du péril et que, parmi les pacifistes les plus tendres, le tas est aussi gros de ceux qui ne se ménagent pas et, avares du sang d'autrui, sont prodigues du leur.

Je sais localiser hors des partis M. de Montherlant, lutteur passionné, capable de douceur pourtant et dont les pages de tendresse feraient un gros livre. Secrétaire général de l'œuvre de l'Ossuaire, il a écrit le *Chant funèbre pour les Morts de Verdun*, un chant qui glorifie, certes, qui pleure aussi et qui berce fraternellement le sommeil de ces millions de torturés enfin tranquilles sous la terre ; il a encore écrit, à l'adresse des étudiants allemands, en évoquant l'éventualité de guerres futures : « Adhérer à la nécessité, je puis le faire en mon nom propre ; y adhérer au nom des autres, je n'en ai pas le droit ». Mais combien belliqueux pourtant, c'est-à-dire avide de se livrer à l'aventure de mourir ou de plus intensément vivre, dans la merveilleuse pureté de l'atmosphère dangereuse !

Pendant les années funestes, classé dans le service auxiliaire, (y avait-il donc une paille dans l'acier de cette jeune chair d'athlète?) et secrétaire d'Etat-Major à l'intérieur, Montherlant fut rendu sur sa demande au service armé et envoyé dans un régiment d'Infanterie du XXe corps. En 1918, il était blessé grièvement de sept éclats d'obus dont un seul put être extrait; fier de retenir sur son corps meurtri « cette frange de noblesse qu'allume à tout ce qu'elle touche la ligne de feu ».

Le feu... obsession de ce joueur pour qui « l'imprudence est d'essence divine ». On cueille en chaque page de son œuvre, peut-être surtout dans *Mors et Vita*, les citations typiques, les phrases qui sont des traits de caractère et dispensent du portrait. « La guerre a sa fumée et sa flamme, mais elle a aussi sa lumière... Je ne voulais pas quitter le feu, vivant sous la *menace* que la guerre allait finir et que je n'en aurais pas assez fait... Moi, je sais pourquoi je me bats : pour vivre plus fort et plus haut ». D'autres, le plus grand nombre, se résignaient ; d'autres se fortifiaient d'une mystique nationale. Celui-ci courait à l'épreuve pour se montrer à lui-même son indifférence et sa liberté ; pour la jouissance d'exister plus.

Le retour à l'état de paix, Montherlant l'accueillit comme un bienfait pour le monde, non pour lui. Il désira continuer ses *imprudences*, maintint individuellement l'état de guerre par l'exercice des sports athlétiques et la tauromachie, jusqu'à ce qu'un coup de corne le mît hors de combat, en 1925, à Albacete, en Espagne. Dans ses muscles, d'ailleurs, les morceaux d'acier se rappelèrent par des morsures. C'est alors qu'il désarma, pour ainsi dire, ayant, à vingt-neuf ans, construit un *moi* aux arêtes vives et cristallines, sur quoi forcément l'âge passera son émeri. Mais l'aventure se poursuit. Montherlant voyage, en Espagne, en Italie, en Afrique — surtout et toujours en lui-même, buvant « aux Fontaines du Désir » une eau qui altère, toujours prêt à aimer demain ce dont il s'éloigne aujourd'hui et à accepter des vérités alternées, ne songeant pas à atteindre la fin d'une exploration dont il cueille la perpétuelle surprise, attentif à se garder libre et proclamant que « renoncer à ce qu'on n'a pas eu, le désirant, est un geste d'esclave ».

Le Grand Prix de Littérature lui a été donné par l'Académie, en 1934 ; il est un écrivain célèbre, et le mérite, et ne mesurera jamais la peine ordinairement nécessaire pour conquérir ce qui lui est revenu comme de droit divin. Passé du collège à la guerre et de la guerre au renom, sans transition, il peut garder dans le succès une sorte d'ingénuité d'enfant royal.

Une maturation, tout au moins un changement s'annonce dans son dernier roman, *les Célibataires*. L'auteur va avoir trente-neuf ans. Il a toujours le même style généreux, les mêmes vigueurs, mais non le même défi. Son vin perd de l'acidité et prend de l'amertume. Sa musique accueille des tonalités mineures. Il regarde autour de lui avec une ironie qui se mélancolise. On dirait qu'il a fini de violer la vie, et que la vie maintenant lui parle gravement. Nouvelle richesse...

Octave Béliard

L'HISTOIRE ET LE CINEMA

PAR RENÉ LAPORTE

Ces derniers mois, le goût des lectures historiques s'est répandu dans le grand public. Les éditeurs, sentant venir le vent, ont fait un sérieux effort de vulgarisation. Les monographies qu'ils offrent à la curiosité des foules sont attrayantes et scrupuleuses, à la fois. Que l'art du roman jouisse d'une moindre faveur, cela tient sans doute à ce que nos préoccupations présentes, d'ordre strictement social, nous poussent à chercher dans le passé des exemples et des raisons d'être rassurés sur l'avenir. Les aventures de l'esprit n'ont pas cours aux époques de troubles. Ou bien c'est à des aventures sans réalité, au merveilleux, à la légende — issue de l'histoire — que les hommes demandent, pour leurs soucis, un refuge momentané.

Il est fâcheux que, de ce point de vue, le cinéma soit en retard sur la littérature. La mode de l'écran en est encore aux affaires de cœur, aux gentillesses sentimentales — sinon aux imbroglios policiers.

Ici, il convient d'ouvrir une parenthèse sur le prétendu aveuglement du public. Les producteurs s'imaginent qu'ils feront avaler n'importe quoi, pourvu qu'ils disposent d'un abondant budget de publicité. Pourtant, certains foudroyants succès, des succès à peine *préparés*, comme *Jeunes Filles en uniforme* ou *La Symphonie inachevée*, ont prouvé que les spectateurs vont où le bon goût, aidé de la publicité parlée — la meilleure — leur commande d'aller et, parfois, de revenir. La publicité n'est utile que si elle soutient une marchandise de qualité. Qu'il s'agisse d'un mauvais produit, les placards dans les journaux, les affiches les plus voyantes sur les murs, n'engendreront qu'un mouvement passager de curiosité, et jamais un triomphe durable...

Quand on nous présente un film historique réussi (il y en a), nous lui faisons pourtant fête... Après tout, si nous voulons voyager dans le temps, retrouver les héros, le cinéma, qui nous installe même au centre des mondes morts, n'est-il pas la meilleure machine à éblouir? Machine à éblouir... Entendons-nous : il n'est point question de glisser à l'image coloriée, à la naïveté. Les metteurs en scène s'y sont trompés, et les libertés qu'ils ont prises avec l'histoire ne laissent pas parfois d'être ahurissantes. Dans *Cléopâtre*, on voyait arriver à la galère de la reine d'Egypte un beau jeune homme qui se nommait aux gardes en ces termes : « Marc-Antoine, de Rome », comme un bon Américain s'écriant : « John Smith, de Chicago ». Cette *Cléopâtre*, dans un certain genre, est un modèle presque inimitable. C'est une œuvre de Cécil de Mille, le spécialiste des grandes reconstitutions. Les travaux de cet audacieux producteur sont remarquables par la mise en scène, toujours juste, le luxe, toujours extraordinaire, l'effet de surprise d'une course de chars, ou d'un supplice de chrétiens, ou d'une galère dorée descendant le Nil (la beauté de ces tableaux s'évalue, ne l'oublions pas, en millions de dollars). Mais il faudra fortement déconseiller à la jeunesse des écoles d'aller se fournir à ces mêmes sources historiques.

Sans fausser l'esprit de l'histoire, on peut cependant redonner la vie aux choses de longtemps inanimées. Un film, au temps du muet, en a fait la preuve. Et ce film, réjouissons-nous, bien que tourné par Dreyer, metteur en scène allemand, était joué par des Français, sur un sujet français, dans un état d'esprit français. C'était *la Passion de Jeanne d'Arc*, une des plus incontestables réussites du cinéma. Le drame reposait sur des bases d'information inattaquables : on s'était servi des pièces du procès de Rouen, avec le texte littéral. Mlle Falconnetti était Jeanne d'Arc. Ah ! comme, sur son beau visage, se lisaient aisément les sentiments d'un cœur si près de cesser de battre ! La peur, la fierté de soi-même, l'amour de sa cause, et une sorte de honte aussi — tout cela, Mlle Falconnetti nous le révélait d'autant plus impudiquement, si j'ose dire, *qu'elle n'était pas fardée*. (Une audace de ce film, qui en comptait d'ailleurs beaucoup. Audace encore que l'abus volontaire des gros plans, et le souci de ne « faire aucun effet », ni par les décors, ni par les costumes, afin de rester dans le climat dur, comme brûlé, du Moyen-Age.)

Depuis — ne soyons pas injustes — on nous a tout de même offert quelques films de qualité. Le meilleur, en ces trois dernières années, fut sans conteste *la Vie privée d'Henry VIII*. Là aussi le bon goût triomphait, la vérité était respectée. Et il y avait, tout le long du film, *une inconscience dans le mal* qui a été justement la marque de la Renaissance. Il ne s'agissait que d'une vie amoureuse. Mais la vie amoureuse des rois commande souvent la vie des peuples. Despotique, changeant, grossier, rieur et cruel — au fond merveilleux politique — Henry VIII, c'était Charles Laughton, qui a fait là une création inoubliable.

Un autre très beau film : *Viva Villa*. Wallace Beery, qui en était la figure centrale, nous a donné la preuve que l'acteur a au moins autant d'importance que la mise en scène. Si l'acteur paraissait dans un rôle ordinaire, s'il jouait M. Durand ou M. Dupont, il pourrait donner toute liberté à ses dons, car chaque spectateur se figure ce Durand ou ce Dupont selon la projection de sa propre sensibilité. Tandis que, se souvenant des tableaux, des lithographies, des livres aussi, *tous les spectateurs verront* Napoléon, Henry VIII, de façon très précise et en deça de l'acteur ; il faudra donc que cet interprète s'encadre dans les strictes limites du personnage. C'est sûrement plus difficile que de créer de toutes pièces.

Pour terminer cette revue forcément incomplète, disons qu'il y a une façon indirecte — la moins dangereuse — de raconter l'histoire. A peu près comme un soldat de la Grande-Armée eût raconté l'Empereur à travers lui. C'est le procédé qui a été employé, avec tant d'intelligence et de bonheur, dans *Cavalcade*. A la lumière d'un foyer familial, on nous éclaire les cinquante dernières années de l'Angleterre. Nous voyons les bourgeois, les ouvriers vieillir en même temps que les institutions. Mais le vieillissement des hommes pris un à un est plus perceptible que celui des groupes et des raisons de se grouper. C'est pourquoi un film comme *Cavalcade*, discret jusque dans la tristesse, nous émeut comme le récit de notre propre vie.

René Laporte

LECTURES

Romans, Nouvelles, Essais...

PAR PIERRE DOMINIQUE

Pierre Mille : L'homme qui ne savait pas dire non.

On publie moins, semble-t-il. Un effet sans doute de la crise. N'empêche que nous pouvons encore, ce mois-ci, faire un choix de six excellents livres : un roman de Jean Gaument et Camille Cé ; un autre de Charles-Henry Hirsch; un recueil de nouvelles de Pierre Mille ; une enquête d'André Demaison ; un volume de critiques d'Henri Massis, enfin « *l'Art de gouverner selon les Rois de France* », par Gabriel Boissy.

Pierre Mille est un de ces esprits curieux et mobiles qui écrivent beaucoup, un peu sur tous sujets, et dont la vie n'est qu'un perpétuel voyage à travers les sentiments d'abord, puis à travers les idées et les images ; il sait tout, il a tout vu, rien ne l'étonne ; tout lui est sujet à méditation, à critique, à exposé clair et plaisant, à récit vif et rapide. Il nous donne aujourd'hui trois nouvelles russes. Excellente contribution à l'étude de cette étonnante Russie d'avant la Révolution qui jadis nous paraissait une espèce d'étrange contrée moitié enfer, moitié paradis, ou plutôt enfer et paradis mêlés, habitée par des êtres bizarres à la fois anges et démons. Ces trois nouvelles galopent d'ailleurs dans un très remarquable mouvement. (Calmann-Lévy).

Jean Gaument et **Camille Cé :** Plus loin que l'amour.

Jean Gaument et Camille Cé ont longtemps écrit en collaboration. Et puis Jean Gaument est mort et Camille Cé n'a pu que mettre au point, seul, ce dernier livre. On devine qu'à chaque instant celui des deux compagnons qui survit sent le mort présent, près de lui, mais le mort ne conseille pas, ne travaille pas. Une présence, rien de plus. « *L'œuvre par toi ébauchée avant de mourir*, dit alors le survivant, *je l'ai reprise, avec mon cœur, pour que cette dernière parcelle de toi prenne vie* ». Une œuvre abondante, touffue, à travers laquelle on avance d'abord avec précautions, l'esprit désorienté, et puis, peu à peu, la ligne générale s'établit, et alors chaque point de vue prend son importance, chaque détail acquiert son prix. Je n'en dirai pas davantage, sinon que l'œuvre intéressera tout particulièrement les médecins. (Librairie Perrin).

Charles-Henry Hirsch : La peau de chamois.

Second roman. C'est un livre vigoureux et noir de M. Charles-Henry Hirsch qui en est à son cinquantième. Roman d'après-guerre où l'auteur peint le débat de l'homme, de l'amour et de l'argent, débat éternel s'il en est, mais qui a pris de nos jours un caractère particulier, peut-être parce que l'amour et l'argent se sont faits plus faciles tous les deux. M. Charles-Henry Hirsch est naturaliste; on ne le lui reprochera pas, loin de là, même quand il nous montre ses hommes et ses femmes tout nus, menés par leurs désirs, complètement débridés. Ils ne sont cependant pas en figure d'animaux et c'est le pire, car l'animal obéit à ses instincts, mais l'homme à ses vices et à ses passions. Ils sont horribles, mais une petite flamme brûle en eux. (Editions de France).

André Demaison : Revanche de Carthage.

André Demaison est un romancier, mais ce n'est pas un roman qu'il nous donne aujourd'hui. C'est une enquête, une grande enquête, nourrie de faits, de chiffres, sur une des pièces maîtresses de notre empire colonial : sur la Tunisie. Il est difficile de résumer en quelques lignes ce livre, sinon pour dire qu'André Demaison, parfaitement au courant de tous les problèmes de l'Afrique noire, ne l'est pas moins des problèmes de l'Afrique du Nord. Si j'avais à chicaner celui que j'ai jadis appelé un « écrivain d'Empire », ce serait sur son titre. Revanche de Carthage? Non pas. Mais collaboration de Carthage et de Rome, collaboration dont, au surplus, nous avons déjà connu un exemple, autrefois, après la chute politique de la métropole phénicienne, et avant l'arrivée des Barbares. L'histoire se renouvelle. (Edition des Écrivains français).

Henri Massis : Débats.

Après les nouvelles, le roman, l'enquête, voici la critique. Henri Massis est d'ailleurs le critique au sens étymologique du mot, c'est un juge. Deux de ses livres au surplus sont intitulés : « *Jugements* ». Et j'aime mieux ce titre-là que celui d'aujourd'hui. Car si Henri Massis commence par débattre, s'il donne à l'adversaire toutes libertés de le contredire, s'il ne laisse dans l'ombre aucun des arguments que l'adversaire peut lui proposer, il finit toujours non seulement par conclure, mais par juger. Il n'a de paix qu'il n'ait situé les hommes, qu'il n'ait dit : « Cela est beau ou laid, bon ou mauvais, vrai ou faux ». Voici près de trente ans qu'Henri Massis discute et juge. En voici plus de vingt qu'il est en pleine lumière, depuis « *l'Esprit de la Nouvelle Sorbonne* ». « *Débats* » est digne de ce très remarquable livre, il est digne de cet autre livre qui, lui, est grand : « *Défense de l'Occident* ». (Plon).

Gabriel Boissy : L'Art de gouverner selon les rois de France.

Gabriel Boissy, l'un des esprits les plus cultivés, les plus ornés de notre temps, a réuni dans un petit volume, et groupé dans des chapitres fort ingénieusement disposés, un certain nombre de préceptes, principes, conseils, recommandations des rois de France. Cela est tiré de leurs œuvres, lettres, mémoires, écrits divers et précédé d'une « *Introduction à la sagesse de France* » où Gabriel Boissy soutient la thèse de rois cherchant lentement à rendre à la France non seulement sa figure géographique naturelle, mais son âme gallo-latine ravagée, déformée par les invasions barbares. J'avoue pour ma part que je vois dans ce peu de pages un véritable bréviaire de la sagesse politique. A lire et à méditer.

Pierre Dominique

VIENT
DE PARAITRE

Le médecin devant la douleur et devant la mort*, par Paul Voivenel. — Voici un beau livre dont on a dit à juste titre qu'il honore à la fois l'auteur et le monde médical.

Problème philosophique, problème scientifique et problème pratique y sont étudiés avec une grande maitrise et dans un style net, vigoureux, brillant, par moments d'une émouvante poésie.

Tous les médecins voudront lire cette vaste synthèse, hommage à leur science et à leur dévouement, où les pages de dialectique sont éclairées par la philosophie vaillante de " Campagnou ".

Quelle humanité dans les trois chapitres : « Comment meurent les malades », « Le médecin devant la souffrance et la mort de ses malades », « Le médecin devant sa propre mort » !

L'on croit volontiers qu'elle est naturelle à Paul Voivenel, mais c'est sans doute une guerre inhumaine qui l'on imprégna jusqu'aux moelles.

La Guerre et, bien entendu, la Profession.

Georges Duhamel, à qui ce livre est dédié, évoque dans une lettre, reproduite en tête du volume, le nom de Montaigne. Nous ne saurions mieux dire que lui : « Ce savoureux mélange d'expérience et d'érudition, de réflexions substantielles et de libres rêveries, c'est vraiment l'œuvre d'un esprit *à la vieille marque* ».

Une œuvre magistrale. (Librairie des Champs-Elysées).

Histoire de la musique illustrée, par René Dumesnil. — Ce livre de l'éminent critique, luxueusement édité, est un plaisir pour l'œil, un document précieux pour l'esprit. Depuis la harpe égyptienne jusqu'aux orchestres 1934, l'art des sons s'est transformé, d'époque en époque, en passant par le cœur et le cerveau de ces êtres prédestinés qui élaborèrent une langue merveilleusement émouvante et tendant à l'universel comme si elle y retournait.

La musique vit, dans l'ouvrage, cette vie chaque jour plus forte, plus complexe et plus riche. Et avec elle tous ceux qui l'ont faite. Ils sont si nombreux que, pour certains, l'auteur n'a dit que l'indispensable. Mais avec quelle joie, par exemple à propos de Gabriel Fauré, on trouve en une page tout l'essentiel : à savoir que ce pur musicien atteignit au sublime. Cela, nous sommes vraiment trop peu à en être convaincus. Voilà un livre, guide aussi pertinent qu'impartial, qui va rendre un grand service à une cause très haute. (Ed. Plon).

La chevalière d'Eon ou le dragon en dentelles, par Jean-Jacques Brousson. — Un extraordinaire roman d'aventures, invraisemblable et pourtant vrai ! On peut se fier à J. Jacques Brousson pour découvrir les bonnes sources et aller au fond. Cette chevalière d'Eon fut bel et bien un chevalier, très mâle et qui maintes fois prouva gaillardement qu'il l'était. Avec cela, lame aussi habile que vaillante, et maniant aussi bien le langage diplomatique que la prière amoureuse. Cet agent secret de Louis XV s'était d'abord déguisé par jeu. Il dut ensuite garder par raison d'Etat le vêtement féminin qui devint pour lui, finalement, une espèce de tunique de Nessus. Le récit de ses succès de négociateur enjuponné, de ses coups de cœur et d'épée, de ses voyages, nous est fait dans un mouvement à la Dumas père et dans un langage à la fois classique et hardiment moderne, rare et familier, ce langage si savoureux qui se contente d'être, fièrement, « à la Brousson ». (Ed. Flammarion).

Jeanne d'Arc. — Et voilà que Jean-Jacques Brousson a publié un livre bien autre : une histoire de *Jeanne d'Arc* « racontée pour la jeunesse et illustrée dans le goût du quinzième siècle par Sigismond Olesiewicz ». Mais comment l'âge mûr échapperait-il au charme profond de cette histoire et de ses enluminures de missel? Rien n'est doucement clair comme l'enfance de la bergère, rien n'est simple comme son obéissance lorsque, faisant ce que veulent ses voix, elle sauve un roi, un royaume et leurs lys, et puis meurt dans la pureté des flammes, pour parachever, sans doute, sa sainteté. Mais quel parfum de fleurs des champs, surtout, quelle salubre odeur de terroir sort des pages écrites par Brousson ! Voilà sa force. Brousson, c'est la sève même du guéret et du cep de vigne, de l'arbre et de la prairie, et c'est la robustesse, le savoir et la conscience du bon artisan de chez nous, la verve et la malice du paysan, de l'homme du pays, de notre pays ! (Ed. Duchartre et Buggenhoudt).

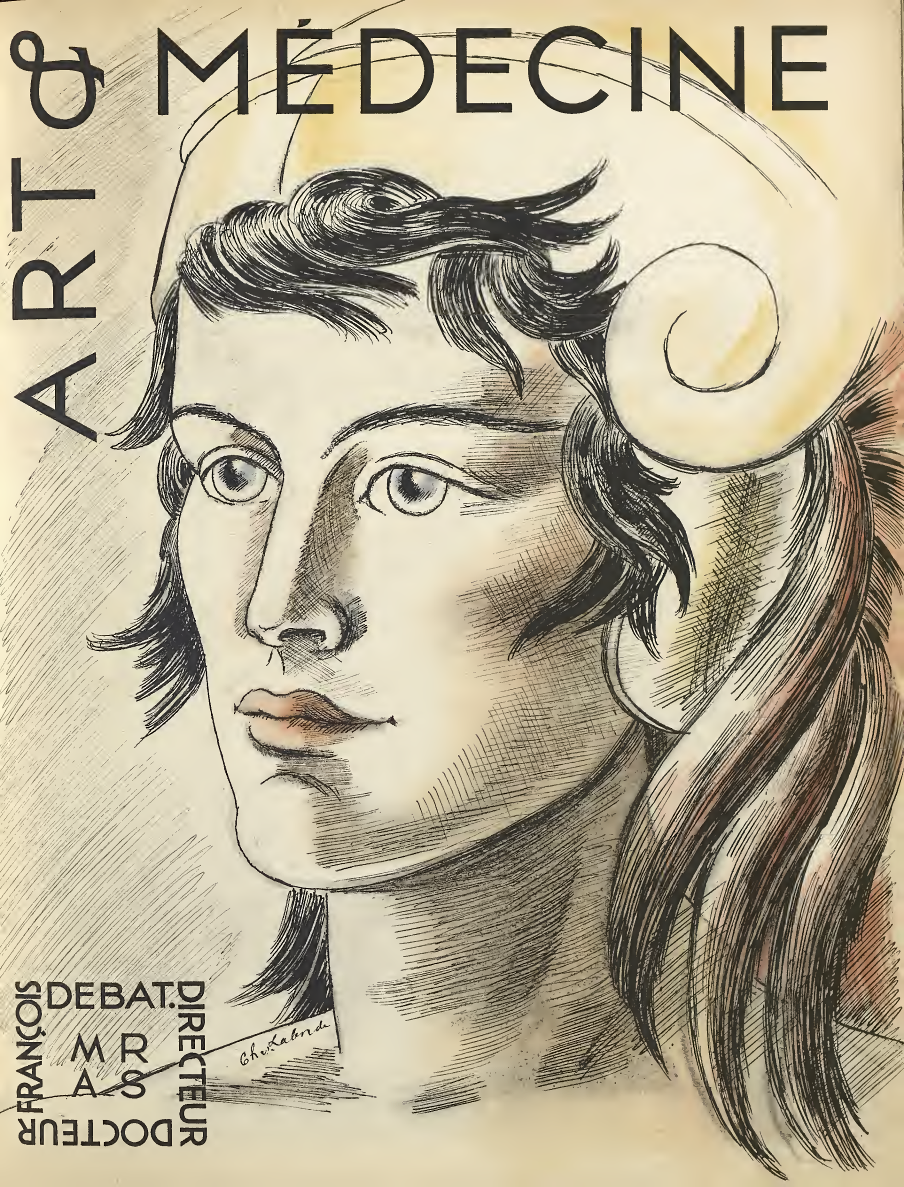
Resplendine et d'autres victimes, par Charles Braibant. — Dix-sept nouvelles, dont la plupart sont des modèles du genre. (C'est Paul Morand qui dirige la collection « La renaissance de la nouvelle »...) De pauvres femmes, victimes de leur faiblesse, de leurs instincts ou des iniquités sociales, des types d'humanité masculine, sotte, cruelle ou sainte, y sont dessinés avec maîtrise par un écrivain philosophe et dont l'érudition certaine et la science des êtres prennent un ton familier, humoristique, des plus plaisants. Charles Braibant possède en outre ce qui, croyons-nous, ne s'acquiert pas : le don de conter, celui d'un Maupassant. Enfin, il conte avec une impassibilité qui laisse aux seuls faits le soin de dégager de l'émotion. C'est de l'art authentique d'écrire. (Ed. Gallimard).

Frémiet, par Philippe Fauré-Frémiet. — A seize ans, Frémiet commence à modeler des animaux. Devenu l'un des élèves préférés de Rude, il ne cesse de grandir, jusqu'à plus de 80 ans, en connaissance du « métier », en compréhension de la nature et surtout en esprit. Grandir, pour lui, c'est insuffler toujours plus d'esprit à la matière.

Ce n'est pas seulement l'analyse de l'œuvre de Frémiet qui fait le prenant intérêt du livre de Ph. Fauré-Frémiet (quel nom doublement glorieux !), encore qu'elle soit de premier ordre par la solidité du jugement, comme par la qualité du style ; c'est l'histoire d'une vocation qui fut, à l'origine, encouragée, affermie, par une mère admirable de clairvoyance, d'énergie, de droiture, la relation d'une vie d'artiste, d'une lutte infatigable et probe. Une belle histoire. Un exemple. (Ed. Plon).

La Cité Universitaire (Revue Internationale des Etudiants de la Cité Universitaire de Paris). — Signalons la vitalité de cette revue. Vitalité méritée. Des « jeunes » authentiques y montrent la plus vive et la plus réfléchie intelligence. Tout donne à penser que plusieurs d'entre eux feront plus tard parler d'eux. R. L.

Imp. A. Breger Frères
9, Rue Thénard — Paris
Le Directeur Gérant :
Docteur François Debat
R. C. Seine 2514 B


ART & MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
M R
A S
Ch. Laborde

La gamme de nos

Produits dermatologiques

Inotyol = Eczémas - Ulcères - Brûlures
Erythèmes
et toutes irritations de la peau

Inosepta = Dermatoses suppurées

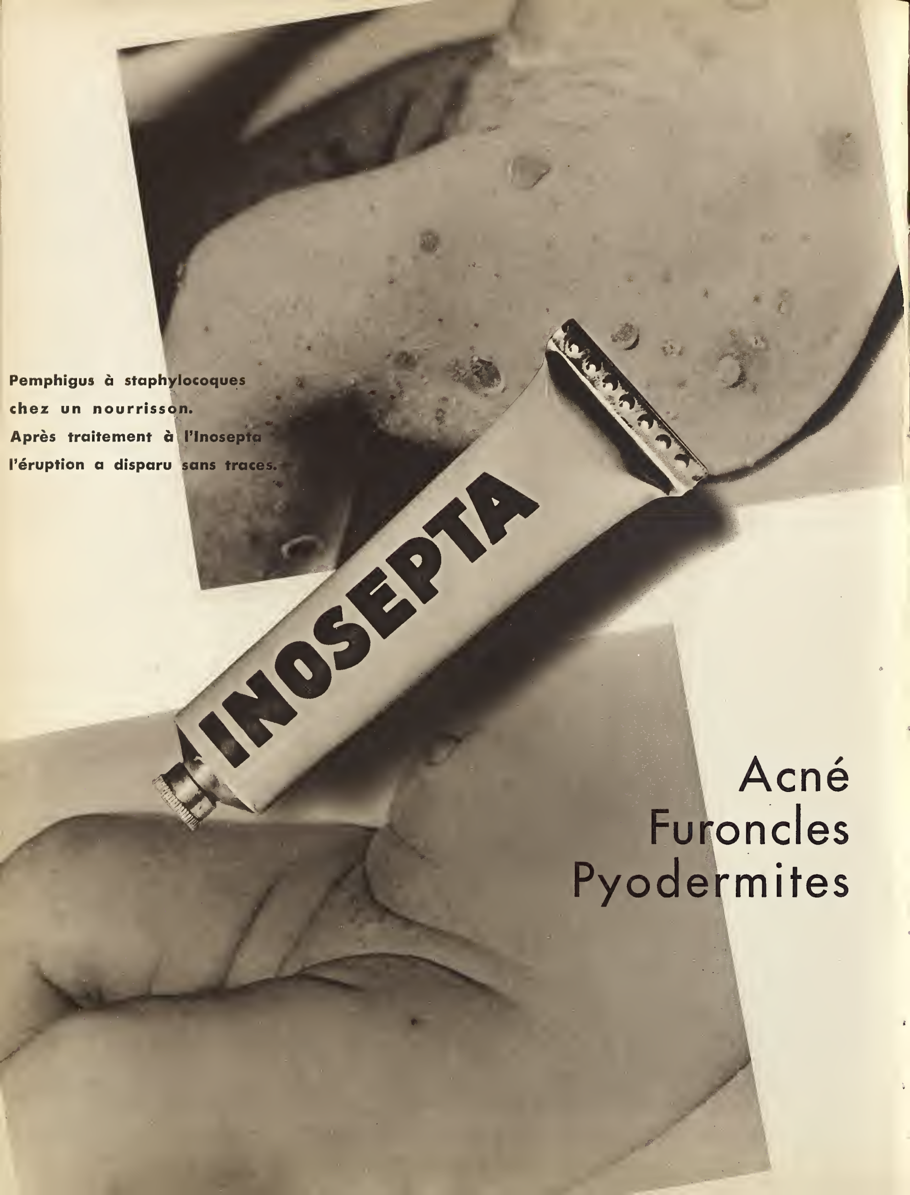
Inoxémol = Dermatoses kératinisées

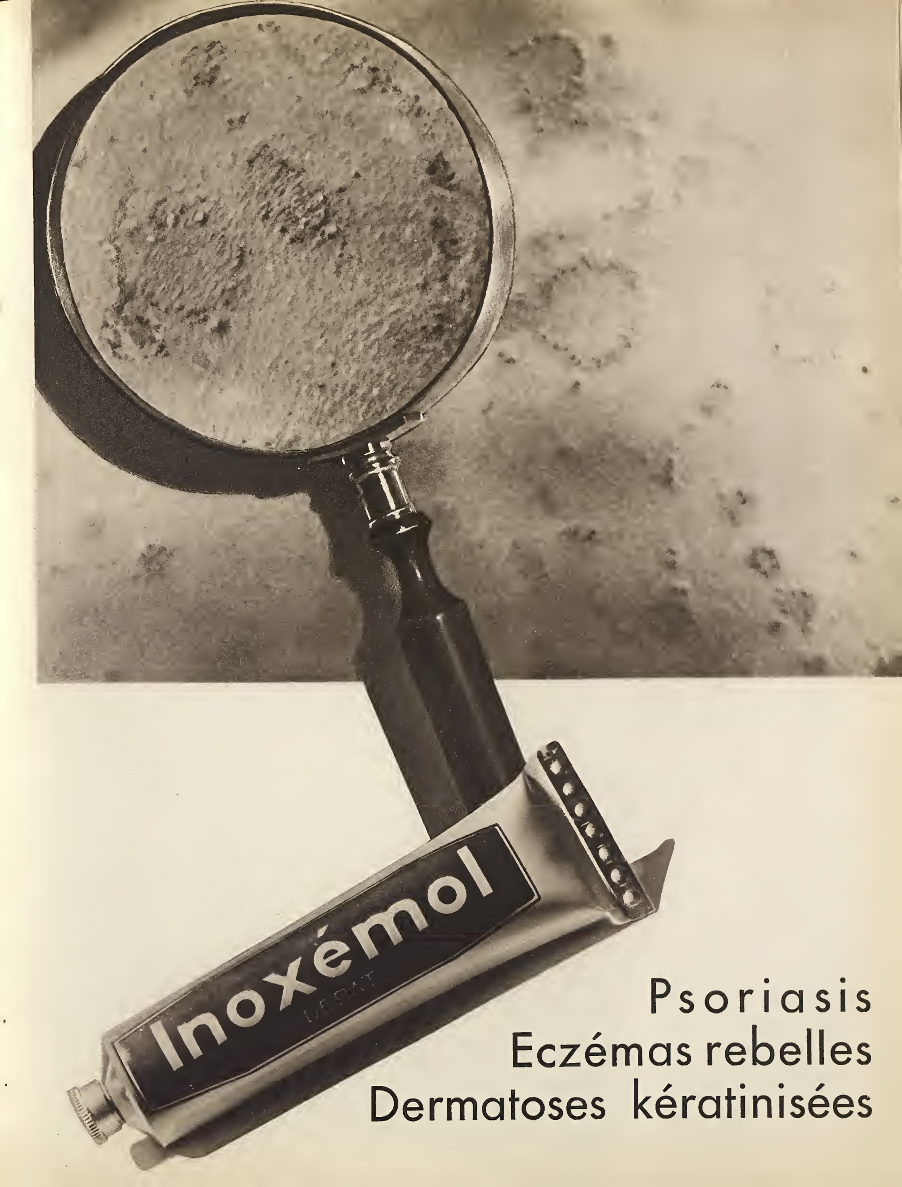
Siliplastine = Dermatoses suintantes

Sédotyol = Prurits rebelles

Pommade Inséva = Hémorroïdes


INOTYOL
du Dr. DEBAT
INOSEPTA
Inoxémol
DEBAT
SÉDOTYOL
Siliplastine
pommade Inséva


Pemphigus à staphylocoques
chez un nourrisson.
Après traitement à l'Inosepta
l'éruption a disparu sans traces.
INOSEPTA
Acné
Furoncles
Pyodermites


Inoxémol
Psoriasis
Eczémas rebelles
Dermatoses kératinisées

SÉDOTYOL

DOCTEUR DEBAT

Telephone Wagram

Mars 1935

…s de démangeaison violente, appliquer une couche épaisse de Sédotyol

Dr Debat

Prurits

Pommade anesthésique

non toxique


Traitement spécifique
des
Hémorroïdes
pommade Inséva
antivirus
colibacillaires
et
entérococciques.

Pour compléter le traitement local

des dermatoses



S O M M A I R E

MARS 1935

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau
PRIX : 8 FRS
ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo du professeur Ritchey.
Obervatoire du Mont-Wilson.
Communiqué par l'Illustration

L'on va traiter ici de quelques formes du Feu. L'image liminaire représente une partie de la constellation d'Orion. Qu'il soit permis, au nom de la poésie, d'y voir des feux célestes dignes d'échauffer la méditation d'un Prométhée austral, avant le larcin sublime.

Photo Brassaï



IGNIS IDEM
ou la
leçon du feu

PAR HENRY DE MONTHERLANT

Les innombrables apparences du feu volatil et versicolore..., cette phrase de l'admirable roman de Gabriele d'Annunzio, *Le Feu* (un des plus beaux romans de notre siècle, et aussi admirable dans la traduction de Georges Hérelle que dans l'original) me passe toujours dans le souvenir quand je veux évoquer, ne fût-ce qu'un instant, les symboles, innombrables et versicolores eux aussi, que les mages, suivis des poètes, et les poètes suivis des philosophes, ont prêtés au Feu, depuis la naissance du monde. C'est une opinion répandue, et je la crois

Entre les feux, dardés ou latents, d'un orage sur la Ville et d'un orage sur la Mer, voici le feu-lumière, le feu-chaleur, le principe de vie, le dieu des fécondités et des recommencements, le Souverain qui désigne la vérité, l'Astre-Roi enfin, père de notre monde et pasteur flamboyant des étoiles.

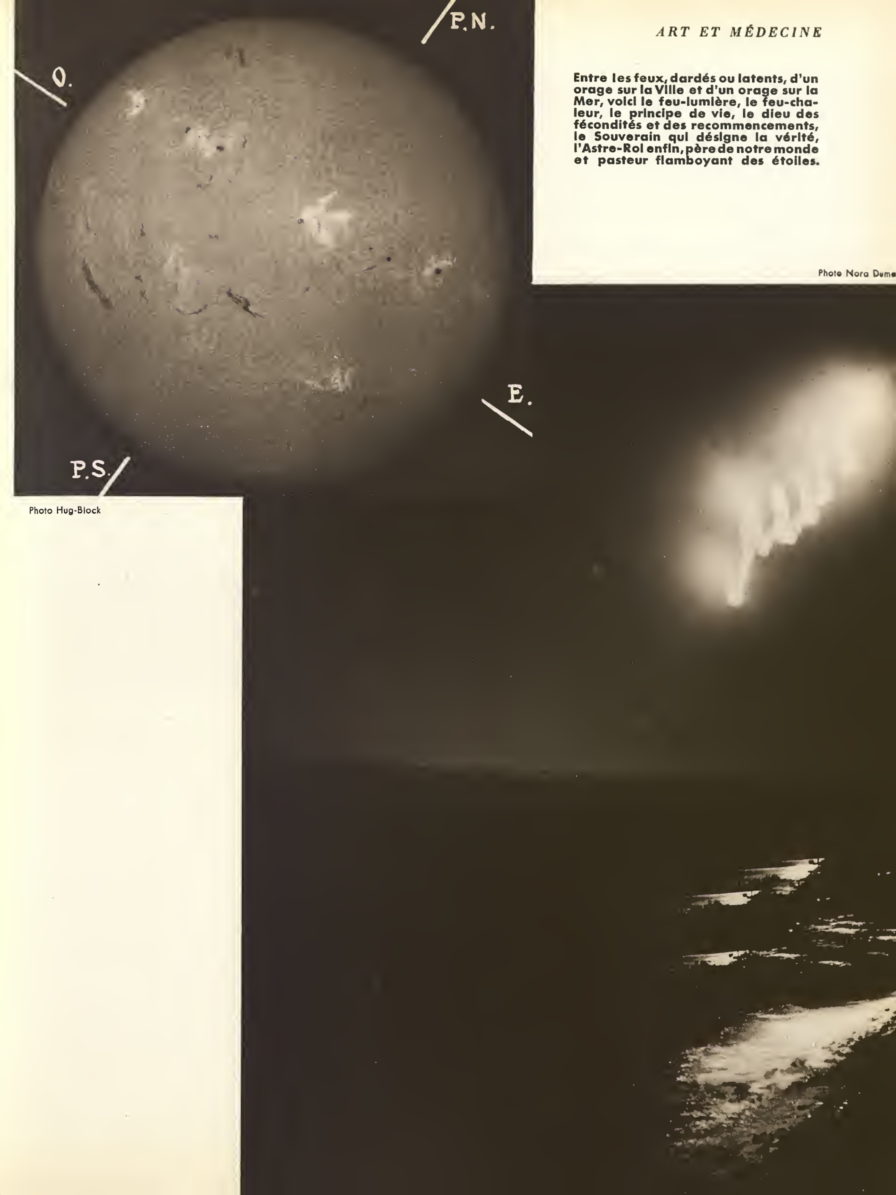


Photo Nora Dume

Photo Hug-Block



Photo Poouillac

assez fondée, que les grandes œuvres de l'homme peuvent être reconnues à ce signe, qu'elles donnent lieu aux interprétations les plus diverses et les plus opposées. S'il en est de même pour les éléments de la nature, nul d'entre eux n'est plus sacré que le Feu.

Mais aucun de ces symboles ne me touche autant que celui-ci : où le feu central, noyau de la terre, figure ce feu central qui se trouve dans chaque âme et lui donne sa seule et suffisante unité.

Nous distinguons avec netteté nos sentiments, et au besoin nous les opposons l'un à l'autre. Notre langage s'y prête ; notre morale est fondée là-dessus. Et pourtant, si nous voyons la pitié se muer si aisément en désir, le désir en cruauté, l'amour en haine, la colère en inspiration créatrice, le mysticisme en sensualité, la sensiblerie en férocité, le lyrisme en cocasserie, c'est que ces façons d'être n'ont de différence entre elles que la différence qu'il y a entre les flammes d'un volcan et les flammes d'un autre volcan. L'essence de l'âme est comme le feu central de la terre : elle fuse en tel sentiment, puis en tel autre, contradictoires en apparence, mais c'est toujours la même essence, comme les flammes des volcans viennent toujours du même feu. *Ignis idem.*

De là que tous ces sentiments, si disparates qu'ils paraissent, ne le sont que de façon superficielle. Ils sont en réalité équivalents. Le mot « incohérence », appliqué à l'âme, est sans signification. Quelques philosophes s'en sont avisés, mais l'importance de cette vue, qui remet en question toute la morale, semble avoir échappé à leurs lecteurs et en partie à eux-mêmes. « Nous avons grand tort, écrit Vauvenargues, de regarder l'alliance du bien et du mal comme un monstre et comme une énigme ; c'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses. Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer sont des charlatans de morale. *Il n'y a point de contradiction dans la nature* ». Mais déjà, dans le fond des temps, Krishna avait dit : « Les hommes contemplent les distinctions, parce qu'ils sont stupéfiés par l'ignorance ».

Photo Claire

Photo Wolff

" ... ces façons d'être n'ont de différence entre elles que la différence qu'il y a entre les flammes d'un volcan et les flammes d'un autre volcan. L'essence de l'âme est comme le feu central de la terre : elle fuse en tel sentiment, puis en tel autre, contradictoires en apparence, mais c'est toujours la même essence, comme les flammes des volcans viennent toujours du même feu."

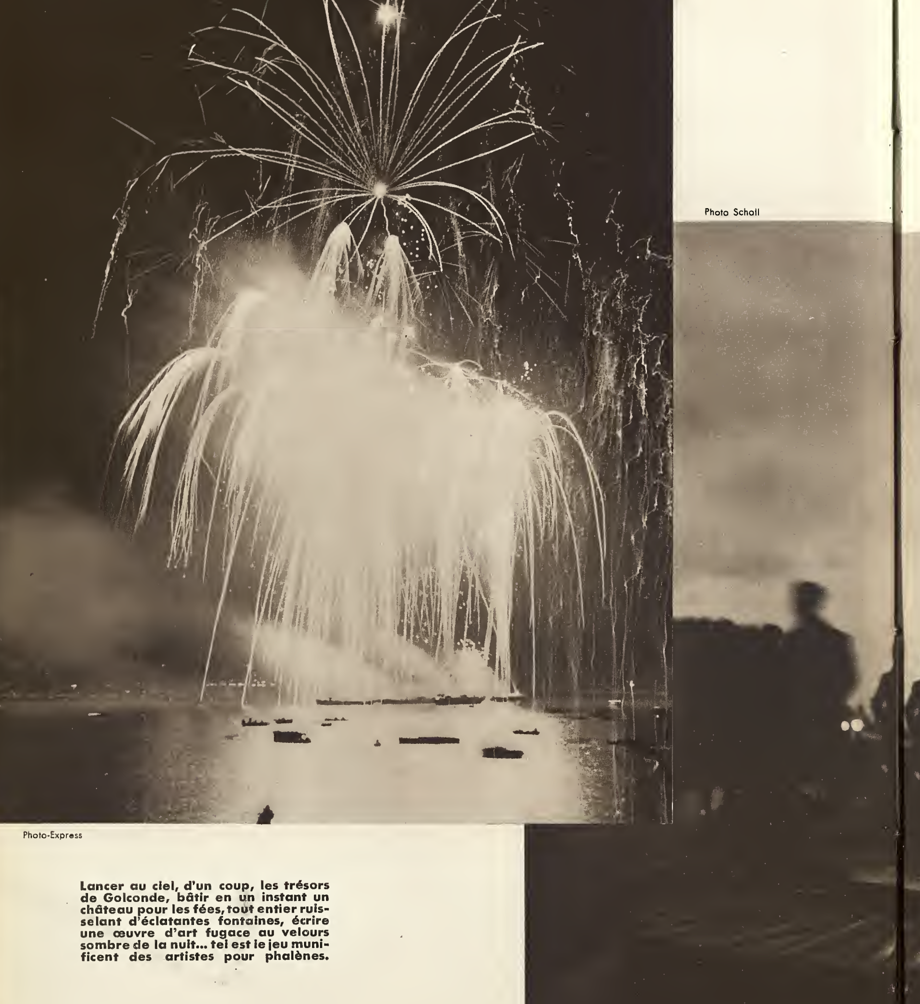


Photo-Express

Lancer au ciel, d'un coup, les trésors de Golconde, bâtir en un instant un château pour les fées, tout entier ruisselant d'éclatantes fontaines, écrire une œuvre d'art fugace au velours sombre de la nuit... tel est le jeu munificent des artistes pour phalènes.

Photo Scholl

Si nos sentiments sont équivalents, ils sont en conséquence indifférents. Nous pouvons nous relâcher sans crainte sur ces devoirs de persévérance et de logique avec nous-mêmes, auxquels les Européens se croient tenus : notre identité demeurera malgré nous. De tous temps, les Orientaux nous ont montré cette acceptation des sentiments et des besoins les plus « contradictoires » qui sortent d'eux. Qu'on ne nous oppose pas les Grecs. Les Grecs (pour ne citer qu'un seul exemple) avaient eu soin de garder leurs Mystères, afin d'y exprimer à huis-clos la partie « contraire » de leur âme officielle. Ils se gardaient bien de la faire avorter.

Flamme du souvenir, pensée et prière visibles, silence qui parle aux âmes des mères et des compagnons d'armes, lampe la plus sûre parmi les ombres de l'oubli, pure lumière d'amour et de fidélité... voilà le feu le plus sacré qui jamais soit né d'une hécatombe.

Un homme qui a conscience de cela peut vraiment, quand il se sent au bout d'une certaine période de lui-même, tirer au doigt mouillé l'état nouveau où il va entrer. Sera-t-il dieu, table ou cuvette ? Va-t-il se faire assassin, — ou se marier et fonder un foyer, — ou se retirer au couvent ? Va-t-il défendre la société, ou va-t-il l'attaquer ? Tout cela n'est qu'émanations diverses, mais quasiment interchangeables de son feu unique. Et, comme le feu fait sa flamme de n'importe quoi, tout cela lui sera bon et fécond également. (1)

Baudelaire semble avoir pressenti quelque chose de cette conception quand il écrivait : « Il serait peut-être doux d'être tour à tour victime et bourreau ».

Mais ce « tour à tour » nous introduit dans notre dernière conséquence. Equivalence *genuit* Indifférence, qui *genuit* Alternance : tous nos sentiments peuvent être alternés sans que l'âme risque jamais de se désavouer, et il n'y aurait pas même lieu de parler d'alternance, s'il n'y avait pas entre eux, malgré tout, une *certaine* différence, qui implique que le monde continue de les distinguer l'un de l'autre, et que l'âme elle-même qui les engendre les distingue jusqu'à un certain point (quelquefois pour les besoins de la morale, quelquefois par la gêne légère qu'elle éprouve à passer de l'un à l'autre, etc...).

Les médecins qui liront cette page ne manqueront pas sans doute de l'éclairer par la science. Pasteur, ayant découvert que le cristal naturel réfractait la lumière en deux sens, tandis que le cristal artificiel la réfractait en un seul, mena toutes ses découvertes sur l'idée directrice de la dissymétrie moléculaire de la matière vivante, et voulut démontrer que c'était là le principe élémentaire de la vie dans l'univers ; tout cela repris, avec l'éclat que l'on sait, par Bohr et Broglie pour la lumière et pour toute la stéréochimie. La nature produit la vie par le courant que crée dans l'atome l'existence de deux pôles contraires. Comme elle, l'homme devra cultiver ses éléments « contradictoires » pour que le courant de vie ne cesse pas en lui.

Dès 1926, dans le texte qui servit plus tard de préface aux *Fontaines du Désir*, nous avons exprimé cette idée, qui nous a gouverné depuis lors. Au fronton de notre œuvre, le Feu trace en lettres de feu les trois mots de notre *Mané, Thécel, Pharès :* ÉQUIVALENCE. INDIFFÉRENCE. ALTERNANCE

Quelques-uns diront : « Cela est troublant ». Oui, parce que tout ce qui est vrai est troublant. Car nous vivons sur l'illusion, et comment l'illusion serait-elle troublante, puisque nous la créons expressément pour qu'elle nous empêche d'être troublés ?

HENRY DE MONTHERLANT.

(1) Faut-il rappeler que M. de Montherlant a nourri, lui, de pur héroïsme sa flamme intérieure ? ...

LES MYTHES DU FEU

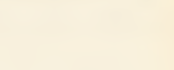
PAR ANDRÉ THÉRIVE



Photos Schall

I l semble que le culte qui fut voué au feu par les hommes représente le respect et les inquiétudes qu'ils nourrissent pour leur propre vie. Le globe qu'ils habitent a tendance à se refroidir : la science n'a cherché qu'à démontrer cette vérité d'intuition, inscrite dans les cœurs depuis les premières générations de l'âge quaternaire. Ne pas perdre la chaleur, la lumière, couver cet élément mystérieux qui brûle et palpite à la façon d'un cœur, le sauver d'entre les cendres, le transmettre et le propager, en

Photo Zuber



Des cierges brûlent dans une Église : acte de foi, affirmation d'une Immortalité. Un paysan brûle ses herbes mortes : vieux geste de prudence, agréable à la terre. Un foyer, enfin, défait les ombres autour d'un campement : présence tutélaire encore utile, aux pays neufs, et souvenir du temps lointain où Agni, chassant les maléfices et les bêtes de ténèbres, suscitait chez les hommes des hymnes de reconnaissance.

espérant qu'il sera perpétuel, voilà la tâche obscure de tous nos travaux.

Le feu possède en effet les attributs mêmes de la vie, attributs contradictoires : il anime et détruit, il éveille et consume. Il est peut-être cette force essentielle qui soutient l'existence terrestre et la plie à la mortalité. Nous sommes devant lui comme les phalènes devant une lampe, nous savons ne pouvoir nous passer de lui, et que sitôt livrés à lui notre forme en lui se dissoudra. Le mythe du Phénix n'est pas applicable au seul génie poétique, mais à la vocation du monde animé ; car ce monde-là, tout différent de l'univers brut que satisfont la torpeur et la pérennité minérales, n'a de cesse qu'il se dévore lui-même dans le mouvement de l'activité. Il a choisi le destin dramatique, celui où l'on s'embrase pour s'éteindre, où l'on commence pour finir.

Dans un drame satyrique d'Eschyle, hélas ! perdu avec bien d'autres, on voyait un Satyre en présence du premier feu allumé sur terre ; il le prenait pour un bel enfant, il le voulait caresser et se grillait la barbe. Voilà l'emblème de l'attirance dangereuse qu'exercent et l'amour et la joie. Si Prométhée a dérobé aux dieux la flamme pour l'apporter aux pauvres mortels, il a vraiment fait présent à ces derniers des délices et des tortures de l'inquiétude. Chez les autres, qui règnent dans l'Empyrée, c'est-à-dire dans la région brûlante, la lumière est sans ombre, la chaleur est sans cuisson ; là-haut on vit de la vie en soi, éternelle et bienfaisante. Mais ici-bas, le feu est comme un fauve captif, qui attend de tuer son maître. On l'arrête un moment, comme le désir, mais il s'échappe de vos mains, ou bien il anéantit votre lourde chair, qui vous entraverait pour le suivre dans son domaine subtil. A l'origine il n'existe pas de Vulcain, ni de Vesta; il n'y a que cet Agni indomptable; immanent lorsqu'on l'adore, transcendant lorsqu'on le saisit. La pensée fait communier les esprits avec lui ; mais les corps, il n'en souffre pas l'approche. Ne serait-il pas l'esprit même, dont il offre une image plus fidèle que tous les souffles et tous les vents?

Il me souvient d'une salle obscure où un enfant vêtu de velours, le cou bridé par l'élastique de son grand chapeau, fut mis en présence, pour la première fois, du feu qui ne chauffe pas, de la lumière froide... C'était en 1900 dans une crypte du Palais de l'Electricité, où les futurs hommes modernes venaient s'initier aux nouveaux mystères. Une frayeur superstitieuse s'emparait de ces dévots candides, comme s'ils avaient vu changer l'ordre des choses, et asservir enfin la force brûlante que leurs aïeux ont toujours captée en vain... A vrai dire, la flamme sans chaleur s'est manifestée de tout temps, mais elle fut toujours marquée d'un signe néfaste. Les phosphorescences de la mer ou des yeux félins, les follets qui errent par les cimetières, les flammèches de Saint-Elme qui se posent sur les mâts du bateau, que dis-je? l'humble lampe du ver-luisant. Ces lueurs-là avaient quelque chose de diabolique parce qu'on savait qu'elles n'émanaient point du vrai feu, celui qui dort sous la terre et brille dans l'éther céleste ; elles étaient comme les imitations maudites de la vie.

Le feu sacré, le feu divin n'offre pas d'ailleurs cette fugacité. Même les primitifs ont supposé sa constance, jalousement cachée, mais indubitable. Il s'éteint ici, il se réveille là ; partout il est le même ; il est l'élément qui ressuscite toujours. C'est pourquoi les Parsis et bien d'autres peuples ont vénéré en lui l'âme irrépressible qui soutient le monde. Quand on lui donne tant de soins, dans le foyer de la cabane ou dans la lampe à huile de l'autel, on reconnaît qu'il figure ce qui ne saurait mourir.

L'Homme gouverne les monstres qu'il créa de toutes pièces et le feu-mouvement qu'il leur donna pour âme. Il tient bien de Vulcain, que la mythologie moqua pour sa soi-disant rudesse et qu'animait en réalité l'esprit d'un vrai dieu.

Universal photo



Photo Moral

Quel acte de foi, ou de divination plutôt, n'a-t-il pas fallu au premier qui battit un silex pour le faire sortir de son engourdissement? et pour recommencer après qu'il se fut éteint ! Nulle incantation n'a été plus pathétique, nul charme plus impérieux... Reviens à nous, lumière, montre-toi encore, chose ardente qui fais pétiller les branchages secs, qui élèves une aile noire de fumée dans les cieux, comme chargée des impuretés que tu enlèves au sol, qui laisses, si l'on n'y prend garde, un tas de poussière grise en place d'un soleil terrestre ! Génie, prête-toi à nous, et nous te chérirons, nous te nourrirons, nous te convaincrons bien de rester parmi nous !

J'ai vu, sur une colline qui domine le petit port grec de Katacolo, un bourrelet de terre qui n'est rien de moins qu'un volcan. Pour le ranimer, on approche de lui une allumette et il se met à cracher des langues de feu tout comme un Hékla minuscule, un Stromboli de jardin... Ne croyez pas que ce rite prête à sourire : il rappelle plutôt cet acte de foi qu'ont fait les hommes devant le foyer central à qui ils doivent tout. Lorsque vous méditez

l'hiver devant votre cheminée rougeoyante, et que peu à peu vos yeux obsédés par la flamme hésitent entre l'engourdissement et l'hallucination, vous rendez le même hommage et témoignez la même confiance ; il est là, ronronnant, le terrible protecteur ! Peu importe si ses jeux font paraître des lutins ou des salamandres, si Paracelse s'est trompé ou si l'athanor gît en morceaux ; peu importent les usages qu'on fait du feu, peu importe même qu'on s'habitue à ne plus recevoir que ses bienfaits indirects, à travers des radiateurs ou des dynamos ; qu'il soit caché par des mécaniques variées qui transforment et transportent l'énergie, c'est lui qui seul compte et veille seul sur cette maison, cette cité.

Si la dernière flamme s'enfuyait et retournait, hors d'atteinte, parmi ces Signes célestes à qui Sénèque la rattachait, tout le mouvement des hommes s'arrêterait et le dernier de nos descendants mourrait à son tour dans une caverne. Mais le feu n'a pas tant de caprices, maintenant qu'il a été, esprit, dompté par l'esprit. Tout au plus garde-t-il cette tendance à monter, cette vocation ascensionnelle qui toujours a forcé notre admiration craintive. Il s'évaderait seul de notre globe, comme une irradiation, si nous n'avions compris et suivi la leçon qu'il donne. Les anciens avaient raison, en quelque sorte, de traiter la foudre comme une marque de colère divine, un ébranlement subit des lois du monde, car la foudre tombe et le vrai feu ne descend jamais. Si le héros voleur de flammes est le premier à qui aille notre gratitude, un autre est encore plus digne d'admiration : Phaéton lui-même qui monta jusqu'à la région où le feu règne sans conteste, mais où les hommes ne peuvent plus vivre. Il voulut se confondre avec la raison et la lumière, se perdre peut-être, se consumer de plénitude comme le roi des Olympiens ; non plus voler aux dieux une étincelle, mais s'associer à Zeus.

Photo Rapho

Anglo-Continental

La pensée est fondée à s'enorgueillir d'avoir subjugué les éléments. Mais ces esclaves ont d'effrayantes révoltes, comme pour la rappeler à la modestie. Une pensée ivre d'orgueil est souvent un foyer de guerre. Quand elle a déchaîné le feu, elle n'en est plus maîtresse.

Photo Claire



Photo Haviland

Photo Mouritius

Photo Kollor • Horizon de France

LES MÉTIERS DU FEU

PAR PIERRE SCIZE

A peu près partout où l'homme allume le feu pour les besoins de son industrie, l'eau avoisine la flamme. Toujours cette promiscuité des frères ennemis ! J'ai, au cœur de l'hiver, visité quelques temples du feu. Chacun s'édifiait le long d'un canal, d'une rivière, d'un fleuve. Verreries le long de l'Oise paresseuse. Forges au bord de l'Escaut. La rage des foyers torrides semble avoir besoin de cette lente vie des eaux, qui ressemble au sommeil.

Les réalistes vous diront, sans doute, et ils auront apparemment raison, que l'on a choisi ce voisinage des « chemins qui marchent » pour recevoir à meilleur prix les matières premières pondéreuses dont le transport par la route ou le rail eût été trop cher. Je veux bien. Mais toutes les choses de ce monde, de

A l'origine du verre et du métal comme dans leur forme dernière, il y a de la beauté. C'est d'abord l'éblouissante magie d'un élément à l'état pur : un prestige solaire ; c'est à la fin l'harmonie, lumineuse ou puissante, d'une coupe ou d'une machine. Entre les deux, la peine des hommes va s'atténuant.

même qu'on y distingue deux ou plusieurs figures, possèdent deux explications : la réelle et l'idéale. Les esprits choisissent selon leur pente celle qui leur convient le mieux.

Pour moi, sortant du hall des Forges, ou bien le visage à moitié cuit du souffle ardent des fours de verriers, il me plaisait de croire que ces paysages aquatiques, ces chalands nonchalants, ces reflets trempant dans l'eau, cette brume annelée qui suit le cours des rivières étaient mis là pour rafraîchir, adoucir, poétiser, parler de naïades, de pêche, évoquer l'âge d'or — passé ou proche — bref, pour reposer l'âme en proie à tous les démons de la violence et de la chaleur.

Quand le bruit des marteaux-pilons qui vous retentit jusqu'au fond des entrailles, quand le va-et-vient des pistons monstrueux des machines, quand l'infernal frémissement des chaudières ou la splendeur insoutenable, immobile, d'un creuset portant dix tonnes de fonte liquide aux convertisseurs ont peuplé le corps et l'esprit des hommes de fracas inouïs, de visions terribles, d'un désir de puissance et de force — car rien n'est plus exaltant que le spectacle d'une force en action — je pense qu'il y a dans le tableau que nous propose un pêcheur trempant avec résignation son fil dans l'Oise, un enseignement quasi divin, un conseil, une paix.

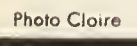


Photo Claire







« Le fer, une certaine brutalité est en lui. Seule la fournaise peut l'amollir et encore se défend-il, dans cet attendrissement, par maintes rages, sifflements véhéments, crachements d'étincelles, sombres clameurs... C'est le lieu d'une lutte, le métier des cyclopes.»



Photo Mauritius

Rude tâche, toujours, celle qui s'exerce avec le ringard, au voisinage de la fournaise. Ci-dessus, une coulée de fonte. A droite, la fonte en fusion suit le chenal de sable qui la conduit aux poches de coulée. Un barrage arrête le « laitier », matières vitrifiées qui surnagent.

Photo Kollar, Horizons de France

Ci-dessous, une opération de soudage, feu d'artifice insoutenable aux yeux. En double page, le travail du polisseur de rails. Page 27, l'application d'un bandage de fer rouge sur une roue de charrette, labeur de précision qu'accomplissent encore les forgerons de village, ces survivants de l'artisanat.

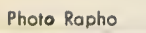


Photo Rapho

Photo Brassaï



Seulement il faut mériter ce conseil et cet apaisement. Il faut entrer dans les palais infernaux...

●

Les métiers du feu jouissent d'une réputation de dureté qu'ils ne méritent plus. La science les a humanisés. Un effort patient, d'ingénieuses trouvailles ont peu à peu transformé ce martyre qu'était la vie des ouvriers du feu ou du verre, autrefois.

De même que les moteurs à huile lourde soulagent dès aujourd'hui, et guériront complètement demain, ce remords que tous les cœurs bien nés ressentaient en pensant aux soutiers, aux chauffeurs de la marine, de même les trains électriques, les élévateurs, les ponts-roulants, les souffleries pneumatiques ont chassé des forges et hauts fourneaux le souvenir des géhennes d'autrefois.

Sans doute, le soufflage du verre à la canne existe-t-il encore. Mais ça n'est plus que pour certaines fabrications de cristallerie fine, où le luxe de la matière, le fini et l'originalité de la forme ne sauraient se contenter de la fabrication mécanique en grande série. Ce ne sont plus, ces spécialistes de la canne creuse, des prolétaires épuisés, crachant leurs poumons avec leur souffle. Ils sont devenus l'aristocratie du métier, d'un métier bien payé, difficile, pratiqué seulement par une élite artisane. Un bon souffleur de verre fait prime au marché de la main-d'œuvre. On en fait venir de Bohême et de Hongrie. Des aides agiles et déférents les assistent dans leur travail.

C'est toujours la même besogne aux allures de jeu — de jeu très

Photo Mauritius





Photo Kollar

Un convertisseur, (l'une de ces « terribles machines » dans lesquelles des tonnes d'acier en fusion sont brassées par une soufflerie géante) verse le métal dans une poche, d'où il ira refroidir dans les lingotières.

rude, oui ! — , rien ne ressemblant davantage au souffleur de verre que l'enfant qui fait des bulles de savon :
Car, jaune et noir, le tigre est déjà dans la guêpe.

Par l'ouverture éblouissante, l'homme, nu jusqu'à la ceinture, est allé cueillir au bout de son tube un peu de pâte molle. Cette goutte de feu qu'il ramène et que ses mains agiles font tournoyer sans cesse afin d'en répartir également la masse, cette goutte d'un rose délicat, transparent, traversée, comme une nébuleuse, de courants plus sombres, vivante d'une vie radieuse inconcevable pour nous, passants d'un univers refroidi, cette boule s'enfle doucement de l'air expiré par l'ouvrier. Elle grossit, ses parois mincissent, elle tourne et penche, sans cesse contrariée dans son désir de chute par la rotation du chalumeau. Arrivée à une certaine phase, d'un coup sec le souffleur l'a déposée dans un moule. Il ne l'abandonne pas encore pour cela, son souffle répartit avec une science, qui n'est peut-être qu'une longue habitude, l'épaisseur égale des parois. Et, sur un signe, un enfant s'approche, qui porte des ciseaux de couturière, et qui, le plus tranquillement du monde, coupe au ras de la canne cette pâte molle. Cinq secondes plus tard c'était raté, la pâte refroidie devenait friable, le ciseau s'ébréchait, et la coupe pure, le bel aquarium de cristal, le vase aux formes heureuses étaient cassés.

Que les progrès du « standard » nous gardent longtemps ce vieux métier, maintenant qu'il l'a affranchi des besognes vulgaires !

Il l'en a affranchi par le moyen de machines habiles. Rien ne fait mesurer mieux la minutieuse ingéniosité des hommes que le spectacle d'une souffleuse mécanique, travaillant au petit flaconnage de pharmacie ou de parfumerie. Le vieux creuset central, où bouillonne sous sa chape de scories noires le verre en fusion, est assiégé par des dispositifs admirablement agencés qui vont sans cesse puiser la goutte de pâte, la tournent, la présentent à un petit chalumeau qui y verse la juste quantité d'air comprimé nécessaire à la souffler, cependant que les petits moules la forcent d'épouser leurs creux. Le flacon nouveau-né, encore tendre, encore rouge, commence une lente promenade qui en quelques heures va le mener, dur et froid, entre les mains des trieuses qui scrutent sa transparence, sa forme, sa pureté. Pas une main, pas un souffle humain ne l'auront touché jusque-là. Le bipède intelligent n'est intervenu qu'au titre de surveillant. Métier vigilant et paisible qui rappelle en dépit des apparences celui des bergers. Il y a des pasteurs de machines. Ils rêvent comme les autres. Ce n'est pas le temps de dire à quoi...

●

Le fer, le vieux métal de Vulcain, impose à l'esprit des images moins tendres. Une certaine brutalité est en lui. Seule la fournaise peut l'amollir et encore se défend-il, dans cet attendrissement, par maintes rages, sifflements véhéments, crachements d'étincelles, sombres clameurs.

Une fonderie, c'est le lieu d'une lutte. On la voit de loin, qui lance des flammes, des fumées, des vapeurs, qui gémit de tous ses laminoirs, et soudain rageuse tape de tous ses pilons, prise d'une fureur on dirait démente.

Il faut s'en approcher, y pénétrer, pour découvrir que tout cela n'est qu'apparence, et que tout ce bruit ne dénonce qu'ordre, règle, docilité.

« Ductile et malléable... » Ce sont les qualités que le Dictionnaire donne au fer. Elles louent son obéissance native. Mais pour s'être avisé de ces qualités-là, il fallut que l'homme accomplît un grand miracle. Qui dira les chapelets de siècles qu'il lui fallut pour comprendre et réaliser la rapide alchimie de la foudre ? Car c'est l'éclair, je m'en persuade, qui enseigna la fonte à l'homme, comme il lui apprit à cuire la chair des animaux.

Entre le minerai, informe, gris, lourd et terne, et l'acier poli d'une épée, ou le jet puissant d'une poutrelle, quel rapport y a-t-il ? Aucun. Il a fallu le feu pour qu'on en découvrît. C'est pour cela que la fonderie de fer, cette antique industrie, ce métier des cyclopes, est, pour celui qui réfléchit, un grand et continuel miracle, une victoire de l'homme sur la nature.

Et plus spécialement une fonderie moderne. Le métier a changé depuis les forges de l'Etna. Sa rigoureuse économie, son art d'utiliser toutes les forces, tous les dérivés, toutes les scories, est proprement admirable.

Le rail, ou les péniches, amènent le minerai lorrain dans les plaines du Nord. Aussitôt des élévateurs s'en saisissent et chargent les hauts fourneaux. Les foyers monstrueux alimentés par le coke de Lens commencent à fondre le minerai. Cette formidable combustion de 16.000 tonnes de minette dégage des gaz : on les capte, on les lave, on les épure, et on s'en sert aux usines, à la soufflerie, aux laminoirs.

La coulée est prête. Les ringards perforent les creusets d'où s'échappe en jets éblouissants, en ruisseaux d'or et de flamme, la fonte de fer. Les hommes sont là, en surveillance. Tout se fait sans qu'ils bougent un doigt. Les bennes ignifuges reçoivent les cascatelles incandescentes. Pleines, elles roulent jusqu'au point où les pinces monstrueuses des ponts roulants viennent les enlever, astres sombres évoluant dans le ciel noir des halls fumeux. Chaque poche de vingt tonnes accomplit dans les airs un périple rigoureux et vient docilement se poser à la gueule des convertisseurs Thomas.

Ce sont vraiment de terribles machines, ces convertisseurs. Dans leurs flancs insensibles la fonte liquide deviendra de l'acier. Elle recevra ce qui lui manquait en produits de toutes sortes. Une soufflerie géante la malaxera en tous sens. Je prie qu'on réfléchisse qu'il s'agit, pour cette soufflerie, de remuer, de brasser vingt tonnes d'acier en fusion, comme vous battez des blancs d'œufs pour une meringue! Le convertisseur est comme la marmite du Diable. Quand on incline sa gueule pour lui verser sa pâture, il crache vers le ciel une prodigieuse gerbe d'étincelles, bouquet d'un feu d'artifice inégalable.

Puis, c'est le hall des laminoirs, le long étirement des blocs d'acier rouges, les serpents véloces qui passent en criant sous les rouleaux qui les allongent...

Les hommes ? on les a vus près des hauts fourneaux, dans la haute cage de verre d'où l'on commande les ponts roulants, affrontant avec des lunettes noires, la bouche éblouissante des convertisseurs, ou guidant, avec de longues tiges de fer, les blocs d'acier sur les trains des laminoirs. Tout se fait sous leur surveillance, sous leur direction. Tout l'organisme épars des mélangeurs, des cubilots, fonctionne, on dirait, sans qu'ils s'en mêlent. Ils ne sont là qu'une présence, mais une présence indispensable, irremplaçable, lumineuse, celle de l'intelligence qui veille sur la matière inconsciente en mouvement.

On sort des Forges comme d'un rêve. On reprend contact avec un univers froid et dur, où tout redevient à notre mesure. De l'autre côté de l'Escaut, j'ai vu, dans le trouble crépuscule emmitouflé de brume, un petit paysage épargné par l'industrie, quelques arbres, un mouchoir de prairie où gambadait une chèvre et où, je le jurerais, on peut encore entendre, au printemps revenu, par dessus le cri rauque des sirènes, ton chalumeau, Tityre.

Pierre Séize

Le feu domestique

PAR MAURICE GENEVOIX

Notre filleule, qui a cinq ans, s'est arrêtée devant la cheminée rustique. Elle a considéré les chenets, la grande plaque du contre-cœur, la crémaillère pendue sous la hotte. Puis elle a dit :

— A quoi ça sert ?

— A faire du feu, mon petit enfant.

— Alors du feu, à quoi ça sert ?

— A se chauffer.

Elle a cru que l'on se moquait d'elle. Ce qui chauffe, c'est les radiateurs. D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle n'a jamais vu d'autres flammes que celles des feux d'herbes d'automne, dans la campagne. Le soir, lorsque le jour décline, cela fait à travers les champs des points d'or qui s'avivent dès que souffle le vent du val : et les fumées qui montaient toutes droites se couchent presque au ras des glèbes, s'étirent très loin, sans se dissoudre, comme les bancs de brouillard qui flottent sur l'eau de la rivière.

Mais à l'intérieur des maisons, il n'y a pas de feu qui brille. Même dans la cuisine, le feu est enfermé dans un fourneau de fonte noire ; on l'entend quelquefois ronfler, mais on ne le voit jamais. Et quand à l'antre mystérieux où l'on soupçonne que se cache la chaudière du chauffage central, on n'a même pas le droit d'y pénétrer. Le feu s'y dissimule encore plus jalousement, dans une affreuse poussière de charbon.

Alors, la vieille servante qui est là, et qui a écouté, et qui depuis bientôt quarante années fait partie de la famille, donne son avis avec cette abondance verbale à quoi nous sommes habitués :

— Faut la comprendre, dit-elle, cette petite. Aujourd'hui, ça n'est plus le règne d'autrefois. Et dame, si on y réfléchit, on serait ingrat de s'en plaindre.

Elle est partie, tous ses souvenirs en branle. Il n'y a plus qu'à l'écouter.

— Toute la journée, fallait veiller au feu. On avait des bourrées de chêne ; quatre cents, peut-être bien, d'un Noël à l'autre Noël. A vingt francs le cent, dans ce temps-là, ça faisait un rude dépens. En place d'allumettes, on roulait des bouts de papier qu'on gardait serrés en paquet à côté de la boîte au sel. A moins qu'on ait eu la chance de voir passer un colporteur, un marchand d'allumettes rouges. De la contrebande, pardi ! Et c'était de fameuses allumettes, et pas chères, mais attention à ne pas les faire voir. C'était la *grand'* qui veillait au feu : elle se chauffait tout à la fois et elle rendait encore service, toute vieille et usée qu'elle était. La ramille flambait en grôlant, ça pétillait d'abord comme le feu du cochon quand on le grillait dans la cour. La flamme montait sous le manteau, et le fond de la casse se réveillait de toute sa suie ; on y voyait courir des points de feu, des chenilles rouges qui se tortillaient dans le noir. Tout le manger, en ce temps-là, on le faisait cuire dans la casse, celui des bêtes et celui des gens : la soupe, la potée de salé, mais aussi les patates et le son pour la volaille et le bestial. Et ça n'était pas tout encore : les jours de *buie*, c'était dans la cheminée qu'on mettait la lessive à bouillir. Alors le feu ne chômait jamais, autant dire.

« Dans ces bourrées, il y avait des branches quasiment aussi grosses que le haut du poignet. Ces branches-là, elles tenaient bien le feu ; elles restaient longtemps rouges sous les cendres, même jusqu'au lendemain matin. Alors, au moment du réveil, la grand' prenait le soufflet dans son coin, un vieux canon de fusil de chasse ; ou bien nous, les drôles de la famille. Ça nous amusait de souffler dans cette espèce de grande *fluquoire*. Souvent, on avait mal gouverné le feu. A l'heure d'aller au lit, il restait encore trop de braise, ça aurait fait de la chaleur perdue. Alors on ramassait les tisons, et on les étouffait dans une grande cruche de terre, une *égotasse* à petit-lait qu'on couvrait avec un tuileau.

Elle sourit, hoche doucement la tête :

— Je pense à la bûche de Noël. Il y avait des bons hivers, où le père bûcheronnait en Sologne. Ces hivers-là, on avait du rasage, des souchons ; et on économisait moins. Seulement, même par les pires années (et il y en a eu, Seigneur ! où on est venu à demander crédit pour le sel), eh bien, même en ces années de misère, la bûche de *Nau* était aussi grosse, aussi lourde ; un têtiau tout entier, un vrai arbre dans la cheminée. C'était le père qui lui boutait le feu. On veillait jusqu'à la minuit, on mangeait des châtaignes grillées en attendant la messe et le réveillon qui suivait. Les plus grands des enfants allaient aussi à la messe de minuit. Et pour apaiser les petits, on leur disait qu'on allait les mener à la messe du coussin blanc : c'était au lit, manière de leur donner le change.

« Toute la sainte nuit, le feu brûlait à belle lueur rouge. Au lieu des ombres des flambées qui dansaient sur les solives, c'était cette belle clarté tranquille, bien calme et chaude, qui venait de la cheminée et qui emplissait toute la salle. Et tout le jour suivant la bûche continuait de brûler, des fois encore le lendemain. Moi, j'ai vu ça. Nos anciens disaient même que plus loin, dans la Sologne, jusqu'en Berri, la bûche de Nau mettait trois jours de rang à se consumer tout entière. De l'autre côté de la Loire aussi, en Gaule, en pays forestier, elle était quelquefois si grosse qu'il fallait dégonder la porte pour l'entrer dans la maison. Et quand elle était noire, on recueillait des camichons pour les mettre sous le lit du maître, où ils restaient jusqu'à l'an suivant. L'été venu, si le feu du ciel menaçait, quand les sonneurs d'orage commençaient à tirer les cloches, on prenait un de ces camichons, on le jetait dans l'âtre, et on était sûr que l'éclair ne viendrait pas frapper la maison.

« Tout ça, c'est des souvenirs de bon feu, d'amitié. Approchez-vous, bonnes gens, il y en a pour tout le monde. Le père rentrait des champs, les sabots pattés de terre forte ; il s'approchait de l'âtre et tendait ses deux mains au feu, le temps d'en prendre « un petit air » et de



Photo Jean Roubier

« C'était la grand' qui veillait au feu : elle se chauffait tout à la fois et elle rendait encore service, toute vieille et usée qu'elle était. La ramille flambait... ça pétillait... »

se défroidir les membres. Ses hardes faisaient une buée sur lui. La soupe du soir commençait à chanter. Le chat rêvait au bord des cendres ; et quelquefois il ouvrait une fente d'œil, toute mince, où le feu se mettait à briller.

« Mais quand le vent galerne soufflait bas sur le toit, quelle fumée il rabattait ! Des flocons si épais qu'on les aurait taillés au couteau. Et les rafales tombaient à plomb par le trou de la cheminée, bourdonnaient sous son manteau. Les hargnes d'eau venaient voler jusque dans l'âtre, et les gouttes piquetaient les tisons en sifflant une petite plainte triste. On n'y voyait plus rien ; on toussait, le gourganet coupé et des larmes plein les yeux. Il fallait, à la fin, ouvrir la porte au vent froid de la nuit. Pour sûr, c'était un autre règne. A présent, c'est si loin, si loin, qu'on ne croit pas avoir vu ça soi-même. Quand on voit ce qu'on voit à présent ! Un seul feu pour cette grande maison ! Je charge une fois le matin et le soir, et le feu va tout seul, obéit au régulateur. Ah ! C'est rudement bien inventé.

Elle se tait, elle songe un moment :

— On ne voit plus vivre les flammes, c'est vrai. On ne peut plus rester les yeux sur elles, à regarder leur danse bleue et dorée ; ni sur les braises qui croulent doucement, qui changent des heures et puis des heures les images qu'elles font dans le noir. Mais ceux qui disent que c'est dommage, d'abord peut-être qu'ils diraient autrement si c'était eux qui devaient casser les bourrées, sentir l'écharde, brûler et crevasser leurs doigts entre le feu et l'eau du ménage. Et puis, le temps, où prendraient-ils le temps ? Avec cette vie dératée d'aujourd'hui... Le feu, respect parlant, les gens l'ont maintenant au derrière : drôle de place pour le mirer des yeux.

Maurice Genevoix



PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Dès la pointe de l'aube, l'aboiement des 75 de la D.C.A. a tiré de leur baraque Adrian tous les toubibs de l'Ambulance. Mal éveillés, ils ont enfilé une culotte hâtive et les voilà qui grelottent sur le caillebotis — quelques-uns nu-pieds, la plupart tête nue, tous le nez en l'air. Car Durochet a crié : « Zeppelin ! » et si médiocre que soit le lit, qui ne s'en arracherait pour un si gros gibier ?

Je tarderais peut-être à le découvrir, très haut, très pâle dans la pâleur du ciel, d'un beige tellement indécis, mais les obus traçants du tir de réglage me le montrent comme du doigt.

« Touché ! » hurle le gestionnaire avec une férocité bien inattendue chez ce professeur de géologie. En effet une des trajectoires lumineuses a semblé s'y achever et une longue flamme livide a jailli — « d'hydrogène », précise le petit pharmacien qui, rose, poupin et méthodique, arrive, botté de fauve et sommé de son beau képi au vert velours.

Nous avons à peine entendu l'explosion tant l'artillerie faisait rage.

Le silence qui suit n'en est que plus poignant. Désormais on ne perçoit plus que le bruit de l'incendie, une sorte de ronflement rauque qui s'accentue avec la chute. Et pendant un délai qui nous paraît interminable et qui, pourtant, n'a pas dû excéder trois ou quatre minutes, l'aéronef en feu descend de ses deux mille mètres. Il n'a plus ni flammes, ni fumées : c'est un gros paillasson dont, portée au rouge, gauchit la trame d'aluminium.

Or voici que de cette masse misérable des choses se détachent. Aux jumelles de Bénazet, ce sont les passagers qui, pour abréger, enjambent les nacelles. Et jusqu'à ce que cela ait disparu derrière les toits de la ville, des hommes vont continuer à tomber comme des sacs.

Le bruit a cessé que nous sommes encore là, bras ballants, un peu pâles. « Si on y allait ? », propose le médecin-chef.

Dans l'appentis de cette maison, il y a déjà dix corps couchés côte à côte, dix longs enfants blonds aux bras blancs tatoués de bleu, une partie du lest humain qu'on recueille un peu partout, au hasard de sa chute. Un brancard en apporte un onzième pendant que nous sortons à la recherche du grand cadavre mécanique.

Il est là, lui, à cheval sur un mur de jardin, amas tragique de débris d'enveloppes et de cordages encore fumants, invraisemblable enchevêtrement de poutrelles dont, comme fêtu, la poigne rouge du feu a tordu le métal. Ça sent le caoutchouc et la chair grillée.

Pourtant Demaison, né curieux, se propage parmi ses ruines. Soudain, il marque un arrêt et nous appelle. Cet objet rond, là, c'est un crâne et si nous en doutions il nous montrerait le corps recroquevillé avec ses bras sans mains et ses cuisses sans jambes. Le tout a la même blancheur anatomique et le soleil qui se lève y pose des tons de fleurs.

« Les aponévroses sont resplendissantes et nacrées », observe Ladmirault, notre benjamin, étudiant à quinze inscriptions dont brille le galon neuf.

Et nous remercions le vieux cliché scolaire. Il objective et nous rend nos âmes de dissecteurs. C'est armé d'elles, qu'au retour nous saluerons l'arrivée du fringant état-major de la Place et celle du tardif service d'ordre. Pour gagner le lieu du drame, ses vieux territoriaux, cantonniers blanchis sur toutes les routes de la guerre, marchaient d'un pas dont leur désabusement (Villon disait : *désabusion*, et c'était bien plus mélancolique) altérait la cadence.

le XVème salon des médecins



Photo Vizzavona

STATUETTE DE
Magdeleine Mocquot

PAR PIERRE-BERNARD MALET

L'oracle d'Epidaure a des amours nombreuses, et tour à tour épris d'Euterpe, de Clio ou bien de Polymnie, on vient de célébrer en des noces d'argent l'union qu'il a scellée voici déjà cinq lustres avec la Muse inspiratrice d'art.

Cent soixante fidèles avaient réuni six cents de leurs enfants dans une Galerie de la Revue « Beaux-Arts », Faubourg Saint-Honoré.

Noyé dans cette foule nous allons tenter de trouver le meilleur en peinture d'abord. Du docteur Amyot qui est âme sensible, deux études exquises, une vraie symphonie du vert tendre au vert sombre, et du docteur Barbié un sourire d'enfant d'impeccable dessin. Le docteur Bezançon a beaucoup travaillé car ses progrès sont nets, mais il doit essayer d'éloigner ses lointains ; quant à Michel Binet qui peint depuis un an, il offre à nos regards une nature morte pleine de qualités et de fraîches couleurs. Citons du docteur Bose les vues de Ploumanach et du docteur Caboche un délicieux tryptique où dans un réalisme du meilleur aloi est traité largement l'esprit de la montagne. De Ginette Cachin quelques toiles charmantes et dont l'art s'apparente à celui de Baschet; du docteur A. Cabon un portrait un peu dur par son dessin précis. De Mme Caussade un cirque de Paris et d'Albert Charpentier, collectionneur de marque, des études de fruits, école de Manet. Avec Marthe Civel et le docteur Coupeau nous retrouvons l'amour de l'art du paysage. La première goûte la poésie des ruines, le second préférant à l'aide du couteau camper solidement et dans des couleurs vives : grande route, marine et fermes de Provence. De Mme Delplace deux compositions et de Diamant-Berger des portraits amusants dans leur simplicité. Avec Jacques Dupré nous voici revenus aux peintures sur verre dix-neuvième siècle, délicates, charmantes et combien habiles. Du docteur Marcel Fay beaucoup ont remarqué un porche de Chalosse, digne d'un très grand peintre ; les couleurs et valeurs y sont très en progrès. De Gilberte Flandrin nous allons regretter deux toiles exposées au Salon précédent ; fleurs et nature morte conviennent moins bien à son tempérament que nus et paysages où elle est excellente. Nous citerons aussi les tableaux réalistes du docteur François et trois vieux villages de Madame Genet : délicats de couleurs et de valeurs très claires ils sont pleins de talent et de distinction. Le docteur Jean Hallé préfère cette année aux ponts parisiens les maisons de Joinville ; le métier impeccable et l'intense lumière en font des œuvres rares. Du docteur Isidor apprécions la facture et la simplicité, et d'Alfred Jacquemin la personnalité ; amateur de cubisme il n'est pas outrancier. Avec le docteur Karch nous avons un exemple de la peinture habile et son lac du Bourget est assez bien rendu. Gisèle Limouzi nous offre sept pochades et le docteur Lorentz de très bonnes études ; il devrait voir plus simple. Quand au docteur Mahu nous l'avons tous classé comme le portraitiste éminent du Salon. Le docteur Marceron est un impressionniste et le docteur Mawig, un élève d'Holly, est en progrès très nets sur l'année précédente ; nous attendons beaucoup d'un peintre tel que lui.

Nous voudrions pouvoir vous parler longuement d'un tableau qui frappa de nombreux visiteurs par l'habile expression de la facture osée que voulut lui donner le docteur Medioni; il est à l'avant-garde et permet de conclure que notre exposition n'est plus toujours trop sage... Citons également les œuvres de Millot, de Suzanne Merot et du

docteur Paul Moure sans omettre Oberthür dont la grande marine a un fond excellent. De Louise Pascalis, des avions et de l'air, et du docteur Peugniez un vrai « Douanier Rousseau ». Une mention spéciale aux œuvres de Quenay, à un nu réaliste du docteur Sorton et aux deux impressions du docteur Schlesinger.

Disons un mot enfin de Françoise Touchard, des quatre paysages de Jeanne Vidy pleins de délicatesse et sensibilité, puis nous terminerons cette section peinture en louant les efforts de Wilborts et Zicca.

La section de dessin groupait également aquarelle et pastels. Des fleurs d'Auvergniot sont toujours bien rendues. Mme Blanche Bonne et Mme Bourdier, le docteur Jean Bureau et le docteur Caboche ont su réaliser de captivants tableaux. Quant à Georges Caussade, spirituel humoriste, il a su nous distraire et nous intéresser. Citons les aquarelles du docteur de Gennes comme étant des meilleures de cette section ; de M. de Herain un curieux « Tentateur » et de Georges Didier « Noirmoutier et Guérande ». Avec Albert Fraikin, c'est le métier solide; et nous voici venus à parler de Lévy : excellent portraitiste, habile crayonneur, beaucoup voudraient lui voir quitter la médecine..., il devra demander conseil à De Herain. Citons de J. Marcel d'originaux dessins et de Jean Morisot des vernis, des eaux-fortes : le modèle est charmant et l'habileté grande. Les croquis rehaussés du docteur M. Moy ont beaucoup attiré les regards de chacun et les six miniatures de S. Merville fines et délicates ont été devancées dans leur petite taille et leur précision par celles, prodigieuses, du docteur Perrot. Enfin félicitons Elisabeth Teissier et le docteur Rendu, car chacun d'eux nous donne de vrais petits chefs-d'œuvre pleins de poésie.

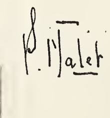
Il reste maintenant la section de sculpture où vingt de nos confrères se sont réunis. Du docteur E. Bernard une statue en pied d'un de nos généraux fut fort appréciée, et du docteur Forel un beau brûle-parfums. Du docteur A. Gervais, friand d'art asiatique, un mystérieux Bouddha. Des bustes fort vivants étaient signés Martel, Brouardel, Medioni, Ledoux-Lebard, Malet, Papillaud et Mocquot. Citons également un grave archimandrite, haut-relief patiné, de J.-A. Roginsky, et l'un de nos évêques, sculpté par Latouche. Enfin, pour terminer, une mention spéciale au docteur Sabouraud pour son séduisant nu, au docteur A. Tuset pour sa bretonne assise, et à Villandre pour son si émouvant Christ.

Dans les Arts appliqués se trouvait l'Art du Livre. Admirables bouquins somptueusement reliés ; quelques noms en passant : G. Gervais, G. Godart, Marie-Louise Ferdière et le docteur Tardif, enfin S. Moineau et Laurence Thiébaut.

Pour la première fois, les Arts photographiques furent représentés à notre exposition. L'expérience prédit un très grand avenir à la jeune section, où nous trouvons les noms de Bonnet, de Caussade, Civel et Danet, de Douyau, de Dupuis, de Gamart et Joly, de Marceron, Lefebvre, Medioni, Perlès, de Poirier, de Spillmann et Laurence Thiébaut.

Voici, ami lecteur, l'histoire déroulée du XVe Salon où deux de nos ministres consacrèrent une heure de leur précieux temps.

Or pour y mettre fin, je vais comme Candide vous dire : « tout est bien dans le meilleur des mondes ». Le Salon en progrès emplit mon cœur de joie ; cultivons ce jardin puisque depuis longtemps il fleurit chaque année bien avant le Printemps.





Ci-dessus, le canal 4 Montcour de Jehanne Vidy ; à gauche, Saint-Esteban de Marcel Fay ; a droite, coin d'atelier d'Yvonne Bourlat.

Photo Vizzavona



Découverte d'un grand homme

GEORGES DUMESNIL DE LA TOUR

PAR ELIE FAURE

Un grand homme échappe à la vue de tous ceux qui regardent à leur hauteur. Peut-être convient-il de ne pas s'en affliger. Sinon l'humanité souffrirait d'un torticolis unanime. Le plus accompli, sinon le plus grand des peintres français, a été découvert par un Allemand après trois siècles d'oubli. Georges Dumesnil de la Tour entre de plain-pied dans la famille de Fouquet, de Poussin, de Watteau, de Corot, de Delacroix, de Cézanne, qui s'écartent avec respect pour lui faire place. Histoire poignante, jusqu'au déchirement. Qu'un tel homme soit resté aussi longtemps inconnu, c'est que nul n'était mûr pour recevoir ses confidences. Nous connaissions déjà cette aventure, qui est celle de Vermeer de Delft, du vrai Rembrandt, du Gréco. Tout porte à croire que nous la revivrons encore.

On parle à son propos de « sujet religieux », d'anges dépourvus d'ailes, etc... Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Tous les « sujets » sont religieux pour celui qui aborde avec religion les êtres et les choses. Il transpose aisément la légende dans l'humanité parce qu'il sent l'humanité de la légende. La Tour a retrouvé le divin dans le cœur et le corps de l'homme. Voilà le miracle. Il n'en est pas d'autre. Qu'on nous laisse la paix avec le « rococo » et le « baroque », avec le « clair-obscur » et la « réalité ». La réalité, c'est tout ce que nous éprouvons et savons rendre avec force et avec amour. Serrez donc avec soin au magasin des accessoires, tous ces vocables pédantesques que ressuscitent, depuis vingt ans, pour dorloter l'ennui des « amateurs d'art » et des liseurs de catalogues,



En page 36, la Nativité (Musée de Rennes); à gauche, le Joueur de vielle (Musée de Nantes); ci-dessous, le Prisonnier (Musée d'Épinal). " L'œuvre entière fait bloc, comme chez les véritables maîtres. Et chaque tableau en lui-même. L'esprit et la matière n'y font qu'un. Ils se pénètrent l'un l'autre, se révèlent l'un par l'autre..."

Archives photographiques d'art et d'histoire

les punaises de Musée. Voilà un homme. En vérité je vous le dis.

L'œuvre entière fait bloc, comme chez tous les véritables maîtres. Et chaque tableau en lui-même. L'esprit et la matière n'y font qu'un. Ils se pénètrent l'un l'autre, et se révèlent l'un par l'autre, ainsi que la couleur, la forme, la pulpe, le parfum et le goût du fruit. J'ai songé aux Egyptiens, surtout devant cette « Nativité » sublime qui a la majesté spirituelle de ces statues immobiles et rayonnantes qu'aucun accident formel, aucun incident pittoresque, aucune saillie anecdotique ne brise et où la lumière intérieure et la lumière extérieure se fondent dans la masse même pour la définir d'un seul coup. Art *monumental* dont, après les Egyptiens, parfois les



St-Sébastien pleuré par Ste-Irène (Musée de Berlin). Personne ne saurait mettre en doute la sûreté de jugement d'un Elie Faure. Mais les reproductions qui illustrent son article permettent de se hausser au niveau de son enthousiasme et de son émotion. Hier encore, Dumesnil de la Tour était inconnu! Histoire qui est bien " poignante jusqu'au déchirement ".

Chinois, seul Piero della Francesca, souvent Zurbaran et lui-même ont compris et utilisé la toute puissance expressive. Soleil d'âme et de chair où la flamme est tapie et où elle sourd des visages et des regards, des épaules, des mains, de toutes les surfaces modelées par la rencontre de l'éclairement du dehors et de la chaleur du dedans. La plus grande leçon de la plastique que cette germination de la vie spirituelle qui monte des profondeurs et mûrit dans la plénitude des formes par le jeu nuancé des lignes de force et des plans. Rien de plus émouvant que ces transitions si subtilcs qu'on ne peut saisir nulle part le commencement et la fin de son émotion propre, ct cette lueur unifiée comme une onde, qui définit les caractères spécifiques des matières par le jeu des valeurs et des teintes, tout en dénonçant, par le progrès de sa croissance, leur caractère commun. Voyez la vielle du mendiant vêtu de hardes déchirées, rapiécées, malpropres, mais que le génie harmonique, jouant dans l'épaisseur des étoffes et la caresse des reflets, brode avec l'écorce des oranges, la pellicule des raisins, la carapace des insectes, avec l'argent et l'or des pollens frottés doucement là où la boue desséchée s'accumule, où l'usure montre la trame, où la crasse éteint le chatoiement des velours et des satins défraîchis. Dans la sonorité du bois, il retrouve le jus des fruits, le suc des muscles, toute cette circulation substantielle des humeurs cachées que le plus haut privilège de nos sens est de reconnaître aux choses inertes pour les spiritualiser en les nourrissant de la volupté qu'elles nous dispensent. La chair, le cuir, la pierre, la laine, le feu sont

si pénétrés de tendresse qu'un même fluide les anime pour leur donner la même vie globale et disperser à toutes leurs surfaces le même frémissement.

D'aucuns s'imaginent, peut-être, qu'il vise à l'effet, avec ces flammes de bougie grasses, tordues, qu'une main cache pour en projeter l'éclairage sur les formes d'alentour. Méconnaissance singulière de la *réalité de la peinture*. Imaginez que le foyer lumineux figure ici le caillou jeté dans un lac et éveillant de proche en proche une ondulation décroissante. Cet artifice ne lui sert qu'à évoquer le drame ininterrompu du « passage », la découverte progressive de la forme par elle-même à mesure qu'elle approche de la source de la lumière, la continuité de la vie sous ses changements d'aspects. Comment une bouche s'apparente, par son indécise couleur, au mystérieux éveil de ce corsage, comment cette main à peine effleurée du reflet de cette chandelle s'attachera à cette épaule par cheminement de la clarté qui grandit, comment l'anxiété de ce visage incliné rejoindra, par les soins assidus de l'aube nocturne, ces genoux osseux sortant d'une ombre pieuse, ou cette goutte de sang, sur la poitrine de ce cadavre étendu. Il touche, à la lisière des ténèbres, une note si délicate qu'on l'aperçoit avec un émoi imprévu, guidé par la lueur tremblante de ce pauvre éclairage qui extrait de l'obscurité, avec une discrétion bouleversante, les éléments les plus humbles, mais aussi les plus rares de cette harmonie. Il en laisse tomber çà et là une goutte comme une feuille de rose à peine teintée dans un cristal à demi-prisonnier d'une pénombre complice. On suit sans s'en apercevoir l'arabesque mélodique.

On dirait qu'il n'a travaillé au grand jour que pour mieux rassembler les plus émouvantes touches de son clavier si varié mais toujours si imprévu, afin de rester maître de choisir, dans ce répertoire infini et dissimulé, le ton décisif, bien qu'à peine saisissable, qui animera les ténèbres. Voyez, dans l'obscurité des pièces closes, ces surfaces sans modulations, d'une matière uniforme, et d'autre part, au dehors, ces prodigieuses variations sur le même thème substantiel. Tout, chez lui, devient un élément actif de l'harmonie la plus exquise, la plante d'un pied nu, un bout de corde éclaboussé de sang, ce ruban rose, ce visage rougi et crevassé par le froid, ce cordon de soulier, les plis nuancés et rigides de ce manteau sur cette épaule. Qu'un musicien de la couleur aussi subtil ait eu l'héroïsme de garder, dans une réserve à ce point pudique, les sons les plus exceptionnels de sa vaste gamme harmonique pour en éveiller comme il le veut, et à l'instant où il le veut, le silence de ses crépuscules, c'est une aventure si singulière qu'elle peut suffire à le définir. Quand on va de ses tableaux clairs à ses tableaux sombres, de son humanité toujours en éveil à sa subtilité visuelle, de sa grandeur monumentale qui ne faillit jamais à son souci d'exprimer les plus humbles choses, on est saisi d'un respect religieux devant cette nature si complexe et si complète, qui unit à une telle magie d'exécution une telle élévation d'âme. Il a tous les dons, et il use de tous avec un tact, un discernement et comme un oubli de soi-même qui semblent laisser la parole aux objets de son émotion.

Je songe à un Zurbaran repensé par Corot, à un Giotto repensé par Rembrandt. Voyez les plis de ce manteau, fermes et durs comme de l'argent ciselé, qui encadrent ces variations comparables à une sonate où la flûte et le violon, le hautbois et le violoncelle satureraient la matière harmonique de soupirs, de rires, de plaintes, de cris mélodieux et poignants. Voyez ces grandes formes étagées qui vont de la mort à la prière, à la douleur, à la surprise, couchées, agenouillées, penchées, droites dans l'ombre autour du plus humble des drames que l'amour, la faim, la passion ou le désespoir nous donnent comme pain de chaque jour. Il semble qu'il se tienne au centre de la pensée occidentale, à qui les Italiens ont infligé la hiérarchie des valeurs spirituelles et des lignes monumentales, que les peintres des Pays-Bas ont saturé d'humeurs, de brumes nourrissantes et d'épaisseurs charnelles et que les Espagnols recouvrent du réseau contrasté des harmonies crépusculaires. Privilège dont les peintres de France n'ont souvent usé que négativement pour ainsi dire, avec une timidité distante, mais que celui-là élève d'un élan à la cime devenue commune de l'intelligence et de la sensibilité. Il est impossible d'être imprégné plus profondément des réalités humaines unanimes, mais impossible aussi de les dire en un langage qui traduise avec plus de saveur l'accent de France par la simplicité des attitudes et la discrétion des gestes, par la douceur plus résignée que douloureuse des visages, par la subordination de tous les facteurs du drame à un sentiment moral qu'expriment les seuls moyens de la peinture, par la présence presque invisible, bien que tendrement affirmée, de tous les éléments de l'architecture plastique. Regardez au dernier plan du *Saint-Sébastien*, cette femme qui pleure. C'est celle que vous avez entrevue, dans cette chambre bourgeoise où pétille un grand feu de bois, le jour où Fouquet l'a surprise bordant le lit de l'accouchée, celle qui distribue la soupe à ses petits enfants sages dans la salle à manger de Chardin, celle qui introduit dans tel événement historique conté par David, ou mythologique évoqué par Ingres, je ne sais quel parfum de bonhomie et de vaillance populaires, celle qui rendait si souvent visite à Corot dans son atelier, celle qui cache de son mouchoir, dans l'*Enterrement à Ornans*, son visage encadré de voiles de deuil. Habituez-vous à vivre dans l'intimité de ces fantômes aussi tendres que passionnés. Ils vous introduiront en un lent mouvement de danse soudain saisi et immobilisé dans l'éternité des rythmes, comme l'une de ces phrases de Racine, de Pascal ou de La Fontaine, qui soumettent aux cadences de l'harmonie le désespoir d'une âme, le tragique d'une pensée ou le murmure d'un ruisseau.

Ce prince de l'ombre et du silence semble avoir atteint sans effort les plus grandes profondeurs de l'humain. Et c'est le comble de la grâce, et peut-être de la douleur. Il a réalisé le miracle suprême, qui est d'exprimer par le seul moyen des plans que la lumière sculpte et des profils qu'elle caresse, la complexité du drame intérieur ramené, par la puissance de l'esprit, à ses sommets expressifs. La naissance, la pauvreté, l'orgie, la geôle, la mort. Il n'y a guère autre chose dans ce que nous connaissons de ce génie mystérieux. La fragilité palpitante de la toute première enfance, cette bouche qui bat, cette vie inerte et profonde blottie dans l'abandon total à l'amour qui veille et tremble, ces visages de femmes inclinés sur la souffrance ou la faiblesse, ces mains qui implorent ou qui s'étonnent ou qui soutiennent et protègent, ces ténèbres dramatiques où une clarté vacillante révèle la misère des membres nus, le ravage des traits las et des regards d'agonie, ces torses cuirassés de fer autour de qui la peur, l'inquiétude, le chagrin observent un humble ou douloureux mutisme, il n'y a rien d'autre, remarquez-le, que des masses émergées d'une ombre vivante, elles-mêmes muettes, mais pétries d'énergie, de larmes, de tendresse et de sang. L'humain règne toujours, mais l'intelligence en révèle la réalité transcendante, celle qui réunit à l'harmonie linéaire et colorée du monde tout ce qui naît, tout ce qui vit, tout ce qui meurt, l'amour, le meurtre, l'élégance, et même la laideur.

Elie Faure

LOUISE HERVIEU

les écrits

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Ici même,

il y a deux mois j'essayais d'évoquer les dessins de cette artiste, ses grands tableaux noirs et blancs, sortes de négatifs de la peinture dont leurs voisins de cimaise, ceux qui ne sont pas de Louise Hervieu, les « positifs », craignent la puissance et la richesse. Je vous disais les larges fleurs sombres, les joyaux lourds, les satins et les velours, les ciselures et les guipures, la magie de ce faste animé qui hante la ténèbre lumineuse où, pour rêver à sa faute, notre mère Eve vue par Baudelaire et Hervieu, Charles et Louise, n'a ni voiles ni remords.

Et je me promettais de vous parler une autre fois de l'écrivain qui double le peintre.

Une sorte de mysticisme très doux nuance le ciel du *Bon Vouloir*, « Moralité couronnée par l'Académie Française » et si, d'aventure, quelque délicat réalisme traverse tout cet idéal, ce n'est pas artifice de rhétorique. Sans doute, chez Louise Hervieu, l'écrivain est-il à la mesure du peintre et le second n'a pas manqué d'apprendre au premier le prix des contrastes. Mais la belle tâche est involontaire. L'ange s'est souvenu soudain qu'il était encore une femme et c'est de cette humanité provisoire qu'est tombée sur la page d'azur, comme un pâté d'encre pourpre, la tache de sang.

Par peur d'éveiller les choses, Louise marche sur la pointe du pied, mais quelquefois il suffit d'un mot pour que les voix s'élèvent et que la vie reprenne ses droits, d'un mot dont l'innocente sensualité est dans le renoncement de l'œuvre comme un rire d'amoureuse dans la méditation d'un jardin conventuel.

C'est cette secrète passion de l'artiste qui, malgré le refoulement de la maladie, lui inspira tant de nus triomphants. Vous les connaissez. Vous savez avec quel lyrisme sacré ils chantent l'épanouissement de la femme par l'amour, au seuil de la maternité, et quelle troublante puissance sait atteindre dans son expression l'intuition physiologique d'une jeune fille.

Cependant des cinq livres admirables de Louise Hervieu je préfère *Montsouris*. En voici quelques lignes.

Après le charmant, le spirituel éloge des *canards*, vous trouverez, à la page 36, celui de la *voiture à âne:* « De petits enfants s'y installaient et, religieux de leur plaisir, souriaient sans parler. La place du cocher était réservée à quelque jeune homme d'au moins deux ans et on lui confiait le fouet. Il le tenait droit comme un cierge. Pour rien au monde il n'eût voulu en user contre un petit ânon si fringant et si serviable, lequel menait à pas égaux et menus sa charge enfantine ».

Demandez-lui, maintenant, d'évoquer la fête au parc, la penchante trajectoire des fusées et l'éblouissant tumulte du bouquet. Elle vous dira, encore, comment « ce feu docile qui rarement blesse ses artificiers » l'atteignit cependant : « C'était un soir de fête et, pour moi, de maladie. On avait traîné mon lit devant la fenêtre ouverte pour que je jouisse du spectacle, quand une fusée magnifique, diamants et améthystes, se détacha, de son ciel, me donnant l'illusion qu'elle venait jusque dans la chambre retrouver la souffrante fillette. Je crus la recevoir en plein cœur et dans les yeux où je portai les mains. Comme Danaë frémissante sous la pluie fabuleuse, je reçus celle-ci avec amour, tandis qu'un trouble puissant me rejetait sur mon lit où je poussai le cri d'une petite âme que le merveilleux vient de toucher ».

Je ne craindrais pas de citer encore, car, je le sens, vous êtes altérés d'une si pure poésie, écrite et comme murmurée dans une langue incomparable. J'en arrive donc à *la laitière de Montsouris* et au drame qui précipita du haut de son fragile attelage la belle fille inerte et blessée.

« Tandis qu'on la portait à la pharmacie prochaine l'étoffe de son corsage déjà entamée céda en une large déchirure. Deux seins comme des globes de lumière, d'opale et de lait jaillirent du corset ».

Et Louise de s'écrier : « O ma laitière, vous qui ne connaissiez pas la beauté, même de nom, vous me l'avez apprise. De grands maîtres n'ont pas fait plus pour moi...

« Votre poitrine découverte m'a révélé la tristesse d'une pudeur dévoilée. En même temps qu'elle me donnait l'éveil puis la conscience de ce qui devait éblouir ma vie d'artiste : le nu féminin. Vous m'avez enseigné le poids et le prix et le respect de la beauté ».

Le vieux marchand d'oublies, qui ne soufflait jamais mot, ferme tout doucement le livre de ses deux vieilles mains qui savaient si bien plonger dans la oîte cylindrique.

Louise lui parle comme en rêve : « Petit vieillard, vous êtes maintenant une ombre parmi les ombres. Attendez-vous, sur les rives ouatées de l'Achéron, celle qui fut, de même que vous, une Silencieuse ?

« Elle viendra, c'est la chose certaine. Sans parler, de peur de réveiller certaines ombres ; elle vous tendra sa pièce de monnaie, usée par la vie et les souffrances et vous lui donnerez l'oubli, meilleur que le plaisir ».

Telle est, dans le miroir limpide de ses écrits, tout empreints de sa grâce « humble et patiente », la plus émouvante figure de femme que l'art ait jamais connue.

Lisez-les, sans oublier ces *Entretiens avec Geneviève* (Hachette 1934) où, pour infuser à sa petite élève son inextinguible amour de la beauté et de la bonté, la « tantine » Louise se fait adorablement didactique.

Et, quand vous les aurez lus, allez revoir au Luxembourg ses grands tableaux noirs et blancs. Ils voisinent avec des dessins de Maillol et ce n'est pas par hasard. Pour leur résister il ne fallait pas moins que la solidité d'un si ferme sculpteur.

Tel le soleil du père Corot, ces astres sombres tuent tout.

[signature]

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Un certain nombre de beaux disques ont été réalisés depuis le mois de janvier. Pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas eu la possibilité de se documenter sur cette production, rappelons quelques-unes des « cires » les plus dignes de figurer dans leur discothèque.

Dans le chapitre de la déclamation, si négligé depuis quelque temps, nous trouvons plusieurs réussites éclatantes. Tout d'abord la spirituelle causerie que Sacha Guitry avait intercalée dans son dernier spectacle des Variétés et qui s'appelait *Les Femmes et l'amour* (Gr). Cette ironique et familière conférence, détaillée par le moins dogmatique des théoriciens, contient de délicieux détails que l'auteur sait mettre en valeur avec la virtuosité que vous connaissez. Se servant avec une maestria incomparable du plaisant contraste que forme sa voix grave et doctorale avec les propos légers qu'il nous tient, il analyse avec la plus affectueuse malice les travers et les séductions de l'Eternel féminin. Et l'on s'aperçoit que chez ce psychologue, c'est l'ironie qui est indulgente et c'est l'indulgence qui est féroce.

Autre manifestation du « Théâtre chez soi » : la dernière scène de Fanny (C) interprétée par Orane Demazis, Raimu, Fresnay et Charpin. Ce « quator vocal », dont chaque instrument a tant de relief et de personnalité, expose, d'une façon particulièrement persuasive, le grave problème de sociologie que Pagnol a traité audacieusement, sur un ton de bonne humeur. Au fond, la bataille que se livrent, autour d'un berceau et d'une femme cruellement meurtrie, un père selon la nature et un père adoptif. était un sujet de tragédie. Obtenir l'émotion sans sortir du ton familier et en se servant du joyeux accent de Marseille, constitue un tour de force que Pagnol a exécuté avec une rare habileté.

Dans le domaine symphonique, signalons l'enregistrement du *Concerto N° 5* pour piano et orchestre de Beethoven (C) exécuté par l'extraordinaire Walter Gieseking accompagné par l'Orchestre Philharmonique de Vienne, sous la direction de Bruno Walter. Avec son éblouissant mécanisme, sa netteté d'articulation et son style toujours si musical et si plein de tact. Walter Gieseking nous donne de cet ouvrage classique, une traduction impeccable.

La *Symphonie en mi bémol majeur* de Chausson (Gr) a eu, elle aussi, les honneurs de la gravure sur cire. Sa sonorité d'orgue convient fort bien à l'enregistrement microphonique et l'on pourra étudier avec fruit cette œuvre respectable, dans cette édition vivante.

Parmi les meilleurs disques de chant, notons la scène du troisième acte des *Troyens à Carthage* (C) interprétée par Georges Thill, avec un éclat exceptionnel. Les remords d'Enée se préparant à abandonner la pauvre Didon, pour s'embarquer pour l'Italie, trouvent ici une traduction magnifique. Mais on est bien obligé de constater que l'écriture musicale de Berlioz n'a rien à gagner à la dissection minutieuse que permet le disque. Beaucoup de mélomanes s'apercevront, grâce à leur machine parlante, que cet homme de génie avait une écriture d'une gaucherie singulière et qu'il éprouvait, en particulier, des difficultés insurmontables à réaliser des harmonisations correctes. Le spectacle de la vaine recherche de ses « basses » a quelque chose de particulièrement douloureux.

Signalons également une jolie leçon de chant donnée par Vanni-Marcoux dans deux airs de *Mignon* (Gr) où il déploie une science vocale et un souci d'articulation tout à fait remarquables.

Mme Eidié Norena nous a donné également une bien intéressante interprétation de deux airs de Mozart, celui de Blondine dans l'*Enlèvement au Sérail* (Gr) et l'air d'Anna de *Don Juan*, « Ah, mon âme » (Gr). Voilà également des modèles de technique à proposer aux jeunes cantatrices qui s'attaquent à ces pages.

Les Comedian Harmonists, dont on connaît les délicieuses réalisations polyphoniques, ont eu tant de succès à l'A.B.C., qu'ils ont fini par apprendre le français. C'est dans notre langue, avec un accent savoureux qui rend leurs interprétations encore plus amusantes, qu'ils nous donnent aujourd'hui *Sonia* (Gr) et *Natacha* (Gr) où ils font briller, comme de coutume, leur étonnante ingéniosité harmonique, leur goût parfait, leur précision rythmique et le mimétisme étonnant de leurs voix qui imitent non seulement le timbre, mais l'articulation de tous les instruments et composent vraiment un petit orgue humain d'une extraordinaire séduction.

Signalons enfin la rentrée de Lucienne Boyer dans deux chansons sentimentales : *Beaucoup* (C) et *Un amour comme le nôtre* (C) où l'artiste oriente la « chanson vécue » vers un idéal de bonne compagnie et de délicatesse psychologique dont nous commencions à perdre l'habitude.

(Gr.) : Gramophone ; (C.) : Columbia.

Vuillermoz

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

François Mauriac : La Fin de la Nuit.

Il est fréquent qu'un écrivain soit hanté par un de ses personnages. Gœthe a vécu avec son Faust. M. François Mauriac a rencontré un jour Thérèse Desqueyroux ; il n'a pu se détacher d'elle. Toute la question est de savoir pourquoi. Pourquoi il est revenu à Thérèse dans une nouvelle écrite il y a quelques années, puis dans ce livre-ci, pourquoi il s'acharne à l'accompagner ? Car elle n'est pas encore morte, il faut cependant qu'elle meure et l'on sent que M. François Mauriac ne voudrait pas la faire mourir, de peur de mourir en quelque sorte avec elle.

Nous reposons sur des forces élémentaires, instincts plus ou moins puissants, plus ou moins déviés. Deux bêtes en nous : l'amour et la faim. Ce mariage fait notre personnalité profonde. Là-dessus, nous construisons ou mieux l'on a construit pour nous une personnalité seconde, maison qui renferme les bêtes. Au dehors, on entendra leurs hurlements peut-être, mais elles ne sortiront pas. Leur fuite c'est le viol, l'assassinat. C'est pourquoi j'incline à croire que le cas de Thérèse Desqueyroux est universel. Non, ce n'est pas une exception qu'a étudiée M. Mauriac ; chacun de nous ressemble à cette femme, il est le frère de cette femme, seulement nous ne l'avouons pas. Nous sommes mieux défendus contre nous-mêmes qu'elle ne le fut jamais. Plus habiles ou plus lâches.

Le lecteur de *La Fin de la Nuit* fera bien de reprendre *Thérèse Desqueyroux*. Je ne l'ai pas fait pour ma part parce que le roman m'est resté très présent à la mémoire, comme lu d'hier. Sauf erreur, Thérèse, un jour, donnant des gouttes d'une liqueur arsenicale à son mari, en verse trop sans le vouloir. Et c'est alors qu'elle lui présente volontairement ce « trop de poison ». Ce n'est qu'alors qu'elle s'aperçoit que presque sans l'avoir voulu elle est empoisonneuse. Tout le roman et toute la destinée de Thérèse tiennent dans ce mouvement de son subconscient.

Ajouterai-je que je tiens M. François Mauriac pour l'un des deux ou trois premiers romanciers de sa génération, *Thérèse Desqueyroux* demeurant d'ailleurs, je crois, son maître livre ? (Grasset, éd.).

Antonio Aniante : Gabriel d'Annunzio, le Saint-Jean du Fascisme.

On me pardonnera, ayant ainsi parlé de la *Fin de la Nuit*, de ne pas aujourd'hui parler d'autres romans. Les mois qui viennent de passer en ont vu de bons, mais la *Fin de la Nuit* les écrase.

Non. Jetons-nous plutôt sur les biographies, les voyages ou l'histoire. Voici une excellente biographie de Gabriel d'Annunzio qui, dans l'Italie d'avant-guerre, fut l'homme du Sud, parfaitement à son aise au cœur d'une Rome qui était alors napolitaine et à qui Mussolini a donné aujourd'hui comme un air de Milan. Car le poète annonce, l'homme d'action réalise. D'Annunzio, c'est le Saint-Jean, c'est le cri, la parole, la prédestination verbale de Mussolini. Etrange destinée. Antonio Aniante à qui nous devions déjà plusieurs biographies italiennes excellentes, et tout particulièrement un « Mussolini », en souligne la précieuse rareté (Mercure de France).

René Jouglet : Dans le Sillage des Jonques.

Mais Antonio Aniante est un voisin. Et d'Annunzio peut nous paraître étrange, il ne nous contredit pas. Au fond, tous les habitants de la presqu'île d'Europe se ressemblent. Tandis que là-bas, aux extrémités de l'Orient, plus loin que ces Indes déjà mystérieuses, dans cette Chine de plus de quatre cents millions d'habitants que la Mongolie, la Mandchourie, le Thibet, l'Indochine, le Siam, la Corée, le Japon entourent comme autant de puissances plus ou moins grandes, et parfois hostiles les unes aux autres, mais toutes unies dans le même état d'esprit anti-blanc, on sent monter une effroyable marée, pareille à ces marées d'équinoxe qui balaient tout. René Jouglet est allé là-bas examiner ce monde à la fois tout neuf et millénaire, il est allé mesurer ces forces qui montent des abîmes du passé, en grandes vagues, et qui déjà ébranlent notre culture en utilisant notre civilisation (Grasset, éd.).

Georges Ferré : Tahiti toute nue.

Encore un mot — nous ne quittons pas les pays exotiques, et tout au plus traversons-nous le Pacifique — pour présenter le livre d'un excellent journaliste sur Tahiti. *Tahiti toute nue*, ce n'est pas la volupté de l'île, mais l'île telle qu'elle est, proie des Chinois qui la colonisent, si bien que le livre fermé, on se demande s'il y a encore là une colonie française. Ajoutons qu'on trouvera dans ces pages toute une série de notations très justes non seulement sur l'Océanie et sur le Pacifique, mais sur les îles en général, ces espèces de prisons flottantes, si j'ose dire, d'où les indigènes cherchent à s'évader, passant, lorsqu'il s'agit d'un archipel, de prison en prison, sans jamais parvenir — et heureusement pour eux — à sortir de leur Paradis parfumé.

Abel Hermant : Poppée, l'amante de l'Antéchrist.

Finissons cette revue des lectures du mois par quelques mots sur un livre d'ailleurs charmant, un tout petit livre consacré par M. Abel Hermant — dans la collection des Grandes Pécheresses — à *Poppée, amante de l'Anté-Christ.* L'Antéchrist pour les chrétiens, c'était, on le sait, Néron. Pourtant, un chrétien aurait-il traité Poppée de pécheresse ? Une Romaine, Poppée, rien de plus, une Romaine ambitieuse, qui semble avoir visé très haut et, au fond, manqué son affaire. Il est vrai qu'on ne pouvait pas la manquer avec Néron, cet artiste, ce m'as-tu vu, cet entrepreneur de spectacles doublé d'un mauvais acteur et qui s'obstina toujours à voir dans Rome une scène, et dans l'Empire, un auditoire et quel auditoire ! — de music-hall (Albin Michel, éd.).

Pierre Dominique

VIENT
DE PARAÎTRE

Pour ensoleiller votre vie, par le Dr Victor Daubret, préface du Pr Aubertin. — Pour ensoleiller votre vie, usez de la culture physique et de l'auto-suggestion. Le Dr Daubret, ayant trouvé un beau titre, a eu bien raison de s'en servir. Il n'a pas prétendu, ensuite, révéler la recette du bonheur. Il a seulement voulu apporter sa contribution à la lutte contre la souffrance, en ajoutant aux méthodes du Dr Pauchet et de Coué, aux enseignements des Drs Boigey et Fauvel, le fruit de sa propre expérience. Faites *comme j'ai fait*, voilà bien la plus entraînante des leçons.

Celles-ci, en ce qui concerne la culture physique, ne seront jamais trop répandues. (Rappelons-nous comment le vieux Clemenceau, médecin, et qui ne s'en laissait pas conter, se maintint vigoureux et alerte presque jusqu'à son dernier souffle). Quant à l'auto-suggestion, l'on ne saurait non plus en nier les bienfaits. Il ne peut être sans effet de s'exhorter soi-même, quotidiennement, à l'optimisme qui n'est, en somme, que courage et qu'énergie.

C'est à juste titre que le Pr Aubertin, dans son élégante préface, fait ressortir l'utilité de ce livre et le qualifie d'excellent. (Ed. Revue des Indépendants).

Le Seigneur de la Nef, par Luigi Pirandello. — Le grand écrivain sicilien a-t-il désormais obtenu en France l'audience qui lui est due? Paris connaît son œuvre dramatique. L'a-t-on beaucoup jouée en Province où le Théâtre, *depuis longtemps déjà*, souffre d'une crise tragique?... Mais voici un livre récent qui permet de pénétrer tout au moins dans l'œuvre romanesque de Luigi Pirandello : *Le Seigneur de la Nef*, recueil de nouvelles, paraît contenir les éléments les plus caractéristiques de son art.

C'est à la première nouvelle que le volume a emprunté son titre. Mais le recueil tout entier donne une idée exacte de l'ironie, de l'acuité d'observation, du don de conter pirandelliens. Et des morceaux tels que « Le Voyage » (un petit chef-d'œuvre), « La lumière de la maison d'en face » et « La rose », ramassés, achevés, parfaits, vous laissent, avec une profonde émotion, une admiration sans réserve (Ed. Stock).

Lettres d'Orient, par Philip Spark. — Ce livre donne d'abord l'impression d'être surtout descriptif. Une jeune femme, Louise Legrand, voyage avec un compagnon d'existence qu'elle a librement choisi, sans faire consacrer ni légaliser cette union. Dans ses lettres, elle peint des rivages, des villes, des ports, des sites, elle note des traits de mœurs. Et ces lettres, sans apprêt, sont pourtant d'une rare distinction. L'épistolière a su regarder. Et, nullement pédante, elle a su apercevoir l'histoire des pays effleurés ou traversés (Grèce, Palestine, Syrie, Turquie) sous leurs aspects présents.

Mais qu'est-ce donc qui nous attachait avec une force grandissante à la voyageuse? En même temps qu'elle suivait sa route, elle vivait bien un roman, mais celui-ci nous paraissait secondaire.

Or, nous nous en avisons par la suite : c'était le roman, le délicat, profond et douloureux roman de Louise Legrand qui était l'essentiel. Les escales, les séjours? Simples étapes d'une passion. Ce que l'amante promenait partout, c'était des regards de femme intelligemment curieuse, mais plus encore une foi rayonnante, puis une crainte, puis une cruelle déception d'amoureuse hantée par l'homme (élu, l'inquiétant Mario). Et nous comprenons enfin que le décor du voyage ne nous est apparu que comme un reflet dans des yeux d'abord éblouis de bonheur, ensuite voilés et qui ne peuvent plus se retenir de pleurer, malgré la plus jolie fierté et le plus résolu courage.

Un livre plein d'esprit de finesse, de talents divers, très remarquable. (Ed. Monnier).

Le Cuisinier français, par Bertrand Guégan. — Cet imposant volume, qu'illustrent joliment de nombreuses reproductions de vieilles gravures, contient bien 1.800 à 2.000 recettes. C'est un historien qui les a découvertes et colligées. M. Bertrand Guégan se plaît à dire : « Je ne suis qu'un cuisinier d'occasion ». Soit ! Ses ouvrages d'histoire et de critique l'emportent largement, en nombre, sur ceux qu'il a consacrés à la gastronomie. Mais il fallait un érudit et un lettré tel que lui pour écrire une Introduction comme celle du *Cuisinier français*. Le fond en est extrait de sources sérieuses — ce qui n'empêche pas l'anecdote d'y être fort agréable — et le langage s'y pare de ce style, ferme et souple à la fois, qui n'appartient qu'aux humanistes — quand ils sont gens de goût. Suivent de sages conseils aux gourmands, du Dr Delort.

Quant aux recettes, elles nous viennent, par le truchement de M. Guégan, aussi bien de nos chefs et cordons-bleus les plus modernes que de ceux de l'ancien temps. L'ensemble montre comment a pu naître et s'affiner un art français inégalable. Il est réconfortant de se dire, à ce propos, que si tant de voyageurs étrangers, en ce moment, boudent nos ciels et nos sites, ils ne sauraient faire fi bien longtemps de nos élégances culinaires. Puissions-nous voir nos Vatel et nos Carême rivaliser d'amour-propre national ! (Ed. Emile-Paul).

Méthode de piano et de solfège, par M. J. Gabard. — L'essentiel, en pédagogie, c'est de fixer l'attention des enfants. Or, ce qui est plus difficile que tout, c'est de les amener à se concentrer sur une abstraction. Et le solfège en est une. M. J. Gabard a donc eu l'idée fort juste de réaliser dans son excellent ouvrage l'union intime du Solfège et du Piano. Le piano, c'est concret, c'est un curieux objet, quasi vivant, qui fait amitié tout de suite avec la triple mémoire des yeux, du tact et de l'ouïe. Do, mi, sol, do, sur un solfège, c'est sans intérêt. Sur un clavier, chaque note est une petite personne qui a sa place bien déterminée et qui y chante docilement son chant à elle, dès qu'on le lui demande.

Partant de cette constatation, la méthode met en pratique chaque principe de solfège « dans une leçon se composant d'un programme varié de chants, d'exercices pianistiques, de petites études et d'un morceau récréatif ». Au total, elle représente un effort très réussi de clarté, d'ingéniosité, de nouveauté, et elle témoigne d'une exacte et tendre compréhension de l'Enfance. (Ed. Lemoine.)

R. de Laromiguière

JEAN COCTEAU

PAR OCTAVE BÉLIARD

L'histoire de Jean Cocteau ? C'est ce qui compte le moins, dit-il ; un poète est confessé par son œuvre et c'est assez. Et sans doute craint-il les biographes qui, saisissant comme une aubaine les anecdotes de sa vie heurtée, le transformeraient en un type pittoresque, ce qui est la pire des injures. Il faut s'en tenir à ce qui a filtré dans ses livres. Il fut, à Condorcet d'où on le renvoya, puis ailleurs, l'écolier incommodant habité par un démon tumultueux, apprenant à sentir autant qu'à penser avec des moyens originaux que les professeurs ne connaissent pas. Les hommes qui doivent créer sont rarement des lauréats du Concours Général et le génie ne se conforme point aux disciplines universitaires. Cocteau, sans calcul, sans préméditation, instinctivement, ouvre des voies qui lui appartiennent et s'écarte sans se tromper des itinéraires imposés. On put le rencontrer à la guerre, à peine d'âge à être soldat, accompagnant les fusiliers marins sur les grèves périlleuses de la Flandre maritime. Il était allé là sans ordre de personne, en suivant son élan, avec cette sûreté quasi-somnambulique qu'on voit en tout ce qu'il fait ; on l'avait accueilli, inexplicablement sans rien lui demander. C'est quand on le proposa pour une citation qu'on apprit qu'il n'avait pas le droit de se faire tuer avec les autres, qu'il était en quelque sorte coupable d'avoir usurpé la qualité de combattant, d'avoir volé par fraude une place au feu ! Le roman significatif de ce temps-là, il l'a écrit sous le titre de *Thomas l'Imposteur*.

Cocteau est entré dans la littérature — non, vraiment, ce mot ne convient point à qui fait de tout poésie et se saisit de tous moyens d'expression..., mais lequel emploierais-je ? — avec l'impétuosité d'un biquet libre ; il a bousculé des choses qu'on croyait sages parce qu'elles étaient mortes. Il a étonné, scandalisé, indigné ou fait rire les sots. Les sots eux-mêmes commencent à se demander s'il n'est pas convenable de lui reconnaître du génie, pour être, comme on dit, à la page. Et, réellement il en sue, du génie, si le génie est — et j'en suis sûr — la fraîcheur, l'enfance, la sincérité, l'impudeur, la libre force d'expansion. Mais cela n'est peut-être point une condition suffisante pour donner à un poète la place qui lui est due ; je me demande si Jean Cocteau, si finement sensible qu'il soit, mesure la bienveillance d'une destinée qui lui fit le présent de l'opportunité. Je ne dis pas cela seulement parce qu'il est venu à l'une de ces époques si rares où la jeunesse n'est pas prise pour un vice, où naît l'extraordinaire besoin d'écouter des voix neuves, n'eussent-elles pas mué. Avec cette opportunité de temps, je vise une certaine opportunité de lieu. A chaque génération un train part ; l'urgence est d'y monter et l'on s'aperçoit que ceux qui y montent constituent une sorte d'équipe, qu'ils se tutoient ou se tutoieront à peu près tous ; avec ceux qui seront des écrivains embarquent ceux qui batailleront pour eux, à tout risque de fortune, qui ont même foi, même élan. Le train court à toute vapeur ; et quand on est dedans, on est libre de montrer le génie qu'on a, sans déguisement ni contrainte. On a économisé des fatigues qui ne comptent pas pour la gloire. Jean Cocteau a pris le train de sa génération. Il disait en riant l'autre jour à Mauriac : « Tu es le premier académicien que je tutoie, mais bientôt il y en aura tant qu'ils seront moralement tenus de me faire une place ». Cocteau est trop pur pour une ambition de cette sorte. La boutade n'en est pas moins significative.

Avec quelques compagnons tourmentés du besoin de faire écouter la chanson de leurs cœurs, il dut assurément d'abord inventer — comme toutes les jeunesses ont fait — un moyen de diffusion provisoire ; et ce fut la *Sirène*, qui groupa des poètes et des artistes préludant au viol d'un auditoire ensommeillé par le bercement des formules. Sous cette firme, Cocteau publia le *Cap de Bonne Espérance* et maint autre recueil de *Poésies*, des notes autour de la Musique (*Le Coq et l'Arlequin*), les *Visites à Barrès*, des œuvres que nous vîmes depuis renouvelées, représentées par d'autres moyens, qui ont dû être acceptées avec une surprise heureuse ou encaissées comme des swings. Ce qu'il faut noter c'est que la conquête de l'éditeur utile fut d'une rapidité singulière. Quelles aides vigoureuses, quelles complicités célestes, quelle force de rayonnement ne faut-il pas supposer pour expliquer la capitulation, devant le manuscrit du *Potomak* (par exemple), de négociants en littérature intéressés à fournir au goût monotone d'un public paresseux des produits attendus, qui économisent un effort d'adaptation et ne blessent point ?

L'art est une langue personnelle. Chaque sincérité d'artiste appelle une nouvelle éducation du public, qu'on offense avant de le décider à s'y soumettre. Le commun estime toujours que la langue est fixée et regimbe contre une vie imprévue des mots, des sons et des images. La poésie de Cocteau (et, comme lui, je groupe sous ce nom général de poésie, non seulement son œuvre versifié, mais son roman, sa critique, son théâtre, ses films, ses dessins) la poésie de Cocteau ainsi que la musique de ses maîtres et de ses amis, Erik Satie, Stravinsky, Poulenc, Auric, ainsi que l'art pictural de ses autres amis Picasso, Derain, Lhote — je n'énumère pas — ont été combattus au nom des Morts, mais ces Morts avaient connu la même résistance et chaque génération est d'abord condamnée au nom de la précédente, avant qu'on ait déchiffré l'énigme qu'elle apporte non pas à l'intelligence mais à la sensibilité.

« Clarté de poème n'est pas clarté de prose », dit Cocteau, dans son *Essai de Critique indirecte*. « Tout chef-d'œuvre est fait d'aveux cachés, de calculs, de calembours hautains, d'étranges devinettes ». Et encore : « Quand j'étais petit, je croyais que les étrangers ne parlaient aucune langue, faisaient semblant entre eux d'en parler une. C'est ce que pense le public en face de nous ». Et plus loin : « Le beau neuf ne peut avoir l'air beau, car s'il avait l'air beau, c'est qu'il flatterait la paresse en provoquant des souvenirs... »

Et, dans le *Rappel à l'Ordre* : « Ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi... Il faut être un homme vivant et un artiste posthume ».

Ainsi, souvent, se plait à écrire l'auteur de Thomas l'Imposteur, du Cap de Bonne-Espérance, des Essais de Critique indirecte, du Rappel à l'Ordre, du Bœuf sur le Toit, de l'Ange Heurtebise, des Enfants Terribles, de la Machine Infernale... de tant d'œuvres dont l'ensemble, aussi singulier qu'important, signale dans le monde des Lettres une très forte et rare personnalité.

Photo Roubier

Car Jean Cocteau, le plus spontané des poètes et des artistes, a aussi l'intelligence de ce que l'Ange opère par lui. On aimerait piller et commenter ses livres critiques, sagesse de ses heureuses folies.

Le *Bœuf sur le Toit*, *Orphée*, *Opéra*, l'*Ange Heurtebise*... autant de scandales. Et j'en puise les titres au hasard, dans un œuvre immense et varié, que je comprends souvent, que je sens toujours. Cocteau n'a pas de conventions. Entendez-le si vous pouvez. D'ailleurs pas d'orgueil non plus, ni de symbolisme. « Ce n'est pas à dessein que je ne parle pas la langue commune ; j'y suis inhabile ».

Pauvre toujours, malgré tant de livres finalement très lus et célèbres, (les *Enfants Terribles*, ce roman aigu, étrange et douloureux), malgré des succès de théâtre, *(La Voix Humaine)* et des pièces magnifiquement discutables, *(La Machine Infernale)*, il est inapte à des besognes alimentaires. « Quand je veux faire du commerce, j'en suis gardé par les Anges », dit-il.

En si peu de place, comment tournerais-je autour de Jean Cocteau ? Il n'existerait pas pour moi de sujet plus attachant que celui que j'essquisse ici. Je finirai sur une belle phrase qu'il murmura à mon oreille. « Je vis, mon œuvre continue à vivre, je me déprends de ce dont je fus épris, parce que je suis toujours en marche. On ne définirait pas ma manière et mon goût ; leur caractère est de changer. Je n'ai pas de style. *Je suis de style* ».

Bel oracle de ce poète généreusement jeune, dont la démarche est bondissante comme celle d'un écolier, qui comprend tout, à force de sentir tout, qui a l'ingénuité d'un homme qui naît chaque jour — et qui, lorsque son évolution personnelle sera accomplie, servira à définir, en effet, le style de ce temps.

Octave Séliard

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

Atelier : *Le Médecin de son honneur*, de Calderon; adaptation française par Alexandre Arnoux. — Quand un seigneur castillan, au XVII[e] siècle, punissait de mort sa femme infidèle, c'est, au fond, qu'il était horriblement vexé. Du moins avait-il l'excuse de croire en toute bonne foi qu'il vengeait son honneur. De nos jours, chez nous, l'on tue plus encore, malgré l'avancement de l'esprit critique et bien que les époux ou les amants trompés ne « situent » plus l'honneur comme faisaient les sujets du roi don Pèdre. Convenons que les cornes espagnoles avaient plus d'allure. Mais laissons là une facile ironie. *Le Médecin de son honneur*, drame de l'orgueil et de la jalousie, est une admirable peinture de mœurs et de caractères de la vieille Castille.

Don Gutierre aime passionnément sa femme, la belle Mencia. Celle-ci aime l'Infant Henri. Elle ne trahit pas au sens physique, mais les apparences l'accusent et aussi quelques imprudences (qui donnent à penser qu'elle est moins pure que Desdémone). Don Gutierre, en tout cas, la condamne sur de simples soupçons et la fait mourir : non de sa propre main, mais de celle d'un chirurgien. Pour le bon renom de la condamnée et pour le sien propre, il ne doit pas pouvoir être accusé. C'est ainsi qu'il entend être le médecin de son honneur.

En cet endroit et en deux ou trois autres, la critique serait aisée. Mais les beautés de l'œuvre l'emportent de beaucoup sur les marques de son âge. Brusquement mis en contact avec des âmes torrides, sur lesquelles l'orgueil souffle en tempête et fait lever des tourbillons de flamme, nous sommes transportés dans un monde cruel, à demi-sauvage, où luisent au demeurant des éclairs d'épées chevaleresques. Cela nous change de quelques spectacles trop dépourvus d'ambition, s'ils ne le sont pas d'agréments. M. Alexandre Arnoux pour le texte, M. Charles Dullin pour la mise en scène, M. André Barsacq pour les décors et les costumes nous ont donné là une adaptation excellente de l'œuvre sombre, ardente et émouvante de Calderon, à laquelle la musique de scène de M. Jacques Ibert ajoute sa couleur, sévillane à souhait. *Le Médecin de son honneur* est joué avec autant de noblesse que de sobriété et d'intelligence par Mmes Rachel Berendt et Dasté, M. Charles Dullin (son soliloque de jaloux, au 2[e] acte, est un chef-d'œuvre de diction), M. Lecourtois, M. Vital ; M. Sokoloff y est un savoureux valet de comédie et les rôles moindres sont parfaitement tenus. Voilà une fois de plus, de la part de l'Atelier, un effort de haute qualité, couronné du plus légitime succès.

Mathurins : *Ce soir on improvise*, de Luigi Pirandello; adaptation française par Benjamin Crémieux. — Rien n'est laissé au hasard dans cette prétendue improvisation, mais avec quelle adresse l'illustre auteur et la compagnie Pitoëff jouent à faire semblant d'improviser, avec quelle audace heureuse ils créent et détruisent tour à tour l'illusion théâtrale !

Prenons les deux points culminants de l'ouvrage : la mort, jouée par M. Emile Drain, d'un père de famille qui vient de recevoir un coup de couteau dans un bouge, et la mort, jouée par Mme Pitoëff, d'une jeune femme usée jusqu'au cœur par la tyrannie forcenée d'un mari jaloux. M. Drain fait une entrée d'acteur qui répète. Il se plaint d'une réplique défaillante, il proteste, il ne veut plus jouer. Barbouillé de sang, il est burlesque. Pitoëff intervient et le ramène à la discipline. Drain fait une seconde entrée, sérieuse cette fois. Alors, il arrive ceci, que nous sommes *instantanément* pris, empoignés, et que nous participons aux affres de sa mort. Plus étonnante encore est la gageure finale. Pas de décor ! des portants, des machinistes qui font leur métier, une actrice qui grime sous nos yeux Mme Pitoëff. Et *tout à coup* Mme Pitoëff devient la Persécutée, la douloureuse créature qui a manqué sa vie, qui va en mourir, qui en meurt de façon à faire sourdre les larmes. L'auteur et les acteurs avaient paru nous lancer, *in petto*, ce défi : « Nous allons vous munir de toutes les armes possibles contre votre propre faculté d'émotion et, cependant, quand il nous plaira, vous serez émus, vous serez tirés, de votre réalité d'outre-rampe, dans la réalité créée par nous ». Et en effet, quand il leur plaît, c'est gagné ! Il fallait d'ailleurs, avec Pirandello, des Pitoëff, un Emile Drain, une Mady Berry et toute une troupe supérieurement choisie, pour réussir un tel tour de force.



Par Luis de la Rocha : M[lle] Dasté, M. Sokoloff, M. Dullin, dans « Le Médecin de son honneur »; M[me] Pitoëff dans « Ce soir on improvise ».

Evolution...

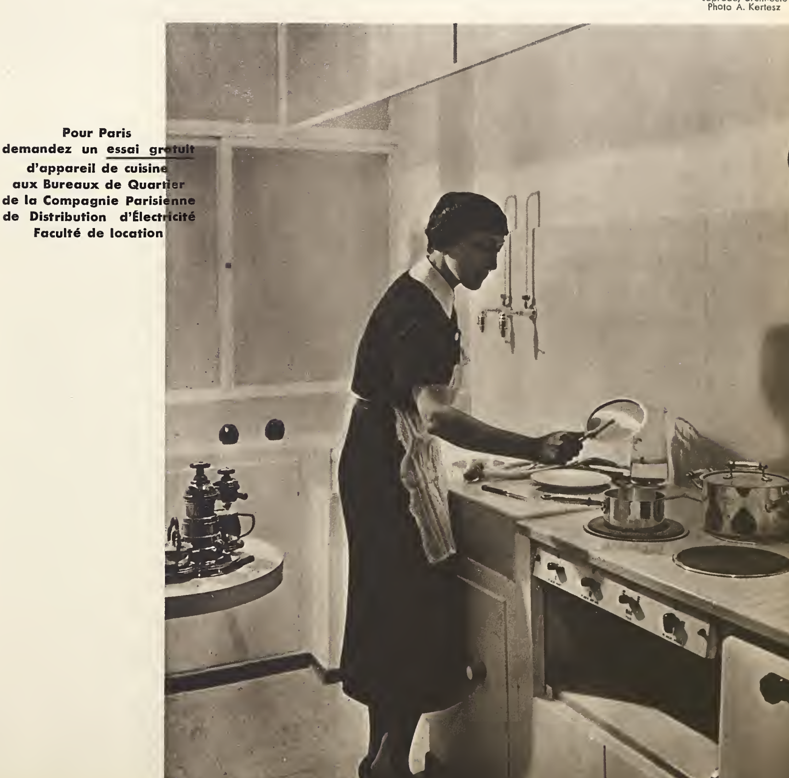
Elle est la vie. On n'y échappe pas — fût-ce dans le domaine humble — et pourtant si important — des choses ménagères.

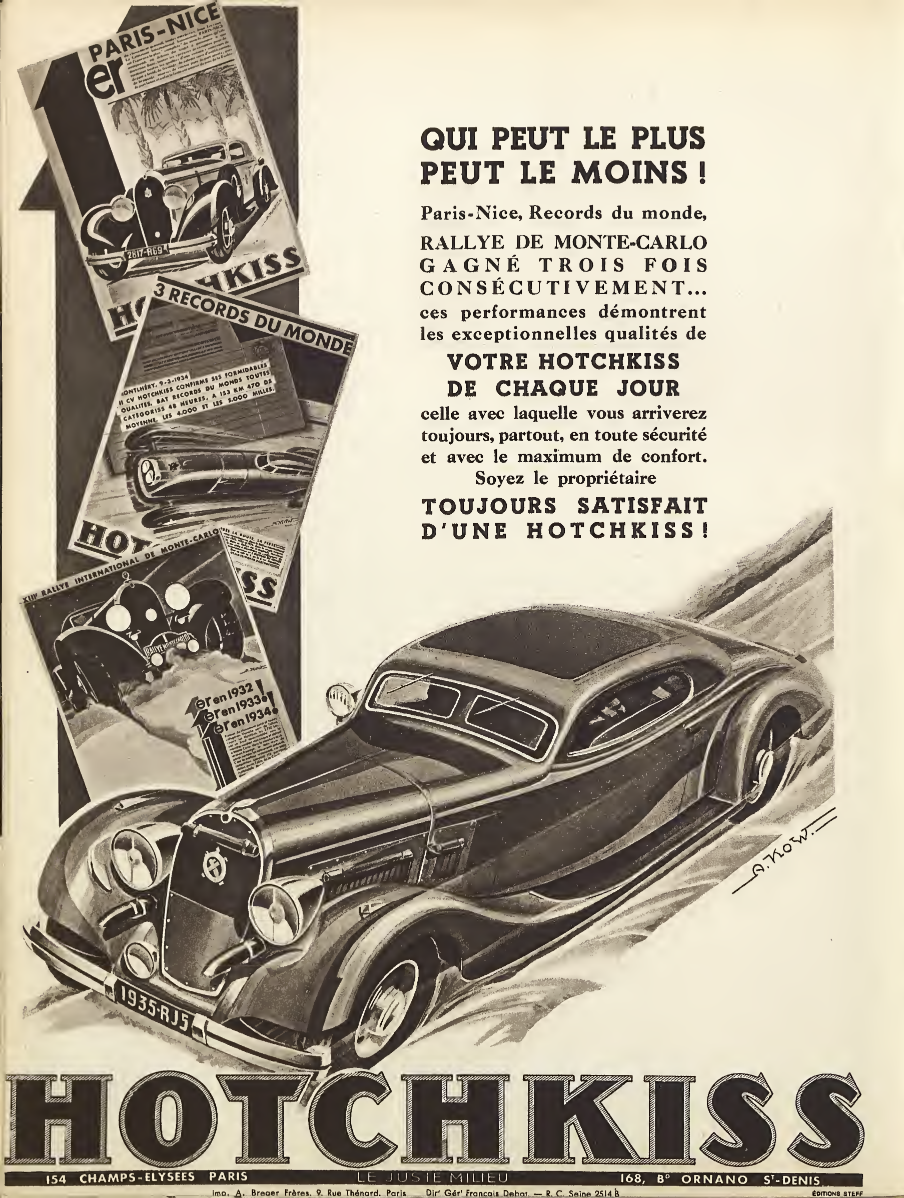
Evolution n'est pas toujours révolution. Ni retour à ce qui fut. Ce peut être les deux... Voyez cette cuisinière électrique : commodité, automaticité, propreté... c'est une révolution dans l'art de cuire. Et par la valeur des cuissons qu'elle procure, c'est le retour au passé, au meilleur : à cette cuisine « à l'ancienne » d'une délicatesse aisément accessible désormais...

Non, on n'échappe pas à un progrès, lorsqu'il est bon. Adoptez la cuisine électrique. Pratique, d'une excellence reconnue — sans parler de son « chic » ni de ce privilège d'être « de votre temps » — elle est aussi économique grâce aux prix très bas faits par les secteurs pour cet usage de l'électricité.

Laprade, architecte
Photo A. Kertesz

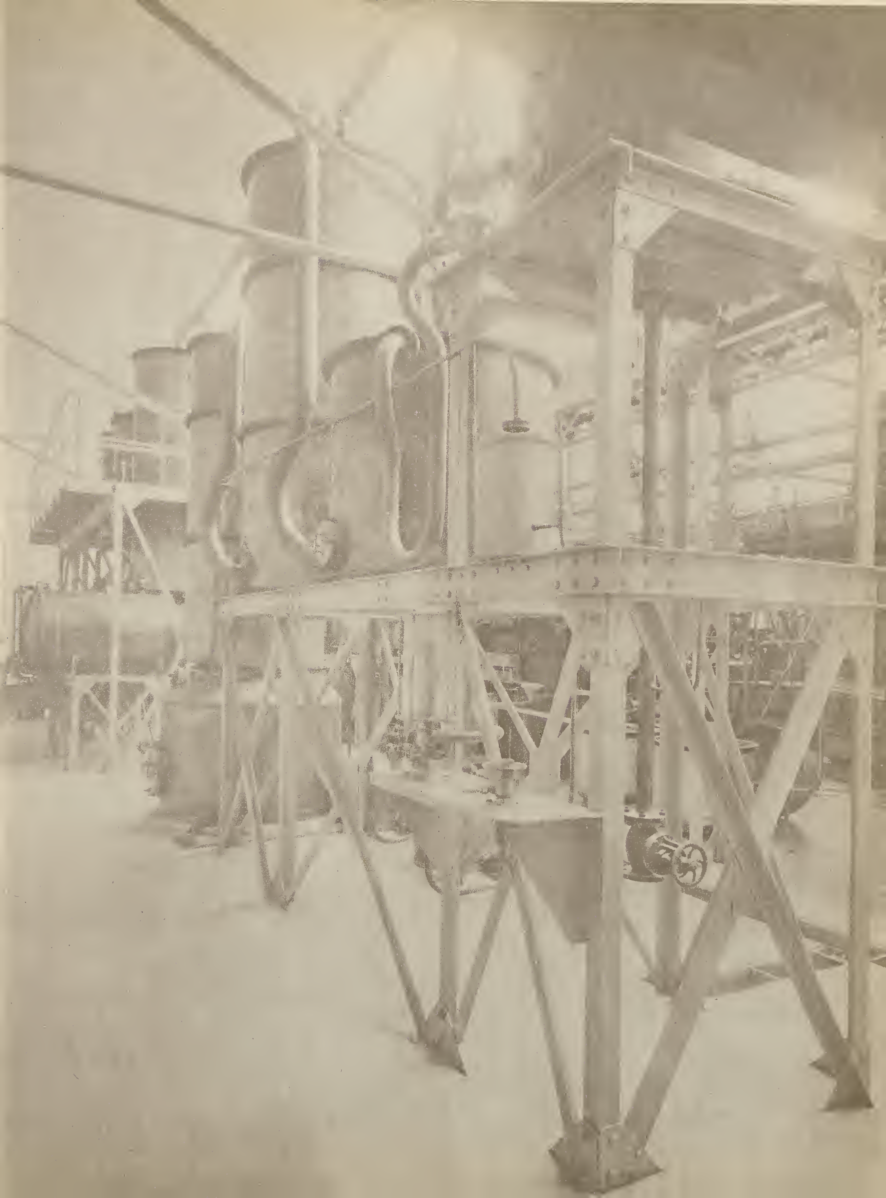
Pour Paris
demandez un essai gratuit
d'appareil de cuisine
aux Bureaux de Quartier
de la Compagnie Parisienne
de Distribution d'Électricité
Faculté de location

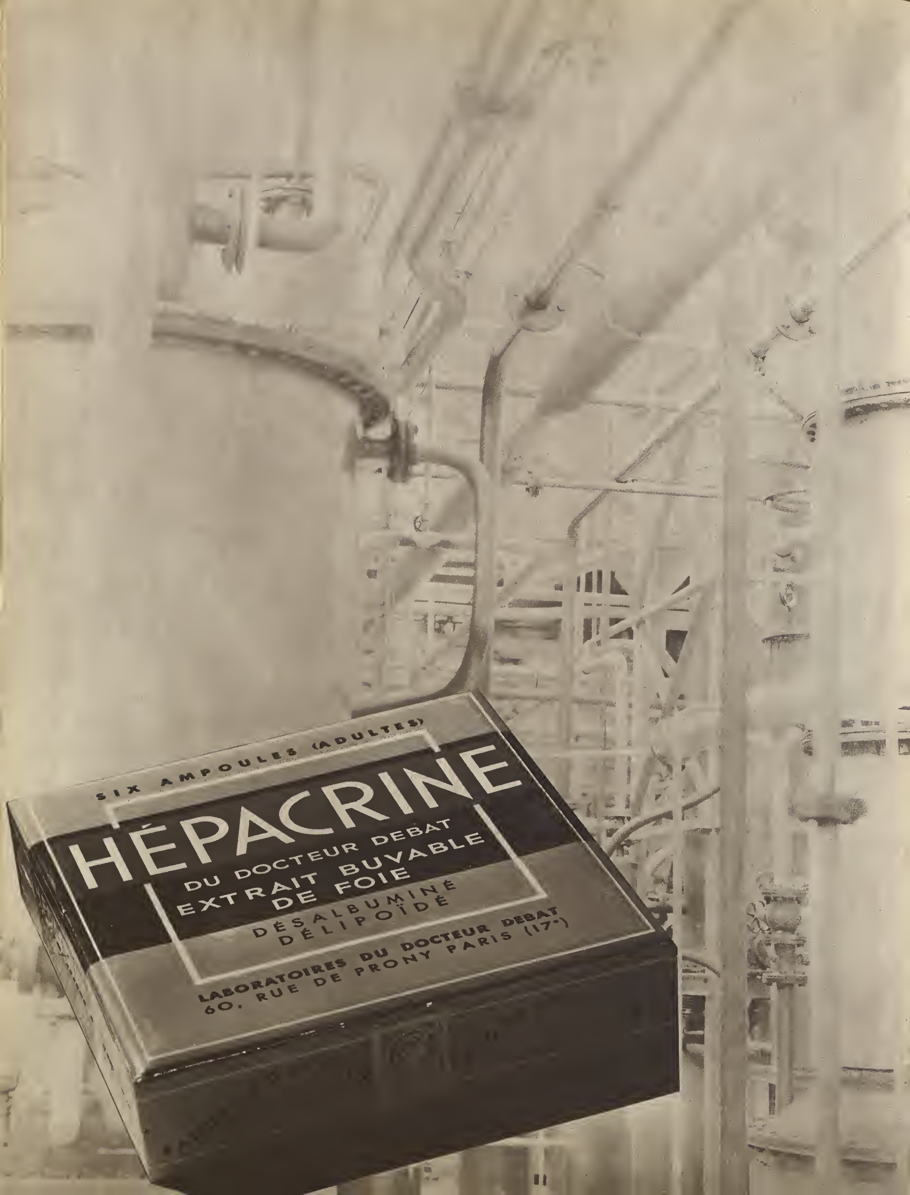




PARIS-NICE
1er
3 RECORDS DU MONDE
MONTLHÉRY, 9-3-1934
11 CV HOTCHKISS CONFIRME SES FORMIDABLES QUALITÉS, BAT RECORDS DU MONDE TOUTES CATÉGORIES 48 HEURES, A 153 KM 470 DE MOYENNE, LES 4.000 ET LES 5.000 MILLES.
XIIIe RALLYE INTERNATIONAL DE MONTE-CARLO
1er en 1932
1er en 1933
1er en 1934
QUI PEUT LE PLUS
PEUT LE MOINS !
Paris-Nice, Records du monde,
RALLYE DE MONTE-CARLO
GAGNÉ TROIS FOIS
CONSÉCUTIVEMENT...
ces performances démontrent
les exceptionnelles qualités de
VOTRE HOTCHKISS
DE CHAQUE JOUR
celle avec laquelle vous arriverez
toujours, partout, en toute sécurité
et avec le maximum de confort.
Soyez le propriétaire
TOUJOURS SATISFAIT
D'UNE HOTCHKISS !
A. KOW.
1935-RJ5
HOTCHKISS
154 CHAMPS-ELYSEES PARIS
LE JUSTE MILIEU
168, Bd ORNANO St-DENIS
Imp. A. Breger Frères, 9, Rue Thénard, Paris — Dir' Gér' Francois Debar. — R. C. Seine 2514 B
ÉDITIONS STEFF

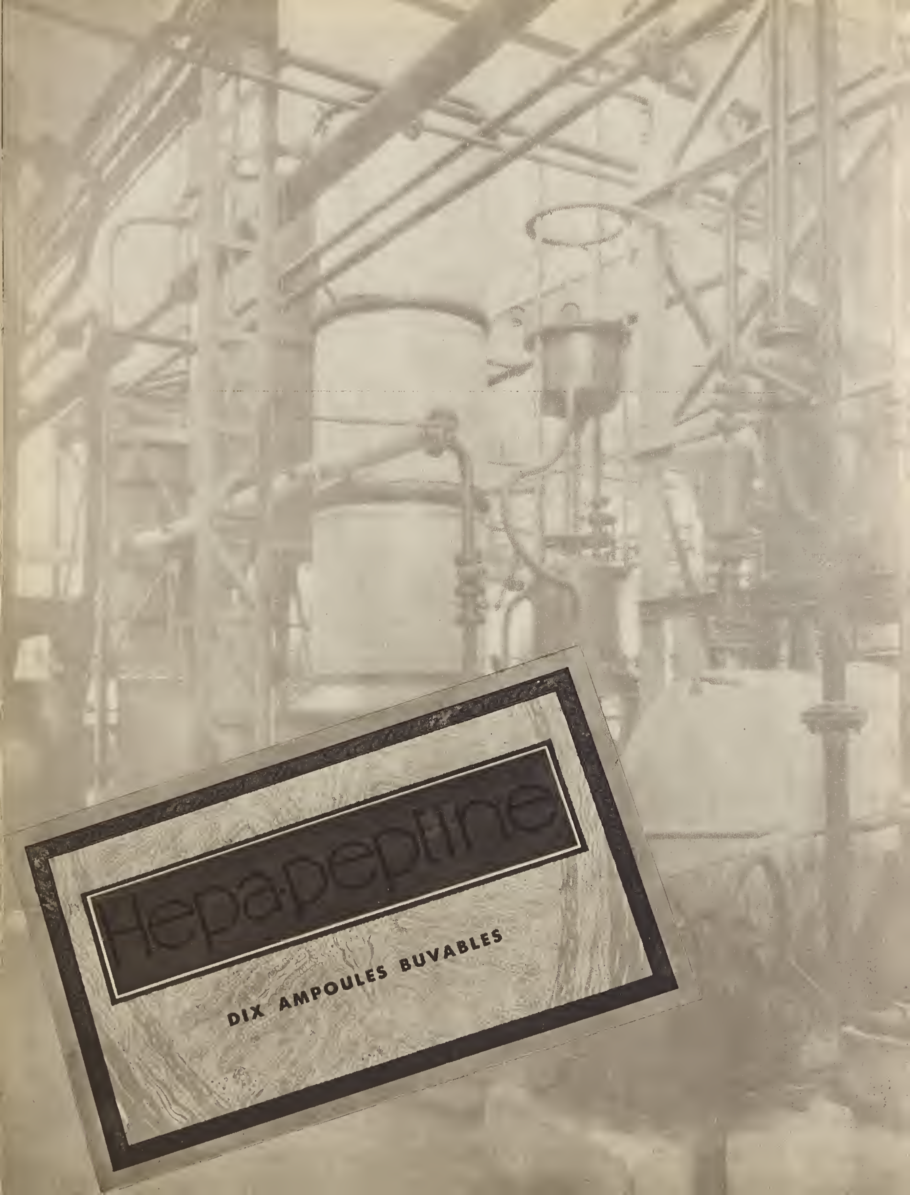

ART & MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
AVRIL




SIX AMPOULES (ADULTES)
HÉPACRINE
DU DOCTEUR DEBAT
EXTRAIT BUVABLE
DE FOIE
DÉSALBUMINÉ
DÉLIPOÏDÉ
LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT
60, RUE DE PRONY PARIS (17e)



anémies graves



Hepa-peptine
DIX AMPOULES BUVABLES

Anémies et Asthénies dues à une déficience des fonctions digestives

Hépa-peptine

Triple action : hémopoïétique
tonique
eupeptique

SOMMAIRE

AVRIL 1935

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Luc Dietrich

Sienne qui fut étrusque, puis gauloise, avant de se fondre dans le profond creuset romain. C'est là, peut-être, que l'âme italienne s'assimila le mieux l'art gothique, sous ce ciel de Toscane, qui "nourrit les belles idées des hommes", disait un vieil auteur.

CARTES POSTALES DE ROME

PAR JEANNE RAMEL-CALS



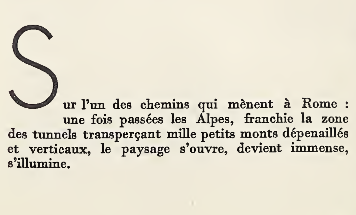
Photo P. Wolff



Photo Ridenti

En page gauche et en double page, la place Saint-Pierre, œuvre du Bernin, qu'entoure une colonnade dorique et qu'ornent un obélisque, vestige d'Héliopolis, et deux fontaines monumentales, de ces fontaines qui sont des plus vivants attraits de la ville éternelle. — Ci-dessous, l'un des chemins qui mènent à Rome — et ce n'est pas au sens du dicton ; entre ces cyprès on traverse ici la campagne romaine.

Photo Luc Dietrich



«Art et Médecine» ne publie, généralement, que des choses de France. La Revue a cependant admis deux exceptions, touchant l'Italie et, pour plus tard, la Belgique. L'Italie, à cette heure, envoie à Paris ses trésors de peinture les plus précieux. Le moment était opportun pour montrer dans nos pages une partie — fût-elle infime — de ces autres richesses qui tiennent, elles, au sol sacré des fils de la Louve. Et la Belgique va une fois encore, par son Exposition, faire la preuve que, dans la paix comme dans la guerre, la grandeur d'un peuple n'est pas affaire de quantité. Belgique, Italie, France : trois des plus sûrs tenants de la vraie civilisation...

Sur l'un des chemins qui mènent à Rome : une fois passées les Alpes, franchie la zone des tunnels transperçant mille petits monts dépenaillés et verticaux, le paysage s'ouvre, devient immense, s'illumine.

Ci-dessous, l'escalier du Capitole. En double page, les Églises Sainte-Marie de Lorette, du XVI[e] siècle, et Nom-de-Marie, du XVIII[e], vues de la terrasse du monument de Victor Emmanuel II. Devant l'Église de droite, la colonne Trajane qui commémore depuis huit cents ans une victoire impériale.

Photo Claire





Photo P. Wolff

Des palmiers, des eucalyptus, des figuiers, des pins, des roses, des portiques, des balcons, des balustres, des entassements de palais au bord d'un golfe étincelant : Gênes.

Des blancheurs taillées dans la montagne, lieu de naissance de tout un peuple candide et minéral qui, émigrant constamment, s'en va orner le monde : Carare.

Des remparts rouges, un campanile, une tour aux airs penchés et qui chavire comme une blanche voilure : Pise.

Enfin une chaîne de collines à laquelle est appendue comme un médaillon la ville éternelle, l'Alma mater : Rome.

Quelques jours à Rome... ce n'est pas beaucoup ! Tout au plus le temps qu'il faut pour envoyer des cartes postales.

" La campagne romaine "
(vue d'ensemble)

...Pas d'usines, de zone, d'affreux environs coquets, pas de banlieue à Rome. Mais la campagne qui l'entoure est pleine de souvenirs et d'ornements.

Photo Raphe



A droite, une partie du Forum Mussolini qui est un lieu sportif de dimensions grandioses, digne de la Rome antique. Les bâtiments de l'Institut supérieur d'éducation physique dominent le stade. Soixante statues d'athlètes, d'un bel effet décoratif, se dressent au pourtour.

Entre les cyprès qui s'élancent d'un jet noir, les vieux oliviers couronnés de rameaux d'un vert jeunet et les fûts de colonne des grands pins parasols, gesticulent encore les fantômes des Sabines et des soldats de Romulus ; celui de Néron rêvant sans doute d'assainissement urbain, regarde brûler sa ville et quelques habitants ; aux abords de la voie Appienne les Horaces et les Curiaces, ces ennemis inséparables, dans des tombeaux voisins, se tiennent enfin tranquilles ; et, par toutes ces routes, les Césars et leurs guerriers partirent, il y a des siècles, pour conquérir le monde, amenant avec eux leur idéal troupeau de monuments : arcs, thermes et arènes qu'ils devaient acclimater partout.

Photo Relang





Photo Paouillac

A gauche, vestiges de l'un des Forums impériaux. En double page, le mur extérieur du Colisée ou Amphithéâtre Flavien qu'inaugura Titus en l'an 80. C'est là que les combats de gladiateurs passionnaient un public immense. En page 15, un corridor voûté du Colisée.

Rome (Vue d'ensemble)

Petite et démesurée au bord de son fleuve toujours trouble, Rome se souvient des barbares, des papes, des Césars, de tant de religions, de styles, d'époques successifs, et forme dès l'abord un impénétrable entassement.

Dans les temples antiques devenus les premières églises, sous les fresques chrétiennes à demi-écaillées reparaissent les fresques païennes et cela forme comme un terrain d'entente où Diane sourit à Jésus-Christ, où la Sainte-Vierge dans ses bras berce peut-être bien le petit Eros ? Où Dieu le père (en tout bien tout honneur) donne à Vénus le baiser de paix ?

Plus tard la Renaissance a noué, fleuri, doré, enlacé tout ensemble magnifiquement — irréparablement — et voilà que le passé mort et enterré depuis des siècles reprend aujourd'hui sa place au soleil.

« En tel an, tel lieu, fut *libéré* », disent les plaques commémoratives, et une Rome engloutie

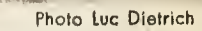


Photo Luc Dietrich



Photo Relang

En page 16, les toits de Saint-Pierre-au-Vatican, l'illustre Basilique, pôle du monde chrétien, qui, commencée en 1452, ne fut consacrée qu'en 1626, par Urbain VIII, après avoir eu pour architectes successifs, entre autres, Bramante, Raphaël, Sangallo, Michel-Ange...

ressort d'elle-même ; les colonnades, les avenues des forums reviennent, blancs comme des assemblées de fantômes, se remettent debout, — leurs frises et leurs frontons tout étonnés d'avoir, pendant la nuit, perdu la domination du monde, d'être « plus bas que terre » — au pied des cinémas, de la poste, des cafés, des magasins et des garages.

Et cependant du haut en bas des sept monts : Capitolin, Aventin, Palatin, Quirinal, Viminal, Exquilin, Coelius, tout se groupe, tout s'ordonne.

Les Fontaines

Les fontaines sont innombrables et magnifiques, ornées de coupes, de tritons, de trirèmes, d'amphores et de dieux, mais surtout brillamment ornées d'eau — d'eau en franges, en fusées, en bouquets, en dentelles, en écharpes, en guirlandes, — d'eau qui danse, qui chante, qui saute, qui détale, qui revient, qui s'installe aussi, et forme dans les bassins tranquilles des disques de bronze posés à plat.

Les Thermes de Caracalla

Débarrassés de leurs stucs, dorures, ornements et toutes superfluités, les thermes de Caracalla, réduits à l'état de murs essentiels, prennent une sorte de grandeur géologique ; des aqueducs longs comme des fleuves portaient jadis l'eau dans leurs piscines larges comme des golfes ; quelques tritons y sont restés, pris dans les mosaïques, quelques colonnes les habitent encore, de celles que les histoires de l'art comparent à des jolies femmes et quelques beaux seigneurs de marbre — hélas ! tout ébranchés — leur tiennent compagnie.

Le Colisée

Le Colisée forme toujours son orbe immense, son ellipse planétaire, jadis l'emplit la Rome Antique, seule aujourd'hui une croix de bois ouvre au milieu du cirque ses petits bras vainqueurs : *O crux ave spes unica.*

C'est donc ici que la légende dorée massacra les faux dieux ? — les brisa en mille éclats de marbre dont on fit de la chaux ? Hélas !

Quel gaspillage.

Le Capitole

Les barbares envahissent journellement le Capitole car il n'a plus d'oies pour le défendre, voilà longtemps en effet que la municipalité a interdit la divagation de ces animaux sur la voie publique. Il est exact que la Roche Tarpéienne est tout à côté ; c'est une roche comme une autre, pas très haute, — de nos jours n'importe quel traître tant soit peu entraîné aux exercices physiques sauterait en bas sans difficulté... ou les lieux sont moins escarpés, ou les traîtres sautent mieux.

Le Panthéon

Afin que les divinités célestes pour lesquelles le Panthéon a été bâti puissent venant de chez elles y entrer tout droit, il a été fait à ciel ouvert.

Les divinités ne sont pas venues le jour où j'étais là, mais j'ai vu tomber la pluie, ses longs serpents brillants s'engouffraient par le dôme, se jetaient à terre, s'y entremêlaient et grouillaient avant de disparaître dans leurs trous creusés à même le pavé de marbre.

Saint-Pierre

Un vide auguste, un obélisque planté comme une idée fixe, des rangées de colonnes en demi-cercle montent la garde devant Saint-Pierre.

Surmontée de son dôme énorme, vraiment inspiré de la « courge redonde », emblême des orgueilleux suivant le moyen âge, Saint-Pierre, lieu de promenade international, se vante en paroles de bronze d'être la plus grande église du monde. — Richissime, peinte, dorée, démesurée, elle est vraiment dépourvue de modestie chrétienne ! Tel que je connais Saint-Pierre qui était un brave homme barbu, pêcheur sur la terre et sur l'eau, au ciel portier et qui n'avait aucune prétention à l'élégance (ni à l'héroïsme), son église doit lui faire peur, il doit s'y sentir campagnard et trouver son pavé glissant.

Les 365 églises de Rome

En haut de la place d'Espagne toute fleurie et pleine d'escaliers (si beaux à voir et si fatigants à monter) se trouve la Trinité des Monts qui est française.

A la Chapelle-Sixtine les chanteurs imitent les anges du ciel à s'y méprendre, tant qu'on ne les voit pas.

Sainte-Marie-du-Peuple occupe l'emplacement du tombeau de Néron et alors qu'autrefois les démons ricanaient en ce lieu et grinçaient des dents, les anges mènent en laisse les sept planètes (quelle différence !).

A *Sainte Marie in Cosmedin* une bouche de pierre mord la main que les menteurs risquent imprudemment à sa portée. (A toutes fins utiles j'ai garé la mienne).

Et pour écrire seulement les noms de quelques-unes des églises dédiées pour la plupart à la Sainte-Vierge il faut employer tout ce qu'il y a au monde de joli, de lointain, de brillant et de rare, toutes sortes de choses de grande valeur, de l'argent fin, de la lumière, des perles, des fleurs, des reflets, des diamants.

Saintes Maries, « de l'âme » « de la guirlande », « de la voie lactée », « de l'oiseau du ciel », « des eaux qui courent », « de la fontaine de félicité ».

Population locale

Drapés jusqu'aux regards dans leur cape ténébreuse passent les hommes du pays ; leur salut ressemble à une protestation de fidélité et leur langage ressemble à l'auvergnat ; on n'écrit jamais *ch* en italien mais on le dit tout le temps ; « fasciste » fait fachiste, et medici — méditchi.

. . . .

Quelques jours à Rome seulement ?... Eh... c'est plus prudent ! — eh ! c'est bien assez ! car il paraît que lorsqu'il doit partir celui qui l'a frôlée lui dit « adieu », celui qui l'a « connue » lui dit « au revoir », et celui qui l'a aimée ne la quitte plus...

(...J'aurais craint qu'elle se referme à jamais sur moi si j'étais restée davantage).

Jeanne Ramel Cals

DEUX IMPRESSIONS DE VOYAGE

PAR

ABEL BONNARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE


yant dernièrement traversé d'une traite une partie de l'Europe, je me suis trouvé à l'improviste dans cet état du voyageur, dont l'âme est retirée aux habitudes qu'elle avait prises, pour être offerte aux impressions du monde. Le train était presque vide. J'étais fort à mon gré dans ma cellule roulante, aussi bien faite pour s'abstraire que pour se distraire, aussi propre à la méditation, par l'étroit espace où elle me confinait, qu'à la rêverie par les spectacles changeants qui étaient jetés dans sa vitre. Parmi tant d'images, les unes effleuraient mon esprit et ne l'amusaient qu'un instant, d'autres, mieux composées, marquaient davantage en lui. Deux m'ont frappé assez fortement pour m'avoir laissé le désir de les fixer. Dans tout le commencement de l'après-midi, la Vénétie m'offrit un spectacle admirable si constant dans ses principaux aspects que la vitesse du train ne dérangeait pas mes sensations, presque pareilles à celles d'un spectateur immobile. La lumière était si sereine et si légère qu'on se serait cru plutôt à l'extrême fin de l'automne qu'au fort de l'hiver. Dans cette clarté presque suave, rien ne remuait, tout semblait fixé dans un fragile bonheur. De la plaine aussi plate que la lagune qu'elle annonce, surgissaient seulement ces jolis clochers vénitiens, pareils à des mâts qui auraient pour vigie, au lieu d'un marin, l'ange de métal doré qui tourne à leur faîte. Rien ne semblait chargé de trop de matière, rien n'avait trop de relief; un goût souverain paraissait avoir nivelé toutes les présences. Des vaches d'un gris aussi fin que celui d'une peau de gant erraient, presque plates, dans une campagne brune frottée d'or. Mais ce qui donnait à ce paysage son caractère particulier, c'était le dessin de différents arbres dont chacun mettait sa griffe sur l'azur tendre. Les mûriers étaient entièrement nus, mais leurs branches, pareilles à des tiges d'osier, jaillissaient du tronc d'un mouvement si nerveux que l'arbre paraissait au moins aussi vivant que lorsqu'il était habillé de verdure. Certains platanes retenaient encore une partie de leurs feuilles, sèches, craquantes et comme cuites. D'autres avaient les leurs comme un petit tas d'or à leurs pieds. Des chênes gardaient tout un feuillage recoquillé, d'un or fauve et terne. Mais rien n'était si joli

que de jeunes saules, hauts et sveltes, qui, presque entièrement dépouillés, finissaient sur le ciel par une bouffée de feuilles d'argent.

J'ai dit tout à l'heure que le mouvement du train, presque oublié de moi, ne comptait plus pour rien dans ma sensation. Grâce au déplacement, cependant, je gardais l'avantage de pouvoir sans cesse comparer des expressions différentes des mêmes types : c'était un chêne plus curieusement tordu; c'était un saule si élégant qu'il était le prince de tous les autres. Des fermes apparaissaient, çà et là, longues et jaunes — dont la façade simple gardait cependant, grâce à l'emploi du plein-cintre, un accent d'architecture. L'ombre trouée d'un feuillage était posée sur une maison rose comme une grille légère. Une lessive étalait au premier plan sa blancheur mate et sans crudité, à laquelle répondait au loin la candeur plus vaste et plus vague des neiges; car ce qui achevait l'enchantement c'est que partout on apercevait, au fond du pays, les monts des Alpes, dans leur splendeur atténuée, les monts des Alpes, pareils à des soldats en armures, aux casques d'argent, placés là pour protéger la dernière promenade de l'Automne, dans ses jardins merveilleux. Et je me disais, dans cet abandonnement de la rêverie, où les pensées fondent : bons soldats, qui recevront ce soir leur paye d'étoiles.

L'autre impression est d'un caractère bien différent. Un peu plus tard, à la tombée du jour, comme nous approchions de Trieste, tandis que le train, retenu par ses freins, roulait lentement au haut de la côte, un paysage s'offrit à moi, d'une grandeur sombre et sinistre et qui ne permettait pas à l'âme de se soustraire à son autorité. La mer, devant moi, s'enfonçait dans le golfe, mais, au delà, la terre revenait vers le large, barrière longue et noire, et fermant ainsi le paysage de trois côtés, ne laissait de libre que l'ouest, où une bande d'un rouge lugubre marquait la place du couchant. Cette mer présentait une surface de métal, dure et pâle, qui semblait légèrement bombée, sous un ciel d'une tristesse terrible, où pendaient des nuages noirs, entre lesquels s'étendait un espace glauque. Sous ces morceaux massifs de ténèbres errait une lumière louche qui semblait tour à tour prendre et lâcher les choses. Trieste encore éloignée se laissait voir au fond du golfe dans un misérable reste de jour, et quelques pauvres lumières y clignotaient en face de la fantasmagorie hagarde, comme des yeux devant un spectacle qu'ils ne peuvent pas supporter. Moins ce paysage ressemblait à un tableau, plus il ressemblait à une vision. Ses différentes parties, pareilles aux pièces d'une armure, semblaient disjointes par la poussée d'une force intérieure. Quels sont ces moments où l'esprit de l'abîme semble monter à la surface des choses et où le monde habituel nous présente soudain cette face de prodige? Tout paraissait flotter sur les mêmes gouffres, et un astre verdâtre que j'apercevais entre les nuées ne m'étonnait pas davantage que le livre blême et béant que ma main venait de lâcher. Parfois je voyais, presque à pic au-dessous de moi, une usine isolée, un bateau de fer accosté près d'elle et leur présence avait ce quelque chose d'inexpliqué, cette absurdité fascinante des objets qui nous sont présentés dans les mauvais songes. Une rivière éparse mourait dans un estuaire. Sur les deux rails d'une voie déserte, la dernière lueur du jour s'enfuyait du monde. Les choses semblaient se désunir, mourir l'une à l'autre, et dans de pareils instants, n'en trouvant aucune de solide où se retenir, le contemplateur immobile éprouve l'angoisse d'un homme qui tombe. Où suis-je, se dit-il, que suis-je? Il semble que tout l'être se décompose et qu'il ne reste en lui qu'une horrible fadeur où il respire son propre néant. On se sent menacé non seulement dans ce qu'on est mais dans ce qu'on aime, on voudrait courir au secours des êtres qu'on chérit et pouvoir les envelopper, tant on les voit soudain exposés à tout, dans un univers où rien ne les connaît. Ce malaise du soir, nous l'éprouvons aussi dans la ville où nous habitons; cependant nos occupations et nos soucis mêmes nous empêchent d'y être livrés tout entiers; ces frêles cloisons nous préservent. Le couchant reste au bout de la rue. Mais l'âme du voyageur n'a pas de coquille.

C'est alors que tout nous est bon, même le piètre repas du wagon-restaurant et même quelques gouttes d'un vin quelconque pour réchauffer en nous l'animal et nous retirer à ces grands vertiges.

Abel Bonnard

VENISE
NOUVELLE

PAR PAUL MORAND

Ce jour-là que j'entray à Venise, je fus jusqu'à la Chafousine (Fusina) qui est à cinq milles de Venise; et là on laisse le bateau en quoi on est venu de Padoue... Et je fus émerveillé de voir l'assiette de cette cité et tant de clochers et si grant maisonnement, et tout en l'eau...

Ainsi s'exprime Commynes. Sa façon d'approcher Venise n'était pas très différente de celle que nous connaissions jusqu'ici, du moins lorsque nous l'approchions par terre. A la sortie de Padoue, la route longeait les bords canalisés de la Brenta, parfois surmontée de hauts talus (de *levées*, comme disent encore, en vieux français, les nègres du Mississipi), traversait des villages dont les murs verdâtres avaient été sulfatés, en même temps que leurs espaliers ; au bord de l'eau, des palais rustiques, maisons des champs des patriciens et des doges, élevaient hors des maïs secs les lignes pures de leurs façades palladiennes (comme cette Malcontenta où Henri III s'arrêta lors de son voyage de Pologne) ; des statues tourmentées, rongées de lichens jaunes, s'affrontaient aux pilastres des grilles et se succédaient au bord des toits ; à Stra, on saluait en passant l'ombre napoléonienne et ce labyrinthe où le Maître du Feu tenta d'échapper à la Duse ; au ras du sol, les premières voiles ocres des péottes, enluminées de graffiti incarnat, annonçaient l'Adriatique ; l'on évoquait le passage du coche d'eau qui transporta pour la première fois Casanova enfant, coche d'eau orné de glaces et peint à fleurs, qui nous apparaît sur certaines toiles de Loughi et au premier chapitre des mémoires du Chevalier de Steingalt. Fusina était le terminus du tramway électrique qui reliait Padoue à la lagune. Un modeste hangar au toit de tôle ondulée, pareil à une chapelle baptiste, recevait votre voiture, à moins qu'on ne préférât pousser jusqu'à Mestre tout noir de fumées de charbon et tout plein du fracas des trains de marchandises. Un vaporetto attendait à l'extrémité de la terre ferme, dans lequel il fallait bien monter, faute d'une de ces « petites barques couvertes de beaux tapis veluz de dedans», qu'utilisa le sieur de Commynes. Une demi-heure plus tard, on accostait par la Giudecca, devant l'hôtel Danieli.

Je n'étais pas retourné à Venise depuis deux ans ; à ma grande surprise, ce printemps, en quittant Padoue, après avoir échappé à l'étreinte des rues dont les arcades vont en s'amincissant à mesure qu'on s'éloigne du centre, après avoir dépassé les vieux remparts de brique qui croulent de toutes parts et au-dessus desquels s'élèvent les coupoles du Dôme, si semblable à une mosquée, je découvris l'autostrade. Abandonnant soudain les rives de la Brenta, la piste s'élance, hors de la porte de béton armé, tout droit à travers la plaine vénitienne dont le jet rose d'un campanile vient seul rompre la monotonie horizontale. Attachée aux saules, la vigne court d'un seul feston du Piémont à l'Adriatique, et accompagne le ruban de ciment qui parfois se soulève, gondole au-dessus des routes, des canaux ou des voies ferrées puis fonce droit vers la mer. Sur son passage les anciens chemins ont été sectionnés net et des barrières les interrompent. Derrière moi, les Monts Euganéens ne sont plus qu'une tache bleuâtre tandis que l'autostrade amenuise à l'extrême les lignes de fuite de sa perspective. A Mestre, au haut du pont, au croisement de la route de Trévise, un policier posé sur un socle fait avec ses bras des signaux d'une autorité rigide. A ma droite, l'eau apparaît ; c'est le port des pétroles et les grands réservoirs argentés luisent au soleil comme de la batterie de cuisine neuve ; « Zone industriel nord », dit l'écriteau ; les ouvriers fascistes à bicyclette sortent de leur travail dans un ordre parfait et suivent la piste à eux réservée ; propres, bien habillés, silencieux, ils ne ressemblent plus au manœuvre italien d'il y a quinze ans, à ces ténors débraillés dont les derniers vestiges n'existent plus que sur notre Côte d'Azur. De gros autobus à trolley, sans rails, montés sur pneus jumelés, doublent les trottoirs, tandis qu'au milieu de la chaussée les autos rivalisent de vitesse avec les trains, — car maintenant l'autostrade longera la voie ferrée jusqu'à l'entrée du Grand Canal. Les lignes de force enjambent la lagune de leurs longues jambes de fer, tandis que la ligne de feu des lampes voltaïques qui s'allument accompagne le coucher de soleil. Venise apparaît alors tout entière, coincée entre le ciel et l'eau, mince assiette de briques d'un rose doux, çà et là réveillée par le bronze verdi des dômes et des campaniles ; un jour pâle, blafard, la fait sœur des villes hanséatiques telles que les interprétait, au cours de ses voyages nordiques, l'Italien Canaletto. L'Anadyomède ne sort plus d'une conque marine en tordant de blonds cheveux ruisselants ; ce sont désormais des cheveux noirs, que les boucles des fumées ferroviaires, celles des minoteries et des pétrolières que le vent d'Est dénoue ce soir, à la tombée du jour.

— Le palais des Doges ! — s'écrie près de moi une voyageuse qui n'est jamais venue à Venise.

Non, ce n'est pas la demeure de Marino Faliero ou de Lorédan que ce cube immense qui nous attend à l'entrée de Venise : c'est le garage à peine terminé de la nouvelle place, dite Piazza di Roma. Tout blanc, coupé au rasoir de longues vitres carrées, il est le centre d'un essaim vrombissant de toutes les marques d'autos du monde.

Comme partout, dans l'Italie fasciste, dès l'arrêt, le numéro de votre voiture est aussitôt relevé, porté sur fiche et transmis à la police ; sur vos marchepieds, les garçons du garage coiffés du béret basque vous guident à travers les étages et les spirales des escaliers ; en français, en anglais, en allemand, ils notent les réparations à effectuer, tandis que des ascenseurs redescendent le voyageur jusqu'au bureau central, où les services de tourisme se chargent, par téléphone, de le diriger vers une chambre d'hôtel ou vers cette première gondole dont s'étonnent les jeunes mariés.

Aujourd'hui Venise tout entière vit dans un remous

La place Saint-Marc, dans son cadre de palais à arcades, et la ville des Doges, l'"unique", vue à vol d'oiseau.

Photo P. Wolff



remous, dans une tempête ; les petits vapeurs sont doublés, depuis un an, de « motoscaphes », rapides, étincelants de nickels chromés, qui, abandonnant les méandres du Grand Canal, par des raccourcis, vous amènent en quelques minutes jusqu'à Saint-Marc. Les canots automobiles particuliers se sont multipliés et leurs bois vernis luisent sous les réverbères à branches ; la police, l'aviation maritime, avec intensité circulent entre les fortins, les palais officiels, les arsenaux et les aérodromes du Lido; jadis, les seuls paquebots blancs de la ligne de Trieste mouillaient devant le quai des Esclavons; aujourd'hui les steamers des Indes, les grands vapeurs des croisières allemandes ou améri-

Photo P. Wolff





Photo Ferruzi Schostal

Photo Bolocchi

A gauche, une vue du Grand Canal et de quelques-uns des deux cents palais de marbre qui forment ses rives. Les pieux, devant les palais, sont aux couleurs des propriétaires. — En double page, la route de Padoue à Venise, qui traverse la lagune sur un pont de plus de 200 arches. — A droite, les cinq coupoles byzantines de la Basilique de Saint-Marc, cathédrale de Venise, construite de 1063 à 1073.



Photo Bellon

caines, avec leurs fanfares, jettent l'ancre devant Saint-Georges Majeur qu'ils offusquent de leur masse barbare, à l'endroit même où le Bucentaure pourpre épousait l'Adriatique. Devant la Dogana, les nouveaux croiseurs de dix mille tonnes, peints de ce gris pâle, plombé, dangereux, que la marine italienne sut emprunter aux Anglais, sont embossés à l'entrée de la Giudecca et se vident de leurs permissionnaires qui, dans un va-et-vient incessant débarquent, entre les deux colonnes.

And silent rows the songless gondolier. Si, « devant le Pont des Soupirs, les échos du Tasse ne se font plus entendre », — comme dans *Childe Harold* Byron en exprimait déjà le regret, — ce n'est pas parce que Venise est frappée d'abandon et d'immobilité, c'est au contraire parce que le malheureux nautonier, dans l'agitation des flots, dans le ressac continuel des sillages, dans le fracas des échappements libres, ne connaît plus de loisirs et est condamné à pousser sa rame parmi les embarras du canal et à surveiller son esquif aux formes anciennes, si admirablement balancé, conçu pour l'équilibre d'une surface immobile, destiné à pivoter sur la glace d'une eau stagnante, à le préserver du heurt d'engins de haute mer et de bolides qui perforent le silence de canaux jadis endormis.

En double page, un peu de l'archipel de 117 îlots sur lequel Venise est construite et un peu de son ciel. Ciels dorés de Giorgone... ciels de Sargent lavés par l'aquarelle comme par une averse sublime, ciels adriatiques... A droite, la Piazzetta, voisine de la place Saint-Marc, aussi précieuse qu'elle.

Reste le ciel. Ciels dorés de Giorgione, ciels ponctués des petites gouaches luisantes de Guardi, nuageux artifices décoratifs de Véronèse et de Tiepolo, ciels de Bonington qui couvrent les neuf dixièmes de la toile, ciels de Sargent lavés par l'aquarelle comme par une averse sublime, ciels adriatiques troués par les campaniles aigus, enrichis par l'or de la Fortune, par celui des mosaïques et des girouettes, vous ne participez pas aux spectacles terribles de l'Italie nouvelle, au régime du charbon et de l'acier, vous semblez résister de votre mieux à l'âcre encens des moteurs Diesel et à l'ébranlement des ondes hertziennes. C'est à peine si une escadrille d'avions argentés, portant sur leur carlingue fasciste la bonne grosse tête chevelue du Lion de Saint-Marc, vient cavalcader une heure chaque matin audessus du miroir brisé qu'est le plan de Venise ou, la nuit, rayer les constellations, sœurs de celles qui servaient à peupler de fables les plafonds vides de la ville ancienne.

Photo Molina



GENEVIÈVE TOSCANE

PAR ANDRÉ THÉRIVE





Photo Luc Dietrich Photo Claire

A gauche, un pont sur l'Arno qui vit successivement naître sur ses bords, à cet endroit, un village étrusque, se fonder une colonie romaine, se développer enfin une grande ville, Florence, second centre d'art de l'Italie. — Ci-dessus, un aspect de Naples et de son golfe, tout au fond.

uand j'arrivai à Naples, je me présentai avec mes bagages à l'Hôtel de la Colombe d'où l'oncle Robert m'avait écrit une lettre majestueuse. Naturellement, il n'y était plus ; il faut vous dire que l'oncle Robert ne télégraphie jamais, cet usage moderne lui paraissant impoli, même envers sa nièce. Il promenait ses chevalets de place en place au bord du golfe de Salerne.

En l'attendant, je me fis promener par un vieux guide qui lui avait indiqué les coins pittoresques, dignes de Messieurs les artistes. Cet homme ne comprenait pas mon italien, et je ne saisissais goutte de son patois. Au bout d'un grand quart d'heure il m'expliqua à peu près que le mieux était de parler latin ; il avait reçu jadis des ordres mineurs, Dieu sait où, dans un diocèse de Calabre, et moi j'étais bachelière... L'entretien commença donc :

— Poulchra tchivitas !

— Etiam !

— Sed habet moultos paouperes !

— Evidemment...

— Heou ! vergognosos...

C'était un aveu si gentil que je triplai sa bonne-main quand nous nous quittâmes. Il me bénit et m'assura que j'épouserais un prince ou un général. De Naples je courus à Amalfi, puis à Ravello, puis à Atrani, où on me montra sous les châtaigniers, entre deux sources rieuses, la maison blanche et bleue que le signor-peintre avait promis de louer pour le mois de juin.

Je revins au pied du Vésuve toujours orpheline, et commençant à trembler pour ma bourse. Je n'osais plus aller au cinéma, ni prendre ces beaux trams en velours rouge qui semblent sur leurs rails comme des équilibristes sur le fil de fer. Dans une église inconnue, j'assistai gratuitement à la plus belle cérémonie du monde, et la plus bruyante : c'était le baptême d'une cloche. La catéchumène était dressée au milieu de la nef, sur une estrade de fleurs et toutes ses marraines sonnaient à grand fracas. La foule circulait entre les piliers, touchait dévotement le bronze neuf. Des carabiniers splendidement astiqués veillaient à l'ordre. L'un d'eux me remarqua et me dit : « Vous êtes Française, mademoiselle ? Il y a des voyous dans la rue. Je vais vous raccompagner... ». Il ne me glissa pas un mot de galanterie, mais des regards, des regards !... En me quittant, il me salua comme le plus noble chevalier du monde et soupira : « Adieu, mademoiselle, puisque je ne vous verrai plus de toute ma vie ». Un moment, je crus que c'était lui le prince que je devais épouser. Mais il n'était que sous-off. Et d'ailleurs beau comme Apollon, si ce dieu portait bicorne.

Je visitai enfin un musée où un écriteau prévenait les étrangers que, s'ils osaient donner un pourboire, l'employé serait révoqué sur le champ et le corrupteur expulsé... Cela me montra que les lois peuvent changer les mœurs, et même le cœur humain. Enfin, comme ma bourse, malgré tous ces ménagements, se mourait, je reçus de l'oncle Robert un mandat et son adresse à Sienne.

Je pris le train pour remonter vers le Nord. Comme j'avais mis les pieds sur la banquette, le milicien du couloir me fit observer que cela valait dix lires d'amende, mais que pour un sourire il m'accorderait le sursis... J'arrivai dans cette ville fameuse où le *palio* venait de se produire sur la fameuse place rectangulaire, auprès de la cathédrale stratifiée de rose et de gris. Il restait de la paille sur les pavés, des gars vêtus en archers ou en pages, mais qui avaient repris leurs savates blanches, et dans un faubourg une écurie pavoisée où on montrait les petits chevaux vainqueurs de la course. A la librairie, je restai toute une après-midi devant les fresques de Pinturicchio qui retracent la vie de Pie II, éphèbe chevelu,

puis poète lauré, évêque chevauchant, cardinal chauve, et enfin pape de croisades porté en triomphe devant une flotte aux mille pavillons. Je mangeai des *pesconi* magnifiques, qu'on m'assura être venues par forçage dès le printemps, un poulet-chasseur comme il n'y en a plus qu'en pays latin ; pour les vins, il est entendu qu'une femme ne s'y connaît pas. Je n'en dirai donc rien. Mais je puis rappeler le ciel qui était d'un cristal incroyable, comme on en voit aux Corots d'Italie (ceci pour vous prouver que, moi aussi, je m'entends aux arts). Le moindre objet semblait baigner dans la pureté et la jeunesse. La perspcctive, trop nette pour nos yeux barbares, restait d'une élégance et d'un style accomplis. Le seul être qui fût invisible était l'oncle Robert.

Il me fit venir à San-Gimignano, qui trouve moyen d'être farouche et aimable à la fois, et dont les tours gigantesques, irrégulières, ressemblent à des tiges d'iris poussées un peu au hasard autour d'un parterre. Je me souviens, dans une cour, d'un puits magnifique au fond duquel le ciel paraissait un sourire de l'enfer, et



Photo Luc Dietrich

Ci-dessus, un aperçu de la place du Dôme, à Sienne la Médiévale, troisième ville d'art de l'Italie, après Rome et Florence. A droite, deux vues de San Gimignano, cette petite ville toscane qui a, comme Sienne, mieux conservé que toute autre les caractères du moyen-âge. Treize tours la dominent. Elle en avait jadis, dit-on, soixante-seize.



Photo Luc Dietrich

de remparts où des bébés poussiéreux jouaient à user leurs petites culottes. J'avais des bonbons, je les donnai au plus petit et je lui demandai son nom, son âge. Il me répondit. « Quatre ans... Je suis le fils du Roi ». Et il me donna sa petite main à baiser... J'avais dû les déranger dans une représentation qu'ils se donnaient à eux-mêmes, bousculer un rêve.

Enfin la trace de l'oncle Robert me conduisit à Florence, où le portier de l'hôtel, un certain Hildebrand, me jura, la main sur son cœur, que l'illustre peintre se trouvait encore là, mais ne rentrait jamais à l'heure des repas. Je me mis donc à la recherche de l'oncle, en passant par tous les palais et toutes les galeries de tableaux, où il n'était sûrement point. A un coin de rue une jeune fille, belle comme une figure des *Noces aldobrandines*, vendait des violettes. Je lui en achetai et, les respirant, je m'aperçus qu'au-dessus de nous il y avait une plaque de marbre *Qui fù brucciato Savonarola*. Il n'y avait plus de cendres par terre, mais des fleurs et des sourires.

Vous connaissez le quai du fleuve, un peu en aval du Pont-Vieux, là où les préraphaélites et la tradition nous montrent Dante qui rencontre Béatrice. C'est là que l'oncle Robert fut enfin rattrapé par sa nièce Geneviève...

Il peignait, me tournant le dos, et derrière lui au moins cinquante gamins se bousculaient, murmurant, si j'ose dire, à tue-tête, gesticulant, et semblant préparer une véritable guerre civile. Je m'approchai à pas de loup. Que diable disaient les enfants ? Il pariaient, ils pariaient sur un sexe :

— *Ti scommetto ché l'é una donna...*

— *Ti scommetto ché l'é un'uomo...*

Il faut vous dire que mon oncle, ventru, rasé, avec de longs cheveux gris, peut passer, accroupi, sous son long manteau de bure, pour une forte Allemande. Je pouffai de rire et, m'entendant, l'oncle se retourna. Je lui dis à voix haute :

— *Buon giorno, zietta !* (Bonjour, ma petite tante).

Lui au moins il comprenait mon italien, et les gosses aussi ! un grand hourvari s'éleva entre eux, et le parti des perdants commença d'assommer les vainqueurs. Je n'ai jamais si bien compris les haines entres guelfes et gibelins... Mon oncle, sans bouger, me salua, voulut bien rire de l'aventure, se laissa embrasser, continua à peindre en clignant de l'œil et sans desserrer les dents. Je m'assis à ses côtés, sur le pliant de renfort. Je lui contais mes périples. Brusquement il m'interrompit :

— Plus d'essence, dit-il. Appelle un de ces petits, Geneviève, et dis-lui, en bon toscan, d'aller m'acheter de la térébenthine, chez un droguiste. Tu sauras ?...

Je me chargeai de la négociation, je donnai une pièce au plus déluré de nos admirateurs. Il partit, suivi de toute sa volée. Il revint seul, me tendit la burette pleine et, ô miracle, me rendit la pièce, puis s'échappa à toutes jambes...

Au bout d'une minute, je sus pourquoi. Car mon oncle s'aperçut qu'il n'y avait dans la burette ni térébenthine, ni même *aqua simplex*, mais un liquide facile à trouver sans dérangement. Il jura tout ce qu'il savait. De loin, les gamins nous observaient en se tordant de rire.

Notre commissionnaire avait parié pour l'oncle et perdu ; mais sceptique (car ils ne sont jamais bêtes, en ce pays-là) il s'était vengé de notre supercherie par une autre.

André Thérive

LE MAUPAS

PAR PAULE-HENRY BORDEAUX



Photos Kollor

Non loin de la route de Lyon à Chambéry, le chalet de M. Henry Bordeaux niche dans la verdure ses festons et ses balcons de bois. Le maître aime une promenade familiale. Tel il est dans ses livres, tel il est dans son privé.

Vous ne connaissez pas Cognin, le village qui réalise la gageure de faire banlieusard et industriel aux portes d'une petite ville sans industrie ? Passez vite. Abandonnez la route goudronnée qui s'en va de Chambéry à Lyon par les Echelles de Mandrin. Et prenez, là, à droite, derrière cette barrière de chemin de fer toujours fermée, le chemin de Vimines montant nonchalamment sous bois jusqu'à deux portails.

Deux portails ? Mais oui. L'un en fer, d'un joli dessin incurvé et d'un vert passé, avec quelques marches à l'italienne entre les platanes rongés de lierre, pour les poètes-piétons. L'autre en bois clair, avec un air helvétique et rassurant, pour les autos et les chars à bœufs qui ramènent la blâche des marais, les cuves des vignes ou " la petite vitesse " de la gare prochaine. Ne souricz pas, vous qui dépérissez de jalousie... Deux portails, rien que ça ! C'est l'entrée du Maupas.

Dans la *Peur de Vivre*, mon père a décrit la maison, mais bien avant qu'il ait donné libre cours à sa passion de l'air et de la lumière. Ses héros ne la reconnaîtraient pas, ni Mme Guibert, ni Marcel, ni Paule, ni Alice Dulaurens. Il ne subsiste que la forme de chalet, les toits en pointe, les festons et les balcons de bois, les murs camouflés en briques roses, la couleur des volets et, sous les marronniers pleureurs, la rustique table ronde taillée dans une seule ardoise. " J'ai vidé l'intérieur, dit-il en riant, crevé et soulevé le toit, improvisé des vitrages, percé des baies (ce que l'entrepreneur du village appelle un *bovandau*), fait entrer partout la campagne ". Heureusement, les murs complaisants ont tenu...

Les fenêtres sans verdure sont des jours sans soleil. Celles du cabinet de travail boivent goulûment les arbres. En automne, lorsque le tilleul est jaune de la cime au pied, il semble qu'un phare réchauffe la pièce plus encore que le feu de bois. Pauvre tilleul, il remercie comme il peut d'avoir été épargné ! Car, en effet, comment réconcilier la lumière et l'ombre, les trouées sur la montagne avec le peuple serré des marronniers et des platanes ? " Quand je rencontre un bel arbre, j'ai envie de le saluer ", plaisante mon père. Tant d'arbres valent mieux que les gens... Mais s'ils cachent un paysage plus beau ? Alors on s'en tire avec des promesses de carnage sylvestre... jamais réalisées.

Soleil. Arbres. Il y a, vous le confierai-je, un troisième amour : l'eau. Mais celui-là est un amour malheureux. Quoi, sur la terre des torrents et des lacs, pas une eau qui vit, qui court, qui murmure ?

Hélas ! notre coteau est honteusement sec. Les paysans de chez nous le savent bien qui préfèrent s'humecter le gosier avec le vin léger au goût de fruit et de pierre à fusil. Mais chut ! vous allez réveiller le souvenir du *Pays sans Ombre*, de la Savoie Haute, où chantent les fontaines dans les troncs de châtaigniers creux !...

Il est six heures. Mon père ayant déjà fait sa gymnastique — est-ce un secret de jeunesse que je livre ? — a devant sa table repris sa place. Il aime les matins aux idées claires, aux images fraîches, aux bruits de la vie recommençante, aux cloches sonores.

Mais, dès avant midi, il s'enfuira vers le Lac du Bourget pour se baigner. Je ne sais quel confrère de l'Institut voudra disputer avec lui une coupe de natation. Peut-être M. Abel Hermant, nageur rapide, ou M. Pierre Benoit qui doit assez bien flotter ?

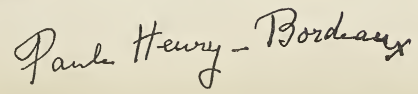
Les jours sans lac, il reste le galet, le jeu savoyard où l'on fait glisser sur la planche savonnée les pions blancs ou noirs, et pour lequel M. André Demaison, de passage au Maupas, a montré des dispositions surprenantes. Il reste surtout le tennis. Après la plume, mon partenaire manie la raquette. Ses services manquent de sécheresse. Ses revers sont un peu mous. Mais il rattrape les balles les plus inattendues, les plus captieuses, les plus perfides. " Oh, si j'étais d'une génération sportive ! " s'exclame-t-il lorsqu'il gagne un set.

Eh ! quoi, mon cher père, avec le patinage, le ski, le bobsleigh, la chasse aux chamois, la bicyclette, l'alpinisme, l'auto, si mes sœurs voulaient bien vous laisser conduire (je n'oublie pas que vous avez votre permis et que votre professeur vous a décerné cet éloge méritoire : " après tout vous n'êtes pas plus maladroit qu'un autre "), quand donc auriez-vous le temps d'écrire ?

Tout cela, en vérité, n'est pas du temps perdu. Sortant de la grand'messe, je me trouvai l'autre jour derrière un des fermiers, un paysan qui a fait la guerre (celle de 70 bien sûr), solide comme un châtaignier, et qui a l'air taillé dans un granit au grain dur, avec ça distingué et assez peu causant. Il explique quelque chose aux camarades qui ont peine à régler leur pas sur le sien. Ils ont dû lui demander ce que fabriquait au juste son patron. Car je saisis au vol la réponse : " *Ben quoi, le Dimanche il s'en va dans la montagne et, à partir du lundi, il y f... tout sur le papier...* "

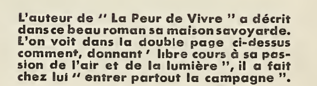
Tout, c'est le soleil, la lumière, les arbres, l'air léger, c'est la joie de vivre et cet optimisme clairvoyant et courageux ensemble, et cette confiance dans l'avenir que l'on trouve seulement sur les cimes.

Père Calamand, vous avez raison. A côté de votre raccourci saisissant, je trouve piteuses mes longueurs. Mais on parle mal de ce qu'on aime trop : son père et sa maison d'enfance...





Photos Kollar



L'auteur de " La Peur de Vivre " a décrit dans ce beau roman sa maison savoyarde. L'on voit dans la double page ci-dessus comment, donnant " libre cours à sa passion de l'air et de la lumière ", il a fait chez lui " entrer partout la campagne ".

Maison des champs, maison des livres et des nobles travaux calmement médités. Il passe dans tous les ouvrages de M. Henri Bordeaux le souffle salubre et le généreux parfum du jardin et du verger, de l'étendue sylvestre et de la montagne.





GRANDEUR DE BEAUJON

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Photos Zuber

A gauche, vue de la centrale de secours. Ci-dessus, la face nord de Beaujon. A droite, le profil du splendide édifice.

Il est possible qu'un Américain, venu tout droit de Manhattan à Clichy, les yeux encore étalonnés aux proportions des buildings, refuse de s'étonner au spectacle du nouvel hôpital Beaujon. Mais ce n'est pas sûr. Si Beaujon n'est qu'une colline, comparé au pic altier du Woolworth (cette " cathédrale du commerce — écrivait naguère le Dr Debat — avec ses cinq mille fenêtres gothiques et son clocher de cinquante-huit étages "), il développe sa façade plus généreusement que ne font les gratte-ciel. Il n'a que douze étages et 72 mètres d'altitude au sommet de sa tour centrale, cage de huit ascenseurs, mais il échafaude ses baies et ses fenêtres, par centaines, sur une longueur de 150 mètres.

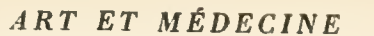
Beaujon, c'est le grandiose de New-York — vertigineux, en cette capitale, comme le prix des terrains — tempéré par la France qui ne débite pas encore le sol au poids de l'or, et, fidèle à sa manie égalitaire, n'aime point qu'en architecture une dimension prédomine exagérément sur les autres. Et c'est, au point de vue sanitaire, une création vraiment prestigieuse, la plus perfectionnée de notre vieux continent. Elle inspirera de l'admiration à tout Européen et, au moins, une estime respectueuse à n'importe quel sujet du président Roosevelt.

Il faut voir Beaujon par un beau jour. Sa face méridionale, sorte de gigantesque rateau à quatre dents, boit la lumière du matin au soir. Les " dents " contiennent onze étages de salles communes et se prolongent par des terrasses superposées qui sont autant de solariums. Ajourées à l'Est, au Sud et à l'Ouest, de façon que le soleil, dans sa ronde, ne cesse jamais de les pénétrer, elles s'implantent, de loin en loin, dans une muraille elle-même toute percée d'ouvertures par où s'illuminent les chambres des malades isolés. Étrange palais d'un géant qui aurait le goût de la clarté, de la grandeur et de l'harmonie !

Mais la nuit, c'est une masse puissante et sombre que parsèment les bleues lueurs des veilleuses, lampes propices au repos des douleurs. L'on ne peut la contempler, ainsi constellée de petits astres azurés, sans percevoir la double élévation des Hommes, aussi grands par leur effort secourable, quand ils s'y donnent tout entiers, que par leur faculté de souffrir. En vérité, ce Beaujon-là est majestueux et poignant.

L'entrée s'ouvre au nord où le bloc hospitalier proprement dit a pour façade une immense verrière. Par une double rampe carrossable et abritée, l'on accède soit au





hall du rez-de-chaussée, très vaste et très clair, soit aux garages, aux cuisines, aux magasins, aux salles de machines du sous-sol. Devant le bloc sont disposées des constructions plus basses : pavillons des consultations, laboratoires, logements du personnel et une importante " centrale de secours " toujours prête à fournir de l'énergie lumineuse et mécanique, si celle de la ville venait à manquer.

Tout ce qu'une architecture en hauteur et une machinerie ultra-moderne permettent de communications aisées et rapides par le moyen des ascenseurs, des téléphones, des tubes pneumatiques, etc..., tout ce que la Science peut apporter de prompt et sûr soulagement aux maux les plus divers, par l'aménagement, l'outillage, la judicieuse distribution des services de médecine, de chirurgie, de pharmacie, tout ce à quoi peut s'ingénier la sollicitude la plus attentive, en plaçant, par exemple, un casque d'écoute de T. S. F. à la tête de chaque lit — l'hôpital est de 1.100 lits largement espacés — ou bien en instituant une bibliothèque

En page 36, l'une des quatre "dents", avec ses balcons arrondis. En double page, une partie de la façade méridionale dans laquelle s'implantent ces dents. Une vue générale des balcons qui s'avancent littéralement comme des lèvres pour boire la lumière.

Photos Zuber

Photos Zuber

roulante ou encore en mettant des salles de réunion à la disposition des convalescents, ou même en peignant les murs de couleurs gaies et variées... tout cela est réuni dans le nouveau Beaujon. Et, à 60 mètres du sol, au-dessus des dernières poussières et des derniers bruits urbains, dans l'air vif, l'ozone et le soleil, deux étages sont réservés aux tuberculeux, pour les observer, déterminer la gravité de leur mal et peut-être enrayer sa marche terrible, en tout cas préparer leur " aiguillage " sur de plus hautes montagnes.

Grandeur de Beaujon ! La France, ici, donne un exemple. A Paris même, d'autres hôpitaux, peu à peu améliorés, sont arrivés, certes, à un rendement de bienfaisance digne de tout éloge. Mais Beaujon, d'un seul coup, a bénéficié de toute l'expérience précédemment acquise et de toutes les possibilités offertes par les plus récentes techniques. Et, dans les 52.000 mètres carrés de son domaine, l'esprit de justice sociale et d'humaine solidarité a obtenu la matérialisation la plus complète, la plus efficace qui soit en Europe.

Or, Beaujon a coûté 106 millions ; la guerre, on ne sait combien de centaines de milliards : de quoi construire de tels hôpitaux par milliers.

Ne peut-on considérer ce lieu comme un foyer d'espoir, d'où l'on verrait, sans beaucoup d'imagination, rayonner des conseils de labeur pacifique, de raison, de fraternité?

Beaujon dégage en tout cas une leçon spécifiquement française, pour l'usage interne : un conseil de hardiesse.

Depuis longtemps, le Vieux-Beaujon ne suffisant plus aux besoins, l'on entassait projets sur projets. Vint enfin un architecte, M. Walter, qui rentrait d'Amérique avec un plan d'hôpital vertical. Il le présenta à M. Louis Mourier, directeur général de l'Assistance Publique, qui ne fut pas long à y trouver la solution du problème tant de fois étudié.

Par la suite, les bons ouvriers de la Cité hospitalière devaient être MM. Plousey et Cassan, architectes, avec M. Patouillard, architecte-conseil, M. Potel, représentant M. Mourier pour la surveillance de la construction, et M. Turin, ingénieur en chef de l'Assistance, qui réalisa l'organisation technique : usine, ascenseurs, éclairage, etc...

Mais il n'est que juste d'honorer la décision, le courage avec lesquels le plus haut fonctionnaire de l'Assistance osa prendre la reponsabilité d'une entreprise sans précédent, la tenace énergie qu'il déploya pour la mener à bonne fin.

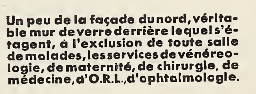
M. Louis Mourier était au faîte d'une carrière où les marques de dévouement au bien public ne se comptaient plus. Il pouvait se satisfaire d'avoir été, en pleine guerre, appelé par Paul Painlevé, puis par Georges Clémenceau, qui s'y connaissait en chefs, à la réorganisation du Service de Santé, d'avoir là réussi admirablement la tâche qui lui était confiée, d'avoir ensuite longtemps dirigé, et de diriger toujours de la même main ferme, franche, habile, l'Assistance Publique. Il osa cependant, ayant vu grand, endosser le risque de faire grand. Sans aucun doute, il avait sauvé quantité d'existences de 1917 à 1920. Il voulut, dans la paix, porter au maximum les chances d'en sauver d'autres.

Le résultat est là, dans cet édifice splendide, doré de soleil par un beau jour, doucement bleuté par une nuit pure.

R. de Laromiguière



Photos Zuber



Un peu de la façade du nord, véritable mur de verre derrière lequel s'étagent, à l'exclusion de toute salle de malades, les services de vénéréologie, de maternité, de chirurgie, de médecine, d'O.R.L., d'ophtalmologie.

L'une des salles communes percées de baies à l'est, au midi et à l'ouest. Chacune de ces salles ne comprend que 14 lits largement espacés. (Faut-il rappeler que, jadis, on coucha jusqu'à 6 malades dans le même lit?...)

L'ART MURAL

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Bonjour !

A la sécheresse du salut, je connus ce matin-là que Maxime avait laissé son sourire aux ronces du chemin. En effet, sans un regard ni d'autre mot, il approcha du radiateur la plus gémissante de mes chaises et l'accabla. Comme il me tournait le dos plus qu'à moitié, mon indifférence absolue fut la monnaie de sa grossièreté et rigoureusement, le silence se referma.

Il devait se prolonger au point de m'inquiéter chez un homme de cette éloquence. Max était-il malade? Blessé peut-être...? Eternel, incorrigible piéton, n'affecte-t-il pas de mépriser avec les clous de la rue parisienne, ses sauvegardes et ses disciplines?

Un coup d'œil me rassura : il n'était que mouillé. Chacune de ses chaussures décirées centrait une petite mare, brune sur mon tapis blond : veuf de ses plis, son pantalon était à tordre jusqu'au dessus du genou et le soleil de février riait dans les larmes généreuses que pleuraient ses talonnettes.

— Que t'est-il arrivé? m'écriai-je. Aurais-tu voulu te noyer? Il grogna : « Je n'ai pas voulu, j'ai failli et par ta faute. Suis-je marinier pour qu'on me donne à visiter une péniche et par temps de crue? » — Bah ! je m'y suis bien risqué, moi, malgré mon poids et mes dimensions ! — Et c'est bien ce que je te reproche. Tu as fatigué la planche. Après ton double passage elle s'est découragée et quand vint mon tour, elle a cassé net. »

Vingt secondes de recueillement suffirent tout juste à refouler la sotte allégresse que je sentais monter en moi.

— Mon pauvre ami, m'écriai-je enfin, si j'avais pu prévoir ! Je t'aurais, crois-le, laissé passer devant. Mais comment t'en es-tu tiré? — Eh ! le sais-je? Il y avait une perche en guise de rampe. Elle n'a pas cédé et je ne l'ai pas lâchée. Secondé par le maître du bord, l'instinct de la conservation a fait le reste. Il est charmant, d'ailleurs, ce petit Saint-Maur. Il n'a pas ri, comme tu en meurs d'envie. En un tournemain, il eut remplacé la planche. Il disait : « Comme je suis désolé, Monsieur ! Celle-ci, du moins, est solide. Passez sans crainte. Vous vous sécherez dans l'atelier ! Mon poêle chauffe bien ».

— J'ai préféré ton radiateur et j'ai frêté à grands frais un taxi pour perdre en route le moins de mon eau et t'en rapporter le meilleur. — Je n'attendais pas moins de ta vieille amitié... En somme tu n'as rien vu de ce que peint M. Saint-Maur? C'est dommage. Il y a en ce jeune homme et dans sa peinture une foi qui t'aurait plu. Tu l'aurais approuvé de rêver à la fresque. Il en est digne, et son ardeur à rallier nos peintres épars, volontairement isolés, me semble très touchante. C'est un apostolat !

— Le pauvre enfant ! A parlementer à travers les portes des Tours d'Ivoire comme il doit s'époumonner. Je l'entends d'ici prêcher leurs habitants. A ces glorieux il dit : « Soyez humbles » ! ; à ces jaloux : « Aimez-vous les uns les autres » ! ; à ces égoïstes : « Unissez-vous » ! ; à tous : « Restaurez les vertus premières des corporations. Comme les vieux peintres à fresque partagez-vous sans bruit la muraille, œuvrez de tout votre cœur et, la tâche faite, oubliez de signer. Ayez comme eux votre spécialité : Vous, Derain, vous ferez les figures, Péquin les chaises et les tables, Van Dongen les étoffes et les draperies, Marquet la mer et les eaux, Segonzac la terre, Le Fauconnier le ciel, et Rouault le diable. Ainsi, divisés mais étroitement unis, irez-vous d'église en église et, toutes, elles seront neuves, nues et de ciment armé.

« Comme les ancêtres vous travaillerez coude à coude avec votre petit frère le Maçon et au fur et à mesure qu'il étalera et lissera l'enduit vous y jetterez en hâte les premiers contours et les premières masses de couleurs.

« Evidemment, ce ne seront pas celles que vous fournissait en 1935 le commerçant du coin. Mais au bout de peu d'années vous aurez fait le départ entre les blancs et vous préférerez sans hésiter celui du vieil enduit à celui de chaux séché. Quant aux noirs, qu'ils soient de charbon de chêne, ou de ceps de vigne, de noix ou de noyaux de pêche, voire simplement de fumée, ils n'auront plus de secret pour vous et vous marierez, comme un ancien, l'ocre jaune avec le cinabre, la terre verte avec le rouge anglais, la terre de Sienne avec l'outremer, toutes belles et sobres couleurs dont la chasteté et la sobriété vous reposeront des orgies de la peinture à l'huile.

« Fini de presser des petits tubes d'étain sur votre palette commode, fini de prendre du recul pour admirer, les yeux clignés, votre nouveau chef-d'œuvre, fait au goût du marchand.

« Laissez, mes amis, laissez ce 10 paysage $0^m,55 \times 0^m,38$: la miniature n'est plus de saison. Avec ses 15 mètres sur 5, la muraille vous attend !

« Désormais, vous n'aurez plus le loisir d'accueillir les copains ni de poser les pinceaux pour médire à l'aise du

voisin. Il n'a « aucun talent ». A quoi bon le répéter puisque nous le savons?

« Fini, Messieurs, de discourir à perte d'haleine sur la touche, la valeur et le ton, la quatrième dimension, Picabia et Tartempion, l'Art et ses fins ! On ne flâne plus, vous dis-je. On parle à peine, si ce n'est à l'heure brève de la soupe, car l'enduit sèche et, dès le prochain lever du soleil, sera pierre sur pierre.

« Plus de repentirs. On ne revient pas sur le travail « a fresco ». A vous donc d'acquérir, comme le prescrit Molière dans *La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce* :

Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide
Et dont comme un éclair la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés.

« Grimpés désormais sur une branlante échelle ou couchés sur un vertigineux échafaudage, au péril des courants d'air glacés, vous décorerez quelque nouvelle Sixtine et ferez, à bras tendu, selon la loi du mur et la forte parole de Vasari « hardiment en un jour » ce que vous mettiez des mois à parfaire dans l'intimité douillette de votre petit atelier.

« Vous restreindrez vos besoins. Il vous faudra réapprendre les simples vertus des maîtres italiens de la Renaissance. Nourris par la collectivité, ils étaient payés surtout en nature et si, comme eux, vous toucherez, en fin de travail, quelques ducats, vous compterez beaucoup plus sur les sacs de froment qui les accompagneront. Alors, vous ne manquerez pas, gentils peintres dont l'âme allègre sera sans détours, de remercier la Providence nourricière et vous referez selon votre inspiration et vos moyens une *Madona del sacco*, après Andrea del Sarto. »

Ici, Max souffla un instant. Tu souris, reprit-il en me considérant sévèrement (J'étais, pourtant, tout yeux tout oreilles). Si, si, insista-t-il, tu souris. Boutades et fariboles ! te dis-tu. Pas tant que tu le crois, mon bonhomme ! Les temps sont révolus où l'on œuvrait seul et à sa guise. C'en est fait du *Grand Art*, comme disaient les peintres de l'autre génération. Cette sourcilleuse entité s'humanise. Elle daigne descendre de son piédestal et s'approcher. Bien mieux, elle entre dans la maison, elle écoute patiemment l'architecte, hier honni. Elle collabore. L'Art pur est mort, ami, vive l'Art Décoratif.

M. Saint-Maur, mon sauveteur, n'en a pas jugé autrement. *Art Mural*, a-t-il écrit sur sa bannière et déjà se presse autour de ce vaillant cornette toute une phalange de peintres qu'il conduira demain, brosses hautes, à la muraille.

Art d'hier, dit-il, la fresque mérite d'être encore de demain. Elle sort déjà de l'Histoire où la reléguèrent l'éclosion soudaine et le triomphe de la peinture à l'huile. Car le tableau de chevalet a fait son temps. Quatre siècles d'adoration exclusive ont dissipé cet enfant au point que sa turbulence fait sur les murs un vacarme épouvantable. Il n'est si belle surface qu'il ne gâte. Sa tache effrontée fait bouder la lumière et l'édifice moderne, qui n'a pas daigné le prévoir, n'a plus de cimaise à sa mesure.

Certes, ajoute-t-il, nous ne songeons pas à le supprimer. Nous ne brûlerons pas le Louvre, rassurez-vous ! Nous aurons, au contraire, de grands égards pour y accrocher le tableau quand cette expression, très honorable, d'une sensibilité particulière, nous semblera digne du Musée. Il demeurera la gambade individuelle, avant l'œuvre collective, une récréation entre deux classes, voire le coup d'archet qui cherche l'accord de la grande symphonie murale.

Les tapisseries, d'autre part, sont destinées à rejoindre les tableaux au magasin des vieilles lunes. Existerait-il jamais un aspirateur capable de les dépoussiérer ?

Ne parlons pas, voulez-vous, du papier peint, cet *ersatz* bourgeois.

Que reste-t-il donc?

La Fresque, fille et fée du Mur.

Pierre comme lui, elle est, aussi comme lui, quasi éternelle. Elle défie la pluie, la neige, le gel, l'incendie, et jusqu'au feu du volcan puisque, pour voir apparaître, intacts, les gestes mesurés et comme rêvés, la calme beauté somnambulique des peintures de Pompéï, il a suffi d'écarter les cendres du Vésuve.

Et que de cas l'hygiène doit faire de la fresque ! Ne se lave-t-elle pas à grande eau, comme la dalle d'une cuisine, ne se cire-t-elle pas comme la latte d'un parquet? Son front marmoréen, d'ailleurs tolère si mal la poussière et se prête si bien à son pourchas. Quelle merveilleuse carrière pour le zèle des ménagères !

La fresque, c'est « l'Art divin », Michel-Ange l'a dit et nulle épithète ne pouvait mieux convenir aux siennes dont, du haut des voûtes de la Sixtine, la divinité farouche nous écrase. Jules II, son mécène et son bourreau, était prompt aux revirements. Ne s'était-il pas mis en tête, un beau jour, que les peintures murales de la Chapelle seraient faites à l'huile. « Quoi ! gronda le sculpteur du *Moïse*, la peinture à l'huile? Mais c'est pour les femmes » !

Tu sais, d'ailleurs, puisque nous avons lu ensemble le magnifique *Michel-Ange* de Romain Rolland, tu sais son labeur avec ses mécomptes et comment, quand il en fut, enfin, au *Déluge*, l'œuvre entière commença de moisir. Sa chaux contenait trop d'eau... !

Car cet art merveilleux n'est pas sans difficultés.

Aujourd'hui, dans sa technique, demeurent quelques obscurités que n'a pas encore dissipées l'étude des textes anciens et le bibliothécaire sait pourtant avec quelle ardeur les peintres les fouillent, depuis l'avènement du béton. Devant les vastes surfaces du ciment, en effet, l'artiste a compris qu'il était à pied d'œuvre. Seule la fresque est digne d'elles, s'est-il dit. Depuis lors, il la cherche.

Pour la trouver, nos petits Giottos et nos Pinturrichios en herbe auront la ferveur des aînés et leur sainte patience. Mais je conseille à M. Saint-Maur d'écrire en lettres d'or, à la coupée de son bateau fluvial, cette parole qui clôt paternellement l'enseignement du moine Ghérontie :

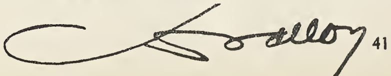
« Et la peine que tu te donneras t'apprendra encore quelque chose. »

Ainsi parla Lanvol et j'étais ébloui. Il tâta les jambes de son pantalon. « Je suis sec », déclara-t-il en se levant. Puis me tendant une main loyale, il ajouta princièrement : « Je ne t'en veux pas, car je n'ai pas de rancune, et puis mon naufrage m'aura du moins permis de saluer l'Art de l'Avenir ! »

Il s'en fut. Et au bruit de ses chaussures, je pus le suivre jusqu'à l'escalier : elles faisaient flic, flac.

Mordillant, tout rêveur, le bout de mon stylo, je considérais les deux taches brunes qu'il avait laissées sur mon tapis blond, comme le sillage de son intelligence. Elles séchaient, elles aussi, telles les larmes humaines et l'enduit de la fresque. Quel homme, tout de même, ce Max ! me disais-je. Quel puits de science !

Pourtant la parole du moine Ghérontie brillait dans ma mémoire d'un éclat tyrannique. Je n'y tins plus soudain et courus à ma bibliothèque. *L'Art de la Fresque*, de Petresco (quel beau nom pour un peintre « a fresco ») ! était là, en bonne place et je n'eus qu'à l'ouvrir pour y retrouver, la citation du bon caloyer du monastère d'Horez y comprise, l'essentiel de ce qu'avait dit notre ami de la « peinture pétrifiée ».



LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Pierre Mauriac : Libres Echanges.

Il est souvent arrivé que les médecins fussent lettrés, souvent qu'ils fussent philosophes ; la médecine incline à la philosophie et pas toujours au scepticisme. Pas toujours non plus au matérialisme. M. Pierre Mauriac en est un exemple. C'est un philosophe assurément et un écrivain, mais ce philosophe est spiritualiste, il a la notion du bien et du mal et le grand reproche qu'il fait à Claude Bernard est de dédaigner la métaphysique. Nous connaissions déjà de lui deux livres: *Aux confins de la médecine* et *Nouvelles rencontres*. Voici *Libres échanges* qui sont encore des rencontres. Rencontres d'écrivains, de savants, de philosophes, rencontre du mal d'amour dont notre auteur parle avec une étonnante érudition, rencontre aussi du malaise d'aujourd'hui et des tentatives de libération qui, partout, s'annoncent et se développent. Rencontres et jugements; car M. Pierre Mauriac se garde bien de s'intéresser aux hommes et aux choses qui traversent son chemin, en se défendant de les juger. Il juge au contraire, et parfois avec une vivacité extrême, ce qui n'enlève rien à sa sérénité coutumière. Car on peut être à la fois vif et serein. Et la philosophie la plus souriante n'interdit ni de mépriser le méprisable, ni de condamner le médiocre ou l'injuste. (Grasset, édit.).

Luc Durtain : Yagouta aux cavaliers.

Nous allons maintenant parler de quelques romans, mais l'histoire est là qui nous réclame ; on dirait que les lecteurs français se détournent chaque jour un peu plus du récit où l'imagination a trop de part pour celui qui cherche à ressusciter le passé. Pourtant, comment passer sous silence *Yagouta aux cavaliers* qui d'ailleurs bien plus qu'un roman est un très remarquable tableau de mœurs? Arabes et Berbères, tout ce monde qui, malgré notre installation en Afrique, est demeuré ce qu'il était à l'époque du débarquement, voilà le modèle saisi par Luc Durtain, grand voyageur et très grand peintre. Ajouterais-je que Luc Durtain ne s'est pas contenté en l'occurrence de faire un tableau de mœurs; il a saisi l'éternel mari et une fois de plus, avec douceur et cruauté, l'a montré tout nu, dans sa candeur naïve, car il n'y a pas plus candide — qu'il soit Aryen ou Sémite — que l'éternel mari. (Flammarion éd.).

A. Roube-Jansky : Ecume.

La France n'est pas qu'une métropole bien équilibrée, prolongée par un vaste Empire ; elle est aussi le lieu d'asile d'un nombre immense d'émigrés, de vaincus. Les Russes furent les premiers à venir chez nous, constituèrent une colonie puissante dont les membres étaient unis, non seulement par les liens du sang, mais par tout un monde d'idées et de sentiments. C'est ce peuple que peint Mme Roubé-Jansky qui, pour en faire partie, le connaît bien. Elle l'examine du dedans, sans raillerie, mais sans trop d'indulgence. L'histoire est assez triste, comme la vie, mais l'auteur la prend gaiement et cela fait la balance. (Albin Michel, éd.).

Raymond Escholier : Maripepa.

Avec Raymond Escholier, nous quittons la France. Au surplus, l'auteur, gascon, a toujours adoré les paysages du Midi, et *Cantegril*, son plus beau livre, nous en est une admirable preuve. Avec *Maripepa*, M. Escholier va plus loin que la Gascogne, aborde l'Espagne. Histoire gitane d'ailleurs plus qu'espagnole, car le début, tout asturien, n'est qu'un hors-d'œuvre. Ceux qui connaissent l'Albaïcin et ses grottes, dans les faubourgs de Grenade, suivront le fil du récit. Ceux qui ne connaissent pas ce coin grandiose qu'il faut aborder de nuit si l'on veut en savourer toute la sauvagerie, en seront quittes pour donner libre cours à leur imagination, mais il faudra la faire galoper. Car la merveille de l'Albaïcin est que le terrain ressemble aux Gitans qui l'habitent ; il est fauve, brûlé, et avec cela cabossé, heurté, coupé, tout en roches, en précipices, en dévalements brusques avec sur les pics et au long des pentes un étonnant mélange hispano-africain. Raymond Escholier nous y fait passer quelques heures inoubliables. (Albin Michel, éd).

Lt-Colonel Henri Carré : Gabrielle d'Estrées.

Voici enfin deux livres d'histoire. Le premier est écrit sur Gabrielle d'Estrées qui fut la maîtresse d'Henri IV et manqua de peu la couronne. Que se fût-il passé si elle l'avait coiffée? Henri IV aurait peut-être vécu plus longtemps, car il fut tué, on le sait, par Ravaillac, homme au service du duc d'Epernon, lequel accompagnait le roi le jour de l'assassinat et devait, par la suite, grandement profiter de la Régence. D'autre part, le roi fut tué au lendemain du couronnement de la reine, autant dire qu'on peut se demander si l'entourage de celle-ci ne fut pas à l'origine de l'entreprise meurtrière. La mort brusque de Gabrielle entraîna peut-être ainsi à des années d'intervalle la mort du roi.

Quoi qu'il en soit, Gabrielle mourut à la veille de ses noces, d'éclampsie probablement. Détestée par le peuple parisien, elle contribuait grandement à faire gronder ce peuple contre un roi qui, dit un de ses biographes, était le grand Henri pour l'Europe et le Vert Galant pour ses sujets. (Hachette, éd.).

W. Serieyx : L'Ascension de Louis-Bonaparte.

M. W. Sérieyx, lui, a étudié ce qu'il appelle l'Ascension de Louis-Bonaparte, c'est-à-dire cette période qui va de 1832 à 1848 et qui est marquée par la tentative de Strasbourg, la tentative de Boulogne, le procès, la prison de Ham, la fuite sous le nom de Badinguet, le retour en France dès la Révolution de 48, l'élection à l'Assemblée nationale, et enfin l'élection à la Présidence.

L'auteur ne nous apporte d'ailleurs rien de neuf, et se borne à mettre honnêtement en lumière les signes distinctifs d'un caractère extrêmement curieux et qui fut un des plus forts du siècle. Car on aurait tort de juger Louis-Napoléon d'après les *Châtiments* ou d'après son attitude de 1870 qui fut celle d'un malade. L'homme était mieux qu'un conspirateur, mieux qu'un aventurier ; c'était un homme d'action certes, et presque un homme de main, mais aussi un homme d'Etat, l'esprit malheureusement troublé par les nuées régnantes. (Editions de France).

Pierre Dominique

VIENT DE PARAÎTRE

L*a Corse*, par Pierre Dominique. Dessins originaux de Léon Canniccioni.—Il y avait la Corse des romanciers, la Corse des agences de voyage, la Corse des « cinéastes »... Voici la Corse telle qu'elle est, assez belle dans sa simple vérité pour être plus tentante que toutes les autres. C'est que ce sont deux fils de son sol qui nous la décrivent, l'un artistc et grand artiste de Lettres — qu'il n'est pas besoin de présenter aux lecteurs d'*Art et Médecine* — l'autre peintre et dessinateur du plus sûr et vigoureux talent.

Avec Pierre Dominique, nous parcourons les villcs et les villages, la grand'route et le maquis. Nous parcourons aussi l'Histoire de l'Ile, toute vivante et fourmillante d'anecdotes, de traditions, de gestes héroïques ou seulement violents ou encore d'exquise courtoisie. C'est un homme du pays qui nous prend par la main et, tout en cheminant, nous raconte le terroir et ses habitants — comme sait conter ce romancier, cet historien, ce grand voyageur.

Avec Léon Cannicioni, nous nous arrêtons presque à chaque page, pour contempler la terre fauve et la mer bleue, la calanque et le chevauchement des croupes granitiques, le berger, le bandit, la vocératrice..., d'un dessin, d'une couleur et d'un relief saisissants en pleine pâte blanche d'un papier magnifique.

Cet ouvrage ne vaut pas seulement par ses deux auteurs ; il est, du point de vue de l'édition, d'une rare beauté. (Horizons de France).

La Politique et les Arts, par Philippe Besnard. — Fils d'un peintre illustre, lui-même statuaire en possession d'un art singulièrement élevé, Philippe Besnard a écrit, d'une plume ferme — et parfois assez combative — des choses qu'il était nécessaire de publier. Sur certains points, l'on aimerait polémiquer un peu avec lui. Mais ce n'est pas ici le lieu. L'on est d'ailleurs, sur l'essentiel, tellement d'accord avec lui ! S'il exagéra le pessimisme en écrivant : « L'instinct national est étouffé », l'on ne saurait le lui reprocher, car il faut de ces formules absolues pour sonner un indispensable réveil. Et il n'est que trop exact que l'instinct national est chez nous au moins *menacé* (nous ne sommes préoccupé, ce disant, que d'une « politique des Arts ») : cet instinct qu'avec tant de vérité, Philippe Besnard confond avec l'esprit latin.

Retrouver l'ancienne tradition française, redevenir nous-mêmes, voilà le devoir, et le bon sens, et même la prudence. Et la tradition, qu'est-ce donc, sinon la continuité, qui est elle-même mouvement et vie?... Ce livre est un tonique opportun. (Librairie Perrin).

Le curé Pecquet continue, par Omer Englebert. — Qu'est-ce que l'eutrapélie? « C'est, dit le curé Pecquet, une pratique recommandée par Saint François de Sales. Elle consiste en ces manifestations de bonne humeur, plaisanteries innocentes et joyeuses taquineries, qui donnent tant d'agrément aux réunions ecclésiastiques ». Un bon compagnon, ce curé Pecquet, cet Ardennais que l'on sent également solide au physique et au moral ! Et comme elle est sympathique, sa propre « eutrapélie » ! Avec un savoureux franc-parler, il relate les propos qu'il échangea, en telle ou telle circonstance, avec ses confrères, il conte comment il prépara un sermon pour les cultivateurs de son village, il fait ses réflexions sur le mariage, les concours de beauté, les médecins (dont il est visiblement l'ami)... et s'il a connu un curé de ville trop attaché aux biens de ce monde, il dit de lui, bonnement, qu'il était ladre comme un pou.

Ce livre d'un homme fort cultivé, d'un sage, bienveillant malgré sa clairvoyance (ou à cause de sa clairvoyance de croyant?) est d'un charme prenant. Il nous a remis en mémoire les quelques curés de campagne que nous connûmes jadis, au cours de nos vacances d'enfant. Quercynois, ils étaient tout pareils à ces prêtres des Ardennes que nous fait voir aujourd'hui le bon curé Pecquet. Ils étaient pauvres et de bonne humeur. Ils pratiquaient l'eutrapélie. C'étaient de braves gens (Edit. Plon).

Voyage au pays des déments, par Georges Imann. — Un livre effrayant, devant lequel pâlissent bien des ouvrages d'imagination, un livre douloureux, aussi, un livre de la pitié, enfin. Georges Imann ne dit là que ce qu'il a vu, au cours d'une enquête qu'il a faite dans les asiles de France avec toute la conscience et le talent d'un journaliste de grande classe. Des médecins le recevaient, le guidaient, ne lui cachaient rien. Il regardait et questionnait, il comprenait supérieurement.

Ce « voyageur » a visité de véritables cercles d'enfer. Sans vaine littérature, il nous en fait connaître l'horreur, il nous émeut souvent à fond et — n'omettons pas ce mérite important — il fait justice de plus d'une néfaste légende (Edit. Férenczi).

Faisceau scientifique; La Chirurgie nouvelle, par le Dr Dartigues. — *Faisceau scientifique*, c'est un très important ouvrage, fruit de la longue et profonde expérience chirurgicale d'un formidable travailleur qui dut noter au jour le jour ses innombrables observations et tout ce qu'elles suggéraient à son esprit aussi épris de progrès qu'avide de certitudes. De nombreuses illustrations, fort claires, ajoutent encore à l'intérêt majeur de ce livre (Edit. Doin).

Quant à *La Chirurgie nouvelle*, c'est une revue de chirurgie d'une formule très nouvelle. C'est sans texte, c'est par l'image et par de courtes légendes qu'elle procède à la mise au point de la chirurgie la plus actuelle et même des techniques en cours de création. Le premier album, consacré à la chirurgie réparatrice, plastique et esthétique, vient de paraître, luxueusement édité, sous un très brillant patronage. Cette innovation hardie paraît promise à un grand succès.

Compte-rendu du premier congrès international des sages-femmes catholiques. — Il reste de cet utile congrès le témoignage d'une brochure soigneusement éditée. L'on y trouve, notamment, avec d'excellents rapports de MM. le Dr Bochin, l'abbé Violet, Lefebvre-Dibon, de Mmes Couvreur, Bertin-Le Quien, Lefebvre, Lombardi-Vallori, Mlles Cauchois et Lantelme, trois conférences très remarquables de M. le professeur Favreau sur *la puériculture anténatale et les suites de couches pathologiques*.

Et les diverses communications établissent les bases de la morale de la sage-femme, en lui offrant d'excellentes règles de conduite (Edit. G. Frère, à Tourcoing). R. L.

ANDRÉ DEMAISON

PAR OCTAVE BÉLIARD

L'un des plus grands méfaits du journalisme, qui est forcément une profession, a été, par contamination latérale, de créer le littérateur professionnel. Aux beaux siècles des lettres, on ne publiait un livre que pour libérer son crâne d'une idée-force qui en heurtait les parois, ou pour communiquer un enthousiasme, une peur, un rêve, une découverte, ou pour se confesser. Des écrivains qui ne laissaient après eux qu'un seul ouvrage en avaient fait assez pour durer dans la mémoire des générations, parce que cette œuvre unique contenait quelque chose de nécessaire, qu'elle était pure de tout calcul et sincère comme un cri. Et si des semeurs de pensées ou des semeurs de songes étaient conduits par la générosité de leur création à abandonner tout autre métier pour elle, du moins cette spécialisation intervenait-elle sans être attendue, comme une grâce de Dieu. De nos jours, des hommes qui n'ont pas encore éprouvé leur génie entrent dans la vie en demandant à la littérature de les nourrir, de faire leur fortune ensuite. C'est le commencement de la prostitution et certainement l'une des très nombreuses causes de cette déchéance, de ce désordre où nous voyons la génération présente ; car si l'on met à la Pensée le tablier de la pourvoyeuse, par réciprocité ce sont les gens de l'office qui tiennent le salon.

La remarque que je fais ici me permet de noter par opposition la belle santé de M. André Demaison qui vient de loin, qui apporte une vision claire, des poumons ventilés, l'âme indépendante d'un voyageur et qui pourrait juger comme du dehors, ainsi que le Huron de Voltaire, les erreurs du temps. André Demaison n'a pas souhaité d'être un écrivain ; il a longtemps ignoré que ce titre-là était dans son lot. Solidement lesté de traditions classiques et assoupli dans l'art de raisonner, il s'en alla faire l'œuvre d'un homme d'action. " Je suis un Phénicien " me dit-il. Les Phéniciens parcoururent le monde antique pour acheter et vendre; mais, achetant et vendant, ils découvraient des pays étranges, des hommes de races bien diverses, une faune inconnue ; ils apprenaient des langages. Et c'est pour cette raison que ce qu'ils apportèrent à l'humanité fut si précieux. Ces marchands-là furent les intermédiaires entre les peuples, leurs truchements et inventèrent ce magnifique instrument d'intelligence et de communion : *l'écriture*. Demaison est bien de leur famille, en effet, lui qui représenta dès l'âge de 19 ans une maison de commerce sur la côte d'Afrique et dans la brousse, achetant des récoltes et vendant des choses d'Europe, mais aussi cherchant à comprendre la nature végétale, le soleil, le vent, la bête et l'homme. Aventurier à peu près livré à son inspiration, il était fort contre la solitude et bienveillant; il exerçait une sorte de magie humaine. L'indigène ordinairement réticent lui disait ses secrets et l'animal ordinairement inquiet avait confiance en lui. Ses lointains commettants parurent seuls prévoir que cette vie passionnante et périlleuse allait trouver une expression littéraire ; tout au moins collectionnaient-ils ses rapports qu'ils trouvaient bien faits. Ce fut peut-être cela qui lui ouvrit les yeux sur la puissance d'expression qu'il possédait sans la connaître. Il avait atteint trente-huit ans sans avoir jamais fait encore l'essai d'une œuvre. Subitement, sentant qu'il portait un message, le *Phénicien inventa l'écriture*. Je ne crois pas connaître aujourd'hui d'autres exemples de révélation si tardive; et celui-là est bien le véritable écrivain, qui ne saisit la plume que lorsque le dieu l'y obligea.

André Demaison fut tout de suite accueilli et une place de choix dans les Lettres lui fut attribuée sans noviciat parce qu'il offrait un fruit mûr, d'un goût étrange et nouveau. La littérature coloniale a peu d'hommes en France et le champ reste presque inexploré. On aime encore le petit roman mouillé de Bernardin de Saint-Pierre, on a aimé les mélancoliques mensonges de Loti ; ni l'un ni l'autre, bien sûr, ne nous introduit dans les secrets des terres et des êtres. La fine et sensible curiosité de notre cher Pierre Mille est d'une autre valeur et l'auteur de *Barnavaux* dut être d'un exemple admirable pour l'auteur de *Dialo* avant de devenir son ami et même, occasionnellement, son collaborateur. Mais encore ces deux coloniaux ne furent-ils pas placés au même poste d'observation. André Demaison n'était point un administrateur que les assujettis abordent avec des paroles embarrassées et des regards biais, mais un trafiquant intéressé à s'incorporer au pays, à s'y guider par les indices répandus dans les mœurs, qui en entendait et parlait tous les dialectes.

Et c'est là ce qui fait l'intérêt unique de son témoignage. Il a été le spectateur qui ne gênait et ne contraignait nul être ni personne, accepté par une nature en liberté, lié d'un pacte amical avec l'homme noir et la faune.

L'attention du public s'est surtout prise, je crois, aux trois ouvrages consacrés à ses muets amis de la brousse africaine : *le Livre des Bêtes qu'on appelle sauvages*, *la Comédie animale*, *D'autres Bêtes qu'on appelle sauvages*, dont le premier reçut en 1929, de l'Académie Française, le Grand Prix du Roman. Le goût pour les histoires de bêtes est bien antérieur aux féeries de la jungle dans lesquelles les fauves, les oiseaux et les serpents parlent avec l'accent anglais de Rudyard Kipling et, malgré tant de prédécesseurs, André Demaison peut évoquer des animaux avec originalité. C'est qu'il ne les a pas imaginés et qu'il ne les a pas dressés non plus à être savants ; il les a regardés, il a aimé et secouru dans leur enfance des types réputés féroces ou timides qu'il laissait libres de reprendre la vie de leur espèce et qui étaient retenus près de lui par une curiosité affectueuse de petits enfants. Car la bête protégée, dispensée des soucis alimentaires, est puérile et confiante. Elle modifie spontanément ses mœurs et les adapte au milieu humain quand on ne la violente pas, quand elle n'est plus dans la nécessité de chasser ou dans la terreur d'être chassée. Ces pactes avec les bêtes, qui sont racontés par Demaison, furent

André Demaison, l'un de nos rares écrivains coloniaux, " qui représenta dès l'âge de 19 ans une maison de commerce sur la côte d'Afrique et dans la brousse, achetant des récoltes et vendant des choses d'Europe mais aussi cherchant à comprendre la nature végétale le soleil, le vent, la bête et l'homme". Le témoignage de ses livres est d'un intérêt unique.



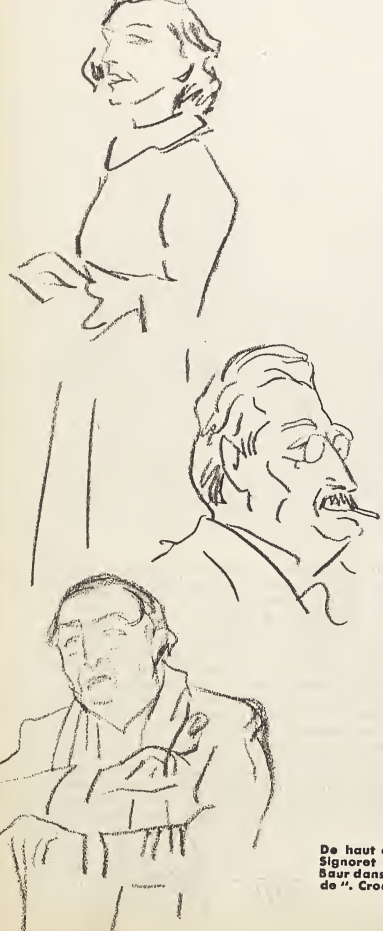
rompus par l'homme ; les bêtes, même malheureuses, y moururent fidèles.

Et les hommes noirs, qu'on appelle sauvages aussi quelquefois, ne nous sont guère étrangers que par des traditions superstitieuses, moins dangereuses d'ailleurs que les calculs et les folies des civilisés. Il faut admirer comment M. André Demaison — qui n'est pas seulement un animalier comme le voudrait peut-être faire croire une renommée toujours trop prompte à imposer des étiquettes — cultiva leur intimité, prit gravement près d'eux le rôle de l'aîné compréhensif, les dessina de près, interrogea avec tact leurs modelés psychiques, leur vieille sagesse d'enfants de la nature, leur émouvante candeur, leur consentement docile aux destinées. Il a été, en outre, l'observateur ému du Blanc dépaysé, vaincu par l'isolement, réduit à n'être que ce qu'il est, une fois dévêtu de l'ambiance sociale qui en faisait un être de convention, ruiné par la folie tropicale s'il n'a fait provision de ces abris que l'homme d'élite emporte partout avec soi : les souvenirs de l'intelligence et du cœur, l'activité d'esprit, un idéal. Et sans aucun doute, la plus grande œuvre d'André Demaison est actuellement ce roman d'autobiographie, *Tropique*, dans lequel, sous le nom de Visage, il se décrit, exposé pour la première fois, à dix-neuf ans, sur une terre étrange, en face d'une poignée d'hommes de sa race plus distants de lui, plus inquiétants que les sauvages et mourant moins d'avoir empoisonné leur corps que de n'avoir pas d'âme. La tentation du tropique, Demaison l'a éprouvée et en est sorti fort, à cause de son optimisme périgourdin, à cause d'une curiosité active et objective, qui n'a alimenté l'art de l'écrivain que parce qu'elle fut d'abord utile au " Phénicien ". Et c'est, si l'on veut bien m'entendre (car Demaison a pris l'expression dans un autre sens), *la revanche de Carthage*, cité symbolique du négoce d'outre-mer, d'avoir élevé dans ses factories cette énergie, cette sensibilité, cette humanité.

Octave Aubry

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIERE



Opéra. — *Otello*, de Verdi. — La reprise d'*Otello* est un moindre événement lyrique que celle de l'admirable *Ariane et Barbe-Bleue* de Maurice Maeterlinck et Paul Dukas (dont nous ne pourrons rendre compte que le mois prochain). Mais elle montre, elle aussi, ce que peuvent valoir, à l'occasion, la troupe et l'orchestre de l'Opéra.

On ne peut souhaiter de Desdemone plus pathétique, dans sa pureté, sa douleur et sa crainte, que Mlle Yvonne Gall qui conduit en perfection une voix exquise et chante, par exemple, la Romance du Saule avec une indicible émotion. Le ténor Saint-Cricq, dans le More, se montre non seulement un beau chanteur mais un puissant artiste dramatique et quant à Martial Singher, dans Iago. il fait entendre un baryton superbement timbré et compose une figure de la haine, de la fourberie, du mal, vraiment saisissante.

En somme, des artistes excellents quand ils sont bien employés, des musiciens et des chefs d'orchestre de premier ordre (c'était M. Ruhlmann qui conduisait *Otello*), une salle éblouissante par les soirs de gala, une scène qui admet des décors immenses et splendides comme celui de *Salade* (un délicieux ballet d'Albert Flament et Darius Milhaud, sur lequel nous reviendrons), voilà les éléments dont dispose l'Opéra, quand il lui plait. Nous voudrions faire partager notre croyance, que l'Opéra peut et doit être un centre attractif sans rival, au bénéfice de Paris et, par suite, du pays tout entier.

Saint-Georges : *Rouge*, par Henri Duvernois. — Le jeune Clément Fournier entre chez le richissime Theveniaud comme précepteur de son fils Charly, cancre intégral qui, à seize ans, ne pense qu'à manger. Jacqueline, sœur de Charly, assiste à la première leçon. Ses propos moqueurs provoquent chez l'honnête Clément une telle exaspération qu'il perd toute mesure et appelle sur les mauvais riches un justicier " coup de balai ". La jeune fille, exaspérée à son tour, le met à la porte. Il est donc évident qu'ils vont s'aimer.

L'originalité de leur avatar sentimental, c'est qu'ils s'épousent dès le premier entr'acte, puisqu'on les retrouve mariés au second acte.

Et le vrai sujet, c'est l'enthousiasme de Jacqueline pour les idées dites avancées qu'elle prête, bien à tort, à son mari. Elle le lance dans la plus rouge politique. Or, une autre jeune femme, la jolie secrétaire d'un député bolchevisant, se trouve être un peu trop provocante à l'égard de Clément. Il n'en faut pas plus à Jacqueline pour la dégoûter des menées révolutionnaires — au grand contentement secret de son mari.

Dans cette comédie des plus agréables, l'élégante aisance et l'esprit de M. Henri Duvernois se déploient avec leur habituel bonheur. Et l'on est à court d'épithètes pour des interprètes tels que Mme Gaby Morlay et M. Signoret. Une " révélation " est cependant à signaler : celle de M. Jean Hébey, un tout jeune homme doué d'un incroyable embonpoint et qui joue avec la plus surprenante autorité le glouton Charly, personnage secondaire et portant néanmoins la marque d'un maître-écrivain de théâtre.

Théatre de l'Œuvre : *Le procès d'Oscar Wilde*, par Maurice Rostand. — Ces amours qui n'osent pas dire leur nom, leur timidité ne les empêche pas de paraître sur les tréteaux. Et après tout, pourquoi pas, si elles ont la manière? Souhaitons seulement que sur de tels cas les auteurs mettent de préférence l'accent dramatique. De certains gestes, nous nous bornerons à dire qu'ils manquent de naturel et que mieux vaut, toujours, aimer la nature. Mais quiconque y est poussé par son instinct est à nos yeux personnage de drame.

En ce qui concerne Oscar Wilde, la réalité d'ailleurs fut tragique et même empreinte de *fatum*. C'est bien ce qu'a fait ressortir M. Maurice Rostand. Son Wilde est la proie d'un destin. Loin de chercher à l'éviter, il va au-devant, soit qu'il perçoive l'inutilité de la lutte, soit plutôt que son orgueil lui dicte implacablement une attitude de défi. Par là, paradoxalement, ce poète honni atteint à la grandeur. Après quoi il nous émeut profondément quand nous le voyons ennobli par l'horreur même de sa geôle. Si nous ajoutons qu'en un sujet où tant de faux-pas étaient à craindre, M. Maurice Rostand n'en a pas fait un seul, l'on pourra franchement applaudir au grand succès de sa pièce, au demeurant jouée par M. Harry Baur en très grand artiste et bien plus qu'honorablement par MM. Fouché, Squinquel et toute la valeureuse troupe de l'Œuvre.

De haut en bas, Gaby Morlay et Signoret dans " Rouge "; Harry Baur dans " Le Procès d'Oscar Wilde ". Croquis de Luis de la Rocha.

L'eau courante chaude

On ne considère plus l'usage de l'eau chaude pour les soins d'hygiène et la toilette comme un luxe sardanapalesque...

C'est une nécessité admise, celle d'une grande réserve d'eau chaude dans tout ménage, pour les ablutions d'abord, mais aussi pour la cuisine, la lessive et ces innombrables lavages qui font le home, comme ses habitants, nets et sains.

Et la solution admise, pour le problème de l'eau chaude, c'est de plus en plus le chauffe-eau électrique à accumulation, à cause de ses avantages reconnus...

Le chauffe-eau électrique, en effet, est commode, sûr, automatique, facile à installer et propre : il respecte, non moins que l'hygiène, l'esthétique des locaux, et tient à votre disposition immédiate, constante, une grande quantité d'eau très chaude.

Enfin, et surtout, il est économique, grâce aux tarifs consentis par les secteurs pour cet usage de l'électricité. Il donne un bain à Paris pour moins de deux francs.

Renseignements et location aux Bureaux de Quartier de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité.



Photo Kertesz

Cette photographie met en évidence la facilité d'installation du chauffe-eau électrique à accumulation. Tout réduit, tout placard, même dépourvu de la moindre ventilation, lui est bon pour y accomplir sans défaillance sa tâche obscure et utile. (Auguste Perret, architecte).

Un Matelas "DUNLOPILLO"

n'a pas besoin d'être retourné chaque matin

Un nouveau traitement appliqué au Latex (suc de l'hévéa) a permis de faire des matelas, coussins et garnitures en caoutchouc, d'épaisseurs différentes, aérés d'une façon permanente et d'une souplesse exactement adaptée à l'usage auquel on les destine. Les garnitures "DUNLOPILLO" restent à la température ambiante grâce à la ventilation permanente entretenue par les mouvements de la personne assise ou couchée.

UN MATELAS "DUNLOPILLO" PEUT ÊTRE FACILEMENT DÉSINFECTÉ

« Les expériences faites en chambre à formol à 60° (stérilisation en surface) et les expériences faites par stérilisation au formol à 70° en autoclave après vide à 50, ont donné d'excellents résultats, sans nuire à la qualité des matelas. La réussite des expériences en simple chambre à formol, prouve une grande perméabilité des matelas pour lesquels la simple stérilisation en chambre à formol, utilisée dans la plupart des hôpitaux, est suffisante ».

(Expériences exécutées au Laboratoire d'analyses du Docteur Laurent-Gérard.)

R.C SEINE Chr 37633 an 37587

408 

Imp. A. Breger Frères, 9, Rue Thénard, Paris   Dir' Gér' François Debat. — R. C. Seine 2514 B


ART & MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
MAI
madeleine LUKA

Dans l'éprouvette de gauche on voit une cuillerée à café de granulé sur lequel on a versé 250 cc. d'eau.

Dans l'éprouvette de droite, on voit l'aspect que prend le mucilage après avoir absorbé tout le liquide. C'est une masse onctueuse et abondante analogue que constitue le pansement-vaccin intestinal Exentérol.

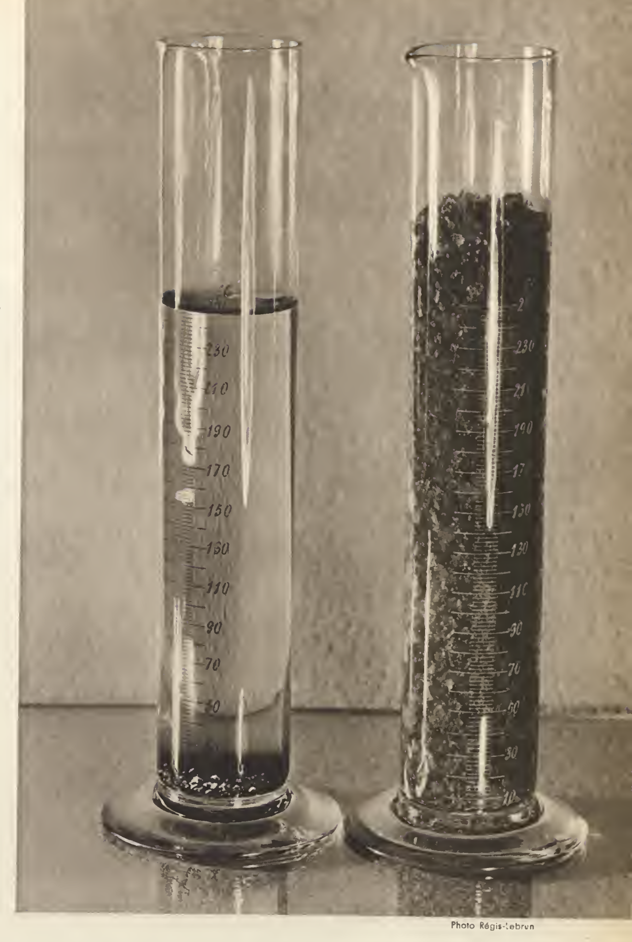


Photo Régis-Lebrun

Expérience montrant l'énorme pouvoir absorbant de notre granulé mucilagineux.

Supériorité
du pansement-vaccin intestinal

Exentérol



La radiographie de gauche montre la bonne répartition du vaccin quand il est absorbé avec notre granulé. La forte augmentation de volume du mucilage donne au vaccin une surface de contact très grande.

A droite, on voit par contre combien la répartition du vaccin est défectueuse quand il est pris seul.

Le bol volumineux friable et onctueux, que forme le granulé mucilagineux gorgé de vaccin et d'eau, prolonge et multiplie le contact du vaccin et de la muqueuse car il épouse intimement les circonvolutions intestinales.

En cheminant dans l'intestin, le pansement-vaccin imbibe successivement les divers segments, vaccinant ainsi tout le tractus intestinal.





Photos Régis-Lebrun

La vaccination par l'Exentérol est atoxique

Grâce à notre technique de fabrication, le vaccin buvable Exentérol est dénué de toute toxicité.

Par un procédé spécial nous détruisons le pouvoir toxique du vaccin tout en conservant le pouvoir antigénique.

L'expérimentation physiologique a prouvé la non toxicité
l'expérimentation clinique prouve la grande activité
de l'Exentérol

Expérimentation physiologique

par voie buccale

administré à des doses très supérieures aux doses thérapeutiques courantes, à des pigeons, à des cobayes, des lapins et des chiens, l'Exentérol n'a déterminé aucune réaction intestinale ou générale.

par voie intraveineuse

plusieurs lapins ont reçu par la veine marginale des quantités importantes de vaccin. Ils n'ont accusé aucune réaction.

par voie intrapéritonéale

on a injecté à un autre lot 5 cc. et à des souris 2 cc. de vaccin dans la cavité intrapéritonéale sans noter ni d'incident ni d'accident.





Photo Zuber

Exentérol

Pansement-vaccin intestinal

Les résultats obtenus avec l'Exentérol sont supérieurs à ceux que donnent les vaccins buvables seuls.

Entérites
Entérocolites
Auto-Intoxication
Colibacilloses

Inolaxine

Granulé mucilagineux végétal pur

Irrégularité intestinale
Constipation
Stase

Photo Régis-Lebrun





Photo Feher

SOMMAIRE

MAI 1935

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRS
ÉTRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS

"hier et demain seront là tant que nous serons là"

MAURICE MAETERLINCK

On ne s'occupe que de la psychologie des vivants; et presque exclusivement de leur psychologie sexuelle. Pourquoi ne s'occupe-t-on jamais de la psychologie des morts qui vivent en nous? Tels qu'ils existent indubitablement au fond de nos moelles, dans nos souvenirs ataviques, ont-ils encore un sexe? S'aiment-ils ou semblent-ils s'aimer entre eux; ou ne s'intéressent-ils qu'au passé? Evoluent-ils en nous, ou est-ce nous qui évoluons par rapport à eux? Que pensent-ils, que font-ils? A quels moments agissent-ils en notre nom? Au bout de combien de temps les reconnaîtrons-nous? Quand nous sentons-nous libres, au fond de notre petit présent, entre nos ascendants qui prennent tout le passé et nos descendants, encore plus impérieux, plus actifs et plus égoïstes qui s'emparent de tout l'avenir?

Cette vie des morts en nous est une épreuve aux rayons invisibles, des profondeurs les plus secrètes de notre psychologie.

Une autre épreuve, prise à l'aide d'autres rayons, nous révèlerait les mystères de notre psychologie telle qu'elle agit déjà sous l'influence de ceux qui ne sont pas encore nés.

Les uns et les autres, s'ils ne vivent pas en nous, vivent-ils encore ou déjà dans un autre monde? Rien, jusqu'ici, ne permet de le supposer.

Les morts agissent-ils en nous et sur nous? Assurément puisqu'ils y vivent et que nous ne sommes qu'eux. Il est bien entendu que nos ascendants seuls jouent ce rôle. Quand il est question d'un mort étranger, d'un mort qui n'est pas de notre sang, il ne peut agir que par son souvenir ou son exemple que nous évoquons.

Quand ils étaient encore en nous, à l'état de germes invisibles, nos futurs descendants recueillaient déjà l'écho de toutes nos pensées, le fruit de toutes nos expériences,

de toutes nos douleurs et se préparaient, dans l'ombre prénatale, à en tirer profit, cependant que nos ascendants, en d'autres cellules, également invisibles, se réjouissaient en silence des acquisitions et des conquêtes nouvelles de l'être immortel que nous sommes.

Il est certain que nos descendants sauront et comprendront bien des choses que nous ignorons, que nous ne comprenons pas. Ils savent déjà en nous, dans les ténèbres de notre être, ce qu'ils apprendront, ce qu'ils connaîtront un jour, au grand jour, quand ils paraîtront à leur tour sur la terre.

Il est fort possible que par moments nous prenions quelque part à ce qu'ils sauront, à ce qu'ils comprendront, car nous sommes déjà ce qu'ils seront; en même temps que nous sommes encore ce que furent nos pères.

La principale prérogative de l'homme de génie, c'est qu'il sait mieux qu'un autre écouter ce que murmurent en lui ses ancêtres et ses descendants. Apprenons à nous rapprocher d'eux.

On peut dire qu'à l'insu de notre conscience, de notre intelligence, dans notre instinct, dans notre vie réelle et profonde, nous vivons déjà la vie que vivront nos enfants et les enfants de nos enfants. Nous prenons part à leur existence, comme nous prenons encore part à celle de nos parents. Sortant du passé, nous entrons dans l'avenir, tout en restant dans le présent.

Hier et demain seront là, tant que nous serons là. Et quand nous n'y serons plus, nous deviendrons hier, tout en restant demain.

J'ai supposé dans mon dernier livre, *Avant le Grand Silence,* que les morts que nous avons connus et qui furent de notre sang, viennent chez nous, comme si nous les avions invités à déjeuner. On pourrait imaginer la même scène renversée, dont les acteurs, cette fois, seraient ceux qui déjà vivent en nous mais ne sont pas encore nés. Nos futurs enfants appartenant à cinq ou six générations qui attendent dans l'avenir le moment de paraître sur la terre, frapperaient ou sonneraient à notre porte et envahiraient notre salle à manger. Stupeur, effarement, affolement et peut-être épouvante d'avoir engendré ce qui prendra place autour de notre table et d'être déjà ce qu'ils seront!... Quels ingénieurs, quels chimistes, quels inventeurs, quels aventuriers, quels héros, quels thérapeutes, quels malfaiteurs ou peut-être quels esclaves, quels escrocs, quels malheureux, quels restes d'une humanité qui se meurt serons-nous devenus? Verrons-nous des géants ou des nains, des santés magnifiques ou d'incurables déchéances? Au tournant des sciences biologiques et médicales où nous sommes arrivés, que pouvons-nous craindre ou espérer?

Et ceux qui nous représenteront dans un millier d'années? Que dirait le père préhistorique, dont nous sommes issus, si nous descendions de notre auto ou de notre avion devant sa caverne pour le convier à notre pique-nique? La surprise qui nous attendra dans deux ou trois siècles ne sera-t-elle pas plus grande puisque notre évolution semble bien plus rapide et que nous nous trouvons dans les parages des points critiques?

Il faudrait ici des dons prophétiques que nul homme ne posséda jamais, car, lorsqu'on étudie sérieusement la question, il faut bien reconnaître qu'il n'y eut jamais de prophète au sens authentique et étymologique du mot. Laissons à chacun, dans le silence et le secret de son cœur, le soin de se représenter ce qui naîtra de lui, ce qu'il mérite, ce qui sera sa récompense ou son châtiment.

Maeterlinck

Photo Gorny

IDYLLES ET DRAMES DU PRINTEMPS

PAR
GASTON CHÉRAU
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

La journée



Le merle

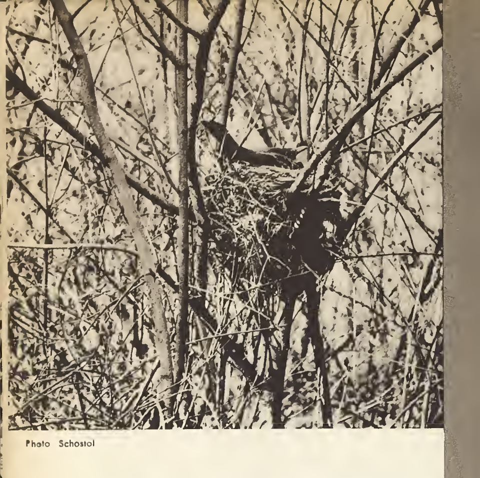


Photo Schostol

l'inaugure. Le soleil est loin et aucune clarté ne fait encore pressentir la lumière. Les arbres n'ont pas pris leur couleur et les gros châtaigniers qui attendent leurs feuilles, les frênes qui sont nus comme eux, les marronniers qui ont sorti les ombrelles et les bonnets pointus de leurs bourgeons, les platanes qui ont des pousses pareilles au duvet des canetons, les aulnes, les noisetiers, les ormes avec leurs bouquets d'akènes, ne forment qu'une masse dans laquelle il est impossible de s'y reconnaître. La pelouse elle-même, malgré ses croissants de myosotis et de mères-de-famille, ne se distingue pas du reste. Tout de même, là-bas, le coteau de Marly a délibérément dégagé sa silhouette de la nuit, tandis que Saint-Germain est encore piqueté de clous d'or.

Une heure gênante, celle qui est au seuil de l'aube. Et déjà le merle siffle son air arrondi. Moqueur ? Une réputation qu'un poète à court d'images ou un fournisseur de vers pour mirlitons lui a faite et qui lui est restée. Le merle ne moque point à cette heure ; il est heureux comme un homme bien portant, réjoui de sortir du sommeil où le repos commençait à l'agacer.

Il y a des êtres ainsi faits : ils se plaisent à voir déverrouiller les portes. Au village, il faut qu'ils soient les premiers au puits, et quand on leur dit : « Mâtin, vous avez lâché les toiles de bonne heure ! » ils bougonnent : « Aujourd'hui, c'est comme tous les jours ! » Et ils s'imaginent qu'on porte cela au folio où l'on inscrit les mérites des gens.

Le merle est pareil à eux. Au-dessus du taillis, à mi-hauteur des grands arbres, il exécute son solo de flûte — un motif qui décrit des courbes, s'infléchit, se redresse, se risque dans le haut registre, vite ramené à la tendresse. C'est du velours.

Son chant va réveiller le coucou qui, loin dans la vallée, commence à lancer sa boiterie d'avril. Il vient de loin, du sud, et il semble à bout de souffle. Tant qu'il se manifeste, il n'y a rien à craindre. Il

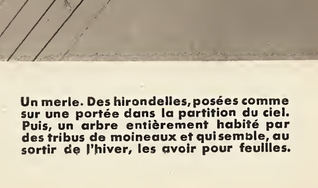


Photo Feher

Un merle. Des hirondelles, posées comme sur une portée dans la partition du ciel. Puis, un arbre entièrement habité par des tribus de moineaux et qui semble, au sortir de l'hiver, les avoir pour feuilles.

attend que les nids soient bâtis et que les oiseaux lui en aient eux-mêmes indiqué la place. Le pinson qui chante éperdument, le serin vert, le chardonneret ou le moineau, l'intéressent moins que le rossignol, le bec-figue, le merle, la fauvette — et que la grive aussi. Dans huit jours, il se taira et sa femelle ira droit au nid au-dessus duquel vocalise un chasseur de vers et d'insectes. Elle abordera silencieusement le berceau, exactement à l'heure où le couple qui l'a confectionné sera au gagnage. Quand la fauvette reviendra, elle aura la surprise de trouver le merveilleux présent d'un inconnu, un œuf extraordinaire, plus gros que les siens,

Photo Claire



blanc, décoré de signes ou de taches multicolores, ou uniformément bleu. A tout prendre, c'est une aubaine, une opération du Saint-Esprit. Les œufs se pondent à raison d'un par jour, le matin ; quand il y en a quatre, ou cinq, la fauvette, ou la dame ortolan, ou une autre, se met à couver sans se douter du tour.

En attendant le drame, le coucou en remontant sa pendule a déclenché le bavardage à la « beurette » des moineaux sous les tuiles. Eux, ils mettent longtemps à quitter leur habitation. Ils palabrent, se chuchotent de petits propos pour se dérouiller le bec, à la façon des commères qui commencent leur journée.

La grosse sincette a eu tout le temps de s'éveiller ; on l'entend à la pointe du peuplier, ou sur le petit chêne maigre qui a percé la fourrure du bois que sa dentelle domine maintenant, ou à la cime du gros cèdre, exactement perchée sur la plus haute branche. Elle en a pour une heure à dire au soleil qui prépare son entrée, tout ce qu'elle a dans le cœur.

Dès qu'il est debout, elle se tait. On ne l'entendra de nouveau que deux heures plus tard.

La fauvette occupera le taillis. Sa voix est claire, scintillante, si son inspiration est courte. Elle fait songer aux vives et brillantes passes d'épée des grands escrimeurs, et certaines notes portent au plus loin.

Et il y a le rêve du rossignol des murailles ; et puis celui du roi, en personne, le rossignol des taillis, le rossignol tout court, qui va chercher on ne sait où ce qu'il lance la gorge gonflée offerte au ciel, une musique miraculeuse,



Photo Wolff

Anglo-Continental



Photo Mauritius

Une jeune fille — facile mais exact et gracieux symbole — parcourt les champs où chaque bourgeon est, aux arbres, une promesse de bonheur de vivre. De gauche à droite, deux passereaux, un bruant et un bouvreuil, cet ami intéressé des bœufs laboureurs, pour ce qu'il trouve sa nourriture dans les sillons frais ouverts.

Photo Express

insaisissable, où le chant qui est de pur cristal est soutenu par un chuchotement d'instruments en coulisse.

Quand le soleil est haut, c'est le tour des mangeurs de graines et ils sont si nombreux à chanter dans le même temps qu'on a tout juste le temps de penser : « Ça c'est le pinson, ça le cini, ça le bouvreuil, le bruant... »

Soudain, on entend la vrille du roitelet qui sort du vieux mur. Lui, c'est un mangeur de proies vives.

Avec toutes ces fièvres, on n'a pas remarqué le roucoulement gorgerin du ramier ; il descend de haut, de l'arbre où il fait son éternelle déclaration d'amour.

A neuf heures, le rossignol chantera de nouveau, et

puis à midi, et puis à cinq heures, et puis quand la nuit tombera. Il recommencera à onze heures du soir et à trois heures du matin. Celui-là, il est sûr d'avoir la surprise de trouver dans son nid un œuf de coucou !

A midi, la grosse sincette chantera encore, et à cinq heures du soir, et elle attendra pour recommencer les instants où le jour abdique devant la nuit.

A cette heure-là, un rire qui part du buisson, traverse une touffe d'arbres et s'arrête, coupé net, dans un laurier : merle !... Signalé !... Cette fois, en effet, il se moque, mais de tous ces oiseaux, et de lui-même, qui ont dit pathétiquement leur joie à la lumière et qui n'ont pas su retenir le jour.

Enfin quand les arbres, les taillis et les buissons paraissent endormis, la chouette dit son mot, un discours très doux qui endort les menaces. Elle a la réputation de courir les guérets et les prés, de pousser ses visites dans le potager à la chasse des mulots et des rats, jusque sur la terrasse où les ailes rondes de son vol silencieux la conduisent, serres armées, pour saisir les souris ; mais elle n'oublie pas que dans les épines doubles il y a des nids de mésanges, dans le lierre du mur un nid de merles, et que le tarin a tissé sa petite coupe de crins à la fourche d'une branche.

Tout cela, c'est dans le parc, à quinze kilomètres de Paris, une première journée du printemps, une journée un peu aigre, à peine décorée des premières fleurs, mais pleine de chants qui font éclater les bourgeons et pousser les feuilles. Au loin, il y a les terrasses de Saint-Germain et la ville qui ressemble d'ici à une cité Florentine ; plus loin encore, les hauts coteaux de la Seine qui vient de se libérer de l'emprise parisienne et des sortilèges ou des injures usinières de la banlieue.

Il ne nous manquerait rien, et le jardin, avec sa volière en liberté, serait le sanctuaire du printemps, si l'on ne songeait que là-bas, dans la vraie campagne, on doit entendre le rappel des perdreaux et le pituitement de la caille, et aussi l'interminable motif de l'alouette qui s'élève vers le zénith à la suite de sa chanson dont les notes pleuvent en gouttes pressées sur le trèfle où couve la femelle.

L'Ecureuil

On ne l'a pas vu souvent pendant l'hiver. Il ne se montrait qu'au moment où le soleil vous donnait l'illusion que la saison neuve battait déjà la semelle à votre porte.

Il passait les mauvais jours tantôt dans le trou du vieux châtaignier où il avait transporté un lit de feuilles mortes, où il faisait tiède — une maison qui sentait le champignon et le fauve de la ménagerie — tantôt dans le nid qu'il s'était bâti dans l'arbre, avec des matériaux de toute espèce, et qui, de loin, ressemblait à l'amas de détritus d'une inondation. Lorsqu'il y avait du soleil, on le trouvait dans cette demeure de romanichel. Il se chauffait, peignait sa queue et donnait de brefs coups d'œil au monde. C'était l'habitation pour les jours heureux.

Ce matin, à la suite de deux coups de chaleur après lesquels il est difficile de penser aux saints de glace qui sont prochains, l'écureuil est sorti de son nid, s'est ébroué

Photo Express

Photo Schostal



Page 16, des marronniers qui annoncent, à plein feuillage fleuri, que le renouveau étincelle et s'épanouit, définitivement vainqueur de l'hiver sombre et décharné. En double page, une famille de chardonnerets de dix jours. Ils ne sont encore que crainte, interrogation un peu ahurie du vaste monde et exigeant appétit, avant de devenir, un prochain jour, de joyeux chanteurs.


Anglo-Continental

A droite, un ramier, ou palombe, qui choisit son habitat aussi bien dans les villes que dans les forêts. Ci-dessous, un tarier dans un buisson d'ajoncs : il aime, l'imprudent, avoir son nid près de la terre.

Photo Mounfort

et, dans un coup de folie, en joyeux garnement, il s'est précipité sur son nid pour le démolir. Il tire à pleines mains sur les branches, fébrile, rageur, dément, et joue des dents ; il arrache, il coupe, il disperse et finit par fendre en deux sa retraite qui baille comme une marmite brisée.

Il s'éloigne et va jusqu'au croisement de la prochaine fourche, se secoue, lisse ses poils, s'étire, pareil à un tâcheron qui en a trop fait. Soudain, se retournant, il s'aperçoit que le désastre est incomplet.

En deux bonds sinueux, il revient à ce qui a été sa maison et cette fois exaspéré il se remet à sa tâche.

Le nid maintenant ressemble à l'aire aplatie des buses.

Enfin, il file vers le poste d'où il pourra contempler son œuvre.

C'est sa façon de marquer que le printemps vient d'effacer l'hiver.

Le printemps est là ; l'écureuil a démoli son nid.

Désormais on verra un éclair roux glisser le long des branches, couler d'un tronc, traverser un coin de pelouse au galop, se perdre dans un sophora et reparaître au bout du bras mutilé que tend le vieux chêne vers le ciel.

Le matin sur la pelouse

Les merles et la grive sont les pre-



Photo Schostal

Ci-dessus, une grive. A droite, ce petit acrobate infaillible, ce furtif et gentil locataire des parcs et des bois, dont le nom est synonyme d'agilité : l'Ecureuil couleur de feu. Puis, une perdrix sur sa couvée.

Anglo-Continental



miers à en prendre possession, avec l'étourneau. Le merle saute, la grive saute et court, l'étourneau avance à pas comptés, rapidement quand même. Son grand bec un peu courbe, si fort qu'il évoque une arme redoutable, se plante dans la mousse dont il retourne unc plaque, et il se repaît avec avidité. Le merle piétine une place molle, va vers une autre place qu'il piétine aussi, revient à la première, y trouve un ver qui est sorti pour voir ce qui se passait, se rend à l'autre terrain qu'il a préparé, trouve un autre ver et continue son manège, furieux, agressif.

Les pinsons, les linots, le peuple de seconde classe des granivores, arrivent — mais ne le dérangent pas. Ils comptent si peu !

Soudain, apparaît le pic, le grand picvert qui s'élance d'un arbre et arrive en vol tangué, suivi de sa femelle. Sur le sol comme sur l'arbre, c'est un merveilleux travailleur, et c'est un seigneur aussi. Il se fait respecter sans une menace, sans une provocation. S'il n'y avait que des êtres comme lui, il n'y aurait pas de disputes et pas de guerre chez les oiseaux. Sur le sol... Oh ! on ne l'y rencontre guère, sinon au printemps. A cette époque il peut passer derrière la grive et derrière le merle, et derrière l'étourneau ; il n'est pas plus pressé que ces

Photo Boucher



Photo Claire

Photos Mauritius

vieux chasseurs qui laissent battre le terrain par les jeunes mazettes pour cueillir à vingt pas de leurs bottes le perdreau qui s'est tapé, le lièvre qui n'a pas quitté le sillon et la caille sur laquelle on a failli marcher, mais « trop vite, Messieurs, beaucoup trop vite ! »

Le pic avance sur la pelouse au pas processionnel, le corps horizontal, la queue, par habitude, lui servant d'appui et traînant sur l'herbe, le col vertical et le bec pointé vers le sol. Il penche la tête à droite, à gauche, regarde... Sans hâte, il choisit l'endroit qu'il prospectera et brusquement, d'un seul coup, il y plonge son épieu, le sort pour l'enfoncer un peu plus loin, le ressort en élargissant le trou : il a trouvé un petit garde-manger ! La tête se dresse, le corps s'écrase, le bec en l'air, comme on représente les butors — il examine les lieux de son œil blanc qui ressemble à un œil d'aveugle. A quelques pas de lui, sa femelle suit, obéissante, sage et discrète.

Ils resteront là une heure et plus ; il y resteront si longtemps que les merles, la grive, l'étourneau et la petite classe des autres oiseaux auront déserté la place.

Derrière le pic-vert les mousses sont retournées et l'on aperçoit leurs talles que le soleil sèchera vite.

En ce moment, le pic monte vers un massif, inspecte les lieux, repu, et savourant le calme ; il s'approche de sa femelle et leurs deux têtes, à la belle crête écarlate luisante, gominée, se touchent. Alors, la femelle écarte légèrement les ailes et montre le jaune éclatant de son dos. Sans grâces préalables, parce qu'ils sont accordés depuis longtemps, qu'ils ont passé la fin de l'hiver ensemble et qu'ils n'ont plus besoin de l'éloquence des discours pour plaider leur désir, le mâle couvre la femelle, rapidement, comme obéissant à l'ordre du devoir.

Ensuite, point d'ébrouements ; ce qui vient de se passer devait être accompli. L'un suivant l'autre, ils continuent à se ravitailler.

Quand ils quitteront la pelouse, ce sera pour gagner le tronc d'un vieux châtaignier qui ne vit plus que par l'écorce, à l'intérieur duquel, en bûchant sans peine dans le cœur qui s'effrite, ils trouveront encore des larves.

Lorsque l'horloge du clocher sonnera midi, on entendra les rafales de mitrailleuses :

Page 20, de ces arbres en fleurs qui expriment si délicieusement la gaîté, la jeunesse, l'espoir de la nature à son réveil. En haut, de gauche à droite, deux chanteurs à succès — et si modestes, pourtant : la fauvette et le chardonneret. Et la corneille moissonneuse, peu estimée des agriculteurs, la pillarde !

les pics seront occupés à tarauder un arbre pour se faire le bec ou pour aménager leur nid. Dérangés, le mâle en s'envolant gloussera de rire, non point comme les merles, en jetant une injure, mais comme un bon type qui rigole en cédant la place aux gendarmes.

Les cinq merles

Il y en a deux qui ont passé l'hiver ; trois autres sont arrivés du Sud. Evidemment, il y en a un de trop ; cela ne peut faire que deux ménages ennemis — trois mâles et deux femelles.

Le ménage des sédentaires a commencé par ne pas voir cela d'un bon œil. Les deux dames s'entendaient en somme assez bien, mais les mâles ne l'avaient pas à la bonne. Ils sont en grand costume et leur livrée est si noire que le safran de leur bec en devient lumineux. Ils se rencontrent sur la pelouse et ils doivent avoir des mots entre eux. Ces dames sont pourtant sages ; oui, mais elles sont deux et ils sont trois.

Il n'est pas question du ménage qui a déjà sa propriété et qui, probablement, a déjà assuré son destin. La comédie est jouée par les trois autres acteurs.

La dame n'est pas malheureuse. Un merle trouve un ver, le jette sur la pelouse, se précipite dessus comme pour défendre sa proie, le secoue, le harcèle, en fait deux morceaux, en avale un et laisse l'autre s'agiter mollement, bien en vue, sans force pour regagner ses profondeurs. L'autre mâle l'a vu, risque une avancée ; aussitôt le premier se présente à lui, ailes ouvertes, prêt au combat. Derrière, la femelle, qui voit le ver, l'atteint en deux bonds et le mange tandis que le mâle à qui elle le doit, satisfait d'avoir réussi dans sa cour, se remet en chasse.

C'est au tour de l'autre mâle à piper une autre proie, et la scène recommence.

Madame, qui n'a toujours pas fixé son choix, profite du présent et il en sera ainsi pendant deux, pendant trois matinées. Au bout de ce temps, elle semble s'être décidée. Elle a reconnu celui qui devait être son mâle, mais nous, pauvres hommes, nous ne pouvons pas le distinguer de l'autre. Un merle noir et un merle noir ne sont que deux merles. Ils ont exactement la même livrée, les mêmes mouvements, le même vol et, pour nous, le même chant, amoureux. Elle, elle sait que c'est celui-ci, et un matin nous les voyons apparaître ensemble sur la pelouse.

Le délaissé y vient encore, mais il est ébouriffé et les sauts qu'il fait ne sont pas joyeux : il a la plume triste. Il s'obstine quand même et suit d'un œil distant le triomphe du concurrent qui se retire, avantageux, un peu trop sûr de lui parce que, déjà, il ne se donne plus grand mal : le ver qu'il tire du sol, il ne le partage pas... C'est peut-être ce que l'autre attendait. On le voit sortir une grosse proie, la secouer, la rompre, et, tandis que le triomphateur est occupé à exploiter le terrain trop riche d'un massif où il s'offre une vraie ventrée, le délaissé, sans faire positivement d'avances, avec des attitudes maladroites, se rapproche de la dame, pose devant elle le ver et s'éloigne.

Il a répété le geste trois fois avec, chaque fois, la même offrande, et quand le beau merle noir sort du massif de myosotis où il avait disparu, il regarde autour de lui, au-dessus de lui, tête de travers... Les deux autres ne sont plus là.

Justice !

Le nid du petit serin

La fourche d'une menue branche de noisetier l'a saisi et les grands vents le balancent dangereusement. Sans le vent qui le découvre, nous le cache et nous le représente, on ne l'apercevrait pas ; mais à la moindre brise il apparaît. Ce qui l'indique aussi, c'est le mâle qui chante à la cime de l'arbre, tout en haut, à la pointe de la dernière crête.

Il y avait un autre nid qui se construisait un peu plus loin, mais...

Dans la maison, sur le perron, est fixée une grande glace qui reproduit le paysage. L'autre jour, on a trouvé, étendu sur le dos, dans le fauteuil d'osier qui est disposé au pied de la glace, le léger corps encore chaud du petit serin. Il était disposé là comme par une main aux soins dévôts pour de tendres funérailles. Les pattes n'étaient pas encore raides, le cou ne se distinguait plus, la gorge s'offrait, douce et fragile, et les paupières s'étaient vertueusement abaissées.

Ce qu'il y avait de plus bouleversant c'était de voir, maintenue fermement dans le bec clos, une touffe de quatre crins de cheval...

Le drame ? La frêle et charmante petite femelle, toute à l'entreprise de son nid, était allée chercher ses matériaux aux environs de l'écurie et, regagnant vite la branche qui devait porter sa couvée, un coup d'ailes l'avait trompée : elle avait foncé dans le mensonge de la glace qui reproduisait le paysage ! En face, dans l'arbre où le nid ne sera jamais achevé, le mâle l'attend, sans grand cœur à l'ouvrage. Il y a des nœuds et certains arrangements délicats que seule une femme peut faire... Il attend son retour, se met en boule, tristement.

Il n'a rien su de la mort qui a passé. Il a fini par croire à une trahison et, désespéré, il est allé vers d'autres lieux.

Les dangers

Le couple de geais traverse le paysage ; il a son nid un peu plus loin, à un endroit où les oiseaux ne chantent pas, eux qui préfèrent la compagnie des hommes.

La pie a établi sa rude maison dans un peuplier de la vallée.

L'épervier qu'on aperçoit tout là-haut, et qui paraît voler au milieu des avions, a niché dans la forêt, mais il vient patrouiller deux fois dans la journée.

Le milan ? On serait bien en peine de savoir où il se pose ; pourtant on l'aperçoit, lui aussi, deux fois par jour, rasant la crête des arbres en grand voilier qui peut risquer les plus folles virtuosités.

Les rats ont un trou dans le massif de marguerites d'où ils sortent le soir, où ils rentrent le matin, repus, en ribaudaille.

La chouette coule ses notes ouatées dès le début de la nuit et rassure son monde, celui qu'elle dévorera.

Deux fois par jour, l'écureuil se manifeste : un éclair roux qui traverse l'espace, vise un arbre, s'accroche au tronc, inspecte et, tranquillisé, saute à terre pour continuer son voyage.

Le chat gris passe sagement dans les allées, disparaît dans les lauriers, en ressort, regarde les branches par en dessous, poursuit sérieusement sa ronde et s'arrête soudain à la vue du merle dont le nid est dans le lierre à une place où la grosse touffe se gonfle, au sommet du vieux mur.

Les nids sont faits... Les dangers surgissent de partout.

On s'aperçoit alors que la pelouse n'est presque plus fréquentée que par les merles et le couple de piverts. Le printemps est bien avancé ; les marronniers défleurissent, les lilas ont perdu leur couleur, l'arbre de Judée a fait un tapis de ses fleurs à son pied, l'acacia commence à peine à sortir ses grappes.

Printemps ! Des espoirs, de la gaieté — et des drames sur les routes des pirates.



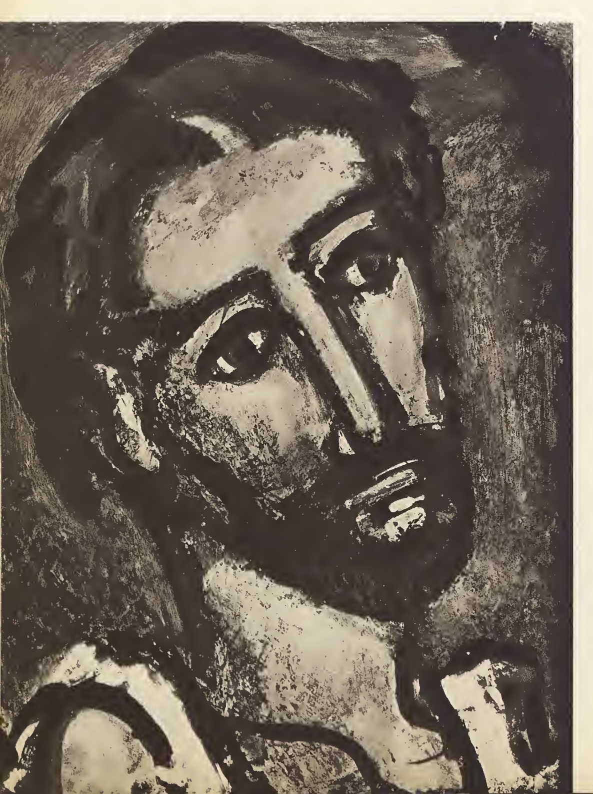
Photo Feher

Devant la porte de la grange, le bain de soleil des poussins, petites boules tendres et duveteuses : bien humble joie pour le regard, si vraie, si apaisante cependant...

GEORGES ROUAULT

PAR LE DOCTEUR VALLON

Le Saint-Jean Baptiste et, à droite, un Nu de Georges Rouault. " Au fait, d'où vient Rouault ? Pas de Gustave Moreau, bien sûr... Le rugeux Rouault, lui, saigne de sincérité... Comme tous les individus exceptionnels, il échappe aux classifications".



ROUAULT, lui-même, l'a écrit : « Il est toujours difficile de parler de ce qu'on aime. On craint d'amoindrir, de dénaturer et, en fin de compte, de trahir la pensée d'autrui, surtout si l'on a l'honneur de bien sentir sa petitesse ou son infirmité, au regard et en proportion de ce qu'on aime. »

J'ai cet honneur et mon scrupule est grand. Je sens toute mon indignité et le papier qu'à la nuit serrée, dans un petit café du Boulevard St-Germain, au cours d'un rendez-vous de conspirateurs, le peintre m'a remis naguères, n'est pas pour me donner du courage :

« Vous allez écrire sur moi », m'y disait-il, ainsi qu'à tous les folliculaires présents et à venir, « vous allez écrire sur moi. Je vous en prie, parlez de la peinture, mais de son fidèle serviteur n'en dites rien ou si peu de chose. La peinture n'est pour moi qu'un moyen comme un autre d'oublier la vie et si j'ai toujours répugné à parler, c'est que notre langue est forme, couleur et harmonie. Sans orgueil, j'ai eu ma récompense. A quoi bon, alors, parler, expliquer, se disculper et juger autrui ? Qu'ils me condamnent ou qu'ils m'absolvent, miséricorde, qu'y puis-je bien ?

« Ne parlez pas de moi, sinon pour exalter l'art, ne me donnez pas comme le brandon fumeux de la révolte et de la négation. Ce que j'ai fait n'est rien : un cri dans la nuit, un sanglot raté, un rire qui s'étrangle.

« Je suis l'ami de ceux qui peinent dans le sillon creux, je suis le lierre de la misère éternelle qui s'attache sur le mur lépreux derrière lequel l'homme rebelle cache ses vices et ses vertus. Chrétien, je ne crois dans des temps si hasardeux qu'à Jésus-Christ sur la Croix—chrétien des temps anciens. »

Pour mieux me convaincre, il avait tenu à me lire ses phrases cadencées comme des vers et pendant que son doigt suivait les lignes, sa bouche fine se crispait sans que je pusse discerner si c'était de douleur ou de joie. Le monde l'a tant puni d'avoir du génie qu'à l'heure tardive où il lui en fait soudain largesse, il ne sait plus, le vieil enfant, s'il doit rire ou pleurer et il s'en tire en ricanant.

Comment à travers l'homme qui était là, devant moi, de l'autre côté de la table du petit café, n'aurais-je pas vu son portrait en clown, en clown qui a le cœur gros ? Comment ne me serais-je souvenu de cette chose magnifique, construite à coups d'arcs, d'angles et de triangles, sans le moindre cubisme d'ailleurs, de ces yeux qui regardent en dedans, de ce visage

ardent, heurté, douloureux qui exprime l'amère dilection dont l'artiste contemple son drame intérieur.

Ce portrait, vous le trouverez, avec les phrases que je venais d'entendre, au seuil du *Rouault* de Charensol (1926-Edition des Quatre Chemins) et pour préfacer le livre on ne pouvait trouver plus éclatants témoignages que ce texte et cette toile.

« Rouault vu par Rouault » porte à quarante le nombre de ces remarquables reproductions, gardez-vous de les feuilleter si, comme tant d'autres — et parmi ceux-là il en est, hélas, qui se disent « artistes » — vous êtes né photographe ou bien si, simplement, vous tenez aux fameux contours de M. Ingres (ils « fuyaient » Cézanne, vous vous souvenez, et à le constater le bon peintre avait une bien comique mélancolie).

Vous ne vous reconnaîtriez pas dans ces silhouettes, auxquelles on peut appliquer les épithètes que Rouault, lui-même, a données à celles de son cher Daumier : « magnifiques et excessives ».

Mais si vous avez quelque sensibilité (et pour peu qu'il vous en ait été dévolu, comme la Profession a dû la développer !) vous entendrez ces « cris dans la nuit », ces sanglots et ces rires qui s'étranglent. L'impérissable beauté du *Christ aux outrages* (1912) vous apparaîtra, car c'est peut-être le plus pur chef-d'œuvre du peintre. Vous vous agenouillerez pour recevoir, comme une ostie, la chair pantelante, meurtrie, souillée du Dieu qui meurt pour vous. Vous saisirez soudain la généralité de ce Christ et, sous la transfiguration du sacrifice, son humanité.

Et si vous êtes touché par la grâce, d'autres Christs, tous les Christs, les Clowns, les Juges, les Filles, tous les leitmotive obsédants de cet œuvre sublime et désespéré défileront devant vous. Chétif et nu, Jésus au Prétoire priera à deux mains pour les mauvais juges — pourpre et trognes — et de peur que vous ne cédiez à la chair profonde et si douce des Madeleines qui n'ont pas été rachetées, Rouault plantera sur les corps pleins et chauds de ses prostituées des têtes de démons.

Mais, ne voyant pas les couleurs, vous ne soupçonnerez pas « cet amour de la matière rare », qui, dès l'Ecole, agitait l'élève et inquiétait le maître, car si Gustave Moreau admirait, il savait bien, ce sage, que l'exception irrite la règle et que, conformiste par essence, routine ou calcul, le monde hait entre tous les schismes, celui du génie.



Vous ne connaîtrez pas ces fleurs infernales qui brûlent comme si Satan vous les offrait. Vous ne le verrez pas, lui, le Malin, ne fût-ce qu'en laine, portant fièrement, comme la livrée de l'artiste, ses couleurs favorites, le rouge, le noir et le bleu. Tel qu'il est, malgré l'édulcoration de l'originelle énergie par la tapisserie, il garde un reflet du feu sombre qui couve au plus secret du peintre et dont, soudain jaillie, une grande flamme pyrograve la toile ou le vélin. Orbiculaire et merveilleux Satan avec son cimier grec, et si étrangement byzantin !



Le Christ en banlieue - "Je suis, dit le peintre lui même, l'ami de ceux qui peinent dans le sillon creux, je suis le lierre qui s'attache sur le mur lépreux derrière lequel l'homme rebelle cache ses vices et ses vertus. Chrétien, je ne crois dans des temps si hasardeux qu'à Jésus-Christ sur la Croix — chrétien des temps anciens.

Au fait d'où vient Rouault? Pas de Gustave Moreau, bien sûr. Cet homme dont l'intelligence était assez large et l'éclectisme assez généreux pour accueillir un tel artiste, était un mauvais peintre, illustrateur décadent et trouble, le plus filandreux, le plus fallacieux des anecdotiers de la peinture et c'est merveille que ses chants orphiques et morphiques aient pu bercer toute une génération. Le rugueux Rouault, lui, saigne de sincérité. S'il se propose un *sujet*, on sait comme sa véhémence nous le fait oublier. Nous ne voyons plus le *Clown du cirque de l'Étoile Filante*, le *Clown qui ne se grime pas* (ce chef-d'œuvre !) *Pierrot*, *Ubu*, le *Christ*, mais Rouault et son âme frénétique.

Nous viendrait-il de quelque Bas-Empire, comme on l'a prétendu ? Le fait est que nombre de ses grandes figures hiératiques, aux ovales allongés, aux nez sans fin, aux yeux qui ne cillent pas — telles les *Fleurs du Mal* — ont la fixité et la fatalité des mosaïques de Ravenne. Et s'il a donné à Aubusson des cartons dont nous avons pu admirer dernièrement, chez *Les amis de l'art contemporain*, la réalisation, n'était-ce pas parce qu'il a découvert l'analogie (d'autant plus étrange qu'elle est involontaire) de certaines de ses peintures avec des tapisseries coptes, de la période, dite précisément « byzantine » ? C'est là le mystère des *Correspondances* devant lequel frissonnait Baudelaire. Mais l'art byzantin est impassible. Comment Rouault pourrait-il s'en réclamer, lui dont l'expression atteint les limites de la puissance ?

Byzantine de forme, la *Fontaine Cézanne* ne l'est pas d'esprit. Car je ne sais de plus ému ni de plus touchant hommage au petit vieux qui portait en lui l'un des avenirs de la peinture et s'est éteint au fond de sa province, obscur et presque bafoué.

On a voulu faire rentrer Rouault dans le cadre roman-

tique. Mais au XIXe siècle et même chez Daumier trouve-t-on si violente abnégation, si farouches dépouillements et selon les propres termes du peintre telles « abstractions sensibles ». Tous les Romantiques, d'ailleurs, Delacroix y compris, étaient asservis au sujet.

Ce qu'il y a de certain c'est que le vitrail lui a donné l'amour de la matière colorée dans la masse. Avant d'entrer à l'École des Beaux-Arts, il était passé chez un peintre-verrier et c'est à cette enquête de son adolescence qu'il doit la transparente profondeur de sa couleur.

Comme tous les individus exceptionnels, Rouault échappe donc aux classifications. Sans doute, des poètes, des écrivains l'ont-ils influencé. Tout à l'heure, quand il me lisait ses charmantes recommandations : « Vous allez écrire sur moi... » humbles et douces comme une complainte, si médiévales d'essence, je pensais à Villon, je l'attendais au détour d'une de ces strophes en prose. Il vint et ce fut avec tous ses pendus du *Grand Testament* (« qu'ils sont heureux, s'écriait Rouault, qu'ils sont heureux, ceux-là qui se tiennent par la main, comme en ronde les enfants, Miséricorde, la corde de chanvre au col... »). Ils parlaient, injustes et bavards — hommes donc, jusque dans la mort. Et Rouault s'écriait : « Tu vois, Villon, leur arrogance ! »

Parmi les poètes et les écrivains qui l'ont influencé, il faut citer encore Rimbault et Verlaine, Léon Bloy et Huysmans, Rimbault plus que Verlaine, Bloy plus que Huysmans, les plus violents, c'est-à-dire, parce que les plus tourmentés, les plus démesurés et les plus âcres, mais les plus sincères aussi.

Malgré sa défense (elle était écrite, pourtant !) je vous dirais sa vie, si j'en avais la place : elle est si belle ! Pour me la conter, cet homme, dont l'œuvre est d'une si poignante tristesse, avait une volubilité et une gaieté singulières.

Toutefois j'en évoquerai les principales étapes : le départ, d'abord — je veux dire la naissance. Elle eut lieu dans une cave, car pour faire son apparition dans cette Vallée des Larmes, Rouault avait choisi Belleville et un jour tragique : le 27 mai 1871. Destiné aux derniers Fédérés du Père-Lachaise, un obus trop court venait d'éventrer un mur de la chambre maternelle. La parturiente jetée à bas de son lit avait roulé au milieu de la pièce. D'urgence il fallut la mettre en lieu plus sûr. Cependant, à toutes jambes, le grand-père traversait Paris qui flambait. C'était une bien pittoresque figure d'artisan-artiste, comme il en était encore à la fin du siècle dernier. Il collectionnait, selon sa bourse, et du Pont-Royal au Pont Sully il n'était de bouquiniste qui ne le connût. Mais, ce jour-là, il ne pensait guère aux estampes de Daumier et de Manet qu'il trouvait sur les quais. Il croyait ni plus ni moins qu'à l'extermination des siens. Epoumonné, anxieux, il arrive enfin : « C'est un garçon » lui crie la concierge. Un garçon ! Quelle fortune pour une famille qui ne comptait que des filles. Le grand-père s'arrête, saisi, au seuil de la loge. Il rêve, un instant, et souriant à son secret espoir : « Ce sera peut-être un peintre ! » murmure-t-il. — L'École communale ensuite où le petit Georges travaille si bien, où il a déjà, dit l'instituteur, « la bosse de l'art » — le stage chez le peintre-verrier et l'ardent amour des vieux vitraux — et puis les Écoles, Arts Décoratifs, d'abord, le soir après le travail de la journée, Beaux-Arts ensuite — Delaunay qui l'y corrige un jour et meurt le lendemain — Gustave Moreau, son successeur, qui a la prescience de Rouault et jusqu'à sa mort va l'aimer et l'aider — cette mort, enfin, en 1897, qui le plonge dans un abîme de douleur.

Il était prix de Rome. Ç'aurait pu être la gloire et son galant cortège. Il préféra la solitude et la pauvreté. Le maître n'était plus là, d'ailleurs, et les salons, un à un, se fermaient à l'élève.

En me quittant, Rouault m'avait donné son livre « Souvenirs » et je ne fus pas surpris d'y trouver, jeté de sa main fébrile, tout un poème. Sur les trois pages de garde cinq strophes caracolaient parmi les hautes haies des ratures et pour le graphologue le moins averti, c'était comme le diagramme d'une âme. C'était Rouault tout entier, avec ses larmes et ses fureurs, son tumulte et sa foi. C'était plastique comme un dessin.

Je n'ai pas attendu d'être chez moi pour déchiffrer un manuscrit si précieux et sous un bec de gaz de la rue de Médicis « L'Enfant-pâle-du-Faubourg-de-Longue-Peine » m'a confié un peu de ses amertumes et de ses nostalgies. Je ne vous rapporterai que l'invocation terminale : « Vieux dieu de la Peinture — Prends-moi par la main — Aveugle que je suis — Et conduis-moi — Vers des régions bénies — Où tout est harmonie — Aux yeux au cœur et à l'esprit ».

Machinalement alors, j'ai tourné la page. Baudelaire était derrière, modelé dans le blanc et le noir d'une splendide lithographie — Baudelaire dont, profonds comme des trous, me regardaient, depuis leur au-delà, les yeux de voyant.

J'ai employé le reste de la nuit à lire les « Souvenirs ». Pour évoquer les ombres chéries, Moreau, Bloy, Cézanne, Baudelaire, Renoir, Daumier, Huysmans, Degas, ils ont la sainte passion de leur auteur.

On y trouve des choses de cette qualité : « Renoir avait débuté, comme moi, par la porte basse des efforts cachés et de la pauvreté. On naît solitaire. Que ceux qui prétendent que c'est une habileté, une attitude, essayent de quitter le sillon profitable pour venir au désert de l'hostilité et du dépouillement », et cette admirable définition : *l'art est une ardente confession.* Plus loin, il dit : « Je crois à la douleur, voilà mon seul mérite » et puisque certains « fûtés » l'accusent d'être un littéraire, il s'écrie : « Pauvre hère, je me reconnais en ce sens bien dépourvu. Je laisse ma plume aller et le vent du malheur *enfler* la voile du pêcheur ». Moreau parle : « Ceux d'entre vous qui sont pauvres, dit-il, il faut que notre art soit bien ancré en eux : ils traversent le désert sans vivres ni bagages ». Et s'adressant à Georges, il continue : « Je tremble surtout pour ceux-là qui, comme vous, ne peuvent faire autre chose qu'affirmer leur vision particulière. Mon pauvre enfant, je vous vois avec votre nature entière, votre acharnement, votre amour de la matière rare, vos qualités essentielles, je vous vois de plus en plus solitaire. Vous aimez un art grave et sobre et, dans son essence, religieux et tout ce que vous ferez sera marqué de ce sceau ». — Vous êtes de ceux, prophétisait-il encore, dont la carrière sera très dure, mais en revanche, je l'espère bien, très honorée et très lumineuse ».

C'est à « laisser deux ou trois bons peintres, voire un seul » que ce sage bornait son ambition. Elle est comblée puisque, parmi ses disciples, nous en comptons trois, au moins, qui sont hors de pair, dont Rouault, de tous le plus aimé et le plus annoncé.

« Je suis le pont sur lequel certain d'entre vous passeront » disait-il encore. Parole d'évangile dont nous pouvons vérifier la parabole ; Georges Rouault, Albert Marquet, Henri Matisse sont sur l'autre rive et, par dessus le fleuve que si peu d'artistes sont capables de franchir, ils répondent à notre salut, en souriant.

petite mythologie médicale

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Il me souvient d'un film sur *Madame Bovary* où l'on entendait M. Homais déplorer le sort de jeunes imprudents qui s'en vont à Paris. « Ils boiront, disait-il, une eau dangereuse, pleine de microbes... » L'audacieux cinéaste n'avait peut-être pas lu Flaubert, et en tout cas ne se rappelait point qu'à l'époque où florissait le pharmacien d'Yonville, Louis-Philippe *regnante*, Pasteur était encore normalien. Mais cet anachronisme a son éloquence. On sait qui a donné le premier la théorie littéraire des micro-organismes: c'est Restif de la Bretonne, dans une page qu'a citée M. Funck-Brentano. Le visionnaire, le Hibou nocturne avait eu l'intuition que le monde est peuplé de germes invisibles, fils des lutins et des salamandres, disséminant la santé et la maladie chez les pauvres mortels. Il en avait même pris la hantise, par un effet de cet animisme naturel qu'on retrouve chez les primitifs et chez les civilisés.

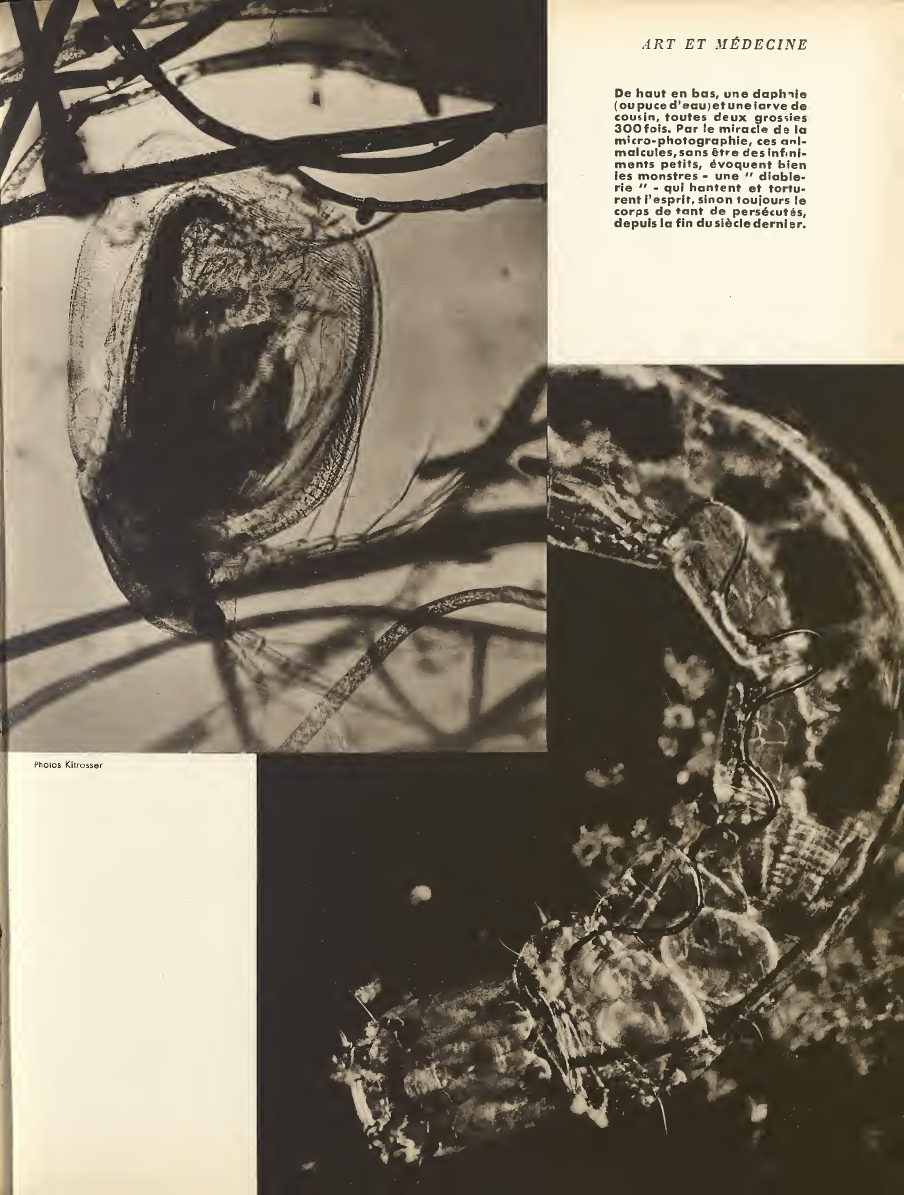
Tous les psychiatres vous diront que la fin du dernier siècle vit éclore une quantité innombrable de persécutés dont les notions de microbiologie, vulgarisées par les journaux, avaient proprement tourneboulé la cervelle. Ce sont les mêmes qui aujourd'hui se plaignent des ondes émises par leur voisin, leur belle-mère ou le Mikado, pour les détruire à distance. Ces obsessions, hélas! sont le propre de l'homme. Il se résigne mal à concevoir l'univers comme indifférent. Il l'imagine plein de malignités et de complots. L'infiniment petit fournit une figure commode à cette diablerie. Jadis ce furent les *esprits*, les *humeurs*, les *vapeurs*. Il y a un siècle on ne parla que de *fluides*, bons ou mauvais. Voici deux ou trois lustres, la notion de vitamines a ajouté un chapitre à la nouvelle mythologie. Et je parie qu'il y a déjà de pauvres têtes qui rêvent au bombardement atomique, qui sentent dans leur main, le long de leur échine, un grouillement de protons, d'électrons et autres sortilèges.

Il serait très amusant d'écrire l'histoire de ces superstitions issues de la science. Je compte sur quelque médecin doublé d'un linguiste, triplé d'un ethnologue. Il nous apprendra quelle fut la vogue du *foie* avant celle du *cœur*, qui explique certaines expressions homériques et aussi certaines images de l'argot le plus moderne. Il nous dira le rôle qu'a joué la bile dans le répertoire psychologique (les atrabilaires, les mélancoliques...) il retracera les vicissitudes du langage à l'égard des misères du corps. Quand le siècle de l'intellectualisme commença, c'est le dix-septième que je veux dire, les vocables les plus simples, les plus tristes, furent exclus du style poli comme des rappels de notre servitude animale. On n'osa plus imprimer le *pouls*, le *rhume*, l'*ulcère* ; le mot même de médecine, au sens de *purge*, sonnait mal. On lui substitua une *physique* ; il est vrai que c'est l'époque où le Dictionnaire des Précieux croyait flatter la Science en suppléant lavement ou clystère, par « le bouillon des deux sœurs ». Dieu merci, cent ans plus tard, Esculape prit sa revanche, et le dictionnaire courant fut envahi par les mots de son lexique. C'est alors que les mots *diète*, *crise*, *symptôme*, *spasme*, *organe*, et bien d'autres d'abord métaphoriques, devinrent tout à fait communs. Et aujourd'hui, il est bien peu de laïcs (j'entends par là tout homme étranger au clergé médical) qui ne mettent leur point d'honneur à imiter le langage de la Faculté. Les simples disent : j'ai eu une bronchite. Les raffinés : j'ai fait de la bronchite... Quelle nuance entre les deux ! Quel hommage rendu à la science ! Le bon peuple, lui, continue à ne pas distinguer entre les formes d'une maladie conçue comme entité. Il dit bonnement : Eugénie a *le* rhume ou *le* lumbago ; tandis que le bourgeois réserve l'article défini à des diagnostics classés : *la* vérole, *le* béri-béri.

Mais, notez-le, les maux qui conservent leur droit à cette espèce de noblesse sont en général ceux que l'on craint comme des divinités malfaisantes, des allégories avant-courrières de la mort... La Grippe, la Peste, la Lèpre, ne sont pas près de déchoir dans le parler ordinaire, de perdre leur visage de fantômes. Au fond ce sont encore des prosopopées, des êtres mythologiques. Et il en sera ainsi tant qu'il y aura des êtres de chair et qui craindront de finir. Est-ce que les monstres ont disparu ? A force d'observations cliniques, croyez-vous que vous aurez supprimé leur existence en soi ? L'homme a besoin d'ennemis anthropomorphes : il se mesure avec eux, parce que ce sont ses idées mêmes. Ne lui dites pas : il n'y a pas de maladies, mais des malades, des cas de maladies... Il vous répondrait comme un contemporain d'Hésiode que les coups de tonnerre, c'est toujours un archer divin, que les malheurs, c'est toujours une Némésis aux calmes paupières. La conjecture la plus désolante de toutes serait en effet de ne reconnaître dans les forces que confusion, hasard aveugle. Que les calamités puissent être au moins détestées, dénoncées comme des complots contre notre bonheur. Comme notre espèce, en tous domaines, est donc nominaliste ! Comme elle aime à traiter les mots en démons, amis ou ennemis !

Est-ce un effet de l'instinct fabulateur qui est en nous ? Ne serait-ce pas aussi une intuition profonde de la continuité quasi personnelle qui se remarque dans la nature ? Je ne parle pas ici des formes apparentes des êtres, mais de leurs essences. Tout se passe comme si en effet les maladies étaient des génies, vaincus ici, renaissants là, tel Protée évadant sans cesse les étreintes, toujours prêtes à assiéger le coin le moins bien défendu. Elles changent de nom, peut-être de symptômes. Elles consentent à se laisser enterrer durant des siècles, et soudain voici l'hydre qui sort de terre avec une gueule nouvelle. Les maladies seules ? Non pas ; les croyances de toute sorte, les instincts, les erreurs écrasées, les vérités enfouies. La mythologie n'est pas vaine, puisque nous sommes toujours entourés des mêmes dieux. Le jour où nous ne sentirons plus rôder sous leurs masques variés les stryges, les kobolds et les fées, le monde sera mécanisé et nous serons guéris. Mais, sans doute aussi, nous serons morts.

Thérive



De haut en bas, une daphnie (ou puce d'eau) et une larve de cousin, toutes deux grossies 300 fois. Par le miracle de la micro-photographie, ces animalcules, sans être des infiniments petits, évoquent bien les monstres - une " diablerie " - qui hantent et torturent l'esprit, sinon toujours le corps de tant de persécutés, depuis la fin du siècle dernier.

Photos Kitrosser

L'AVENIR DU THÉATRE D'ORANGE



Photo Tabard

PAR JEAN HERVÉ ET RENÉ BRUYEZ

DIRECTEURS DU THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE

Devant les dangers de toute nature qui menacent la civilisation occidentale, notre devoir n'est-il pas d'essayer de grouper ceux à qui la culture méditerranéenne apparaît comme la sauvegarde la plus efficace de cette civilisation, fille de la Grèce et de Rome, et qui, en raison de son origine, représente encore une tradition et un idéal ? Le célèbre théâtre d'Orange, bâti par des mains romaines, et qui dresse dans l'azur provençal la sublime architecture de sa muraille, peut d'autant mieux rassembler les hommes animés d'un commun besoin de grandeur qu'il est un cadre à la fois et un symbole.

Ceux-là seuls qui ont assisté à une représentation donnée au théâtre antique, le plus beau qui soit au monde, savent combien le miracle de ses pierres et du ciel étoilé peut restituer à certaines musiques et à certains textes une valeur dont le compositeur ou le poète les a bien pourvus, mais qu'aucun autre décor ne saurait, à ce point, exalter.

On prétend que les foules ne se plaisent plus, de nos jours, qu'aux spectacles faciles; qu'elles ont perdu le sens des grandes œuvres, et l'on invoque l'insuccès de certains spectacles de qualité, montés au cours de ces dernières années, dans différents théâtres. Mais cette qualité, si authentique fût-elle, n'était, sans doute, susceptible que de séduire une élite ! Rien ne dit qu'une œuvre vraiment belle, présentée dans des conditions dignes de sa grandeur, ne puisse provoquer l'émotion des foules. Les spectateurs, qu'il est actuellement si facile de rassembler par dizaines de mille, attendent peut-être que certains ouvrages et le prestige de leur réalisation scénique provoquent

enfin chez eux un enthousiasme pareil à celui que suscitaient, dans l'antiquité, des représentations de certains chefs-d'œuvre qui, pour être aujourd'hui considérés, et bien à tort, comme ne pouvant être appréciés que de l'élite, n'en soulevaient pas moins, il y a deux ou trois mille ans, les acclamations frénétiques des multitudes.

Quand on parle des représentations qu'il convient de donner à Orange, la pensée se porte d'abord sur ces œuvres-là. L'antiquité, certes, nous en a légué d'admirables; les derniers siècles des temps modernes nous en ont valu d'autres, d'une égale beauté, auxquelles conviennent parfaitement le cadre et le style, grandiose entre tous, du théâtre d'Orange.

Mais il nous faut aussi songer à des œuvres nouvelles où seraient associés la parole, le chant, la musique et la danse, où le spectateur trouverait l'écho de ses préoccupations qui sont celles, singulièrement pathétiques, du temps présent; des œuvres où l'angoisse qui nous étreint comme les aspirations qui nous ennoblissent trouveraient à s'exprimer sous la forme antique ou moderne, pourvu qu'il soit tenu compte des exigences particulières d'une scène aussi vaste, du nombre considérable des spectateurs, en un mot, des proportions démesurées de l'édifice.

Notre époque n'est pas moins riche qu'une autre en éléments tragiques, et nous devrions pouvoir traduire en grands ouvrages, dramatiques ou lyriques, les expériences émouvantes et souvent douloureuses des temps que nous vivons.

En considérant le succès obtenu chaque année dans certaines villes d'Europe par des manifestations théâtrales et lyriques où se pressent des foules considérables, on en vient à conclure qu'il est temps de s'inspirer, en France, de ce qui se fait à l'étranger, pour que les représentations d'Orange connaissent, à leur tour, un retentissement international.

Quelques gradins du Théâtre d'Orange qui fait la juste célébrité — avec un admirable arc de triomphe — de la petite ville du Vaucluse. Il fut construit, croit-on, au IIe siècle, pendant le règne de l'empereur Adrien, pour contenir 12.000 spectateurs.



Photo Tabard

Photo Krull



Bien que détenant, avec le théâtre antique de la vieille cité romaine, un instrument sacré par les siècles et d'un prestige tel qu'aucune autre scène de plein air ne saurait lui être comparée, nous n'avons rien à opposer, en effet, aux grandes manifestations déjà traditionnelles des pays voisins. Cette carence française, regrettable aussi bien du point de vue artistique que du point de vue plus pratique du tourisme, n'est-ce pas au théâtre antique d'Orange d'y mettre un terme ? Le théâtre d'Orange peut et doit devenir ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : le sanctuaire de l'esthétique méditerranéenne et le lieu, par excellence, de son exaltation.

Il ne suffit pas, en effet, pour attirer chez nous les touristes des pays voisins, de leur vanter la magnificence de nos paysages, les trésors de notre patrimoine artistique. Encore nous faut-il savoir animer les sites, rendre sensible aux visiteurs la vie qu'ont fini par donner, à d'illustres vestiges du passé, les siècles qui ont poli leurs pierres, ébréché leurs corniches.

Le " cycle ", prestigieux entre tous, d'Orange, devrait être, pour tant d'étrangers désireux de parcourir la France en été, l'occasion d'entreprendre ce voyage. Le théâtre est prêt. Mais encore faut-il donner des représentations dignes de l'incomparable monument, pour que les chorégies fameuses, dont nous allons renouer la tradition, ces spectacles auxquels Paul Mariéton et Gabriel Boissy donnèrent, jadis, un tel éclat, une si authentique noblesse, prennent place avec Bayreuth, Salzbourg ou Venise, parmi les grandes manifestations artistiques européennes.

C'est afin de réaliser ce grand projet que nous faisons appel au concours de tous ceux à qui ne saurait échapper le double intérêt artistique et touristique des représentations d'Orange.

Henri Bruges ... Jean Zay

LE PAQUEBOT NORMANDIE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Le plus grand et le plus puissant paquebot du monde (113 mètres de long, 79.000 tonneaux de jauge, 160.000 cv. turbo-électriques) fera le trajet Paris-New-York en 4 jours 1/2, encore raccourcis par les agréments d'un théâtre, de deux piscines, d'un jardin d'hiver, etc... et d'une cuisine capable de chefs-d'œuvre.

La Grue, à l'aube, étira un peu sa carcasse toute en croisillons, qui dominait un paysage de plans d'eau, de navires, de toits d'ateliers, de tas de charbons, de voies ferrées. Généralement revêche, elle se sentait, ce matin-là, d'humeur sociable.

— Je vous le dis, fit-elle en désignant, de son bras rigide, l'énorme transatlantique, les ouvriers ont planté dans cette coque onze millions de rivets.

— Ne m'en parlez pas, cria au loin un yacht, ces prolétaires m'ont assez cassé les oreilles.

La réplique ne se fit point attendre. Un canot à pétrole, avec autant de volubilité que lorsqu'il pétaradait à travers l'estuaire, dit son fait au bateau de luxe.

— Comment, Monsieur n'aime pas la musique des travailleurs? On-ze-mil-lions-de-ri-vets, on te dit. C'est avec ça qu'ils ont cousu 30.000 tonnes d'acier laminé, sur plus de 300 mètres de long. Monsieur aurait peut-être préféré qu'ils emploient des aiguilles à tricoter, avec des mitaines.

— Bien parlé, petit, approuva d'une voix rouillée un gros remorqueur qui avait jadis chassé le sous-marin.

Et une vaguelette, dépêchée on ne sait d'où vers le quai par quelque hélice, fit entendre un rire allègre en débarbouillant d'un coup trois marches d'escalier.

— Moi, d'abord, reprit le canot ainsi encouragé, je prétends que ce *Normandie*, on devrait l'appeler,

Photos Schall



si ce n'était pas trop long pour son tableau d'arrière : *Ce-qui-ne-s'était-jamais-vu*, et que nous tous de la marine, nous devons être fiers de posséder dans notre famille un frère de cette taille...

— Bravo, bravo, firent les Choses.

— Sans me vanter, je connais la mer. (En réalité, il n'avait jamais fait que s'aventurer, un jour, pas très rassuré, jusqu'à la jetée sud de l'avant-port). Eh bien, quand je pense que ce frère-là pourra fouler, par gros temps, trois ou quatre lames à la fois, je salue, voilà tout. Et si je lève le nez pour le regarder, en doublant son étrave, je crois voir une falaise. Vous l'avez vue, cette étrave de croiseur, avec son brise-lames?

Artistes, artisans, ouvriers par milliers, parachèvent "Normandie", sous les yeux du Cᵗ Pugnet, marin d'élite et... petit-neveu de Bartholdi dont la statue de la Liberté se dresse à l'entrée du Port de New-York.

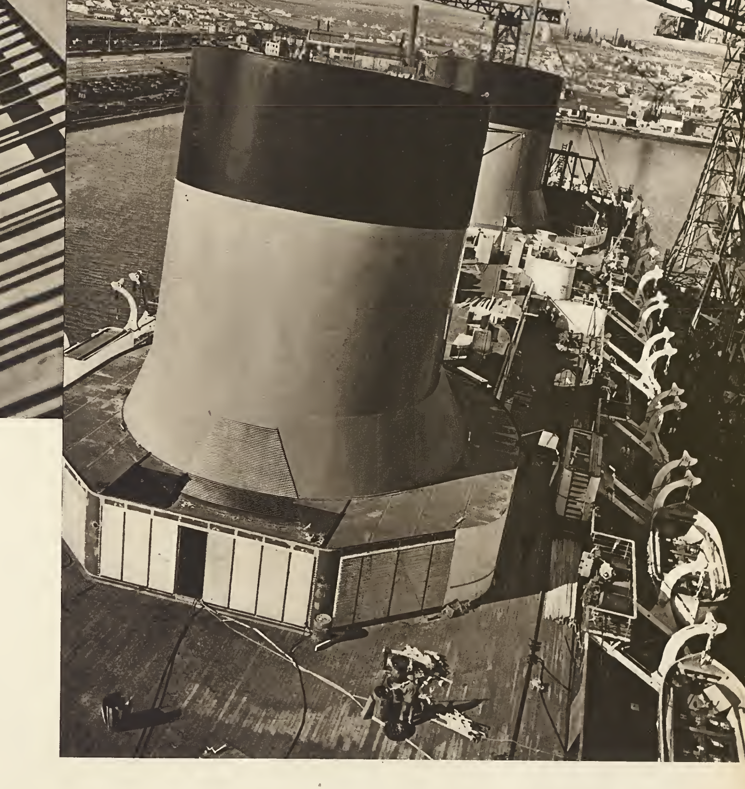
Photo Schall

— Oui, un brise-lames à encaisser sans se plaindre des gifles de 30 tonnes, et, pour le reste, des dimensions et une puissance colossales. Et ces terrasses d'arrière !...

Ça, c'était la voix d'un paquebot désarmé. On lui prêtait, à juste titre, beaucoup d'expérience et de savoir. Il poursuivit, au milieu d'une attention flatteuse :

— Le canot a raison. Pour la taille et la puissance, voilà bien ce qui ne s'était jamais vu. Mais il y a autre chose.

« Il y a les précautions que les Calculateurs ont prises contre nos éternels ennemis, l'eau et le feu. Les marins disent que jamais un navire ne fut aussi bien défendu. Contre l'eau, des compartiments à toute épreuve, des pompes gigantesques. Contre le feu, un corps d'Hommes-Combattants, spécialisés, ayant constamment, sous les





L'un des motifs ornementaux de "Normandie" (par Janniot). — Une chapelle permettra le service divin.

yeux et sous la main, toutes sortes d'esclaves mécaniques, électriques, thermiques, pour les avertir et les servir... »

Ici, le yacht, qui jusqu'alors s'était renfrogné dans un silence plein de dignité, demanda :

— Vous me permettez une observation ?

— Je vous en prie...

— Ces précautions, c'était élémentaire pour une ville de 4.000 âmes. Mais savez-vous à quoi elles garantiront, en outre, une entière sécurité?... Croyez que je me plais à reconnaître ce qui se fait de bien pour l'honneur de mon pays. Et c'est ainsi que si j'approuve, comme vous tous, la majesté de ce colosse, j'aime mieux encore qu'il soit, intérieurement, une œuvre d'art. Il fallait aussi préserver cela. Je n'en puis parler que d'après les on-dit de mon salon, mais je sais, par exemple, que, de la scène du théâtre (car il y a un théâtre) l'on aperçoit, dans une féerie lumineuse, 200 mètres de hautes salles princières qui, par leurs portes de bronze, leurs revêtements d'or, d'onyx et de marbre, leurs fresques aux nobles allégories, leurs pots à feu translucides où le verre taillé attendrit les clartés, par toutes leurs matières précieuses et leur agencement, témoignent de l'audace inventive et de la maîtrise de mille artistes ou artisans du pays de France. Avec bien d'autres magnificences, cela éblouira, c'est sûr. Et ce n'est pas seulement l'Homme de calcul ou de goût qui admirera le fruit d'un immense et harmonieux effort, c'est la Voyageuse, la Femme internationale, qui adorera le zèle que l'on a mis à lui plaire. Les bordages sont trop élevés pour que les nymphes marines puissent les franchir, au cours de la traversée, mais il n'importe : dès le départ, les sirènes seront à bord...

Le soleil, maintenant, était apparu et s'amusait à faire ricocher ses rayons sur le bassin de Penhoët. L'Homme allait reprendre le commandement des Choses et leur enlever la parole. Mais auparavant, on entendit une voix extraordinairement grave, à peine chuchotée, qui disait :

Avec des enfants et des femmes sur mes terrasses
Je franchirai les lentes passes.
« Bonne route », feront des cuivres exaltés
Et des Églises à coups de cloches
Et, sur les jetées, des chœurs proches.
(Il faut bien que je sois chanté).
Et l'on regardera autour de moi l'escorte
Des torpilleurs agiles, grise flotte.
(Avec des enfants et des femmes sur les terrasses,
S'il se trouve de sombres passes,
Il faut bien que l'on soit gardé).
Puis, seul bientôt et neuf sur la mer libre,
Sur la mer inouïe,
Emportant dans mes flancs, vers une terre libre,
Les vœux formés pour moi et cette autre patrie
Par tout un peuple au fier courage inoublié,
Je serai un morceau de patrie, détaché.
Quand, avec femmes et enfants sur mes terrasses,
J'aurai franchi les lentes passes,
Il faudra que je sois aimé.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda l'ancien chasseur de sous-marins, dur d'oreille depuis le dernier obus de sa dernière victime.

— Chut ! Taisez-vous, répondit le yacht, *Ce-qui-ne-s'était-jamais-vu* s'éveille à la vie, notre jeune géant s'exerce à penser français.

R. de Laromiguière

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

OPÉRA : *Ariane et Barbe-Bleue*, de Maurice Maeterlinck et Paul Dukas. M. Paul Dukas dut ressentir bien profondément l'intense poésie du conte maeterlinckien. Témoin la scène des pierres précieuses, où jaillit, transposée par une sorte de miracle dans le domaine des sons, l'éblouissante splendeur des joyaux tombant en cataractes; ou la scène dans laquelle Ariane, délivrant Barbe-Bleue de ses liens, apparaît si belle, si généreuse, si vaillante... Et ce ne sont là que deux exemples pris par di'ection personnelle dans une partition tout entière admirable.

Ariane et Barbe-Bleue fit sensation, autrefois, à l'Opéra-Comique. Il lui fallait pourtant, on s'en aperçoit, le cadre grandiose de l'Opéra, où ses trois actes trouvèrent une interprétation elle-même de grand style.

Mme Germaine Lubin, par sa voix flexible, sensible, émouvante, comme par son visage, sa démarche, ses attitudes, est dans Ariane toute beauté, lumière et noblesse, sans jamais se départir d'une simplicité que gouverne le goût. Elle a créé là une figure inoubliable. Auprès d'elle, Mlle Lapeyrette, elle aussi artiste de haute valeur, Mmes Almona, Doniau-Blanc, Gervais, Renaudin, Bourgat; MM. Etcheverry, Forest, Madlen et Médus rivalisent de talent dans des rôles d'inégale importance. Mais tous — et avec eux les musiciens de l'orchestre, magistralement dirigés par M. Philippe Gaubert — tous apportent le plus intelligent dévouement à l'interprétation d'une œuvre dont ils ont sans aucun doute compris toute la grandeur.

Le Marchand de Venise, de MM. Miguel Zamacoïs et Reynaldo Hahn. — Comment dire en quelques lignes ce que représente le triomphe du *Marchand de Venise* à l'Opéra ? L'on ne peut qu'indiquer pêle-mêle, avec la qualité supérieure du livret, la perfection classique des récitatifs, le délice des « airs » et des ensembles, l'âpreté dramatique des imprécations de Shylock, la poésie d'un interlude... En bref, l'invention mélodique, le maniement des voix et des instruments, l'art d'écrire pour ceux-ci en ménageant celles-là, n'avaient pas encore fourni pareille carrière chez M. Reynaldo Hahn, dont toutes les œuvres précédentes sont pourtant si pleines d'insigne musique et, lorsque le chant y intervient, si savamment scrupuleuses quant aux besoins de la diction et aux possibilités vocales.

Lors donc que, dans un ouvrage de l'importance du *Marchand de Venise* — et joué sur une scène illustre — la voix humaine est remise à son vrai plan, la parole reprend ses droits et l'intelligence de l'action n'est pas un instant en défaut, c'est un événement! On ne saurait douter qu'il n'exerce une heureuse influence sur la musique moderne.

Avec M. Philippe Gaubert et son orchestre, Mmes Fanny Heldy, Mahé et Renaudin, MM. Pernet, Singher, Cabanel, le Clezio, Chastenet, Narçon... apportent au *Marchand de Venise* une interprétation hors de pair.

Castor et Pollux de Rameau. — Rameau, l'un des plus géniaux compositeurs de tous les temps et l'illustre théoricien de l'harmonie, né au même siècle que Mansart et Le Nôtre — et que Racine ! L'on se demande quelle influence tomba du ciel, en cette époque, pour semer sur une terre déjà privilégiée un mélange sans égal de grâce et de logique, de noblesse et de clarté. Toujours est-il que l'Opéra remplit bien son rôle en revenant parfois aux sources les plus pures de la musique française. Et il fait à cette occasion largement les choses : en confiant les principaux rôles à des artistes tels que Mmes Germaine Lubin, Yvonne Gall, S. Delmas ; MM. Rouard, Villabella, Claverie... et en les parant, comme le corps de ballet, de costumes dignes de la magnificence du grand siècle.

GAITÉ-LYRIQUE. — *Malvina*, de Maurice Donnay, Henri Duvernois et Reynaldo Hahn. Les trois noms qui signent l'ouvrage indiquent assez sa valeur littéraire, théâtrale et musicale. Il a tout le charme, l'esprit, la tendresse que l'on attendait. Mais dans cette opérette qui nous restitue l'époque des « Trois Glorieuses », M. Reynaldo Hahn a ajouté, comme aurait dit en ce temps-là M. Prudhomme, une corde nouvelle à sa lyre : celle de l'enthousiasme héroïque. Or, nous pensons ne point nous tromper en ceci: il s'agit des «Trois Glorieuses», oui, mais le compositeur nous paraît avoir le premier traduit en musique ce que notre propre époque recèle d'aspirations à de grands actes accomplis pour une idée. Il a trouvé là de beaux accents enflammés, des plus communicatifs. Le résultat est un succès très chaleureux. Il faut en féliciter, avec les auteurs, la remarquable troupe de la Gaîté, notamment Mlles Camia, Thibault, Clasis, MM. Bourdin, Maquaire, Allard et Carpentier.



Germaine Lubin dans " Castor et Pollux ". Renée Camia et Bourdin dans " Malvina ". Par La Rocha.



PAUL CHACK

PAR O. BÉLIARD

Le commandant Paul Chack, assis à la table où il travaille, grille une cigarette, face au jour. Et l'on ne sait pourquoi la pièce, assez étroite, avec un panneau tapissé de livres, avec de souriantes photographies féminines, avec la note exotique de quelques idoles hindoues sculptées dans un bois sombre, évoque la cabine modelée sur le goût de l'hôte, où le marin protège son identité contre la sorcellerie des ciels changeants. Ceci n'a pourtant rien de cela et la fenêtre n'est pas un hublot ; mais on n'aurait point d'étonnement à y voir soudain glisser le décor de la rue comme si la maison levait l'ancre. Evidemment le centre du mirage, c'est l'homme qui est là, si typiquement marin, avec son teint aéré, coloré par tous les vents du monde, son sourire gaillard, ses paumes affectueuses. Paul Chack peut bien être las des océans. Il n'en reste pas moins imprégné; ainsi la rumeur de la mer ne s'éteint jamais au fond des coquillages.

Il revient d'une tournée de conférences en Scandinavie. Car sa parole est aussi connue que ses écrits; il l'avait

répandue précédemment en maints endroits de France, en Afrique du Nord, en Belgique, en Angleterre, en Sarre, en Rhénanie... Il est messager de la France et il parle français, c'est-à-dire nettement, clairement, gracieusement, chaleureusement.

« Je n'ai rencontré que des amis, me dit-il. Les Danois du Sleswig entendaient pour la première fois depuis longtemps une voix française; j'ai senti la sincérité de leur émotion. Et les Suédois, qu'on avait crus germanophiles, se sont plaints sympathiquement à moi de l'amoindrissement d'une France faite pour guider l'Europe. Nous en sommes, en effet, à l'étape où Rome épuisée attendait les Barbares... » ajoute mélancoliquement le marin.

— Hé ! lui répliqué-je, même le jour du triomphe d'Odoacre, un citoyen romain valait mieux qu'un Hérule.

— C'est vrai ! murmure Paul Chack avec une fierté dans les yeux.

Ce petit bout de conversation méritait, je crois, d'être saisi au vol. Il y a des confessions qui tiennent en un mot. Il y a des portraits qu'on pourrait ne pas finir; un trait, une touche ont suffi à fixer la ressemblance. Paul Chack incarne une mystique nationale; il a quelque chose du pavillon qui claque au vent, de la brave chanson qui fait tendre les muscles, du verre de vin. Sa foi française est sans complication sinon sans inquiétude Cet homme-là sonne franc, dans un siècle où la monnaie n'est pas sûre, ainsi qu'un vieux louis d'or.

Président honoraire de la Société des Ecrivains Combattants, le titre lui va comme des épaulettes. Vice-Président de la Société des Gens de Lettres de France ? Ça, c'est à mon avis une sorte de conquête, une sorte d'annexion, un coup bien joué. Car Paul Chack, dont la qualité d'écrivain est prouvée par une douzaine d'ouvrages qu'on lit avec passion, n'a rien d'un littérateur. Ce mot de *littérateur*, en effet, que mon vocabulaire emploie le plus rarement possible parce qu'il s'applique indifféremment à trop de gens de plume et de toutes tailles, est un nom de métier. Paul Chack peut aujourd'hui embellir sa vie par le succès de ses écrits; il n'a pas vécu pour écrire ni écrit pour vivre : il écrit parce qu'il a vécu. Ce marin avait quelque chose à raconter qui ne pouvait être raconté que par un marin. Quand il l'a fait, il a trouvé l'expression juste, celle qu'il fallait. Est-ce qu'on dit du bon sire de Joinville qu'il fut un littérateur ?

Je ne pense pas que jamais le commandant Paul Chack fasse de la littérature. Il avoue même n'avoir que peu de goût pour les jeux difficiles du verbe et des images. Les classes de lettres, au lycée, lui ont laissé le souvenir d'un pensum, aussi maussade et plus long que le pensum du *Borda*. L'analyse minutieuse d'un Marcel Proust le met en fuite et je ne cite que ce nom-là, qui est celui d'un mort, pour ne pas trahir l'opinion de Chack sur certains écrivains vivants qui siègent déjà à l'Académie ou qui vraisemblablement y seront entrés lorsque lui-même s'y présentera. Il aime qu'un auteur ait la vision claire et l'écriture droite; qu'il ne dise que ce qu'il sait dire, avec correction et même avec élégance, mais sans sauce. C'est le sujet qui domine l'œuvre; un bon sujet apporte le talent qu'il faut pour le traiter. D'ailleurs qu'on ne le soupçonne pas de « doctriner »; il aime ou il n'aime pas, voilà tout. Et il écrit lui-même avec une simplicité précise, comme quelqu'un que les mathématiques ont formé à la méthode. L'émotion qu'il a, il sait la communiquer rien que par l'ordre dont il dispose les détails, en faisant saillir assez discrètement ceux dont il fut frappé.

Je viens de relire toute son œuvre; ma foi ! d'un trait, à l'exception d'un livre, la *Guerre des Croiseurs* dont l'austère technicité trouble un peu le lecteur terrien. Ce sont des pages sans artifices, des pages d'Histoire. Mais pas tout à fait comme les historiens en écrivent, car il y a ordinairement dans l'historien un littérateur qui possède des recettes de métier. C'est de l'Histoire chaude, disons de la *Chronique*, et si j'ai tout à l'heure prononcé le nom de Joinville, j'avais bien pour le faire quelque raison d'harmonie. Chack raconte la guerre comme Joinville a raconté la croisade, en chevalier.

Une guerre, qui, d'ailleurs, fut pour lui souvent périlleuse et rarement divertissante. Après avoir commandé le vieux croiseur *d'Entrecasteaux*, il fut appelé comme directeur de tir sur le cuirassé *Courbet*, battant pavillon du commandant en chef de l'armée navale de France, en Adriatique. Mais les cuirassés, n'ayant pas à combattre d'unités de leur rang, ne prirent à aucun moment un rôle actif et Paul Chack passa au commandement du contre-torpilleur *Massue*; en cette qualité il fit la campagne des Dardanelles, le blocus de la côte d'Anatolie, assura la protection des convois de Salonique et patrouilla en Méditerranée occidentale où il eut la satisfaction, en novembre 1916, de couler un sous-marin allemand.

Mais en ses récits célèbres qui parurent d'année en année à partir de 1926, *On se bat sur Mer* (prix de la Renaissance et grande médaille d'or de la Ligue Maritime), *Sur les Bancs de Flandre*, *Ceux du blocus*, *Pavillon Haut*, *Branle-bas de Combat*, Paul Chack efface volontairement son aventure personnelle derrière la Geste inscrite sur la surface des mers hantées de squales d'acier et de mines traîtresses, ou sous les cieux parcourus de trajectoires funestes, par la grande famille des marins de France. Cette Geste, lorsqu'il n'en était pas le témoin direct, il en connaissait le menu, la couleur et l'ardente symphonie. Le dessin des navires sur les ciels lui était familier. Les hommes qui les montaient étaient ses amis. Ce qu'il écrit d'eux passe comme un frisson sous sa plume, et avant d'exposer leur courage et leur sacrifice tranquille, il sait en cinq ou six traits les douer de ce que je voudrais appeler une physionomie lyrique. Réellement, devant ces images rapides, ces esquisses enlevées d'officiers et de matelots, jalonnant l'œuvre avec une symétrie un peu naïve, on se rappelle assez la façon de nos vieux trouvères. On admire, du reste, qu'il rende justice à la valeur de l'ennemi avec une élégante générosité disparue depuis longtemps des batailles terriennes. Ces marins sont les derniers gentilshommes.

Et sans chercher, parce qu'il parle de ce qu'il sait, Paul Chack trouve fréquemment la touche imprévue, le tableau fait de couleurs neuves, qui ne sera plus oublié. Telle page comme celle qu'il intitula *Une croisière de Misère* impressionne autant que les drames les mieux noués par l'imagination.

Après avoir épuisé les souvenirs encore vifs de la dernière guerre, il se rappela les luttes de sa jeunesse contre la piraterie tonkinoise, lorsque, aide de camp du gouverneur général de l'Indo-Chine après maintes croisières, il faisait la police fluviale jusqu'au Yunnan et au Sze-Tchouan. Et ce fut l'origine de son livre *Hoang-Tham, pirate*, paru en 1933. Mais il est surtout marqué pour rendre la vie à l'histoire des Marins. Entré au Service Historique de la Marine, dès 1921, directeur temporaire de la *Revue Maritime*, auteur en 1930 de l'*Homme d'Ouessant*, il s'est passionné pour les fastes du passé.

Capitaine de vaisseau, commandeur de la Légion d'Honneur, membre de l'Académie de Marine, sorti du service actif en novembre dernier, Paul Chack prépare, entre autres livres, une trilogie de batailles navales : *Lépante*, *Trafalgar*, *Jutland*. Et pour bercer ses nostalgies il invente des chansons de matelot.

Octave Béliard

LECTURES

Quelques romans, un peu d'histoire

PAR PIERRE DOMINIQUE

Francis Carco : Ténèbres.

Cinq romans, un livre d'histoire, voilà le butin du mois. Le premier de ces quatre romans est celui de Francis Carco : « *Ténèbres* ». Histoire tragique, mais qui a son personnage grotesque : un de ces bonshommes dont l'aventure n'est pas moins douloureuse que celle du grand premier rôle, mais on plaint celui-ci et on rit de l'autre. Une trouvaille de Francis Carco, ce vieux bohême trompé et lâché. Pour le reste c'est l'histoire presque banale à force d'avoir été je ne dis pas contée, mais vécue : l'éternel mari, l'éternelle femme. Expliquez pourtant comment, contée d'une certaine façon, elle vous prend, vous saisit, vous retourne. C'est le miracle de l'art, de cette espèce de jeu perpétuel avec l'attention du lecteur, de cette danse devant le public, danse qui nous fait demeurer haletants et torturés par le souci de ce qui va se passer, jusqu'à la fin, jusqu'à la dernière phrase, jusqu'au dernier mot (Albin Michel).

Lucie Delarue Mardrus : Une femme mûre et l'amour.

Même métier magnifique chez Madame Lucie Delarue-Mardrus. Mais le cas étudié est tout différent. A première vue peut-être plus rare, bien que je n'en sois pas autrement sûr. C'est celui d'une femme qui vit seule, d'une vie assez difficile et que viennent brusquement déranger dans sa lutte quotidienne deux épaves, un beau-père et un beau-frère. D'où l'amour, on s'en doute, mais un amour qui ne réussit pas à faire perdre sa personnalité à l'étonnante héroïne de cette histoire. Les femmes aimées de Madame Lucie Delarue-Mardrus ont une fureur d'indépendance trop vive pour que le roman s'achève dans le ronron d'on ne sait quel fade bonheur. Que l'homme le trouve, ce bonheur et la fortune avec, c'est bien possible, la romancière accordera cela, mais la femme que le début du livre nous a montrée dans un acharnement d'amour et de travail, non, il faut qu'elle replonge à son double gouffre. Et c'est bien ainsi. (Ferenczi).

Maurice Bedel : L'alouette aux nuages.

Voici maintenant un de ces récits à la fois rapides et flâneurs, qui paraissent légers et qui sont lourds de toute une série d'observations, un de ces récits apparentés à ceux d'Anatole France, mais qui s'appuient sur une autre philosophie, sur une autre conception de la cité que les récits d'un des plus charmants esprits qu'ait comptés le XIX[e] siècle finissant. N'empêche que M. Maurice Bedel a bien du charme. Jadis il s'en prenait malicieusement aux Norvégiens dont certains s'émurent de ses traits. Et puis, il s'est contenté des Français qui sont gens à tout supporter. Leurs ridicules il les connaît, et leurs faiblesses, jusqu'à leurs tares, mais ce qu'il connaît le mieux, c'est l'âme de leurs politiciens. Rien dans cette complication ténébreuse ne lui est chose secrète ; il n'a d'ailleurs pas l'air d'attacher autrement d'importance à ces misères ; on sent qu'il compte sur le climat de France pour les guérir et il a bien raison. (Gallimard).

Robert Bourget-Pailleron : Cœur de Russie.

Il y a déjà quelque temps, un an peut-être. je notais — ici même — la naissance d'un certain « *Homme du Brésil* » de M. Bourget-Pailleron. Voici « *Cœur de Russie* ». Un ton plus sérieux, mais toujours la même idée, qui d'ailleurs ne nous lasse point, de ce destin qui un soir frappe à la porte et qui vous tire par la main vers les pires complications, ou la misère, ou le bonheur, on ne sait pas.

Le hasard d'une erreur de courrier, et voici une femme rencontrant un homme, tombant dans ses bras, lançant du coup sur le chemin de la fortune son mari et l'entreprise où ce mari végétait et qui végétait elle-même. Et puis dans toute cette complication elle se découvre, elle s'épanouit, — là aussi, le métier s'affirme — et elle dénoue brusquement la situation aux dernières lignes en sautant sur le dos de l'aventure, de la chimère. Cœur de Russie ? Peut-être pas. Cœur romanesque tout simplement. (Gallimard).

Robert Randau : Le Professeur Martin, petit bourgeois d'Alger.

Il y a un mois, je signalais un roman algérien de Luc Durtain : Luc Durtain s'est chargé du volet indigène ; Robert Randau va se charger aujourd'hui du volet français ou mieux, européen. Robert Randau a consacré sa vie, ou peu s'en faut, à l'Afrique et surtout à l'Afrique du Nord. Il a l'esprit plus que colonial, impérial. C'est grâce à lui et à une équipe d'hommes comme lui que la France a fini par prendre conscience de son Empire.

Donc, Robert Randau peint la société d'Alger, société franco-latine, si je puis dire — car aux Français se mêlent de nombreux Espagnols — il peint un peuple plus vigoureux que celui de France ou celui d'Espagne, un peuple qui s'est forgé une âme nouvelle dans la conquête d'un sol nouveau, dans l'exercice quotidien de la domination. Peinture éclatante, violente, toute en puissance, de la porte et du vestibule de notre Empire. (Baconnier, Alger).

Fernand Grenard : Genghis-Khan.

Terminons par le portrait d'un homme d'Etat : Gengis-Khan. Pour ceux qui s'étonneraient, soulignons l'étonnante réussite individuelle du chef mongol. L'homme à vingt ans n'est rien ; à quarante-sept ans il n'est qu'une puissance mongole, mais qui ne réunit pas encore sous son autorité tous les nomades de l'Asie ; vingt-cinq ans plus tard son empire s'étend de Pékin aux frontières de la Roumanie actuelle, et l'impulsion qu'il a donnée est si forte que ses lieutenants et successeurs continueront, dans les cinquante ans qui suivirent sa mort, à conquérir, d'une part la Chine, de l'autre la Roumanie, la Hongrie, une partie de l'Allemagne actuelle, la Croatie et qu'ils arriveront jusqu'à l'Adriatique. Car à plusieurs reprises déjà, l'Asie a déferlé sur l'Europe. (Armand Colin).

Pierre Dominique

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Depuis deux mois, nos maisons d'édition ont fait quelques efforts sérieux. Gramophone a demandé à Jean Variot un arrangement du *Médecin malgré lui* (Gr.) adapté aux nécessités du disque. Fort adroitement, sans mutiler le texte de Molière et en se contentant de supprimer quelques répétitions inutiles et les nombreuses exclamations qui ne se justifient que par la mise en scène, on est arrivé à faire tenir en huit faces de disques l'essentiel de ce chef-d'œuvre classique.

Ce disque a le mérite de nous présenter des acteurs dont les voix se différencient nettement les unes des autres, ce qui est indispensable dans un théâtre pour aveugles. Brunot, Gerbault, Dubosc, Le Goff, Lehmann, Ledoux, Mmes Chauveron, Bretty et Gisèle Casadesus ont tous des timbres très personnels qui fournissent une excellente « distribution vocale ». La pièce est menée dans un bon mouvement, en respectant les meilleures traditions du Théâtre Français. C'est à la fois un enregistrement pédagogique et un documentaire sur la technique théâtrale de la Maison de Molière. En tous cas, aucune édition scolaire ne défendra aussi efficacement les droits de nos grands classiques auprès de nos lycéens, que ne le fera cet album qui, sous une forme extrêmement vivante, frappera profondément l'imagination des jeunes auditeurs.

Aux amateurs de comparaisons et de contrastes, je signale un autre enregistrement d'une scène du *Médecin malgré lui* (C) dans laquelle le rôle de Sganarelle, au lieu d'être tenu par Brunot, a pour titulaire notre Dranem national. Le rapprochement est extrêmement savoureux et rempli d'enseignements de toutes sortes.

La Maison Ultraphone nous a donné d'un seul coup plusieurs disques de premier ordre. Au premier rang, celui dans lequel l'admirable pianiste Jean Doyen, dont les débuts au studio ont été retardés si longtemps, a gravé la *Bourrée Fantasque* de Chabrier (U). Ce disque est un véritable chef-d'œuvre de légèreté, de souplesse et d'aisance. Il est impossible de donner une interprétation plus magistrale de cette page éblouissante.

Dans la même collection, Pierre Bernac nous donne un *Colibri* de Chausson (U) qui est une réussite absolue. On lui doit également une interprétation extrêmement musicale des *Mélodies populaires grecques* de Ravel (U) qu'il a traduites avec le goût le plus raffiné et un sentiment musical remarquable.

Le violoncelliste Grégor Piatigorsky a conquis d'un seul coup une gloire mondiale que justifient ses mérites exceptionnels de technicien et de musicien. Le disque ne pouvait demeurer indifférent à une pareille découverte. Aussi pourrez-vous étudier de près le merveilleux talent de Piatigorsky en écoutant le *Nocturne en do dièze* de Chopin (Gr.), une *Romance* de Scriabine (Gr.) et une *Romance Sentimentale* de Tschaïkowsky (Gr), où l'admirable artiste affirme ses dons les plus rares.

Autre pièce de collection : le recueil de *l'Amour et la vie d'une Femme* (C) de Schumann interprété avec une maîtrise et une sensibilité étonnantes par Germaine Martinelli.

Ne manquez pas également d'écouter l'adorable *Dolly* de Gabriel Fauré (C) exécutée à quatre mains par deux fillettes, élèves de Marguerite Long. Cette interprétation dont la technicité est inattaquable, est d'une fraîcheur ravissante. Fauré aurait été enchanté de cette traduction juvénile si délicate et si sensible qui met si bien en valeur l'élégance de son écriture et de sa pensée.

Signalons encore un magnifique enregistrement de *La Vie du poète* de Gustave Charpentier (Gr.) sous la direction de l'auteur. Et, dans un autre genre, le disque de Marian Anderson (Gr) qui contient deux Negro Spirituals dans lesquels rayonne toute la force secrète de cette voix bouleversante.

Enfin l'Anthologie Sonore continue son remarquable travail de musicologie. Elle accueille aujourd'hui les clavecinistes français de l'Ecole de Couperin comme Jean-Nicolas Geoffroy et Antoine Dornel. Elle nous donne également le fameux *Chant des Oiseaux* de Clément Jannequin (A.S.) exécuté par la Chanterie de la Renaissance sous la direction d'Henry Expert. Nous lui devons également de très beaux enregistrements du *Psautier Huguenot* (A.S.) avec Goudimel et Claude Lejeune et surtout un enregistrement inoubliable d'une *Sonate* de Haendel (A.S.) pour hautbois et basse qui fera plus pour la défense de la musique ancienne que les plus épais volumes didactiques de nos pédagogues du passé.

(Gr.) Gramophone; (C.) Columbia; (U.) Ultraphone; (A.S.) Anthologie Sonore.

Vuillermoz

LE CINÉMA

PAR RENÉ LAPORTE

Toni

On est heureux de le dire : voici enfin une œuvre française qui approche de la perfection. Et, cependant, au moment d'engager la partie, le metteur en scène s'était donné des cartes bien dangereuses. Il a fallu tout le tact et toute l'habileté de M. Jean Renoir pour triompher. Première difficulté : le film illustre une histoire paysanne, qui fait à la fois penser aux romans de M. Chamson et de M. Giono. Rien n'est plus délicat que de donner la vie et surtout la parole aux hommes de la campagne, qui, s'ils ressentent les mêmes émotions que nous, les expriment différemment, avec moins d'emphase et de volubilité. En général, ils sont assez peu bavards, et ils économisent leurs gestes, car ils savent, mieux que les gens de la ville, que tout geste est une dépense d'énergie. Nous en avons beaucoup vu, de ces films " paysans ", dont les héroïnes, fardées sous le châle trop beau qui leur emprisonnait le visage, parlaient avec les mots des livres. C'était toujours le même décalage pénible entre la littérature et la réalité. Le premier mérite de MM. Renoir et Pagnol a été de s'attacher à un méticuleux ajustement. Ils y sont parvenus.

Autre danger — mais qui était plutôt, celui-là, d'ordre commercial : ce film est sans vedettes. En principe, il est donc moins attirant pour le grand public. Mais, à force de tristes expériences, les amateurs de cinéma ne commencent-ils pas à se lasser de courir à l'actrice célèbre, pour laquellc, autour de laquelle on bâtit un scénario, compte tenu de scs tics et de ses déformations personnelles ? M. Renoir a voulu respecter l'unité de son récit. Pour cela il fallait rester maître de sa troupe et de ses moyens. Peut-être, en se permettant cette audace, s'est-il souvenu que les plus beaux films russes sont entrés dans la gloire avec leurs protagonistes inconnus.

L'histoire se passe aux Martigues. Cela nous vaut d'admirables prises de vues de plein air, de l'étang et de la campagne aux oliviers — glissées çà et là non point pour être admirées, mais pour mieux créer l'atmosphère du drame où, tour à tour, le soleil et la nuit jouent leurs rôles de confidents de tragédie. L'anecdote est triste, mais elle l'est surtout *en dedans*. La fièvre monte lentement — nécessairement, a-t-on envie de dire. Peu de violences, mais, au moment voulu, une violence juste. Là est sûrement le grand art, servi par des acteurs qui ne pensent pas à eux.

Le seul reproche qu'on adressera à *Toni* est sa fin. Le film aurait pu s'arrêter sans dommage à l'assassinat du mauvais mari. Cela aurait évité les quelques scènes, très maladroites, de l'arrestation et de la mort du faux coupable. Et pourquoi M. Renoir, qui était arrivé à un « climat » si intensément poétique, a-t-il cru bon d'encombrer l'action de son joueur de guitare? C'est fort gênant, invraisemblable, et la poésie n'y gagne guère.

Jours heureux
Aller et retour

S'il leur manque la distinction et la mesure, les metteurs en scène américains se rattrapent par le charme — apanage français, dit-on cependant. Ils nous offrent des spectacles où la jeunesse triomphe par un sourire ou un baiser. L'ennui, c'est qu'elle ne triomphe que par cela. Si l'on a vu, dans la même semaine, deux films d'outre-Atlantique, on est un peu fatigué de ces moyens agréables sans doute, mais peu variés. Les filles sourient très gentiment. Les garçons embrassent très bien. On se demande quelquefois si les uns et les autres savent réfléchir.

Les films où paraissent Claudette Colbert — toujours ravissante — et Robert Montgomery sont faits de ces défauts et de ces qualités. Ils n'ennuient pas. On quitte son fauteuil, l'âme légère, et très satisfait. Mais, le lendemain, on s'aperçoit avec étonnement que le plaisir éprouvé n'a laissé aucune trace dans la mémoire.

Little minister

C'est une fable. On la dirait composée pour un livre de distribution de prix. La gaucherie émue d'un pasteur amoureux d'une jeune fille aux manières d'enfant terrible. Un ivrogne facilement converti. Un mariage comme dessert. Rien de choquant. Voilà un spectacle moral. Peut-être, cependant, pourrions-nons demander autre chose. Katharinc Hepburn, belle et légère comme le vent, vraie comme la nature, est, certes, en mesure d'interpréter une histoire qui aurait plus d'envergure, — et qui prolongerait en nous de plus profonds échos. Mais les producteurs qui l'ont lancée l'ont déjà installée au rayon fille-un-peu-insupportable-mais-qui-a-du-cœur. Il est probable qu'elle y restera longtemps. Et c'est dommage.

Néanmoins, par la seule présence de cette actrice, qui a plutôt l'air de voler que de marcher, qui joue avec une spontanéité et une émotion rares, ce film acquiert un réel mérite. Il vaut la peine d'être vu.

René Laporte

La cuisine d'aujourd'hui

- Elle doit à l'électricité, animatrice discrète, invisible, son air chic et si nouveau !
- Mais les qualités extérieures de *la cuisinière électrique* n'en doivent pas faire oublier les *qualités* profondes...
- *Culinaires*, d'abord : la cuisine à l'électricité égale la cuisine « à l'ancienne ».
- *Pratiques :* facilité de conduite et d'entretien, hygiène...
- *Et économiques :* un repas d 4 personnes coûte moins de 1 fr. à Paris, avec les tarifs réduits .

MM. Perret frères Arch.
Photo O'Doyé

Essai gratuit et Location d'appareils de cuisine électriques aux Bureaux de Quartier de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité





Votre mémoire est une plaque sensible....

Une croisière "TRANSAT" y inscrira le plus beau des films.

Vous concilierez voyage, repos, agrément. Votre hôtel et tout son confort se déplaceront avec vous. De 3 à 23 jours d'absence.
Billets depuis :
400 Francs

8 CROISIÈRES :

BELGIQUE - HOLLANDE - TRIPOLITAINE
EGYPTE - PALESTINE - ITALIE DU SUD
ECOSSE - ISLANDE - SPITZBERG - BANQUISE - U.R.S.S. - BALTIQUE - NORVÈGE
SUÈDE - FINLANDE - POLOGNE -
DANEMARK - TERRE-NEUVE - CANADA
ETATS UNIS - MER NOIRE -
CAPITALES NORDIQUES.

En Juillet : 3 jours à bord du S. S. **"NORMANDIE"**

Faites une croisière "Transat" *cocktail parfait de tous les plaisirs.*

S'adresser :
6, Rue Auber, PARIS
aux Agences de la Compagnie en Province et aux Agences de Voyage.

Cie Gle TRANSATLANTIQUE

P.1

LES ERREURS ALIMENTAIRES NE SONT-ELLES PAS A LA BASE DE BEAUCOUP DE MALADIES ?



Ce n'est pas à un docteur qu'il faut démontrer :
- l'intérêt d'une meilleure hygiène
- la valeur nutritive plus grande des aliments conservés frais.

N'attendez pas les grandes chaleurs. Documentez-vous dès maintenant sur

FRIGEVOG

L'APPAREIL QUI TIENT EN ECHEC LE DÉVELOPPEMENT DES BACTÉRIES

Le plus "au point" des réfrigérateurs

Le plus économique à tous points de vue



NOUVEAUX MODÈLES
à partir de
2.950 Frs
Facilités de paiement.

Demandez-nous le catalogue explicatif.

FRIGEVOG

LE RÉFRIGÉRATEUR ÉCONOMIQUE

Distributeurs exclusifs pour la France : IUNG Frères, Epinal.
Nombreux agents en province. Demandez l'adresse de votre agent régional à **IUNG Frères, 52, Quai des Bons-Enfants, Epinal.**
Région parisienne : **Le Froid domestique, 184, Bd Haussmann.**

JUSTE MILIEU. QUALITÉ TOTALE. JUSTE MILIEU. QUALITÉ TOTALE. JUSTE MILIEU. QUALITÉ TOTALE. JUSTE MILIEU. QUALITÉ TOTALE. JUSTE MILIEU. QUALITÉ TOTALE. JUSTE MILIEU



Ce qui importe dans un achat, c'est la valeur réelle acquise en échange d'une somme donnée. Dépenser peu n'est pas nécessairement la preuve d'une bonne affaire; dépenser plus n'est pas la preuve d'une erreur. L'essentiel est d'acheter une valeur réelle qui apporte tout ce que l'on est en droit d'exiger : agrément, qualité, sécurité, confort, durée. Une Hotchkiss répond toujours exactement aux désirs de son conducteur comme à toutes les exigences de la route, même après un long usage ; c'est une valeur que... n'atteint pas le nombre des années. Un chèque achète davantage lorsqu'il paie une Hotchkiss. Achetez, vous aussi, une Hotchkiss puisqu'il vous faut une bonne voiture.

HOTCHKISS

154, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS — **QUALITÉ TOTALE** — **168, Bd ORNANO, SAINT-DENIS**

353

Dir' Gér' Français Debat. — R. C. Seine 2514 B   Imp. A. Breger Frères, 9, Rue Thénard, Paris


ART & MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
JUIN

Photo Nora Dumas

Photo Régis Lebrun

Nouvelle présentation

quadruple boîte



oto Régis-Lebrun

Constipation

inolaxine

mucilage pur sans laxatif

libère l'intestin

sans l'irriter

1 à 2 cuillerées à café
aux repas



SOMMAIRE

JUIN 1935

Les reproductions de tableaux qui figurent dans ce numéro sont signées Alinari, Anderson, Brogi, Bulloz, Giraudon, L. Rouart.

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



LA MADELEINE, D'UN INCONNU DU XIII°. FLORENCE, ACADÉMIE DES BEAUX ARTS

Mai, Juin, Juillet : pour cette période des trois plus beaux mois de l'année, voici que Cimabué, Fra Angelico, Mantegna, Michel-Ange, Raphaël, Vinci, le Corrège, Titien, le Tintoret, Annibal Carrache, Caravage, Tiepolo, cent autres grands hommes ont quitté les musées italiens pour devenir les hôtes du Petit-Palais, dans un jardin de nos vivants Champs-Elysées.

Si toutes les fêtes de la Saison de Paris avaient ce caractère d'événement, l'on verrait accourir l'Europe et l'Amérique. Mais l'on peut tenir pour certain que l'Exposition d'Art Italien, à elle seule, fixe d'innombrables egards, pleins de désir ou de nostalgie.

C'est bien un événement. L'on a, au hasard, estimé à un milliard la valeur des toiles confiées à la France par son amie transalpine. A la vérité, cette valeur est inestimable, puisque rien au monde ne saurait la remplacer.

Un tel prêt est cependant d'un prix tout autre que matériel.

Il faut remonter aux guerres napoléoniennes pour trouver à Paris une pareille assemblée de peintres quasi-légendaires. Mais ils étaient là par le sort des armes. Si l'on peut admirer, à l'origine d'un transfert de cette sorte, le génie d'un grand Capitaine, l'on doit oser dire que l'acte lui-même, — cette mainmise sur la fleur admirable d'une civilisation — n'ajouta rien à la gloire de son auteur.

Il a suffi aujourd'hui qu'un écrivain français, très érudit critique d'art, fît le voyage de Rome pour que la permission d'aller passer les beaux jours en France fût accordée aux plus incomparables trésors de la Peinture italienne.

Il est vrai que M. Raymond Escholier, présentant son placet à M. Mussolini, possédait, d'expérience et même, sans doute, de naissance, tout l'art d'un négociateur de fine essence latine. Et l'on a plaisir enfin à imaginer — sans être à ce sujet particulièrement informé — qu'un grand, très grand chef de gouvernement et un artiste de lettres changé en diplomate se souvinrent ensemble d'avoir autrefois, soldats, simultanément défendu, et bien défendu, les pays où souffle l'esprit méditerranéen.

Ce que signifie surtout l'Exposition d'Art Italien, c'est l'accord de deux peuples vaillants et de bon vouloir, pour des échanges de pensées, de générosités et de beautés de toute espèce. Son plus haut prix, c'est d'être un commencement et un exemple.

Et maintenant, il ne reste plus qu'à lever le rideau sur un spectacle royal. Des dieux sont morts et ont passé, dans leur linceul de pourpre. Voici les dieux immortels de la lumière et des couleurs.

R. de Laromiguière

LES PRIMITIFS ITALIENS

PAR ABEL BONNARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CIMABUE



Un Cimabue prêté par le Louvre : "La Vierge à l'enfant et aux anges ", de la seconde moitié du XIIIe. Avec cette œuvre, deux autres madones, à Florence et à Assise, sont communément attribuées au peintre florentin que l'Histoire juge avoir rompu le premier avec l'art byzantin. — De Giotto (1266-1337), un Saint-Stéphane : collection Horne de Florence.

De Florence nous est venue cette madone du XIVe, l'un des trésors du Palais des Offices qui en compte tant d'autres. Elle est de Pietro di Lorenzo, peintre-fresquiste siennois d'abord influencé par Duccio, plus tard par Ambrogio.



GIOTTO

L'art italien a soudain ouvert dans Paris ses mains pleines de pierreries. En revoyant ici tant d'œuvres que je suis allé souvent visiter et contempler en leur lieu, je m'assure, avec une espèce d'ivresse dans l'admiration, qu'elles sont inépuisables. Je voudrais résumer leurs principaux caractères ; mais alors même qu'on laisse de côté les fresques pour ne s'intéresser qu'aux tableaux, cela est malaisé, car on a devant soi une multitude d'ou-

PIETRO LORENZO

MATTEO DI GIOVANNI



CRIVELLI

vrages aussi divers que parents, depuis les Madones de Cimabue, à peine réveillées sur leur fond d'or et de rose, et les tableaux de Giotto, où rien ne gêne la grandeur du sujet choisi, jusqu'à ceux de la fin du XVe siècle, submergés d'une richesse mondaine. Je revois en esprit ces Florentins si près de la rue et de la boutique, dont l'œuvre reflète la vie de tous les jours et celle des jours de fête, et les Siennois, pâles, purs, suaves, toujours au-dessus de la vie vulgaire ; Fra Angelico est suave, lui aussi, mais non point comme eux, car s'il les dépasse comme saint, ils le dépassent comme seigneurs, et le grand Piero della Francesca est encore suave d'une autre manière, car ses personnages graves et fixes restent solides et délicats comme des colonnes au clair de lune. Cependant, ce qui caractérise ces peintres, c'est la façon dont ils ont aimé ce monde où ils ont vécu, dans l'ensemble et dans le détail, avec de soigneuses prédilections, avec un ravissement sans délire, avec un émerveillement mêlé de précision, en préférant mille choses sans en dédaigner aucune. Le tableau du peintre devient le récit de ses jouissances, la collection de ses amours, et s'il est parfois un peu trop garni, quoi qu'il ne soit jamais encombré, c'est parce que l'artiste n'a pu résister à la tentation d'y recueillir un animal ou une chose qui l'avaient charmé. Dans ces œuvres où brille un amour lustré d'attention et d'intelligence, tout devient également précieux, tout

est doré par le choix. Certains d'entre ces primitifs se plaisent à mettre dans leurs œuvres des branches de corail et des escarboucles, mais elles n'y ont pas plus de gloire que les pommes ou les citrons qu'ils placent à côté, ou que cette insigne et grêle coquille d'œuf que Piero a suspendue au-dessus de quelques saints réunis.

Quand l'âge classique commencera, un goût plus sévère chassera ce peuple de choses, mais ce que l'esprit gagnera alors en satisfaction, l'âme le perdra en béatitude. Tout ce que les primitifs mettent dans leurs tableaux n'y figure pas seulement pour la tache et pour la couleur. Ils croient à l'existence des objets, ils les sauvent dans leurs ouvrages ; le lézard qu'ils nous montrent appliqué à une pierre est vraiment celui qui se chauffe au soleil de l'après-midi et qui clignote en avalant la lumière ; le pinson qu'ils posent sur un mur est bien un pinson réel qui apporte son cœur inquiet et charmant dans l'œuvre d'un homme. Leurs tableaux ne nous ravissent tellement que parce qu'ils nourrissent et désaltèrent tout ce qui reste en nous d'enfantin, mais pour bien entendre ce terme, il ne faut pas le confondre avec le mot puéril, et on doit tâcher au contraire de se remémorer tout ce qu'il y a dans l'âme des enfants de vivacité éclatante, de grandeur naïve et sacrée, qui ne survivent pas dans l'âme des hommes.

FRA ANGELICO



La Madeleine de Matteo di Giovanni, (1435-1495) est un détail de la "Sainte-Barbara" empruntée à une Église de Sienne. De Carlo Crivelli (1440-1493) qui tant aima les ors éclatants et les étoffes somptueuses, c'est une "Vierge avec l'Enfant" qu'Ancone nous a prêtée. — Enfin, un fragment de la "Déposition de la Croix" de Fra Angelico (1387-1455) montre la sainteté, l'exquise douceur d'âme du moine artiste.

De Sienne, une Madone avec l'Enfant par Neroccio di Bartolommeo Landi, peintre siennois (1447-1500). Ses Madones offrent la particularité de couleurs claires et sombres en contrastes accusés. N. B. — Ici comme dans toutes les autres pages, c'est un détail de tableau qui est seul reproduit.



NEROCCIO



JACOPO BELLINI

La Vierge avec l'enfant, des Offices, par Jacopo Bellini (1405?-1470) qui, plus occupé de science que de peinture, eut cependant pour élèves Gentile et Giovanni Bellini, ses fils, et son gendre Mantegna. — Puis, une Vierge, de la Cathédrale d'Urbin, par Piero della Francesca (1416-1492).

Les tableaux religieux de ces primitifs nous apprennent que le Paradis commence ici-bas. Le monde des hommes est si aimable et si clair, il est orné et relevé de tant de grâces que l'ange même qui est envoyé dans notre pays, en le traversant d'un pas aérien, ne se sent pas exilé du sien. Et la prière de cet art, c'est de dire à Dieu : Seigneur, la Terre est sans doute un triste séjour par la méchanceté des hommes, mais, pour le reste, elle est si merveilleuse que nous ne vous demanderons dans la vie éternelle rien de plus, rien d'autre, que tout ce que nous avons déjà chéri en ce monde. Que le Paradis soit comme les environs de Pérouse ! Que la Jérusalem céleste ait les mêmes tours que Sienne ! Que nous retrouvions dans le royaume de votre gloire notre Arno qui serpente au loin comme un ruban d'air, et le petit chemin non moins sinueux qui s'élève jusqu'à un arbre si fin qu'il ne semble fait qu'avec des cils, et le cyprès qui se condense dans la lumière, et l'alouette huppée qui ressemble au Frère mineur, car il ne peut rien y avoir de plus beau ni de plus charmant que tout ce que vous nous avez donné sur la Terre.

Abel Bonnard

PIERO DELLA FRANCESCA

Du Louvre, une Vierge d'Alesso Baldovinetti — encore un Florentin (1425-1499). Tête exquise et pure, certes, mais bien plus d'une mère heureuse que d'une Sainte qui pressentirait la Passion. — Des Offices, le Baptême du Christ, par Verrochio, œuvre singulière où les figures de Jésus et de St-Jean Baptiste ont prêté au reproche d'un peu de sécheresse.



BALDOVINETTI

VERROCHIO

La Pieta, de Milan, par le Vénitien Giovanni Bellini (1430-1516), fils de Jacopo : l'une des œuvres les plus célèbres de la peinture sacrée, par l'expression résignée du Christ, par celle de Marie toute piété, pitié, douleur, amour. Avec cela, Giovanni laissa des toiles tout imprégnées de tendresse, d'humanité quasi voluptueuse, très "vénitiennes".



G. BELLINI

VISAGES
DU QUATTROCENTO

PAR RAYMOND ESCHOLIER

Au seuil

Du Palais Pitti, la Vierge à l'Enfant par Filippo Lippi (1406?-1469), moine qui peignit des vierges innocentes et pourtant ne fut pas un modèle de vertu (mais ce qui compte, c'est la vie intérieure que les Renaissants ont su nous rendre sensible). — Du Louvre, Portrait d'une Princesse d'Este, par Pisanello (1397-1450) dont les peintures portent le sceau d'un art accompli de médailliste.



PISANELLO

des salles réservées au Quattrocento, entre ce rodomont de Pippo Spano — de son vrai nom Filippo de Scolari — condottière florentin et vainqueur des Turcs, et l'altière et puissante Sibylle de Cumes, d'Andrea del Castagno, un diptyque triomphal nous accueille : Frédéric de Montefeltre, duc d'Urbin, et sa femme, Battista Sforza, magnifiés par Piero della Francesca.

Profils nettement découpés sur la campagne paisible à l'ombre des murailles ducales, Frédéric et Battista règnent ici vraiment sur leur terre aimée des arts. La vie orageuse sculpte et sillonne âprement la face de Montefeltre, qui, dans un tournoi, avait eu le nez brisé et perdu un œil, tandis qu'une douce sérénité modèle le visage pensif de Battista Sforza et qu'une vive lumière égrène ses reflets sur le collier de perles et sur le chapelet des tours ducales.

Un autre profil, non moins singulier et qu'on devine, lui aussi, d'une ressemblance littérale, celui de l'*Inconnue*,

Du Musée Poldi Pezzoli de Milan, un bien séduisant Portrait de jeune femme, par l'un des frères Pollaiuolo, (deux Florentins), probablement Antonio (1432-1498).



POLLAIUOLO

de Pollaiuolo, l'énergique, le féroce graveur du « Combat des hommes nus », l'inventeur de l'étrange *David*, de Berlin.

Un rang de perles encore autour de ce col de cygne, des perles toujours dans la chevelure d'or pâle, d'une savante architecture, la conque exquise de l'oreille protégée par un voile minuscule, un front légèrement bombé, l'arc du sourcil tracé, semble-t-il, au pinceau, l'œil noir, cette fois légèrement enfoncé sous le long rideau des cils, un nez un peu relevé, une narine palpitante, une lèvre supérieure trop proéminente, et puis ce menton si incurvé.

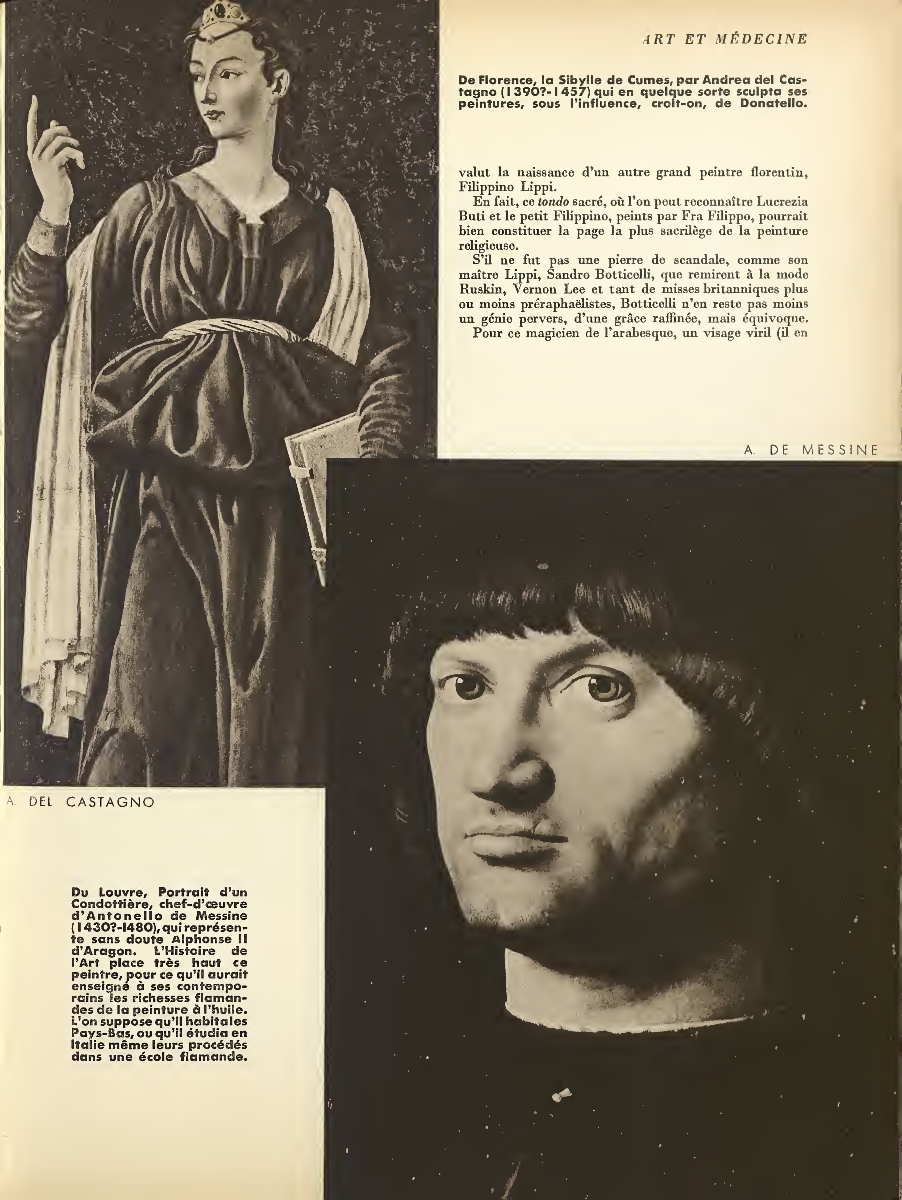
Avec cela, un charme qui vous hante. On songe au mot de Hugo à propos de Marie Dorval : « Belle, certes non, mais elle est pire ! ».

Combien plus suave et plus candide, cette illustre Madone du Louvre, attribuée d'abord à Piero della Francesca, puis donnée, avec plus de vraisemblance, à Alesso Baldovinetti, le maître de Pollaiuolo.

Quel charme dans ces yeux baissés, au regard si tendre, dans ces lèvres au pur dessin, qu'on sent sur le point de s'entrouvrir. On conçoit que l'admirable paysage d'eau et de montagne ait permis d'évoquer le souvenir du site merveilleux où se profilent le duc et la duchesse d'Urbin.

Mais c'était oublier ce que dit Vasari d'Alesso Baldovinetti, élève de Domenico Veneziano, lequel lui avait donné le goût des libres espaces, des lointains : « Il aimait à peindre les paysages et les dessinait tels qu'ils sont. C'est pourquoi l'on peut voir dans ses tableaux des ponts, des rochers, de l'herbe, des fruits, des routes, des châteaux... »

Fra Filippo Lippi, dans le *tondo* célèbre du Palais Pitti, tout comme dans ses fresques de Prato, se soucie encore plus d'architecture que de nature. Ce qui le tente, avant tout, ce carme infidèle à ses vœux, c'est la grâce de la femme et la joie de l'enfance. Ce *bambino*, il l'a tenu dans ses bras, et cette Vierge au nez légèrement retroussé, sœur de la Sainte Marguerite du tableau de Prato, n'est autre que cette Lucrezia Buti, religieuse au couvent de Santa Margherita, où Fra Filippo la séduisit et l'enleva, scandale dont la *Tamburazione*, la dénonciation de 1461, nous garde le témoignage, et qui nous



De Florence, la Sibylle de Cumes, par Andrea del Castagno (1390?-1457) qui en quelque sorte sculpta ses peintures, sous l'influence, croit-on, de Donatello.

valut la naissance d'un autre grand peintre florentin, Filippino Lippi.

En fait, ce *tondo* sacré, où l'on peut reconnaître Lucrezia Buti et le petit Filippino, peints par Fra Filippo, pourrait bien constituer la page la plus sacrilège de la peinture religieuse.

S'il ne fut pas une pierre de scandale, comme son maître Lippi, Sandro Botticelli, que remirent à la mode Ruskin, Vernon Lee et tant de misses britanniques plus ou moins préraphaëlistes, Botticelli n'en reste pas moins un génie pervers, d'une grâce raffinée, mais équivoque.

Pour ce magicien de l'arabesque, un visage viril (il en

A. DE MESSINE

A. DEL CASTAGNO

Du Louvre, Portrait d'un Condottière, chef-d'œuvre d'Antonello de Messine (1430?-1480), qui représente sans doute Alphonse II d'Aragon. L'Histoire de l'Art place très haut ce peintre, pour ce qu'il aurait enseigné à ses contemporains les richesses flamandes de la peinture à l'huile. L'on suppose qu'il habita les Pays-Bas, ou qu'il étudia en Italie même leurs procédés dans une école flamande.

Des Offices, La Vierge à l'Enfant par Botticelli (1444-1510), ou du moins trois têtes d'anges et celle de la Vierge : l'une des œuvres significatives, par sa grâce si raffinée, du peintre le plus troublant, sans doute, de la Renaissance italienne.



MANTEGNA



De Milan, une Madone de Mantegna (1431-1506), puissant génie dont l'influence s'étendit sur toute l'Italie et même en Allemagne, par l'effet d'un admirable instinct d'artiste, d'une vigoureuse intelligence et de l'audace des grands novateurs.

BOTTICELLI

est de splendides comme celui de Pierre de Médicis, « l'homme à la médaille », d'une ardeur anxieuse, d'une sensualité refoulée), un visage de Vierge (celle de la « grenade », dont la mélancolie éveille et trouble en nous toutes les sources d'excitation), un visage de déesse (dans la « Naissance de Vénus », où, pour la première fois, au Quattrocento, la femme nous apparaît infiniment désirable dans sa radieuse nudité), ce ne sont jamais que prétextes à éveiller chez le spectateur la magie d'une certaine mélodie intérieure — ce que Barrès eût appelé assez justement une « musique de perdition ».

Raymond Escholier



VOIX
DANS L'ORCHESTRE

PAR ELIE FAURE

LUCA SIGNORELLI





LORENZO DI CREDI

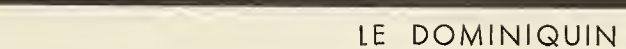
Des Offices, la Madeleine de Luca Signorelli (1450-1523), grand peintre de la beauté plastique, maître ès anatomies splendides après avoir été l'élève de Piero della Francesca. Des Offices encore, une Vénus de Lorenzo di Credi (1459-1537) qui paraît avoir été le disciple préféré de Verrochio.

La peinture symphonique, à Venise, marque comme un recul, au moins apparent, de cet art de décrire ou de caractériser les visages, si vigoureux chez Mantegna ou même encore chez Carpaccio. Avec Giovanni Bellini et ses élèves, Giorgione, Titien, Palma, le visage devient comme un instrument de l'orchestre. Il est entraîné dans la vie tumultueuse des éléments polyphoniques qui se répondent, s'enchevêtrent, s'équilibrent, et dont

les rappels, les contrastes, les passages entrecroisent leurs échos. Il y disparaît comme la partie d'un violon dans l'ensemble du poème musical. Même, remarquez-le, quand il s'agit d'un portrait, aussi vivant qu'on le veuille. Je songe surtout à Titien, dont les portraits sont un prétexte à accorder des noirs, des verts, des ors, des rouges, à traiter de belles matières, à poursuivre dans les demi-teintes le jeu subtil et dansant des reflets, et à donner au spectateur l'impression d'un bloc lyrique dont rien ne peut être détaché. Voyez la figure équestre de Charles-Quint, ou l'effigie du Doge Gritti. Malgré le caractère puissant du visage, et sa « ressemblance » certaine, il s'agit ici d'une manifestation d'apparat qui tend à frapper l'âme d'un choc dominateur où le faste des harmonies et les richesses chromatiques tiennent autant de place que la face impérieuse, la main musclée, tout ce qui exprime avec tant de vigueur la passion du commandement, et là d'un poème tragique où le soleil levant qui ensanglante l'armure donne à l'homme et à la bête l'aspect d'un crustacé géant sorti de son repaire ténébreux pour les orgies du massacre.

C'est ainsi que l'art du XVIe siècle, même ailleurs qu'à Venise, semble moins rechercher que celui du précédent ces figures typiques dont la moindre promenade dans les ruelles florentines nous révèle par centaines les sœurs maladives, dévorées de fièvre et de passion. N'allez pas croire, cependant, qu'il les avait pour jamais perdues dans les allégories équivoques de Botticelli ou sur les murailles de Santa Maria-Novella animées par le pinceau de Ghirlandajo de leur ardeur mélancolique. Le type local y reste caractérisé, et le type individuel lui-même très


MICHEL ANGE


LE DOMINIQUIN

Des Offices, un détail de la Sainte-Famille, par ce dieu des arts plastiques : Michel-Ange (1475-1564). — De la Villa Borghèse, la chasse de Diane avec ses délicieuses jeunes filles au bain, par le Dominiquin (1582-1641), élève d'un Flamand, puis de l'Académie des Carrache. — Du Palais Pitti, la célèbre Judith d'Allori (1577-1621)




ALLORI



VINCI

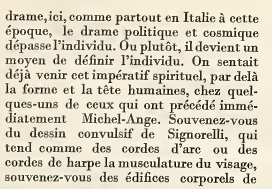
fortement indiqué. Bronzino, Moroni ne sont pas les seuls à défendre la tradition sévère du portrait en Italie. A Rome, comme en Lombardie ou à Florence, il suffit d'écarter momentanément, par un léger effort de sympathie, la hantise des mélodies dures, denses et translucides comme un cristal coloré que nous imposent les effigies de Raphaël, et de suivre la pureté cruelle des modelés et des contours — si loin déjà des visages ronds de la vierge ombrienne que son maître Pérugin lui avait transmis — si l'on veut retrouver l'Eglise, le monde et la rue dans ce que les types qu'on y rencontre offrent de plus énergiquement défini, et aussi de plus permanent. Mais, dès qu'il s'agit de pénétrer l'expression ferme et sinueuse des bouches, l'intensité des regards, les saillies ou les creux que la lumière et l'ombre sculptent, le dessin violent et tendu de l'ossature des visages, comment s'abstraire dc l'orage qui gronde aux voûtes de la Sixtine? Le

LORENZO LOTTO



CARPACCIO

De Florence, l'Annonciation de Léonard de Vinci (1452-1519), cet extraordinaire génie qui pénétra toutes les connaissances humaines. — De Venise, Portrait par Lorenzo Lotto (1480?-1556), peintre religieux qui mérita largement de survivre, mais paraît avoir été surtout un admirable portraitiste. — De Venise, les Courtisanes par Carpaccio (1455?-1525?), le fastueux artiste plein de rêves d'Orient.



drame, ici, comme partout en Italie à cette époque, le drame politique et cosmique dépasse l'individu. Ou plutôt, il devient un moyen de définir l'individu. On sentait déjà venir cet impératif spirituel, par delà la forme et la tête humaines, chez quelques-uns de ceux qui ont précédé immédiatement Michel-Ange. Souvenez-vous du dessin convulsif de Signorelli, qui tend comme des cordes d'arc ou des cordes de harpe la musculature du visage, souvenez-vous des édifices corporels de

ÉRONESE

BRONZINO

Piero della Francesca où il nous apparaît sous son aspect monumental par ses plans essentiels et ses surfaces continues. Deux œuvres où le prophète de la Sixtine trouvera les éléments les plus solides de ses figures abstraites mais si fortement méditées que, de Turin à Venise ou de Milan à Rome, vous voyagerez dans ce train en face d'une sibylle, que vous vous assiérez à la table d'une trattoria non loin du génie emporté dans le manteau de Dieu par le vent des abîmes, que vous vous trouverez au guichet de cette banque, en présence de l'un de ces êtres charmants ou hagards dont Isaïe, Ezéchiel et Jérémie s'environnent, et que vous verrez entrer dans votre chambre d'hôtel, à votre coup de sonnette, la femme sculpturale qui recouvre d'un voile la tête du despote qu'elle vient de trancher. Il ne s'agit plus de portraits, il s'agit d'accents dispersés dans le poème de force et de douleur, de volonté et de désespoir, d'impuissance devant la mort que l'Histoire, les événements, les passions, font chemi-

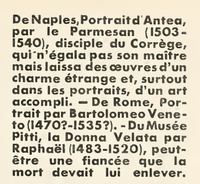
De Modène, S[t] Mennas, par Véronèse (1528-1588), génial virtuose des couleurs éclatantes et des idéales nuances. — Des Offices, Lucrèce Panciatichi, par Bronzino (1502?-1572) qui sut, lui aussi, faire jouer superbement la couleur. — Et encore de Florence, la tête de Flora, par Titien (1490?-1576) chef à vingt ans de l'École vénitienne et qui devait rester grand entre les plus grands.



TITIEN



LE PARMESAN



De Naples, Portrait d'Antea, par le Parmesan (1503-1540), disciple du Corrège, qui n'égala pas son maître mais laissa des œuvres d'un charme étrange et, surtout dans les portraits, d'un art accompli. — De Rome, Portrait par Bartolomeo Veneto (1470?-1535?). - Du Musée Pitti, la Donna Velata par Raphaël (1483-1520), peut-être une fiancée que la mort devait lui enlever.

RAPHAEL



VENETO

ner sur notre route. Il s'agit aussi d'attitudes spirituelles que l'énergie du geste, l'équilibre du corps dans l'action ou le repos, l'intensité intérieure de l'image marquent d'un accent éternel.

Ajoutez à cela que ce besoin de faire appel à toutes les apparences, à toutes les matières, à tous les caprices de l'eau, de la terre, du ciel, à toutes les lueurs, à toutes les ombres pour exprimer la tragédie qui se joue dans le cœur de l'individu, se manifeste en même temps que l'idéalisme platonicien mûrit et modèle les formes, ce qui non seulement simplifie, embellit les figures nues, mais donne au visage un aspect plus général... Vous comprendrez du même coup que partout en Italie — voyez Luini, Corrège, Sodoma — mais surtout à Venise où la vie spatiale et moléculaire de l'univers intéresse les peintres avant toutes choses — voyez Tintoret et Véronèse — on constate un certain amollissement, une certaine uniformisation, un certain anonymat même dans les visages qui tendent à exprimer la volupté de vivre plutôt que la passion de comprendre ou d'agir. Ce n'est pas le siècle où l'âme humaine se laisse attirer aux surfaces pour livrer ses secrets aux peintres. C'est celui de l'intelligence réfugiée en quelques esprits héroïques, qui demandent à l'âme humaine non de se révéler au monde, mais de leur révéler le monde. Vinci, dans ses portraits, exprime bien plus sa curiosité qu'il n'interroge son mystère.

Élie Faure

PROCACCINI

De Milan, le Martyre de Ste Rufine et de Ste Seconde, par Giulio César Procaccini (1560?-1620), Giovanni Crespi, (1557-1633) et Mazzuchelli dit Morazzone (1571-1626). Selon une très ancienne tradition, ces trois peintres se partagèrent le travail. Ste Rufine et l'ange ici représentés seraient l'œuvre de Procaccini.

VISAGES DE PASSION

PAR JEAN-LOUIS VAUDOYER

Sans l'exposition qu'Ugo Ojetti consaera, voici déjà treize ans, aux peintres italiens des XVIIe et XVIIIe siècles, il est fort probable que certains tableaux présentement montrés au Petit-Palais seraient restés là où ils étaient jadis, c'est-à-dire dans les salles écartées de leurs musées. Notre vieux goût (qui passa longtemps pour un très mauvais goût) pour ces maîtres à la fois si savants et si fervents fut comblé au delà de toute espérance par ce millier de tableaux montrés, en 1922, dans la citadelle même du *quatrocento*, dans cette Florence donatellesque et botticellienne de Walter Pater et de Ruskin, où ce rassemblement effaroucha et indigna les dévots du préraphaélisme, pour lesquels la décadence de l'art commence avant 1500.

Alors on était regardé avec compassion si l'on s'avisait de parler du puissant et violent génie du Caravage; du prodigieux tempérament décoratif d'un Pierre de Cortone; de l'inventive virtuosité des « plafonistes » de Gênes; de la grâce capricieuse d'un Giovanni di San Giovanni (à peu près aussi inconnu que l'était jadis Tiepolo)... Et si l'on s'enhardissait à vanter un Cavallino, un Furini, un Domenico Feti, un Gentileschi, un Bazzani, l'on s'écartait bientôt de vous comme d'un malade ou d'un fou.

Demain, peut-être, les quelques admirateurs de ces peintres si profondément oubliés vont voir leur petit groupe s'accroître et se démesurer; et un jour viendra où il faudra faire frein. Il se passera à ce moment ce qui s'est passé vers la fin du siècle dernier quand le plus plat et le plus pauvre panneau du moindre primitif toscan ou ombrien faisait se pâmer le « touriste averti ». Les pires maniéristes du style jésuite passeront pour des maîtres, auxquels on sacrifiera ingratement Giotto, Piero della Francesca et Mantegna.

Pour notre part, nous ne prétendons pas aimer ceci contre cela. On peut préférer Bach à Liszt et Verrochio au Bernin sans toutefois sacrifier Liszt à Bach et Bernin à Verrochio :

Il faut, en ce bas monde, aimer beaucoup de choses
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux...

Qu'aime-t-on, en aimant ces peintres de la « basse époque »? Ces Bolonais si chers à Stendhal; ces Napolitains d'où naquit la grande école espagnole; ces Génois et ces Vénitiens qui participèrent à la formation de maint artiste français? Peut-être, avant tout, un certain idéalisme sensuel; une transfiguration romanesque de l'instinct charnel. Leurs œuvres exercent un attrait physique analogue à l'attrait qu'exerce une certaine musique : celle qui exige l'effusion du chant, l'assentiment à une ligne mélodique qui s'étend jusqu'à l'extrême bout du souffle si elle est confiée à la voix, et qui, si elle s'exprime par les cordes, ne lâche l'auditeur qu'exténué, rompu. Un tableau comme l'*Atalante* de Guido Reni est composé d'arabesques comme l'est un grand air de Bellini; une grande décoration comme le plafond de Pierre de Cortone au palais Barberini s'ordonne et s'étage de la même manière que les grandes constructions vocales d'un Verdi; et si l'on veut trouver des correspondances plastiques aux voluptueux épanchements (si italianisants) du deuxième acte de *Tristan*, pensons à la sainte Catherine et à la Roxane du Sodoma, à la sainte Thérèse du Bernin, à ces martyres pâmées qui, dans les tableaux des Guerchin, des Procaccini, des Cavallino (et de tant d'autres), donnent à ce qu'ils aiment tout leur sang.

C'est de sang que la plupart de ces peintures sont pleines. Non seulement le sang qui jaillit et qui coule, le sang des supplices et des combats, mais le sang chaud, secret et vivant du cœur et des veines, le sang qui irrigue le corps tout entier. Un Guerchin, un Caravage, c'est un Titien, un Tintoret qui a la fièvre. La fièvre tourmente et mouvemente ces anges et ces guerriers, ces bourreaux et ces victimes; elle les fait délirer; elle les rend féroces; elle les rend meurtriers; et c'est la fièvre aussi qui les aide à souffrir, qui les pousse à la mort... Le saint favori des peintres de la Renaissance était un saint statique : ce tranquille et docile saint Sébastien qui se laisse si passivement, si sereinement martyriser. Au XVIIe siècle, Saint Sébastien a disparu; il a fait place aux Judith et aux David coupeurs de têtes, à la foule des saints à croix, à grils, à roues, à tenailles et à gibets. Ces saints voient au-dessus d'eux le ciel

s'ouvrir, mais de tous leurs sens ils appartiennent encore à la terre, et il faut que Dieu délègue vers eux ses anges les plus athlétiques pour les disputer aux bourreaux.

De pareilles scènes seraient sans doute insupportables si elles n'étaient sauvées des grossièretés du réalisme par un sens du mystère poétique qui s'exprime d'une part par la couleur, « élément passionnel », d'autre part par la beauté toute expressive des visages.

De Naples, l'Atalante par Guido Reni, dit le Guide, peintre bolonais (1575-1642), élève et ensuite rival de Ludovic Carrache. Il aima les belles formes, rechercha et obtint dans ses œuvres la parfaite pureté du dessin. Avec un très grand nombre de peintures religieuses, il fit quelques tableaux d'inspiration païenne.

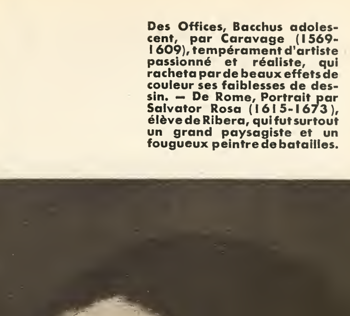
G. RENI



Des Offices, Bacchus adolescent, par Caravage (1569-1609), tempérament d'artiste passionné et réaliste, qui racheta par de beaux effets de couleur ses faiblesses de dessin. — De Rome, Portrait par Salvator Rosa (1615-1673), élève de Ribera, qui fut surtout un grand paysagiste et un fougueux peintre de batailles.



CARAVAGE



SALVATOR ROSA

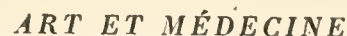
Ce sont très souvent des visages nés de l'imagination sensualiste; des visages que l'on reconnaît moins pour les avoir rencontrés dans la vie que pour les avoir rencontrés dans des livres ; des visages qui avouent leurs passions, qui laissent voir de l'être intérieur ce qu'un portrait fait d'après le modèle trahit rarement. Leurs peintres les montrent dans le feu révélateur d'une action extrême qui les contraint à livrer momentanément d'eux ce qu'un écrivain, un romancier obtient de ses personnages en les plaçant dans des situations singulièrement pathétiques ou dramatiquement exceptionnelles. Cette parenté de tempéraments entre deux catégories d'êtres imaginaires permet peut-être de rapprocher, de telles figures de tels tableaux, telles héroïnes de tels romans. Il est probable que l'on trouverait bon nombre d'héroïnes de Stendhal et de Balzac dans maintes toiles du *seicento* italien. Ou, du moins, ce qu'il y a de violent, d'enflammé, d'excessif chez une Clélia Conti, chez une Mathilde de la Mole, chez une Mme de Mortsauf, chez une Mme de Serigny est confirmé, justifié, prouvé par les visages dévorés d'ardeur amoureuse que peignaient ces maîtres qui, selon Barrès « donnèrent de fortes et abondantes analyses de la passion »... Rêvons d'une édition de *La Chartreuse de Parme*, d'une édition de *La Duchesse de Langeais* illustrée par le Caravage ou par Domenico Feti, Mattia Preti ou par Guerchin.

LE XVIIIème SIÈCLE

PAR LOUIS GILLET

PIAZZETTA





De Venise, La Devinette, par Piazzetta (1682-1754), Vénitien qui recherchia l'enseignement des Bolonais. Il tira surtout sa célébrité de ses portraits. — Un portrait par Ghislandi, dit Fra Galgario, de Bergame (1655-1743). — Du Musée du Louvre, Portrait de la jeune fille au singe, par Rosalba Carriera, femme-peintre vénitienne (1675-1758), délicate pastelliste.

C. ROSALBA

GHISLANDI

A Venise, le XVIIIe siècle, c'est ce que, dans un feu d'artifice, on appelle le bouquet, c'est ce moment de félicité, de lyrisme, de féerie dans les airs, où la peinture, sachant tout, ayant fait toutes les expériences, n'a plus qu'à se donner une fête à elle-même. Ivresse du jeune Barrès lorsque, à la fin d'*Un homme libre*, et après un long exercice pour arriver à l'entière possession de son Moi, il découvre tout à coup ce chant de délivrance : « Tiepolo !... Je suis Tiepolo ! ».

Dire qu'on a pris longtemps ce moment d'apothéose pour une décadence ! Qu'on a cru l'accabler en l'affublant du nom de *rococo !* Injustice incompréhensible ! Mais allons-nous perdre notre temps à



JEAN-BAPTISTE TIEPOLO

De Vicence, l'Immaculée Conception par Giovanni Battista Tiepolo (1693-1770), dernière flamme et dernière lumière de l'art vénitien — et même, "moment d'apothéose".Tiepolo doit beaucoup à Véronèse et reste pourtant profondément original (avec d'ailleurs quelque maniérisme). Et il annonce les modernes.

réfuter gravement les jugements de Taine, de Burckhardt, de Ruskin, et leurs indignations contre un art qui jongle avec les formes, et qui n'est fait exclusivement que de caprice et de liberté ? Quand on a le malheur d'être si insensible au charme, il n'y a rien à dire à cela, sinon de répéter le mot découragé de la Vénitienne à Jean-Jacques : « *Zanni, lascia le donne, e studi la matemmatica* ».

La vérité (et voilà pourquoi elle devait échapper aux puritains et aux professeurs) c'est que le *Settecento* prend pour la première fois, à l'égard de la tradition, l'attitude moderne : je veux dire que l'art, au lieu d'étudier, comme autrefois, la *chose en soi*, au lieu de la représenter sous son aspect d'éternité, de la rapprocher de son type, et d'une forme d'existence idéale, se dispense de cette recherche qu'il tient pour déjà faite et qui ne l'intéresse plus ; il se détache de l'absolu ; il prête moins d'attention à l'être, conçu comme une présence définitive et immobile, fixée une fois pour toutes, mais il est au contraire infiniment sensible à ces nuances, à ces mouvements, à ces modifications du geste, de la lumière, de l'ombre, de l'éclairage, dont chacune semble engendrer dans un individu une personne nouvelle, entièrement différente de toutes les autres. L'art classique, en un mot, était un moyen de connaissance: l'art du XVIIIe siècle est plutôt un art d'impressions. Le premier est plutôt statique, et le second plus dynamique.

Ajoutez que chaque maître possède désormais par héritage toutes les richesses accumulées par trois cents ans de peinture ; il existe un fonds du langage, où chacun est maître de choisir à son gré, afin de se composer un vocabulaire personnel. Jamais il n'aura existé à la fois tant de formules différentes, et tant d'amateurs disposés à les admettre toutes, jamais le goût n'aura été moins pédant, moins systématique, et plus porté à tenir le style pour une fonction individuelle, pour une expression particulière de chaque artiste ; jamais on n'aura moins exigé d'un peintre le conformisme, et de ressembler soit à un maître, soit à une réalité extérieure à lui-même.

Pour ne prendre qu'un exemple, mais décisif, vous ne trouverez plus dans toute la peinture de cette époque un portrait de profil. S'il y a quelque chose d'illustre dans l'art de la Renaissance, ce sont les médailles de Pisanello, ou les portraits de Frédéric d'Urbin et de sa femme, par Piero della Francesca, ou le buste de jeune fille de Poldi-Pezzoli, et vingt autres qu'on pourrait citer. On écrirait presque que la Renaissance se présente de profil, qu'elle est un art de profiler. Comparez à ces définitions si nettes, si linéaires, un pastel de la Rosalba : le visage est toujours de face, presque jamais d'aplomb, jamais cerné par un contour ; les traits n'existent qu'à peine, le modelé s'évanouit dans un éclat de nacres; la construction s'efface pour ne laisser visible qu'une masse lumineuse, où nagent un regard et un sourire.

Sans doute, cette charmante artiste est une femme, mais on trouve la même *Vaghezza* chez un Amigoni, dans le magnifique portrait du fameux ténor Farinelli : on la retrouve chez ce merveilleux Crespi, chez presque tous ses contemporains. Le dessin change de nature ; il cesse de s'exprimer par les bords, il résulte d'une intersection de plans ou de volumes éclairés. Même chez les plus puissants des maîtres, comme Piazzetta, il n'est plus possible d'en faire un extrait, d'en donner le schéma : il n'existe plus comme abstraction, mais comme limite d'un foyer, d'un noyau de couleur et de lumière. C'est presque la formule d'un Cézanne. Et si l'on considère certains portraits de Fra Galgario, vous trouverez qu'ils sont peints comme seul, depuis, a peint Manet.

Réfléchissez enfin que Goya tout entier, comme décorateur, et pour l'emploi de la tonalité, sort de Tiepolo; et réfléchissez à tout ce qu'il y a d'actuel dans un Guardi, à tout ce qu'il contient à l'avance de Whistler, de Jongkind, ou d'Eugène Boudin ; songez à ce que nos contemporains reconnaissent d'eux-mêmes dans les fantasmagories électriques et dans les visions fiévreuses d'un Magnasco ; songez au contraire à des solitaires presque inconnus, tels que Ceruti, qui font déjà penser à Chardin, à Corot, vous aurez une idée de la richesse étonnante de ce XVIIIe italien. On trouve déjà presque tout ce que le siècle dernier a été obligé de réinventer, après la réaction académique de David. Une décadence ? C'était le dernier mot de la peinture classique, et le premier de la peinture moderne.

Louis Gillet.

le génie latin

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Bien des gens croient le connaître, ce génie latin, parce qu'ils l'ont vu en marbre blanc, sur un socle, devant les tristes arcades du Palais-Royal. C'est un beau jeune homme dont le geste et les attributs semblent proclamer: « Voyez comme je suis eurythmique ». Il est fils d'un rêve parnassien. Il règne sur tout un monde d'images conventionnelles et scolaires qui ressemblent un peu aux affiches de chemin de fer : mer bleue, fruits d'or dans les feuillages du bois sacré, colonnes brisées sur la colline, et figurants bien drapés. N'en souriez pas trop... Tous les gens nés sous un climat nordique sont sensibles à cette conception-là, que dans un *lied* célèbre Goethe n'a pas dédaigné de chanter, et qui fit battre son cœur quand il s'arrêta au Brenner. Avant lui, elle avait hanté l'esprit de barbares en hordes ou en régiments, et après lui, de bien des esthètes. Selon leur humeur, tous nos collégiens ont senti un frisson devant l'un ou l'autre vers de l'Enéide : *Salva, magna parens frugum*... ou bien *Tu regere imperio populos, Romane, memento*... Et ils ont raison, parce que Virgile est le premier poète national que nous ayons, si, outre la nation française, nous appartenons à une autre patrie plus vaste : à la fois société d'esprits et tradition historique, sans laquelle nous ne serions pas du tout ce que nous sommes.

Nous le savons grâce à notre culture et grâce à un instinct qui ne peut tromper. Nous formons une part de la *Romanie*, bon gré, mal gré, exactement comme les Marocains sont des « Orientaux » et les Malais des « Asiatiques ». La géographie ni l'ethnologie n'ont rien à faire là-dedans. Le propre d'une civilisation très ancienne et bénie des dieux c'est d'avoir effacé, supplanté les fatalités naturelles, de reléguer en second plan les servitudes imposées par le sol, la race et même tel ou tel siècle. La civilisation latine, par qui toute l'Europe, même celle qui ne s'en réclame pas, a été tirée du néant, est mieux qu'une fiction politique et littéraire, c'est une raison sociale.

Les linguistes, M. Meillet par exemple, vous diront qu'il subsiste une unité romane entre les différents pays qui écorchent encore le parler de Cicéron (puissent les mânes du vieux Marc-Tulle être devenus philologues et lire ces lignes parmi les asphodèles du sombre séjour !). Elle subsiste, cette unité, non seulement parce que nos langues sont les rameaux populaires d'une souche commune, mais aussi parce qu'elles ont subi ensemble, depuis des siècles, la même influence, celle du latin savant, parce qu'elles ont été ensemble *relatinisées*. On doit ajouter un trait surprenant, c'est que dans le latin se rejoignent les langues germaniques. Pour l'anglais, cela va de soi. Mais les mots allemands qui semblent le plus spécifiques aux profanes sont très souvent des calques sémantiques de mots latins. Quand cela ? Quand ils expriment des valeurs de civilisation universelle. *Gewissen* ou *Vaterland* n'existent qu'en fonction de *conscience* et de *patrie*, *Ursache* qu'en fonction du mot *cause*. Et un de nos plus grands savants a pu dire : « le jour où les études latines seraient menacées par un esprit de nivellement, les restes d'unité en Europe occidentale le seront aussi ». Tout ce que perd la Rome éternelle, c'est la cité policée des hommes qui le perd. Appliquez la formule à tout ce qu'elle peut gagner ou maintenir.

Et voilà pourquoi une Exposition d'art italien, tout en nous rappelant certaines dettes de l'esprit et du goût, ne présente aucunement le caractère d'une exposition étrangère. Elle nous remet sous les yeux les documents de notre civilisation qui, Dieu merci, appartient en propre à chacun de ceux qui la pratiquent. Lorsqu'il y a trois cents ans, les peintres Vouet, Blanchard et Vignon revinrent de Rome, on peut dater exactement la naissance de l'âge classique ; exactement comme l'on peut saluer la Renaissance française lors de l'avènement de Louis XII et du Cardinal d'Amboise qui appelait Mantegna « le plus grand peintre du monde ». Qu'on le veuille ou non, nous avons vécu depuis quatre siècles sur une esthétique qui s'exprime déjà dans Vasari ; ce fut, c'est toujours la charte de l'art européen, cet art imitatif, anthropocentrique que les théories modernes n'ont pu, que je sache, faire remplacer. Car la peinture est une *zographie*, une image du réel. A vouloir s'échapper de cette servitude, soit en cherchant l'expression par des procédés plus mystiques que plastiques, soit en créant des images abstraites, déraisonnables et arbitraires, on s'expose à retrouver le byzantinisme, cette manière *scabrosa e goffa* que les vieux maîtres ont chassée à force de probité, d'études techniques, et que parfois nos renchéris regrettent bien en vain. Pour élever le débat, demandez-vous après avoir retrempé vos yeux et votre goût dans les pièces maîtresses de la peinture italienne, si le classicisme, consubstantiel à l'esprit latin, est autre chose que l'attention à la nature, la recherche acharnée de ses formes et de ses secrets. En art, comme en science, comme en lettres, il est apparu comme un *réalisme*. Et si les maîtres ressuscitaient, ils trouveraient que l'idéalisme, dont se prévalent nos retours vers la barbarie, est un idéalisme d'enfants ou de schizophrènes.

La latinité n'est point liée à des degrés de latitude. Il ne faut pas la rebaptiser en esprit méditerranéen, en *Coupo Santo*, et autres charmantes fariboles. Il faut au contraire l'étendre à tout ce que l'esprit humain, en filtrant sa pensée, en surveillant ses disciplines, a pu produire de plus raisonnable, de plus aisément commensurable à l'univers, fût-ce aux barbares, aux gentils. La latinité est une « société ouverte » pour parler comme M. Bergson. Elle ne provient non d'élection, de prédestination, d'hérédité, mais de choix et de travail constant. Ce qui n'empêche pas notre chance, à nous, fils de Rome. En errant parmi ces cadres dorés, où frissonnent et palpitent tant de chefs-d'œuvre, on se dit que le Génie latin, emblème moderne d'une force antique, a bien des leçons à donner au monde. Non pas, comme on dit, d'équilibre, d'harmonie, de prudence et autres qualités négatives, mais de rigueur et de courage. A une époque où Jupiter affole plus que jamais ceux qu'il veut perdre et abandonne ceux qui s'abandonnent, Apollon nous dit qu'une pensée claire est avant tout une énergie tendue.

André Thérive

AUBE
DE SAINT PAUL

PAR LUC DURTAIN

A Madame Nazareth Prado

On entend cent cris d'oiseaux : deux ou trois savent chanter,
Tous les autres jacassent, frappent, ou grincent avec des bruits d'essieu mal graissé...
Voilà pour l'oreille ! Pour l'œil,
Devant l'aube, rose et azur risqués à touches timides,
Se lève, — parmi les palmes et les araucarias,
Parmi les premières fumées des usines, cotons et café, —
La grande poussière rouge de la journée, la couleur souveraine qui pénètrera tout :
Empourprant les arbres du chemin, les poteaux télégraphiques,
la grande haie de bougainvillers,
Et même les mules, attelées par six aux chariots que conduisent des nègres,
des Japonais, des Scandinaves,
Les mules blanches, qu'elle repeint,
Robes vermillon, têtes bleues.

Dans les usines, les déclics de la presse à coton "construite à Burlington, Alabama, U.S.A."
— Mâchoires terribles, serrées, l'aiguille au cadran marquant les dixièmes d'atmosphère —
Travaillent déjà, lâchant balle après balle,
Chaque balle vêtue de grosse toile et ficelée de rubans d'acier,
énorme et cubique comme une armoire :
Tes futures armoires à linge, vieille Europe ! draps et mouchoirs et caleçons et serviettes...
Et les grains de café dansent derrière la glace, au vent du *cyclone*
" Construit à Saô-Paulo ", celui-là.

Orgueilleux Saint-Paul ! avec ses hommes durs, ses femmes fines,
ses chiffres, ses usines, ses rancunes,
Saint-Paul, qui, du Golfe au Matto Grosso,
Pèse comme un bloc terrible. Et c'est lui qui semble
Tirer en bas toute l'Amérique, tirer le Brésil
Vers les pensées froides qui reçoivent le contact du Pôle.
Car c'est en vain que le continent bombe sous l'Equateur et que les tropiques
comme des voiles se gonflent,
Le lourd Saint-Paul cale le Brésil comme une ancre !

Cependant une vache meugle, à l'européenne, dans l'enclos d'eucalyptus,
Et les perruches et les palombes volent dans les palmiers et les lianes,
tandis que les collines alignent par millions leurs caféiers,
Et l'oiseau-mouche vibre et fuit, tourbillonnant comme une âme.

Et monte au ciel, ainsi qu'une étoile — devançant la Croix du Brésil —
Le hautain soleil de Saint-Paul.

Luc Durtain

L E C T U R E S

P A R   P I E R R E   D O M I N I Q U E

Joseph Kessel : Le Repos de l'équipage.

Jadis, Joseph Kessel a peut-être eu son plus beau succès avec l'*Equipage*. C'était un livre net, franc, précis, qui fleurait encore la guerre, un de ces livres dont nous avons besoin parce qu'on y sent passer un souffle d'héroïsme.

A dix ans de distancc, après avoir étudié une foule de milieux assurément moins nobles qu'un camp d'aviation et le plein ciel où rôdent les grands oiseaux métalliqucs, Kcsscl rcvient à ses premiers personnages. Les mêmcs. En sommc un épisode de son premier roman.Un épisodc où le talent s'affirme aussi net, aussi franc, aussi précis qu'autrcfois. Un livre court d'ailleurs. Presque une longue nouvelle où les caractères sont simplement indiqués, tout, dans ce tableau rapide, étant sacrifié à la qualité maîtresse du récit : le mouvement. (Gallimard).

Jacques de Lacretelle : Années d'espérance.

M. Jacques de Lacretelle nous avait d'abord donné, on le sait, outre un certain nombre de volumes d'essais et dc nouvelles, cinq romans dont un au moins, le *Retour de Silbermann*, est un pur chef-d'œuvre. Puis il a entrepris un ouvrage plus vaste en quatre volumes : *Les Hauts Ponts*. Les deux premiers volumes ont déjà paru ; voici le troisième : *Années d'espérances*.

On accordera qu'il est très difficile de juger un semblable ouvrage ; le critique ne le pourra guère que lorsque le quatrième volume aura paru ; alors, seulement, les caractères présenteront leur courbe complète ; mais, dès maintenant, l'on peut souligner la profondeur de la psychologie, le rapport exact entre les personnages et les paysages, entre les sentiments et les situations. Rien ici de trop romantique ; tout est classique jusque dans la plus extrême profondeur de la passion ; on ne veut pas dire par là que les héros du romancier soient toujours maîtres d'eux-mêmes, mais que M. Jacques de Lacretelle est toujours maître de soi, ce qui reste, croyons-nous, le plus bel éloge qu'on puisse faire à un écrivain. J'y ajouterai pourtant celui-ci : deux cent cinquante pages d'observations toujours justes, parfois originales, souvent profondes, faut-il davantage pour composer un livre excellent, disons mieux, un livre de grande classe ? (Gallimard).

Ludovic Halévy : Carnets.

Des romanciers passons aux mémorialistes. Ils sont deux : Ludovic Halévy dont les Carnets sont édités par son fils, M. Daniel Halévy, et Mme Elisabeth de Gramont.

Ludovic Halévy notait tous les soirs ce qu'il avait vu et entendu ; cela se passait entre 1862 et 1870, c'est-à-dire à une époque où il n'y avait pas de grande presse et où la presse d'opinion n'était pas libre. Il nous dit tout ce que nous trouvons aujourd'hui dans les journaux, ou mieux l'essentiel de ce que nous y trouvons, mais tout cela écrit dans une langue légère et pure, et puis en toute liberté. L'auteur n'a rien à ménager ; il laisse courir sa plume. Songez donc : ce ne sont que des carnets. Seulement, soixante ans plus tard, ces carnets sont devenus deux beaux volumes pleins à craquer des histoires les plus vraies, les plus amusantes, les plus tragiques parfois du monde, mais où le tragique se relève toujours d'une drôlerie ou d'une malice, très philosophique le plus souvent. (Calmann-Lévy).

Elisabeth de Gramont : Mémoires — La treizième heure.

Mme de Gramont ne se trouvait pas dans le cas de Ludovic Halévy. Tout cc qu'elle dit a été dit la veille ou l'avant-veille ou l'année d'avant. Seulement nous l'avons oublié. Et puis il ne s'agit point pour elle de nous dire cela tout cru. Le fait qui a déjà passé devant nos yeux, elle le ramène devant nous, elle nous le présente à nouveau, mais savamment éclairé ; la nouvelle, elle la rapproche d'une autre, d'une troisième, elle fait un bouquet de toutes ces fleurs et le ruban lui appartient en propre comme lui appartiennent le choix, l'assemblement, le mariage des couleurs.

On peut penser d'ailleurs que ces propos qui tiennent déjà quatre volumes auront un jour véritable valeur de Mémoires, je veux dire renseigneront en profondeur sur notre étonnante époque, ce tournant brusque en épingle à cheveu, car nous sommes, nous autres gens d'aujourd'hui, vraiment à cheval sur deux mondes. (Grasset).

Jacques Bainville : La Troisième République.

Aux historiens maintenant. M. Jacques Bainville nous raconte l'Histoire de la Troisième République, depuis le 4 septembre. Soixante-cinq années terriblement pleines et au cours desquelles la France a joué plus d'une fois sa destinée. Années d'abord terribles, puis lourdes de menaces et cependant traversées d'on ne sait quelle musique légère de décadence, après cela, tragiques, enfin, — passé le soleil de la victoire — plus incertaines que jamais. Dans ce livre clair, précis, lumineux, M. Bainville fait l'analyse d'un régime au bout duquel nous voici tout de même avec l'Alsace, la Lorraine et un Empire. Sa conclusion est curieuse : c'est que le régime a toujours cherché et presque toujours réussi à « ne jamais donner prise au mécontentement ». Aussi a-t-il duré. (Fayard).

Emile Pillias : Léonie Léon, amie de Gambetta.

En face de cet essai synthétique au plus haut point, tirons maintenant à la lumière un curieux travail sur Léonie Léon, amie de Gambetta, et par conséquent sur Gambetta lui-même. Il s'agit pour l'auteur de donner de Léonie Léon, traitée par les uns de fille de police, par les autres d'espionne, un portrait fidèle. Avec un grand luxe de détails, M. Pillias nous raconte une vie difficile et dont l'obscurité est souvent accrue par l'amie de Gambetta elle-même qui paraît avoir eu le génie de la dissimulation. Inutile d'ajouter que la fin tragique de Gambetta paraît tout à fait naturelle à ce nouvel historien : une pérityphlite se déclarant chez un homme atteint d'appendicite chronique, constipé perpétuel, qui s'était laissé engraisser et qu'on maintint au repos forcé à la suite d'un accident sans gravité. Détails curieux, en somme, au cœur de cette histoire de la Troisième République racontée à grands traits par M. Jacques Bainville. Livre documentaire qui repose un instant de la grande histoire à laquelle après cela tout de même on revient. (N.R.F.)

Pierre Dominique

LE CINÉMA

PAR RENÉ LAPORTE

Golgotha

En réalisant la Passion, M. Duvivier, qui se souvenait de tant d'essais malheureux, et qui devait garder devant les yeux (pour les craindre) les fantômes de cire du Musée Grévin, s'est interdit tout bavardage symbolique. Il a évité les scènes de genre, l'émotion très facile des contre-jours, l'irréalité des cartes postales. L'histoire de Jésus est une histoire d'homme — une histoire en pleine lumière. On peut la considérer comme un fait-divers qui a eu des conséquences incalculables. En même temps qu'un drame mystique, c'est un drame politique où se mêlent des questions d'argent. Le metteur en scène, très habilement, a voulu faire apparaître les vraies raisons qui ont poussé Caïphe et le Sanhédrin à exiger le supplice de « l'agitateur ». Pour cela, il fallait donner une grande importance aux affaires traitées sur les marches du temple, montrer quelle place occupaient les Vendeurs dans les préoccupations du gouvernement de Jérusalem. (Mettons que cela aussi nous touche, comme un fait actuel.)

Le résultat est surprenant, inattendu même : le film prend le spectateur dès le début, et ne le lâche plus. Si bien que devant les hésitations du procurateur, et l'indifférence railleuse d'Hérode, on se laisse aller à espérer le salut de l'accusé...

L'accusé, l'Homme-Dieu, c'est M. Le Vigan. Il avait un rôle bien redoutable. Se défendant de la déclamation, il s'est délibérément installé à l'extrême bout du réel, sur le bord du tremplin, si j'ose dire. On attend à chaque instant le saut de Jésus dans le miracle. M. Le Vigan est si maigre, et si tragique, qu'il a l'air d'animer un tableau du Greco : c'est là le Christ le plus exact que l'on puisse rêver, le Christ brûlé par la grandeur de son sacrifice.

M. Harry Baur, qui est Hérode, ne paraît que fort peu. Mais il lui suffit d'une scène pour être inoubliable. Sauf M. Gabin (Pilate) qui n'arrive pas à nous intéresser à ses débats de fonctionnaire soucieux de son avancement, tous les interprètes de *Golgotha* se sont attachés à être vivants : on oublie souvent qu'ils jouent devant un microphone et des projecteurs. M. Duvivier, dont il faut bien admirer le courage, les a placés dans une clarté vraie, aveuglante comme la vérité, et qui nous émeut parce qu'elle est la nôtre, à deux mille ans de distance.

Les Cent Jours.

Le Ciné-Opéra, au cours du même spectacle, nous offrait un film sur l'assèchement du Lac de Nemi et un autre sur les Cent Jours, d'après un scénario dont l'auteur est M. Mussolini lui-même. Le documentaire est émouvant. Cet effort gratuit de l'homme, ces dépenses, cette gigantesque mise en œuvre pour tirer de l'eau, de la vase et de l'oubli, une galère de Caligula — tout cela communique au spectateur un double et confus sentiment de gêne et de plaisir. « Une telle entreprise, pense-t-il, dans un temps où tout se mesure au bénéfice possible ? » Il a l'impression qu'on lui donne une leçon de générosité...

Que M. Mussolini, écrivant un scénario, ait choisi un capitaine français, cela est flatteur pour notre amour-propre. Mais il n'est pas interdit de penser que le secret dessein de l'auteur était de servir sa propagande personnelle. (Il est bien entendu qu'on ne songe pas à l'en blâmer. Le Duce a été un des premiers à comprendre que le cinéma, entre les mains d'un maître adroit, pouvait constituer un merveilleux instrument de publicité nationale.) Le Napoléon qu'incarne M. Rada ressemble bien souvent à M. Mussolini, dont les actualités ont popularisé la vivacité de gestes et de paroles. Si l'on s'en tient au domaine de l'art, il ne faut pas se dissimuler que M. Rada joue d'une façon vraiment trop « vériste ». L'histoire fige quelquefois ses héros, leur donne de la mesure et du calme. On imagine mal un Napoléon aussi fébrile, aussi peu maître de lui — non point dans ses colères (tout le monde connaît la scène qu'il fit à Talleyrand), mais à la veille d'une bataille. Cette fièvre est le défaut de l'œuvre. L'émotion, au cinéma, ce n'est pas l'éclat qui la communique, mais plutôt une lente accumulation des orages. Mieux servis que les hommes de théâtre, les metteurs en scène, pour faire bruire le tonnerre tragique, ont le temps pour eux : des mètres et des mètres de pellicules. Bien peu, hélas, paraissent s'en rendre compte.

Par contre, du point de vue historique, ne ménageons pas les louanges. Le film a été fait avec soin. On n'y relèverait nulle part la moindre entorse à la réalité des faits. M. Mussolini ne plaisante pas avec la vérité. C'est qu'il sait, mieux que personne, que la sincérité — en politique comme en art — est le levier de l'enthousiasme.

Justin de Marseille.

Ce film est vraiment une heureuse surprise... On pouvait craindre qu'après M. Pagnol et les recueils d'histoires, le film marseillais fût tari.

Il n'y a pas des gangsters qu'en Amérique. Marseille en revendique quelques-uns — et au moins aussi sympathiques que ceux de Chicago. Par un curieux retournement de la morale, voilà que, de nos jours, ces mauvais garçons sont devenus les chevaliers de la légende : à eux les vertus, le goût de défendre la veuve et l'orphelin. C'est excessif. Mais quand on fait passer la pilule aussi agréablement que dans ce film, comment ne pas se sentir disposé à l'indulgence ? Nous savions que Carlo Rim, dessinateur, avait beaucoup d'esprit. Scénariste, il nous offre un autre aspect de son talent, qui ne le cède en rien au premier. Quant aux acteurs, ils sont tous excellents. M. Berval, entre autres, a bien du charme, cette sorte d'agrément particulier qu'ont les gens nés au-dessous de la Loire.

René Laporte

VIENT

DE PARAITRE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

M*ontcalm et la Tragédie canadienne*, par André Lichtenberger. — Une histoire, dans l'Histoire, émouvante au plus haut degré. Un roman, une geste héroïque, où tout est vrai. Une Illiade sans fables ni mythologie. Et cette brillante et noble figure de Montcalm !...

Il n'y a pas longtemps que le grand public, en France, grâce au roman, au cinéma, aux relations de voyage de quelques-uns de nos meilleurs écrivains, a pris conscience de ce que représentaient dans le monde le Canada et sa forte race, admirablement saine, loyale et fidèle. Or, le beau livre de M. André Lichtenberger révèle mille détails du drame où s'affrontèrent la France et l'Angleterre, où périrent dans la même bataille, également valeureux et chevaleresques, le vaincu Montcalm et le vainqueur James Wolfe, où les vrais triomphateurs de tant d'intrigues et de combats furent, par une ironie grandiose du destin, les Etats-Unis et le Canada qui s'étaient senti, pendant la lutte, devenir nations.

Il était bien dans le caractère de l'auteur de *Montcalm et la Tragédie canadienne* d'écrire, à propos des fameux « arpents de neige » et de deux peuples longtemps rivaux, enfin réconciliés aujourd'hui, des pages définitivement équitables. (Ed. Plon).

L'hystérie et l'évolution humaine, par le Dr Maurice Dide, directeur médecin des Asiles publics d'aliénés. — La plus élémentaire modestie nous ordonne de ne point porter de jugement sur cet ouvrage d'un éminent spécialiste. Nous pouvons seulement dire notre sentiment, qui est que le Dr Dide a su clarifier la matière la plus obscure qui soit, — son expression, dépouillée de tout terme technique, est aussi nette que sa pensée — qu'il a cependant étudié de haut, dans un esprit philosophique et préoccupé d'utilité sociale, le sensationnel problème tant de fois scruté depuis Charcot, qu'il est, dans cette entreprise, sorti des sentiers battus en émettant des idées neuves, des interprétations inédites, qu'il a en un mot édifié un monument singulièrement hardi, qui soulèvera bien des controverses, pour le plus grand bénéfice de la Science. (Ed. Flammarion).

Visions rouges, par A. Sartory et E. Bailly. — Ces « Visions rouges » ne sont pas effrayantes. Ce n'est qu'un titre-drapeau (au fait, comme tous les titres) sous lequel MM. Sartory et Bailly ont groupé les souvenirs de leur voyage en avion à travers l'U.R.S.S., en Allemagne, dans les Provinces Baltiques et en Pologne, mais surtout en U.R.S.S. Aucune idée préconçue dans leur relation, aucun parti pris de dénigrement ou de louange. MM. Sartory et Bailly exposent les grandes lignes de la gestion communiste, les conditions dans lesquelles l'on produit, l'on commerce, l'on se loge, l'on est soigné, l'on cultive les arts, etc..., etc..., dans l'immense pays qu'ils ont visité. Ils disent simplement ce qu'ils ont vu et ils conseillent au lecteur d'y aller voir. Qu'ils préfèrent « notre bonne et douce France », l'on n'en est pas étonné. Mais le certain, c'est que la somme de travail fournie par l'U.R.S.S., l'effort énergique qui s'y poursuit pour développer la production, organiser l'hygiène, combattre l'ignorance, sont choses qui méritent au moins l'attention.

Quant à savoir si la Nature exige que les sociétés humaines prennent finalement pour modèles la ruche, la termitière, les sociétés d'insectes, c'est une autre question, fort grave, fort passionnante au demeurant. *Visions rouges* est un des documents les plus sincères qui puissent aider à se faire une opinion. (Ed. Peyronnet).

Un canoë passe, par le Dr G. Gaubert. — Pour parler de ce livre, nous aurions quelques raisons d'être partial. C'est un Languedocien qui en est l'auteur. Mais si le Dr Gaubert habitait le Nord ou l'Est, et qu'il se promenât en canoë sur les canaux flamands, ou sur la Meuse, ou sur le Rhin, nous ne prendrions pas un moindre plaisir à l'entendre nous raconter ses coups de pagaie, ses aventures, ses impressions d'amoureux de l'eau, ou nous donner les conseils qu'il tire d'une longue expérience. C'est un enthousiaste du sport qu'il recommande, mais il n'exagère rien quand il vante le charme d'un léger glissement entre des rives qui révèlent quantités de secrets insoupçonnés des terriens, ou l'attrait sain et fort de la lutte contre un rapide. C'est, surtout, un enjoué, un spirituel, un excellent conteur. *Un canoë passe*, illustré de fort jolies photographies, est un livre — fond et forme — du plus grand agrément. (Ed. Stock).

Les maquignons à l'ombre du clocher, par Paul de Courlande. — Ce livre n'est pas d'un ton violent, mais, avec

dureté, presque entièrement satirique. C'est le procès du Régime par un procureur éloquent qui «romancerait» son réquisitoire en homme d'esprit et de bon métier littéraire. L'on ne saurait, ici, prendre parti sur un pareil sujet...

L'important, d'ailleurs, c'est qu'on ne puisse lire avec indifférence *Les maquignons à l'ombre du clocher*. Personne ne niera que M. Paul de Courlande n'ait été dans la vérité en dénonçant des faiblesses, des laideurs, des abus trop évidents, mais, ses critiques, personne ne sera forcé de les généraliser jusqu'à vouer aux gémonies, en bloc, tout le Régime. Au fond, il s'agit de savoir si ce dernier est, oui ou non, inséparable de l'exécrable démagogie et de la vulgaire malhonnêteté. Lisons, avec le plus possible de sérénité, ces *Maquignons-là!* Ils nous aideront à voir clair. Et nous avons grand besoin de clarté. (Denoël et Steele).

Homme jaune et femme blanche, par Christiane Fournier. — On croyait n'avoir point de préjugés de race. Après avoir lu cette navrante histoire d'une jeune fille française qui épouse à Hanoï un étudiant annamite, on se prend à penser que de telles unions sont presque contre nature. Marie-Claire, l'héroïne, est avant tout une amoureuse, mais l'on trouve aussi en elle, à l'égard de Xuan son fiancé, puis son époux, un exquis et absurde sentiment maternel. A travers lui, elle voit la race conquise, par qui elle veut se faire pardonner d'appartenir à la race conquérante. Elle subit un calvaire et meurt de s'être trompée. Et son erreur est si lamentable qu'on lui en veut d'y persévérer, de ne pas fuir. Comme la France lui serait tendre, après l'Asie cruelle et hermétique! L'on a beau se dire que l'apostolat et ses martyres sont peut-être les seules clefs capables d'ouvrir les portes closes et hostiles des cieux étrangers, l'on doute que le sacrifice de cette belle vierge d'Occident soit d'une utilité quelconque et l'on éprouve pour elle une pitié où entre une espèce d'indignation. Son Xuan est hideux. Il ne valait certes pas que l'on meure pour lui. Tout ce que nous pouvons lui accorder, pour l'honneur de la race annamite, c'est qu'il est exceptionnel.

Reste que l'auteur du livre, s'il n'a pas résolu le problème de la colonisation, l'a du moins posé de façon émouvante, avec tout le talent qu'on lui connaissait déjà. (Flammarion).

Ceux de Provence, par A. t'Serstevens. — M. A. t'Serstevens — flamand par le nom, provençal du côté maternel et par prédilection — est une des personnalités les plus attachantes des Lettres contemporaines. Il a beaucoup lu, beaucoup voyagé, beaucoup vu. Il sent profondément les Arts, la beauté. Il cultive, sans prendre aucune attitude, une philosophie supérieure (du moins jugeons-nous ainsi celle qui considère les hommes, et les femmes, et la vie, avec une parfaite clairvoyance et cependant avec indulgence) et il l'exprime dans une langue des plus savoureuses. « *Art et Médecine* » aura donc à revenir sur un tel écrivain. Mais nous pouvons toujours dire, à propos de *Ceux de Provence*, que la lecture de ce recueil de contes tout bruissants de cigales nous a fait retrouver une impression de pittoresque, de bonhomie malicieuse, de fine émotion, bien rarement éprouvée depuis les *Lettres de mon moulin*. Grâces en soient rendues à M. t'Serstevens ! Et profitons de cette occasion pour rappeler aux amoureux de nos Provences, de nos Provinces, qu'une impression du même ordre se peut chercher avec fruit dans les livres d'un Léon Lafage, dans certains dialogues d'un Marcel Pagnol... (Ed. Grasset).

La part du feu, par René Laporte. — C'est l'histoire, relatée sans indulgence et même cruellement, d'un début d'existence. Michel, jeune provincial, commence sa vie d'homme par un mensonge : il feint de porter en lui une grave maladie organique. Il est par la suite le prisonnier de cette tromperie. Elle commandera ses rapports avec ses amis, sa mère, sa maîtresse. Lorsqu'il s'éprend d'une jeune fille, Isabelle, et veut en faire sa femme, il rétablit pour elle la vérité. Elle le croit, ils s'épousent, mais le souvenir du mensonge troublera leur union. Michel continue d'ailleurs de se mentir à lui-même. En paroles, il renie sa classe de bourgeois fortuné. Pratiquement, il tire d'elle tout ce qu'il peut, dès que son jeune ménage, installé à Paris, se trouve aux prises avec les difficultés matérielles. Mais il lasse et ses meilleurs soutiens et sa femme et sa mère elle-même (la seule figure du livre, peut-être, dessinée avec tendresse). Disons-le : il a tout fait pour se rendre antipathique, à force d'égotisme, de constante tricherie avec la vie réelle, la vie des années vingt telle qu'elle s'imposait aux jeunes gens de vingt ans, quand elle réclamait d'eux, par dessus tout, une énergie qui sût ce qu'elle voulait. Ce qui cependant le rachète, c'est cette cruauté dont nous parlions tout à l'heure. Michel ne se fait aucune illusion sur lui-même. En se racontant, il se juge sévèrement.

Il y a dans le livre de René Laporte le plus curieux mélange d'orgueil et d'humilité, de pensée secrète et de franchise. Il a peut-être écrit là le drame d'une génération. Par la composition, le style, l'intelligence évidente, *La part du feu* porte en tout cas, venant après *Joyce* et *Le dîner chez Olga*, la marque d'un talent qui mûrit chaque jour et qui promet une œuvre forte et d'une classe rare. (Ed. Denoël et Steele.)

Le bonheur est là, par Pierre Ladoué. — La vie — si peu connue du public — d'un « hebdomadaire illustré », avec sa fièvre, ses enthousiasmes, ses rivalités ; un double conflit, sentimental et moral, dans l'âme d'un honnête homme ; un type d'aventurière du journalisme, en contraste avec de bonnes figures de braves gens, tels sont quelques-uns des éléments avec lesquels Pierre Ladoué a composé son roman délicieux. Là comme dans son *Vincent Tharoiseau* (couronné par l'Académie Française) ou son très remarqué *Sculpteur d'âme*, cet écrivain si fin, si probe, excellent observateur des mœurs et des caractères, a entièrement réussi dans son dessein de satisfaire la catégorie de lecteurs et de lectrices — bien plus nombreuse qu'on ne croit — qui veut qu'on respecte toutes ses délicatesses, toutes ses pudeurs, et que l'on comble cependant son besoin de romanesque. Il ne faut pas seulement beaucoup de talent en la circonstance, il faut une claire et droite sincérité. (Editions d'Eve.)

Police parisienne. — Ce n'est pas un livre, c'est une revue joliment illustrée — publiée par le Syndicat général du personnel de la Préfecture de Police — présentée avec goût sur un beau papier et tout aussi remarquable par ses articles. Nous y relevons avec plaisir, notamment, des signatures « médicales », celles du Pr. Besançon, du Pr. Sannié, du Dr Paul.

Le but visé par ce nouveau journal ? Faire mieux connaître au public les agents de l'ordre avec leurs qualités et leurs défauts, établir un lien entre tous les policiers de la capitale et améliorer leurs connaissances professionnelles.

L'on ne peut que souhaiter bonne chance à *Police Parisienne*. Toute la population de Paris sait bien d'ailleurs ce qu'elle doit à ses gardiens. Quant à nous, certain que M. Noël Riou, rédacteur en chef de la revue, entend la plaisanterie, nous lui rapporterons ce mot d'un confrère, assez philosophique : « Fonder cet organe corporatif, c'était la seule bonne façon d'entrer dans la Presse ».

R. de Laromiguière

JEAN-LOUIS VAUDOYER

PAR OCTAVE BÉLIARD

Si l'on veut se faire une idée des plaisirs délicats offerts à M. Jean-Louis Vaudoyer, qu'on s'imagine la magie silencieuse du Musée Carnavalet quand la porte en est fermée, l'exquise terreur de ces interminables salles où le passé est captif, aux heures hallucinées où les objets vivent. Existe-t-il au monde un palais plus hanté ? Ne contînt-il que des œuvres d'art (et il n'en manque pas), Vaudoyer qui fut toujours le rôdeur emballé des galeries célèbres s'en pourrait contenter. Mais en outre et surtout, c'est le cloître des fantômes. Dans ce silence, quelle rumeur !

Et Jean-Louis Vaudoyer est ici chez lui. L'imperceptible murmure du salon aux petits carreaux verts, qui prolonge les conversations des beaux esprits d'autrefois, est pour lui seul, s'il veut. Quand il passe près de certain fauteuil fatigué, il n'y trouble pas le reflet d'un sourire aiguisé que Musset trouvait hideux. Il peut surprendre un frisson sur la soie d'une robe et comprendre que le spectre d'une belle comédienne a furtivement réintégré ce vêtement qui drape une poupée de cire. Il froisse à son gré des papiers qui lui livrent l'âme charmante ou tragique de leurs scripteurs, des objets qui gardent des traces de larmes, de sueur et de sang.

Imaginations, émotions littéraires ? Peut-être. Y être sensible est une façon d'être poète. Jean-Louis Vaudoyer, qui est poète de cette façon-là, suit une destinée heureuse et faite à son goût.

Il est né en septembre 1883 dans l'atmosphère parisienne, près de Sceaux. Une famille doublement notoire avait devant lui aplani le sol : son grand-père maternel créa avec Louis Hachette la puissance du Livre ; son grand-père paternel, sorti d'une lignée d'architectes, architecte lui-même, qui construisit la cathédrale de Marseille, siégeait à l'Académie des Beaux-Arts. Jean-Louis, élevé en quelque sorte dans le giron de l'Institut, connut dès l'éveil de son esprit, au foyer familial, la société choisie dont un certain Paris raffiné prend le ton. Il n'en perdit jamais le contact et sera du nombre de ces privilégiés, qui, le soir venu de leur vie, savent écrire des mémoires où passent en leur émouvant négligé les personnages de qui une époque fut occupée.

D'adolescents qui deviendront des écrivains, nombreux sont ceux qui doivent lutter pour en obtenir permission et crier pour se faire entendre. Pas lui. Ses essais furent couvés et lorsqu'il osa montrer un premier roman — *l'Amour Masqué*, en 1906, si je ne fais erreur — ce fut Ludovic Halévy qui porta le manuscrit à la Revue de Paris. Aussi, d'autres suivirent-ils rapidement : *La Bien-Aimée*, *La Maîtresse et l'Amie*..., Jean-Louis était alors attaché libre au Musée des Arts Décoratifs et s'y préparait à cet emploi de conservateur qu'il occupe à Carnavalet. Or ce travail comportant beaucoup de relâche, son père lui dit un jour bonnement : « Tu ne me coûtes pas plus cher partout ailleurs qu'à Paris. Voyage donc ! ».

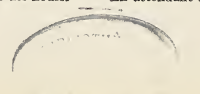
Et il voyagea, comme un fils de famille, rien que pour se remplir les yeux et recueillir l'enseignement qui pénètre par surprise et se fixe par des milliers d'images. De cette vie pèlerine, les acquisitions ont fourni la substance d'une vaste partie de son œuvre, de tous ces coffrets aux souvenirs que sont : Les *Délices de l'Italie*, *D'Athènes à la Havane via Berlin*, *En France*, *Propos et Promenades*, *Beautés de la Provence*, *Nouvelles beautés de la Provence*, *Italiennes*, etc... L'Italie fut sa première maîtresse et la plus aimée. Il y fit de longs séjours et la guerre elle-même l'y ramena.

Je m'efforce ici de faire des portraits, quelqu'un a même dit : des portraits *cliniques ;* et l'expression ne me déplaît pas. Si je suis occupé d'un écrivain, je ne veux prendre son œuvre que pour une succession de traits physionomiques. Et à ma recherche, les relations de l'écrivain en voyage sont d'un très grand secours, car rien ne trahit autant un homme que ce qu'il emporte. Je connais des voyageurs jaloux d'assurer la fraîcheur de leurs impressions, qui voudraient n'emporter que leur âme nue et ingénue. S'ils se sont préparés, en rassemblant ce qu'on peut connaître d'un pays, de son passé et de sa légende, à en retrouver sur lieu les émouvants vestiges, du moins souhaitent-ils d'ignorer ou d'avoir oublié ce qu'en ont retiré des sensibilités étrangères à la leur. Jean-Louis Vaudoyer n'est pas de ceux-là. Il ne saurait voyager sans avoir dans son bagage toutes les obsessions que les œuvres de l'art et de la littérature lui ont imposées. Il demande souvent à Stendhal d'amorcer ses émois et, sans doute, ne se fût soucié de voir Parme ni le Milanais s'il n'eût espéré y reconnaître parmi les passants rencontrés, les personnages de la *Chartreuse*. Traverse-t-il la forêt des Ardennes ? Il pense à *As you like it*, bien que Shakespeare ne soit jamais venu ici. Sur le cône vert frotté de rouge du Stromboli, Vaudoyer suppose Polyphème assis ; et tout aussitôt glisse comme un écran entre ses yeux et l'archipel des Lipari, une toile de Poussin. A l'inverse des peintres qui prirent dans la nature le prétexte de leurs tableaux, ce familier des galeries d'art donne volontiers des tableaux pour modèles à la nature, car il loue tel pays de rappeler la manière de Corot, et telle femme d'être faite à l'imitation d'un Titien. Il s'agit d'une vision retournée dont beaucoup d'hommes d'une certaine formation intellectuelle fournissent des exemples, mais qui, chez Vaudoyer, s'est développée à l'extrême. C'est que Jean-Louis Vaudoyer est le produit d'un jardinage. C'est par l'œuvre humain, par le livre et par l'art, qu'il apprit à voir et que sa sensibilité s'éveilla. Il est parti de là vers la connaissance du monde ; à chaque découverte, à chaque étonnement, il consulte ses guides, avec ingénuité en somme. Ignore-t-on que l'excès de culture engendre une nouvelle sorte d'innocence précieuse et inattendue? En Italie, en Grèce, partout où il va, ce pèlerin qui a les poches pleines de réminiscences et qui croit que c'est là sa richesse, extériorise une allégresse bien autrement riche et fait le poète, fait l'enfant. Ce n'est même pas quand il parle d'art qu'il me séduit ; non qu'il manque à aimer ce dont je suis dévot, mais c'est moi qui ne suis pas dévot

Photo Tobard

de tout ce qu'il aime. Il est beau lorsque s'éloignant de ses repères, il consent à voir les sites et les villes dans leurs valeurs propres, à y vivre, à y être gourmand, sensuel, jaloux d'en tout dire, d'en tout prendre avec une folle joie de conquête. Et voici le meilleur compliment que je puisse lui faire : je ne voyagerais jamais en sa compagnie. Ce compagnon a le lyrisme despotique; on est chez lui partout où l'on est avec lui et je préfère créer moi-même ce que je vois.

Habile aux jeux des rythmes et des rimes, Vaudoyer répand volontiers jusqu'en ses livres itinéraires des poèmes comparables aux lestes croquis que troussent sur leurs albums les peintres en voyage. Il a d'ailleurs publié des recueils de vers heureux, moins damasquinés sur l'étau, plus flexibles, mais très proches de ceux de Théophile Gautier et des Parnassiens, pour l'intention descriptive, le souci de la couleur et du dessin. Cependant le voyageur et le poète ne sont sans doute que des nourriciers spirituels pour le romancier de *La Maîtresse et l'Amie*, de *Raymonde Mangematin*, de *La Reine évanouie*, de *Peau d'Ange*, de *Laure et Laurence*, de *Nuit à l'Hôtel Beaux-Monts*... Je n'ai pas la prétention de tout citer ; j'échantillonne. Ces romans que la grande culture de l'écrivain n'encombre point ne sont pas les confidences de l'homme. Les personnages et les situations en sont ordinairement imaginés. Mais une fine observation de détails vivants, un choix d'images fort délicates, l'allure aisée et nonchalante du conte font du lecteur un complice ébloui d'expériences psychologiques dont les données sont plausibles et supposées. Et l'on goûte principalement que Jean-Louis Vaudoyer, qui s'est voulu absent, soit tout de même visible partout, avec sa curiosité, son tact affiné, ses gourmandises, les audaces qu'il sait toujours mesurer. En 1928, l'Académie Française a décerné à l'ensemble de l'œuvre son Grand Prix de Littérature. En attendant mieux.



Octave Béliard

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



Mlle Néna de Vedo, dans "l'Arétin". M. Pitoëff dans "la Créature". M. Duvallès dans "Odette est servie", par Luis de la Rocha.

MICHODIÈRE : *Bichon*, de Jean de Letraz. — Pourquoi Augustin, timide secrétaire du coléreux Fontanges, se laisse-t-il attribuer la paternité de Bichon qui a trois mois, comment parviendra-t-il à épouser l'aimante Christiane, fille de l'atrabilaire, par quelle suite d'événements cocasses la tante Pauline deviendra-t-elle le *deus ex machina* de l'imbroglio ? C'est ce qu'il faut aller voir, si l'on sent le besoin (et qui ne le sentirait ?) d'une soirée franchement et sainement amusante, où l'on rie à tout coup. M. Victor Boucher est là comme toujours irrésistible par un jeu comique qui est un perpétuel chef-d'œuvre de fine sobriété. Mme Deval est une tante Pauline impayable, Mme Loury une mère comiquement éplorée, Mlle Moret une très gracieuse jeune fille, Mlle Clara Tambour une maîtresse bien séduisante, M. Marcel Vallée est explosif à la perfection, M. Asselin, bonhomme avec talent et M. Jacques Tarride se tire au mieux d'un rôle difficile. Le vif succès de *Bichon* est amplement mérité.

MATHURINS : *La Créature*, de Ferdinand Bruckner. — A la fin de cette œuvre vigoureuse, la morale est sauve, puisque le « héros » se promet de n'être plus voleur, ni faussaire, ni proxénète de sa femme. Mais nous avons eu chaud. Nous avons même maudit, par moments, les fabricants de surhommes, les inventeurs d'un plan moral au-dessus du bien et du mal, tous ces remueurs de larves qui en fin de compte obligent Candide, paisible cultivateur du bon sens et de son jardin, à se hérisser de baïonnettes. Quelle étrange aventure, celle de l'Intelligence qui, à force de s'enivrer d'elle-même, rejoint la sottise ! Quelle tragique actualité daus le vieil avertissement : L'orgueil est le péché suprême, le péché *mortel* entre tous !... Tout cela, qui nous sort du cœur, nous ne le disons pas précisément pour M. Bruckner, dont le pays d'origine, l'Autriche, sait goûter la mesure, la raison, et même l'ironie, mais vraiment, à propos de sa pièce — si bien jouée soit-elle par Pitoëff, Mlles Falconetti et Corciade et ces enfants étonnantes : Paulette Elambert et Jany Holt — nous avons le droit de crier : Vivent plus que jamais et à jamais les Latins !

PALAIS-ROYAL : *Odette est servie*, de Roger-Ferdinand. — Trois actes gais et légers, pour lesquels l'on peut regretter que M. Roger-Ferdinand n'ait pas eu plus d'ambition. Ses personnages : un employé modèle qui, gagnant d'un gros lot, garde la passion de l' « et-avec-ça-Madame ? » exquisement modulé, une jeune fille riche éprise de pauvreté, un inventeur aux trois-quarts toqué, etc..., pouvaient aspirer à la vraie comédie. L'on sait que le public, en majorité, n'en demande pas tant. C'est tant mieux pour le théâtre qui le voit affluer, mais tant pis pour les auteurs qui, gens d'esprit et de solide métier, emploient avec trop de modestie leurs dons évidents. L'excellent Duvallès — entouré de Mlles Grey, Delyne, Champeaux, Doria, de MM. Faivre, Bervil, Serjius, Rapp, Legoux, Ebstein, Marty — mène rondement le jeu.

LES DEUX MASQUES : *Cycle de conférences*. — M. Matei Roussou, écrivain admiré et, sous son vrai nom, distingué médecin, a organisé aux Deux Masques une série de conférences qui trouvent leur unité dans un caractère commun de « confessions ». C'est ainsi que MM. Signoret, Marcel l'Herbier, Maurice Rostand ont « confessé » *Comment on se grime*, *Comment on réalise un film*, *Comment on devient poète*. C'est ainsi encore que le Dr Dartigues démontrera *Comment on rajeunit* et que le Pr. Roger fera savoir *Comment on examine le malade imaginaire*. L'on voit par ces quelques exemples tout l'intérêt de l'heureuse initiative de M. Matei Roussou. Grand est le succès de son premier cycle. Un second cycle commencera avec l'automne.

Le divin Arétin. — Les Deux Masques ont eu la bonne idée de reprendre la pièce de M. A. Mortier. Nous y avons gagné de réentendre une belle œuvre et de connaître la joliesse et le talent de Mlle de Vedo.

CHANTS ET DANSES, de Mme Nageotte. — Chaque nouvelle audition des œuvres de Mme Nageotte-Wilbouchewitch présente un intérêt croissant. La dernière comprenait ces « Chants sur des poèmes de Lermontov » dont nous avons dit autrefois l'accent musical si prenant. Mme Karnitska les a interprétés d'une voix très pure et émouvante. Mais il y avait en outre au programme des rondes dansées par de petites élèves de Mlle Cébron, de l'Opéra. La grâce et la souplesse de ces fillettes ont fait merveille et toute cette jolie séance a été fort applaudie par une assistance nombreuse et charmée.

LEVITAN
DÉCORATION
57,59, Bd MAGENTA
PARIS



Un magnifique ensemble racé.

Traitée en ébène de Macassar, cette salle à manger est offerte au public, avec tout son décor, pour un prix forfaitaire fixé à l'avance.

C'est la nouvelle formule de LÉVITAN-DÉCORATION.

Elle comprend :

- 1 bahut ornement bronze doré - argentier dans la partie centrale - longueur 190.
- 1 table sur socle à doucine.
- 2 fauteuils.
- 4 chaises.
- 1 console macassar, avec dessus dalle de verre.

Surmontant cette console :

- 1 panneau glace en trois parties.
- 1 décor de fenêtre.
- 1 store.

Fourniture et pose de :

La moquette.
La peinture (ou les papiers peints).
Le luminaire.

Si vous ne désirez que les meubles, soit: le bahut, la table et les quatre chaises, nous pouvons vous les fournir pour . **7.000 Fr.**

Toutes les modifications désirables peuvent être apportées aux meubles et à la décoration.

Plaquette d'ensembles décoratifs, adressée gratuitement sur demande à ***LÉVITAN-DÉCORATION,*** *57-59, Bd Magenta, PARIS.* ***Bien spécifier plaquette P***

L'exécution des travaux et la fourniture de l'ensemble, installé et mis en place pour. . . . **11.500 Fr.**

LD8 "Publicis"
Imp. A. Breger Frères, 9, Rue Thénard, Paris
Dir Gér François Debot - R. C. Seine 2314


ART & MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT. DIRECTEUR
JUILLET

Anémies
Convalescences
Toutes déficiences

PANCRINOL

SIROP

PANCRINOL

Pansement-vaccin intestinal

la plus active vaccination buccale

entérites

diarrhées estivales

entéro-colites

infections intestinales

Photo Zuber





Photo Régis-Lebrun

Régulateur mucilagineux

saveur agréable
absorption facile
ne contient
aucun laxatif

des

stases intestinales

irrégularités

constipation



dermatoses non infectées

eczémas
ulcères
brûlures
érythèmes solaires
toutes irritations de la peau



Photos Régis-Lebr

dermatoses suppurées

acné

furoncles

crevasses des seins

toutes lésions infectées

vaccinothérapie locale

des

affections gynécologiques

leucorrhées - métrites





Photos Régis-Lebrun

traitement spécifique vaccinal des

hémorroïdes

calme la douleur
diminue la turgescence
supprime les phénomènes périphlébitiques

SOMMAIRE

JUILLET 1935

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS

L'un des aspects "classiques" de la Flandre belge. C'est, en basse Belgique, la région ouest que l'on peut elle-même subdiviser en Flandre maritime, pays d'élevage prospère, de cultures également heureuses, et en Flandre intérieure qui ajoute à ces mêmes travaux une active industrie textile. Pour caractériser la campagne belge, il faudrait marquer l'espèce de "secret" de son labeur acharné qui est comme une intense vie intérieure, sous un air si calme.

PHOTO SCHALL





aphopresse

LA BELGIQUE

L. M. le Roi et la Reine des Belges, à l'Exposition internationale de Bruxelles 1935, cette superbe manifestation d'un peuple qui ne cesse de grandir en courage et noblesse exemplaires.

PAR HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C'est pour moi un souvenir inoubliable.

A la fin d'octobre 1918, j'avais été envoyé, du Grand Quartier Général, à l'état-major du général Degoutte placé, comme major général, auprès du Roi des Belges Albert Ier. Ainsi ai je assisté, après l'armistice, aux entrées historiques dans Gand et Bruxelles délivrées. A Bruxelles, ce fut délirant. J'avais refusé de prendre part au défilé afin de garder ma liberté et de mieux voir. Ce n'est pas un bon poste de vigie que de faire partie d'un cortège. Je m'étais placé en face du Palais Royal, du côté de la grille qui ouvre sur le parc. Toute l'armée des Flandres, Belges, Français, Anglais, Américains passa devant moi, dans les acclamations et les fleurs.

Quel spectacle, cette rentrée chez lui d'un souverain victorieux !

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,

avait annoncé Victor Hugo à Napoléon, avant le retour des Cendres. Mais c'était un mort qui revenait. Tandis qu'à Bruxelles c'était le Roi-Chevalier qui retrouvait son peuple après l'avoir haussé jusqu'à un idéal de légende qui traversera les siècles.

Cependant, plus que le défilé des troupes, je regardais le Roi à cheval en face de moi et je tâchais de lire sur son visage les pensées qui le traversaient. Mais le visage demeurait impassible. Le lorgnon le rendait aussi moins aisé à déchiffrer. Un gamin avait réussi à se faufiler entre les

rangs des soldats qui passaient et sans doute lui avait-on désigné son roi, car il s'approcha tout près du cheval. Le Roi, alors, se détendit pour lui sourire, puis il ôta son lorgnon, et je crois bien qu'il essuya ses yeux mouillés. Cet enfant lui représentait toute la Belgique à venir. C'était pour lui, c'était pour elle qu'il avait mené l'aventure de guerre, afin qu'ils fussent libres, de cette liberté qui ne vaut que par la fidélité au devoir, si dures que soient ses obligations.

La famille royale était à cheval, un peu en arrière, à peine, presque sur le même rang que lui : cette Reine Elisabeth qui paraissait si frêle et délicate et qui montra dans la grande épreuve une force invincible, ce jeune prince Léopold en uniforme de sous-lieutenant, grave et s'efforçant d'être impassible, qui aujourd'hui a succédé sur le trône à son père et y montre la même fermeté clairvoyante, cette petite princesse Marie-José, future reine d'Italie, qui avait alors douze ou treize ans et qui montait un grand cheval brun avec une autorité surprenante. L'avenir était déjà visible sur les enfants nés d'une telle race.

Le soir, la Grand'Place, qui résume à elle seule toute la vie flamande, n'était plus aux lumières qu'un être à dix ou vingt mille visages tendus vers le balcon de l'Hôtel de Ville où le Roi apparut entre le cardinal Mercier et le bourgmestre Max.

Un pays qui a traversé de telles heures de deuil et de gloire, un pays qui a supporté l'invasion et qui en a tiré un surcroît de grandeur et de noblesse, un pays qui s'est montré tout le long de l'histoire obstiné, courageux, et même de bonne humeur dans les pires traverses, est particulièrement apte à supporter la mauvaise fortune et à conjurer le mauvais sort. Voyez comment il le conjure aujourd'hui.

Quand Lyautey reçut à Rabat la nouvelle que la guerre mondiale allait commencer, il sentit que son œuvre précieuse, mais non affermie encore au Maroc, était menacée et pouvait être perdue. Que fit-il ? Malgré les ordres reçus de Paris, il garda le Maroc entier au lieu de se retirer dans la zone avoisinant les ports, et il décida qu'il ne changerait rien à son programme économique. Une grande exposition devait s'ouvrir à l'automne de 1914 à Rabat. Il décida qu'elle s'ouvrirait comme elle était prévue. Elle s'ouvrit, il l'inaugura en grande pompe, et son succès contribua grandement à démontrer aux indigènes que la France ne concevait nulle alarme et comptait sur l'avenir.

La Belgique, touchée particulièrement par la crise mondiale, a pareillement répondu à la menace du sort par une offensive admirable. Après les Expositions de Liége et d'Anvers en 1930, elle ouvre cette année son Exposition de Bruxelles, couronnement de la célébration du centenaire de la Belgique indépendante, et en même temps centenaire des premiers chemins de fer et cinquantenaire de l'Etat indépendant du Congo créé par Léopold II.

Le succès de cette Exposition qui déjà s'affirme sera le gage de son avenir économique. Vingt-sept pays, déjà, ont envoyé leur adhésion, et au premier rang l'Italie et la Grande-Bretagne qui ont aménagé de magnifiques pavillons. Mais ce sera surtout l'Exposition belge qui attirera les visiteurs. Le Vieux-Bruxelles y attirera par son charme et son pittoresque, mais les sections techniques recevront les spécialistes. Pour ma part, je prévois bien que je m'arrêterai surtout aux *Cinq siècles d'art Bruxellois* où l'on pourra suivre l'art de l'école flamande, de Roger Van der Weyden et de Breughel l'Ancien aux Félicien Rops et aux Constantin Meunier du XIXe siècle.

Mon ami Henry Carton de Wiart a publié sur Liége deux beaux livres qu'il a intitulés : *La Cité ardente* et les *Vertus Bourgeoises*. Il m'a toujours semblé que ces deux titres convenaient à la Belgique tout entière : ardente et bourgeoise ensemble, c'est-à-dire alliant l'audace au sens pratique, la chevalerie du Roi Albert à la création du Roi Léopold.

S. M. la Reine des Belges avec ses trois enfants délicieux : tableau familial que l'extrême bienveillance de la gracieuse Souveraine nous a permis spécialement de laisser surprendre.

Photo Morchond



VILLES ET TERRE BELGIQUES

PAR A. T'SERSTEVENS

Photos Schall



En page gauche, un aspect particulièrement nu de la Flandre belge. Ci-dessous, la plaine de Waterloo, nom qui rappelle invinciblement la dernière page de la plus extraordinaire épopée de tous les temps. Entre les deux documents, une vue de la région plus orientale de la Belgique, avec ses vallonnements qui annoncent le relief des Ardennes. Toutes ces étendues, paradoxalement, forment un pays des plus peuplés.

Mon enfance





Photos Schall

Ci-dessus, une boucle de l'Amblève qui, descendant de l'Eifel, sinue dans une très agréable vallée et traverse des sites d'une grande beauté. En double page, l'Yser, en cette région d'héroïque mémoire où le canal d'Ypres à l'Yser, ce mince fossé, dut à l'incroyable force d'âme des soldats qui le défendirent, de devenir un obstacle terrible. — Un bois où la lumière est souvent une grisaille argentée, d'un charme profond.

s'est développée dans ces provinces paisibles et riches, paisibles toujours riches au temps où la misère industrielle ne s'était pas étendue sur le monde. Je leur dois sans doute ce qu'il y a de mystique et de sensuel dans ma nature, le goût du silence et de la méditation, l'amour des formes pleines, des chairs blondes et des couleurs chatoyantes. La pensée qui se replie sur elle-même, descend dans sa propre spirale, le mot taillé comme une pierrerie, la phrase à grands plis, faite d'orfroi et de brocard, tout ce que je trouve en moi lorsque je dissèque l'individu moral que l'on nomme un poète, sont qualités de cette race d'où est sorti mon père, comme ma mère, femme du Midi, m'a donné la passion du bonheur et de la clarté.

Ces villes et ces paysages, je les revis avec intensité, en dépit des images innombrables qui les interceptent dans ma mémoire de vagabond.



Photos Schall

Barques de pêche à Anvers. Un quai de Nieuport, la petite ville qui joua un si grand rôle dans l'arrêt de l'invasion. C'est, on s'en souvient, par l'ouverture de ses écluses que put être inondée la plaine du bas-Yser. Un peu du port immense d'Anvers, sur le large et profond Escaut.

L'enivrement de l'exotisme tropical, les voluptés méditerranéennes, l'éclat d'un orientalisme qui s'accorde à ma paresse, l'immobilité de ces architectures égyptiennes ou doriques qui perpétuent le transitoire humain, rien n'a pu ternir la jeune vision, qui fut mienne, des cités flamandes et des grands ciels au-dessus de la plaine.

J'ai vécu jusqu'à vingt ans dans ce Bruxelles qui n'était pas, alors, affolé d'urbanisme, comme ils disent, et offrait le visage affable, haut en couleur, des bons compagnons de la bière. Il n'en reste que quelques rues populaires, façades à pignon, chaudes comme des reliures, et cette admirable Grand'Place, l'une des trois ou quatre, avec la Concorde, le Duomo pisan et la piazza de Venise, qui expriment l'âme d'un peuple.

Ils avaient la richesse et la force, ces marchands bruxellois. Ils ont rivalisé de zèle et de munificence

autour de l'aire civique, affirmant par l'or et la pierre la puissance de leur travail. Les Brasseurs ont bâti un temple coloré à la gloire de la bière aigre qui jaillit des foudres et mousse dans les pots : un capitaine équestre, au faîte du pignon, marche à la conquête des pays fabuleux où le houblon s'enlace aux gaules plantées en triangle. Les Bateliers ont dressé une maison qui vogue ; son toit est une poupe de frégate qui gouverne à travers les nuages. Ils firent de leurs bâtisses des fantaisies pompeuses : l'or de leurs écus découle sur le grès, barbouille le corps des dieux qui ont des gestes éclatants au milieu de l'architecture. Il faut la voir, cette place, lorsque les étendards des métiers exaltent leurs insignes au vent, un jour national. Quand les fanfares de la soie et des musiques s'amplifient parmi les demeures damasquinées, c'est comme un tendelet de faste au-dessus de la fête populaire.

Anvers, aussi, a cette opulence du négoce, maritime par là-dessus, mâts et cheminées transatlantiques au fond des ruelles rehaussées de rondes-bosses. La tour de la cathédrale est pareille à une mâture gréée de dentelle. L'appel des sirènes fait une basse de brume aux ritournelles bronze et argent du carillon. Pour moi, en attendant l'heure chaude où l'on s'abandonne aux appétits de tout genre, mangeaille, beuverie et fressure, j'aime oublier de vivre dans la demeure du silence littéraire, celle qu'on nomme la maison Plantin. Ce Tourangeau venu des bords de Loire nous a laissé le palais de sa dynastie, façade classique, cour à arcades, lierre et vigne vierge, et la suite recueillie de ces grandes pièces typographiques, à l'image des frontispices qu'il fit graver. Tous ceux de mon sang, les t'Serstevens, qui furent imprimeurs pendant plus de trois cents ans, ont reçu les leçons de ce grand Français.



Photos Schall

Les bords de l'un des canaux de Bruges qui ajoutent au charme indicible de cette ville d'art la vie prenante des eaux, même dormantes. La grand'Place de Tournai, autre ville d'art, d'un puissant caractère, justement fière de posséder, entre autres Eglises, la plus belle cathédrale romano-gothique de toute la Belgique.

Malines m'apparaît toujours comme une ville nocturne, ses petites maisons d'orfèvrerie surplombées par l'énorme tour noire de la cathédrale. Tout là-haut luit en orange une petite fenêtre ouverte comme un sabord. La foule est dans les vieilles rues, silencieuse, attentive, assise sur la marche du trottoir ou sur l'escalier des perrons. Lentement, le frémissement des cloches se répand dans le ciel comme la cohorte des Anges. Leur hymne s'étend sur toute la ville, sur les toits de tuiles et les canaux, déborde sur la plaine, labours et pâturages, pose une coupole métallique au bord de l'horizon. C'est Jef Denyn, le grand carillonneur, qui, des poings et des pieds sur les chevilles de hêtre, anime cette symphonie céleste.

Villes qui ont des châsses de pierre et d'or : Louvain, Audenarde et le Franc de Bruges. On dirait des coffrets précieux où reposent les franchises scellées de cire rouge. A chacun des mille clochetons j'imagine un pennon ou une oriflamme, comme au long de la coursive des galères.

Ce Bruges n'est pas plus mort qu'une autre ville, si ce n'est par ses eaux. L'épithète funèbre rayonne autour de la tête flave de Rodenbach, mais le silence brugeois était celui d'Ypres et de Dixmude avant leur destruction. La vieille mystique des Sept Béguines a quelque chose de sensuel, voire de charnel. Et pour moi, cette cité catholique me semble faite pour les caresses inépuisables de deux amants qui savourent l'éternité de leur péché. En automne, l'odeur des feuilles a l'érotisme de l'iode. C'est le vrai décor, maison provinciale, plafonds bas, meubles lourds, que Louise Hervieu a donné à Baudelaire.

A Furnes les façades sont de briques sculptées, comme à Antéquéra d'Andalousie. On y promène la Passion du Christ, en pesantes figures de bois habillées au naturel, tout comme au Vendredi-Saint de Murcie, de Séville. J'aime cette ville espagnole campée au bord de la dune, comme sur les vieilles images de batailles. Le pavé y est bleu, les toits roses et le ciel de cette nacre noire des huîtres perlières.

Le ciel occupe une place immense

Photo Scholl



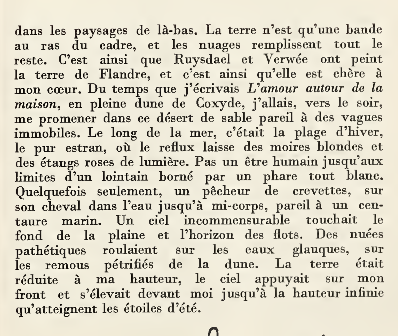
A Gand, ville d'art encore, et toute animée d'industrie et de commerce, la place Ste-Pharaïlde, délicieusement archaïque. L'on distingue au loin, de gauche à droite, la superbe cathédrale St-Bavon, le Beffroi et l'Eglise Saint-Nicolas.

Ci-dessous, le béguinage de Saint-Trond. A droite, vue générale de Dinant qui fut détruite pendant la guerre, notamment par l'incendie, et qui, rebâtie, a retrouvé tout son charme, dans l'un des sites les plus pittoresques de la Meuse.



Photo Walter

Photo Schall



dans les paysages de là-bas. La terre n'est qu'une bande au ras du cadre, et les nuages remplissent tout le reste. C'est ainsi que Ruysdael et Verwée ont peint la terre de Flandre, et c'est ainsi qu'elle est chère à mon cœur. Du temps que j'écrivais *L'amour autour de la maison*, en pleine dune de Coxyde, j'allais, vers le soir, me promener dans ce désert de sable pareil à des vagues immobiles. Le long de la mer, c'était la plage d'hiver, le pur estran, où le reflux laisse des moires blondes et des étangs roses de lumière. Pas un être humain jusqu'aux limites d'un lointain borné par un phare tout blanc. Quelquefois seulement, un pêcheur de crevettes, sur son cheval dans l'eau jusqu'à mi-corps, pareil à un centaure marin. Un ciel incommensurable touchait le fond de la plaine et l'horizon des flots. Des nuées pathétiques roulaient sur les eaux glauques, sur les remous pétrifiés de la dune. La terre était réduite à ma hauteur, le ciel appuyait sur mon front et s'élevait devant moi jusqu'à la hauteur infinie qu'atteignent les étoiles d'été.

A. t'Serstevens



LE VIEUX BRUXELLES

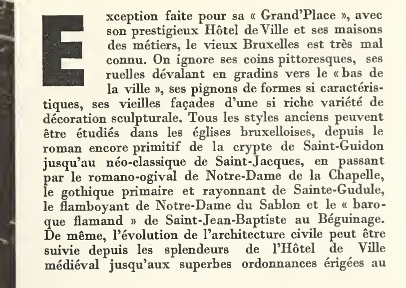
PAR LE VICOMTE CH. TERLINDEN
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN



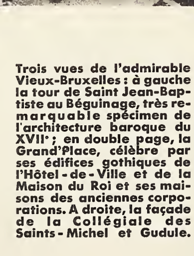
Photo Walter



Photos Schall



Exception faite pour sa « Grand'Place », avec son prestigieux Hôtel de Ville et ses maisons des métiers, le vieux Bruxelles est très mal connu. On ignore ses coins pittoresques, ses ruelles dévalant en gradins vers le « bas de la ville », ses pignons de formes si caractéristiques, ses vieilles façades d'une si riche variété de décoration sculpturale. Tous les styles anciens peuvent être étudiés dans les églises bruxelloises, depuis le roman encore primitif de la crypte de Saint-Guidon jusqu'au néo-classique de Saint-Jacques, en passant par le romano-ogival de Notre-Dame de la Chapelle, le gothique primaire et rayonnant de Sainte-Gudule, le flamboyant de Notre-Dame du Sablon et le « baroque flamand » de Saint-Jean-Baptiste au Béguinage. De même, l'évolution de l'architecture civile peut être suivie depuis les splendeurs de l'Hôtel de Ville médiéval jusqu'aux superbes ordonnances érigées au



Trois vues de l'admirable Vieux-Bruxelles : à gauche la tour de Saint Jean-Baptiste au Béguinage, très remarquable spécimen de l'architecture baroque du XVIIe ; en double page, la Grand'Place, célèbre par ses édifices gothiques de l'Hôtel-de-Ville et de la Maison du Roi et ses maisons des anciennes corporations. A droite, la façade de la Collégiale des Saints-Michel et Gudule.

XVIIIe siècle autour de la Place Royale et du Parc.

C'est que Bruxelles a un lointain et glorieux passé. Dès le Xe siècle, elle inaugure son rôle de capitale avec le dernier souverain français de la dynastie carolingienne, Charles de Lothier, qui lutta vainement contre Hugues Capet et dut chercher un refuge dans le Nord. Bien modeste capitale en vérité, toute en chaume et en torchis, groupée dans une île marécageuse de la Senne, autour d'un donjon de pierre et d'une humble chapelle consacrée à saint Géry. Elle se développe cependant, et à l'abri d'une barbacane construite, vers 1040, par le comte de Louvain Lambert-Baldéric, elle prend pied sur la rive droite de la Senne, tandis que ce même prince érigeait sur une hauteur voisine la primitive collégiale de Sainte-Gudule.

Bientôt le réveil de la vie économique va transformer la bourgade féodale en une ville prospère. La splendeur du port de Bruges amène, à la fin du XIe siècle, la création d'une grande route marchande destinée à unir au littoral les vallées de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. Cette route, en franchissant à hauteur de Bruxelles le cours de la Senne encore navigable à cette époque, crée un carrefour de courants commerciaux, où se formera, autour de l'église Saint-Nicolas, un « portus » ou agglomération marchande. Tout près, un endroit sec et sablonneux, convenant admirablement pour un marché, deviendra la « Grand'Place ». Autour de celle-ci et le long de la « steenweg » ou route pavée vers Cologne, la bourgeoisie marchande, devenue par son enrichissement le patriciat urbain, élève ses « steenen » ou maisons de pierre, véritables donjons dominant de leur masse orgueilleuse les masures du menu peuple. Ainsi commence le développement de la cité vers l'est, de façon à gagner le plateau salubre du «haut de la ville». Le duc Henri Ier donne l'exemple, en abandonnant l'humide « castrum » de l'île Saint-Géry pour se construire un château sur la colline du Coudenberg, non loin de l'actuel Palais du Roi.

C'est ce même Henri Ier qui octroya, en 1229, à Bruxelles sa charte de franchise municipale, lui conférant ainsi le droit de s'entourer d'une enceinte fortifiée. La sécurité augmente les possibilités de prospérité économique ; Bruxelles devient un grand centre d'industrie drapière et les progrès de la richesse amènent l'efflorescence artistique. L'art français et en particulier l'architecture ogivale qui vient de s'épanouir, gracieuse et svelte, dans l'Ile de France, pénètre en Brabant par Tournay et la vallée de l'Escaut et supplante à Bruxelles l'influence rhénane. La ville ne cesse de s'enrichir et de s'étendre ; ses faubourgs se développent de toutes parts et nécessitent dès le milieu du XIVe siècle la construction d'une nouvelle enceinte, dont les boulevards actuels indiquent le périmètre. Les ducs embellissent le manoir du Coudenberg et se fixent définitivement à Bruxelles, y amenant avec eux les principales familles de la noblesse brabançonne. La ville atteint ainsi vers 1400 l'apogée de sa splendeur économique et donne naissance à une école d'art bruxellois. Le règne glorieux des ducs de Bourgogne qui, en réalisant l'unité belge, font de Bruxelles la capitale d'un des états les plus riches du monde, assure à l'art bruxellois une prospérité et un rayonnement qui se maintiendront sous Charles-Quint. Après la mort de Jean van Eyck, Bruxelles, grâce à Roger van der Weyden, succède à Bruges comme métropole artistique des Pays-



Photos Schall

La reconstitution du Vieux-Bruxelles disparu, avec ses maisons à fenêtres étroites, pignons dentelés et toits en pente rapide : l'une des plus jolies idées des promoteurs de l'Exposition. De belles filles rieuses, en costumes d'autrefois, ajoutent à l'illusion du passé ressuscité.

Bas, et au début du XVIe siècle, Bernard van Orley assure la continuation de cette hégémonie. Autour de ces grands peintres, les sculpteurs, les architectes, les verriers, les tapissiers et les artisans d'art rivalisent de génie et d'activité créatrice comme le montrera l'exposition rétrospective de « Cinq siècles d'Art », organisée à Bruxelles de mai à octobre de cette année.

La révolte contre Philippe II et les guerres de religion mettent fin à cette ère de splendeur, que le règne bienfaisant des archiducs Albert et Isabelle ne parviendra pas à restaurer. Avec Rubens et son école, Anvers succède à Bruxelles comme centre de l'art national. Le XVIIe siècle, que le grand historien Godefroid Kurth appelle avec raison pour la Belgique le « siècle de malheur », couvre de ruines le pays transformé en champ de bataille et Bruxelles n'est pas épargnée par les horreurs de la guerre. Il faut attendre le XVIIIe siècle pour voir, avec la paix, refleurir les arts. Sous le gouvernement bienfaisant de Charles de Lorraine, Bruxelles se transforme ; elle abandonne son aspect médiéval pour s'éveiller à l'urbanisme et devenir une capitale aux larges artères et aux imposants ensembles architectoniques. Avec Guimard, Faulte, Servandoni, Fisco et surtout Dewez, le néo-classicisme triomphe, tandis que de grands sculpteurs, comme Delvaux et Godecharle, adaptent au goût du jour les traditions nationales.

Les troubles de la fin du XVIIIe siècle et la conquête jacobine, la perte du rang de capitale pour devenir une simple préfecture impériale, la préférence du roi des Pays-Bas pour ses sujets du Nord paralysent pendant quarante ans le développement de Bruxelles. C'est avec l'indépendance de la Belgique, indépendance assurée par l'éclatante victoire du peuple bruxellois sur l'armée hollandaise, après quatre journées d'une sanglante bataille de rues, que la capitale du nouveau royaume entre dans une ère de merveilleux épanouissement. Jusqu'alors circonscrite par ses boulevards, Bruxelles se développe d'une façon prodigieuse et s'entoure d'une ceinture de faubourgs, dont chacun, pris isolément, constituerait une ville importante. Le roi Léopold II, dont le génie voyait grand en toutes choses, se révèle urbaniste de première valeur. Il couvre Bruxelles de monuments splendides et l'entoure de promenades grandioses, telle l'avenue de Tervueren, unique au monde par son tracé au travers des frondaisons séculaires de la forêt de Soignes.

Mais, quelque dignes d'admiration qu'ils soient, les aspects modernes dont s'enorgueillit à juste titre la capitale belge, ne doivent pas faire oublier le Bruxelles d'autrefois.

C'est pourquoi il faut applaudir les organisateurs de l'exposition universelle et internationale d'avoir groupé en une reconstitution, où le souci d'art rivalise avec la plus scrupuleuse vérité historique, les aspects les plus pittoresques du « Vieux Bruxelles ».



Photos Schall

Scène (avec de bien séduisantes personnes) et aspects du Vieux-Bruxelles à l'Exposition. "Bruxelles, écrit l'éminent professeur Ch. Terlinden, a un lointain et glorieux passé... Quelque dignes d'admiration qu'ils soient, les aspects modernes dont s'enorgueillit à juste titre la capitale belge ne doivent pas faire oublier le Bruxelles d'autrefois"...

FAUBOURGS BELGES

PAR ANDRÉ THÉRIVE



Photo Schostal

Page 28, en bas, bifurcation d'une galerie dans une mine de la région dite du Borinage. En double page, les hercheuses sur le terril où elles récoltent les parcelles de charbon échappées au triage. Ci-dessous, vue de Frameries qui est le centre du territoire le plus productif de tout le bassin houiller.

Si j'avais à faire, comme disaient les mystiques de jadis, une composition de lieu propre à favoriser la méditation, ce n'est pas une combe déserte où le vent gémit sur la bruyère, ni la clairière d'une forêt d'automne que j'évoquerais, ni des landes écorchées sur un promontoire rocheux, ce sont les faubourgs ouvriers d'une ville belge par un soir de pluie. La Fontaine qui avait déjà appris les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique, les situait dans un paysage champêtre. Nous avons bien raffiné là-dessus. Je n'aime





Photo Schall

rien tant que ces terres où la nature ne compte presque plus, mais bien l'homme, sa servitude, son isolement dans la foule. N'allez pas jusqu'à Manchester ou jusqu'à Lodz : passez une après-midi dans les corons de quelque borinage (puisque le nom est devenu commun). Le ciel est si bas que des coulées de hauts-fourneaux illuminent soudain le plafond de nuages. Un brouillard monte de la Meuse ou de la Lesse ou de la Trouille, d'une rivière que l'étranger distingue mal des canaux voisins : des ponts de fer, des péniches emplies de lumières souterraines, des gravats sur la rive, le hennissement des chevaux mariniers qui frissonnent sur la berge. Les bruits s'amortissent à mesure qu'ils sont nés. La façade rouge d'un cinéma grelotte à la fois de ses lampes et de sa sonnerie. La boue est noire, sur le trottoir comme sur la chaussée, et les maisons sont si basses, si affalées, qu'on pourrait s'asseoir sur l'appui des fenêtres. Mais non : ne vous asseyez pas, ces fenêtres sont des étalages. Chacune offre

Photo Wolter



Photos Scholl

Une autre vue de Frameries, avec son canal, ses cheminées d'usines, ses terrils, ses maisonnettes ouvrières. Trois enfants de cette ville, dont deux ont l'air de préparer pour l'autre quelque "swanze", ce mélange de blague, de galéjade et de mystification, souvent si savoureux.

A gauche, un débardeur d'Anvers, (type de Travailleur à la Constantin Meunier), d'Anvers l'un des principaux ports de tout le continent et d'une telle importance pour la Belgique que l'on peut bien lui attribuer une influence sur la généralisation du courage et de l'audace, ces vertus de marins.

son éventaire, des cigarettes ou des lainages, des images de piété ou des livres. L'une présente des meubles, et aussi un modèle de cercueil... Et comme toutes les enseignes sont en noir et blanc, il semble que le quartier ait pris par exprès les couleurs funéraires.

Les lieux de plaisir eux-mêmes sont cachés : derrière ces petits rideaux opaques, c'est un estaminet où quelques gars moustachus jouent au piquet ou aux tarots. Le sol de brique est



Photo Stone

L'atmosphère du Borinage, qui fait une partie de son saisissant pittoresque. "C'est là qu'on apprend à vivre avec ses semblables, lié à eux par la miséricorde... Ces cités industrieuses ont plus d'âme que bien des belles villes indolentes. Elles sont Marthe et Marie à la fois"

astiqué comme si jamais sabots ni souliers à clous ne devaient le salir. Dans un coin, il y a le phono rouge qui n'ose pas hurler trop fort, et surtout le bon vieux piano mécanique, le meuble essentiel des Flandres ; il tousse, il radote, il tremblote en chantant, mais il résiste. Qui sait ? dans un siècle, après tant de progrès imprévisibles, le cher orchestrion survivra encore, chevrotera les mêmes polkas, et les mêmes chansons que des mineurs, des tisserands ou des ajusteurs accompagneront dans le même patois, en sourdine, en buvant leur bière. La dame du lieu est de bonnes mœurs, mais parée comme une châsse; les petites filles qui viennent acheter une bouteille pour leurs père et mère sont vêtues de noir, avec un bonnet de vieille sur la tête. Une sortie d'école ressemble en réduction à une sortie de dévotes par une porte de cathédrale, et quand on voit ces mignonnes aïeules sauter à la corde, jouer avec le chat, on croit être tombé dans quelque nouveau chapitre de Gulliver.

D'ailleurs tout le monde se parle avec lenteur et solennité. Même la colère a des formes courtoises. Les parents vousoient leurs enfants comme au grand siècle : « — *Qu'avez-vous fait de la ramassette, sale garçon ? Toujours à jouer soldat, et jamais à aider votre mère !* » Sur le poêle, un récipient en forme de nef chauffe sans cesse un café bouilli et rebouilli, plus proche cousin de la chicorée que de la graine de moka, et dont les visiteurs ne sauraient prendre, sans injure, moins de trois tasses. Au mur des souvenirs de pèlerinage, ou bien des portraits socialistes, avec des barbes de saints et des redingotes de notaires. Le père rentre un peu en retard. Son salon préféré est dans un de ces débits qui s'appellent non pas à la flamande le Lion d'or ou le Cheval blanc (cher naturisme germanique !), mais à la française, le Progrès ou la Liberté, ou même le *Souvenir de l'Avenir*. Car pour les Wallons, nos frères, l'idéologie a comme pour nous vaincu la mythologie... On ne vous sert plus l'alcool qu'en tasses, pour qu'il ressemble à du thé, et encore on est si bien entouré de douaniers et de gendarmes qu'on préfère boire au comptoir les boissons défendues ! On s'ingénie à payer cher du gros *toubac* noir, comme en France, plus cher que le tabac blond dont se contentent les messieurs raffinés. Et l'on discutaille politique, parce qu'on est dans un des derniers pays d'Occident où l'on soit libre, c'est-à-dire tyran de ses tyrans.

Il faut voir cette foule sortir le soir des usines, couler comme un fleuve sombre entre les maisons du faubourg ; çà et là un passage à niveau traverse la rue : il faut attendre cinq, dix minutes, le cahotement d'un train de marchandises ou la fureur sifflante d'un rapide ; car en tous lieux l'Europe croise ici ses trafics. Jamais on ne s'impatiente, jamais on ne proteste. Le comptable en chapeau, le manœuvre barbouillé de charbon, et même les enfants haillonneux qui courbent l'échine sous un sac de scories à peu près combustibles, tout le monde se coudoie, s'interpelle en sourdine, reçoit la pluie chargée pour tous de la même suie. Le travail de chacun fait retomber sur les autres la même cendre. Mais il n'y a pas moins triste que ces cohues ; pas de peuple où l'on se fâche moins aisément les uns contre les autres. Une gentillesse, une humanité natives dans des conditions de vie qui feraient peur aux heureux badauds de Naples ou de Martigues. Mais ne vous fiez pas à cette douceur, allez un peu les voir crier au vélodrome ou au stade, pour ne parler point de ces cortèges de grève où il semble que la coulée de chair vive se fasse, après celle du métal ; allez les voir seulement un jour de pèlerinage, près d'une basilique ou même de la maisonnette d'un concierge-guérisseur. Vous saurez ce que sont les foules unanimes des villes tentaculaires, quel organisme palpitant et respirant crée soudain une collectivité.

Le faubourg voisine parfois avec un lambeau de vraie campagne, des prairies humides se glissent derrière les maisons, un boqueteau de hêtres cerne le dernier fil de fer des jardinets. Mais ce qui domine la ville, ce sont les collines artificielles, assemblées comme une chaîne de volcans, les crassiers que l'homme a remués à la sueur de son front, par pelletées et qui servent de trophées à cette terre vaincue. Ah ! ce ne sont pas des taupinières ; mais grâce à l'air trouble et à l'absence de perspective, de vraies montagnes de style japonais, où quelques arbres ont poussé, peints à l'aquarelle, d'un pinceau décidé. La nature a déjà fait son œuvre ; des failles, des stratifications, des couloirs d'avalanches se remarquent sur les pentes. Peu à peu le terril se transforme en accident géologique ; l'herbe jaune qui le vêt, ou les traînées rougeâtres qui le colorent auraient pu être distribuées par le grand Décorateur. Si le peuple de Nerviens revenait, il croirait qu'on lui a changé son plat pays.

Il est digne, il est juste que l'homme de ces contrées ait créé jusqu'à leur pittoresque. C'est là qu'on apprend à vivre avec ses semblables, lié à eux par la miséricorde et la solidarité, puisqu'ils fabriquent tant de choses utiles, propres à rendre la vie plus commode, c'est-à-dire plus belle. L'apologue de Marthe et Marie vaut toujours, mais ces cités industrieuses ont plus d'âme que bien des belles villes indolentes. Elles sont Marthe et Marie à la fois.

André Thérive

musées, galeries trésors belges

PAR ELIE FAURE

La Belgique est un grand musée. Du carillon vibrant ou grêle qui s'égrène sur ses toits à l'eau de ses canaux endormis où tremblent les façades peintes, de ses cours semées de feuilles mortes où les coiffes penchées des béguines s'entrevoient derrière les vitraux aux édifices gaufrés d'or et hérissés de clochetons, tout y garde l'épais parfum d'une culture quelque peu brutale et surchargée, mais incomparablement riche. Ce ne fut pas assez, pour l'édifier et la répandre, de la majesté des halles titaniques et des beffrois dominateurs, de la puissance des ghildes ouvrières, de l'orgueil des maîtres tisserands, du faste bourguignon qui déroulait ses cavalcades parmi les tapis, les velours, les brocards pendus aux fenêtres et les fontaines où ruisselaient les calcédoines de la bière et les rubis du vin, ce ne fut pas assez de l'abondance des marchés dont les poissons, les volailles, les fruits étalent encore aujourd'hui les appétits pléthoriques d'une race sanguine et d'un peuple heureux de vivre. Les somptuosités du style jésuitique qui a inondé d'or les palais et les églises dans une profusion de couleurs rutilantes, de bois et de pierres sculptés, de fers forgés, de cuivres martelés, s'y sont insidieusement associées. *L'Agneau mystique* des frères van Eyck, à Gand, est comme l'ouverture illuminée de cette symphonie parfois vulgaire, retentissante d'incendies crépusculaires, de soies et de draps cramoisis, d'orfèvreries corruscantes, mais traversée du souffle des bois et du friselis des moissons, aérée par les ciels d'orage où passent et repassent les nuages en fleur, qui se termine, avec Rubens seul, par la plus magnifique orgie de peinture qu'on ait vue depuis Venise — et qu'on ne reverra plus.

La Belgique est un grand musée. Mais la vie matérielle et morale y fut d'une intensité telle depuis le règne des métiers jusqu'à la ruine d'Anvers, l'enrichissement et le sac de ses villes — Bruges, Gand, Ypres, Liège — les guerres des marchands contre le roi de France, le duc de Bourgogne ou l'Espagne y prirent un caractère si violent, le sang du peuple participa avec une telle constance à teindre les robes des patriciens et les chaperons des bourgeois que ce pays, cependant si ouvert, a paru se suffire à lui-même au cours de sa glorieuse et terrible aventure, et même après elle. Promenez-vous dans ses galeries publiques ou privées, ses chapelles, ses sacristies. Vous n'y trouverez que bien peu de peintures qui ne soient pas de chez lui, fleurs pourpres poussées dans les rigoles où débordent les cuves des teintureries, engraissées par les charniers où la chute des murs fumants broie les défenseurs de la ville, cultivées dans les ateliers où les bruits des navettes couvrent les plaintes des tisserands affamés. Voyez les « romanisants » eux-mêmes, voyez Rubens issu de leurs besognes ingrates comme l'enfant vermeil des flancs d'une mère violentée qui lui a réservé tout ce qui lui restait de sang, tout ce qui lui restait de larmes, tout ce qu'elle avait ramassé dans les champs, les marchés, les ports, les manufactures, les fêtes, d'espérances radieuses et de souvenirs éclatants. Nul, ici, ne renoncera à ces nudités débordantes, à ces écroulements de venaisons, de viandes, de légumes, de fruits de terre et de marée ruisselant des étals, échappés des corbeilles, à ces processions de nuées emportées par le même vent qui tord les arbres mouillés et les moissons mûres. Malgré les incursions de ses peintres en France, en Angleterre, en Italie, malgré l'opulence de ses maîtres et de ses marchands, qui leur eût permis de piller les collections étrangères, de soudoyer les artistes des cours ecclésiastiques ou princières dont le renom rayonnait dans l'Europe entière, ils restent non seulement de leur province, mais le plus souvent de leur ville. S'ils consentent à émigrer dans les collections et les palais de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie même, si van Dyck règne à Londres, Pierre Breughel à Vienne, Rubens partout — à Lille, à Paris, à Madrid, à Munich, à Berlin, à Dresde — il n'y a rien à faire pour les déposséder de leur patrimoine commun. A Bruges, Memling est prince. Les van Eyck, à Gand, archevêques. A Anvers, Rubens est plus que roi. Il envahit la grande ville qui, trois siècles après sa mort, continue de resplendir dans son œuvre avec ses chantiers, ses marchés, ses églises, ses foules, ses eaux, ses ciels même et qui disparaît matériellement sous son ombre. A Bruxelles, la plus internationale des cités belges, vous trouverez tous les Flamands, mais rien qu'eux, non seulement Rubens et son cortège, Jordaens, van Dyck, Crayer, Snyders, Fyt, mais aussi tous ceux qui ont annoncé, préparé, *voulu* sa venue, pour qu'il transmît à l'avenir, sous forme de rayonnement spirituel, le panthéisme profus de leurs larges enluminures, de leur effort de *teinturiers* en veine de transposition et de lyrisme : les van Eyck, Dierick Bouts, Memling, le tragique van der Weyden, Quentin Matsys le forgeron, et ces poètes profonds des labours et des pâturages, des arbres embrumés, des lointains transparents et gras, Patinir, Hugo van der Goes. Enfin le plus grand des poètes de la vie familière des saisons et des jours, des villages et des métiers, de la foule des pauvres gens qui peinent et des petits enfants qui jouent, de la chute de la rosée, des feuilles balayées et des eaux inquiétées par le passage du vent, de la mélancolie de vivre et de la volupté de respirer : Pierre Breughel. Presque pas d'étrangers. Quelques Hollandais, van Goyen, Franz Hals, Hobbéma, Jan Steen, et, par de rares apparitions, Rembrandt. Peu d'Allemands. Très peu d'Italiens. Très peu de Français : David, Ingres, dont l'élève Navez sera le premier portraitiste belge de son siècle et représentera, avec les deux

Du musée d'Anvers, un détail de "Jupiter et Antiope" de Rubens chez qui se termine" la plus magnifique orgie de peinture qu'on ait vue depuis Venise".

Photo Giraudon



Stevens, la faible influence de France, par Courbet et Manet surtout. Le seul à ne pas détonner, avec sa flamboyante esquisse du plafond du Louvre, dans cet étalage exclusif de la force, du faste, de la véhémence lyriques, c'est notre Eugène Delacroix, qui justement ne cessait de se réclamer de Rubens.

Joie. Emportement furieux qui naît de l'assimilation et de la floraison intérieures incessantes de la vie universelle, amour plantureux des matières, des couleurs, des formes en mouvement. La seule époque où les peintres de Flandre aient paru souffrir de ses malheurs, ce XVe siècle au cours duquel les métiers sont brisés par la guerre civile, où les moissons se couchent sous la marche des armées, a beau étaler ses plaies, ses supplices, ses figures maladives, son Christ mille fois crucifié dans les tableaux du maître de Flémalle et de Dierick Bouts, de Pétrus Christus et de Memling, de Gérald David et de Rogier van der Weyden.

Il a beau déchaîner, avec Jérôme Bosch, parfois même van der Weyden, le sadisme des démons et des monstres funambulesques. La pourpre du sang des martyrs et de la casaque des bourreaux s'accorde obstinément aux paysages bleuissants où remuent les blés et les arbres. Elle maintient dans les cœurs l'espoir des larges harmonies et des gestes impétueux qui aboutiront dans l'œuvre de Rubens, et imposeront par elle à l'avenir la plus riche orchestration de sentiments, de sensations, d'impulsions, de matière et d'esprit mêlés, que l'art de peindre ait jamais extraite du tumulte des multitudes et du chaos des éléments.

Élie Faure

Page 36 : d'Anvers, têtes d'étude de Jordaens, sans doute le plus grand peintre flamand après Rubens. Il eut l'ardente passion de la couleur. Il en eut le génie, dans ces œuvres si nombreuses où il célébra la bonne chère et la chair plantureuse des femmes. Beaucoup de dessins de sa main témoignent cependant du scrupule avec lequel il chercha et obtint la maîtrise complète.



Photos Giroudon

En haut : de Gand, fragment d'un des nombreux tableaux religieux des frères Van Eyck qui, s'ils n'inventèrent pas la peinture à l'huile, parurent pourtant employer les premiers ce procédé, tant ils le renouvelèrent avec génie. A gauche, de Memling, "La Sibylle Sambeth" qui date de cette année 1480 pendant laquelle il peignit une bonne part de ses œuvres les plus belles.



Photo Kertesz

MAURICE MAETERLINCK

PAR OCTAVE BELIARD

Maeterlinck est dès maintenant et de son vivant installé dans la gloire. Le dernier livre qu'il signe, lu dans tout le monde, se place aussitôt au-dessus du temps. Sans doute le caractère de l'écrivain, sa musique, son altitude intellectuelle sont-ils pour le lecteur de cette génération d'un attrait aussi puissant que les sujets traités ; car c'est le privilège des hommes de génie de ne pas perdre un rayon quand les ombres tournent ; et certainement les ombres ont tourné. L'inquiétude actuelle est alimentaire ; elle impose aux hommes des attitudes courbées. Les grandes angoisses mystiques ou métaphysiques sont interrompues ; du moins un troupeau où les élites se raréfient n'interroge-t-il plus guère les horizons. Je voudrais savoir ce que représente Maurice Maeterlinck pour la jeunesse d'aujourd'hui, qui certes l'admire. J'ai peur d'entendre la phrase qui courait, chuchotée le long des boyaux obscurs, dans les nuits de guerre : « On ne suit pas ! ».

Nous autres, nous avons vécu avec Maeterlinck. Quand cette voix troublante qui avait passé sur les Flandres fut entendue de nous, nos vingt ans firent écho à son souci. Cette terreur exquise et ennoblissante de quoi nous fûmes marqués, je ne sais si Maeterlinck en était l'origine ou le révélateur. De l'une ou de l'autre façon, c'est sans doute beaucoup à lui que nous devons d'être nous-mêmes. Il nous a donné le départ.

On voit à Maurice Maeterlinck une triple splendeur : il est poète, naturaliste et philosophe. Je me sers à regret de ces définitions de dictionnaire qui vous découpent un génie en rondelles. L'auteur de la *Vie des Abeilles* est tellement poète quand il est naturaliste ! L'auteur de l'*Oiseau Bleu* est tellement philosophe quand il est poète ! Et le mot de philosophe suffit-il ici, à propos d'un

homme à la recherche d'une impossible position de repos, entre le Néant qui n'existe pas et l'Etre qui est inconnaissable ? Il y a là une tragédie qui déborde la philosophie.

Souvent le premier ou l'un des premiers ouvrages d'un écrivain (de ceux qu'il considère comme négligeables quand il a donné ses preuves de maîtrise) est celui qui résume à l'avance ce qu'il a mission de dire. A la fin de sa vie et d'un œuvre qu'il a cru vagabond, il découvrira que ses pensées ont volé en cercle. A mon sentiment, c'est le petit drame : *les Aveugles* qui a tenu pour Maeterlinck cette place de sommaire.

On est dans une île assez étroite qu'entoure une mer sans limite. A l'une de ses extrémités, il y a un Hospice d'aveugles dirigé par un vieux prêtre ; à l'autre bout, il y a un Phare. Le prêtre a conduit ses pensionnaires en promenade. Après une assez longue marche, on s'est assis. Des heures ont passé. Le froid qui tombe, le silence, l'instinct particulier aux infirmes, les avertissent que la nuit est venue. On n'entend plus la voix du prêtre...

Ces aveugles sont inquiets. Plusieurs sont nés sans yeux ; l'un d'eux, même, est sourd. D'autres croient se rappeler vaguement qu'ils ont connu la lumière ; telle est une jeune fille, touchante et belle. Enfin une des femmes est folle et allaite un enfant. Des vieilles murmurent des prières...

Or, dans l'effroi qui grandit, on se cherche, on tâtonne. Et un aveugle touche un corps glacé. On a compris que le vieux prêtre est mort silencieusement sans que personne s'en soit aperçu. Les malheureux n'ont plus de guide... ils sont certainement très loin de l'Hospice... Ils vont mourir là, abandonnés, à moins qu'ils puissent être vus ou entendus du Phare. Tout de même, un vacillant espoir est né : l'enfant de la folle est un tout petit qui ne sait que pleurer, mais ses prunelles, à lui, sont claires ; il doit voir le Phare et, comme tous les enfants, fixer ses regards vers ce qui luit. Il suffit de marcher dans la direction où il a sa tête tournée. Et la belle aveugle s'avance la première, élevant en ses bras le bébé dont les yeux pleins de larmes désespérées résument désormais tout l'avenir de cette humanité ténébreuse.

L'isolement de l'homme, l'infirmité de son intelligence, l'oppression de la nuit, la perte du refuge et la mort du guide religieux, la marche tâtonnante vers l'avenir, à la suite d'un espoir encore muet duquel la beauté, peut-être, est l'appui... On reconnaît les *motifs* comme disent les musiciens, dont tout l'œuvre sera le développement — et sans doute les seuls dignes d'un compositeur comme nous tous aveugle mais moins que le commun, de celui qui peut dire : « Quand nous sommes au soleil, je vois une ligne bleue sous mes paupières ».

Maeterlinck a joué très diversement de ces thèmes-là. En effet un thème est un visage sur lequel passent des expressions différentes ; question de tonalité. Le visage est tantôt désespéré et tantôt confiant, sans cesser d'être le même. Transpositions.

La première manière du poète fut trouble et pessimiste. Il écrivait alors ces drames symboliques et légendaires, comme la *Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande*, la *Mort de Tintagiles*, etc..., où les personnages, qui portent des noms de rêve, se meuvent hors du temps, comme des somnambules, en murmurant des phrases à écho ; innocentes et poétiques victimes d'une destinée plus cruelle que la Moire antique, laquelle du moins ne choisissait pas.

Il apportait, lui aussi, un frisson nouveau, que nous n'avons pas oublié, que la lecture ou le spectacle indéfiniment renouvellent. S'il est permis de croire qu'un parti-pris d'ordre esthétique ajoutait à l'atmosphère tragique de ces martyres humains, on n'expliquera pas ainsi l'obsession de fatalité et de mort qui imprègne même *Aglavaine et Sélysette*, contre la volonté de l'écrivain. Sans doute, en ce temps de sa jeunesse, le vieux prêtre gardien d'aveugles venait de mourir silencieusement dans son âme.

A travers les textes obscurs de Ruysbroek et de Novalis, il fouilla l'au-delà des religions. Les Mystiques ne lui permirent pas d'apercevoir une Providence, une Justice, un Dieu que sa raison pût accepter ; mais ils l'aidèrent à trouver une sagesse accessible, un abri contre l'effroi métaphysique dans un amour diffus, une humaine charité. Il s'agit, au demeurant, d'une morale stoïcienne pleine de ce que Sénèque appelait des « consolations ». L'important n'est-il pas de créer en nous le sentiment du bonheur et de s'en armer contre la malice des choses qui ne dépendent pas de nous? Si le mortel infirme ne peut connaître la vérité lointaine, il définit par le toucher les réalités proches, il peut s'appuyer sur ses semblables et leur rendre du bien, se contenter de la vie, laisser la force régner dans l'univers et l'équité dans son cœur... J'évoque ici le *Trésor des Humbles*, la *Sagesse et la Destinée ;* et le nouveau théâtre : *Joyzelle*, triomphe de l'amour ; *Monna Vanna*, sacrifice du personnel au collectif ; l'*Oiseau Bleu*, qui est sans doute le plus haut chef-d'œuvre de la scène contemporaine et qui montre l'homme construisant en lui son ciel.

Mais les abîmes que Maeterlinck voudrait parfois oublier sont toujours là, côtoyés. S'il regarde le vide, lui qui est un athlète, sans la peur maladive et la sublime lâcheté qui poussaient Pascal à accueillir des raisons contre sa raison, il n'est pas maître d'en écarter l'obsession. Il n'abdique jamais devant l'inquiétude, mais dans ses livres les plus calmes, comme *le Temple Enseveli*, reparaît par rafales le motif mystérieux. Ainsi, dans le second mouvement de la VIIe symphonie, revient périodiquement sous les mélodies apaisées le rythme implacable qui exprime l'angoisse beethovénienne. Si Maeterlinck entrevoit derrière l'affairement des républiques d'insectes un finalisme réconfortant et, dans l'*esprit* de la ruche, de la termitière, de la fourmilière, comme la promesse d'on ne sait quelle intelligence élargie à l'espèce, où l'individu retrouverait quelque chose de lui-même, la seule chose précieuse, l'*immortalité du Soi*, une conscience universelle peut-être, il ne peut manquer d'éprouver les réactions de défense de son être individuel contre cette vie-ergastule, car chaque idée a toujours deux faces.

Délibérément, il a tourné et retourné le mystère de la *Mort* dans le but de le vider de son épouvante et, en effet, ce que Lucrèce appelait déjà « les vaines terreurs » se dissipe devant la logique. Mais pour reparaître quand la raison se lasse. Depuis des années, Maeterlinck ne tente plus de refuser son attention à l'Inconnu, il lui fait front, obstinément, avec la méthode de la Science. Les titres de ses livres sont significatifs : après l'*Hôte Inconnu* (c'est l'Inconscient immense) voici le *Grand Secret* cherché à travers les ésotérismes et jusque dans les bégaiements puérils des spirites ; voici la *Grande Féerie*, la *Grande Loi*, l'interrogation des espaces infinis dont le silence effrayait Pascal. Croit-il définitivement aux découvertes de la raison, et que la Science soit le grand Phare vers quoi le troupeau infirme des humains doit orienter son espérance?

On ne peut prévoir s'il ne rencontrera pas « avant le grand silence » le lieu spirituel où, d'après les initiations, la Vérité que l'intelligence a vainement poursuivie devient sensible à l'adepte *illuminé*. Mais il semble hors cela avoir tout exploré, même l'au-delà de l'explorable et, dans un œuvre magnifique, tout dit ce qu'un mortel peut dire. Et moi, pauvre, qui ai témérairement essayé de condenser en une page la définition de ce Faust ou de ce Prométhée, j'ai conscience de ressembler ici à l'enfant qui, ayant creusé un trou dans le sable, y voulait faire tenir la mer.

Octave Béliard

JULES BORDET

PAR MAURICE ARTHUS

En 1901, alors que j'étais chef de laboratoire à l'Institut Pasteur de Lille, j'accompagnais un jour Calmette à Bruxelles, pour prendre part à une réunion scientifique où l'on devait discuter de problèmes biologiques d'actualité, sous le signe de la franchise la plus absolue et de la confiance la plus amicale. C'est là que je rencontrai pour la première fois Bordet. Il fut question ce jour-là de l'hémolyse, phénomène connu des physiologistes, mais qui ne présentait guère à leurs yeux que la valeur d'une curiosité. En rentrant à Lille, Calmette et moi, nous avons évoqué les exposés et les discussions de la journée, et nous avons été entièrement d'accord pour refuser à cette hémolyse, si manifestement très chère à Bordet, toute importance et pour nous étonner que le jeune savant belge, dont les qualités scientifiques étaient si évidentes, put s'intéresser à si peu de chose et y consacrer son temps.

Et sans doute l'hémolyse, petite chose en 1901, ne serait-elle encore que petite chose en 1935 si Bordet n'en avait fait cette étude méthodique que tous les biologistes et tous les médecins connaissent en ses développements et en ses applications. Or, c'est le propre de la maîtrise scientifique, mieux vaudrait dire du génie scientifique, de faire jaillir de rien ou de presque rien des merveilles et des mondes. Entre les mains de Bordet l'hémolyse fut ce qu'est l'argile vulgaire sous les doigts de l'artiste, qui en façonne une œuvre d'art splendide, en lui insufflant son âme et par là lui donnant la vie.

Mais si je m'étais grandement mépris sur l'importance des recherches que poursuivait Bordet sur l'hémolyse, j'avais sans peine reconnu chez lui les qualités maîtresses de l'expérimentateur biologique, la curiosité scientifique, l'ingéniosité expérimentale, le sens critique fort aiguisé, la prudence extrême dans l'énoncé des conclusions, le besoin de progresser en généralisant, la modestie qui n'est pas faiblesse, mais conscience de l'humaine imperfection, le souci de ne rien proclamer qui ne soit rigoureusement vrai. La vie scientifique de Bordet durant ce dernier tiers de siècle a mis en pleine lumière ces multiples qualités.

L'œuvre majeure de Bordet est son ouvrage « Traité de l'Immunité dans les maladies infectieuses » paru en juin 1919, exposé systématique de la question de l'immunité à cette date. Ce livre, qui a l'ampleur d'une véritable encyclopédie, ne saurait être résumé ici, et d'ailleurs un résumé n'est pas nécessaire pour en dégager l'exacte signification : celle-ci est nettement indiquée par Bordet dans la présentation de son ouvrage. Le Traité de l'Immunité n'a pas été écrit pour combler quelque regrettable lacune de la littérature scientifique, des ouvrages récents ne manquant pas en la matière, mais pour exposer le point de vue personnel de Bordet et pour fixer l'état de la seience immunologique à la fin de la Guerre.

Le Traité de l'Immunité n'a pas été écrit à la plus grande gloire de son auteur : le prétendre, ce serait faire une injure imméritée à Bordet, mais les recherches du savant belge y occupent une large place, comme il convient et, ainsi réunies, ordonnées et encadrées dans l'ensemble des connaissances immunologiques, elles apparaissent en leur vraie grandeur, et cette grandeur est de premier ordre. Avant Bordet, l'étude de l'immunité était réduite aux réactions provoquées par les microbes, les toxines et les venins, et ce sont alors les noms de Metchnikoff, de Richet, de Roux, de Behring qui s'imposent à l'attention. Avec la découverture des sérums hémolytiques de Bordet en 1898, cette étude s'élargit considérablement et dépasse tout aussitôt les limites de l'immunité médicale, pour embrasser le vaste domaine de la biologie générale, faisant naître des techniques nouvelles d'une étonnante sensibilité et précision, d'usage aujourd'hui courant en pathologie, dévoilant l'existence d'une multitude d'agents biologiques subtils comme l'est la vie elle-même, et précisant la notion de spécificité dans ses rapports avec les espèces des êtres vivants.

On peut différer d'opinions avec Bordet sur la signification profonde des grands faits biologiques qu'il a découverts ou minutieusement étudiés, et personnellement je ne partage pas toutes ses conceptions doctrinales ; mais de semblables divergences, qui ne sont que divergences d'opinions, ne sauraient en rien diminuer l'admiration très sincère, très profonde et très respectueuse que, depuis plus de 30 ans, j'ai vouée à Bordet.

Bordet fut disciple de Metchnikoff, puissante personnalité, et tout autre que lui sans doute eût perdu son originalité propre au contact de ce maître vraiment souverain. Bordet ne fut pas asservi et demeura intégralement Bordet et de cela il faut tout à la fois le féliciter et le louer, car nul ne saurait donner son entière mesure s'il répudie même partiellement ses origines, y compris ses origines nationales. Certes Bordet se forma et se développa dans l'ambiance de Metchnikoff, mais sans jamais cesser d'être belge en toute sa vie scientifique : ses qualités sont des qualités belges, son œuvre scientifique fait figure d'œuvre belge, tout le monde en conviendra. Bien plus, Bordet personnifie mieux que tout autre, aux yeux du monde scientifique, la science biologique belge tout entière si noble, si riche, si honnête et si féconde. Peut-être certains de mes lecteurs estimeront-ils que j'aurais dû exposer ici, au moins dans leurs grandes lignes, les travaux de Bordet ; je n'ai voulu ici que leur présenter l'homme tel que je le vois, et qui est de ceux auxquels vont les admirations les plus sincères et les plus passionnées.

J'aimerais qu'en nos milieux biologiques on n'abusât pas, comme on le fait trop facilement, de cette sorte d'hommage qu'on rend à un savant en l'appelant Maître. J'aimerais que ce titre glorieux fut réservé à ceux-là seuls qui ont particulièrement bien mérité de la science biologique et qu'on veut honorer d'exceptionnelle façon. Et si mes confrères en biologie partageaient à ce propos mon sentiment, je ne doute pas que tous, quelle que soit leur patrie d'origine, quelles que soient leurs tendances scientifiques, quelle que soit leur situation universitaire, académique ou autre, ne proclament unanimement Bordet Grand Maître en biologie.

Maurice Arthus

LA BELGIQUE

CARREFOUR DES CULTURES EUROPÉENNES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Il y a sur la Terre des lieux d'exception où les peuples les plus divers se réunissent comme dans une église ou dans un marché ; on y vient pour rester chez soi, et cependant se trouver un peu chez les autres. Il faut bien du temps pour que ces lieux marqués par on ne sait quelle faveur de la Fortune prennent ce caractère en quelque sorte sacré qui les rendent chers aux esprits les plus différents et même aux plus contradictoires. La géographie y est pour quelque chose, l'histoire aussi, la langue pour un peu, les mœurs pour beaucoup, car, à la base de tout, le goût de l'hospitalité est nécessaire, mais d'une hospitalité large et qui cependant laisse à l'hôte de passage toute sa liberté.

Des hasards prolongés sur dix siècles et plus, en livrant successivement son territoire à l'Empire, à la France, à la Bourgogne, à l'Espagne, en forçant son peuple à tenir perpétuellement compte de l'Angleterre adversaire ou bien amie ont permis à la Belgique de jouer ce rôle de réservoir où plusieurs grandes cultures se mélangent, ce rôle de place publique où les esprits libres de plusieurs grands pays peuvent se rencontrer et se comprendre. A première vue, il semble d'ailleurs naturel que la Belgique puisse jouer ce rôle difficile à l'égard des Français, des Anglais et des Allemands, mais j'imagine qu'un Espagnol ne doit pas se trouver moins à son aise dans cet heureux pays, tellement le génie espagnol est demeuré marqué de traits indestructibles sur les maisons, le long des rues et des places, dans les œuvres d'art et jusque dans les yeux chauds de certaines femmes qui portent sous un ciel du Nord le poids heureux d'une hérédité lointaine.

Et puis Wallons et Flamands ont toujours été tournés vers Rome, d'abord vers la Rome vaticane, et, peut-être à cause d'elle, vers l'ancienne ; si bien que le catholicisme aidant, et aussi l'habitude qu'eurent longtemps les peintres de ce pays de s'en aller étudier à Rome ou voir l'Italie, la Belgique fut toujours éclairée par on ne sait quel rayon perdu de la grâce italienne sinon du ciel italien.

D'autres régions d'Europe sont, comme la Belgique, des asiles naturels, et peut-être la Suisse en est-elle à un degré encore plus éminent ; mais si la Suisse est multiple d'aspects et faite pour ainsi dire des versants les plus divers, si l'on peut s'y croire ici en Allemagne, là en France et plus loin en Italie, on n'y saurait éprouver ce sentiment curieux d'être comme en Belgique à la fois chez soi et hors de chez soi. Je ne connais nulle part ailleurs de villes qui, tout en affirmant un caractère aussi profondément original, soient, du même mouvement si je puis dire, aussi nordiques et aussi romaines, et qui, peut-être par la vertu des souvenirs jaillissants de leurs murs, représentent une combinaison européenne aussi heureuse.

Peu m'importent d'ailleurs les raisons de tout cela. Je sais comme un autre que la vallée de la Meuse est une grande voie de passage qu'ont toujours suivie les migrations humaines, que l'embouchure de l'Escaut est une des portes principales de l'Europe vers le nord-ouest, que la Belgique flotte en quelque sorte, sans frontières naturelles, pénétrant les pays voisins et pénétrée par eux, confondue avec l'Ardenne française ou luxembourgeoise, avec le pays rhénan, avec les plaines flamandes de France ou ces plaines hollandaises à travers lesquelles la Meuse belge va se mêler au Rhin.

Je le sais, et je sais aussi que l'histoire et la géographie expliquent beaucoup de choses, mais il a tout de même fallu que les esprits qui occupent ce coin de terre fussent bien ouverts à tous les souffles venus des quatre points de l'horizon pour que, par exemple, dans la petite cour de la maison Plantin, à Anvers, ou encore dans la grande salle où dorment les incunables, tout Européen digne de ce nom se trouve si fort à son aise et si commodément chez lui. Le cadre renaissant et la vertu des lettres latines contribuent, je le veux bien, à renforcer dans ce coin d'Anvers le caractère d'universalité ; mais ce caractère cependant n'apparaît-il pas aussi, comme un sceau indélébile, chez des peintres comme Rubens ou comme Van Dyck, chez des écrivains comme Verhaeren et Maeterlinck.

Sont-ce là des Français, des Allemands... ? Van Dyck n'est-il pas un Anglais par sa grâce aristocratique et sa fierté triste, et qui pouvait mieux que lui peindre le Stuart encore roi et déjà marqué par la hache ? Et Rubens, ne faut-il pas le voir comme un Espagnol qui aurait conquis la terre grasse des Flandres et dont toutes les femmes cependant seraient germaniques, tandis que l'esprit classique qui illustrera notre XVIIe siècle tombe de sa grande « Descente de croix ». Que de « nordisme » en Verhaeren et en Maeterlinck, et que de « romanisme » aussi ! Vraiment tout l'air de la presqu'île européenne, tout le suc des siècles qui se sont abattus sur elle et qui l'ont fécondée, ces quatre artistes-là et beaucoup d'autres qu'il serait ici trop long de citer en sont les maîtres dans leur lumineux travail de la plume ou du pinceau.

L'Europe compte sans doute d'autres carrefours culturels que le carrefour belge ; et Paris certes en est un pour ne parler que de celui-là. Mais Paris est avant tout un grand marché d'idées dans l'atmosphère de la culture française, tandis que la Belgique, c'est le bois sacré où les génies locaux se rencontrent, se reconnaissent, et brusquement se lient les mains.

Pierre Dominique

BRUXELLES-PARIS-CONGO

PAR RENE DE LAROMIGUIERE

1871 : Léopold II, en vrai chef, concentre au creuset de sa pensée tout ce qu'il peut y avoir d'ambitions légitimes, d'aspirations et de besoins d'action informulés dans l'âme du peuple belge. Il le voit prolifique, hardi, tenace, aussi vigoureux de caractère que d'esprit. Il conçoit le projet de lui fournir des terres nouvelles, des matières premières, des activités inédites.

1871 : la France meurtrie, mutilée, abaissée, ne demande à personne de la relever, dans cette Europe implacablement égoïste qui pense, si elle ne le dit pas : Malheur aux vaincus ! C'est loin, très loin, qu'elle réclame réparation au Destin, qu'elle cherche l'emploi de sa force éternellement renaissante. Son eau de Jouvence, elle la trouve dans les fleuves et les marigots exotiques, au sein d'une nature dangereuse et qui était pratiquement *res nullius*.

Sans nuire à qui que ce soit en Europe, la Belgique et la France grandirent ensemble au pays noir, en nombre, en puissance et en prestige, sinon tout de suite en richesse.

Léopold II, pour sa part, avait génialement conçu, dès l'origine, un plan de colonisation où se conciliaient l'idéalisme et le sens pratique. Le Centre-Afrique n'était encore qu'une tache ténébreuse sur les Atlas, que ce grand roi ne cessait de recueillir à son sujet une documentation de plus en plus précise. Dès 1878, il était en mesure de tracer, devant les sommités du monde géographique réunies à Bruxelles, un programme de pénétration admirablement étudié, tant au point de vue de la lutte à engager contre l'esclavage et l'alcoolisme que des voies à ouvrir au commerce européen et des richesses à extraire de la forêt équatoriale.

L'on connaît les étapes : une Association Internationale Africaine est créée pour la mise en œuvre de ce programme, elle adhère en 1884 à la conférence de Berlin qui règle les rapports des diverses Puissances dans les bassins du Niger et du Congo et, en 1885, l'Etat Indépendant du Congo est proclamé à Vivi, sous la souveraineté de Léopold II.

Il ne fait aucun doute que l'entreprise « internationale » du début n'a pris naissance que par la volonté du roi des Belges, qu'elle n'a agi que sous son impulsion et que c'est lui qui a créé de toutes pièces, de sa main aussi habile qu'énergique, l'immense domaine qu'il devait littéralement *donner* à son peuple, en 1908, sous le nom de Congo belge. La Belgique gouvernait dès lors 2.356.160 kilomètres carrés de terres vierges et quelque huit millions d'indigènes. (Et, après les traités de paix de 1919, elle se voyait attribuer un mandat sur le Ruanda et l'Urundi voisins : 53.000 kilomètres carrés.)

Cinquante ans ont passé depuis la proclamation de l'Etat Indépendant. Léopold II et ses premiers pionniers ont eu de dignes successeurs. Aujourd'hui 16.000 Belges expatriés développent l'œuvre civilisatrice et il n'est pas un sujet métropolitain de Léopold III qui n'ait au cœur la fierté de « son » lointain Congo — et des navires qui montent et descendent l'Escaut, en provenance ou à destination de Banana-Matadi.

Les Belges ont le droit d'être fiers. Leur Colonie est à bien des égards une Colonie modèle. Ce sont de puissants producteurs ; les premiers du monde pour le radium et le cobalt, ils viennent au troisième rang pour le cuivre et les diamants — et leurs plantations de caoutchouc et de cacao, leurs exploitations forestières, leurs mines d'étain et d'or, etc..., objets d'un effort toujours plus étendu et plus méthodique sur un territoire grand comme plus de quatre fois la France, constituent l'un des plus profonds réservoirs de richesses de la planète entière.

Mais l'effort économique, si méritoire soit-il, est encore dépassé par l'effort d'humanité.

Avec les routes, les voies ferrées (où des wagons-restaurants et des wagons-lits font l'étonnement de la forêt vierge), le télégraphe et le téléphone, les lignes aériennes, la T.S.F., et avec un extraordinaire réseau de communications fluviales, d'une longueur totale de 15.000 kilomètres, les Belges font avancer la justice et l'hygiène et multiplient les centres d'instruction et d'éducation.

Les juges, les médecins et les missionnaires jouent un grand rôle bienfaisant au Congo belge, et il faut signaler la profondeur de vues avec laquelle le Gouvernement de la Colonie s'est attaché à éduquer les chefs indigènes. Les « Ecoles de fils de chefs » sont une institution d'une éclatante utilité, parmi celles qui forment des infirmiers, des aides-vétérinaires, des agriculteurs, des artisans, des artistes, des techniciens de l'outillage moderne. 5.000 écoles, là-bas, sont l'honneur de la Belgique.

De ces coloniaux belges, comme des nôtres, leurs voisins, ceux de l'Afrique Equatoriale Française, il n'y a qu'un mot qui puisse exprimer la grandeur : ce sont des hommes, au sens le plus complet et le plus fort.

Depuis peu, par l'effet d'une entente qui devrait servir d'exemple dans cent autres domaines, une ligne aérienne Belgique-France-Congo est ouverte au transport de la poste. Une lettre, de Bruxelles ou de Paris, met six jours pour atteindre Léopoldville. Chaque semaine, l'Europe lance vers le centre du continent noir ce « pont » parcouru à une vitesse foudroyante. Liaison à laquelle il est bien permis d'attribuer une valeur symbolique.

A la lumière de ce symbole, puisse-t-on mesurer exactement ce que la Belgique et la France, intervenant ensemble contre la Barbarie, ont accompli de labeurs féconds, profitables en fin de compte à tout l'univers civilisé.

Femme d'une de ces races du Congo belge que l'effort conjugué des médecins, des missionnaires et des maîtres d'école achemine peu à peu vers la civilisation.



Photo Croisière noire

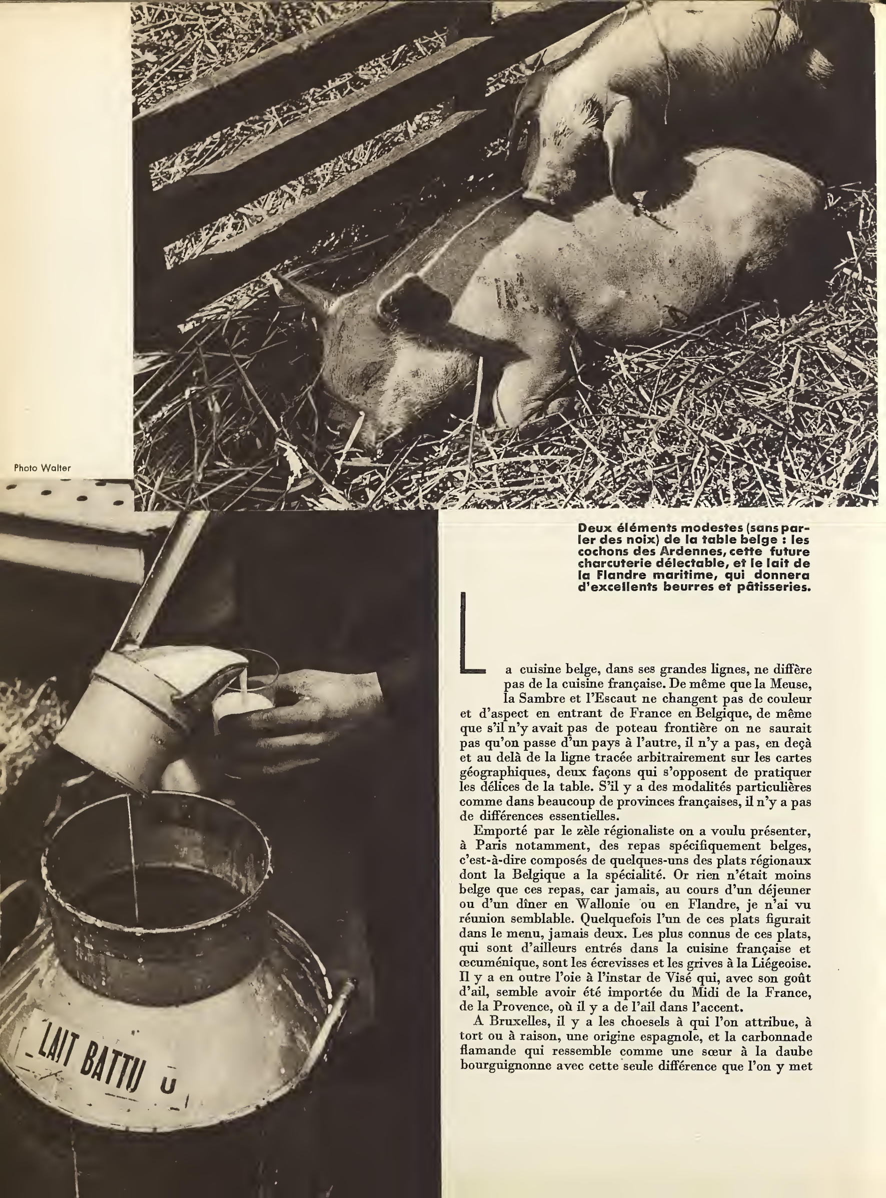


Photo Walter

Deux éléments modestes (sans parler des noix) de la table belge : les cochons des Ardennes, cette future charcuterie délectable, et le lait de la Flandre maritime, qui donnera d'excellents beurres et pâtisseries.

La cuisine belge, dans ses grandes lignes, ne diffère pas de la cuisine française. De même que la Meuse, la Sambre et l'Escaut ne changent pas de couleur et d'aspect en entrant de France en Belgique, de même que s'il n'y avait pas de poteau frontière on ne saurait pas qu'on passe d'un pays à l'autre, il n'y a pas, en deçà et au delà de la ligne tracée arbitrairement sur les cartes géographiques, deux façons qui s'opposent de pratiquer les délices de la table. S'il y a des modalités particulières comme dans beaucoup de provinces françaises, il n'y a pas de différences essentielles.

Emporté par le zèle régionaliste on a voulu présenter, à Paris notamment, des repas spécifiquement belges, c'est-à-dire composés de quelques-uns des plats régionaux dont la Belgique a la spécialité. Or rien n'était moins belge que ces repas, car jamais, au cours d'un déjeuner ou d'un dîner en Wallonie ou en Flandre, je n'ai vu réunion semblable. Quelquefois l'un de ces plats figurait dans le menu, jamais deux. Les plus connus de ces plats, qui sont d'ailleurs entrés dans la cuisine française et œcuménique, sont les écrevisses et les grives à la Liégeoise. Il y a en outre l'oie à l'instar de Visé qui, avec son goût d'ail, semble avoir été importée du Midi de la France, de la Provence, où il y a de l'ail dans l'accent.

A Bruxelles, il y a les choesels à qui l'on attribue, à tort ou à raison, une origine espagnole, et la carbonnade flamande qui ressemble comme une sœur à la daube bourguignonne avec cette seule différence que l'on y met



LA BELGIQUE GASTRONOMIQUE

PAR MAURICE DES OMBIAUX

du faro au lieu de vin. Les anguilles au vert font aussi les délices de la Capitale brabançonne ; servies froides elles sont, l'été, d'une fraîcheur délicieuse.

Le watersoie de poulet est une variété de la poule au pot et le watersoie de poisson n'est autre chose qu'une soupe de poisson.

La ryspap — riz, sucre et safran — est un entremets dont les paysans se régalent aux kermesses comme dans les tableaux de Breughel et de Téniers.

J'ai encore connu le fricot patard ainsi nommé parce que dans l'ancien temps il ne coûtait qu'un patard par personne, le patard étant la plus petite division de la monnaie.

Parmi les nombreuses friandises belges, il faut citer les couques de Dinant, celles de Reims et de Verviers, le pain d'épices de Gand, les macarons de Beaumont, les bernardins fleurusiens, les moques de Bruges, la tarte au fromage de Mons, la tarte al d'jote de Nivelles, la tarte au caurin de Namur, etc...

Le jambon fumé des Ardennes est le roi des jambons, les pigeonneaux à l'ardennaise furent une révélation aux fêtes gastronomiques de Liège il y a quelques années. Le fromage de Herve est de haut goût, celui de Harzé savoureux, la cassette de Surice, celle de Dave, le fromage de panier, le fromage de Cul-des-Sarts valent aussi d'être signalés parmi les meilleurs.

N'oublions pas que les jets de houblon sont spécifiquement belges, ainsi que les endives — en flamand witloof.

Le Belge est, ses tableaux anciens l'attestent, grand amateur de bonne chère. Les nuances de sa cuisine sont celles des Ardennes, de la Champagne, de la Picardie, du Nord, de l'Artois et un peu de la Normandie. Il n'a pas dégénéré.

Les moules ne sont nulle part aussi belles et aussi bonnes qu'en Belgique ; les poissons : sole, raie, cabillaud, eglefin, turbot, barbue, saumon, des plus appétissants.

Mais ce qu'il importe de dire c'est que nulle part ailleurs, même en France, on n'a comme en Belgique le culte des grands vins de France. Dans un festin donné au royaume du gracieux souverain Léopold III, on voit apparaître le glorieux triumvirat des vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne, sans aucune crainte que l'un nuise à l'autre, car le Belge estime qu'à chaque plat doit correspondre un vin différent.

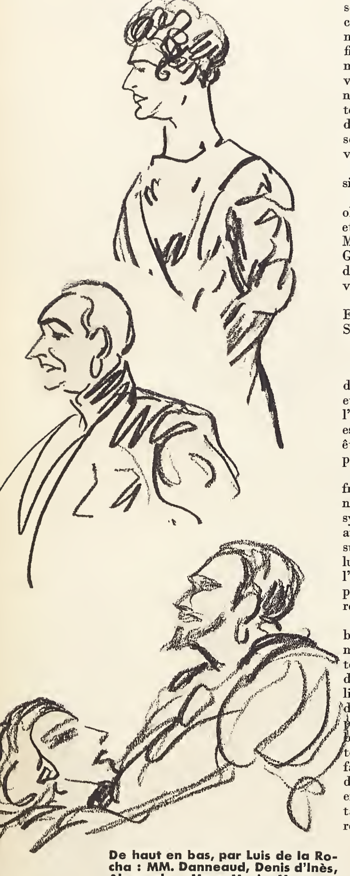
Certes, la guerre et les difficultés de l'après-guerre ont-ils fait une brèche sérieuse dans les caves wallonnes. Les bibines qu'un commerce éhonté a livrées malgré la loi sur les appellations d'origine les ont troublées davantage. Mais il y a encore des caves qui sont restées fameuses et qui contiennent toujours dans leurs compartiments des nectars sans pareils.

Les gourmets de Belgique ont fait la discrimination qui s'imposait entre les margoulins et les producteurs qui cherchent à maintenir les grandes traditions du jus de la treille et ils ont changé leurs méthodes d'achat.

M. des Ombiaux

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



De haut en bas, par Luis de la Rocha : MM. Danneaud, Denis d'Inès, Alexandre, Mme Marie Marquet.

Théâtre-Français : Lucrèce Borgia, de Victor Hugo. — Prenons au Poète l'un de ses titres pour le définir lui-même : c'est un composé de rayons et d'ombres, mais il rayonne tellement que les ombres ne comptent pas. Notre piété ainsi affirmée, nous avouerons que *Lucrèce Borgia* n'est pas ce que nous préférons chez Victor Hugo.

D'abord, l'on est en droit de croire que, pour ne point laisser échapper un sujet formidable, il a sciemment calomnié la duchesse de Ferrare, en se conformant à la légende plutôt qu'à l'histoire qui veut que Lucrèce Borgia, protectrice des arts, ait eu chez ses contemporains une excellente réputation. Puis, il a tout fait, dans son affabulation comme dans son dialogue, pour que l'enfant clandestin, mis en présence de sa mère, soit impardonnable de ne pas voir clair au bout de cinq minutes dans son état civil. Ce Gennaro est bien sympathique, mais quel nigaud! S'il était un tantinet plus observateur, il mettrait fin au drame dès le premier acte, et nous avons beau nous dire que malgré tout ce serait dommage, cette pensée n'arrive pas à nous délivrer d'un grain d'ironie justicière. Et c'est ce maudit grain, encore,qui nous empêche, au dénouement, d'éprouver le frisson si agréable de la terreur dépouillée de danger personnel. C'est quand Lucrèce Borgia dévoile les cercueils préparés pour les cinq beaux jeunes gens empoisonnés : l'horrible femme, non contente de les avoir abreuvés d'un vin de Syracuse mortel, leur a fait monter de la bière...

Inutile d'ajouter que le verbe, souvent très beau, fait passer sur la singularité des évènements.

C'est à cause de ce verbe, sans doute, que la Comédie-Française a obtenu, avec cette reprise, un important succès. La salle était comble et chaleureuse le soir où nous y applaudissions ces parfaits interprètes : Mmes Marie Marquet et Vera Korène, MM. Alexandre, Denis d'Inès, Guilhène, Weber, Dorival, de Rigoult et Danneaud (avec Mlle Sibille, de l'Opéra-Comique, qui chante la chanson du dernier acte d'une voix très prenante).

Compagnie excellente, homogène comme on n'en voit plus nulle part! Et cette constatation banale nous amène à hasarder une suggestion. Si elle fait sourire, nous en serons pour une courte honte.

■

Que doit être, avant tout, la Comédie-Française? Un Conservatoire de chefs-d'œuvre. Le temps ne laissât-il subsister que Molière, Racine et Corneille, ils justifieraient à eux seuls un théâtre pour perpétuer l'esprit, le cœur et le caractère d'un grand moment français. Mais il est clair que le Théâtre-Français ne pourrait vivre s'il se bornait à être un musée. Ne doit-on pas, pour son salut, se placer crûment au point de vue commercial?

Étant donné qu'une pièce simplement moyenne couvre au moins ses frais les premiers jours qui suivent la « première », le Théâtre-Français ne pourrait-il justement multiplier les « premières » et adopter un système qui consisterait à ne point exploiter lui-même les succès, mais au contraire à céder à d'autres théâtres, contre un juste pourcentage sur le produit des représentations, des traductions, etc..., les œuvres qui lui seraient demandées? Qu'il découvre seulement deux fois par an l'une de ces œuvres qui se jouent interminablement, l'on voit ce que pourraient être ses "revenus" au bout de quelques années. Sous son régime actuel, que lui aurait rapporté *Cyrano de Bergerac* ?...

Six ou huit représentations — chiffre à ne point dépasser, puisque beaucoup d'auteurs, sans doute, attendraient impatiemment leur tour— ne sauraient qu'amorcer un succès. Supposons un instant qu'un Courteline, un Tristan Bernard, un Bernstein — et pourquoi pas un Feydeau?... — aient atteint la faveur publique en passant par l'épreuve liminaire d'un Théâtre-Français ainsi organisé. Celui-ci, même muni d'un Comité de lecture élargi et d'une troupe plus nombreuse, aurait présentement de bien autres ressources... Quant à ces écrivains célèbres, ils n'ont rien à regretter, évidemment. Mais ils ont probablement tous connu l'attente angoissée d'une « création » problématique. Il faut penser aux talents inconnus, comme aux craintes qu'inspirent les difficultés du Théâtre-Français à ses plus fervents admirateurs. Il faut enfin se représenter la grandeur de son rôle éventuel de découvreur de talents, d'animateur de l'art dramatique et de Mécène — fût-il intéressé à son Mécènat.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Nos éditeurs font un effort louable pour renouveler leurs formules habituelles. Deux disques nouveaux nous en apportent la preuve. Le premier est appelé à rendre de précieux services à toute une catégorie de mélomanes beaucoup plus nombreuse qu'on ne l'imagine. Il s'agit d'un disque dans lequel sont présentés, l'un après l'autre, tous les instruments de l'orchestre.

Avez-vous observé que beaucoup d'amateurs de musique sont incapables de vous énumérer tous les instruments qui entrent dans la composition d'un orchestre symphonique classique et, à plus forte raison, d'identifier ces instruments au concert ou au théâtre ? Cette ignorance est vraiment scandaleuse et le disque seul pouvait la faire cesser. Ultraphone vient de combler cette lacune en confiant à Reynaldo Hahn le soin de présenter et de caractériser, en quelques mots, chacun des timbres de la palette orchestrale.

Un premier disque a été consacré aux instruments à vent et à la percussion. Un autre étudiera les instruments à cordes. Cette carte d'échantillons est destinée à dissiper bien des malentendus et permettra à beaucoup de mélomanes de goûter un plaisir plus complet, lorsqu'ils écouteront une exécution orchestrale. Cette réalisation est très adroitement présentée.

Un autre disque, moins réussi, ouvre, malgré tout, une voie nouvelle. C'est un disque où se trouve résumé le sujet d'un film, avec audition de ses épisodes musicaux caractéristiques. Ici, on a choisi le très beau film musical d'Edouard VII, *One Night of Love* (Gr) dans lequel l'enregistrement sonore de la voix de Grace Moore est si remarquable. Un speaker obligeant, mais dont la déclamation un peu prétentieuse gâte la tentative, nous raconte le film et prépare l'entrée de chaque morceau. Malheureusement, les artistes choisis ne valent pas ceux du film. Cette formule n'a d'avenir que si elle nous approche le plus possible des premières conditions de réalisation. Mais il est évident qu'il sera fort intéressant de pouvoir désormais cristalliser dans un disque toute la substance d'un film. On constituera ainsi des collections extrêmement précieuses.

L'intérêt des discophiles s'est naturellement concentré depuis quelques semaines sur le palmarès du Grand Prix du Disque, cette sélection qui, chaque année, vient rappeler à leur souvenir les meilleures réalisations obtenues par nos maisons d'édition.

Les disques primés ont été la *Symphonie Fantastique* de Berlioz (P.) si magnifiquement enregistrée sous la direction de Selmar Neyrowitz dont les qualités de chef d'orchestre acousticien sont exceptionnelles ; le *Trio op* 9 de Beethoven (P) interprété avec tant de cohésion et d'équilibre par le Trio Pasquier ; la *Bourrée Fantasque* de Chabrier (U) ; la deuxième *Barcarolle* de Fauré (U) et *Les Poissons d'Or* de Debussy (U) qui ont consacré les étonnants mérites pianistiques de Jean Doyen qui, depuis longtemps, aurait dû triompher dans nos studios ; l'*Impromptu* de Fauré (Gr), merveilleusement enregistré par Lily Laskin.

Le Grand Prix de chant femmes a été justement décerné à Germaine Martinelli pour son émouvante série de *L'Amour et la Vie d'une Femme* (C), alors que Pierre Bernac remportait le prix de chant-hommes avec sa ravissante interprétation du *Colibri* de Chausson (U). M. Charles Panzéra fut associé à son succès pour son excellente interprétation de l'air de Leporello de *Don Juan* (Gr). Et un prix d'opéra récompensa fort justement l'organe splendide de Georges Thill dont la vaillance et l'endurance se déployèrent avec éclat dans l'air des *Troyens* (C).

La catégorie des disques de diction fut représentée brillamment au palmarès par la délicieuse causerie de Sacha Guitry, *Les Femmes et l'Amour* (Gr). On tint à récompenser les chercheurs qui introduisent au studio des instruments nouveaux et des sonorités inédites : le prix accordé à *Split* de Vellones (C) possède cette signification.

Un Grand Prix fut également offert à l'Anthologie Sonore dont je vous ai souvent signalé le généreux labeur musicologique et des mentions d'honneur furent attribuées à l'*Orphée* dirigée par Tomasi et chantée par Alice Raveau (P), à *Chout*, le ballet de Prokofieff, dirigé par Albert Wolff (Pol), aux airs d'Erlcbach (B. A. M.) interprétés par M. Yvon Le Marc'hadour.

Enfin, le jury tint à faire observer, en supprimant le prix de chanson, que ce genre était actuellement en fâcheuse posture et ne méritait pas d'être encouragé.

(Gr.) Gramophone ; (P.) Pathé ; (U.) Ultraphone ; (C.) Columbia ; (B. A. M.) Boîte à Musique.

Vuillermoz



VIENT DE PARAÎTRE

Le pays sans ombre, par Henry Bordeaux. — Ce pays, c'est l'ancien Chablais, dont le chef-lieu était Thonon ; cette région riveraine du lac de Genève, l'une de celles où paraît avoir été inventée la douceur de vivre, c'est la petite patrie où naquit M. Henry Bordeaux.

Dans son nouveau livre, le maître-romancier a réuni ses souvenirs d'enfance. Il les conte avec la plus savoureuse bonne humeur quand il évoque ses naïvetés, ses vanités, ses « écoles » d'autrefois ; avec l'émotion la plus contagieuse quand il se rappelle les êtres qu'il a aimés. Une fois de plus — et à travers mille anecdotes vécues, toutes plaisantes, touchantes ou d'un sens profond — M. Henry Bordeaux fait apparaître l'élévation de son caractère et de son art, celui-ci portant le beau reflet de celui-là. Il est immuablement *fidèle*, qu'il s'agisse du pays de son enfance ou d'une grande idée. En publiant ces Souvenirs, l'auteur de « La Maison », une fois de plus, fait le bien, il *sert* avec la force la plus efficace (Ed. Plon).

Le Hedjaz dans la guerre mondiale, par le général Brémond. Préface du maréchal Franchet d'Esperey. — Nous avons rarement lu préface aussi chaleureuse que celle du maréchal Franchet d'Esperey. La caution est éclatante et combien justifiée ! Le livre du général Brémond est d'un intérêt supérieur, pour de nombreuses raisons dont, malheureusement, nous ne pouvons dire, faute de place, que quelques-unes. Selon les termes mêmes du grand soldat qui, sur le front oriental, déclencha la victoire décisive, ce livre joint « une richesse d'information sans précédent sur les milieux islamiques au récit d'événements de guerre peu ou mal connus... »

Beaucoup de Français savent-ils l'immense importance qu'aurait pour eux une exacte connaissance de l'Islam ? Et de tout ce qui se trame sur la route des Indes, et de tout ce qui peut là, commander le destin de notre Empire ?

A ce propos, le Général Brémond rétablit, semble-t-il, dans sa vérité le rôle du colonel Lawrence qui vient de mourir. Ce fut un francophobe et ses manœuvres nuisirent gravement à la bonne entente franco-britannique.

Il n'est sans doute pas besoin d'en dire plus long pour montrer l'utilité des pages d'histoire écrites par le général Brémond, acteur de premier plan d'un épisode du grand drame mondial, témoin éclairé par une extraordinaire érudition (Ed. Payot).

Le Chant de la vie, poèmes d'Amélie Murat. — Il faut encore abréger, mais nous ne voulons pourtant pas attendre octobre pour exprimer ici au poète notre très grande admiration. Veuillez ouvrir, lecteurs et lectrices, son livre par le milieu, et lisez la « Prière des femmes pauvres à saint François d'Assise ». Vous nous remercierez de notre conseil et vous lirez tout le reste. Nous remercions, quant à nous, Amélie Murat, pour la haute joie de l'esprit et du cœur, fût-elle infiniment mélancolique, qu'elle nous a donnée. (Ed. Maison du Livre Français.)

L'idée directrice, par le Dr Naamé. — Dans une claire introduction, le Dr Ch. Fiessinger pose les données du problème. Les êtres vivants, écrit-il « évoluent vers une forme définie à l'avance et, quand le but est atteint, arrêtent leurs transformations..., de par une volonté qui les dépasse... » Quelle est cette volonté ? C'est ce que recherche le Dr Naamé, en adoptant, devant l'immense énigme, une attitude modeste, des plus sympathiques.

Le déterminisme de Claude Bernard n'apporte pas la solution et c'est ce grand génie, lui-même, qui emploie l'expression « idée directrice ». L'évolutionnisme avant la lettre se trouve dans saint Augustin, mais Dieu n'en est pas moins la cause première.

Alors... l'on se sent humble, infime..., mais l'on se grandit, en cherchant de bonne foi le maître-mot, même si on le sent inaccessible. Le livre du Dr Naamé est un profond petit livre, tout imprégné des sucs les plus précieux de la pensée des savants et des philosophes. (Ed. Vigot Frères).

Le rire du vilain, par Paul Vimereu. — Nous n'hésitons pas à dire que voilà un des meilleurs livres que nous ayons lus depuis longtemps. Avec son Mistho, paysan picard qui ambitionne le poste de vacher communal et qui, au prix de mille ruses, audaces et fortes actions, devient le héros de son village, Paul Vimereu a créé un type solidement campé, un peu frère, à quelque deux cents lieues de distance, de l'inoubliable Cantegril. En outre, cette chronique romancée d'un coin de la terre de France vous a une odeur de nature, un accent de franc-parler, à l'occasion une verdeur rabelaisienne ou, en contraste, un parfum d'idylle, où vraiment s'affirme un talent d'écrivain de tout premier ordre. Il est des « prix Goncourt » qui n'ont pas atteint à la valeur et à l'attrait de ce « Rire du vilain ».

Liquidation du monde, par Constantin. — M. Constantin, dont les livres précédents, notamment le *Paradis empoisonné*, avaient été très remarqués, aborde avec *Liquidation du monde* un grand sujet actuel. Sous une forme romanesque, il montre l'un des périls du progrès scientifique : le péril éventuel d'une race de « surhommes » créée par des greffes à la Voronoff. Cette anticipation n'offre rien d'invraisemblable. Il est très réellement question, en plus d'un pays, de fabriquer des dominateurs. Pareille ambition est sans aucun doute de nature à déchaîner sur le monde une affreuse catastrophe.

Les péripéties de *Liquidation du Monde* conduisent à cette tragédie par des chemins expertement ménagés, de ceux qui, excitant la curiosité, ne permettent pas au lecteur de reprendre haleine. C'est l'œuvre d'une imagination fertile et d'une plume sûre, vigoureuse, excellente. (Ed. Emile-Paul).

La Bretagne. — Notre confrère « Arts et métiers graphiques » — avec cette compétence et ce goût qui caractérisent si fortement chez lui l'art de l'édition illustrée — vient de faire paraître un très beau volume sur la Bretagne. L'originalité de cet ouvrage réside dans le choix des textes, dû à M. Robert Kula qui a eu l'idée doublement heureuse de prendre l'initiative de cette publication et de faire appel, pour la réaliser, à la collaboration de Mme Boas de Jouvenel, fondatrice de « La Bienvenue Française ».

Ces textes sont extraits d'œuvres des écrivains illustres ou notoires qui ont écrit sur la Bretagne. En sorte que, lorsque le voyageur en chambre contemple les vues de Combourg, de Dinan, de Tréguier, etc..., ce sont Chateaubriand, Le Goffic, Barrès, Maupassant, Geffroy, Michelet, Victor Hugo, d'autres voix encore, de la meilleure éloquence, qui lui souhaitent la bienvenue. R. L.

Imp. A. Breger Frères, 9, Rue Thénard, Paris

Dir^r Gér^l François Debat - R. C. Seine 2514 B





